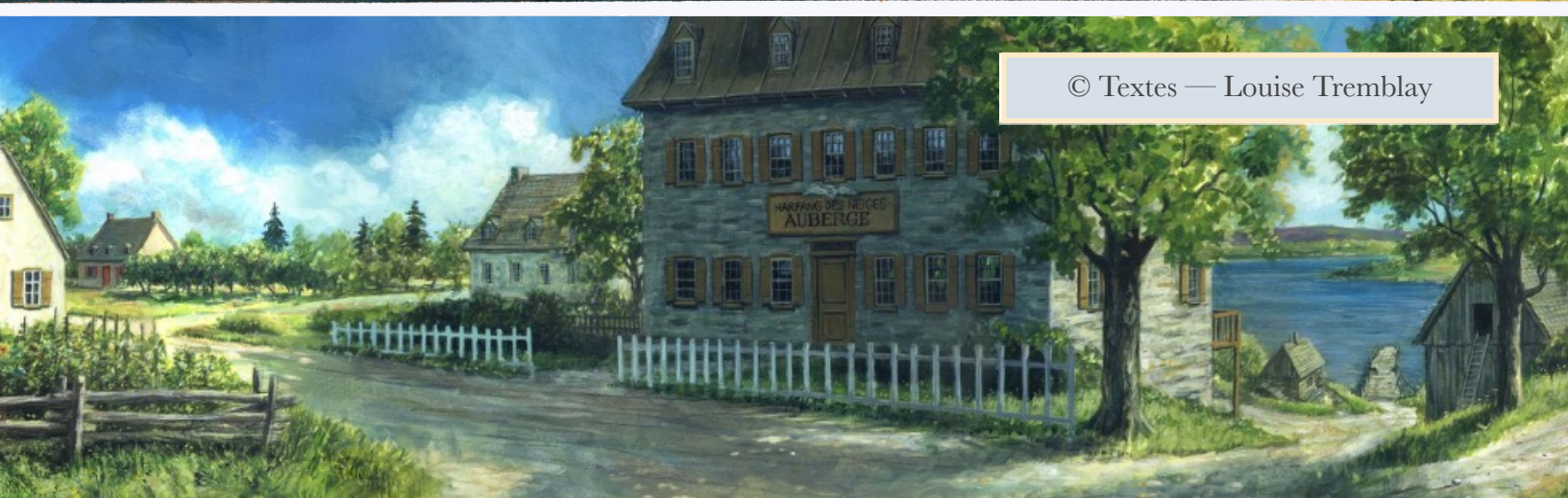




© Illustrations — Bernard Duchesne — Jacques Lamontagne

1852 — 1853



© Textes — Louise Tremblay



Octobre 1852	3
Novembre 1852	40
Décembre 1852	104
Janvier 1853.....	162
Février 1853.....	225
Mars 1853.....	277
Avril 1853	323
Mai 1853.....	376
Juin 1853.....	435
Juillet 1853.....	483
Août 1853	531
Septembre 1853	576



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Octobre 1852



TABLE DES MATIÈRES

Les lignes de communication avec le futur	5
L'acte de concession de la seigneurie Prologue	8
Autres choses sur l'histoire de la seigneurie	10
Description du territoire de la seigneurie (1)	12
Description du territoire de la seigneurie (2)	15
Description du territoire de la seigneurie (3)	17
Description du territoire de la seigneurie (4)	19
Cauchemar, rêve ou prémonition?	21
Description du territoire de la seigneurie (5)	24
Qu'est-ce que le régime seigneurial? (1)	27
Qu'est-ce que le régime seigneurial? (2)	30
Discussions intenses sur l'agriculture à l'auberge	32
Altercation entre Sean McLean et James MacPherson.....	34
Rencontre avec la jeune institutrice Élisabeth Tremblay.....	37



Les lignes de communication avec le futur

Prologue, 2 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Temps doux, ciel dégagé
durant l'avant-midi. Quelques
nuages capricieux ont flâné
dans le ciel du village durant
tout l'après-midi.

Ne vous méprenez pas, Prologue n'est pas un conte de fées. Et cela, même si Prologue est un univers merveilleux hors de l'espace et du temps et où il paraît que certains animaux parlent.

À Prologue, nous avons aussi des conteurs qui transmettent lors de veillées populaires et familiales, le merveilleux, les fées, les contes pour faire peur et les contes de bonnes femmes. Tout comme le conteur dans le conte de fées, je veux passer un pacte féerique avec tous ceux qui seront mes lecteurs.

Par ce pacte vous acceptez de croire à cet univers merveilleux et à ses lois et d'entrer avec moi dans le monde de vos ancêtres. Ce monde où les distances et le temps varient, où toutes sortes d'histoires prennent vie, où tout, de la forêt à la clef, peut se révéler être une découverte. Cela vous sera d'autant plus aisé à croire qu'il s'agit de votre histoire, de votre passé.

Je me présente humblement. Je suis Augustin Lebeau dit «la Fouine» et je suis le journaliste attitré de Prologue. En effet, le seigneur Prologue m'a confié la tâche de vous rapporter ce qui se passe dans la seigneurie.

Certes! La lecture de ces chroniques ne sera pas toujours aisée! Je vous en supplie, ayez du courage et de la vaillance. Ne vous laissez pas décourager par nos différences ou par mon langage d'homme du dix-neuvième siècle.

Fort de mon mandat, je dois parcourir le territoire à la recherche de nouvelles, potins et autres événements dignes d'être racontés. Diantre! Il y aura des commentaires sur celui-ci ou celui-là. Difficile de ne dire que du bien de tant de gens.

Le seigneur Prologue a déjà mis à votre disposition une série de chroniques dans lesquelles je me suis efforcé de décrire la vie à Prologue durant l'année d'installation des LIGNES de communication avec le futur (1851-1852).

Il serait à propos de les consulter. Elles vous mettront au fait des aventures, drôleries, événements et incidents qui ont marqué les habitants de Prologue à cette époque-là!

Ainsi renseigné, il vous sera aisé de comprendre mes nouvelles chroniques et de correspondre avec nous.

Toujours est-il que des événements bizarres se sont produits durant l'année 1851-1852 et plusieurs de nos concitoyens prétendent encore que les LIGNES de communication y étaient pour quelque chose. Je vous raconte.

Il y a d'abord eu le terrible épisode des bruits étranges qui hantaient nos LIGNES de communication.

Je vous en fais une brève énumération afin que vous puissiez mesurer l'ampleur de notre effroi. Ainsi, certains jours, nous entendions des bourdonnements comme font en volant certains insectes; des bruissements comme le froufrou des gouttes de pluie qui tombent; des chuintements comme la vapeur d'eau qui s'échappe d'une bouilloire; des clapotis comme le bruit de la vague qui s'écrase sur un rocher.

Parfois, la machine émettait des claquements comme le fouet que l'habitant fait claquer dans l'air pour faire avancer son attelage; des cliquetis comme le bruit sec de la vaisselle qui s'entrechoque dans les mains d'un enfant.

À d'autres moments, l'engin infernal expulsait des craquements comme le bruit d'une branche qui casse; des crépitations comme le crépitement du feu; des froissements comme le bruit des étoffes que l'on plie.

D'autres jours nous entendions, des gargouillements comme les sons émis par mon ventre lorsque je suis affamé; des gazouillements comme seule la voix d'un enfant peut en faire; des grincements comme ceux produits par les roues d'une charrette; des grognements comme le cri du cochon; des hurlements comme le cri aigu et prolongé que pousse le loup; des murmures comme des rires étouffés d'enfants; des pétarades comme la série de pets que laisse échapper l'âne du bonhomme Lavoie en ruant; des sifflements comme ceux du merle.

Pis encore! Ces bruits étaient accompagnés d'étincelles et d'éclairs qui se sont avérés dangereux pour la vie des gens et des bêtes de Prologue.

Heureusement! nos fameux «patenteux» ont réussi à extraire le mal de la machine malade. Le remède porte le nom de «Filtre à fautes»! Il a fallu toute l'ingéniosité et la patience de nos inventeurs pour venir à bout de ce diable «d'effet secondaire au transport spatio-temporel des us et coutumes des gens de Prologue».

Je laisse la parole au seigneur Gonzague Prologue. Il vous expliquera en quelques mots la nature du remède de nos inventeurs:

«Bonjour chers gens du futur,

L'année dernière, nous avons constaté des comportements inhabituels sur les LIGNES. Nous avons cherché à les isoler afin de savoir à quoi ils étaient dus. Nous avons découvert, à notre grande surprise, que les lettres des gens du futur en étaient la cause.

Aussi, durant plusieurs jours, Hector Forbes, François Petitout et Alcide Tremblay ont travaillé en secret à une invention extraordinaire. Les derniers tests confirment la complète disparition de tous ces phénomènes. Cet objet bizarre a une forme indescriptible. Nous l'avons baptisé le «Filtre à fautes». Il fonctionne à merveille, mais il a

un défaut : il fait disparaître les mots contenant les fautes et les remplace par des petites étoiles (*).

Certaines lettres arrivent donc au bout des LIGNES dans un état méconnaissable. Quelquefois, il ne reste que deux ou trois mots. J'ai demandé aux personnages de vous retourner vos lettres comme ils les reçoivent s'ils ne les comprennent pas. Vous pourrez donc constater par vous-même. Je sais! C'est incroyable! Mais on ne peut rien y faire, c'est comme ça. Désolé!

Les fautes étant remplacées par des étoiles (*), voici un exemple qui montre bien dans quel état une lettre peut apparaître après son passage dans le «Filtre à fautes».

«Pour * cette lettre, nous * répondre à tes *. Les * dont je t'ai * la dernière * sont comme des * * * et qui n'ont pas besoin de * pour *. Le modèle * * est plus petit que la * et elle ne peut pas *. Elle est en * * et je dois * les * pour finir le *.»

Gonzague Prologue.»

— Hum! Voilà chers amis. Cette explication me semble claire. Il faudra donc que nos correspondants se méfient des fautes, car ils ne pourront échapper à la tempête qui s'élèvera, le cas échéant, sur leurs lettres mal orthographiées.

Comme de raison, il ne tient qu'à vous, chers amis, de veiller à la qualité de nos échanges, car le chemin des écoliers n'est jamais facile. C'est ce qui le rend attrayant à suivre. Soyez braves!

À bon entendeur.... salut!

Augustin Lebeau, journaliste



L'acte de concession de la seigneurie Prologue

Prologue, lundi 4 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Il arrive souvent que les lundis soient des journées mornes et grises. Depuis ce matin, le ciel est dégagé et le soleil réchauffe la terre qui frémit à ses caresses. Les arbres commencent à prendre des couleurs et ma foi j'en ai l'âme ragaillardie.

J'arrive du manoir où l'on m'a fait la faveur, pour votre bénéfice, de consulter certains documents appartenant à la famille seigneuriale.

Ainsi j'ai appris que l'acte de concession originale du territoire sur lequel nous vivons date du 12 septembre 1748.

À l'heure où j'écris ces lignes, la seigneurie Prologue existe depuis cent quatre ans. C'est notre passé, celui des premiers occupants, celui de nos ancêtres.

Ainsi donc, le 12 septembre 1748, la seigneurie Prologue fut concédée à «titre de fief et seigneurie, haute, moyenne et «basse-justice» au Sieur Nicolas-Antoine Prologue, officier dans les troupes de la marine, originaire de Caen en Normandie, par Monsieur Rolland-Michel Barrin de La Galissonnière, gouverneur, et François Bigot, intendant.

La seigneurie Prologue mesure une lieue et demie de front, le long de la rivière «Serpentine», sur une lieue et demie de profondeur.

Elle est bornée d'une part, à l'extrémité ouest, par le marécage du «Chaudron», ligne qui fait la séparation de la seigneurie de «La Gâtine», propriété du seigneur Constantin-Louis Dufort de La Gâtine. Elle est bornée, d'autre part, et de l'autre bout, à l'est, joignant la seigneurie «De la Chamaille», propriété des seigneuresse Ducroc de la Chamaille. Elle court, par-derrière, sur soixante-six arpents jusqu'au versant nord de la montagne du «Solitaire», allant en rétrécissant vers l'est et courant sur quarante-deux arpents de forêt et de terres non concédées.

Elle fait face, par devant, à la rivière «Serpentine». La seigneurie Prologue comprend également des îles, îlets, battures et prairies, à savoir l'île aux fermiers, l'îlette aux grenouilles et l'îlette aux corneilles.

L'acte de ratification de la concession de la seigneurie Prologue par Sa Majesté, date du 24 avril 1749 et l'acte de foi et hommage, rendu par le Sieur Nicolas-Antoine Prologue, date du 12 octobre 1749.

Je vous confie, pour votre gouverne, que l'acte de foi et hommage est une déclaration solennelle rendue par un seigneur à un autre seigneur auquel il doit sa seigneurie. Au cours de cette cérémonie, le seigneur qui rend l'acte de foi et hommage met un genou à terre, évoquant ainsi son infériorité par rapport à son seigneur ou suzerain. Il s'engage alors à remplir toutes ses obligations.

Ainsi, le seigneur Prologue: « s'est mis en devoir de vassal, sans épée ni éperons, tête nue et genoux en terre, et a dit apporter foi et hommage et prêter serment de fidélité ».

Vous aurez compris que le Sieur Nicolas-Antoine Prologue est l'ancêtre du seigneur Gonzague Prologue.

Poursuivons! Sur la rive sud de la rivière «Serpentine» nous retrouvons les concessions de la côte Sainte-Polycarpe, localisées dans la seigneurie de la Vadrouille, propriété des héritiers du sieur Thomas Chassé de la Vadrouille.

Il y aurait encore tant à dire sur le territoire et les gens à l'origine de la colonisation de Prologue. Je me réserve quelques espaces dans les prochaines chroniques pour vous mettre au fait de la petite et grande histoire des gens de Prologue.

Avant de vous quitter, je vous raconte une petite curiosité. J'ai appris, de source fiable, que le juge de paix, monsieur Donald Laprise, enduit le peu de cheveux qu'il a, de graisse d'ours.

Il paraît que l'idée est de monsieur Jérôme Lagibotière qui lui-même tient cette idée d'une révélation que lui aurait faite Jos Testament. Il paraît que les Sauvages, particulièrement les femmes, enduisent souvent leur chevelure de graisse d'ours afin que les cheveux poussent mieux. Cet enduit les empêcherait aussi de s'emmêler!

Ma foi! cela ne risque pas d'arriver dans le cas du juge de paix

Augustin Lebeau, journaliste



Autres choses sur l'histoire de la seigneurie

Prologue, 6 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Vents du nord-est. Quelques nuages provocants ont campé du côté de la montagne du Solitaire, ils n'ont pas donné suite à leur menace. Peut-être parce que personne ne les a pris au sérieux.

Il y a bien d'autres choses que je me dois de vous faire connaître sur l'histoire de la seigneurie Prologue.

Sachez que suite à la conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques, Nicolas-Antoine Prologue, alors âgé et sans héritier, a fait ses bagages et a quitté le Canada.

Il a laissé derrière lui, veaux, vaches, cochons et, avant de partir, il a vendu la seigneurie à un marchand écossais du nom d'Alexander McCoy.

Ce marchand a tenté de peupler, sans grand succès, la seigneurie d'immigrants écossais et irlandais. Cependant, il en est venu quelques-uns qui ont laissé des traces de leur passage dans tout le territoire. Je parle des tenanciers localisés sur le versant sud-est de la montagne du «Solitaire» au lieu nommé depuis, la côte des Écossais ou le rang des «Anglais».

Depuis le passage de ces immigrants, l'air s'embaume de l'odeur de magnifiques pommiers. Pardi! C'est qu'ils en ont planté des pommiers!

Le Sieur Nicolas-Antoine Prologue n'est pas retourné en Normandie, pays de ses ancêtres. Il est allé s'établir à Boston où demeurait depuis vingt ans, son frère, François-Marie Prologue allié par le biais de son épouse, Mary-Jane Montgomery, à une famille de riches marchands londoniens.

C'est au cours de ces longues années d'exil que Nicolas-Antoine Prologue fit la connaissance de son neveu, Aristide Prologue (alors âgé de 14 ans) fils de François-Marie et de Mary-Jane Montgomery.

C'est à cette époque qu'Aristide Prologue a pris, si je peux m'exprimer ainsi, le goût du Bas-Canada. Il écoutait, paraît-il, avec passion les récits de la vie aventureuse de son oncle Nicolas. Il caressa alors un rêve, celui de racheter la seigneurie Prologue.

Le seigneur Gonzague Prologue m'a longuement entretenu sur son enfance et sur le récit de son père Aristide. En voici les principaux faits.

En 1766, alors âgé de 20 ans, le jeune Aristide Prologue est venu une première fois rendre visite au marchand McCoy à Montréal. Ce dernier était établi à Montréal depuis plusieurs années et laissait l'administration de la seigneurie Prologue dans les mains d'un agent. Aristide obtint alors la promesse verbale qu'advenant la vente de la seigneurie, il serait privilégié comme premier acheteur.

En 1773, Aristide Prologue épousa Élisabeth Abbot, née en Angleterre, fille de Howard Abbot et de Lucy Fleming. Un an plus tard, il recevait une lettre en provenance de Montréal qui allait bouleverser toute leur vie.

Dans cette lettre, Alexander McCoy faisait connaître sa volonté de vendre la seigneurie Prologue. Fidèle à son rêve, Aristide Prologue acheta la seigneurie en 1774. Lorsqu'il décéda en 1803, son fils Gonzague, était à peine âgé de 20 ans. C'est pourtant lui qui eut la charge de l'administration de la seigneurie.

Le seigneur Prologue avait bien quelques frères, mais ils n'auraient pu être pressentis pour l'administration de la seigneurie. Ils n'entendaient pas à ce que l'on mette une quelconque entrave à leur liberté.

Dans ma prochaine chronique, je vous ferai la description du territoire seigneurial afin que vous puissiez mieux imaginer dans quels merveilleux décors se déroule la vie de nos habitants.

Augustin Lebeau, journaliste



Description du territoire de la seigneurie (1)

Prologue, samedi 8 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Hier, j'ai trop parlé. Aujourd'hui, les nuages ont mis leur menace à exécution. De forts vents ont balayé la seigneurie et de fortes pluies ont lavé le sol pour le laisser ensuite dans un piteux état.

L'orage est monté rapidement vers la montagne du Solitaire alors que j'étais à faire ma promenade matinale. Malgré le tonnerre qui grondait et la pluie qui claquait sur ma monture j'ai senti un bonheur immense à me promener ainsi dans la campagne de Prologue. Après l'orage, à la fin du jour, les parfums de la terre sont montés à mon nez.

Comment pourrais-je vous décrire ce décor sans vous lasser?

La forêt du territoire seigneurial est composée de plusieurs essences. Un peu partout sur les concessions, il y a beaucoup de beaux bois de construction: hêtres, érables, bois blancs. Le cèdre et la pruche blanche sont abondants dans les terres basses et humides, du côté du marécage de la seigneurie de La Gâtine.

Il faut savoir que Nicolas-Antoine Prologue était «pourvoyeur de bois pour le service de la marine du roi à Québec.» Il était venu dans la seigneurie dans le but d'exploiter les fantastiques réserves de bois marins qui y croissaient. Il était principalement à la recherche de chênes et de pins; deux essences utilisées dans la construction navale.

En allant vers la montagne du «Solitaire» et en direction est de la seigneurie, on trouve des chênes et des pins en assez grande quantité et d'une belle grosseur. À cette époque, les plus beaux pins étaient localisés sur ce qui fait aujourd'hui, l'essentiel des terres du domaine et des emplacements du village. L'édification du manoir seigneurial et du moulin à scie dans ce secteur témoigne de ce fait.

C'est également dans cet espace que s'établirent les premiers colons de Prologue. Ils étaient venus avant tout comme bûcherons au service du seigneur Prologue.

Il paraît que ces bois marins étaient également convoités par les propriétaires de la seigneurie «De la Chamaille» qui avaient demandé, afin de les exploiter, une augmentation de leur territoire vers l'ouest.

Comme je l'ai déjà mentionné, le gouverneur avait préféré accorder la concession à Nicolas-Antoine Prologue, un compagnon d'armes, qui avait livré de nombreuses batailles dans l'ouest, contre les Anglais et les nations indiennes hostiles à la Nouvelle-France.

Les rumeurs veulent que le seigneur primitif de la seigneurie «De la Chamaille», tentât par tous les moyens d'obtenir satisfaction, mais en vain.

Depuis, il convient de dire, malgré le changement de propriétaires, que la querelle persiste. Il paraît que le chemin «Du Molosse» rappelle un épisode mémorable de cette «chicane».

On dit que le grand-père des «seigneures» actuelles aurait lancé ses chiens contre des employés de Nicolas-Antoine Prologue, blessant mortellement l'un d'eux. Depuis, nul ne s'aventure sans permission sur les terres des deux «seigneures» qui, heureusement, à ce que l'on dit, sont moins hargneuses que leur ancêtre.

Outre l'exploitation des bois marins, Nicolas-Antoine Prologue était activement impliqué dans le commerce des fourrures.

Hé oui! Il s'était initié au commerce alors qu'il était commandant dans un poste de l'ouest. Dans ces années-là, il était associé à quelques marchands pourvoyeurs de Montréal qui l'approvisionnaient en marchandises de traite. Il paraît qu'il s'était constitué «une belle affaire».

Comme par le plus grand des hasards, la seigneurie qu'on lui concéda en 1748 se trouvait localisée sur la route des fourrures qu'empruntaient de nombreux chasseurs indiens lorsqu'ils descendaient vendre leurs pelleteries à Montréal et à Québec. Ainsi, Nicolas-Antoine Prologue et ses commis pouvaient intercepter ces «brigades indiennes» et troquer leurs fourrures.

Les plus anciens habitants racontent que les Indiens venaient encore à Prologue lors de l'arrivée du jeune Aristide Prologue, mais, depuis de nombreuses années, ce sont les commis et les voyageurs qui vont à leur rencontre.

Voilà pour la petite histoire de la présence indienne à Prologue.

Plusieurs ruisseaux descendent des flancs de la montagne «Du Solitaire». Le plus gros et le plus important est le ruisseau «Du Moulin» qui coupe la seigneurie en deux, d'ouest en est. Il traverse les terres du domaine et les emplacements du village pour terminer sa route à la «Pointe aux Bleuets». C'est le ruisseau sur lequel est construit le moulin banal.

Outre le ruisseau «Du Moulin», il y a le ruisseau «Brousse» qui descend également de la montagne. Il traverse la seigneurie du nord-ouest au sud-est. Il se jette dans la «Petite baie aux Canards». Le ruisseau fut dénommé ainsi en mémoire d'un coureur des bois renommé pour avoir été le plus «fieffé menteur» qui ait habité à Prologue. Cet homme se nommait Joseph-Marie Latour dit Prêtaboire.

Outre sa renommée de «fieffé menteur», il avait un autre défaut qui faisait bien rire les habitants. Il déformait sans cesse les mots et les utilisait souvent à tort et à travers lorsqu'il racontait ses «menteries».

De plus, son hygiène corporelle laissait à désirer. Il paraît qu'il ne se lavait qu'une fois tous les deux ans. La mauvaise odeur qu'il dégageait est bien aussi légendaire que ses «menteries». Il paraît qu'il sentait continuellement la «crotte de poule».

De là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour quelques mauvaises langues qui ajoutèrent que si l'homme avait du succès lorsqu'il piégeait le renard, c'était certainement dû à son odeur qui devait attirer les renards.

Ma foi! Encore, fallait-il que les renards reconnaissent l'odeur de la crotte de poule.

Ainsi donc, lors de la journée du lavage, Joseph-Marie Latour dit Prêtaboire pouvait passer plus d'une heure dans l'eau du ruisseau Brousse qui coulait au pied de sa cabane de bois ronds. Aux passants moqueurs qui l'interpellaient, il disait qu'il fallait bien qu'il «s'ébrousse» un peu dans l'eau afin de chasser les mauvaises odeurs.

Une des branches de ce ruisseau se jette dans l'étang «Des chats noyés» localisé sur la terre de Sean McLean.

Saperlotte! L'étang «Des chats noyés» est un lieu horrible, effrayant, où un drame mystérieux....

Hé! Hé! Je vous raconterai cette histoire dans une prochaine chronique.

Augustin Lebeau, journaliste



Description du territoire de la seigneurie (2)

Prologue, dimanche 10 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un vent léger a soufflé du sud-ouest. Une journée chaude et humide a incommodé les habitants de Prologue. Dans quelques semaines nous entrerons dans un automne caractérisé par des pluies froides et de forts vents. À cet effet, voici un bref tableau de la vitesse comparative des vents: un vent à peine sensible parcourt environ 2 pieds par seconde; un zéphyr, 5; un vent modéré, 10 à 16 pieds; un grand vent, 16 à 24 pieds; un vent impétueux, ou coup de vent, 24 à 35 pieds par seconde; une petite tempête, 35 à 40; une tempête moyenne 40 à 50; une tempête forte, 50 à 60 pieds par seconde..

Je vous raconte la suite de ma promenade dans la seigneurie Prologue. Le ruisseau «Clair» prend sa source près du ruisseau «Brousse» et descend le long des terres de la seigneurie du nord au sud. Il vient se jeter dans la petite baie «DuTremblay».

Il paraît que l'eau de ce ruisseau est plus claire que celle de toutes les sources naturelles qui alimentent les différents puits de la seigneurie. Georges Borduas et Luc Tremblay y puisent toute l'eau nécessaire à la maisonnée et aux animaux. Monsieur Borduas dit que l'eau de ce ruisseau est d'un goût exquis. Plusieurs grands arbres le bordent et font un bel ombrage aux poissons, bêtes et humains qui s'y attardent.

Ma foi! Je dirais que c'est l'un de mes endroits préférés. Il m'arrive souvent d'y aller me promener avec ma mère et ma vieille jument, Houppette.

Tout à fait à l'opposé de la seigneurie, il y a un ruisseau dénommé «Saperlotte». C'est un ruisseau qui a un mince débit d'eau. Il prend sa source dans l'étang des «Chats noyés», localisé sur la terre de Sean McLean et sur une terre non concédée du côté du chemin «Du Molosse».

Le petit ruisseau termine sa course dans la petite baie «Aux canards», également située sur le devant de la terre des McLean. Il arrive que le ruisseau soit totalement asséché. Le ruisseau est ainsi dénommé en souvenir d'un Acadien, potier de son métier qui avait érigé une cabane sur la ligne de séparation des deux seigneuries.

Il paraît qu'il jurait constamment et son juron préféré était «saperlotte». Obligé de déguerpir par l'agent du seigneur McCoy, il quitta les lieux sans laisser de trace. Comme

ce juron acadien n'avait pas de résonance à l'oreille des autorités ecclésiastiques de la paroisse, les habitants donnèrent ce nom au ruisseau en souvenir de cet homme bizarre.

L'étang «Des chats noyés» est également dénommé l'étang «de l'Irlandais».

L' étang dit «du petit soc» localisé sur les concessions d'Anthony et de Mark Forbes est formé par le ruisseau «Clair» qui à cet endroit glisse dans une étrange cavité créée, paraît-il, par une pierre tombée du ciel.

La rivière «La Serpentine» est vulgairement appelée la rivière «Écartée» parce que son cours est différent de celui observé pour toutes les autres rivières de la région. Elle coule d'ouest en est, alors que les principales rivières coulent d'est en ouest, ce qui a fait dire aux premiers colons que cette rivière s'était «écartée» de son cours initial pour venir se perdre entre la seigneurie de la «Vadrouille» et celle de «Prologue».

Elle est navigable pour les grands bateaux et les radeaux offrant de grands moyens de transporter promptement les fruits de la campagne et les productions de la forêt. Elle est échancrée par deux baies et plusieurs pointes et anses. Sur son flot nous retrouvons une grande île et deux îlettes.

Le long de la rivière, il y a quelques quais à fonction plus ou moins utilitaire. Nous comptons le vieux quai du bonhomme Robert Gadouas qui a déjà connu de meilleurs jours et une activité plus fébrile. Robert Gadouas y tenait plusieurs barques qu'il utilisait pour la pêche à l'alose et autres poissons succulents. Un de ses cousins y a également construit et mis à l'eau, canots, chaloupes, radeaux et cages.

Il y a aussi le quai du marchand, Eustache Lavoie, localisé juste un peu à l'est de la pointe aux «Bleuets». C'est une construction plus importante et plus élaborée où la goélette l'Anabelle est amarrée en saison.

Ailleurs, en face de la pointe aux «Chevaux» située à l'extrémité est de l'île aux fermiers, il y a les installations du bac du passeur, Trefflé Bellerive.

À suivre.

Augustin Lebeau, journaliste



Description du territoire de la seigneurie (3)

Prologue, 14 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, le temps fut beau, mais, sur les quatre heures de l'après-midi, un violent orage de pluie et de grêle s'est abattu sur les concessions des côtes Saint-Ambroise et des Écossais. D'après le vieux Firmin Borduas, l'orage a duré vingt minutes et les grêlons énormes atteignaient la taille d'un oeuf de poule. Il en serait tombé jusqu'à trois pouces d'épaisseur. Monté sur Gascon, je suis allé vérifier ce phénomène et les dégâts annoncés par Simon Lebeau. Je n'ai rien vu de tel. Décidément, m'est d'avis qu'il y a des habitants quelque peu extravagants dans cette seigneurie.

Laissons cela et poursuivons la visite de Prologue.

L'étang dit «du petit soc», localisé sur les concessions d'Anthony et de Mark Forbes, est formé par le ruisseau «Clair» qui, à cet endroit, glisse dans une étrange cavité formée par un fragment de corps céleste tombé sur terre: une météorite.

Mark Forbes, qui connaît aussi la légende du promontoire de la «Pointe aux bleuets» prétend que ce trou, en forme de soc de charrue, fut formé du temps du duel de deux géants, êtres mythologiques empruntés par nos habitants à une curieuse légende.

Mais, cette histoire n'est pas sans me rappeler certains personnages de la mythologie grecque. Je pense ici aux cyclopes.

Les Cyclopes, géants monstrueux, fils de Neptune et d'Amphitrite, et, selon d'autres, du Ciel et de la Terre, n'avaient qu'un œil au milieu du front. Ils vivaient des fruits que la terre leur donnait sans culture, et du produit de leurs troupeaux. Ils n'étaient gouvernés par aucune loi. On leur attribue la construction primitive des villes de Mycènes et de Tyrinthe, formées de masses de pierres si énormes qu'il

fallait deux paires de bœufs pour traîner la plus petite.

Les trois principaux Cyclopes étaient : Brontès, qui forgeait la foudre, Stéropé, qui la tenait sur l'enclume, et Pyrachmon, qui la battait à coups redoublés ; mais ils étaient plus d'une centaine. On a raconté qu'Apollon, pour venger son fils Esculape, frappé de la foudre, les tua tous à coups de flèches. Ah! Bien sûr, j'admets que cette légende est bien

curieuse, mais il va falloir vous y faire, car je vous en raconterai plus d'une qui vous fera écarquiller les yeux et mettra votre entendement à rude épreuve.

Poursuivons! La rivière «Serpentine» est vulgairement appelée la rivière «Écartée» parce que son cours est différent de celui observé pour toutes les autres rivières de la région. Elle coule d'ouest en est, alors que partout ailleurs, les principales rivières coulent d'est en ouest, ce qui a fait dire aux premiers colons que cette rivière s'était «écartée» de son cours initial pour venir se perdre entre la seigneurie de la «Vadrouille» et celle de «Prologue».

Elle est navigable pour les grands bateaux et les radeaux offrant de grands moyens de transporter promptement les fruits de la campagne et les productions de la forêt. Elle est échanquée par deux baies et plusieurs pointes et anses.

Le long de la rivière sont érigés quelques quais à fonction plus ou moins utilitaire. Il y a l'ancien quai du vieux Robert Gadouas qui a déjà connu de meilleurs jours et une activité plus fébrile. Robert Gadouas y tenait plusieurs barques qu'il utilisait pour la pêche à l'alose et autres poissons succulents. Un de ses cousins y a également construit et mis à l'eau, canots, chaloupes, radeaux et cages.

Il y a le quai du marchand Eustache Lavoie, localisé juste un peu à l'est de la pointe aux «Bleuets». C'est une construction plus importante et plus élaborée où la goélette l'Anabelle est amarrée en saison.

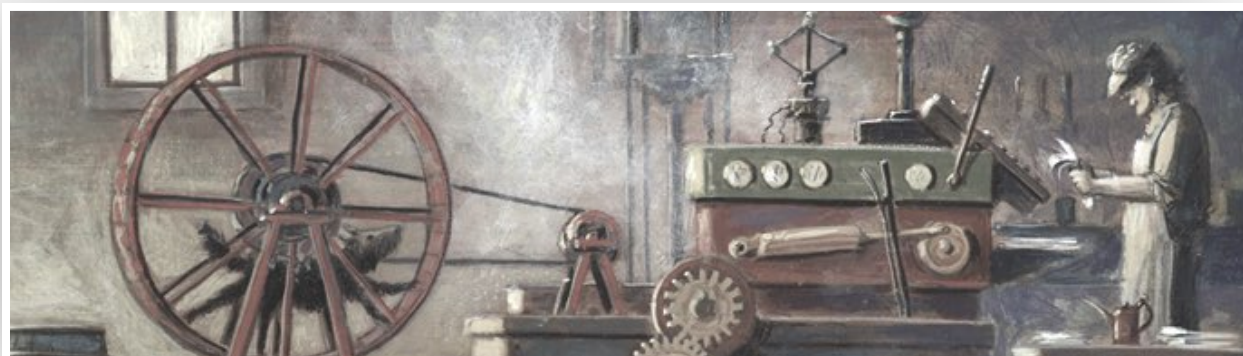
En face de la pointe aux «Chevaux» à l'extrémité est de l'île aux fermiers, il y a les installations du bac du passeur, Trefflé Bellerive.

À l'extrémité ouest de la seigneurie, en amont de la rivière, en enjambant le marécage «Du Chaudron», il y a l'anse des «Carpes». C'est l'endroit de prédilection du bonhomme Gadouas lorsqu'il cherche à trouver la paix de l'âme.

Et! Ma foi, c'est également un lieu propice à ma rêverie. Laissons là cette rêverie et revenons-en à la description des sites et lieux de Prologue, car, nos habitants vous en parleront sûrement à plus d'une reprise dans les lettres qu'ils vous écriront bientôt.

Cette anse est comme un petit bras de mer qui s'avance dans les terres. Chaque printemps Robert Gadouas surveille de près la fraie de centaines de poissons dont il est l'hôte, le temps d'une ponte. Face à l'anse des «Carpes», du côté sud de la «Serpentine» nous retrouvons la «Pointe à l'échouage», dénomination révélatrice et qui est riche d'histoire.

Augustin Lebeau, journaliste



Description du territoire de la seigneurie (4)

Prologue, samedi 16 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, les habitants de Prologue se sont levés pour se rendre compte qu'une mince couche de neige recouvrait tout le territoire. V'là l'hiver.

J'espère bien que vous suivez toujours! Pardi! Je ne voudrais pas vous étourdir! C'est pas tous les jours que j'ai «affaire» à de la visite aussi honorable.

En allant vers l'île aux fermiers, il y a d'abord la baie «DuTremblay». Cette petite baie s'étend sur deux terres, soient celle de Luc Tremblay et celle de Georges Borduas. Les abords de la baie sont bas et sablonneux. La rive de cette baie constitue un site de repos et d'alimentation pour les outardes en migration. Le ruisseau «Clair» vient y terminer sa course. Les enfants aiment bien s'y faire tremper les pieds.

Plus en aval, du côté sud de l'île aux fermiers, sur le territoire de la seigneurie de la «Vadrouille», il y a l'anse et la rivière à la «Raquette», voie d'entrée et chemins utilisés de tout temps par les voyageurs et colporteurs des deux seigneuries.

Sur la terre du marchand général, il y a la pointe aux «Bleuets» promontoire escarpé, quelque peu hirsute dans cette partie de la seigneurie. Cette pointe est reconnue pour ses petits fruits sauvages. Le bleuets y domine comme nulle part ailleurs dans la seigneurie. Lorsque notre marchand était petit, son père prenait plaisir à lui raconter mille histoires plus farfelues les unes que les autres au sujet de l'origine de cette pointe rocailleuse.

Mon ami Eustache se souvient de la dernière histoire, car c'est celle qui l'avait le plus impressionnée. C'est en chuchotant qu'il m'en a fait part. Son père, Isidore Lavoie, lui a raconté que jadis, d'immenses géants avaient parié sur la portée de leur lance-pierres. Du haut d'un gigantesque volcan, pendant des jours et des jours, ils ont lancé des pierres qui tombèrent çà et là, de par le monde.

C'est ainsi que l'une de ces pierres volcaniques arriva jusque sur les rives de la rivière «Serpentine» et forma, avec le temps, une pointe de terre où pousse en abondance le bleuets. Il se trouve également que ce caprice de la nature s'avère d'un apport très commode pour le marchand. Il sert de barrière naturelle aux vents forts qui viennent de l'ouest. À ses pieds, l'Anabelle est en sûreté.

Diantre! Vous dire mon incrédulité lorsque j'ai entendu cette histoire la première fois! Seul l'esprit d'un enfant peut croire pareilles fables et je suis toujours étonné de constater la

naïveté du marchand général qui clame la véracité de pareilles sornettes. C'est pareil à l'histoire que je vous ai raconté à propos de «l'étang du petit soc».

Pfftt! Reste à savoir si ce sont les mêmes cyclopes qui ont lancé ces pierres!

Plus loin encore, en aval de la rivière, il y a la petite baie aux «Canards» située sur la devanture de la terre de Sean McLean. Deux ruisseaux viennent s'y perdre. Il s'agit des ruisseaux Saperlotte et Brousse. Je vous ai déjà parlé de ces deux ruisseaux.

La petite baie aux «Canards» est vraiment petite. Le courant y est très faible, ce qui en fait un endroit privilégié pour les jeux des enfants. Petits bateaux de bois et radeaux en sont les navires «Rois».

De grands arbres trônent sur ces rives et constituent des points d'observation fort utiles pour détecter, aux dires des enfants, les bateaux pirates qui utilisent la rivière.

Soyons sérieux! Chaque printemps des canards viennent y nidifier, parfois, de préférence à l'île aux fermiers.

L'île aux fermiers est une terre communale mise à la disposition des censitaires par le seigneur Prologue. Elle mesure environ 27 arpents de longueur sur plus ou moins 4 arpents de profondeur. Elle s'étend sur la devanture des terres de l'ouest à l'est, de Marc Simard jusqu'à la fin des emplacements du village.

D'aussi loin que je me souviens, l'île aux fermiers a toujours servi de pâturage aux bêtes des habitants de Prologue.

Par bonheur, chaque année, la débâcle du printemps laisse sur les terres de l'île, un dépôt produisant les mêmes effets qu'un engrais.

Il est connu dans le village qu'au temps des grandes inondations, le foin y pousse tout seul. Ainsi, grâce à la crue printanière, la vocation de terre à foin de l'île est préservée. Plusieurs grands arbres y trônent et constituent des repères où les bêtes peuvent se mettre à l'abri du soleil. L'orme domine le paysage et puisqu'il porte son feuillage très haut, il donne un ombrage selon les heures du jour et fournit ainsi un abri suffisant pour les bêtes.

Plusieurs bras de la rivière pénètrent profondément dans l'île, fournissant ainsi plusieurs sources d'eau fraîche facilement accessibles pour le bétail. En saison, de jeunes garçons engagés comme vachers s'occupent de ramener les bêtes à l'habitant afin qu'il puisse les traire. Les jeunes Anthony Prologue et Charles Harris sont de ceux-là. Ils ont également la garde d'une partie du bétail du seigneur Prologue.

L'ouverture de la commune est l'occasion d'une fête que les habitants appellent «fête d'ouverture». Ce matin-là, on voit défiler bêtes à cornes, chevaux et moutons en provenance de tous les coins de la seigneurie. Les habitants parent de rubans le cou de leurs bêtes pour les reconnaître. Un peu avant la messe, on fait passer toutes les bêtes sur l'île où la fête a lieu.

Augustin Lebeau, journaliste



Cauchemar, rêve ou prémonition?

Prologue, lundi 18 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Temps de rêve, de douceurs
et d'horreur. Que se passe-t-il
avec la neige? On dirait
qu'elle danse la dernière
heure de son existence.
Diablerie ou imagination. Le
froid persévère.

La situation est bizarre... Je me vois en train d'écrire ma chronique. Je flotte au dessus du bureau de poste...

Le 29 septembre dernier, jour de la Saint-Michel, ceux dont le nom est sorti du « chapeau à malice » de monsieur le curé Chandonnay étaient invités au manoir. Le dimanche précédent, il y avait eu tirage au sort sur le parvis de l'église.

L'excitation était à son comble car depuis quelques jours on savait que messieurs Hector Forbes, François Petitout et Alcide Tremblay, de concert avec notre seigneur Prologue, avaient réussi à communiquer avec le futur!

Tout cela aurait commencé depuis maintenant un an. Il paraît que ces messieurs se réunissaient en cachette et faisaient des expériences qui provoquaient des bruits à «donner des frissons dans le dos» et à faire «dresser les cheveux sur la tête».

Saperlotte! Plus d'une fois ils ont failli mettre le feu à l'un des hangars de madame Marie-Louise Beaulieu.

Entreprise farfelue allant contre la nature des choses, «rêvasseries» de paresseux ?

Après maintes tentatives infructueuses, il paraît que nos inventeurs sont maintenant parvenus au bout de leur peine.

Et oui! Les LIGNES de communication avec le futur seraient désormais fiables.

Aujourd'hui, c'est le grand jour. Notre maître de poste, Casimir Paré, dit Jonas, s'est entraîné pour recueillir les lettres du futur. Paraîtrait même que certaines lettres n'attendraient que notre bon vouloir. Il y a bien encore quelques inquiets et incrédules. C'est pourquoi nous sommes tous là, en ce jour, pour voir sortir ces fameuses lettres.

On a coupé le ruban et la machine s'est mise à crépiter...crépité, crépité, crépité la machine. Incroyable ! Ça marche!

Et oui, les premières lettres sont arrivées. Elles sont sorties de la machine cahin-caha en faisant tout un boucan et tralala.

Plusieurs lettres sont sorties en même temps, en désordre et en virevoltant dans tous les sens, comme des feuilles mortes portées par le vent.

Monsieur Casimir m'avait pourtant affirmé que les lettres se présenteraient sagement à la queue leu leu, sans faire d'étincelles. Faut croire que notre année de correspondance avec les jeunes du futur devait débiter par ces sortes d'anomalies vu, qu'une telle expérience est tout à fait extraordinaire et même inconcevable pour la plupart des habitants de Prologue. Plusieurs croient que tout cela n'est rien d'autre qu'une fabulation d'inventeurs en mal d'attention.

Tous les yeux étaient tournés vers Casimir Paré car il sortait un feu d'enfer de la machine.

Réflexion faite, je me suis dit que les échanges avec le futur auraient pu se terminer avant même d'avoir commencé. Non seulement l'engin vociférait et jurait de toutes ses forces mais les habitants étaient au bord de l'explosion tellement ils avaient hâte de lire leur lettre. Tous étaient prêts à se précipiter sur le pauvre Casimir afin d'être le premier à pouvoir s'enorgueillir de recevoir la première lettre.

Heureusement, notre homme comprit vite que sa vie était en péril, aussi eut-il la présence d'esprit de se cacher derrière monsieur le curé Chandonnay qui, depuis le tout début, goupillon en main, ne cesse d'asperger la machine d'eau bénite.

D'aucuns qui ont l'esprit quelque peu superstitieux ont sans doute pensé que le diable allait se manifester et défier notre bon curé. Heureusement! Rien de tel ne se produisit.

Qui fut le premier, qui fut la première, je ne saurais le dire puisque Casimir usa d'un ingénieux stratagème pour éviter de froisser quiconque.

Ainsi, il pria monsieur le curé Chandonnay de calmer l'assemblée pendant qu'il plaçait sur le comptoir les lettres les unes à la suite des autres, par ordre alphabétique.

Puis, il nous fit le discours suivant: chers habitants de Prologue, chers amis, vous avez tous reçus une lettre en provenance du futur. Il n'y a pas de première ni de dernière lettre. Je vous invite donc à vous placer par ordre alphabétique de noms de famille car c'est de même que j'ai classé les lettres en provenance du futur.

À ce moment-là, il y eut un grand silence dans l'assemblée. Vous décrire cet instant particulier est assez difficile car il planait dans l'air comme un grand malaise.

Certains baissaient la tête, sifflaient ou se passaient une main dans les cheveux ou bien se tournaient les pouces alors que d'autres regardaient au plafond mais, curieusement, nul ne faisait un quelconque mouvement en direction du comptoir.

Une réflexion toute simple s'imposa à mon esprit. Je compris que plusieurs d'entre eux ne savaient ni lire ni écrire alors, comment auraient-ils pu se placer par ordre alphabétique? Puis, sans qu'un mot ne vienne troubler ce silence et, d'un consentement tacite quelques-uns ont poussé madame Thérèse Chiasson (notre aubergiste) vers le comptoir.

Pardi! Tous les regards se sont tournés vers elle et, en quelques secondes. Elle a fait l'appel avec grande dignité et, en quelques instants, le temps de dire OUF, chacun tenait une lettre dans ses mains.

Fichtre! Quel bonheur de voir tous ces visages radieux.

Par la barbe de mille dragons! Ils se sont bien trompés tous les incrédules, tous les THOMAS de Prologue.

- Lisez votre lettre, lisez votre lettre, criaient certains.
- Ben oui, ben oui, du calme!

Cela faisait bien deux minutes que madame Marie-Louise Beaulieu parcourait sa lettre avec grande concentration: le silence était total. La femme forte de la seigneurie lisait lentement, les yeux écarquillés.

N'en pouvant plus, elle s'écria:

- Ça vient de l'école de Ste-Anne-de-la-Pérade! Ma correspondante elle s'appelle Geneviève.
- Crotte de bouc! J'en reviens pas. Elle est venue écornifler dans la cour chez nous!
- Ben voyons donc, comment elle a pu faire ça, dit Jos Languille?

Je crois bien que ce boucan a duré deux bonnes heures. Les habitants criaient les noms de leurs correspondants, posaient mille questions, soulevaient des ah! et des oh!

Ébindidon! Quelle merveilleuses aventure! Nos amis sont repartis chez eux, excités, étonnés.

- Gare aux oies de la basse-cour, on ira quérir leurs plumes, lança Jérôme Lagibotière.
- Bougre! Il ne faut pas faire attendre les jeunes du futur.

Demain, toute la population de la seigneurie est invitée à une grande réception au manoir. Des tables ont été alignées dans l'allée d'érable, derrière le manoir, pour y festoyer.

Il y aura des danses et des chants, mais surtout, la présentation officielle d'une gigantesque toile, représentant la seigneurie, commandée par le seigneur Prologue à l'artiste peintre, Jean-Léonce de L'Estampille.

J'entends des cris tout près de moi.

- Augustin! Augustin! Réveille toi, tu radotes dans ton sommeil. Allez, t'as du travail... Une chronique à écrire, non?

Hum! Hum! que se passe-t-il? Je suis dans mon lit allongé en position assise la main droite tenant une plume d'oie fictive, ridicule dans cette posture devant ma mère et son large sourire... Hum! Hum!

- Bendidon, c'est tu que t'écris dans tes rêves maintenant?... lance ma mère en me donnant une petite tape sur la tête.

Petite tape maternelle qui me ramène à la réalité. Ouf! Quel rêve bizarre... J'espère que ce n'est qu'un rêve... Et qu'il ne se réalisera pas... Hum! Ce rêve sera ma chronique d'aujourd'hui.

Pour sûr, nous serons tous là!

Augustin Lebeau, journaliste



Description du territoire de la seigneurie (5)

Prologue, 20 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Depuis hier, le temps est au beau fixe. Il fait froid, mais le soleil arrive tout de même à réchauffer les coeurs des habitants de Prologue. Le climat de Prologue se caractérise par des hivers longs et froids, des étés courts et frais, ainsi que par d'importantes précipitations annuelles, dont un tiers environ sous forme de neige.!

Chers (es) amis (es) du futur, votre visite des lieux de Prologue tire à sa fin. J'espère que vous aurez suffisamment appris sur le relief, l'hydrographie, les paysages, la végétation et le climat de Prologue.

La côte Saint-Ambroise comporte également de nombreux repères utiles à la connaissance de la «petite histoire» de ce secteur de colonisation. Ainsi, nous retrouvons, près du marais «Du Chaudron», à l'ouest de la terre de Firmin Borduas, la prairie des «QUENOUILLES PLEUREUSES». Elle porte ce nom à cause des grands vents qui sifflent dans la forte concentration de quenouilles à cet endroit. Il y a aussi d'autres herbes aquatiques; des iris, des joncs, des nénuphars et une multitude d'oiseaux dont les gazouillements mélodieux

font penser aux babils des petits enfants, rendant ainsi cet endroit fort gai au printemps. Près de l'étang «du petit soc» siège le coteau des «BAIES ENNUYANTES» (à ce que l'on dit: en manger rend les gens lunatiques) qui s'étend sur les terres de Jérôme Simard, Bob Harris et John Harris.

À l'est, sur la terre de Désiré Lebeau, il y a une petite prairie dénommée, la prairie «RIEUSE» du fait de la bonne humeur de l'ancêtre Lebeau, lorsqu'il parvenait à trouver de l'eau.

L'arbre «PÉTRIFIÉ» rappelle un incendie dévastateur survenu à la suite de brûlis faits par les habitants de la partie est de la côte Saint-Ambroise. En terminant, j'ai déjà mentionné le fameux rocher de la «CHICANE» localisé anciennement sur les terres de la côte Sainte-Justine et qui depuis la création du chemin de la côte Sainte-Justine se retrouve, comme par miracle, sur les terres de la côte Saint-Ambroise.

La plupart des censives de cette côte furent concédées du temps de l'administration seigneuriale d'Aristide Prologue et des premières années de la gestion de son fils, Gonzague Prologue.

La côte des Écossais ou rang des Anglais localisée sur le flanc est de la montagne, derrière les terres de la côte Saint-Ambroise, représente le dernier secteur de colonisation de la

seigneurie Prologue. Du temps du marchand Alexander McCoy, il y est venu s'établir quelques immigrants écossais et irlandais. La plupart sont repartis vers d'autres lieux.

Ces immigrants ont planté des dizaines de pommiers et aujourd'hui, l'on peut dire que le rang des Anglais est comme un immense verger. Sur chaque censive, accrochés aux collines, trônent plusieurs pommiers qui font la fierté des habitants. Le relief de cette côte est plat en son centre et montagneux par-derrière et à chaque extrémité.

La vieille forêt y domine, encore trouée en plusieurs endroits, par les labours comme un fromage de gruyère. De nombreux noms très évocateurs rappellent l'établissement et la vie des colons qui y habitent. À la croisée du ruisseau «Clair» et du ruisseau «Brousse» il y a le verger des «Écossais», puis le verger «McCoy», puis le verger du «FARFADET» (pour rappeler un Irlandais particulièrement petit de taille et affublé de très grands pieds).

Ces trois vergers comptent à eux seuls 300 beaux pommiers qui donnent de magnifiques fruits en saison. Ils font l'envie du seigneur Prologue qui a, sur une de ses fermes, un petit verger d'une trentaine de pommiers. C'est tout près du verger du «FARFADET» que demeure le docteur Harris et c'est dans la montagne du «Solitaire» qu'il aime faire ses promenades solitaires.

Le centre de la côte contient plusieurs belles terres au sol très riche. Les terres à l'extrémité est de la côte sont rocailleuses et abritent un sol plutôt ingrat où les rendements sont faibles. Il semble que seule la culture de la pomme de terre y trouve grâce.

Je disais donc que la seigneurie Prologue est traversée à plusieurs endroits de chemins faits de main d'hommes. Les principaux ont fait l'objet de corvées demandées par le Grand Voyer. Dans ce temps-là, les capitaines de milice étaient chargés de veiller à leur exécution. En 1832, des commissaires de paroisses ont pris la relève des grands voyers et des capitaines de milice et furent chargés des questions de voirie.

D'autres chemins ont fait l'objet d'initiatives privées répondant aux besoins de voisins désireux d'établir des voies de communication plus adéquates. Il y a le chemin du bord de l'eau (BORDELO); ancien chemin du roi, il traverse la seigneurie d'est en ouest. Plusieurs habitants l'appellent également le chemin de la rivière. La plupart des maisons de la côte Sainte-Justine sont construites en bordure de ce chemin. À l'extrémité est de la seigneurie, il vient croiser le chemin «Du Molosse» qui traverse les seigneuries Prologue et «De La Chamaille» du sud au nord. Il y a le chemin de la côte Sainte-Justine qui vient relier la côte Saint-Ambroise à la côte Sainte-Justine.

Ce chemin traverse la seigneurie d'est en ouest et suit, en grande partie, le ruisseau «DuMoulin». De nombreux ponceaux et ponts de bois sont érigés ici et là sur la devanture des terres de la côte Saint-Ambroise pour permettre la traverse d'une côte à l'autre. La plupart de ces petites constructions portent le nom de celui qui l'a érigé comme par exemple, le ponceau «RASMUSSEN» ou bien encore le pont «SIMARD», le ponceau «BEAULIEU».

Sur le domaine, il y a également trois ponts de bois qui enjambent le ruisseau «Du Moulin». Il y a plusieurs autres petits chemins, œuvres d'habitants, propriétaires des

terres sur lesquelles ils se retrouvent. Nous avons le chemin «GADOUAS», le chemin «FORBES», le chemin «BLACKBURN, la montée des «ANGLAIS», la montée du «BRULIS».

Le seigneur Gonzague Prologue m'a fait voir certains papiers seigneuriaux qui témoignent du peuplement de la seigneurie. Ainsi, j'ai pu constater par la lecture de l'aveu et dénombrement de 1781 une lente progression du peuplement et du défrichement des terres de la seigneurie Prologue. Les plus anciens m'ont affirmé qu'à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, plusieurs événements sont venus ralentir la progression du peuplement.

Par exemple, la guerre d'indépendance des colonies américaines (1812-1814) a conduit à l'occupation de la région par les troupes rebelles et a créé un climat d'incertitude peu propice à la venue de nouveaux colons. Il faut dire aussi que le développement de la colonisation de la seigneurie Prologue demeurait, à cette époque, largement conditionné par le peuplement des régions voisines.

En ce temps-là, il restait encore suffisamment d'espaces cultivables pour l'établissement de nouvelles familles paysannes dans les seigneuries voisines: les seigneuries de «La Gâtine», de «La Chamaille», de «La Vadrouille», ainsi que dans les vieux terroirs du Richelieu, comme les paroisses de Saint-Ours, Saint-Denis et Saint-Charles.

Le premier tiers du XIXe siècle a marqué toutefois un essor considérable dans la colonisation de la seigneurie Prologue. De telle sorte que les recensements gouvernementaux des années 1825 et 1841 ont donné une image très diversifiée de l'activité sociale et économique dans notre seigneurie.

C'est à cette époque que le seigneur Gonzague Prologue a concédé de nombreux emplacements de village. Lors du dernier recensement de 1851, les autorités ont recensé une population bien établie sur un terroir presque entièrement habité et développé avec un village qui comptait une église, un presbytère, un magasin général, une auberge, une école et quelques boutiques d'artisans.

Malheureusement depuis, le presbytère a été la proie des flammes et nous devons en construire un nouveau... sinon!

À vos devoirs, chers amis (es). SOYEZ CURIEUX (SES) ET AVENTURIERS (IÈRES): refaites la visite des lieux par vous-mêmes. Plusieurs cartes et un beau grand tableau sont mis à votre disposition. Partez à la recherche de tous ces lieux et paysages que je vous ai décrits avec beaucoup de bonheur.

Augustin Lebeau, journaliste



Qu'est-ce que le régime seigneurial? (1)

Prologue, vendredi 22 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui le soleil a été au rendez-vous toute la journée comme si l'automne voulait faire une grimace au temps froid et maussade que les prochaines semaines nous réservent.

Dans mes chroniques précédentes, je vous ai fait faire une visite guidée de la seigneurie Prologue. Aujourd'hui je vais vous parler du régime socio-économique dans lequel nous vivons.

J'espère ainsi mieux vous faire comprendre l'origine de certains de nos agissements, car, j'imagine bien que les choses ont changé dans le futur. Déjà, le gouvernement enquête sur le régime seigneurial et rien n'est plus certain! Demain, peut-être, verrons-nous cette institution disparaître.

OYEZ! OYEZ! IL ÉTAIT UNE FOIS LE RÉGIME SEIGNEURIAL!

Le régime seigneurial est d'abord et avant tout un régime de propriété des terres. Il a comme caractéristique d'être un régime de propriété à deux niveaux. Je m'explique: un même terrain appartient à deux personnes. Il y a d'abord la propriété du seigneur dite «propriété éminente» et celle du «censitaire» dite «propriété utile».

En vertu de sa propriété éminente, le seigneur retient certains droits sur le terrain et peut exiger certains paiements. Tandis que, bénéficiant de sa propriété utile, le censitaire peut exploiter sa terre comme il veut, la vendre, la léguer à ses enfants, etc. Mais, le censitaire a des obligations variées envers le seigneur.

En France, le régime seigneurial existait avant qu'il ne soit introduit ici. On ne sait pas exactement comment ce régime est né. Chose certaine, il date du haut Moyen Âge (VI^e siècle à peu près).

Au Canada, ce régime a été introduit très tôt. Dès le XVI^e siècle, le roi autorisait certains individus à qui il donnait des monopoles commerciaux à concéder des seigneuries. Les premières seigneuries à être concédées l'ont été par la Compagnie des Cent-Associés chargée de l'administration de la colonie canadienne à partir de 1627.

Alors, voici comment les choses se passaient: le territoire n'était pas habité par des colons européens. Il y avait bien des milliers d'Indiens, mais les Français faisaient comme s'ils

n'avaient pas de droit sur le territoire. Alors la Compagnie et même plus tard, après que la compagnie eut cessé d'exister en 1663, les représentants du roi donnaient des territoires assez vastes (plusieurs lieues) à des personnes ou à des groupes de personnes.

En vertu de ce don appelé «concession», la personne devenait un seigneur. Au Canada, des communautés religieuses ont reçu des seigneuries parce qu'elles donnaient des services à la population comme par exemple, l'éducation et les soins hospitaliers. Des nobles ont reçu des seigneuries, mais aussi des marchands et des bourgeois.

Ma foi! Il est bien évident que les seigneurs n'étaient pas tous nobles contrairement à ce que certains voudraient bien nous faire croire! Je pense ici aux seigneuses de la seigneurie de «La Chamaille», mais je vous raconterai cette histoire-là une autre fois!

Revenons à nos moutons! Disons que c'était une façon de récompenser les gens pour des services rendus au roi et leur permettre éventuellement d'avoir des revenus.

Diantre! Vous imaginez bien que ce n'est pas le commun des mortels qui bénéficiait des largesses de «Sa Majesté». En retour de ce cadeau, le seigneur n'avait presque rien à faire sauf, à reconnaître, sur demande, que le roi était le premier propriétaire de la seigneurie. C'est ce qu'on appelle «rendre foi et hommage». J'en ai parlé dans une chronique précédente.

Le seigneur devait aussi, sur demande, informer le roi de ce qu'il y avait dans la seigneurie: tant de fermes, tant de maisons, tant de champs cultivés, etc. C'est ce qu'on appelle «faire aveu et dénombrement». Rappelez-vous, dans une chronique précédente, je vous ai parlé de l'aveu et dénombrement de 1781 qui témoignait d'une lente progression du peuplement et du défrichement des terres de la seigneurie Prologue.

Ensuite, le seigneur pouvait exploiter sa seigneurie comme il le voulait. Mais comme le territoire d'une seigneurie est très grand, la plupart s'en sont gardés seulement une partie pour y établir une exploitation agricole et, à leur tour, ils ont distribué des terres (plus petites) à des personnes qui en voulaient.

Ces terres, on les appelle les «censives» ou les «rotures» ou les «concessions». Mais attention! si la concession d'une seigneurie à un seigneur était faite gratuitement, la concession d'une censive à un censitaire (censive = censitaire, on voit l'origine du mot) n'a jamais été gratuite.

Non pas que le censitaire doit acheter la censive, mais parce que le seigneur, en vertu de sa propriété éminente, se réserve des parcelles de propriété (les «servitudes») et exige le paiement de certains droits. Ces droits et ces réserves à la propriété du censitaire sont à peu près les mêmes partout, mais certains seigneurs peuvent avoir des exigences particulières.

Pour être bien sûr que ces droits et exigences soient respectés, le seigneur les fait inscrire dans le contrat de concession, c'est-à-dire dans l'acte notarié par lequel l'octroi de la censive à un censitaire est officialisé.

Dans la mesure où chaque seigneur peut avoir des exigences particulières, il serait très long de décrire tous les droits et servitudes auxquels un censitaire peut être soumis. Je ne nomme ici que ceux qui existent partout et, dans une autre chronique, je dresserai un tableau de la situation des censitaires de Prologue.

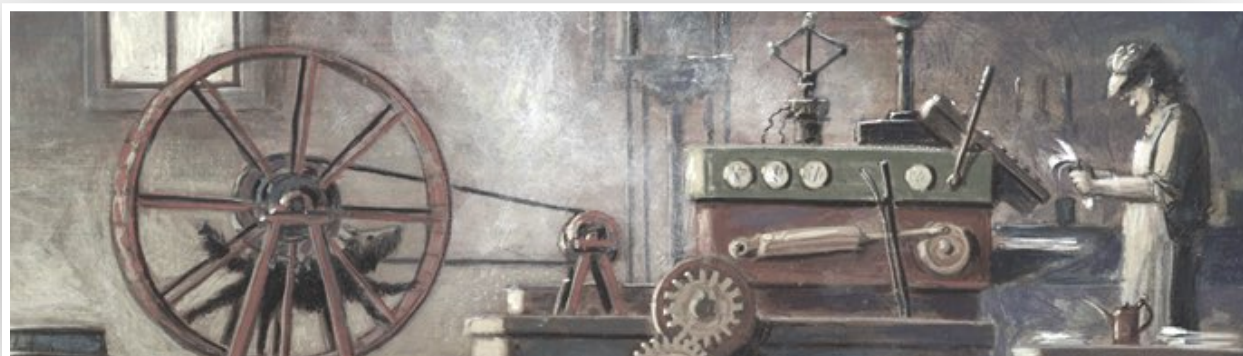
Il y a le paiement d'un «loyer» en argent appelé les «cens et rentes». Cette redevance en argent n'est pas très élevée dans la plupart des seigneuries, parce que, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les seigneurs n'ont pas osé la fixer trop haute, car ils se disputaient les quelques censitaires potentiels (la population n'était pas très élevée à cette époque). Mais, depuis presque 50 ans, ce n'est pas la même chose; les seigneurs à qui il reste des terres à concéder se montrent plus exigeants.

Il y a aussi la banalité de moulin: c'est un droit que les marchands (Eustache Lavoie) et les paysans (Alcide Tremblay) contestent beaucoup, car cela donne au seigneur deux droits: premièrement, il est le seul à pouvoir bâtir un moulin à farine dans sa seigneurie; deuxièmement, il force les censitaires à aller faire moudre leurs grains à ce moulin et à payer pour cela 1/14 des grains qui sont moulus. On appelle cela le droit de «mouture».

Le problème ce n'est pas trop le paiement, mais le fait que les gens sont obligés d'utiliser le moulin même s'il est en mauvais état et donne une mauvaise farine. Ce qui est souvent le cas puisque les gens ne peuvent aller ailleurs. Heureusement les habitants de Prologue sont gâtés, car ils disposent d'un moulin moderne et en bon état. Je précise que l'obligation de faire moudre son grain au moulin du seigneur appelé dès lors le «moulin banal» ne porte que sur les grains que les censitaires consomment et non sur ceux qui sont vendus.

M'est d'avis que mon ami le meunier en aurait beaucoup à raconter là-dessus. Je lui donnerai la parole dans une prochaine chronique.

Augustin Lebeau, journaliste



Qu'est-ce que le régime seigneurial? (2)

Prologue dimanche 24 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quelle journée magnifique! Les beaux jours de septembre semblent de retour comme si le temps, ce grand voyageur, était revenu chercher une chose oubliée.

Parlons maintenant des lods et ventes: c'est une sorte de taxe de vente. Lorsque quelqu'un achète une censive, il doit verser au seigneur $\frac{1}{12}$ du prix d'achat. C'est un droit que les marchands et les entrepreneurs détestent. Nul besoin de vous donner des noms!

Leur raisonnement est le suivant: quelqu'un achète une censive à 1000 livres et fait construire des bâtiments dessus pour une valeur de 3000 livres. Au moment de vendre, son acheteur doit payer les lods et ventes pour la

nouvelle valeur de la censive (dans ce cas-ci, 4000 livres), soit 333 livres.

L'acheteur le sait et en tient compte dans ses négociations avec le vendeur pour établir le prix d'achat, car la censive va lui coûter $\frac{1}{12}$ de plus. Or, le seigneur va avoir des lods et ventes de 333 livres plutôt que de 83 livres ($\frac{1}{12}$ de 1000) alors qu'il n'aura pas dépensé une «cenne» pour les travaux d'amélioration de la censive!

J'espère que mes explications sur le régime seigneurial ne sont pas trop ardues à comprendre.

Voyons donc les servitudes: c'est à cela que je faisais référence lorsque je disais que le seigneur se réservait des «parcelles» de propriété. Par exemple, le seigneur, dans le contrat de concession, peut se réserver la coupe de bois sur une partie de la censive ou il peut dire que, si sur la censive, il y a un endroit propice à la construction d'un moulin, il pourra reprendre cet endroit.

Il y a aussi le droit de retrait et celui de réunion: ce sont deux droits qui donnent au seigneur une possibilité de reprendre une censive, s'il le veut. Le droit de réunion peut être exercé si le censitaire manque à une de ses obligations; celui de retrait peut être exercé à chaque fois qu'une censive est vendue: le seigneur, dans les quarante jours suivant la vente, peut décider qu'il veut la terre et, alors, il n'a qu'à rembourser à l'acheteur le prix que ce dernier a versé.

Il y a maints exemples que je pourrais donner sur les droits qu'exercent certains seigneurs: certains ont mis dans les contrats que le censitaire doit travailler pour lui gratuitement 2 ou 3 jours par année. C'est ce que l'on appelle le droit de «corvée»; d'autres dont les seigneuries bordant le fleuve où se pratique la pêche «commerciale», c'est-à-dire celle dont le produit est vendu, exigent une part des prises, etc., etc.

Bref, je pourrais conclure, à l'instar de certains, que le seigneur Prologue peut, sans travailler et sans y mettre de l'argent, profiter d'à peu près toutes les activités économiques qui sont exercées dans sa seigneurie. C'est ce qui choque tant de gens à Prologue. Vous aurez compris qu'ils ne sont évidemment pas seigneurs.

Voilà donc ce qu'est le régime seigneurial. Évidemment, je pourrais faire du raffinement dans mes explications, mais je préfère vous donner une idée générale.

Je ne sais si dans le futur on a eu écho de la querelle qui oppose les partisans du régime seigneurial et ses détracteurs. Imaginez que l'on parle même de son abolition. C'est une question très discutée actuellement et les opinions sont très diverses. Certains seigneurs veulent même l'abolition.

Diantre! Voyez comme les choses ne sont pas simples ! Toujours est-il qu'ici à Prologue, le plus grand adversaire des privilèges seigneuriaux est Eustache Lavoie, le marchand du village et j'ajouterai le nom de mon ami Magloire Martin dit Tudor, le meunier.... et... Hum!

Augustin Lebeau, journaliste



Discussions intenses sur l'agriculture à l'auberge

Prologue, 26 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui le temps est à la pluie. Il fait froid et les vents d'automne achèvent de déshabiller les arbres de leurs magnifiques couleurs.

Hier, je suis allé à l'auberge de madame Chiasson. J'y ai rencontré Sean McLean et James MacPherson et nous avons longuement discuté d'agriculture. Tel ne fut pas mon étonnement de constater que l'Irlandais n'était pas cet individu inculte, niais et ivrogne qui trop souvent fait jaser les habitants de Prologue. Bien au contraire, il semble posséder une connaissance de l'agriculture que lui envieraient plusieurs paysans d'ici et d'ailleurs. Oh! Ce n'est pas tant qu'il a voyagé, mais plutôt qu'il lit tout ce

qui traite du sujet.

Quant à l'ingénieur MacPherson, nul besoin de vous décrire son érudition dans le domaine. Il tire des connaissances des livres, mais également de ses observations lors de ses nombreux voyages en Irlande, en Écosse et en Angleterre.

Bien entendu je ne saurais dire dans quelle mesure je peux tenir foi en ces paroles puisqu'il m'est impossible de vérifier tous ces dires, mais les deux hommes me sont apparus de bonne foi et leurs propos vous intéresseront sûrement puisqu'ils vous familiariseront avec l'agriculture de l'Europe et celle du Canada dans cette première moitié du XIXe siècle.

Monsieur MacPherson est d'avis que l'agriculture de l'Irlande est en arrière sauf chez les fermiers qui ont des capitaux. Tiens donc...!

Voilà la belle affaire: je dirais que nous pouvons faire une telle constatation dans tous les pays du monde, qu'il s'agisse du Canada, des États-Unis, de l'Angleterre, de l'Écosse ou de l'Irlande.

Il paraît qu'une laiterie en Irlande, bien dirigée, donne les résultats suivants: quatre bonnes vaches donnent en moyenne 28 livres de beurre par semaine. Il paraît que l'art de saler le beurre est mieux connu en Irlande que partout ailleurs et Sean McLean m'a mis au défi d'aller goûter son beurre.

Je vais parler de l'affaire à madame Marie-Louise Beaulieu et nous allons peut-être organiser un concours ici même dans la seigneurie. Il paraît que le beurre de madame Beaulieu est incomparable et m'est d'avis que l'Irlandais va ravalier sa salive et son orgueil.

Là-bas, de grandes étendues de terre sont exclusivement consacrées à l'élevage et à l'alimentation du gros bétail et des moutons. Roscommon, Galway, Clare, Limerick et Tipperary, sont les principaux comtés pour l'élevage des moutons. Galway, Clare, Limerick, Tipperary et Meath sont les endroits où on engraisse les moutons et le gros bétail de première qualité. Les moutons sont de la race à longue laine: ils sont très gros et très bien faits.

Sean McLean prétend que la fertilité du sol, dans plusieurs parties d'Irlande, est plus grande que dans aucun autre pays.

Alors même que le bonhomme pavoisait, l'ingénieur lorgnait de mon côté et levait les yeux au ciel comme exaspéré par l'enthousiasme de monsieur McLean.

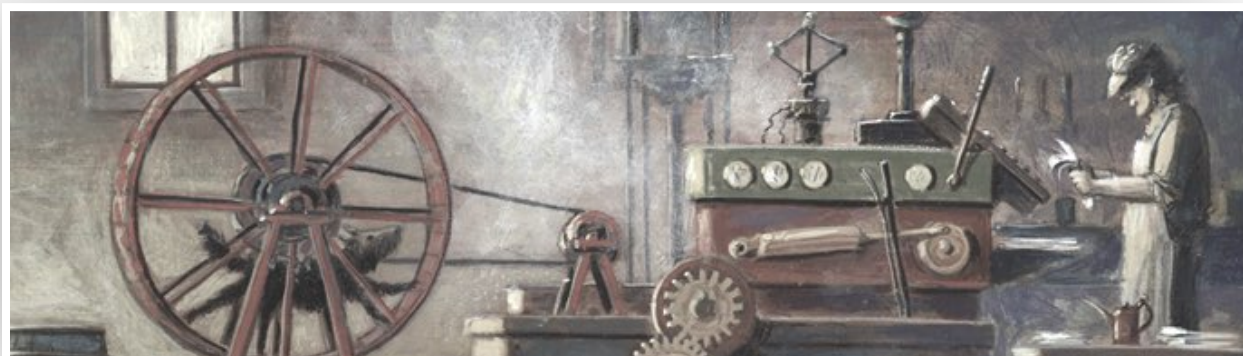
Il finit par dire:

— C'est une chose remarquable que tandis que l'Irlande exporte bétail, moutons, cochons, blé, avoine et autres produits agricoles, probablement au montant de plusieurs millions de livres sterling annuellement, sa population agricole et les classes ouvrières jouissent de très peu d'aisance, comparés aux habitants de l'Angleterre, qui achètent tous ces articles d'Irlande.

— Sachez, monsieur Lebeau qu'en 1823, et autres années, lorsqu'un grand nombre des classes industrielles y mouraient de faim par suite d'une maladie qui affecta les récoltes de patates et qu'une collecte à un montant considérable se faisait en Angleterre et même sur le continent pour les secourir, le blé et le bétail s'exportaient continuellement de Cork et des autres ports irlandais, comme si rien n'était arrivé ou que le besoin ne se fit sentir dans aucune classe.

J'ai vite compris à la couleur rouge du nez de Sean McLean que la conversation allait prendre un mauvais tournant. Alors même que je tentais de redresser la situation, l'Irlandais empoigna l'Écossais et...

Augustin Lebeau, journaliste



Altercation entre Sean McLean et James MacPherson

Prologue, jeudi 28 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le vent a soufflé très fort toute la journée. Il a chassé des tourbillons de feuilles aux quatre coins de la seigneurie. C'était parfois comme un tournoiement plein de grâce et j'avais l'impression d'être emporté tel un danseur enivré par la musique.

Je vous ai raconté, dans ma chronique précédente, le début de l'altercation qui a eu lieu entre messieurs Sean McLean et James MacPherson.

Fichtre! Inutile de vous raconter comment cela s'est terminé. M'est d'avis que ce n'est pas très glorieux pour les gens de Prologue. Imaginez! En voulant séparer les deux belligérants, j'ai été gratifié d'un coup de poing en plein visage et depuis, je porte l'empreinte du coup si malencontreusement reçu.

Depuis, quelques finfinauds me reluquent avec curiosité ou pire encore en persiflant, en faisant des plaisanteries de mauvais goût. Je suis devenu la risée des gouailleurs.

Quelle honte! Quelle honte! J'ai croisé, ce matin, lors de ma promenade quotidienne, Henry-Firmin McLean. Il était tout sourire et affichait un œil goguenard.

D'autres, à la vue de mon œil tuméfié, ont ri à gorge déployée et certains, que je ne suis pas prêt d'oublier, on fait les gorges chaudes.

Ainsi, le marchand général n'a pas pu s'empêcher de faire le coq en me proposant ses services pour m'aider à exiger des excuses. Je ne sais s'il s'agissait de loyauté ou bien encore de l'humour noir du bonhomme. Toujours est-il que je me suis senti humilié pour ne pas dire mortifié.

Diantre! Je ne pouvais en rester là et j'ai convoqué ces messieurs McLean, père et MacPherson chez moi. Nous nous sommes parlé «entre quatre yeux». Je puis dire que l'affaire est maintenant close. Ils m'ont fait des excuses et une promesse de paix!

J'ai été magnanime, car je suis un homme qui a la réputation d'être sans malice, sans rancune. J'ai eu aussi la satisfaction de voir les deux hommes s'embourber dans la pire sottise avec une admirable désinvolture. Nous nous sommes promis de reprendre la discussion sur l'agriculture là où nous en étions avant que la querelle n'éclate.

J'aimerais maintenant, après vous avoir fait faire une visite de la seigneurie Prologue et décrit le régime seigneurial, vous présenter les habitants qui participent cette année à la grande aventure des Lignes.

OÉ! OYÉ! Place aux habitants de Prologue qui vont communiquer avec vous!

Ils sont au nombre de vingt-huit. Disons d'abord que tous ceux qui savent écrire ont été choisis de préférence aux autres. Nul besoin de justifier cela puis, pour déterminer les autres correspondants, nous avons fait un tirage. Plusieurs noms sont ainsi sortis du chapeau du seigneur Gonzague Prologue.

Vous conviendrez que la première sélection était inévitable, car la grande majorité des habitants de Prologue ne sait ni lire ni écrire comme c'est d'ailleurs le cas dans la plupart des territoires avoisinants. Certains notables affirment que seule une élite qui a de la lumière, de l'aisance, de la conscience peut bien représenter les gens de Prologue.

Fichtre! Cette prétention a fait sursauter bien des habitants et certains se sont mis à leur chanter pouilles, à houspiller, à fustiger, à faire les gros yeux.

La ménagère de monsieur le curé, Pauline Lemieux, avait un chapelet de reproches à faire et elle ne cessait de sermonner quiconque croisait son regard. L'atmosphère entre les gens de Prologue était tendue, le temps était à la foudre et la fureur populaire grondait dans les chaumières.

Comme l'a alors fait remarquer le fossoyeur, il n'y avait pas seulement les poêles qui fumaient dans les maisons. Cet homme moqueur habité d'une grande sagesse m'a dit:

— Vous savez, m'sieur Lebeau nous sommes tous égaux dans la mort, alors, pourquoi on ne le serait pas un petit peu dans la vie. Vous savez, m'sieur Lebeau, y suffit de regarder dehors par une fenêtre pour comprendre que nous ne voyons pas tous les choses de la même manière. Comme dirait ma Lolotte, c'est à cause du point d'observation, à cause du paysage qu'il y a devant!

Le seigneur Prologue a dû convoquer une réunion pour discuter de la question. Il a été décidé d'augmenter le nombre de participants en privilégiant les habitants et les enfants. Les habitants de Prologue ont été choisis au hasard par tirage. Quant aux enfants ils ont été choisis parmi les meilleurs écoliers, car nous avons pensé qu'ils seraient à même de venir en aide à certains. Ainsi, Paulin Larose s'est proposé pour aider Trefflé Bellerive dans sa correspondance.

Je vous présente donc tous ces gens qui vous raconteront la vie quotidienne des habitants de Prologue. Je commencerai d'abord par les enfants: il y a Édith Desrosiers, Paulin Larose, Bernard Hamelin et Chloé Lavoie.

Pour les adultes nous comptons le marchand général, Eustache Lavoie, le meunier Magloire Martin dit Tudor, Désiré Lebeau, mesdames Marie-Louise Beaulieu, Angélique Hamelin, Élisabeth Harris, Pétronille Papineau, Vitaline Lavoie, Jane-Édith Caldwell et Clothilde Marchand.

Il y a également le seigneur Gonzague Prologue, le juge de paix, Donald Laprise, le docteur Charles Harris, le menuisier et fossoyeur Roger Lamarre, le passeur Trefflé Bellerive, le quêteux, Jos Languille.

À ce groupe se sont joints le cuisinier du seigneur, Hilaire Borduas, le voyageur Jérôme Lagibotière, l'étranger Ovide Polansky et Henry-Firmin McLean, le fils de l'Irlandais ainsi que l'ingénieur James MacPherson. Finalement il y a l'aubergiste, Thérèse Chiasson, la domestique du curé, Pauline Lemieux et l'institutrice, Élisabeth Tremblay.

Quelques-uns seront aidés par des enfants ou bien encore par la nouvelle institutrice du village, Élisabeth Tremblay. L'ancienne institutrice, madame Saintonge a aussi offert généreusement ses services à qui en aurait besoin. D'autres seront assistés par des gens de la famille comme par exemple, Marie-Louise Beaulieu qui pourra bénéficier de l'aide de son époux Alcide.

Ma foi! Tout est bien qui finit bien... ou quelque chose du genre!

C'est un rendez-vous! Vivement que la correspondance commence!

Augustin Lebeau, journaliste



Rencontre avec la jeune institutrice Élisabeth Tremblay

Prologue, 30 octobre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le vent s'est calmé, mais il ne reste pratiquement plus de feuilles dans les arbres. Le temps est froid et humide et mon nez me dit que la neige ne tardera pas à tout couvrir.

Aujourd'hui, j'ai rencontré notre nouvelle institutrice, mademoiselle Élisabeth Tremblay. L'aventure des LIGNES de communication avec le futur l'intéresse au plus haut point. Elle pense utiliser, à l'occasion, les lettres de ses correspondants pour instruire les jeunes écoliers de Prologue.

Il paraît que la jeune Édith Desrosiers a demandé à notre maître de poste s'il était possible d'expédier par la machine spatio-temporelle, des animaux comme grenouilles, couleuvres, ver de terre, araignées, etc. Elle a aussi apporté son cerf-volant préféré pour voir s'il pouvait passer dans la machine.

Notre bon Casimir a levé les yeux au ciel et a tout simplement expliqué à la p'tite Desrosiers que seules les lettres écrites sur du papier avec une plume d'oie ou bien encore un crayon pouvaient traverser l'espace-temps et parvenir au futur.

Devant le haussement d'épaules et le regard incrédule d'Édith, Casimir a ajouté que si elle insistait il tenterait l'expérience, mais il avait la certitude que les pauvres animaux parviendraient à ses correspondants dans un état lamentable, car, il ne doutait pas que la machine spatio-temporelle les fasse éclater en mille morceaux.

Était-elle prête à risquer la vie de plusieurs animaux? Était-ce vraiment ce qu'elle désirait? Quant à son cerf-volant, il pouvait bloquer la machine ou bien encore être expédié dans des endroits aussi éloignés que la Chine.

Monsieur Casimir m'a confié que la jeune Desrosiers avait filé, après avoir quelque peu réfléchi, avec grenouilles, couleuvres, araignées et cerf-volant sans demander son reste.

Après cet épisode notre bon maître de poste pensait bien ne plus être confronté à des demandes aussi farfelues. Il n'était pas au bout de ses peines. Quelques minutes après le départ d'Édith, Paulin Larose est entré en courant. Il tenait son chien Poildru dans ses bras.

Il n'eut pas le temps de faire une quelconque demande! Il comprit vite à l'air menaçant de m'sieur Casimir, qu'aucune suggestion ne trouverait grâce à ses yeux. Il paraît que Paulin est ressorti aussi vite qu'il était entré.

Puis ce fut au tour de Chloé Lavoie qui désirait savoir si elle pourrait expédier des herbes médicinales et des potions préparées par sa grand-mère Bernier.

Avant que d'autres habitants ne se manifestent, le maître de poste est venu me visiter et m'a fait part de son trouble. Nous avons convenu de solliciter une assemblée avec les responsables des LIGNES de communication. Puis nous avons rencontré personnellement les vingt-huit habitants choisis pour correspondre avec les gens du futur.

Ma foi, l'exercice n'a pas été vain. Imaginez! Certains auraient aimé pouvoir expédier des tartes aux pommes, une bonne miché de pain, des œufs, du sirop de crottes de moutons, de la confiture, du beurre, du savon, de la gomme de sapin, des billes, un alphabet, une cornemuse et j'en passe!

Nous avons eu fort à faire pour tempérer l'ardeur et l'excitation de nos concitoyens! M'est d'avis que cette année de communication avec les gens du futur nous réserve bien des surprises.

Toutefois, le marchand général, Eustache Lavoie a fait une suggestion très étonnante et, ma foi, elle mérite d'être retenue. Il a proposé de faire l'inventaire de son magasin au profit des gens du futur. Ainsi, en relevant chacun des articles qui composent cet inventaire, il en fera une courte description.

J'aurai pour tâche de faire des recherches dans les livres et encyclopédies que le seigneur Gonzague Prologue met à notre disposition, de manière à informer les gens du futur de l'origine, de la nature, de la valeur et de l'utilisation que nous faisons des objets et matériaux de toutes sortes en 1852.

Voici donc ce que nous avons trouvé au sujet du crayon:

«On donne ce nom à de petites baguettes de plombagine ou graphite, que l'on renferme ordinairement dans des cylindres de bois et qui servent à écrire et à dessiner. De temps immémorial on s'est servi de poinçons de métal pour régler le parchemin et obtenir une écriture régulière, mais c'est seulement dans la dernière période de l'antiquité classique que les copistes commencèrent à se servir du crayon. Soit que l'usage du crayon antique se fût perdu, soit qu'on eût de la difficulté à se le procurer, les copistes du XI^e siècle se servaient généralement d'un stylet de fer ou pointe sèche pour la réglure des pages.

À partir du XII^e siècle, on remplaça le stylet de fer par une tige de plomb simple et taillée en pointe. Dans les pays qui possèdent des gisements de graphite, on ne tarda pas à découvrir la propriété que possède cette substance de laisser sur le papier une teinte grise et luisante et l'idée vint de l'appliquer au même usage que les stylets de plomb, qui avaient le défaut d'inciser le papier. Seulement, comme la mine est très fragile, on imagina de le rendre plus solide en l'enfermant dans de petits cylindres de bois.

Ainsi naquit en Angleterre ou en Allemagne, peut-être dans les deux pays à la fois, la fabrication des crayons modernes ou crayons de mine de plomb, mais on ignore à quelle époque précise. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle existait bien avant le XVI^e siècle. Comme la plumbagine la plus pure se trouve à Borrowdale, dans le Cumberland, c'est en Angleterre que, depuis très longtemps, on a pu faire des crayons de bonne qualité. Nos crayons à régler ou à prendre des notes devinrent d'un usage général à partir du XVIII^e siècle; il existait alors deux espèces de crayons, toutes deux vendues à Paris par les petits marchands installés sur les parapets du Pont-Neuf.»

J'imagine que les crayons de plomb ne sont plus utilisés dans le futur...!!!

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Novembre 1852



TABLE DES MATIÈRES

Les maisons des habitants de Prologue	42
Le presbytère réduit en cendre	46
Les bâtiments de ferme de Marie-Louise Beaulieu	48
La vie au quotidien et la création du village	54
Les revenus du seigneur Prologue	58
Les responsabilités de l'administration municipale	62
La messe du dimanche et la prospérité de Léon Simard	66
Commerce international et travail des enfants	69
Discussions entre aubergistes — Prendre le thé avec Pétronille Papineau	74
Des journaux et des périodiques à l'auberge Harfang des Neiges.....	79
La voute de l'aubergiste — La télévision de Jane-Édith Caldwell	83
Poêle et bois de chauffage — La Passe-Partout serait une fête du futur?	87
Cotiser pour reconstruire le presbytère — Des oeufs dans la machine??	90
Histoire de l'ancien bedeau de la seigneurie de la Vadrouille	93
Discussion sur l'instruction avec le docteur Harris	97
La vie de pensionnaire au séminaire	100



Les maisons des habitants de Prologue

Prologue, 1 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

La neige est tombée. Dans la matinée, un ciel sombre a rendu nécessaire la lumière des chandelles, des lanternes et des fanaux dans toutes les maisons de la seigneurie.

Aujourd'hui, j'aimerais vous familiariser avec un autre aspect de notre environnement quotidien: nos maisons.

Les maisons des habitants de Prologue sont en majorité construites en bois. Il y a quelques maisons de pierres et une, est construite en briques: c'est l'exception qui confirme la règle.

D'après le juge de paix et Roger Lamarre, entre les périodes 1760-1800 et celle de 1801-1852, la surface moyenne habitable des maisons est passée de 58 mètres carrés à 68 mètres carrés.

Hé! Hé! Voilà bien une nouveauté! Je parle maintenant en système métrique. Vous savez sans doute que ce n'est pas le système qui a cours à notre époque. Prologue ne connaît pas les mètres ni les centimètres.

Alors pourquoi donc le faites-vous, me direz-vous!

J'utilise ici ces mesures parce que le seigneur Prologue m'a dit que les gens du futur ont adopté ce système plutôt que celui des pieds et des pouces anglais... alors pour que je sois bien compris...!

Enfin! Quelle curieuse affaire que cette information sur l'utilisation du système métrique. Permettez-moi, à ce moment-ci, de faire une digression: il faut que je vous raconte.

Le seigneur Gonzague Prologue m'a raconté être entré de nouveau en contact par HOLOGRAMME avec Aurigène Lemieux, le crac de l'informatique qui est à l'origine de l'établissement des LIGNES DE COMMUNICATION entre Prologue et le futur. Cela faisait un certain temps que la chose ne s'était pas produite.

Il paraît que l'holographie est aussi une invention de votre siècle. Vous devez être en mesure de comprendre ces sortes de phénomènes.

N'importe! Je n'y comprends rien et personne ici ne peut se vanter d'en savoir plus sur le sujet. En ce qui concerne le seigneur Prologue, disons qu'il peut à peine expliquer ce qu'il a observé. Il m'a parlé «de transmission visible en lumière blanche, d'images de type «arc-en-ciel», d'images photographiques, de miroir interférentiel, de rayonnement électromagnétique, de faisceau de lumière».

Pardi! Je ne suis même pas certain d'écrire correctement tous ces mots qui me sont inconnus. Je n'ai pu les retrouver dans mon Dictionnaire de l'Académie des Sciences.

Quel charabia! Cela me gêne fort. Me semble que c'est la langue de l'enfer!

Pfftt! Il ne faudrait peut-être pas prendre cette folle aventure à la lettre «Ad litteram», car le seigneur Prologue vieillit et je me demande s'il n'a pas eu des hallucinations.

Saperlotte! Pourquoi est-il donc le seul à avoir ces sortes de visions? Cela me semble louche. Soyez assurés que je vais mener mon enquête!

Fin de la parenthèse! Revenons à nos moutons! À Prologue comme ailleurs dans les campagnes avoisinantes, on retrouve dans les maisons des habitants des murs blanchis à la chaux.

La simplicité et la sobriété demeurent les règles communes chez la plupart de nos habitants.

Cependant, Roger Lamarre, notre menuisier, m'a expliqué qu'au cours de la période 1792-1835, un plus grand nombre d'habitants ont ajouté des cloisons à leur habitation dans le but de constituer un espace plus en retrait destiné à recevoir un ou plusieurs lits, mais ces cloisons ne sont pas encore d'usage courant, car le bois coûte cher.

Il est fréquent de retrouver dans une maison de campagne, plusieurs lits dans la salle commune, là où les femmes de la maison s'occupent au métier à tisser.

Du reste, il y a encore de nombreux habitants qui ont recours aux seuls rideaux ou tours de lit pour s'isoler du reste de la maison. Quoi qu'il en soit, les maisons à pièce unique sont encore très nombreuses.

Ma foi! le constat est simple: plus on s'éloigne de la ville plus il y a de maisons n'ayant qu'une seule pièce.

Je peux moi-même témoigner de cela, car j'ai fait mes études à Montréal et j'avais alors quelques amis provenant de la bourgeoisie locale. Ainsi, je peux dire que la maison bourgeoise est celle qui a subi, plus que toute autre, les influences britanniques tant au niveau du style que de l'arrangement intérieur.

Je me souviens de la magnifique maison d'un ami dont le père était constructeur de bateaux. C'était un lieu magique, une caverne d'Ali Baba. Il y avait un lieu pour se réunir et se distraire en famille, un lieu pour les réceptions mondaines, un lieu pour le travail, un lieu pour le repos. La maison de mon ami était pareille à toutes celles dans lesquelles

l'élite montréalaise cherchait alors à épouser certains grands mouvements qui avaient cours en Europe.

Puis, les nouvelles pièces, «hall», salons, parloir, mais surtout «sitting room» et «drawing room», ou chambre de compagnie, se sont ajoutées aux nombreuses pièces déjà existantes.

Certes! cette recherche du confort, cette démonstration d'opulence reflètent l'enrichissement d'une élite.

Dans les villages plus considérables que celui de Prologue, la maison de pierres des artisans plus fortunés s'apparente à celle des petits commerçants ou des petits entrepreneurs en construction. Ce type de maison est relativement spacieux à cause de ses deux étages habitables. La maison compte deux à quatre pièces à fonctions souvent multiples, mais généralement bien définies.

Dans ce type d'habitat, l'isolement de la chambre à coucher des autres espaces par des cloisons est déjà chose faite depuis la fin du XVIIIe siècle.

À Prologue, il conviendrait de situer ces changements durant la première moitié du XIXe siècle.

Par contre, certains diraient que chez l'habitant, il y a plus de résistance, les pièces cloisonnées, à savoir les chambres à coucher, tardent à se concrétiser.

M'est d'avis que les paysans ont bien d'autres priorités, car ils doivent ériger et entretenir de nombreux bâtiments comme grange, étable, écurie, poulailler et j'en passe. Comme je le disais plus haut, le bois coûte cher et le gros bon sens de nos habitants les amène à faire des choix bien différents.

Dans une prochaine chronique, je vous informerai sur les bâtiments de ferme à Prologue.

Avant de conclure, j'aimerais faire suite à l'information que je vous donnais dans ma chronique du 30 octobre 1852.

Cet article est tiré du «DICTIONNAIRE UNIVERSEL DU COMMERCE, DE LA BANQUE, DES MANUFACTURES ET DES MARCHANDISES», deuxième Édition, tome premier, Bruxelles, 1840.

Voici donc ce qu'on peut lire au sujet du crayon:

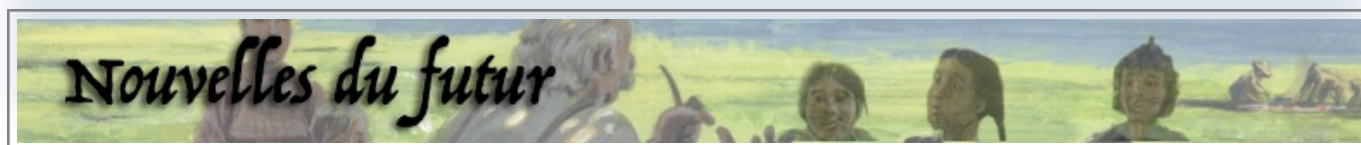
«En 1795, Conté inventa un procédé très ingénieux pour fabriquer artificiellement des crayons de mine de plomb d'excellente qualité. L'Angleterre fournissait alors l'Europe de crayons fabriqués chez elle avec le graphite. Plus ou moins chargée de carbone, cette substance donnait un crayon plus ou moins tendre: on la faisait bouillir dans l'huile après quoi on la sciait en petites baguettes fines qu'il n'y avait qu'à introduire dans les rainures des cylindres en bois.

Le conseil des mines de la République, lorsque la guerre eut privé la France des crayons anglais, chargea Conté de rechercher les moyens de fabriquer des crayons artificiels. L'invention [de Conté] consistait à mélanger avec de l'argile parfaitement purifiée du graphite faisant l'effet et jouant le rôle de plombagine, soit du noir de fumée pour obtenir des crayons noirs, soit diverses substances pour obtenir des crayons diversement colorés.

On mélange le graphite pulvérisé ou toute autre matière colorante convenable avec de l'argile très pure, complètement exempte de chaux et de sable; puis on chauffe le tout en vase clos à une chaleur rouge. L'argile a la propriété de se durcir par l'action de la chaleur en acquérant plus ou moins de compacité suivant que la température a été poussée plus ou moins loin. Cela permet d'obtenir des crayons offrant tous les degrés de dureté et de mollesse désirables. On réduit le graphite en poudre ténue, puis on le tasse dans un creuset que l'on porte à une température rouge cerise. Cette calcination a pour but de donner au graphite du brillant et de la mollesse.

Les crayons ne présentant pas eux-mêmes assez de consistance, on les renferme dans des cylindres de bois, préparés convenablement, tels que le peuplier ou le bois blanc, quelquefois noircis au moyen de la noix de galle et d'un sel de fer, particulièrement le nitrate. Mais comme le bois blanc a l'inconvénient de présenter des fils qui deviennent une occasion fréquente de fracture du crayon, quand on le taille, l'industrie lui a substitué certains bois des îles, entre autres le bois de genévrier virginien, ou genévrier rouge, que sa solidité et la facilité avec laquelle il se laisse tailler ont fait généralement préférer aux autres bois.»

— Je me questionne: est-ce que les écoliers du futur savent qui sont les inventeurs des crayons à mine de plomb?



MILLE HOURRAS! Les lettres du futur commencent à nous parvenir.

Augustin Lebeau, journaliste



Le presbytère réduit en cendre

Prologue, mercredi 3 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Chute de neige intermittente.
Quelques flocons nous ont
étonnés par leur légèreté.
Mais, chose encore plus
surprenante, ces minuscules
brins d'eau glacée ont fait
preuve d'une grande civilité.
Comment ça, me direz-vous?
Et bien, en cédant le passage
aux gens et en évitant de les
toucher sans leur permission!

L'été dernier, avant même que le jeune peintre Jean-Léonce de l'Estampille ne réalise son tableau de la seigneurie Prologue, notre village était le théâtre d'un drame affreux.

Oh malheur! Un feu a totalement détruit notre beau presbytère et, aujourd'hui, il ne reste même pas une planche pour en rappeler l'existence.

Il faut vous dire que notre presbytère était construit en bois et que chaque habitant avait contribué à son édification soit en donnant de l'argent, soit en fournissant des matériaux, soit en donnant des journées de travail. C'était un bel ouvrage dont nous étions tous fiers.

Je ne saurais expliquer comment et pourquoi ce fléau nous est tombé dessus sans crier gare! Ce n'était pourtant pas une nuit orageuse; pas de tonnerre, pas d'éclairs! Le ciel était presque bleu et rempli d'étoiles. La nuit était d'une douceur exquise.

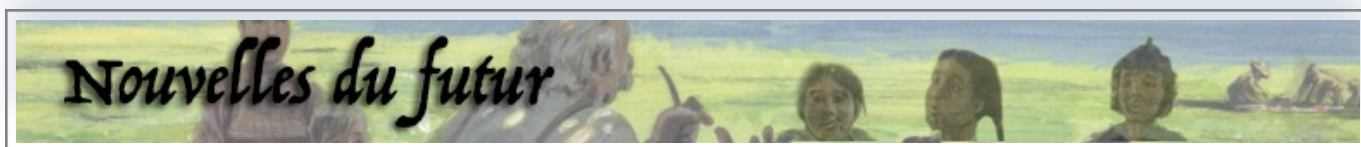
Toujours est-il que cela aurait pu être bien plus catastrophique. Encore heureux que Madame Pauline Lemieux, tirée de son sommeil par on ne sait quel ange, ait bien vite compris l'ampleur du désastre. En robe et bonnet de nuit, elle a réveillé monsieur le curé Chandonnay qui dormait comme un chérubin.

Malgré tout! notre bon curé a eu le temps de sauver des flammes les registres paroissiaux de Prologue, les cahiers de compte de la fabrique et quelques instruments de culte.

Depuis cette nuit fatidique, monsieur le curé ainsi que sa ménagère, madame Lemieux, résident chez la veuve Rachel Blackburn qui les héberge charitablement.

Depuis, les habitants de Prologue ont nettoyé le site du reste des débris fumants de peur que le vent ne transporte quelques étincelles du côté de notre église qui fut heureusement préservée.

Évidemment, il faut reconstruire le bâtiment. Je vous tiendrai au courant de l'opération de reconstruction. Ce ne sera facile, je le crains!



Je me joins aux voix de mesdames Angélique Hamelin, Élisabeth Tremblay, de mademoiselle Édith Desrosiers, de messieurs Hilaire Borduas, James MacPherson, Henry-Firmin McLean et Ovide Polansky, pour souhaiter la bienvenue à nos premiers correspondants.

Si vous saviez toute l'excitation qui a été vécue par ces gens lors de la remise de vos lettres. Comme je l'ai dit dans ma chronique précédente, ils sont à écrire leurs lettres et ils vous répondront de tout cœur dans les plus brefs délais.

Bienvenue chez nous! ADAUCES FORTUNA JUVAT: expression latine qui signifie «la fortune favorise les audacieux».

Augustin Lebeau, journaliste



Les bâtiments de ferme de Marie-Louise Beaulieu

Prologue, vendredi 5 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Soleil magnifique toute la journée. Les quelques flocons présents sur le sol ont décidé de disparaître. La chaleur semble les importuner!

Moi! Moi! Moi! Ouf! Quelle tempête de MOI! Tous les habitants voulaient que je vous décrive leurs bâtiments de ferme. J'ai dû faire un tirage au sort et c'est le nom madame Marie-Louise Beaulieu qui est sorti de mon chapeau.

Lorsque j'ai dit son nom, elle a crié «BONTÉ DIVINE»!

Elle s'est littéralement jetée dans les bras de son mari qui est tombé à la renverse.

Nous avons tous bien ri de l'affaire.

Hum! C'est que madame Beaulieu n'est pas une petite femme: bien au contraire, elle est reconnue comme la femme forte du village. Certains disent qu'elle fend du bois avec ses mains!

Saperlotte! Elle est bien bonne! Il y a sûrement de l'exagération là-dedans! Inutile de vous dire qu'elle était rayonnante.

Avant de commencer cette description, j'aimerais vous mettre en garde. La ferme de madame Beaulieu est l'une des plus belles de Prologue. Ce n'est certes pas la plus prospère, mais c'est l'une des plus profitables. Elle n'est donc pas très représentative de ce que l'on peut observer sur le territoire.

Quoi qu'il en soit, c'est aussi une réalité que je me dois de vous faire connaître quitte à fournir plus tard, un petit résumé de ce que l'habitant moyen peut avoir sur sa terre.

Voici donc une liste et une LONGUE description des bâtiments et dépendances construits sur la terre de madame Marie-Louise Beaulieu: un puits, un four à pain, une grange-étable, une écurie, une remise, une laiterie, un hangar, un poulailler, une porcherie, une bergerie, un caveau, un fournil.

ET HOP! Suivez le guide:

— Le puits est en pierre et il a été construit en 1837. Comme la plupart des puits de Prologue, il est surmonté d'un toit en bois à deux versants. Près du puits trônent deux arbres magnifiques au feuillage fourni et rafraîchissant en saison. Pendant l'été, pour garder le lait frais, madame Beaulieu vide son lait dans des contenants métalliques hermétiquement fermés qu'elle place ensuite dans le seau du puits et le descend tout au fond. Ou bien encore, elle va déposer ces tinettes dans le ruisseau Brousse, bien à l'abri du soleil, profitant ainsi de l'ombrage de plusieurs gros arbres placés de chaque côté du ruisseau et du chemin de la côte Saint-Ambroise.

— Le four à pain est situé sur le côté nord-ouest de la maison. Il est semblable à celui utilisé par Madame Angélique Hamelin. D'ailleurs, la plupart des fours à pain existant sur le territoire sont fabriqués de cette manière. Il faut savoir que la grande majorité des femmes de Prologue cuisent elles-mêmes leurs pains contrairement aux gens des villes.

— La grange-étable a été construite en 1840. Elle a 80 pieds de long par 27 pieds de profondeur. Les planches sont posées verticalement pour la moitié du bâtiment et horizontalement pour l'autre moitié du bâtiment. Elle est recouverte de chaume contrairement à celles de nombreux habitants qui sont recouvertes de pailles.

— Ne m'en voulez pas, vous avez dû remarquer que je suis revenu au système anglais. Il me faudrait calculer les équivalences et ce serait compliqué... Bof! Les mathématiques, ce n'est pas ma tasse de thé. Je compte sur vous pour faire la conversion en système métrique. Depuis le temps vous avez dû inventer quelque chose pour faire ces calculs en claquant des doigts... Clac!

À l'égard des étables, les plus saines sont celles qui sont exposées au levant et placées sur un sol sec et élevé.

Malheureusement, ici comme ailleurs, non seulement la plupart des étables sont trop basses, mais on s'attache encore à les tenir trop hermétiquement fermées. Il est dit, dans les journaux d'agriculture, que c'est une pratique funeste. On doit regarder comme malsaines, faute d'air, les étables où l'on respire difficilement en y entrant, et lorsqu'elles exhalent une odeur d'urine pénétrante.

Vous l'aurez compris, ce n'est pas le cas dans la grange-étable de madame Beaulieu. Elle veille à ce que le bâtiment soit bien aéré.

Elle porte aussi attention de faire sortir les vaches tous les jours, pour les promener et leur faire prendre l'air. Elle affirme que cela entretient leur santé, leur donne de l'appétit et les désennuie.

Héhé! Je n'ai jamais vu de vaches bayer aux corneilles chez madame Beaulieu! Faut croire qu'elles ne s'ennuient pas!

— L'écurie de madame Beaulieu est élevée. Elle a une hauteur de plus de huit pieds et elle est éclairée par des croisées placées aussi haut que le plafond le permet. Madame Beaulieu prétend que des écuries obscures sont préjudiciables aux yeux des chevaux. De

plus, la température de l'écurie des Beaulieu est, autant que faire se peut, maintenue au-dessus du point de congélation en hiver, et la chaleur est modérée en été au moyen de châssis et de portes à barreaux, afin que l'air puisse y circuler librement. Ces sortes de portes sont d'usage général à Prologue.

Près de l'écurie se retrouve une pièce pour les harnais, puis une autre pour les instruments aratoires, des ferrailles, etc., une place pour les voitures d'été et d'hiver; au-dessous de celle-ci, il y a une autre pièce pour le grain.

— Sur le côté du carré de l'écurie, il y a une remise ouverte pour le bétail avec des râteliers où le petit Nicolas est chargé de mettre du foin ou de la paille afin que les bêtes puissent y avoir recours dans les moments du jour où elles errent en liberté. Une partie de cette remise est aussi utilisée pour entreposer les charrettes.

— Il y a également, comme chez la plupart des habitants du lieu, une laiterie en pierre avec toit de planches à deux versants.

— Le hangar d'Alcide a été construit en 1852, de planches posées verticalement. Il a été chaulé cette année. Il mesure 22 pieds par 18 pieds. Il est recouvert de bardeaux de cèdre. C'est là que messieurs Alcide Tremblay, François Petitout et Hector Forbes ont inventé la machine spatio-temporelle. C'est un lieu secret où je n'ose m'aventurer.

— Le poulailler a été construit en 1840. Il est fait de planches posées verticalement. Il mesure 10 pieds par 10 pieds. Il a un toit en pente vers l'arrière et est recouvert de chaume. Le poulailler est spacieux, bien aéré et construit comme il faut pour la volaille.

Il est traversé d'un nombre de juchoirs à différentes hauteurs avec un passage pour que la volaille puisse y monter; certains juchoirs sont disposés en forme d'échelle, avec des rangées de cases au-dessous pour les nids. Les barres où juchent les oiseaux onglés ne sont pas polies, mais rondes et rudes comme la branche d'un arbre.

— La porcherie ou «souerie», comme disent les vieillards de Prologue, a été construite en 1842. Elle est de bois de pièces sur pièces à queue d'aronde. Elle mesure 14 pieds sur 14 pieds. Elle est recouverte de chaume. La porcherie a été érigée sur le côté sud de la cour. Les cochons n'exigent qu'un logement chaud et sec.

— La bergerie a été construite en 1846 et chaulée de cette année. Elle est construite de planches posées verticalement. Elle mesure 18 pieds par 14 pieds. Elle est recouverte de chaume. La bergerie est divisée en une grande pièce et en deux ou plusieurs petites pièces pour séparer les moutons, surtout dans le temps de l'agnelage. La bergerie et les cours sont pourvues de râteliers pour le foin, et de petites auges pour le boire et autres aliments. Une partie de la cour est clôturée pour l'usage des moutons seulement, ne leur permettant pas de se mêler avec les bêtes à cornes ni avec les chevaux dans la cour de la ferme.

— Le caveau a été construit en 1839. Il est en forme de voûte. Formé de pierres de taille montées les unes sur les autres. À l'intérieur, le caveau prend une forme quasi rectangulaire et à l'extérieur, il est terrassé (recouvert de terre et gazon) ce qui fait qu'un

observateur n'y voit qu'une butte de terre. Les dimensions intérieures sont les suivantes: 11 pieds de largeur, 13 pieds de profondeur et 8 pieds pour la hauteur centrale.

Marie-Louise Beaulieu peut y entreposer jusqu'à 190 poches de patates sans parler de la provision annuelle de pommes et légumes tels choux, carottes, betteraves, poireaux, navets. Madame Beaulieu y range parfois des conserves.

La hauteur du caveau permet la circulation debout d'un adulte. Il n'y a qu'une ouverture pour entrer dans ce caveau et on accède à l'intérieur du caveau par une double porte localisée en son centre. Le plancher du caveau est en terre battue, ce qui fait que madame Marie-Louise ne dépose jamais ses provisions sur le sol.

Les légumes et les pommes sont entreposés séparément dans des contenants rectangulaires faits de planches montés sur des poteaux de bois. Ainsi, les provisions sont protégées contre l'humidité du sol. Des piquets de bois servent d'appuis en même temps que de divisions à ces contenants qui ont également le grand avantage d'être des pièces mobiles.

C'est à l'automne que madame Marie-Louise nettoie le caveau pour la rentrée des légumes. Elle le ratisse à fond, le nettoie à la chaux pour y étendre en dernier lieu une bonne couche de paille fraîche. Lorsque les froids d'automne se font sentir, elle remplace la porte grillagée par la porte d'hiver.

Outre le caveau, madame Marie-Louise conserve, pour une courte période, certains aliments dans une cave intérieure de la maison, accessible par une trappe localisée près de la table de la cuisine. Mais cet endroit ne conserve pas aussi efficacement les aliments. Durant les doux temps de l'hiver, madame Marie-Louise va au caveau pour y ramener des provisions qu'elle range dans la cave de la maison ou bien encore au grenier selon l'utilisation qu'elle compte en faire dans les jours suivants leur sortie du caveau.

Il lui arrive également d'entreposer certaines provisions dans la laiterie, dans le puits et dans une petite anfractuosité du ruisseau Brousse.

— Le fournil est situé sur le c t  nord-est. Il a été construit en 1840. Il est fabriqué de planches posées horizontalement. Il mesure 18 pieds de longueur sur 23 pieds de profondeur. Il a un toit à deux versants avec larmiers de 24 pouces sur la face sud et sur la face nord.

La terre de madame Beaulieu fait 3 arpents de large sur 30 arpents de profondeur.   cela s'ajoute une autre terre de 60 arpents, limitrophe, du côté ouest, à la concession originale; le blé froment est la culture dominante.

Sur la terre de 90 arpents de superficie, il y a 70 arpents en culture, dont 50 arpents qui produisent depuis 1851 une récolte appréciable et 20 arpents laissés en pâturage pour les bêtes. Il reste donc 20 arpents non défrichés et qui sont encore en bois debout. Cette terre est très bien aménagée avec ses fossés, clôtures et labours.

La famille sème 10 arpents de blé qui rapportent 100 minots; 1 arpent d'orge qui rapporte 11 minots; il y a 2 arpents de pois qui produisent 25 minots; il y a 10 arpents d'avoine qui

donnent 200 minots; il n'y a ni de sarrasin, ni seigle; il y a 2 arpents de blé d'inde qui donnent 50 minots; 1/2 arpent de patates qui donne 25 minots; 9 minots de fèves; 6000 bottes de bon foin pour les animaux.

Le cheptel se compose ainsi: deux paires de bœufs de 4 ans; 10 vaches laitières; 7 veaux et génisses; 4 chevaux (une jument, un cheval, 2 poulains); 30 mères moutonnes, 2 béliers; 8 cochons; deux canards (Gonzague et Tancrede, originaires de l'île aux fermiers); 3 douzaines de poules, 3 coqs; 12 oies, 1 jars.

Marie-Louise Beaulieu produit également: 100 lb de laine; 30 verges d'étoffe foulées; 60 lb de lin ou chanvre; 45 lb de tabac; 200 lb de beurre; 300 lb de fromage; 3-13 barils de lard.

La terre adjacente à la concession principale comporte une érablière et Marie-Louise en a fait l'exploitation. En 1851, elle lui a rapporté 80 lb de sucre d'érable.

Ouf! Voilà, j'en ai fini avec la description des bâtiments érigés sur la terre de Marie-Louise Beaulieu.

Excusez la longueur de l'exposé, mais madame Beaulieu m'aurait fait reproche de ne pas tout dire de son exploitation agricole.

Inutile de vous dire qu'elle est très fière de sa ferme et de la manière qu'elle la mène.

M'est d'avis qu'elle a bien raison d'être aussi fière. Peu de paysans à Prologue font autant d'efforts pour développer leur terre et faire prospérer leur cheptel et, peu d'hommes manifestent autant d'intérêts et de respect pour leurs animaux.



Ah! Ces LIGNES DE COMMUNICATION! Quelle aventure! J'ai rencontré quelques habitants de Prologue qui ont été choisis pour communiquer avec les gens du futur. La plupart sont emballés et ne demandent pas mieux que de parler de leur vie et de celle de leurs voisins... en bien, bien sûr.

Malheureusement, certains d'entre eux n'ont reçu aucune lettre. Prenez par exemple, l'aubergiste; elle a le taquet bien bas, car personne ne l'a encore choisie alors que son employée, la jeune Jane-Édith Caldwell a déjà reçu deux lettres.

— «TORRIADE DE BEAN»! que m'a dit madame Chiasson, quand est-ce que les snaurauds vont m'écrire. «Chu ben aussi fine que les autres habitants de Prologue. Va-t-il falloir que je traverse les Lignes avec mon rouleau à pâte, histoire d'en réveiller quelques-uns»?

— M'enfin! J'veux pas faire peur. Dites-leur bien, m'sieur Lebeau que j'suis une dame ben accommodante»!

Je lui ai promis que je vous ferais le message!

Jane-Édith Caldwell est venue me demander si je connaissais l'expression: «fraîche pet»!

Comme je n'en savais rien elle m'a regardé très longuement, l'air de dire:

— «Ebindidon, m'sieur Lebeau vous savez pas tout»!

Il paraît que c'est Édith Desrosiers qui a reçu le plus grand nombre de lettres. Monsieur Casimir m'a confié qu'elle avait reçue 4 lettres en provenance du futur. Inutile de vous dire qu'elle est très fière de sa popularité. Il paraît qu'elle se rend maintenant à l'école en chantant et en se dandinant.

Comme certains fanfarons ne la croyaient pas elle a apporté toutes ses lettres en classe et, pendant la récréation, elle les a triomphalement montré aux incrédules. Un petit fin finaud s'est enfui avec l'une de ses lettres.... tralalalalère!

Hum! Mal lui en pris! Il a vite été rattrapé par la fronde d'Édith... eh vlan... en plein sur une fesse Et c'est à genoux qu'il a dû la supplier de ne pas lui faire de mal.... tralalalalère!

PAR LA BARBE DE MILLE DRAGONS! Cela n'est pas une façon de faire. Il va falloir que mademoiselle Desrosiers cesse d'utiliser sa fronde contre les uns et contre les autres. Me semble que cela donne un mauvais exemple aux gens du futur.

Héhé! M'est d'avis que cette aventure des LIGNES de communication laissera des traces ailleurs que dans la tête et le coeur des habitants de Prologue.

Augustin Lebeau, journaliste



La vie au quotidien et la création du village

Prologue, dimanche 7 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil persiste et nous fait le grand plaisir de nous accompagner depuis hier. Le temps est doux. Voilà des conditions exceptionnelles que nul n'ose critiquer. Serait-ce que l'été des Indiens, qui, jusque là, nous avait oubliés, reviendrait pour s'excuser?

La vie à Prologue se déroule comme dans la plupart des seigneuries et villages de même taille du Bas-Canada. La journée commence très tôt avec le lever du soleil et pour certains même avant et, elle ne se termine que tard le soir.

Dès l'aube, en belle saison, le chemin du Bordelo s'anime et bourdonne du bruit des attelages et des charrettes. Puis, selon le jour de la semaine, les piétons se rendent à l'église ou au travail. Il y a ceux qui se rendent chez le marchand général, Eustache Lavoie ou bien encore à la forge ou chez un quelconque artisan.

D'autres ont rendez-vous chez le notaire et percepteur seigneurial Donald Laprise. Parfois c'est au juge de paix qu'ils ont affaire.

Parmi les notables de Prologue, c'est souvent le notaire et le médecin qui se déplacent chez leurs clients.

Cette année, à cause de l'établissement des LIGNES de communication avec le futur, le petit comptoir postal de Casimir Paré sera certainement visité plus qu'à l'ordinaire.

Cette augmentation est sans compter le va-et-vient des étrangers qui arrivent à l'auberge qui sert de relais à la diligence et de ceux qui en repartent avec cette même diligence.

Puis, vers midi, c'est la pause, les habitants qui travaillent autour des bâtiments de ferme retournent à la maison et les autres demeurent sur les lieux de leur travail. Les villageois font de même. Après ce court moment de répit, chacun retourne à ses activités et trime dur jusqu'au coucher de soleil.

À Prologue, la plupart des habitants rentrent chez eux, mais, il y en a quelques-uns qui vont faire «une virée» à l'auberge l'Harfang des Neiges. Je vais faire preuve de charité chrétienne et taire les noms de ces usagers de la bouteille.

Voilà comment les choses se passent au quotidien pour la majorité des habitants et des villageois de la seigneurie Prologue durant les beaux jours de la belle saison.

Mais vous vous doutez bien que l'arrivée du mauvais temps, du froid et le raccourcissement du jour freinent bien des ardeurs.

Le dimanche est réservé au Seigneur. Au total, l'année religieuse des habitants de Prologue compte environ une centaine de dimanche et de fêtes consacrées à Dieu.

Maintenant, je me dois de vous fournir quelques informations concernant la création du village Prologue. Il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit que d'une mince partie du territoire seigneurial.

Les premiers emplacements concédés dans le village Prologue par le seigneur Gonzague comportaient des obligations contractuelles; des droits conventionnels réduits au retrait seigneurial, à certains devoirs d'utilité publique soient «tenir feu et lieu» dans l'emplacement concédé dans l'année subséquente à la concession; «souffrir et entretenir» la moitié des rues contiguës à son emplacement; laisser les rues du village libres à la circulation des voitures et ne pas empiéter sur les terrains réservés à cette fin par la construction d'escaliers, de galeries, de portes, de cours ou autrement.

Ma foi! Encore aujourd'hui, les propriétaires villageois ne peuvent couvrir leurs habitations et les autres bâtiments avec de la paille ou autres matériaux aussi inflammables. Toutes ces règles sont conformes à une ordonnance émise en 1797 relative à la police des bourgs touchant la prévention des incendies, la circulation routière à cheval, au vagabondage des animaux et autres.

À Prologue l'aménagement du village a répondu surtout à des impératifs topographiques et les emplacements ont été octroyés sans garantie de mesure précise. En cas contraire, l'arpentage de la propriété demeure aux frais du concessionnaire.

De plus il est inclus dans les contrats de concession d'emplacements, l'interdiction de vendre ou transporter, de quelque manière, les emplacements concédés à des gens de mainmorte (institution religieuse ou autre).

Vous vous doutez bien qu'il est de l'intérêt du seigneur Prologue de garder la plus grande partie du sol villageois sujette à des mutations vu qu'il en retire des droits casuels (lods et ventes) avantageux.

Le village est commodément situé entre la terre du marchand général Eustache Lavoie et celle de la veuve Rachel Blackburn. Il occupe un carré de 9 arpents de front sur 9 arpents de profondeur. À cela s'ajoute une portion d'environ 27 arpents figurant un triangle et se terminant en pointe. Cette portion de terre est d'environ 3 arpents de profondeur à la hauteur de la terre de la veuve Blackburn allant en rétrécissant vers la terre d'Eustache Lavoie.

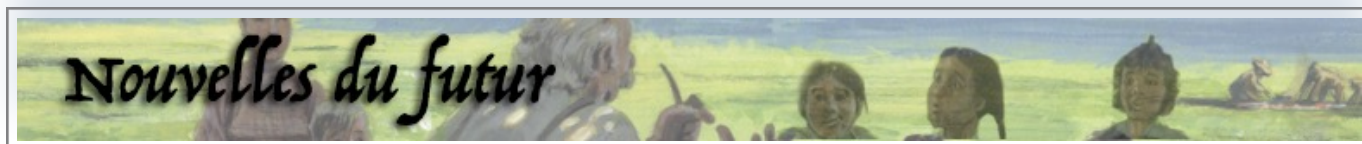
Est inclus dans le territoire villageois, le manoir seigneurial avec ses dépendances, un moulin à grain, une église, une école, un cimetière, une auberge et 18 maisons. La population résidente est d'environ 112 personnes.

Le village comporte un total de 27 emplacements, y compris 2 emplacements beaucoup plus vastes englobant celui du domaine et celui du moulin seigneurial. Le moulin à scie est localisé juste au-dessus du village, du côté Est du domaine.

Diantre! J'espère bien que tous ces renseignements vous familiariseront avec les us et coutumes des gens de Prologue.

En terminant je vous donne le prix des crayons en 1852 au magasin général de Prologue. Il est le même que celui fixé en 1845 soit, 10 deniers.

À ce prix là vous comprendrez que la plupart des habitants de Prologue qui ont été choisis, préféreront utiliser pour la correspondance avec les gens du futur, des plumes d'oie transformées pour l'usage.



Ce matin, j'ai rencontré Ovide Polansky. Il m'a parlé de ses inquiétudes concernant la perception de certains habitants de Prologue. Après tout, il a été choisi pour participer à l'aventure des Lignes de Communication et pas eux!

— Fichtre! Que je lui ai dit pour le rassurer: mon garçon il y aura toujours des jaloux et des envieux. Faudrait pas que leur mauvaise foi vous fasse ombrage!

— «Z'êtes ben gentil, qu'il m'a dit en me serrant la main. J vais faire mon grand possible pour que mes correspondants soient contents»!

Il m'a avoué être toujours très ému lorsqu'il reçoit une lettre du futur. Il m'a donné l'exemple d'un garçon qui s'appelle Marc-Émile.

Comme vous savez, le jeune immigrant polonais habite avec la famille de Georges Rasmussen, son oncle. Ma foi! je dirais que ces braves gens participent aussi à l'aventure de la correspondance par l'entremise d'Ovide. Ainsi, après le souper, avant que de souffler la dernière bougie, Ovide lit les lettres de ses correspondants et, après avoir discuté des curiosités révélées, chacun va se coucher en se questionnant sur la vie dans le futur.

Ovide s'interroge sur la vie de Marc-Émile qui n'a ni frère et ni soeur. Il croit que cela doit être très ennuyant. Il s'interroge aussi sur certaines expressions, inventions et métiers du futur.

Prenez, par exemple, le métier d'humoriste dont lui parle le jeune Marc-Émile: humoriste, qu'est-ce donc comme métier? Il s'en sont posés des questions.

Finalement sa tante Alice a clos le débat en suggérant qu'un humoriste devait être une sorte de médecin. Selon elle, ce mot ressemble au mot herboriste, à moins que ce ne soit un homéopathe?

Ovide croyait bien que je pouvais l'éclairer. J'ai plutôt suggéré qu'un humoriste devait être un comédien qui faisait du théâtre un peu comme Molière le faisait et comme certains auteurs comiques le font encore aujourd'hui.

Ma réponse lui a semblé satisfaisante, mais, il a tout de même posé la question à Marc-Émile.

Pauvre Ovide, les gens de Prologue ne sont pas toujours très «avenants». Comme il est ici depuis peu, plusieurs ne voient en lui qu'un étranger et les étrangers ne sont pas facilement admis dans la communauté.

Espérons que le temps fera bien les choses et que cet homme si gentil saura prendre sa place parmi nous. Espérons que les mauvaises langues se tairont et que les préjugés et l'intolérance disparaîtront.

Certains habitants de Prologue le taquine à cause de son accent et d'aucuns disent qu'il ne connaît pas assez bien la vie des gens du Bas-Canada et de Prologue pour en discourir avec d'autres étrangers.

BALIVERNES! Bougre de mécréants! Heureusement, la bonne humeur et le bonheur avec lesquels le jeune Ovide participe à l'aventure feront taire les plus envieux.

Diantre! Je m'interroge aussi sur ce qui se passe dans le futur. Est-ce que les habitants de ces univers lointains sont également intolérants envers les étrangers?

Augustin Lebeau, journaliste



Les revenus du seigneur Prologue

Prologue, mardi 9 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

La nuit dernière, le mercure est descendu en bas du point de congélation. Il a fait 30 degrés. Aujourd'hui, le soleil a fait tout en son possible pour réchauffer l'air. La guerre entre lui et le froid a duré toute la journée: victoire du froid. C'est à peine si le frimas qui recouvrait le sol au lever du soleil a frêmi.

HONTE SUR MOI! J'ai constaté, en relisant mes chroniques, que j'ai omis de parler des revenus seigneuriaux. Voici donc quelques renseignements qui vous informeront de la chose.

Il y a d'abord les cens et rentes. Comme je l'ai déjà expliqué dans une chronique précédente, le cens (redevance en argent) est la rente féodale par excellence qui pèse sur un bien-fonds, la censive. Le cens est le signe d'une propriété directe du seigneur. Il faut donc avoir un titre pour exiger le cens. Il est perçu par le seigneur sur le lieu où il est dû, mais il peut être porté au domaine du seigneur. Il n'est pas très lourd, mais c'est un revenu non négligeable quand tous les cens sont additionnés.

De 1748 à 1760, Nicolas-Antoine Prologue a fixé la rente seigneuriale de ses premières concessions à «un sol» par arpent de superficie et un chapon vif ou «vingt sols» par arpent de front soit, 7 livres et 10 sols (livres françaises), pour une terre de 90 arpents.

À titre de comparaison, vers 1750, la rente totale, à l'île Jésus, était de 11 livres 5 sols soit, un sol par arpent de superficie et un demi-minot de blé par 20 arpents de superficie.

De 1761 à 1774, le nouveau propriétaire, Alexander McCoy a exigé que les censitaires versent un minot de blé à la place du chapon. À cette époque, dans la région, la valeur du minot de blé était d'environ 3 livres. Il va de soi qu'à mesure qu'il y a hausse du prix du blé, la charge devient plus lourde pour l'habitant.

De 1775 à 1803, Aristide Prologue a haussé la part de la partie en nature. Cette dernière passa alors d'un minot de blé pour une terre de 90 arpents à un minot et demi allant jusqu'à deux minots pour aboutir à une rente fixée à deux minots et un quart, à l'instar de celle ayant cours dans la seigneurie de «La Gâtine».

Au prix courant moyen de 5 livres le minot de blé, les nouveaux concessionnaires devaient alors déboursier autour de 15 livres et 15 sols par an pour une terre de 90 arpents. Cette redevance est celle qui a pesé sur toutes les terres neuves concédées du temps de la gestion du seigneur Aristide Prologue et elle est demeurée inchangée jusqu'à nos jours. Le prix moyen du minot de blé en année commune à la fin du XVIIIe siècle était de 5 livres.

De 1804 à nos jours (1852), le seigneur Gonzague Prologue a maintenu le dernier taux fixé par son père alors qu'ailleurs certains seigneurs, anciens et nouveaux ont augmenté leurs revenus en haussant la part des cens et rentes.

Mais, le seigneur Prologue ne tire pas son revenu uniquement des cens et rentes. Comme déjà mentionné dans une chronique antérieure, il y a les lods et ventes, la rente des emplacements du village et une partie des revenus des moulins.

Dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, sous l'administration du seigneur Aristide Prologue, les moulins à scie et à farine ont été affermé. Au début du XIXe siècle, le seigneur Gonzague Prologue a affermé à moitié profit, ces mêmes moulins.

L'affermage est en quelque sorte la location d'un bien moyennant un paiement.

Il y également les revenus rattachés à l'exploitation du domaine et des fermes.

PARDI! Vous pensez bien que le seigneur Gonzague Prologue a refusé de me divulguer les chiffres exacts de ses livres de compte! Le pauvre homme craint que j'utilise ces données à son désavantage auprès des commissaires chargés de faire enquête sur le régime seigneurial.

M'est d'avis que toute cette question le rend fort craintif et suspicieux.

Le seigneur Prologue baille également les revenus provenant de la perception des droits seigneuriaux. En vertu de cette entente l'agent seigneurial, Donald Laprise, prend la responsabilité entière de tous les frais inhérents à la gestion de la seigneurie, comme par exemple:

— «Entretenir les moulins, tenir les livres de compte et les plans terriers de la seigneurie, veiller à la perception et au respect de tous les droits féodaux en intentant et soutenant, si nécessaire, des actions judiciaires contre les censitaires contrevenants et finalement, veiller à faire procéder à l'arpentage et au bornage des terres de la seigneurie».

Vous imaginez sans doute toute l'importance de monsieur Laprise. Son rôle de régisseur est important non seulement sur le plan administratif et financier, mais aussi quant à l'aménagement des fiefs à savoir, construction de moulins, ouverture de nouveaux chemins, de nouvelles côtes, etc.

Le seigneur Prologue comme tous les seigneurs du Bas-Canada est un créancier privilégié ce qui fait qu'il est rarement perdant lorsque ses censitaires s'endettent.

Diantre! Je dirais que d'une manière ou d'une autre, de la redevance payée au moyen de divers travaux jusqu'à la saisie et la revente de la tenure paysanne, les seigneurs peuvent récupérer la majeure partie des dettes de leurs censitaires.

Par exemple, à l'occasion des ventes de terre par décret, les arrérages seigneuriaux sont les premières dettes remboursées, car les grands juristes comme Boutaric disent: «le seigneur est préféré pour ces arrérages à tous les créanciers parce qu'il exerce une action réelle qui, remontant au bail primitif, précède la propriété du tenancier et précède par conséquent toutes les hypothèques dont il a pu charger le fonds».

PAR LA BARBE DE MILLE DRAGONS! Ce verbiage juridique est très difficile à comprendre aussi, je ne vous en voudrai pas si vous êtes embrouillés par tous ces mots savants.

CERTES! L'utilisation d'un dictionnaire vous sera très utile. N'hésitez pas à chercher le sens de ces mots et ne plier pas l'échine devant la difficulté. Votre victoire ne sera que plus belle.

Pour relever ce défi, je vous conseille de consulter le DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. Je suppose que ce dictionnaire existe encore à votre époque.

Les seigneuries sont divisées en rangs, concessions, côtes, traits-carrés, qui portent un numéro d'ordre, des noms propres, des noms d'accidents de terrain, de rivières ou des noms de saints. Les lignes séparant deux concessions ou deux rangs portent le nom de cordon ou fronteau ou ligne de concession. Le trait-carré est la ligne de concession sur laquelle les lignes latérales de lots tombent perpendiculairement. Les abouts sont des résidus de concession après l'établissement des traits-carrés.

De 1760 à aujourd'hui (1852) il n'y a pas eu d'institution du cadastre, mais il y a ce qu'on appelle, le «livre terrier».

Un livre terrier (on parle aussi de livre censier ou livre rentier, voire de terrier, de censier et de rentier) est un registre contenant les lois et usages d'une seigneurie, la description des bien-fonds (censives, concessions, domaines, fermes du seigneur, etc.), les droits et conditions des personnes, ainsi que les redevances et obligations auxquelles elles sont soumises.

Le seigneur Aristide Prologue s'était conservé une primauté d'accès à la terre ce qui lui a permis de se garder, ainsi qu'à ses héritiers, non seulement les bonnes terres, mais aussi les lieux les plus propices à l'établissement d'un moulin à farine ou d'un moulin à scie et surtout à la formation d'un village.

Car, c'est également du ressort du seigneur de concéder des emplacements villageois à titre de cens et rentes.

À l'arrivée d'Aristide Prologue, les habitants n'étaient pas munis, pour la plupart, de contrat de concession (actes notariés). Au début, une simple promesse verbale ou un billet sous seing privé du seigneur avaient suffi et permettaient l'occupation d'une terre.

Mais, avec l'arrivée d'Aristide Prologue, les choses changèrent. Il fit dessiner une carte qui délimitait le territoire seigneurial, le domaine et les censives. Les habitants durent faire arpenter et borner leurs terres et se munir d'un contrat de concession. Ce contrat confirmait légalement les titres de propriété du censitaire et les obligations qu'il avait envers le seigneur du lieu et les droits et devoirs du seigneur.

Voilà! J'imagine facilement que tout cela est bien compliqué pour vous, mais, dites-vous que ce que vous ne comprenez pas aujourd'hui, vous le comprendrez plus tard.

Que voulez-vous, nous ne vivons pas dans un système facile à comprendre, car le jargon des juristes et du droit est complexe et ne s'adresse pas véritablement au commun des mortels.

BREF! Ce qu'il faut comprendre c'est que notre système en favorise certains au détriment des autres.

J'imagine que cela n'a pas tellement changé au cours des âges.

Augustin Lebeau, journaliste



Les responsabilités de l'administration municipale

Prologue, mercredi 10 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, le temps est
splendide! Quelle belle
journée!

L'année dernière, le journal de Prologue titrait: Élections! Élections! Élections!

«Toute personne désireuse de se présenter au poste de maire ou conseiller est priée de le faire savoir au plus tôt à notre aimable curé Chandonnay.»

«En vertu de la loi, il est maintenant possible que les villages se dotent d'une administration municipale.»

«Les responsabilités du maire sont principalement l'entretien des routes, la santé et l'hygiène de même que la réalisation de travaux communautaires jugés utiles.»

«Trois postes sont proposés: un maire et deux conseillers. Ces trois personnes devront prendre en charge les affaires publiques tout en continuant à vaquer à leurs occupations habituelles. Pour démontrer leur sérieux, les candidats devront disposer de vingt signatures appuyant leur candidature.»

Voilà! C'est déjà du passé! Vous connaissez la suite sinon, je vous conseille de vous informer en allant lire les chroniques écrites au cours de l'année 1851-1852 lors de la première expérience de l'installation des LIGNES de communication avec le futur.

C'est le docteur Charles Harris qui a été élu maire. Comme maire, le docteur Harris parcourt le territoire seigneurial. Sa fonction lui laisse bien peu de temps pour la lecture, l'une de ses occupations préférées. Toutefois, il a ses informateurs qui le tiennent au fait du passage d'étrangers qui viennent troubler la paix des lieux.

À ce propos, inutile de vous dire que madame Chiasson, l'aubergiste, ne tolère aucun désordre dans son établissement et, bien mal venu serait le pauvre homme qui oserait affronter la mauvaise humeur de la dame et de son légendaire rouleau à pâte.

Hé! Hé! J'ai bien dit «rouleau à pâte»: une arme redoutable avec laquelle les gens de Prologue ne badinent pas!

Cette année, il semble que notre bon docteur aura à tempérer les ardeurs des habitants qui souhaitent établir une maison de tempérance à Prologue et fermer tout lieu où l'on débite la boisson. M'est d'avis qu'il aura fort à faire pour que tout cela ne dégénère pas en affrontement général.

Le maire est également en charge de veiller au bon état des chemins et de faire en sorte que les rues ne soient pas trop irrégulières et étroites.

Comme vous savez, il revient à chaque propriétaire d'entretenir le chemin qui borde sa propriété, mais, depuis 1850, c'est la corporation municipale qui est chargée des gros travaux de voirie.

Dans les gros bourgs comme Saint-Hyacinthe, l'effort principal porte généralement sur le macadamisage de la grande rue. Mais, partout ailleurs, on cherche plutôt à améliorer l'assise des rues par l'épandage de gravier qui, au printemps ou après une averse, présente moins d'inconvénients que la seule terre battue.

Ma foi, à Prologue, l'état des rues, malgré toute la bonne volonté de nos élus, ne s'est guère amélioré si l'on considère les égouts à ciel ouvert, les nids de poules et les ventres de boeufs.

Le docteur Harris prétend que toutes ces difficultés rendent les trottoirs d'autant plus nécessaires. Ils doivent faciliter la circulation des piétons et les mettre à l'abri des dangers que représentent les attelages.

Il y a déjà un trottoir de bois devant la cordonnerie de monsieur Larose, le père du jeune Paulin, mais, il en faudrait beaucoup plus.

Quant aux autres services, et bien, il n'est pas difficile d'en faire la liste, car il n'y a pas d'aqueduc, pas d'égout, pas de service régulier d'enlèvement des ordures. À Prologue, l'enlèvement des ordures est laissé à l'initiative de chacun.

Chaque résidence dispose de son puits et déverse ses eaux usées dans un fossé relié à un canal creusé le long de la rue.

Il n'y a pas de pompes à incendies comme dans les grandes villes de Montréal et Québec. C'est en faisant une grande chaîne humaine, dont chaque membre était muni de seaux d'eau que les uns allaient remplir et que les autres jetaient sur le feu, que nous avons pu venir à bout de l'incendie du presbytère. Je dirais plutôt que nous avons seulement limité les dégâts et évité que le feu ne se propage également à l'église.

Cependant, cette catastrophe n'est pas comparable avec les terribles incendies qui ont dévasté des quartiers entiers dans les grandes villes de Québec et de Montréal.

À ce propos, notre jeune institutrice, mademoiselle Élisabeth Tremblay m'a raconté un affreux souvenir.

En effet, il y a de cela quelques années, elle a été témoin d'un drame affreux. Le 28 mai 1845, le feu ravageait plus d'un millier de maisons dans le faubourg Saint-Roch de Québec

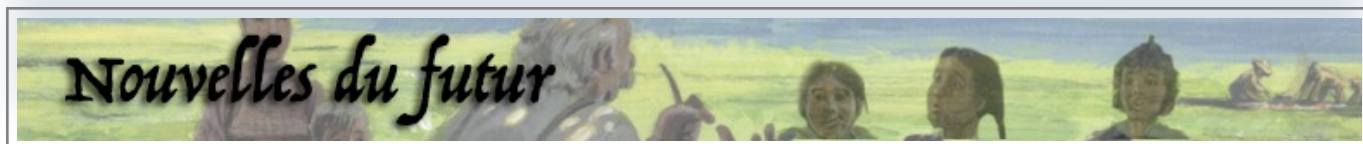
et un mois plus tard, le quartier Saint-Jean subissait le même sort. Son grand-oncle et sa grande tante ont péri dans l'incendie. Sept ans plus tard, mademoiselle Tremblay garde encore en mémoire, l'image de la ruine et de la désolation du quartier.

En hiver, d'autres problèmes se posent et la corporation s'occupe, pour l'essentiel, des opérations de déneigement qui consistent généralement à battre la neige pour en faire une surface dure sur laquelle les attelages peuvent circuler.

En terminant, j'aimerais vous informer de la loi qui régit ce secteur de l'activité humaine dans certains villages du Bas-Canada. Il s'agit de l'«Acte pour pourvoir à la Police de certains Bourgs et Villages» (Loi de 1818). Bien entendu toutes ces règles ne sont pas observées dans les petits villages comme le nôtre, mais, il est certain, que cela vous donnera de quoi réfléchir sur le sujet.

- 1) Le pouvoir qu'aura l'inspecteur de visiter toute maison, appentis ou autre bâtiment pour s'assurer de la sécurité en regard des risques d'incendie.
- 2) L'obligation, pour chaque propriétaire de maison, de placer des échelles sur les toits près des cheminées.
- 3) L'obligation de disposer sur place de deux seaux propres et convenables pour transporter l'eau dans le cas de feu.
- 4) La défense pour quiconque d'entrer dans une grange, appentis ou étable avec une chandelle ou une lampe allumée, à moins qu'elle ne soit bien renfermée dans une lanterne, ni avec une pipe ou un cigare allumé.
- 5) L'interdiction de faire du feu dans une maison ou appentis ailleurs que dans une cheminée ou dans un poêle de fer ou autre métal.
- 6) L'obligation pour quiconque de transporter du feu «dans des vaisseaux de cuivre, de fer ou de fer blanc».
- 7) L'interdiction de mettre ou loger, ou de faire mettre ou loger, du foin ou de la paille dans une maison.
- 8) L'interdiction aux boulangers, potiers, brasseurs et toute autre personne de bâtir ou faire bâtir un four ou des fourneaux à l'intérieur des limites du village sans y joindre une cheminée de pierre ou de brique exhaussée d'au moins trois pieds au-dessus du toit de la maison; l'obligation de conserver la poudre à fusil dans des boîtes à métal.
- 9) L'interdiction de vendre ou permettre de vendre dans sa maison, son hangar, magasin, appentis ou autre bâtiment de la poudre à fusil après le coucher du soleil, et d'en conserver plus de vingt-cinq livres dans les dits bâtiments.
- 10) L'interdiction «de faire passer des tuyaux de poêle dans les cloisons de bois lattées, ou à travers les murs et les planchers à moins qu'il n'y ait six pouces de pourtour entre le tuyau et la cloison ou le plancher»; ces tuyaux devront être entourés de tôle ou de fer-blanc cloué sur la cloison ou le plancher et passer dans une cheminée; quant aux poêles, ils devront être situés à au moins dix pouces francs des cloisons lattées ou de bois.
- 11) L'obligation de ramoner ou de faire ramoner les cheminées au moins une fois tous les deux mois.
- 12) L'interdiction de bâtir ou de faire bâtir des fourneaux à charbon de bois dans les limites du bourg.

J'espère que vous aurez compris toute l'importance de cette loi dont le seul objectif est d'assurer la protection de nos concitoyens.



Le docteur Harris est venu me voir hier. Nous nous sommes rencontrés alors qu'il était en route pour le bureau de poste où monsieur Casimir allait se charger d'expédier ses lettres vers le futur via la machine spatio-temporel.

Il m'a parlé de sa joie de faire connaissance avec les jeunes du futur.

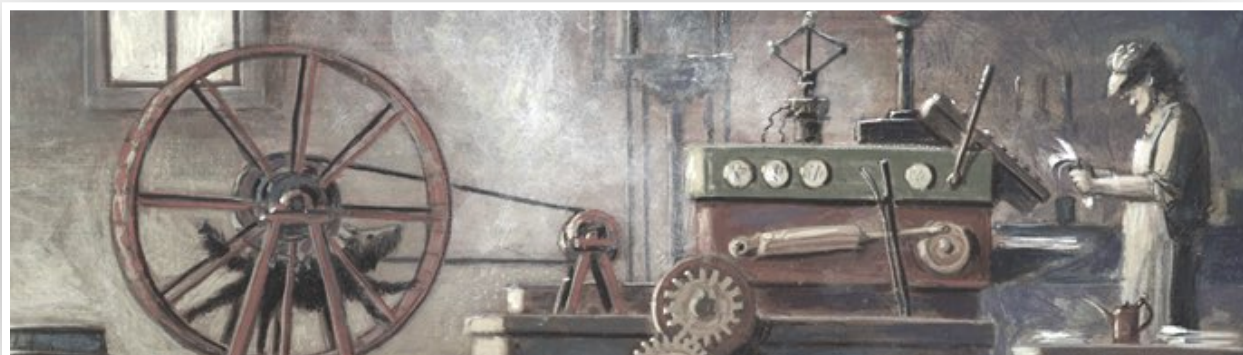
— Nous n'en sommes qu'aux présentations, m'a-t-il confié en souriant.

Il m'a avoué avoir été très flatté d'avoir été choisi par ces jeunes. Il croit qu'il aura beaucoup de plaisir à parler de nos mondes respectifs.

Diantre! Je n'en doute pas. Il est bien connu que le docteur Harris est un homme curieux, avide de connaissances. Il va falloir que ses correspondants le nourrissent de leurs us et coutumes, des inventions de leur monde.

D'autres habitants de Prologue sont venus me dire qu'ils avaient également reçus du courrier. La correspondance semble bien partie: espérons que tous seront comblés et que cette merveilleuse aventure nous rendra meilleurs!

Augustin Lebeau, journaliste



La messe du dimanche et la prospérité de Léon Simard

Prologue, jeudi 11 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Encore ce matin, nous fûmes réveillés par les émanations vaporeuses du frimas déposé sur le sol par la froideur de la nuit. Au cours de la journée, calmement, sans faire de bruit, des nuages ont pris place au-dessus de nos têtes, laissant planer un doute raisonnable sur une éventuelle chute de neige pour demain.

Fichtre! Avant que de passer à un autre sujet, je me fais un devoir de terminer mon exposé sur les règlements concernant le bon fonctionnement des villages à travers le Bas-Canada.

La loi de 1818 devait être en vigueur jusqu'en 1822, mais, elle a été reconduite maintes fois par la suite. Mais, comme vous devez le savoir, il n'y a pas que le feu qui pose problème. La circulation à cheval, les déchets et les animaux de ferme sont également des sujets traités par la loi. Ainsi, il est interdit:

1) d'aller au galop ou «plus vite que le trot ordinaire» à l'intérieur des limites du village, que ce soit à cheval, en calèche, en charrette ou autre voiture;

2) de jeter ou faire jeter du fumier, des décombres ou des ordures dans les rues, ruelles ou places publiques situées à l'intérieur des limites du village et, en corollaire, l'obligation de les faire enlever sur l'ordre de l'inspecteur;

3) de laisser vaquer son cochon ou ses cochons, son cheval ou ses chevaux dans les rues, ruelles ou places publiques du village.

Voilà, j'ai terminé mon exposé sur les interdictions de la loi concernant le bon fonctionnement des villages. J'espère avoir été clair.

Passons à un autre aspect de la vie de nos habitants: la religion.

Sur le plan religieux, l'événement le plus important et le plus fréquent est bien sûr, la messe du dimanche.

Outre son caractère sacré, sitôt après le service divin, pourvu qu'il fasse beau, les gens de Prologue se retrouvent sur le parvis de l'église pour discuter de tout: de politique, de température, d'agriculture, d'éducation.

Pour plusieurs, c'est aussi l'occasion de faire des affaires et, pour certaines dames, de montrer les nouvelles acquisitions.

La messe du dimanche est, pour ainsi dire, le pain de la vie du village Prologue à l'exception des grandes fêtes comme Noël et Pâques qui sont le temps des bons voeux et parfois même, le temps de grandes réconciliations.

À propos! M'est d'avis que nous ne sommes pas prêts de voir une réconciliation entre le marchand général et Léon Simard, l'habitant le plus prospère de Prologue. Ceux-là se haïssent depuis des temps immémoriaux.

Pour vous donner une petite idée de la prospérité du bonhomme Simard, je suis allé du côté de ses bâtiments de ferme et j'ai fait un inventaire rapide des animaux qu'il possède.

Par exemple, dans l'étable. j'ai compté 24 poules et 1 coq; 3 mères moutonnes et 1 bélier; 1 vache rouge, ventre blanc; 1 vache noire, ventre blanc; 1 vache brune barrée; 1 vache rouge, le dos blanc; 1 vache caille, noir et blanc; 1 grosse vache noire; 2 jeunes taureaux dont l'un barré brun et l'autre caille; 2 taures de 18 mois cailles, noir et blanc et rouge; 1 génisse du printemps, caille; 4 cochons.

M'est d'avis que ces animaux sont de qualité et valent en moyenne, pour les vaches, 48 livres françaises.

Je me suis transporté à l'écurie et j'ai compté: 1 cheval sous poil rouge valant environ 90 livres; 1 jument sous poil noir valant au minimum, 165 livres; puis 1 cheval sous poil rouge dénommé «Centaure» et qui est estimé à plus de 195 livres françaises.

Je me suis laissé dire que CENTAURE était le meilleur coureur à des lieues à la ronde. Seule madame Pétronille Papineau, qui fait depuis peu l'élevage de chevaux de course, peut s'enorgueillir d'avoir un meilleur cheval. J'ai compté également un poulain noir du printemps.

Il paraît que ce poulain est le fils d'un cheval légendaire.

Qui plus est, le bonhomme Simard fait également concurrence au marchand général puisqu'il loue des poêles aux habitants.

J'ai appris que cette année, il a loué trois poêles à différents habitants. Ce sont des poêles simples pour la plupart et la location est généralement faite jusqu'au premier mai 1853.

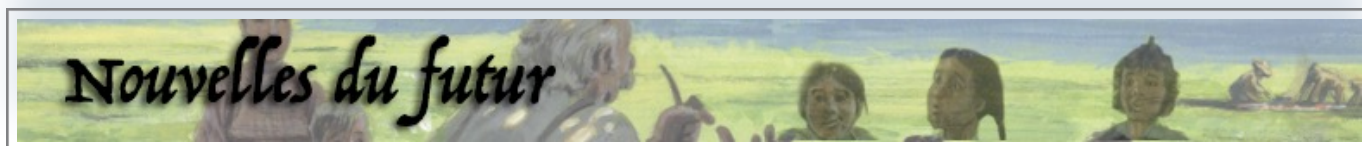
Le prix de location varie entre 7 livres et 10 livres pour des poêles estimés à 24 livres ou bien encore à 36 livres.

Léon Simard possède également plusieurs autres terres qu'il baille à ferme. Par exemple, il a une ferme située à la seigneurie de la Vadrouille près de l'anse à la Raquette. Cette concession est tenue à ferme par un nommé Louis Roger dit Latouche et Léon Simard a prêté les effets, articles et animaux nécessaires à son exploitation.

Finalement, Léon Simard a aussi loué des animaux chez différents habitants comme par exemple, quatre vaches affermées pour une valeur de 108 livres française et cinq autres vaches, affermées chez différents habitants de Prologue à raison de 18 livres la vache.

Ma foi! Je comprends que cette prospérité fasse l'envie de plusieurs habitants de Prologue et j'oserais ajouter, qu'elle fait également l'envie de plusieurs notables!

Encore le docteur Harris!



Ce matin, il est venu me voir avec la lettre de l'un de ses correspondants. Il s'agit d'un dénommé Frédéric. Ce dernier a écrit qu'un dénommé Bob dit l'éponge résidait dans une maison en ananas.

Il est venu me faire lire cette lettre afin d'être certain qu'il avait bien lu: une maison en ananas.

Avouez que cela est impensable, incroyable, des plus étrange. Nous sommes tous les deux dans l'expectative: s'agit-il d'une blague?

Puis, ce fut au tour de madame Marie-Louise Beaulieu. Elle est arrivée à la belle épouvante. Elle m'a fait lire la lettre de sa correspondante. Voici le paragraphe qui l'a tant interpellé:

— « [...] Ma classe est composée de 26 élèves. Dans ma classe il y a un bar à correction. [...] ».

Voyez sa réponse:

— «[...] C'est mon Alcide qui a été surpris d'apprendre qu'il y avait une taverne à votre école! Ici à Prologue, nous avons peine à permettre que madame Chiasson vende de la boisson à ses clients. Il ne faudrait pas que monsieur le curé Chandonnay apprenne cela; il nous empêcherait de correspondre avec vous, chère amie!»

— Pis c'est pas tout, m'sieur Lebeau. Y paraît qu'il y a aussi un coffre aux trésors dans la classe.

— Vous pensez ben que j'me suis pas laissée faire. J'lui ai répondu à la p'tite que je n'étais pas sotte. Crotte de bouc! que je lui ai dit:

«C'est pas «croyable»! Un coffre aux trésors à l'école. [...] Vous exagériez pas un peu m'zelle? D'abord un bar à correction... pis ensuite un coffre rempli de trésors! C'est pas que je suis «soupçonneuse», mais je trouve que ça fait bien des bizarreries pour une école»!

Madame Beaulieu s'en est retournée comme elle était venue... comme le vent!

M'est d'avis que nous n'avons pas fini d'avoir des surprises avec ces Lignes de Communication. Espérons que nos habitants sauront garder une bonne ligne de conduite malgré les difficultés qu'ils éprouvent à comprendre la vie des gens dans le futur. Espérons que nous aurons des explications sur toutes ces curiosités qui peuplent cet univers lointain.

Augustin Lebeau, journaliste



Commerce international et travail des enfants

Prologue, samedi 13 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

C'est à grand coup de rayons brûlants que le soleil s'est attaqué à la blancheur du sol. Il a commencé tôt et il a vaincu. La neige est en train de disparaître, de s'enfouir dans le sol, laissant ce dernier dans un état pitoyable et miséreux.

Encore aujourd'hui, je profite de cette tribune pour vous donner des nouvelles de notre monde. Je ne sais ce qu'il en est des relations internationales dans le futur, mais, en 1852, elles sont parfois déterminantes.

Ainsi, les relations commerciales entre la France et le Canada ont été pendant longtemps interrompues.

Québec, qui en est la principale place de commerce, n'avait pas vu entrer dans son port, depuis longtemps, quelque navire français, lorsqu'il en est arrivé un de Nantes, l'Hébé, en 1822. Mais en 1829, il en est arrivé deux autres, jaugeant ensemble 471 tonneaux. En 1830, il en est arrivé six.

Néanmoins, je me dois de vous faire observer qu'à défaut de départs directs de la France, à cause du peu de volume de la plupart des articles, les exportations de France pour le Canada s'opéraient généralement par la voie de l'Angleterre ou de New-York et Boston.

Puis, le traité de commerce du 26 janvier 1826, entre la France et la Grande-Bretagne, a ouvert les ports de toutes les colonies du Royaume-Uni aux bâtiments français, aux conditions qui régissaient alors la navigation britannique elle-même.

En 1831 le Canada a reçu de France par New-York, le canal d'Albany, Whitehall, le lac Champlain et le port Saint-Jean, trente-huit caisses d'instruments de musique, vingt-et-une caisses de grains et arbustes et dix-sept caisses d'estampes.

La parfumerie, l'horlogerie, la bijouterie française étaient et sont toujours recherchées. Il en est de même des articles de mode, de nouveauté, de rubanerie et de cordonnerie pour femmes. Les toiles damassées, les couvre-pieds de Marseille, les gros de Naples et de Lyon, les indiennes superfinies de Rouen, garnissent les magasins de Québec et de Montréal, en concurrence avec les tissus anglais.

Les papiers peints français sont estimés; quelques fabrications se parent de cette indication «À la Française». Cet engouement de la bourgeoisie des grandes villes pour les articles français est tel, que des Français récemment établis dans le Bas-Canada y ont monté des manufactures de toiles cirées, de tissus imperméables.

Les gazettes ne cessent d'annoncer des produits importés pour l'intérieur domestique: chaises en imitation de bois de rose, tables de nuit en acajou, tapis, tapisserie française, garnitures de papier-tenture. De menus articles de verrerie comme: verres, carafes, miroirs, images peintes sur verre. Des tissus, des vêtements et des chaussures: étoffe de soie, dentelles françaises, batiste, toile cirée de Bristol, houppelandes de drap, corsets «dans le dernier goût», cartes de divers patrons, bottes «dites de Wellington et à la Cobourg», souliers pour hommes et pour femmes.

Je ne saurais passer sous silence les produits de l'alimentation fine et des vin tels: huile d'olives, moutardes, citrons et oranges confits, marmelades, dragées, fromage de Gruyère, prunes sèches, raisins, câpres marinées; vin de Port et de «madère», ratafias, Bordeaux, Sauternes, Graves, Saint-Emilion, «Margot», Saint-Julien.

Les articles réservés au culte et à la piété ne sont pas en reste. Les gazettes annoncent: chapelets, crucifix de cuivre, d'os, d'ivoire, feuillets d'or, brocart, galon d'or et ornements pour les églises, drap d'or pour chasuble, cire blanche pour cierge.

Divers autres articles viennent remplir les étagères des maisons de commerce: tabatières, fouets, graines de jardin, plantes, arbustes et, de la papeterie: plumes, papier et papier à lettres, plis à cacheter; puis de la musique en feuille, des gravures et des tableaux peints par les premiers maîtres.

Diantre! Il faut comprendre que tous ces produits d'importation ne se retrouvent que dans les maisons bourgeoises des grandes villes et des campagnes.

En effet, ce n'est pas le lot de l'habitant de Prologue ni même celui des artisans. Vous pensez bien que toute cette richesse a ses revers ici, à Prologue, comme partout ailleurs dans le monde.

L'autre jour, je discutais justement de la question avec Monsieur James MacPherson et cela nous a menés sur la question du travail des enfants en Europe.

Diantre! Je vous rappelle que monsieur MacPherson a traversé l'Europe en tout sens et il a vu des choses pas très catholiques!

Par exemple, il est convaincu que dans l'ensemble de l'industrie du coton (en 1835) les moins de 14 ans représentaient environ 10 à 15 «per cent» de la population active et les jeunes de 14 à 18 ans, environ 12 «per cent».

Il paraît que dans les mines du Cumberland les enfants commencent à travailler à 5 ou 7 ans.

Dans l'industrie textile le développement des métiers automatiques a fait que le servant du métier n'avait plus besoin d'aides aussi nombreux (vers 1830).

Il croit que cette évolution n'était pas seulement le fait des filatures, car au même moment les lois réglementaient l'emploi des femmes et des enfants dans l'industrie.

La loi de 1833 a interdit l'emploi d'enfants de moins de 9 ans et a limité le travail des enfants de 9 à 13 ans, à 8 heures par jour et celui des jeunes de 14 à 18 ans à 12 heures par jour.

La loi de 1842 a réglementé plus spécialement le travail dans les mines: elle a interdit l'emploi au fond, d'enfants de moins de 10 ans.

La loi de 1844 a enfin limité à 6 heures et demie le travail des enfants de 8 à 13 ans, afin que leur éducation puisse être assurée et la loi de 1847 a limité à moins de 10 heures le travail des femmes et des jeunes de moins de 18 ans.

Cependant, monsieur MacPherson m'a affirmé que cette réglementation était souvent inapplicable principalement dans le cadre de ce que les Anglais appellent le «domestic system», alors que les abus y sont encore plus graves.

À notre époque, à Manchester, l'espérance de vie est de 24 ans, contre 40 ans en moyenne en Angleterre: à Glasgow, le taux de mortalité est deux fois plus élevé dans les quartiers populaires où les familles vivent entassées dans de petits logements. Cette inégalité s'est exacerbée lors des épidémies de choléra de 1832 et 1849.

Pour James, l'une des causes de cette inégalité devant la mort est l'inégalité dans les conditions de logement.

Il paraît que l'épidémie de choléra de 1832 fit 18,000 victimes et les villes constituèrent un lieu privilégié de diffusion du mal.

Fichtre! Cela me donne des sueurs froides dans le dos! J'espère bien que les jeunes du futur ne sont pas obligés de travailler dans les industries textiles et dans les mines.

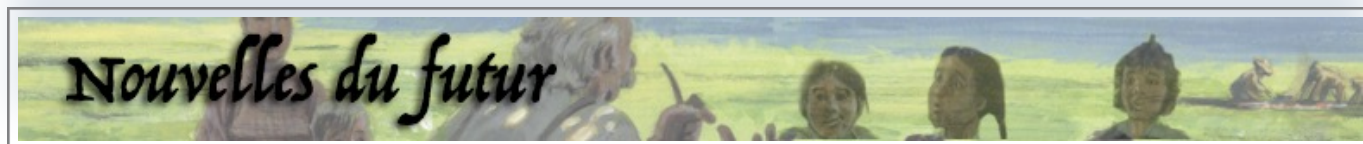
Ma foi! Il n'est pas difficile d'imaginer que l'entassement de la population, la pollution par les usines et, surtout, l'insuffisance des équipements collectifs créent des conditions de vie non seulement antihygiéniques et favorables à la diffusion des maladies, mais encore très éprouvantes.

J'ai lu plusieurs auteurs sur le sujet et, en particulier, le Français Léon Faucher et l'Allemand, Friedrich Engels.

Ici, au Bas-Canada les chiffres disent que dans les grandes villes comme Québec et Montréal, de nombreuses familles de huit, neuf et même dix enfants doivent s'entasser dans des petits logements ou des petites maisons d'à peine quatre cents pieds carrés.

Misère! En voilà assez sur les richesses et les malheurs de notre monde.

Je vous laisse, en espérant, que le futur n'est plus témoin de telles inégalités!



Les habitants du village viennent souvent me raconter des choses bizarres sur leurs correspondants du futur.

J'en ai parfois des frissons dans le dos et je ne suis pas le seul.

La jeune Chloé Lavoie me disait justement que l'une de ses correspondantes avait des iguanes: de longs animaux exotiques verts!

C'est à croire que l'originalité des gens du futur se propage même chez les animaux.

— Est-ce que vous croyez que les vaches sont bleues dans le futur et que les poules sont rouges, m'a alors demandé mademoiselle Lavoie, les yeux pétillants d'imagination?

Cette dernière phrase m'a bien fait rire, des vaches bleues, vous imaginez!

J'ai aperçu le seigneur Gonzague Prologue ce matin, il me paraissait bien pâle. Je l'ai donc suivi jusqu'au manoir. Après les politesses d'usage, il m'a expliqué son malaise.

— Lorsque vous m'avez vu, je sortais à peine du bureau de poste. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de jeunes correspondants qui me disent: «qu'ils m'avaient choisi parce que j'étais le plus vieux!»

— Mais vous savez bien que vous êtes l'éternelle jeunesse du village, dis-je, quelque peu embêté. Vous n'avez qu'à leur montrer que vous êtes jeune de coeur, ajoutais-je en essayant de le reconforter.

— Ne vous en faites pas pour moi, dit-il, je me suis vite consolé car, ces jeunes voulaient sûrement dire que je suis certainement celui qui en sait le plus dans le village!

Hum! Voilà que tout devient différent. Une flatterie fait vite oublier une maladresse. N'empêche qu'il y tient à sa jeunesse éternelle, notre seigneur!

Ce matin, le maître de poste m'a confié que le jeune Henry-Firmin McLean était venu lui porter une lettre. Il paraît qu'il sentait très fort le fumier de vache et, Casimir se demande si cette odeur risque de traverser les LIGNES.

— Imaginer la gêne de monsieur McLean si ces correspondants lui disaient que ses lettres leur parviennent avec des odeurs telles, qu'elles ont vidé la classe ou fait évanouir les jeunes filles!

— Ne vous en faites pas, cher monsieur, si les odeurs traversent les LIGNES, le jeune habitant ne sera pas le seul à embaumer les classes du futur.

Il est parti peu satisfait de ma réponse. Après son départ j'ai réfléchi à tout cela.

J'imaginai les gens du futur qui, à l'arrivée des lettres sonnaient une cloche annonçant: Attention! Attention! elles arrivent les lettres du passé; voilà la lettre de Firmin, voilà la lettre de Trefflé, voilà la lettre d'un tel! Hum!

Sapristi, si cela se produisait réellement: quelle honte, quelle honte!

Réflexion faite, si les odeurs des gens du futur ne nous parviennent pas, pourquoi nos odeurs traverseraient-elles les LIGNES.

Ouais! M'est d'avis que cette logique est implacable!

Augustin Lebeau, journaliste



Discussions entre aubergistes — Prendre le thé avec Pétronille Papineau

Prologue, lundi 15 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil, ce «sacripant», nous a quittés sans laisser d'adresse, nous abandonnant avec une pluie fine, froide et triste qui s'ingénie à poursuivre l'œuvre entreprise sur la terre dénudée.

Nous avons eu de la grande visite à Prologue. Madame Delvéchio, une amie de toujours de notre bonne aubergiste, est venue passer quelques jours parmi nous.

Cette bonne amie de madame Thérèse Chiasson est aubergiste à Montréal. Les deux femmes se voient, en général, deux fois par année à leur anniversaire respectif.

Madame Delvéchio tient d'une main ferme une auberge baptisé «Au petit pot».

Madame Chiasson m'a confié qu'elle trouve cette dame fort gentille et elle admire sa façon d'écouter les autres comme s'ils étaient les personnes les plus importantes à ses yeux. Elle aime également ses pitreries; elle est parfois si drôle et coquine lorsqu'elle imite les «manières» de quelques clients, que notre bonne aubergiste en a des crampes au ventre et qu'elle en rit pendant le reste de l'année.

Ma foi! J'ai eu également le privilège d'admirer ce talent d'imitation et je dois dire qu'il est pittoresque.

Lorsque je vais à Montréal, en mission pour l'un ou l'autre de mes clients, je ne manque jamais de m'installer à l'auberge de cette charmante dame.

Diantre! Vous imaginez bien que j'étais fort content à l'annonce de l'arrivée de cette dame étonnante. Je suis donc allé la voir à l'auberge, l'Harfang des Neiges.

Cette auberge est très bien tenue, n'en déplaise à certaines personnes qui aimeraient bien voir l'établissement fermé.

En arrivant au village, vous ne pouvez manquer l'auberge. L'odeur des bons repas que l'on y prend et, surtout l'odeur des tartes aux pommes de ma bonne amie Thérèse, nous y mène les yeux fermés.

Il faut que je vous dise que la table de madame Chiasson jouit d'une excellente réputation à des lieues à la ronde.

Toujours est-il que l'auberge est un grand bâtiment de trois étages. Il est en pierre de taille surmonté d'un toit mansardé à quatre pans et cintré, sur ses flancs, de deux cheminées hautes et larges. C'est une maison de 55 pieds de long sur 42 pieds de large.

L'histoire de cette maison est particulière. La construction de cette maison date des années 1830. Elle fut érigée pour un officier anglais, John Fraser.

Ce dernier officier à la retraite demeurait à Sorel. Mais, il avait décidé d'installer sa famille dans une seigneurie où était présente une communauté d'origine écossaise.

Comme vous savez, la côte des Écossais ou rang des Anglais localisée sur le flanc est de la montagne, derrière les terres de la côte Saint-Ambroise, a accueilli plusieurs immigrants écossais et irlandais.

Certains vieillards disent que le paysage de Prologue plût tellement à l'officier Fraser qu'il décida d'y finir ses jours avec sa famille. Il paraît que cet officier avait une fortune considérable. Il désirait que sa maison soit celle offrant la meilleure hospitalité à ses amis (officiers, marchands et entrepreneurs) d'origine écossaise à des lieues à la ronde.

La rumeur veut qu'il ait fait image de grand seigneur ce qui eut pour conséquence d'incommoder quelque peu le seigneur Prologue.

Certains habitants disent que les deux hommes étaient en mauvais termes et qu'ils ne s'adressaient la parole que se pour se dire des sottises. D'autres habitants affirment que tout cela est légende et que le seigneur Prologue ne pouvait manquer à ce point de jugement.

À cette époque une partie de cette maison servait aussi de relais postal et John Fraser avait de grands projets pour l'exploitation de son petit domaine.

Son destin fut tout autre. Mais je vous parlerai de cela dans une autre chronique.

Toujours est-il que par un retournement des choses, madame Thérèse Chiasson qui, au cours de la même période, avait hérité d'une petite auberge dans la basse-ville de Québec, acheta la maison Fraser qui avait été la proie des flammes.

Elle m'a confié qu'elle était spontanément tombée amoureuse de l'endroit. Elle acheta la maison à bas prix vu l'état dans lequel elle se trouvait. Elle décida de la rénover et de la transformer en auberge.

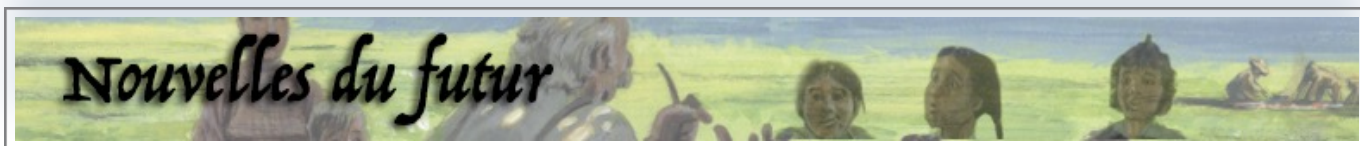
Comme le bâtiment a été en partie reconstruit et rénové dans les années 1840-1845, il a aujourd'hui, une très belle apparence. C'est l'un des plus beaux bâtiments que l'on retrouve sur notre territoire.

C'est également un lieu fantastique pour la circulation des idées.

Il faut savoir qu'ici, il est peu courant que les habitants sachent lire et écrire. Ceux et celles qui ont cet admirable talent se prêtent volontiers à une activité qui est pratiquée dans la plupart des campagnes du pays; je parle de la lecture à haute voix.

De plus, il est de notoriété publique que Thérèse Chiasson adore lire les revues et les journaux. Ainsi a-t-elle ramené de Québec tous les numéros de la «Gazette de Québec» qu'elle ramassait depuis son installation à cet endroit, en 1820. Elle a ainsi de nombreux numéros de ce journal dont certains datent du XVIII^e siècle. Puis, il y a plusieurs numéros d'un autre bihebdomadaire de Québec soit, «Le journal de Québec». Elle conserve aussi de nombreux numéros de journaux de Montréal ramassés par son amie, madame Delvéchio, monsieur Eustache Lavoie, le marchand-général et par son époux (Maurice Leblanc) lorsqu'il se rendent à Montréal pour faire des commissions.

Les clients ont donc ainsi un assortiment de périodiques qu'ils peuvent lire comme bon leur semble pendant leur séjour à l'auberge. Thérèse garde également divers numéros de journaux laissés à l'auberge par des clients ou bien encore ramenés par le juge de paix lors de ses déplacements.



Hier, Madame Pétronille Papineau m'a invité à prendre le thé. C'est une coutume qu'elle tient de l'Angleterre et du cercle d'artistes qu'elle fréquente à Montréal. Parmi eux, il y a plusieurs anglophones.

En Angleterre, elle a pris l'habitude, vers 16 h, de se faire servir dans son boudoir un thé accompagné d'une collation.

Elle appelle cela «afternoon tea» ou «four o'clock tea».

Lorsque je suis entré chez elle, elle portait une vaporeuse robe d'intérieur appelée «tea gown». Elle rayonnait d'aisance. Elle m'a raconté que lors de son séjour en Europe, elle a souvent été conviée chez des amis à des soupers habillés, appelés «dinner party».

— Dans ces sortes de soirées, a-t-elle ajouté, on boit le thé et on mange des pâtisseries servies au salon par la maîtresse de maison, tout en écoutant de la musique et en jouant aux cartes ou à des jeux de société.

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'ici, au Bas-Canada, prendre le thé est une tradition anglaise. Nos ancêtres préféraient boire du café et du chocolat en provenance des colonies françaises des Caraïbes. C'est seulement après la Conquête, avec l'arrivée des Anglais que l'habitude s'est installée d'abord dans la bourgeoisie où il était souvent consommé comme boisson curative. On buvait alors des thés chinois ou indiens importés d'Angleterre.

— Est-ce que vous savez, monsieur Lebeau que Jérôme Lagibotière est un grand buveur de thé? Pas plus tard que la semaine dernière je l'ai invité avec monsieur Hilaire Borduas à prendre le thé chez moi. Il paraît que le thé est devenu un élément essentiel à l'alimentation des coureurs des bois, des chasseurs et des bûcherons.

— Vous devinez que pour ces hommes qui travaillent très fort et dans des conditions difficiles, le thé est avant tout une boisson énergétique.

— Ici à Prologue, il vous est certainement déjà arrivé de prendre le thé chez le seigneur Gonzague Prologue ou bien encore chez le sieur Donald Laprise. Le seigneur Gonzague Prologue n'a que du thé de la meilleure qualité et il est très agréable de prendre le thé en si bonne compagnie.

— Diantre! chère amie, vous ne me ferez pas croire que le thé est aimé de tous. Je connais des notables d'ici et d'ailleurs qui détestent le goût du thé. Ils l'utilisent quelquefois, comme sudorifique, pendant leurs maladies, mais souvent ils lui préfèrent une infusion de camomille. Mon vieux père prétend que les notables prennent cette drogue pour faire comme les Anglais, vu qu'ils ne peuvent le consommer pour le goût qu'il trouve infect autant que les biscuits qui les accompagnent!

— Pis encore! vous n'avez jamais remarqué que lorsqu'on «mord dans un biscuit croustillant, son craquement assourdi qui le mange et ferme ses oreilles aux bruits extérieurs.» Par exemple, à l'heure du thé lorsque les gens sont occupés à croquer des biscuits ou des gâteaux secs, ils ne peuvent se comprendre et leur conversations se limite à des «Pardon?», «Vous disiez?», «Un instant, s'il vous plaît»!

— Taratata! Quoi qu'il en soit, je ne vous ai pas invité pour parler de thé ni de biscuits secs, m'a-t-elle dit sur un ton de réprimande. Je voulais plutôt vous parler de la correspondance avec les jeunes du futur.

Certes! Certes! madame Papineau, je vous écoute.

Elle avait le visage resplendissant.

— Je suis très heureuse d'avoir toutes ces jeunes correspondantes pour m'expliquer la vie du futur, car je crois que la vie est toujours plus intrigante et intéressante lorsqu'elle est racontée par de jeunes personnes.

— Avec elles, j'aimerais parler de tout.

— Est-ce que vous savez monsieur Lebeau que les pâtes sont parmi les mets préférés de mes correspondantes. Cela me rassure sur mes goûts d'autant plus qu'ici, à Prologue, nous sommes bien peu nombreux à connaître et à aimer ces plats. C'est également en Europe que j'ai eu la chance d'y goûter. Depuis, je demande sans arrêt à madame Thérèse Chiasson et à Monsieur Delciso de me préparer, des macaronis, des lasagnes, des spaghettis.

— Cependant, cher ami, j'ai des interrogations. Le père de l'une de mes correspondantes travaille dans une carrière pour la vérification des «véholes». Est-ce que l'on parle de ce métier dans l'une des encyclopédies qui parent votre grande bibliothèque? Avez-vous déjà entendu parler de ce métier?

— Je n’eus pas le temps de faire connaître mon ignorance que déjà elle poursuivait sur sa lancée.

Les deux chats de la maison, Baptist et MinMin étaient étendus côte à côte et ils se prélassaient dans un rayons de soleil que laissait filtrer la fenêtre.

— Savez-vous, cher ami, que certaines de mes correspondantes demeurent à Terrebonne. Vous et moi connaissons ce petit bourg, nous y avons même des amis communs. J’ai demandé à mes amies de s’informer à savoir si le bureau de poste qui, de nos jours, dessert la population existe encore dans le futur! Monsieur Casimir est également curieux de l’affaire.

— Croyez-vous, cher ami, que nous laisserons beaucoup de traces de notre passage sur terre? Est-ce que le futur se souviendra du passé?

— J’étais sur le point de lui faire part d’une réflexion lorsqu’elle s’est approchée de moi et comme une petite fille taquine elle m’a gratifié d’une chiquenaude sur le nez comme elle l’aurait fait avec un enfant. Prise d’un rire incontrôlable, elle est retournée à son fauteuil sans s’excuser de son geste!

Inutile de vous dire que j’étais dans tous mes états et je crois bien que j’ai rougi. Diantre! La correspondance avec les jeunes du futur rend les habitants de Prologue quelque peu curieux, bizarres. Serait-ce un effet de la machine spatio-temporelle?

Augustin Lebeau, journaliste



Des journaux et des périodiques à l'auberge Harfang des Neiges

Prologue, mercredi 17 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà que la pluie recommence son manège. Qu'y a-t-il de plus désagréable qu'un visiteur qui ne sait pas partir alors que la politesse l'exige? Quel plaisir j'éprouverais si, d'un coup de pied, je pouvais expulser cette pluie fine, tenace, disgracieuse et cinglante et, la remplacer par des millions de flocons étincelants.

Aujourd'hui je donne suite à ma chronique précédente. Je disais donc que les clients de madame Chiasson ont un assortiment de périodiques qu'ils peuvent lire comme bon leur semble pendant leur séjour à l'auberge.

Par exemple, il y a quelques numéros de «L'Écho du pays» (1833 à 1836), un hebdomadaire de Saint-Charles, village Debartzch dans lequel on trouve des textes de François-Xavier Garneau, Louis-Joseph Papineau, Jean-Baptiste Meilleur, Louis-Hypolyte Lafontaine, etc. Du même endroit, provient «Le Glaneur» (1836-1837) de Saint-Charles, un journal littéraire d'agriculture et d'industrie.

Il y a aussi quelques numéros de «L'Abeille Canadienne» (1833-1834). Curieusement, il y a un numéro dans lequel de nombreuses colonnes traitent de la situation politique en Pologne. Madame Chiasson a promis de le prêter au jeune Ovide Polansky lorsque ce dernier maîtrisera mieux le français écrit.

Dans un tiroir du buffet de la cuisine, elle garde à l'abri des «malfaisants» plusieurs numéros du journal «Le Fantasque» (1837-1849), un hebdomadaire imprimé et rédigé par Napoléon Aubin.

Ces numéros furent ramenés par le marchand général Eustache Lavoie. Il paraît que les deux «escogriffes» (Thérèse et Eustache) lisent et relisent ces numéros avec autant de plaisir qu'ils l'ont fait la première fois. Encore aujourd'hui, la lecture de ce journal les fait se plier en deux, les fait «crever de rire»!

À la vue de tous, il y a «The Literary Garland», un mensuel de Montréal. Le périodique est anglophone et la majeure partie de ses contenus se composent de textes rédigés par des Canadiens.

Il contient des romans, des poèmes, des légendes, des essais critiques, des comptes-rendus de volumes. Les collaborateurs sont principalement de Montréal, mais aussi de Toronto, Hamilton, Paris, Kingston (1838-1851).

C'est madame Mathilde qui a fourni à l'aubergiste la plupart des exemplaires. Il paraît que madame Mathilde espère un jour voir une de ses nouvelles publiée dans ce journal. Elle aurait confié à madame Chiasson que c'est l'un des rares journaux à publier des textes produits par des femmes.

En effet cette revue, créée en 1838 à Montréal, regroupe des femmes anglophones très actives. Il y a par exemple, Madame Rosanna Eleanor Mullins (plus connue par les Canadiens français sous le nom de Madame J.-L. Leprohon).

Elle est entrée au «Literary Garland» en 1846. Elle y a publiée quelques poèmes et 5 romans-feuilletons qui ont paru sous forme indépendante à partir de 1848. C'est Madame Elise L. Cushing-Foster qui a pris la direction de la revue vers 1850, suite au décès de l'imprimeur-éditeur John Lovell.

Cette dernière a fondé, en 1847, avec Madame Harriet Chenay, «The Snow Drop», une revue mensuelle destinée aux jeunes de Montréal et de Toronto. Cette revue diffuse des contes, des légendes et des récits d'aventures.

Au grand dam de Thérèse Chiasson, d'Elisabeth Harris, de Justine et Hortense Prologue, de Mathilde Duchesne, d'Elisabeth Tremblay et de Pétronille Papineau, les femmes désireuses de se faire connaître publiquement dans les journaux de notre époque doivent signer leurs écrits par l'anonymat ou le pseudonyme.

Plus d'un homme, disent de ces femmes qui veulent écrire qu'elles ne peuvent exceller au même titre que les hommes et qu'elles ne produisent que des bluettes.

Ma foi, il est vrai que les hommes de ma génération ont souvent une opinion très peu flatteuse des capacités intellectuelles des femmes. Pardi! Il est à espérer que de telles croyances n'existent plus dans le futur.

Voilà pourquoi il est facile de comprendre les motifs qui poussent ces dames à abonder dans le sens des écrits de l'Américaine Margaret Fuller qui déclare:

«Que les femmes soient capitaines au long cours si elles le veulent!»; «les femmes sont-elles faites davantage pour la sphère privée que pour la sphère publique. Mais il est injuste et nocif d'opposer des obstacles à celles qui préfèrent la seconde, et la vie domestique est pénible et ennuyeuse en grande partie parce que les hommes la désertent.»

Qui à Prologue n'a pas entendu madame Chiasson s'insurger et dénoncer en particulier tout ce qui empêche les femmes de s'instruire, d'élever leur esprit et de vivre dignement.

Pardi! J'espère bien vous donner là, matière à réflexion!

Le curé Chandonnay ne voulait pas être en reste et il a fait don de quelques numéros des «Mélanges Religieux» (1840-1852), un bihebdomadaire.

L'objectif de ce journal est de contrer l'influence grandissante des idées libérales dans la population. Ce journal donne, sur toutes les questions, le point de vue ultramontain en plus de fournir l'orientation que tout bon catholique doit suivre. Inutile de vous dire que madame Perrette Lacoste est une lectrice assidue de ce journal. Inutile de vous dire qu'elle partage religieusement les idées qui y sont défendues.

Laissons là les goûts de cette vipère et revenons aux journaux que l'on retrouve à l'auberge.

Madame Chiasson garde également dans un tiroir du buffet de la cuisine quelques pages du journal «Le charivari Canadien» (1844), un bihebdomadaire de quatre pages imprimé à Montréal.

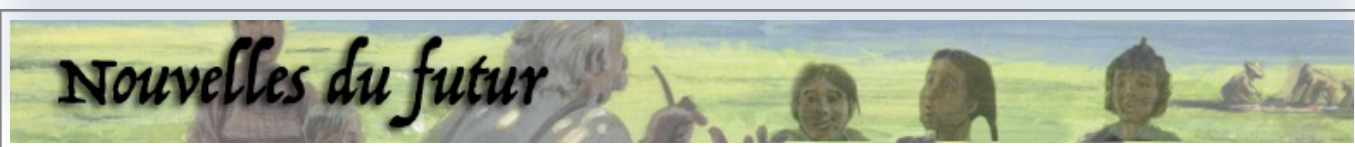
Elle adore regarder ces pages ornées de gravures sur bois. Elle aime aussi l'orientation du journal parce qu'on y exprime des choix plus libéraux. Elle a lu plus d'une fois, à haute voix à Sean McLean dit l'Irlandais, une biographie du «champion des libertés irlandaises, Daniel O'Connell» et une histoire de la révolution de juillet 1830.

Elle conserve également quelques numéros de «L'Album de la Minerve», album littéraire et musical de la Revue canadienne (1846-1848). Elle apprécie particulièrement la section des conférences où de nombreux sujets sont traités comme celle d'Étienne Parent et celle de Charles Mondelet (Lecture sur la position de la femme au Canada).

Toujours est-il que le mercredi de chaque semaine, en fin d'après-midi, Thérèse Chiasson invite les habitants de Prologue à une soirée de lecture à l'auberge.

Elle s'installe dans le milieu de la place et lit les nouvelles de dernière heure. Parfois elle reprend les chroniques de vieux numéros dont la lecture plaît beaucoup aux habitants de Prologue.

Diantre! J'atteste que ces soirées sont toujours réussies. Cela démontre combien les habitants de Prologue sont intéressés par la chose publique. Il serait mal venu celui qui oserait prétendre que nous, gens de Prologue, sommes des gens ignares et illettrés.



Paraîtrait que madame Thérèse Chiasson en voit de toutes les couleurs avec ses correspondants. Une certaine Christine essaie de lui faire accroire qu'elle a des pattes d'éléphants et qu'elle porte un gilet fait avec de la peau de bedaine.

La pauvre aubergiste est allée jusqu'à consulter le docteur Charles Harris. Sa question était la suivante:

— «Est-il possible que les caractéristiques physiques de l'être humain aient à ce point évolué dans le futur? Est-il vraisemblable que l'Homme ait subi des modifications aussi spectaculaires au point de réunir en sa personne certains attributs d'animaux?»

Elle s'est tournée vers le docteur Harris parce qu'il soigne aussi bien les hommes que les animaux à Prologue ce qui le rend, à ses yeux, l'homme le plus compétent en la matière.

Je n'ai pas le détail de la réponse du docteur Harris, mais il semble qu'il se soit bien moqué de madame Chiasson, car elle ne lui adresse plus la parole depuis une semaine.

La chose m'étonne, car notre maire est un homme réservé qui n'a pas la moquerie facile. Mais, je sais également que le docteur Harris est parfois excédé par les propos extravagants et hors du sens commun galvaudés par certaines personnes depuis l'établissement des LIGNES avec le futur.

Le marchand-général qui l’a croisé depuis, m’a dit que le docteur Harris répétait sans cesse:

— «des pattes d’éléphant», «Un gilet en peau de bedaine» ben voyons donc! Comment peut-on croire à de telles horreurs»!

Paraîtrait qu’il aurait chuchoté à l’oreille du marchand:

— «Imaginez, si cela était possible, notre juge de paix aurait de quoi faire un surtout en «peau de bedaine» juste avec ses rondeurs»!

Héhé! Elle est bien bonne! Comme je l’ai déjà dit, la correspondance avec les gens du futur nous réserve bien d’autres surprises! Espérons que cette aventure ne fera pas naître la discorde entre les habitants de Prologue.

Augustin Lebeau, journaliste



La voute de l'aubergiste — La télévision de Jane-Édith Caldwell

Prologue, vendredi 19 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin le soleil s'est levé à 7 heures 7 minutes et s'est couché à 4 heures 24 minutes. Le thermomètre a indiqué 22 degrés Fahrenheit et la direction des vents était nord, nord-ouest. Il a fait beau et aucune précipitation n'est venue troubler notre paix.

Lorsque je vais à l'auberge, il m'arrive parfois d'avoir le privilège de descendre à la cave avec notre bonne aubergiste, madame Chiasson. C'est toujours un ravissement pour l'oeil.

Au gré des saisons et des approvisionnements il y a sur les étagères autant de récipients (tinettes, pots, cruches, jarres, flacons), ou mesures de toutes sortes (quart, quintal, minot, poche), remplis de divers produits.

Dans la voûte, il y a de nombreux pièges à rat et, de nombreux chats sans noms gardent l'endroit à l'abri de la voracité des rongeurs de toutes sortes.

Sur toute la surface de la voûte, le sol est recouvert de grosses planches sur lesquelles reposent, à l'abri de l'humidité, des produits comme la farine de blé («fleur») conservée en quarts ou en barrique, la farine d'avoine, les biscuits et crackers (en quart), le riz, la farine de riz (conservés dans des poches), de la cassonade et de la mélasse.

La cassonade blanche ou dorée est achetée à la livre. Elle est contenue dans des barils et des quarts de bois. Le sucre blanc, en baril, est aussi acheté à la livre. La mélasse est contenue dans de grands tonneaux et, Maurice la transvide dans des gallons ou dans des cruches de grès. On retrouve également les cornichons en tonneaux et du vinaigre en barriques ou en quarts ou en cruche de 3 gallons.

Un coin de la voûte a été aménagé pour recevoir les spiritueux, vins et bières. Ils sont conservés dans des fûts de bois, barriques et tonneaux ou encore embouteillés dans des bouteilles de verre et de grès, dans des cruches de grès grossier.

Les futailles renferment principalement des spiritueux comme: brandy, gin, rhum, whisky et parfois du vin commun et quelques liqueurs comme la crème de menthe. Les barils sont placés debout et ont, à leur base, une canne ou chantepleure de laiton qui permet

d'en retirer de petites quantités ou bien encore de remplir une cruche. Du tonneau on peut donc transvider des alcools dans des cruches. À l'auberge comme au manoir seigneurial, on fait surtout usage de cruches en grès très grossier.

Sur de nombreuses tablettes fabriquées par Maurice Leblanc reposent, pour répondre aux demandes de voyageurs plus exigeants, des vins en bouteilles. Ces bouteilles sont faites de verre vert foncé et sont, de forme cylindrique. Certaines bouteilles de bières ont un corps de forme trapue et les bouteilles de vin ont un corps allongé.

Il y a aussi des bouteilles carrées dites à «gin» comme par exemple, le genièvre De Kuyper's.

Marguerite, la bru de Thérèse Chiasson nous a confié que l'aubergiste buvait un p'tit verre de «gin» après chaque souper. Elle prétend que cela la garde active et en santé.

Certes! Nous ne retrouvons pas les mêmes vins que ceux entreposés chez de gros bourgeois de Québec et de Montréal ou bien encore dans les hôtelleries, clubs, cafés et auberges de Montréal ou bien encore de Québec. Il n'y a pas non plus de grands vins comme en conserve le seigneur Prologue à savoir: du vin de champagne, du vin de Sancerre, du vin de Muscat de Frontignan, du vin de Claret, du vin de Preignac et quelques bouteilles de fruits à l'eau-de-vie.

Un peu partout, reposent des cruches et des bouteilles vides. Sur une étagère, Thérèse Chiasson garde une «bouchonneuse» et quantités de bouchons de liège. Cependant, quantité d'alcool vient d'outre-mer et est déjà embouteillée comme, par exemple, les bouteilles de champagne.

À Prologue, chez le seigneur, le marchand général et l'aubergiste ainsi que partout ailleurs au Bas-Canada, la réutilisation des bouteilles est chose courante. Ainsi, un peu partout chez l'habitant, le négociant, l'aubergiste et dans les maisons bourgeoises, les cruches et les bouteilles vides sont entreposées à la cave ou au grenier.

Thérèse Chiasson garde aussi à la cave de petites quantités de bière conservées dans des bouteilles de grès grossier. Il paraît que dame Chiasson prépare, avec l'aide d'un des fils du juge de paix, une bière de ménage fort appréciée des voyageurs.

La rumeur veut qu'ils projettent de construire une brasserie. Imaginez, une brasserie comme celle de monsieur John Molson de Montréal ou encore celle des Écossais Thomas Dunn et William Dow ou bien encore celle de monsieur Joseph Knight Boswell de Québec ou bien encore celle de Tom Carling et de ses fils au Haut-Canada.

Ce projet rencontrera sûrement de gros obstacles, car le mouvement de tempérance est sans contredit grandissant.

Thérèse Chiasson et Maurice Leblanc accompagnent souvent le cuisinier du seigneur lorsqu'il se rend à Montréal faire le plein de certains articles que le marchand-général, Eustache Lavoie ne tient pas en inventaire. Lors de ces périples, elle achète donc le café, le chocolat et le thé.

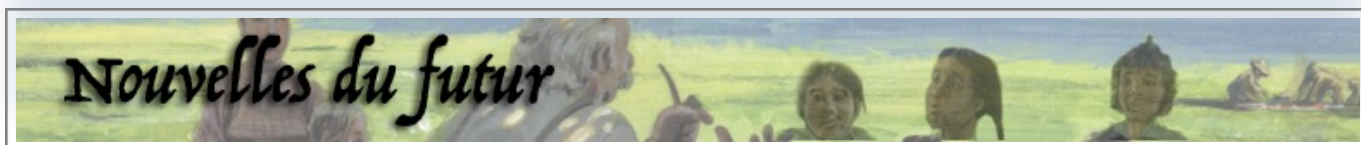
Ainsi, dans les épiceries le café se retrouve en barils (100 lb) ou en poches. Il est grillé ou vert, en grains ou moulu. Ces épiciers disposent, sur leur comptoir, d'un grand moulin pour moudre les grains de café. Le café est contenu dans des grands tiroirs à bascule et vendu en vrac.

L'aubergiste achète toujours le café en grains parce qu'elle possède un moulin à café et qu'elle préfère que le café soit moulu du jour.

Pardi! Je vous dirai que madame Chiasson prépare le meilleur café au monde et j'ai l'habitude, après ma promenade matinale, de m'arrêter à l'auberge pour boire un bon café en compagnie des deux aubergistes qui pour l'occasion, s'assoient à ma table pour me tenir au fait des dernières nouvelles des voyageurs.

Le thé arrive dans de belles boîtes ou dans des coffres dont l'intérieur est recouvert d'une mince feuille de fer blanc étamé. L'extérieur est couvert de papier aux motifs orientaux. Parmi les thés que Thérèse tient à l'occasion à l'auberge il y a le Gunpowder, le Young Hyson, le Old Hyson, Le Congou, le Souchong et le Twankay.

Cependant, Thérèse Chiasson s'approvisionne également de thé du Canada. C'est Madame Josephite Bernier qui, avec sa petite-fille, Chloé Lavoie, cueillent à chaque année une pleine provision de feuilles d'un arbuste qui donne le thé du Canada. Cette plante à thé, dont les fleurs sont soit blanches soit roses, pousse sur une large bande de terre qui s'étale du rivage de la Serpentine jusqu'au pied de la montagne du Solitaire, situé à l'extrémité ouest de la seigneurie Prologue, entre l'anse aux Carpes et le marais du Chaudron.



Mademoiselle Jane-Édith Caldwell a reçu une lettre très intéressante de deux jeunes filles qui lui ont expliqué ce qu'était une télévision. Il paraît que c'est la plus grande invention du futur.

À la suite de quoi, Jane-Édith a voulu construire elle-même une télévision avec les informations fournies par ses nouvelles amies. Madame Chiasson m'a confié que la jeune domestique comptait réaliser ainsi un coup d'éclat et «épater la galerie» pour reprendre une expression d'un correspondant de monsieur Laprise.

Voici donc comment s'est réalisé l'expérience. Elle a pris un cageot à légumes en se disant que n'importe quelle boîte ferait l'affaire puis, elle a mis un écran de tissus opaque devant. Par la suite, elle est allée emprunter à mademoiselle Tremblay, l'institutrice, un livre avec des images. Il paraît que c'est l'étape cruciale du procédé.

Vous ne serez sans doute pas étonnés d'apprendre que l'expérience ne fut pas concluante. Je tiens cette vérité de madame Chiasson qui s'est vite empressée de venir me raconter cette histoire.

Donc, Jane-Édith avait beau agiter le livre en tout sens, elle ne voyait aucune image défiler devant ses yeux.

Je tiens de source sûre que Jane-Édith s'est alors choquée et qu'elle a brassé le cageot à légumes en tout sens espérant ainsi, lui «tirer les vers du nez»!

Nenni! Rien de spectaculaire si ce n'est le visage de la jeune domestique qui était, toujours selon mes sources, cramoisi de rage!

Je doute que Jane-Édith ait raconté cette partie de son expérience à ses correspondantes! Il paraît qu'elle a un peu honte de sa réaction vive et inconsidérée.

La pauvre fille se tourmente depuis ce jour. Elle ne s'explique pas son échec. Pourtant les explications des deux jeunes filles semblaient si limpides, si simples. Faut croire qu'elles ne l'étaient pas!

Depuis, Jane-Édith n'a pas la tête à son ouvrage et l'aubergiste commence à rouspéter! Elle est, paraît-il, dans un tel état de confusion que sa patronne est venue me voir dans l'espoir que je trouve une solution à la situation.

Alors je vous en supplie, sauvez Jane-Édith Caldwell de la mélancolie dans laquelle elle semble vouloir sombrer!

Dites-moi, comment faites-vous pour mettre les images dans cette fameuse boîte et, comment faites-vous pour les voir? Qu'est-ce qu'on peut voir dans la télévision? Qu'est-ce qu'une télévision et pourquoi est-ce une invention si extraordinaire pour que des milliers de personnes la regardent pendant des heures et des heures?

Augustin Lebeau, journaliste



Poêle et bois de chauffage — La Passe-Partout serait une fête du futur?

Prologue, dimanche 21 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Depuis quelques jours, le beau temps s'attarde à Prologue. C'est sûrement un cadeau du ciel, mais il va falloir se méfier, car ce moment d'accalmie cache, sans nul doute, de mauvaises surprises pour les jours qui viennent.

Ce matin, en revenant de ma promenade je me suis arrêté à l'auberge. Madame Chiasson m'ayant aperçu sur le chemin a pris l'initiative de me préparer un bon café. J'ai été accueilli en entrant, par l'aubergiste, la chaleur du poêle et l'odeur du café.

J'en ai profité pour discourir avec Madame Delvéchio, des conditions de vie des habitants de la ville et de la campagne. Comme nous en étions à parler de la douce chaleur du poêle, Madame Delvéchio nous a confié qu'il fallait de 15 à 20 cordes par année en bois de chauffage pour chauffer une petite demeure pour une famille ouvrière de Montréal et davantage lorsqu'on possède plus d'un

poêle. À Prologue il faut de 30 à 40 cordes de bois pour une maison contenant 2 poêles.

Vous comprendrez qu'à 13 ou 15 chelins la corde, le salaire quotidien d'un artisan (de 3 à 4 chelins) et encore moins celui d'un journalier (de 2 à 2 chelins 2 deniers) ne suffisent pas.

Madame Delvéchio évalue entre 50 et 60 jours de travail le prix du loyer et entre 65 et 85 jours celui de l'approvisionnement normal en bois de chauffage.

M'est d'avis que la vie en ville est parfois beaucoup plus dure que celle à la campagne, mais, il s'agit peut-être là d'un mythe! Ici à Prologue il y a plusieurs habitants qui n'ont pas les moyens d'avoir de poêle et, ils ont recours à la location pour assurer leur survie en hiver.

En parlant d'hiver, les vieillards disent que l'hiver qui arrive à grands pas sera moins dur que celui de l'année 1851-1852. Où ont-ils pris ces informations?

Pour clore la question du chauffage et de la misère de certains, Thérèse nous a parlé de ces petits artisans et journaliers qui allaient ramasser tous les morceaux de bois qui traînaient dans les cours des chantiers de construction navale à Québec. Il paraît que la

concurrence était forte et elle a vu plus d'une bagarre éclatée alors que deux individus s'arrachaient littéralement le morceau de bois des mains.

Diantre! Vous me direz qu'ils pouvaient avoir recours aux bouillottes, aux bassinoires, aux marmites à chauffer, aux braseros, mais la plupart de ces objets, ils ne pouvaient se les procurer vu leur prix trop onéreux pour leurs modestes bourses.

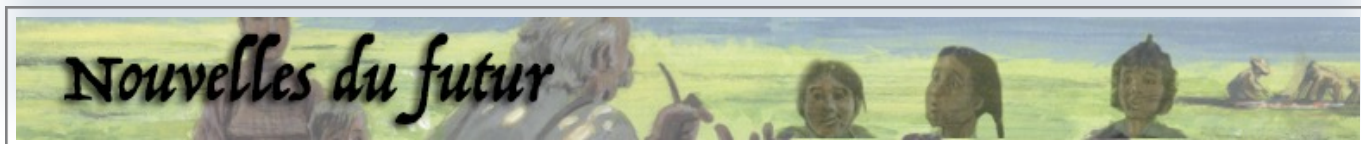
Chez l'habitant de Prologue et des campagnes avoisinantes même si le bois de chauffage est censé être plus accessible, la situation peut être aussi catastrophique sinon plus qu'à la ville.

Les premières maisons construites, la plupart du temps de façon rudimentaire, et même les suivantes faites de pièces sur pièces sont exposées aux grands vents glaciaux d'hiver et la cheminée ou le poêle unique ne réussissent que très rarement à les rendre confortables.

Il est coutumier de voir des hommes et parfois toute la famille passer la nuit couchés près du foyer ou du poêle autant pour se tenir au chaud que pour l'alimenter. Même si cette situation concerne aujourd'hui une minorité il demeure que c'est toujours une réalité pour plusieurs.

Cependant, pour la plupart des habitants de Prologue, le poêle à bois suffit à procurer le minimum de confort. Au risque de me répéter, disons que par temps froids les plus pauvres s'entassent près du poêle ou de la cheminée pour toutes sortes d'activités quotidiennes alors que les plus nantis peuvent utiliser à loisir toutes les pièces de la maison et s'isoler pour la nuit dans une chambre à coucher bien chauffée.

J'ai observé aussi que souvent l'on retrouve, tout près de ce poêle, une trappe qui mène à la cave et à la voûte par un escalier de meunier.



Mademoiselle Élisabeth Harris est venue me voir pour me parler d'une lettre qu'elle a reçu du futur. Elle s'interroge sur le sens d'une phrase.

La voici: «Ça fait depuis la passe-partout que je viens à cette école.»

Élisabeth Harris croit que la «passe-partout» est une fête religieuse que les habitants du futur célèbrent au même titre que nous fêtons Pâques, le Mercredi des Cendres, la Quasimodo, l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu et j'en passe.

Bien entendu nous n'avons jamais entendu parler de la «passe-partout » à Prologue non plus que dans les autres localités du Bas-Canada!

Après discussion nous avons convenu que la «passe-partout» devait être une fête du mois de septembre vu qu'elle coïncide avec le début de l'école dans le futur. Mais une question demeure à savoir, en l'honneur de quel Saint l'Église catholique a-t-elle donné ce nom à cette fête?

Mademoiselle Harris m'a également parlé de l'une de ses correspondantes qui se nomme Esther. Il paraît qu'elle lui a donné une définition très intéressante de la télévision.

Cependant, une partie de la description est semblable à celle qu'avait eu Jane-Édith Caldwell à savoir, «une boîte carrée avec des images en mouvement dedans, et on entend les voix des personnages.» Nous comprenons maintenant le désarroi de la jeune domestique.

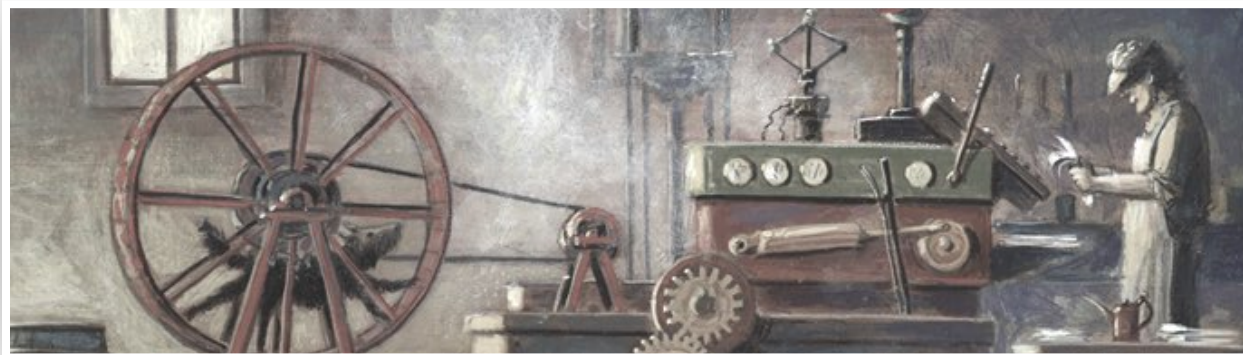
Heureusement, la jeune Esther a eu la présence d'esprit d'ajouter: « C'est comme si vous regardiez par votre fenêtre ce qui se passe dehors.»

Voilà une fort belle image de style. Mais nous ne sommes pas plus avancés.

Élisabeth a suggéré à Jane-Édith d'installer sa boîte à images sur le rebord de la fenêtre de sa chambre. Nous ignorons si elle a suivi ce conseil, toujours est-il qu'elle a repris de la vigueur à l'ouvrage et l'aubergiste en est fort aise!

M'est d'avis qu'en plus d'écouter aux portes elle surveillera les allées et venues de tous et chacun à Prologue. Hum! Où tout cela nous mènera-t-il?

Augustin Lebeau, journaliste



Cotiser pour reconstruire le presbytère — Des oeufs dans la machine??

Prologue, mardi 23 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Il était prévisible que le beau temps déguerpisse. Aujourd'hui nous avons eu une journée des plus maussade. Le temps chagrin a laissé une impression de profonde tristesse sur tout le territoire de Prologue: quel contraste avec la journée ensoleillée d'hier!

Hier matin, Gascon et Houppette (mes deux chevaux) m'ont fait la surprise de venir donner du sabot à ma porte pour me forcer à sortir, histoire de me faire apprécier le temps qu'il faisait. Je n'ai pas cherché à comprendre comment ils s'y étaient pris pour sortir de l'écurie.

Mais, ma foi, cela ne me surprend pas! Ils sont tellement malins ces chevaux! Je dirais d'ailleurs, et cela sans risquer d'être contredit en la matière, qu'ils le sont bien plus que certains habitants et notables de Prologue dont j'aurai la décence de taire les noms!

Toujours est-il que nous avons fait une longue chevauchée à travers le territoire à respirer profondément et à nous extasier des charmes du paysage et des jeux d'ombre et de lumière que le soleil s'amuse à peindre spécialement pour

nous.

Ici, à Prologue et dans la contrée avoisinante, les labours d'automne sont terminés. Les habitants conviennent qu'il est préférable que tout soit fini avant le premier novembre. Les légumes d'hiver sont cueillis.

La petite Édith Desrosiers, que j'ai rencontré se promenant avec une gigantesque carotte qu'elle croquait avec gourmandise, m'a affirmé que son père utilisait du sable magique pour conserver ses légumes dans le caveau.

Imaginez! DU SABLE MAGIQUE!

Ah! Les enfants sont fascinés par des choses simples et trouvent toujours moyen de mettre du merveilleux dans leur vie. Que d'adultes auraient intérêt à en faire autant! Leur vie n'en serait que plus agréable.

Je me suis finalement arrêté à l'auberge pour déguster une bonne assiette de fèves préparée par notre aubergiste. Elle m'a confié que, pour faire plaisir à monsieur James MacPherson, elle s'est procurée, avec le concours de son amie qui tient l'auberge «Au

petit pot de madame Delvéchio» à Montréal, une recette de Plum-Pouding anglais. Elle m'a fait lecture de la recette.

Ouf!

— Ma foi, si votre Écossais en mange, j'en mangerai moi aussi! Hé! Hé! vous vous doutez bien que je n'ai pas attendu que monsieur l'ingénieur revienne. Il est, paraît-il, du côté de la seigneurie de la Chamaille à faire des relevés de toutes sortes. Ce monsieur n'est pas très bavard ce qui fait que je ne connais pas vraiment la nature de ses travaux. Mais, j'irai aux nouvelles et je vous en ferai part dès que possible.

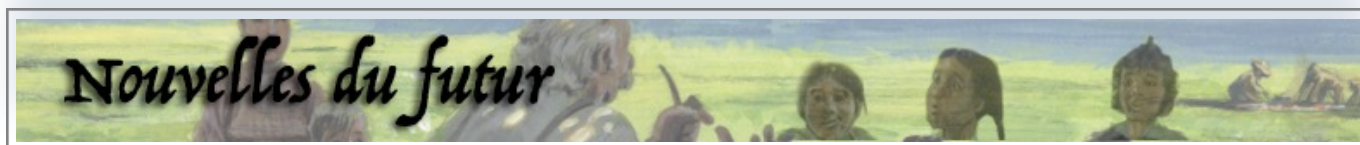
Monsieur le curé Chandonnay a avisé tous les paroissiens qu'un «rôle de tous les habitants tenant feu et lieu dans la seigneurie Prologue» serait réalisé par nos marguilliers afin de déterminer la part de la cotisation que chacun sera tenu d'acquitter pour la construction du nouveau presbytère.

Le terrain prévu à cet effet ne serait pas le même que celui sur lequel était érigé l'ancien édifice. À cet endroit-là, monsieur le curé aimerait construire une sorte d'oratoire dédié à la très Sainte-Vierge-Marie.

Hum! Ce n'est peut-être pas une bonne idée, car les deux habitants qui avaient fait donation du terrain sur lequel était bâti l'ancien presbytère se sont montrés offusqués.

Le terrain sur lequel sera érigé le nouveau presbytère a depuis longtemps été donné par le seigneur Prologue à la fabrique de notre paroisse.

Dimanche dernier, le curé Chandonnay a invité les habitants à s'assembler pour procéder à la nomination de syndics qui auront pour tâches de choisir les matériaux, de surveiller la construction et de faire les marchés avec les ouvriers. Je vous en reparlerai, car j'ai l'intuition que cela apportera son lot de misère et de troubles.



Monsieur Casimir est venu me voir ce matin. Il était soucieux et quelque peu énervé. Le cher homme est bègue. Aussi parle-t-il avec difficulté en hésitant et en répétant certaines syllabes. Mais, ce matin aucun signe de bégaiement, aucun trouble de la parole, aucune maladresse bien au contraire, il est allé droit au but, sans hésitation. En fait, il était seulement décontenancé par ce qu'il venait de vivre.

Il paraît que madame Marie-Louise Beaulieu lui a demandé d'expédier, par LES LIGNES, des oeufs frais, pondus par sa poule préférée, une dénommée «Tempérance». Cette chère dame voulait ainsi offrir un cadeau d'anniversaire à l'une de ses correspondantes.

Le pauvre a bien tenté de lui expliquer que la machine qui expédiait les lettres vers le futur ne pouvait en aucun cas envoyer des paquets quels qu'ils soient, rien n'y fit, la dame ne voulait pas le croire.

Je vous confie également que monsieur Casimir a une peur bleue de madame Marie-Louise Beaulieu, parce qu'elle est reconnue à des lieues à la ronde comme une femme forte. Il la craint d'autant plus qu'il l'a maintes fois vu à l'oeuvre. En effet, il était là le fameux jour où les soldats britanniques ont pris à partie certains habitants de Prologue.

Monsieur Casimir avait observé la scène en retrait. Il a alors vu Marie-Louise Beaulieu fendre d'un grand geste la foule des badauds, soulever de terre son époux, l'agripper sous un bras et le ramener à la maison.

Diantre! Monsieur Casimir devrait mieux connaître les habitants de Prologue et savoir que cette dame malgré son air bourru, est la meilleure femme du monde. Il est de notoriété publique que madame Marie-Louise déteste la chicane.

Quoi qu'il en soit! Comme elle insistait, il a tenté de lui expliquer qu'une telle chose était impossible parce que les objets ne passent pas la barrière spatio-temporelle. Il paraît qu'elle lui a fait des yeux aussi gros que ses oeufs et l'image est faible, paraît-il!

Le pauvre homme affirme que l'histoire s'est terminée en catastrophe.

Pardi! Monsieur Casimir est parfois un homme excessif. Je vous raconte l'affaire.

Madame Beaulieu tenait l'un de ses oeufs frais du matin dans sa main droite. Elle le tenait à peine à quelques pouces du nez de notre pauvre monsieur Casimir. Elle gesticulait et exprimait avec fébrilité son impatience.

Alors, ce qui devait arriver, arriva. Madame Beaulieu perdit pied et, d'un geste involontaire, écrasa l'oeuf sur le nez de monsieur Casimir.

Il paraît que madame Beaulieu a d'abord semblé surprise puis, elle s'est mise à rire à gorge déployée. Elle riait, elle s'excusait, elle riait, elle s'excusait. Puis, elle est repartie en riant et en marmonnant:

— «Ce bougre de bougre de patio-temporel, non seulement il efface notre mémoire comme la spective avale nos maisons, mais, en plus, il est pas du tout serviable».

L'homme m'a raconté cela, sans rire.

Avant de repartir il m'a demandé d'avertir les gens du futur d'éviter d'attendre un quelconque objet ou cadeau en provenance du passé.

Augustin Lebeau, journaliste



Histoire de l'ancien bedeau de la seigneurie de la Vadrouille

Prologue, lundi 25 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, c'est le froid. C'est tout juste si les mots ne gèlent pas avant d'arriver aux oreilles des gens. Le sol est transformé en patinoire.

Hier, j'ai fait un brin de jasette avec monsieur Roger Lamarre. Il m'a raconté une histoire des plus farfelues concernant l'ancien bedeau de la seigneurie de la Vadrouille. Je vous la raconte parce qu'elle illustre bien la sociabilité de nos aïeux et celle, dans une certaine mesure, des habitants de Prologue.

Il paraît que cet homme était un original sur lequel personne n'avait d'emprise. Ainsi, quand la fantaisie lui prenait de quitter l'ouvrage et de s'en aller, il partait et personne ne savait où le bonhomme allait.

En ce temps-là, dans la seigneurie de la Vadrouille, le paiement du bedeau se faisait un peu à la manière de celui du curé: chaque famille lui donnait un demi-minot de blé ou l'équivalent et il venait lui-même chercher son dû en passant d'une maison à l'autre.

Quand le temps de sa fameuse tournée était arrivé, on rapporte qu'il partait sans tambour ni trompette et sans dire quand il reviendrait.

Les plus anciens de Prologue se rappellent que cette tournée était une véritable fête pour le bedeau et pour les gens des côtes. Non seulement il arpentaient les côtes du territoire de la seigneurie de la Vadrouille, mais également celles des seigneuries Prologue et de La Gâtine. Dans ce temps-là, les habitants de la seigneurie Prologue étaient desservis par le curé de la paroisse Saint-Joseph de la Vadrouille.

C'était avec un plaisir extrême qu'on voyait arriver le bonhomme, car il était gai compère, ayant toujours une bonne histoire et des nouvelles fraîches tant qu'on en voulait, avec cela il avait un goût très prononcé pour le petit coup.

Dans ce temps-là et encore de nos jours, le «petit coup» ne manque jamais dans une maison d'habitant bien «recevant».

Aussi, le père savait-il faire durer le temps de cette tournée. Jamais il ne parvenait à parcourir une côte dans une seule journée. Il lui fallait arrêter à toutes les maisons, faire une bonne jasette et prendre un verre à la santé des gens de l'endroit.

Parfois, il lui arrivait d'en prendre deux. Il ne fallait pas partir «rien que sur une jambe» comme disaient nos pères, et la brunante le prenait au beau milieu de la côte. Alors, il fallait bien s'arrêter, dételer et coucher chez un ami. Le bonhomme n'était pas en peine. Tout le monde voulait le recevoir.

La nouvelle se répandait vite que le bedeau couchait chez un tel, et dans le temps de le dire la maison se remplissait. Les voisins accouraient, hommes, femmes et enfants, pour passer la veillée avec le bedeau, certains d'avoir du plaisir, car le père Cornette, savait amuser les gens.

Vous imaginez bien que le bonhomme Cornette connaissait tout le monde de la paroisse. Ainsi il avait une histoire sur le compte de chacun et possédait même des secrets que seul monsieur le curé aurait dû savoir, mais, qui lui étaient tombés dans l'oreille par accident.

Il apportait avec lui, les dernières nouvelles du village et des alentours. La langue ne lui arrêtait pas. Bref, on s'amusait ferme avec le père surtout lorsqu'il y avait un «petit coup» à prendre.

Vous comprendrez qu'à ce train-là, la tournée durait longtemps et il n'y avait presque jamais de bedeau à la sacristie de l'église de la paroisse Saint-Joseph de la Vadrouille. Quelqu'un lui demanda un jour:

— Qui est-ce qui fait votre besogne à l'église quand vous n'êtes pas là?

— Bah! répondit-il, ils s'arrangent comme ils peuvent. Je ne suis pas pour m'inquiéter pour si peu. Vous savez, on n'est pas bedeau des années durant sans se faire à tout. Moi, j'en ai vu de toutes les sortes dans ma carrière. Tenez! Il y a des habitants assez ménagers ici, lorsqu'ils perdent un enfant, pour que ça ne coûte pas trop cher pour le faire enterrer, ils viennent le porter durant la nuit sur ma galerie.

— Qu'est-ce que vous faites alors de ce triste dépôt?

— Bedame! Je l'enterre, mais je vous passe un papier que je ne lui en mets pas épais sur le corps!

Ma foi! Roger Lamarre m'a affirmé que ces malheureuses histoires sont encore vraies aujourd'hui. Depuis qu'il occupe la charge de bedeau il lui est arrivé, à deux reprises, de retrouver les corps de jeunes enfants morts devant sa porte. Mais, contrairement au vieux bedeau de la seigneurie de la Vadrouille, notre bon fossoyeur s'entend toujours avec monsieur le curé Chandonnay pour donner une sépulture décente à ces pauvres petits anges ainsi abandonnés.

En outre, le père Cornette avait un vilain défaut. Il aimait passionnément le jus de la treille (vin), et c'était loin de plaire à monsieur le curé. Aussi surveillait-il son bedeau d'un oeil vigilant, mais cela n'empêchait pas le bonhomme de lui jouer des tours.

On raconte qu'un jour, le bedeau sciait du bois en face de la sacristie lorsque survint l'un de ses amis, qui revenait du chantier, portant dans la poche de sa bougrine une grosse bouteille de rhum.

Ma foi! Cette histoire se répète également à Prologue au retour des jeunes hommes des chantiers du contremaître Harris et du seigneur Gonzague Prologue.

Revenons à nos moutons!

— Bonjour! On prendrait pas un petit quelque chose? J'ai dans ma poche de quoi qui gratte le gosier et réjouit le coeur, lui dit l'ami.

— Pas de refus mon vieux. Je te cré que j'en prends. Faisons attention au curé. Il ne peut pas sentir la boisson et me mène le charivari quand j'en prends. Viens par icitte.

Nos deux copains s'introduisent dans la cave de la sacristie, et dans trois ou quatre lampées, la bouteille était au fond. Malheureusement pour le bonhomme, voilà-t-il pas qu'un compéragé s'amène.

— Vite bedeau! Il faut aller chercher monsieur le curé et assister à la cérémonie du baptême.

Il paraît que le bedeau avait la figure toute bouffie, les yeux petits et la démarche incertaine et qu'il faisait des efforts pour se tenir le corps raide. Il se tenait à une distance respectable de l'officiant et lui présentait du bout des doigts les objets nécessaires à la cérémonie. Le curé avait le nez fin et il s'aperçut vite que son bedeau avait encore une fois succombé à la tentation.

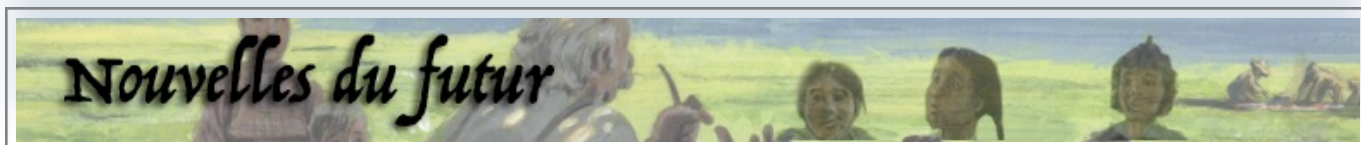
Lorsque les gens du compéragé furent partis et les cloches sonnées, le bedeau revint à la sacristie. Monsieur le curé l'y attendait.

— Tu as encore pris de la boisson malgré ma défense, lui dit-il.

— Oui, monsieur le curé, mais cette fois je l'ai fait par charité. Si cet homme avait bu sa bouteille seul, il se serait soulé et aurait pu être une cause de scandale. Comme ça, il est parti content et puis moi, j'chu ben.

— Écoute, mon ami, reprit le curé, moitié vexé moitié riant, je te pardonne ta trop grande charité, mais je te préviens ne recommence plus.

Ma mère m'a confirmé cette histoire qui circule depuis des décennies dans tous les foyers de Prologue et des paroisses avoisinantes. M'est d'avis que de nos jours ces sortes de débordements seraient vivement critiqués par tous ceux et celles qui prônent la tempérance.



Hier, durant ma promenade à cheval, j'ai rencontré madame Pétronille Papineau. Vraisemblablement la dernière lettre qu'elle a reçu en provenance du futur l'avait ravie. Elle est venue vers moi en fredonnant un de ses grands airs d'opéra.

Pourquoi donc êtes-vous si joyeuse, chère dame, lui demandai-je avec grande civilité?

À voir sa réaction, m'est d'avis qu'elle attendait cette question depuis longtemps. Elle me gratifia d'un beau sourire.

Et bien voilà, dit-elle! J'ai une correspondante qui affirme que dans le futur il est possible d'écouter les airs que je chante ici à Prologue.

Je ne vois pas là de quoi pavoiser, madame Papineau!

Cette fois-ci, ce furent ses yeux qui me gratifièrent d'un doux regard.

— Sachez, m'sieur le journaliste que les habitants du futur ont inventé une machine à enregistrer les sons. Il paraît que la musique que je chéris tant est enregistrée sur «CD» et qu'elle est écoutée partout dans le monde sans qu'il n'y ait besoin de se rendre dans une salle de concert.

— Mademoiselle Béatrice m'a assurée qu'elle pouvait écouter, tranquillement, chez elle, tous les grands airs d'opéra que je connais.

— Vous imaginez ma surprise, monsieur d'apprendre que les gens du futur aiment cette sorte de musique, car j'ai également entendu dire, par d'autres correspondants, que je n'étais pas tellement «IN» et que j'étais plutôt «OUT» avec mes vieux airs.

— Il y a, aux dires de ma charmante correspondante, toutes sortes de musique dont je n'ai aucune idée comme, le rock, le rap, le jazz, le blues, le new Age, le rave et j'en passe. Mais d'après elle, rien de tout cela n'égale l'émotion qu'elle ressent lorsqu'elle écoute un air d'opéra.

— Alors, dit-elle triomphante, voilà qui est bien dit.

Lorsque je lui ai demandé à quoi pouvait bien ressembler un «CD» elle a bien été obligée de dire qu'elle n'en savait rien. À dire vrai, elle ne s'était même pas posée la question tellement elle était heureuse d'apprendre qu'il y avait, dans le futur, des gens pareils à elle.

Voilà une autre fameuse invention qui révolutionne le monde à ce qu'il paraît et sur laquelle nous apprendrons peu de choses. Ah! Comme la vie est parfois vaine: avoir tant à connaître et avoir si peu de moyens pour en faire l'apprentissage.

Augustin Lebeau, journaliste



Discussion sur l'instruction avec le docteur Harris

Prologue, samedi 27 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

*Le froid veille comme une
mère sur son enfant.*

Hier, j'ai eu une discussion intéressante avec le docteur Charles Harris. Il est venu à la maison pour visiter ma mère qui est malade depuis quelques jours. Une vilaine toux et de fortes fièvres la gardent au lit. Inutile de vous dire que je suis inquiet mais, le docteur m'a rassuré.

Ma foi! Si d'ici quelques jours, je ne remarque pas d'améliorations, j'irai voir la vieille sorcière Bernier! D'ailleurs je crois que ma mère se soigne secrètement avec des tisanes que Chloé Lavoie est venue lui porter la semaine dernière.

J'ai gardé le docteur Harris à dîner et nous avons discuté d'instruction. Cela était d'autant plus intéressant que nous avons pris, pour nos études, des chemins à peu près semblables.

Comme moi, à l'âge de onze ans, Charles fut pressenti pour la prêtrise. C'est alors qu'il a commencé à fréquenter les classes latines dans la paroisse de la seigneurie de la Vadrouille. Là, le curé réunissait dans son presbytère quelques enfants remarquables pour leur piété, leurs talents pour les études ou leur goût pour la lecture.

Comme lui, j'étais talentueux pour les études et avais déjà le goût de la lecture, mais, je n'étais pas particulièrement un enfant doué pour la piété. Cependant, madame Saintonge entendait que son fils devienne curé, mais Charles ne l'entendait pas ainsi.

Nous apprenions, dans les classes latines, les rudiments du latin et nous nous préparions aux études ecclésiastiques sans avoir à défrayer des pensions coûteuses ni trop nous éloigner de la maison familiale.

Malheureusement, ces classes ne firent pas long feu dans la seigneurie de la Vadrouille et aux environs et elles disparurent avec la mort du curé résident, l'abbé Laroche dit Tournepier.

Après avoir étudié à la petite école et aux classes latines, Charles Harris s'est dirigé au Séminaire de Québec où il a fait ses études classiques. Moi, je suis allé au Séminaire de Montréal. Mais cela c'est une toute autre histoire.

Les Collèges classiques sont des institutions dirigées par des prêtres qui accueillent des pensionnaires et, règle générale, un nombre plus ou moins important d'externes. Quelques laïcs y sont parfois employés, mais la majeure partie du personnel enseignant et des surveillants est composée de prêtres et d'ecclésiastiques qui poursuivent en même temps leurs études théologiques.

La plupart des élèves n'y séjournent que quelques années, voire quelques mois et très peu font le cursus complet de 7 ou 8 ans. Je dirais que les deux tiers des jeunes qui y sont inscrits ne complètent pas leur troisième année d'étude. Du moins, c'est ce que j'ai pu remarquer lors de mon séjour chez les Sulpiciens de Montréal et le docteur Harris m'a confié avoir eu la même impression.

Encore aujourd'hui, la vie quotidienne dans ces établissements repose sur un horaire serré et sur un règlement sévère variant peu d'un collège à l'autre.

L'année scolaire débute à la fin de septembre ou en octobre et se poursuit jusqu'à la fin juillet ou au mois d'août.

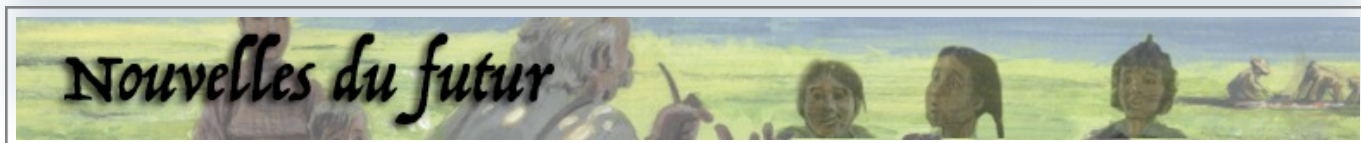
Les congés sont rares, les élèves disposant habituellement d'une journée de repos à la Toussaint, au jour de l'An et à la fête des Rois. Pendant dix mois, nous menions une vie claustrale, prenant nos repas en commun, dormant dans de vastes dortoirs, souvent encombrés et infestés de poux.

Je me souviens d'une année en particulier. J'avais, à l'arrivée des vacances, la tête tellement infestée de poux que ma mère a dû faire appel à la sorcière Bernier.

Fichtre! J'ai dû m'enduire les cheveux pendant plusieurs jours de suite, d'une concoction infecte et malodorante. Mais, l'affaire fut bonne, car je n'ai jamais plus été incommodé de poux même lorsque les autres étudiants l'étaient.

Je me souviens que l'emploi du temps était partagé entre l'étude et les exercices de piété. Pour moi, c'était des journées monotones et austères qui commençaient très tôt: le lever, sonné à 5 heures était suivi de la prière et de l'étude. À 7 heures, élèves et professeurs déjeunaient, puis allaient à la messe. Les classes et l'étude, entrecoupées d'une récréation, de prières et de lectures pieuses meublaient le reste de l'avant-midi. Un deuxième repas servi vers 11 heures 30, se prenait en silence, en écoutant quelques lectures données par un étudiant ou par un professeur.

Ma foi! J'avoue que ces lectures étaient peut-être édifiantes pour nos professeurs, mais pas pour certains d'entre nous. Nous avions plutôt la tête à la rêverie et aux aventures.



Les habitants de Prologue se sont rendus compte que le langage, dans le futur, n'est pas le même que celui que nous utilisons à Prologue. Nos correspondants usent de maintes expressions sans signification pour nous.

La difficulté de compréhension se situe à deux niveaux. D'abord, nous sommes ignorants quant à l'environnement technique et social du futur. Je parle ici d'inventions comme l'électricité, la télévision, le téléphone, les automobiles, les avions et j'en passe. Je parle aussi d'une société qui semble accorder beaucoup d'importance, de temps et d'argent, aux sports et aux passe-temps de toutes sortes.

Dans un second temps, nous sommes également ignorants quant à la tournure qu'a pris la langue française au XX^e siècle. C'est pourquoi, nous sommes parfois pantois devant une explication.

Cependant, à l'inverse, il est évident que les gens du futur ont un problème semblable avec nous, qui sommes leurs ancêtres en quelque sorte.

Même si les habitants qui participent à l'expérience des LIGNES sont avertis de faire attention et d'écrire dans un style châtié, il arrive aussi qu'ils soient mal compris de leurs correspondants.

Voilà de bien beaux problèmes à résoudre. M'est d'avis qu'un peu de bonne foi de part et d'autre nous permettra de communiquer sans trop de heurts.

Augustin Lebeau, journaliste



La vie de pensionnaire au séminaire

Prologue, lundi 29 novembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le froid semble s'être fixé à
Prologue. Depuis deux jours,
impossible de le déloger.

Diantre oui! Charles et moi avions plutôt la tête à la rêverie et aux aventures. Au séminaire, j'étais de ceux à qui il fallait parfois rappeler les principes élémentaires de la bienséance à table comme: manger sans bruit, ne pas cracher, se servir des ustensiles, ne pas remettre dans la corbeille le pain que l'on a touché.

Nos professeurs étaient stricts sur ces règles qui étaient le plus souvent transgressées.

Il y avait un certain Toussaint Leboeuf dit Landouille qui prenait un malin plaisir à contrevenir à ces règles. Il lui est arrivé plus d'une fois de devoir se passer de repas, mais il nous faisait toujours rire aux éclats avec ses pitreries.

À 13.00 heures nous retournions en classe. Après une brève pause vers 16 heures, l'étude reprenait jusqu'au moment du chapelet, à 18 heures. Ma journée de pensionnaire se terminait par le souper, une récréation et encore quelques minutes d'étude. Aux alentours de 20 heures, il fallait se préparer à aller dormir en faisant sa toilette et en récitant sa prière du soir.

Les élèves externes qui prenaient leur repas et dormaient à l'extérieur, devaient généralement assister à la messe du matin.

Le dimanche, un horaire différent nous imposait de nombreuses occupations à caractère religieux. Cependant, l'examen de conscience, la confession et la visite du Saint-Sacrement étaient obligatoires pour tous les écoliers.

Imaginez que sous un tel régime nos allées et venues et nos fréquentations étaient strictement contrôlées. Le courrier pouvait être lu par le personnel et il était défendu aux pensionnaires d'avoir recours aux services des externes (ou à ceux des demi-pensionnaires, nourris dans une famille du village) pour faire quelque commission que ce fut.

Ma foi! J'ai bien dû contourner ce système à une vingtaine de reprises, surtout la dernière année au cours de laquelle j'ai fait la connaissance d'une délicieuse jeune fille. Je m'étais entendu avec un certain Guillaume Rognon dit Laroche. Je l'aidais dans ses travaux scolaires et en revanche, il faisait passer mes mots d'amour à la belle Marie-Charlotte.

Entre externes et pensionnaires, on souhaitait réduire, autant que possible, les contacts.

Imaginez! De l'avis des professeurs et des directeurs, les écoliers qui étaient en rapport constant avec le monde de la ville ou du village, exerçaient une mauvaise influence sur nous, pauvres pensionnaires.

Paraît qu'ils étaient moins pieux, moins disciplinés et qu'ils abandonnaient davantage leurs études.

Le docteur Harris et moi avons plutôt constaté l'inverse soit, l'abandon de plusieurs pensionnaires qui ne goûtaient pas le régime strict imposé au pensionnat.

Je disais donc que de grands efforts étaient faits pour préserver les pensionnaires de ce monde «dépravé» et «corrupteur» qu'il fallait craindre et mépriser.

Imaginez! Dans certains établissements, la direction résolut par exemple de ne plus conduire les collégiens à la messe paroissiale du dimanche, car ces sorties distrayaient trop les écoliers, étaient jugées nuisibles à la piété et donnaient l'occasion de rencontrer les couventines, placées juste en face des garçons dans la nef de l'église.

Je n'ai plus jamais revu Marie-Charlotte, mais nous nous sommes écrits fort longtemps même après mon retour à Prologue. Elle est aujourd'hui mariée et a cinq enfants et l'un d'eux se nomme Augustin en raison de notre longue amitié.

Pire encore! À l'intérieur des établissements, les rapports entre élèves faisaient l'objet d'une étroite surveillance.

Au collège de Montréal, «petits» et «grands» étaient séparés. Cette ségrégation était d'abord fondée sur de simples raisons pratiques. Le coutumier du petit séminaire mentionnait, en effet, qu'une seule récréation de 120 écoliers où s'agitent et se remuent perpétuellement les écoliers, comme le font les petits, est trop tumultueuse. Et, ces messieurs aimaient par-dessus tout, le calme!

Vinguienne de Vinguienne! Pour reprendre l'expression du marchand général! Quelle misère! Imaginez! Le personnel encourageait volontiers la délation afin de mieux traquer toutes les formes d'inconduite, des conversations interdites jusqu'à l'usage du tabac. On cherchait à faire réfléchir les élèves en leur infligeant des travaux supplémentaires ou en les humiliant. Des garçons passaient ainsi plusieurs heures à genoux ou au coin.

Le pauvre Jean-Baptiste en avait les genoux usés jusqu'au sang. C'était parfois un innocent qu'on punissait ainsi sans procès, car, Jean-Baptiste était espiègle et étourdi, mais il n'était pas méchant, bien au contraire, il avait un cœur d'or.

Les punitions corporelles étaient également employées, mais il était conseillé d'agir avec modération et discernement. Je vous avoue que j'ai parfois goûté à la mauvaise humeur de certains professeurs et j'espère bien que ces sortes de débordements n'existent plus dans le futur.

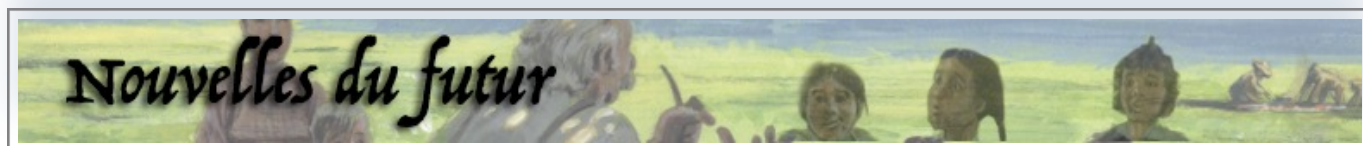
À quelques occasions, des maîtres, prompts à faire usage de la fêrule, furent dénoncés par des parents qui jugeaient les corrections cruelles et injustifiées.

Il paraît que dans certains collèges des enfants constamment maltraités par leurs professeurs auraient été retirés du collège. L'on m'a raconté qu'un directeur fut contraint de payer une somme de 5 livres (anglaises) à titre de dédommagement pour les sévices exercés sur un garçon.

Vous avez compris que le système disciplinaire des collèges-séminaires était et est encore aujourd'hui, rigoureux et tatillon.

M'est d'avis qu'il vise surtout à installer l'obéissance et la soumission en cultivant la peur et le sentiment de culpabilité.

Ma foi! Me semble qu'il y aurait moyen de faire autrement!



Hier, le meunier, Magloire Martin dit Tudor est venu me demander conseil. Certaines personnes, dont il veut taire les noms, prétendent qu'il écrit des lettres trop longues à ses correspondants: tellement longues qu'ils ne les lisent qu'à moitié. Il paraît que madame Marie-Louise Beaulieu et Élisabeth Harris ont eu les mêmes reproches.

— «Sainte-Galette»! Comment est-ce que je vais faire pour expliquer clairement comment fonctionne mon moulin? Comment faire pour décrire ses agrès et son mécanisme? Sainte-Farine! c'est que je ne suis pas un grand savant moi et qu'il m'en faut des mots pour bien me faire comprendre.

— Sainte-Meule, j'ai même demandé à monsieur Casimir si les lettres trop longues arrivaient en miettes dans le futur. Me semble que cela expliquerait que mes correspondants n'en lisent qu'une partie, autrement je ne vois pas ce qui les empêcherait de lire mes lettres comme elles sont!

— Sapristi! Je ne suis pas le seul dans ce cas là. Il y a aussi madame Marie-Louise Beaulieu. Elle a beaucoup de choses à raconter sur sa famille, sa terre, son époux. Comment devra-t-elle s'y prendre pour ne remplir qu'une feuille lorsque trois feuilles ne lui suffisent même pas à répondre aux nombreuses questions que lui posent ses correspondants?

— Hum! Faut comprendre, mon ami, que les questions qui sont posées ne sont pas toujours simples et pis, on veut pas être malpolis.

— Par exemple, madame Marie-Louise a une nombreuse famille et, lorsqu'elle décrit ses enfants et, ben...et ben...il lui faut plus d'une page. Pis vous connaissez son mari, Alcide, y est pas simple à décrire non plus, le bonhomme!

Magloire me disait cela en gesticulant et en marchant sans arrêt. Il était venu me voir sans s'être au préalable nettoyé ce qui fait qu'un nuage de farine s'élevait à chacun de ses gestes. Il n'a même pas attendu une réponse, il est reparti aussi furtivement qu'il était venu.

Comme seuls témoins de sa venue, des traces de pieds enfarinés qui vont et viennent en tout sens.

M'est d'avis qu'il est venu seulement pour vider son sac...à farine...

Hé! Hé! Qu'est-ce qu'on s'amuse!

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Décembre 1852



TABLE DES MATIÈRES

La rigidité des règlements des collèges	106
Les marguilliers et Noël — Édith Desrosiers n’a pas peur des couleuvres	110
Objets de luxe — Les routes des émigrants	116
Jos Languille, quêteux officiel de Prologue se raconte.....	120
Marie-Louis Beaulieu et la fenaison.....	125
Les habitants de Prologue face à la maladie.....	129
Enfants cruels — Pays de froid et de neige	132
Musique et soirée dansante à l’auberge.....	137
Le futur aurait une mauvaise influence sur les habitants de Prologue!	142
Naissance, mortalité et légendes.....	145
Des nouvelles de Jovite Lambert — Patinage artistique... ..	149
Noël en famille et rumeurs qui circulent.....	153
Duel de balles de neige / côte Saint-Ambroise VS côte des Écossais.....	157
L’esprit de charité des gens de Prologue.....	160



La rigidité des règlements des collèges

Prologue, mercredi 1^{er} décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

La neige tombe en douceur sur un sol déjà blanc. Elle apporte avec elle un temps doux. Décembre est bien là. Cette neige n'est pas sans rappeler la mélancolie qui s'installe dans les esprits dans l'attente de la fête de Noël.

Diantre oui! Nous avons plutôt la tête à la rêverie et aux aventures. Charles et moi nous nous sommes rappelé combien, en ce temps-là, nous avions hâte aux vacances.

Ma foi! Nous n'étions sûrement pas les seuls, car le temps des vacances interrompait ce régime de surveillance étroite et nous livrait, corps et âme, à la vie extérieure et à ses «dangers».

Pour les autorités des collèges, le temps des vacances était perçu comme une parenthèse redoutable dont il fallait à tout prix minimiser les effets. Pour ce faire on nous remettait un règlement pour les vacances prescrivant de se lever tôt, d'assister quotidiennement, ou du moins très souvent à la messe, de se confesser et de communier, de faire régulièrement des lectures pieuses et un examen de conscience.

Imaginez! On nous conseillait également d'éviter les danses et les voyages, de nous abstenir de fréquenter «les personnes du sexe» et de ne pas «tant nous informer des nouvelles du pays».

Vous comprendrez que les autorités craignaient par-dessus tout que les garçons ne prennent des habitudes jugées mauvaises ou qu'ils ne soient détournés de la vocation.

Encore, me direz-vous, fallait-il être intéressé par la vocation? Tel n'était pas mon cas ni celui de Charles!

Alors, les règlements des vacances... pftt!

Héhé! Je me souviens même avoir toujours caché ce document à mes parents et Charles m'a timidement avoué avoir fait de même pendant plusieurs années.

J'avais un ami qui désirait plus que tout devenir prêtre: il se dénommait François Petitpré. C'était un jeune homme taciturne, mais il était parfois illuminé de l'intérieur et l'on aurait dit un ange.

Il suivait à la lettre le coutumier du petit séminaire de Montréal qui recommandait aux élèves de demeurer en rapport avec leur directeur de conscience et d'envisager «avec une grande frayeur» le congé estival «où tant d'autres avaient déjà fait naufrage».

François était l'élève idéal, car, tout au long de ses vacances, il maintenait un mode de vie semblable à celui du pensionnat.

Pardi! Cette discipline était dans mon cas difficile et pour bien d'autres, impossible.

M'est d'avis que ce régime d'ascète fut mauvais pour François, car il est mort subitement un soir de décembre alors qu'une neige d'une blancheur plus que nature tombait et tourbillonnait sur la ville. Ce jour-là est indélébile à ma mémoire, car j'aimais bien François et sa perte me remplit alors de tristesse.

Hum! Toujours est-il qu'à l'automne, à notre retour de vacances, une retraite spirituelle de quelques jours rappelait les règles de l'établissement, proposait des exercices de piété, inspirait le renoncement, la crainte de Dieu, et l'obéissance.

Puis, les classes et les exercices de piété reprenaient selon un horaire serré, identique ou du moins semblable à celui de l'année précédente.

Vous imaginez bien qu'à chaque rentrée, plusieurs garçons étaient absents.

Les uns, en dépit des espoirs fondés sur eux, n'avaient manifestement pas la vocation et il semblait vain de payer pour les instruire. Les autres étaient démotivés, peu talentueux, malades ou avaient simplement acquis une formation suffisante pour exercer la profession à laquelle on les destinait; pour être commis, par exemple.

Parfois, quelques nouveaux issus des classes latines ou d'un autre collège s'ajoutaient à nous, les anciens. D'une année à l'autre, le groupe qui persévérerait se faisait toutefois de moins en moins nombreux.

Certes le collège n'a pas été qu'un régime de discipline et de privation! Je dois dire qu'au terme de mes études, j'avais étudié le français, le latin et la religion, principales matières au programme.

Ce que j'y ai appris, malgré les volontés contraires des prêtres, tient en une phrase:

— «Utere dum lyceat» (Profite de la vie pendant que c'est possible) car «Vix orimur et occidimus» (À peine apparaîssons-nous que nous disparaîssons).

J'ai fait aussi des mathématiques et reçu des leçons d'anglais, d'histoire, de géographie et de grec. J'ai bénéficié, principalement durant mes deux dernières années, de cours de physique, de chimie, de musique, de dessin et même de gymnastique.

Le docteur Harris m'a raconté des histoires étonnantes concernant les expériences scientifiques qui étaient menées au Séminaire de Québec.

Je vous en reparlerai dans une prochaine chronique.

J'ai aussi été initié à la philosophie pendant les dernières années de mes études.

J'avoue que même si notre enseignement était basé sur une utilisation mécanique des manuels et sur un apprentissage faisant surtout appel à la mémoire, mon bagage intellectuel, somme toute, assez superficiel était alors supérieur, et de loin, à celui de la majorité de mes contemporains qui commençaient très tôt à travailler.

Tout au long de mes études, malgré mes origines modestes, j'ai baigné dans un univers mental et culturel qui contrastait avec mon milieu familial.

Pour sûr, j'y ai acquis des connaissances, mais, surtout, j'ai appris un certain nombre de règles de bienséance et de piété.

Je ne sais ce qu'il en est dans le futur des objectifs des établissements d'enseignement. Ils sont certainement très différents des nôtres.

De mon temps, les collèges-séminaires visent par-dessus tout à former des hommes vertueux et religieux.

Pour cela, le personnel s'efforce d'inculquer la piété, l'obéissance, la modestie et la pudeur à tous les élèves, qu'ils fussent pressentis pour devenir prêtres ou qu'ils dussent opter pour la vie laïque.

À la sortie de l'établissement, la plupart de nous avons mené une vie réglée dans ses moindres détails, où l'imprévisible et la fantaisie étaient, sinon absente, du moins combattue.

Certes! vous imaginez bien que tel ne fut pas mon cas ni même celui du docteur Harris.

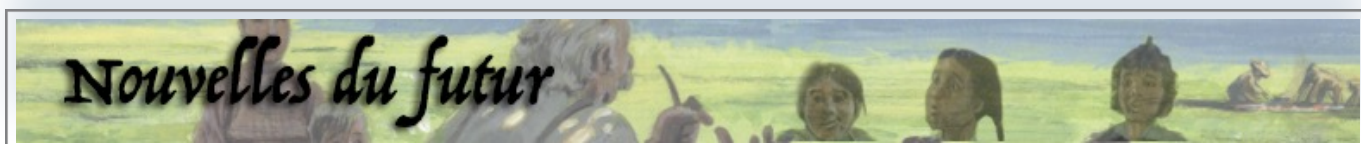
Nous étions et sommes encore trop impétueux pour nous laisser ainsi... éteindre!

Vous comprendrez que ce règlement austère en a éloigné certains de l'Église. Mais, plusieurs furent durablement influencés par ces années passées au collège-séminaire.

Ils sont partout les maîtres de la vie publique et de la vie professionnelle. Ils sont devenus, en ces temps difficiles, de puissants alliés des prêtres auprès desquels ils ont coulé leur jeunesse!

Vous connaissez la suite! Charles Harris est devenu médecin au terme d'un long périple auprès d'un médecin de réputation de Québec.

Moi! et bien, je suis allé vers le droit et je suis devenu avocat, mais, pas «avocassier», n'en déplaise à certaines mauvaises langues de Prologue.



L'une des choses les plus curieuses qu'il nous ait été donnée d'entendre sur le futur est sans doute la façon et la manière dont les femmes mènent leur vie. Il paraît que plusieurs femmes travaillent et gagnent suffisamment d'argent pour faire vivre une famille.

Elles portent des vêtements dont aucune femme de notre époque n'oserait se vêtir. Elles font le métier qui leur plaît. Certaines sont dans l'armée et se battent comme des hommes. Il y a même une Canadienne qui est allée dans l'espace. Pardi! Il est déjà difficile pour nous de croire que l'homme soit allé dans l'espace, imaginez notre incrédulité lorsqu'on veut nous faire «accroire» qu'une femme a fait de même.

C'est mademoiselle Elisabeth Harris qui est heureuse d'apprendre tout cela. Il paraît qu'elle est plus farouche que jamais depuis qu'elle sait que, dans le futur, les femmes peuvent aller à l'université et devenir médecins.

Me semble que ses velléités de faire comme son frère Charles vont refaire surface. La pauvre! Elle n'est pas au bout de ses peines.

Malheureusement, il semble que le futur ne soit pas non plus un monde paradisiaque pour les femmes. Je tiens cela de monsieur James MacPherson. Une correspondante lui a appris qu'il y avait eu, il y a de cela plusieurs années, une terrible fusillade à l'Université de Montréal.

Le tueur aurait abattu, de sang-froid, plusieurs jeunes filles qui étudiaient pour devenir ingénieures. Il paraît que le criminel a voulu ainsi signifier que les femmes n'avaient pas leur place à l'université dans des domaines d'étude traditionnellement réservés aux hommes.

Heureusement! Un tel événement est impensable ici pour la simple raison que les femmes ne sont pas admises dans les Universités que ce soit en Europe ou en Amérique. Quel malheur pour les habitants du futur. J'imagine qu'un tel événement est inoubliable.

Diantre! Quelle violence, quelle folie, quelle tristesse!

Augustin Lebeau, journaliste



Les marguilliers et Noël — Édith Desrosiers n'a pas peur des couleuvres

Prologue, vendredi 3 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Vent du sud, sud-ouest; nuageux, couvert. Aujourd'hui mère nature nous a fait une petite excentricité. Il a neigé toute la journée du côté nord-ouest des côtes Saint-Ambroise et des Écossais et, il a plu sur toutes les concessions de la côte Sainte-Justine. Bizarrerie de la nature? C'est peu dire!

Les marguilliers se sont rassemblés pour décider des décorations à faire dans l'église pour la fête de Noël!

Ils envisagent de demander au seigneur Prologue de faire acte charitable en donnant, encore cette année, le pain à tous les pauvres de la paroisse.

Ils prévoient également demander à madame Pétronille Papineau et à Mathieu Martin dit Tudor d'organiser une petite chorale pour la messe de Noël!

Certes! Les marguilliers ont de nombreuses tâches à accomplir comme gestionnaires de la fabrique de la paroisse, savoir:

- Tenir les comptes de la Fabrique;
- Crier les bancs à l'enchère;
- Percevoir les arrérages de bancs ou de rentes;
- Jouer le rôle de constable dans l'église pour assurer le bon ordre durant les offices religieux;
- Agir comme agent de la Fabrique pour intenter des poursuites judiciaires;
- Faire la quête de l'Enfant-Jésus;
- Distribuer le produit de cette quête aux pauvres de la paroisse, etc., etc.!

Mais cela ne va pas sans quelques privilèges.

Par exemple, les marguilliers occupent un banc spécial à l'église: le banc d'œuvre. Ils reçoivent le pain bénit avant la masse des fidèles. Il est aussi d'usage de leur permettre d'aller dans le sanctuaire recevoir les cierges, les palmes ou rameaux, les cendres et vénérer la croix.

Chaque fois que le Saint-Sacrement est porté en procession, ce sont généralement les marguilliers qui ont le privilège de porter le dais et de suivre monsieur le curé Chandonnay.

Vous comprendrez que tous ces privilèges contribuent à donner aux marguilliers un certain prestige au sein de notre communauté!

Dans tous les cas, je vous informerai des résultats des démarches des marguilliers concernant les préparatifs de la fête de Noël.

Oh! Ah!

Quelle joie! Quel ravissement pour l'âme!

J'entends carillonner la cloche de l'église du village. C'est certainement Roger Lamarre, le bedeau, qui s'en donne à cœur joie. À entendre ainsi sonner la cloche à toute volée, je devine qu'il s'agit d'un baptême.

Saperlotte! Avec un peu d'imagination, j'entends aussi le bedeau chanter à pleins poumons:

- Sonnons fort, sonnons fort.
- Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
- Ah ! Que j' aime
- à sonner un baptême !digue, digue, dig, din, dig, din, don.
- Ah ! Que j' aime
- à sonner un baptême!

Qui! qui donc ose faire baptiser son enfant sans que je sois au fait de l'affaire? Ce n'est certainement pas un miséreux, car, faire sonner la cloche coûte quelques sous (environ 5 cents) et ce n'est pas un pauvre habitant qui se permettrait une telle folie.

Passons! J'irai aux nouvelles et vous en ferai part dans une prochaine chronique.

Je ne sais si les habitants choisis pour correspondre avec les gens du futur racontent toutes les mésaventures dont ils sont les héros, bien malgré eux!

Par exemple, je serais curieux de savoir si la jeune Édith Desrosiers racontera à ses correspondants qu'un jeune garçon dénommé Baptiste l'a poursuivi avec une couleuvre dans les mains, il y a de cela quelques mois, de l'école jusqu'au cimetière.

Je vous raconte l'histoire au risque de ma propre tranquillité, car, je ne donne pas chère de ma quiétude lorsque la jeune fille apprendra mon indiscretion.

Bref, ce jour-là, je n'ai jamais vu une personne courir aussi vite que la «p'tite» Desrosiers. Pourtant je croyais que rien ne lui faisait peur, pas même un ours!

Baptiste est un lourdaud qui a le don de se mettre les pieds dans les plats. Qui plus est, ce qu'il entreprend se retourne souvent contre lui et, malheureusement, le pauvre est très entreprenant. Ce ne sont pas les idées sottes qui lui manquent. Il en a à profusion.

Certains enfants du village m'ont confié que Baptiste était le pire ennemi d'Édith Desrosiers!

Ma foi! Faudrait que je m'informe de la véracité de la chose, mais disons que les deux «snaurands» ne sont pas des amis!

Je disais donc que Baptiste pensait effrayer Édith avec une pauvre couleuvre. L'animal se tortillait en tout sens et tentait par tous les moyens d'échapper à son tortionnaire.

Après une course folle, Édith, une fois parvenue au cimetière, a tout à coup disparu. Pourtant ce ne sont pas les petites croix en bois qui pouvaient lui servir de cachette.

Où se cachait-elle?

Baptiste furetait, fouillait partout puis, tel un grand félin, elle lui est tombée dessus et l'a projeté au sol. Elle a vite ramassé la couleuvre qui ne demandait qu'à s'enfuir et elle l'a mise dans les pantalons du pauvre Baptiste.

Saperlotte! Le pauvre est devenu tout cramoisi et je l'ai vu détalé à toutes jambes en se contorsionnant d'une manière indescriptible.

Bougre! Il n'est pas passé inaperçu, car il criait à tue-tête:

— Ahi, Ahi, Ahi, Ahi, Aïe, Aïe, Aïe, Aïe, Oh, Oh, Oh, Oh! Le tout se termina par un sonore...MAMAN!

Édith l'a regardé s'enfuir en riant très fort et elle a finalement crié:

— «Ça t'apprendra à vouloir me faire peur. Je t'ai bien eu!»

Elle m'avait bien eu aussi, car j'ai vraiment cru que Baptiste l'avait terrifiée.

Le temps que cette simple pensée s'évanouisse de mon esprit, elle s'est retournée vers moi en faisant tournoyer sa fronde.

Inutile de vous dire que j'étais bouche bée et que j'étais dans l'expectative. Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'à un certain moment j'ai envisagé qu'elle retourne sa redoutable arme contre moi!

Ma foi, mes craintes étaient fondées, car, lorsqu'elle est passée à ma hauteur, elle a fait mine d'utiliser sa fronde. Voyant mon étonnement, elle m'a souri, ce qui, curieusement, m'a ébloui. Seuls les enfants peuvent sourire de même! Elle m'a dit:

— Je n'ai pas peur des couleuvres: je n'ai jamais eu peur des couleuvres. Ma fuite était un piège. Je vous assure que «Baptiste» ne fera plus jamais le «fin finaud» avec moi ou avec les autres enfants de l'école.

Elle venait de me dépasser de quelques pas lorsqu'elle s'est retournée et m'a crié:

— Connaissez-vous, m'sieur «l'écriveux» le nom de ma fronde?

— Vous m'étonnez, dis-je, je ne savais pas que les frondes pouvaient avoir un nom!

Elle m'a alors regardé intensément, réfléchissant sans nul doute à la manière de me faire ravalé mes paroles de MATAMORE. Son hésitation fut longue et me donna des frissons dans le dos.

Comme chacun sait, ici à Prologue, je ne passe pas particulièrement pour être un homme brave. Vous me direz, ce n'est qu'une petite fille à peine âgée de dix ans (enfin je crois) alors, comment peut-il être si couard!

Je répondrai à cette question en disant que la jeune Édith Desrosiers ne s'en laisse imposer par personne et qu'elle est très habile avec sa fronde. Il y a certains garçons de

Prologue qui pourraient vous en parler, car ils ont longtemps gardé sur leur postérieur, la marque d'une pierre lancée par elle.

Quoique! Pour être honnête, je dirai que les victimes de la jeune Édith étaient toutes bien méritantes. Non que ces garçons étaient vertueux, mais plutôt qu'ils s'étaient mérité le courroux de la jeune fille.

Mais! Sachez que je n'encourage pas cette façon de faire. Il y a mieux que la violence et la vengeance pour régler ses comptes.

Ouf! Heureusement, elle s'en est allée en sifflant et en se dandinant.

M'est d'avis qu'elle était contente de son effet!

Oh! J'oubliais: sa fronde est dénommée «Sucrecandi»! Dénomination bien curieuse pour une fronde, vous en conviendrez!

En terminant, je vous donne la liste des instruments scientifiques dont le docteur Harris m'a parlé lors de notre conversation sur la vie dans les séminaires fréquentés dans notre prime jeunesse.

La liste des instruments comprend:

- des modèles de mécanique;
- un télescope à réflexion appelé «Grégorien» du nom de son auteur Mr Grégory;
- un calorimètre de Lavoisier;
- une balance hydrostatique;
- des répliques d'un hémisphère de Magdebourg;
- un ballon aérostatique;
- une machine pneumatique;
- une pile de Volta;
- une bouteille de Leyde;
- une batterie construite d'après les plans de celle dont s'est servi le célèbre Humphrey Davis à l'Institution royale de Londres;
- un électromètre et une machine électrique composée d'un cylindre d'un pied de diamètre et de 20 pouces de longueur;
- des tiges et aiguilles aimantées;
- une boussole;
- un théodolite;
- un sextant.

Eh bien, chers amis du futur! j'imagine que tout cela est de la préhistoire pour vous.

J'avoue que je n'ai pas eu la chance d'expérimenter tous ces objets aux noms magiques, car en ce temps-là, au collège des Sulpiciens, nous étions moins bien pourvus qu'ailleurs.

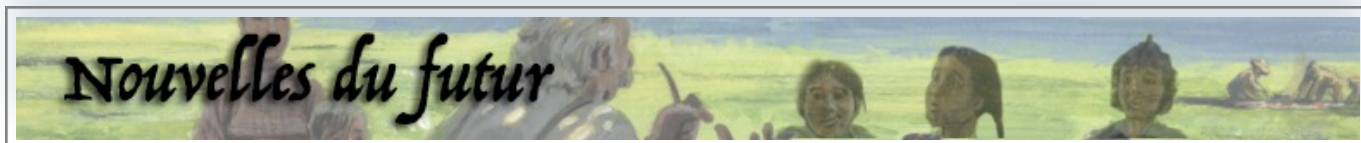
Il y a deux ans, j'ai assisté à quelques démonstrations de fin d'année des élèves du Séminaire de Québec. La démonstration du magnétisme donna lieu à une expérience qui amusa fort le public.

Cette expérience consista à placer dans un bassin rempli d'eau quatre petits canards dans le bec desquels on avait inséré un morceau d'acier aimanté et de les faire s'éloigner ou se rapprocher au moyen d'une baguette de fer aimantée à ses extrémités. On apporta ensuite un aquarium et l'expérience fut répétée avec quatre poissons.

Ma foi! Outre l'intérêt de l'expérience, je dirai que j'ai été choqué de voir ainsi ces pauvres animaux ainsi manipulés.

Une autre expérience m'a toutefois totalement ravi: ce fut l'exercice de la bouteille de Leyde. L'expérience était conçue de manière à intéresser même les assistants les moins au fait de la physique. Ainsi, plusieurs d'entre nous furent invités à venir sur la scène décharger une bouteille de Leyde en se tenant par la main, afin d'éprouver le choc électrique prévu.

Pouvez-vous deviner ce qu'il advint alors! Je vous laisse y réfléchir et j'y reviendrai dans une prochaine chronique.



Mademoiselle Élisabeth Tremblay m'a raconté que l'une de ses correspondantes, une certaine Kim de l'équipe «Les poupounes», a un chat et deux souris à la maison.

Héhé! Nous avons bien ri et nous nous sommes demandé comment ces animaux pouvaient vivre ensemble.

À Prologue, les chats chassent les souris. C'est pour cela qu'ils vivent la plupart du temps dans les granges de nos paysans. Les chats exterminent la vermine et à notre époque, les souris font partie de cette catégorie d'animaux, n'en déplaise à nos amis du futur.

Certes! Certains chats sont mieux traités. Ils n'ont pas à affronter le mauvais temps, les disettes, les gestes répréhensibles de quelques garnements.

Dans la littérature ancienne et celle de mon époque, plusieurs écrivains ont décrit le chat comme l'animal chez lequel l'instinct est le plus persistant, le plus impossible à tuer. Sauvage ou domestique, il reste lui-même, obstinément, avec une sérénité absolue, et aussi rien ne peut lui faire perdre sa beauté et sa grâce suprême.

D'autres, comme le scientifique Buffon, n'ont vu dans cet animal qu'un voleur. «Ils n'ont, ajoute-t-il, que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font.»

Mademoiselle Tremblay m'a confié trouver injuste cette remarque du grand savant.

Lisez son commentaire sur cette question:

— «Est-ce que nous cherchons, nous, les caresses pour le plaisir qu'elles ne nous font pas ? Buffon a écrit que les yeux des Chats sont équivoques ! Relativement à quoi ? Si tout d'abord nous n'en pénétrons pas la subtile et profonde pensée, cela ne tient-il pas à notre manque d'intelligence et d'intuition ? Quant aux détours, eh ! mais le spirituel Alphonse Karr a adopté cette devise charmante :

«Je ne crains que ceux que j'aime». Et, comme on le voit, le Chat, plein de prudence, l'avait adoptée avant lui».

— «Sans doute, il se laisse toucher, caresser, tirer les poils, porter la tête en bas par les enfants, instinctifs comme lui ; mais il se défie toujours de l'homme, et c'est en quoi il prouve son profond bon sens. N'a-t-il pas sous les yeux l'exemple de ce Chien que le même Buffon met si haut, et ne voit-il pas par là ce que l'homme fait des animaux qui consentent à être ses serviteurs et se donnent à lui sans restriction, une fois pour toutes»?

— «L'homme fait du Chien un esclave attaché, mis à la chaîne ; il lui fait traîner des carrioles et des voitures, il l'envoie chez le boucher chercher de la viande à laquelle il ne devra pas toucher. L'homme oblige le Chien à chasser pour lui; le Chat préfère chasser pour son propre compte, et à ce sujet on l'appelle VOLEUR, sous prétexte que les lièvres et les oiseaux appartiennent à l'homme ; mais c'est ce qu'il faudrait démontrer».

Vous avez bien raison, Madame! Si l'on mène notre réflexion plus loin, dis-je avec enthousiasme, c'est le Chat qui va sur les toits miauler, gémir, pleurer d'amour ; il est le premier et le plus incontestable des Roméos, sans lequel Shakespeare sans doute n'eût pas trouvé le sien ?

— Les chats... des Roméos! dit-elle, perplexe.

— Ébendidon! je n'aurais jamais pu imaginer une telle métaphore. Me semble que vous allez un peu loin m'sieur Lebeau!

L'institutrice s'en est allée comme elle était venue. Je suis resté à la regarder s'éloigner, l'air un peu niais et ne sachant trop ce qu'elle pensait de moi.

Mais «chat», c'est une autre histoire.

Augustin Lebeau, journaliste



Objets de luxe — Les routes des émigrants

Prologue, dimanche 5 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil nous honore de sa présence. Le vent est plutôt fort. Il a attaqué quelques beaux chapeaux à la sortie de la messe. «Deux à zéro pour le vent», m'a chuchoté à l'oreille le jeune Paulin Larose comme pour rappeler la partie de hockey que nous devrions encore organiser cette année.

En fait, ça veut dire que le vent s'est emparé, durant quelques brefs instants, de deux chapeaux et les a portés, tripotés, lancés puis relâchés.

Ah! Ce vent, un original, il porte les chapeaux à l'envers!

Hier, j'ai consulté à l'auberge de madame Chiasson, les dernières gazettes en provenance de Québec et de Montréal. Ma foi! Je ne peux dire que j'ai lu des nouvelles fraîches vu que les numéros datent de plusieurs mois, mais il n'en demeure pas moins qu'il est toujours intéressant de consulter ces publications.

Contrairement à mes habitudes, la politique n'a pas retenu mon attention. Je me suis plutôt intéressé aux annonces de toutes sortes qui sont, à mon avis, comme un tableau de la vie matérielle de certains groupes de la société canadienne.

Par exemple, les annonces concernant les produits importés pour l'intérieur domestique montrent bien qu'il y a ici, dans les grandes villes et dans les maisons bourgeoises des campagnes, des gens de grande aisance.

COMMENT, en effet, un simple habitant de Prologue pourrait-il se procurer un seul de ces produits de luxe comme:

- chaises en imitation de bois de rose, tables de nuit en acajou, tapis, tapisserie française, garnitures de papier-tenture;
- verres, carafes, miroirs, images peintes sur verre;
- étoffe de soie, dentelles françaises, batiste, toile cirée de Bristol, houppelandes de drap, corsets «dans le dernier goût», cartes de divers patrons, bottes «dites de Wellington et à la Cobourg»; huile d'olives, moutardes, citrons et oranges confits, marmelades, dragées, fromage de Gruyère, prunes sèches, raisins, câpres marinées;
- vin de Port et de «madeire», ratafias, Bordeaux, Sauternes, Graves, Saint-Emilion, «Margot», Saint-Julien;
- tabatières, fouets, graines de jardin, plantes, arbustes;
- papeterie comme plumes, papier et panier à lettres, plis à cacheter;
- musique en feuille, gravures et tableaux peints par les premiers maîtres.

M'est d'avis que la plupart des habitants de Prologue n'ont même jamais entendu parler de l'existence de ces produits et, aucun d'entre eux ne serait en mesure de faire de telles dépenses ostentatoires.

Outre les annonces de produits importés, j'ai fixé mon attention sur quelques paragraphes traitant de l'émigration d'une partie de notre population vers les États-Unis d'Amérique.

Selon le rapport du Comité de l'Assemblée législative, créée en 1849 pour enquêter sur les causes et l'ampleur de l'émigration du Bas-Canada vers les États-Unis, l'émigration, qui en 1840, se limitait au district de Montréal et à la ville de Québec, aurait gagné, telle une maladie contagieuse, les coins les plus reculés de la province dès 1847.

Il est vrai qu'ici, à Prologue et dans les seigneuries avoisinantes, nous avons vu de nombreuses familles prendre la route de l'exil.

Il paraît que la maladie ne fait que s'aggraver. Les émigrants s'établissent là où les conduit parfois le hasard, mais le plus souvent, là où circulent les rumeurs de possibilité de travail.

Ainsi, plusieurs se sont fixés à Boston en 1811. Certaines familles de Saint-Ours se sont installées dans les environs de Woonsocket (Rhode Island) à partir de 1815; d'autres dans la région de Worcester (Massachusetts) entre 1820 et 1840; et d'autres encore, à Concord et Manchester (New Hampshire) après 1830.

Jos Languille, qui a maintes fois arpenté ces régions, m'a affirmé qu'il avait été reçu dans l'une ou l'autre de ces familles. Il a trouvé dans ces foyers, la même hospitalité que celle donnée par la plupart des habitants de Prologue. Pour ces gens-là, il était aussi comme un porteur de nouvelles, un conteur du pays.

C'est toutefois le Vermont et le Maine qui ont reçu la majorité des émigrants du Québec. Le journaliste affirme qu'en 1840, la grande majorité des Canadiens français installés en Nouvelle-Angleterre vivent au Vermont et au Maine.

Au Vermont, les émigrants venus par le Richelieu et le lac Champlain ont recherché les emplois saisonniers qu'offrent l'agriculture, les briqueteries et le commerce du bois. Ce sont les villes de Burlington, Winooski, Saint Albans qui accueillent encore les groupes les plus importants.

Jos Languille m'a dit qu'au Maine, de nombreux Acadiens occupent la vallée de la Madawaska et de l'Aroostook.

Ma foi! Notre quêteux est un fin observateur et un rapporteur de nouvelles fort éloquent. Il m'a raconté que des Canadiens français des comtés de Kamouraska, Témiscouata, L'Islet et Rimouski empruntent régulièrement le portage de Témiscouata et vont rejoindre les groupes des premiers émigrants.

Un autre courant entraîne les Beaucerons vers le sud. Les uns et les autres vont faire les récoltes et travailler dans les chantiers.

Il paraît même que depuis 1840 les émigrants se dirigent de plus en plus vers la partie sud de la Nouvelle-Angleterre, vers le Massachusetts, le Rhode Island, le Connecticut et le sud du New Hampshire.

Jos Languille prétend que ce phénomène s'explique facilement par les transformations majeures que connaissent l'industrie et l'agriculture de la Nouvelle-Angleterre de même que par l'apparition du chemin de fer comme moyen de transport principal.

Les industries de coton, de la laine et de la chaussure connaissent également un grand développement. La plupart des usines se trouvent dans les vallées de Blackstone, de la Pawtuxet, du Connecticut, de la Merrimack et de la Taunton. Jos m'a confié que le va-et-vient de la main-d'œuvre est considérable dans ces industries.

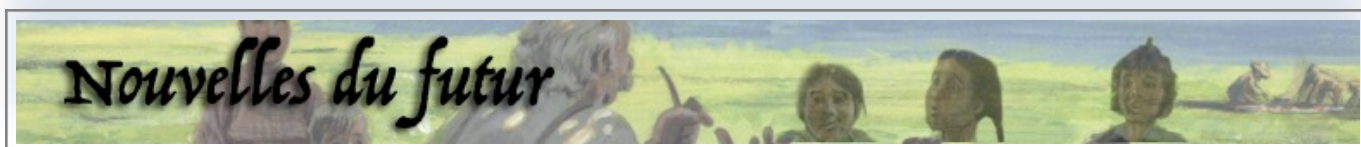
Notre bon quôteux a lui-même pris, au cours de ses nombreux déplacements, la route Chaudière-Kennebec, construite entre 1815 et 1818.

Cette route tire son origine d'un sentier de portage abénaquis et français et d'une route à bestiaux de la fin du XVIIIe siècle. Elle sert de route principale entre la ville de Québec et la Nouvelle-Angleterre. Ma foi! Je n'aurais jamais pensé qu'un pauvre «guenilleux» comme Jos Languille pouvait m'en apprendre autant.

Il m'a expliqué que la route Chaudière-Kennebec a de tout temps favorisé les échanges commerciaux. Les Américains du Maine l'ont utilisé et l'utilisent encore pour conduire du bétail au marché de Québec ou pour acheter des graines de semences dans la Beauce. Pour leur part les Beaucerons l'empruntent en hiver pour ramener au marché de Québec du poisson qu'ils ont acheté sur la côte du Maine.

Pour reprendre l'expression de Jos Languille, je dirais que des «petits Canadas» se sont ainsi formés dans le Maine. Prenez par exemple le village «The Plains», à Waterville, fondé par les familles beauceronnes Mathieu et Dostie.

Jos Languille y compte plusieurs amis.



Le pauvre Trefflé Bellerive est venu me voir! Cet homme humble m'a prié de vous faire savoir qu'il n'avait pas encore reçu une seule lettre en provenance du futur.

Il s'inquiète. Il croit en la machination d'un ennemi quelconque.

Pourtant, je ne lui connais aucun ennemi malgré ses airs bourrus et le fait qu'il parle très peu. Le bac du «passeux» est un morceau de la route de Prologue qui flotte sur l'eau.

C'est un homme qui avance dans la vie comme un rameur qui connaît bien son parcours et qui ne se retourne jamais tout occupé qu'il est du mouvement de ses bras.

Je ne lui connais pas d'autre métier que celui de passeur. L'homme est un peu lent à son travail, mais il est assidu. S'il entend un attelage qui sonne sur la route, il sort de sa sieste avec hardiesse et va à son bac.

C'est un homme vaillant à qui l'ouvrage ne fait pas peur.

Certes! Les gens du futur qui le choisiront comme correspondant seront gâtés, car c'est un homme généreux et fort loquace quand c'est l'heure de la causerie. Et, il en connaît des SECRETS!

Les enfants de Prologue le savent, car il n'hésite pas à leur raconter des histoires ou bien encore à fabriquer des radeaux de pirates pour leurs joutes sur l'eau de la petite baie aux canards.

Chers amis du futur, n'hésitez pas à correspondre avec monsieur Bellerive. Vous ne le regretterez pas! Paroles d'Augustin Lebeau!

C'est Paulin Larose qui a pour tâche d'aider Trefflé à correspondre avec les gens du futur.

Lors de la première année d'installation des LIGNES, monsieur Casimir m'a raconté que Trefflé Bellerive avait coutume de prendre ses lettres comme s'il s'agissait d'un cadeau fragile. D'ordinaire, il mettait sa lettre sur son cœur et, prenant une grande respiration, il disait: «ce sont mes amis du futur!»

Puis, il quittait l'endroit en sifflotant, l'air heureux! Il attendait Paulin à la sortie de l'école et tous deux, avec la bienveillance de l'institutrice du village, entraient en classe et s'installaient à un pupitre.

Le jeune Paulin lisait alors la lettre à son ami Trefflé et, ce dernier après mûre réflexion, récitait à haute voix la réponse qu'il entendait faire parvenir à ses correspondants.

Il paraît que mademoiselle Tremblay en a profité pour lui apprendre quelques lettres de l'alphabet. Il connaît maintenant toutes ses lettres, mais il ne peut encore lire ni écrire.

— «Comme on dit par icitte» «y a ben du ch'min à fére le bonhomme»! Cependant, il progresse, c'est certain.

Paulin m'a confié que parfois monsieur Bellerive parle tellement vite qu'il a peine à le suivre.

J'allais répondre lorsque Jos Languille est venu quérir Trefflé Bellerive de toute urgence. Il paraît que madame Onésine ne va pas bien. J'ai mis mon capot et j'ai proposé aux deux hommes d'embarquer avec moi dans ma sleigh. Puis, nous sommes partis, fouettés par la neige et le vent, en direction de la maison de la vieille Onésine.

Augustin Lebeau, journaliste



Jos Languille, quêteux officiel de Prologue se raconte

Prologue, mardi 7 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Des nuages ont couvert le ciel toute la journée. Ils n'ont cependant rien laissé de leur passage. Vers les 3 heures et demie, le soleil est apparu pour disparaître presque aussitôt. Monsieur était fatigué. Il devait aller se coucher. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas trop rayonné.

Dans la chronique précédente, j'ai traité de l'émigration d'une partie de notre population vers les États-Unis d'Amérique. Je vous ai fait part d'articles de journaux et de renseignements fournis par Jos Languille, le «quêteux» du village.

Ma foi! Les connaissances de cet homme effacé m'étonnent toujours.

Jos Languille est un homme plein de mystères qui garde bien tous ses secrets et Dieu seul sait combien il peut en avoir. Cependant, lorsque le «quêteux» fait confiance à quelqu'un, il ne craint pas de se livrer et de raconter ses aventures.

M'est d'avis qu'il m'a donné sa confiance, car nous avons longuement parlé de ses voyages avant qu'il ne décide de s'établir à Prologue.

Jos Languille est un homme qui ne ferait de mal à personne. S'il est craint, c'est avant tout par des personnes superstitieuses ou bien encore par celles qui ont des péchés sur la conscience.

Certains habitants de Prologue ont peur que le «quêteux» leur jette un mauvais sort parce qu'ils pensent que les «quêteux» ne peuvent apporter que le malheur dans leur maison.

Jos Languille ne jette pas de vrais sorts. Ce sont les gens qui s'imaginent cela. Quelqu'un fait une «mauvaise action» quelque part et c'est Jos Languille qu'on accuse.

Comme dit Jos Languille:

— C'est plus facile pour eux de croire que c'est le «quêteux» plutôt que de penser que c'est la punition du Gars d'en haut!

Jos Languille n'est pas marié, c'est ben sûr! Il est seul au monde: comme il dit:

— C'est le destin de tous les «quêteux».

L'hiver, il descend tous les jours au village et il passe par le bureau de poste pour «faire un brin de jasette» à Casimir, son ami. Il termine parfois sa petite «virée» à l'auberge de Thérèse Chiasson. C'est là que nous faisons la conversation devant «un petit boire fabrication maison», car Jos Languille aime bien la boisson. Il dit:

— C'est une «eau» qui nettoie le «gorgoton»! «ça met de la poudre dans le canon!

Jos Languille est nerveux, car, dans quelques jours, il sera reçu par monsieur le curé Chandonnay et sa ménagère, Madame Pauline Lemieux.

Chaque année, le 15 décembre, monsieur le curé invite Jos Languille à venir prendre un bon repas au presbytère. Pour sûr que le «quêteux» ne rate jamais ce rendez-vous.

Pour l'occasion, Madame Pauline fait cuire une belle volaille qu'elle accompagne d'atacas qu'elle sait être le fruit sauvage préféré de Jos Languille. Elle termine le repas avec une belle tarte aux pommes. Aux dires de Jos Languille, cette tarte serait quasiment aussi bonne que celle de Thérèse Chiasson.

Ma foi! Cette année, le rendez-vous n'aura pas lieu au presbytère, mais plutôt chez la veuve Rachel Blackburn qui loge notre bon curé depuis l'incendie du presbytère.

Curieusement, Jos Languille m'a confié qu'il éprouvait toujours un malaise lorsqu'il se trouve en présence de Madame Pauline Lemieux, la servante de monsieur le curé.

Diantre! Ce n'est pas qu'elle l'accueille mal, c'est plutôt comme une méfiance ou bien encore une peur qu'elle a à son égard.

M'est d'avis que ce sentiment est suspect et il va falloir que je fasse enquête là-dessus. Je vous tiendrai au fait de mes découvertes dans une prochaine chronique.

Faites-moi confiance, le village ne serait pas le même s'il n'avait pas son «quêteux».

Les gens le connaissent bien, car chaque année, il fait le tour de la région. Il rend visite aux habitants de Prologue et de quelques autres paroisses. La plupart sont généreux avec lui. Ils lui donnent à manger et parfois on l'invite à coucher.

Il y a pourtant d'autres «quêteux» qui sillonnent le territoire, mais il semble qu'ils ne soient pas les bienvenus au village Prologue. Comme dit si bien Jos Languille:

— «Ceux-là, ils ne vivent pas à Prologue et c'est pour ça qu'ils ne sont pas les bienvenus. Les gens même s'ils ont bon cœur, ils ont de la mémoire. Il y a toujours de ces charlatans qui essaient de vendre des élixirs de porte en porte. C'est ben sûr qu'ils en vendent, mais pas deux fois à la même place! Les gens se le disent. Ce n'est pas long ici qu'on sait tout ce qui se passe. C'est ben correct de même! Moi Jos, je n'ai rien à vendre, c'est pour ça qu'on me respecte».

Ma foi! Le raisonnement n'est pas faux, mais je dois aussi avouer que la présence de Jos Languille à Prologue ne fait pas non plus l'unanimité auprès de la population. Il y a des habitants qui n'apprécient guère la présence de «gueux» sur leur territoire.

Ceux qui lui manifestent de l'animosité et qui sont méchants envers lui devraient prendre garde. Il paraît que le «bon Dieu» veille sur le «quêteux» et que la guigne s'acharne sur les «malveillants» qui s'en prennent à Jos Languille.

Des rumeurs circulent dans le village à l'effet que Jos Languille est bel et bien le mari d'une certaine Marie-Quatre-Poches. Ils seraient tous deux originaires du Témiscouata.

Vous connaissez sûrement Marie-Quatre-Poches! Sinon, il va falloir vous informer en lisant les chroniques que j'ai écrites pour vous, en l'année d'installation des Lignes de Communication avec le futur (1851-1852).

La rumeur dit qu'après avoir accouchée d'un enfant malformé, Marie-Quatre-Poches a perdu l'esprit et elle s'est enfuie de la maison. Après quelques mois passés à l'attendre, le «quêteux» aurait finalement décidé de s'exiler aux États-Unis d'Amérique où il fit la connaissance de Tancrede Cimon, dit la Bagosse.

Pourtant, au cours de la première année d'installation des LIGNES de communication, Marie-Quatre-Poches est venue à Prologue: nul ne connaît la raison de sa venue: mystère et boule de gomme.

La question reste entière: que venait-elle faire à Prologue? Y a-t-il un lien entre sa présence et les incidents de toutes sortes qui ont marqué l'année d'installation des LIGNES? Certes, nous ne l'avons pas revu depuis, du moins à Prologue.

J'ai un ami qui m'a affirmé l'avoir croisé près de l'anse à la Raquette dans la seigneurie de la Vadrouille. Il dit que, depuis ce jour, il est possédé d'un tic nerveux. C'est une sorte de tic qui fait trembler sa lèvre inférieure sans qu'il ne puisse rien faire pour l'empêcher de se produire.

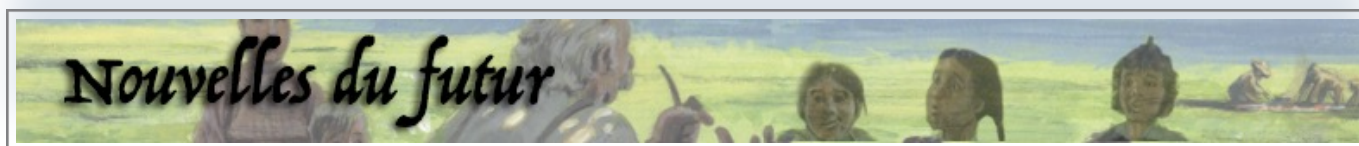
Quoi qu'il en soit, il y a anguille sous roche! Ce mystère ne demande qu'à être élucidé rapidement. Un jour ou l'autre je saurai la vérité et soyez sans crainte, vous serez les premiers informés.

Autre rumeur ! Des gens dignes de foi prétendent qu'ils ont déjà vu Jos Languille et Tancrede Cimon travaillant comme clowns dans un cirque.

Il paraît qu'ils ont donné des représentations un peu partout, dans les villes et villages le long de la frontière américaine.

Il est étonnant que Jos Languille garde le silence sur tout cela. En aucun moment, il n'a confirmé ou infirmé ces rumeurs.

Pas surprenant que tout le village soit dans l'expectative: que cachent donc ces étranges inconnus? Que cachent donc Marie-Quatre-Poches et Tancrede Cimon?



Le marchand et capitaine de goélette, Eustache Lavoie, est celui qui de nous tous a montré le plus de scepticisme relativement à l'expérience des LIGNES. À maintes reprises il a signalé à ses correspondants qu'il n'était pas dupe et qu'il se doutait bien qu'il y avait une personne à Prologue qui s'amusait à jouer avec la naïveté des habitants. Il pense même connaître le responsable de cette vilaine blague.

L'autre jour, il accusait Léon Simard d'être l'auteur de cette mystification et, du même souffle, il se disait inquiet des dangers qui guettent ses correspondants. Vous comprendrez que je trouve cela très contradictoire. Il prétend être victime d'une fumisterie alors qu'il accorde une réelle importance à sa correspondance avec les gens du futur.

Je lui en ai fait la remarque en ajoutant que Léon Simard n'était certes pas assez intelligent et malin pour imaginer une telle histoire. En guise de réponse, j'ai eu droit à un haussement d'épaules, à un clignement d'yeux et à un grand soupir.

— À maintes reprises, dis-je, je vous ai observé alors que vous étiez penché sur votre comptoir, avec une plume d'oie ou bien encore un crayon à mine à la main, vous appliquant à répondre à l'une de vos lettres, la langue bien accrochée au coin des lèvres tel un enfant qui exécute une tâche sérieuse.

— Pas de commentaires, m'a-t-il signifié, sans sourciller.

M'est d'avis qu'il ne sait comment dire qu'il est dépassé par les événements et qu'il ne comprend pas ce qui se passe. Au lieu de cela, il fanfaronne et crie à la plaisanterie.

Sa charmante épouse, Madame Anabelle, est venue me voir, pas plus tard que ce matin. Elle est inquiète pour son époux. Il paraît qu'il dort mal, car il se fait du souci pour les gens du futur.

Elle m'a dit:

— Vous savez, Monsieur Lebeau, que mon homme est un peu orgueilleux. Il va sans dire qu'il porte bien son surnom de «Lecoq», mais c'est aussi un être d'une grande générosité.

— Voulez-vous, me dire, chère dame ce qui «chicotte» tant notre grand homme? dis-je, un peu intrigué.

Elle finit par m'avouer:

— Hé bien ! notre grand homme se demande comment les jeunes du futur peuvent bien s'éclairer.

— Un certain Jérôme lui a dit «qu'il se couchait plus tard que la veilleuse et même plus tard que l'ampoule électrique.»

— Ce jeune homme aurait également dit «que chez lui, il y avait, certains soirs, de l'électricité dans l'air.»

— Eustache craint que, les soirs de veilleuse et d'électricité, le jeune Jérôme ne s'abîme les yeux à défier ainsi la nuit ou pire encore, il craint qu'il ne soit aspiré par la «télévision» ou bien par son jeu «Nintendo».

— Vous devriez dire à votre époux de cesser de s'en faire avec tout cela, dis-je, quelque peu exaspéré! Il est peu probable que ses correspondants courent un danger réel! Par contre, il est certain que notre homme n'a pas bien compris ce que le jeune Jérôme voulait dire.

— Il a certes usé d'une expression qui nous est inconnue, mais elle doit certainement parler d'une réalité simple à comprendre.

— Je crois plutôt que son correspondant parlait des soirs de pleine lune (veilleuse) ou des soirs de grands orages (électricité dans l'air); qu'en pensez-vous, chère dame?

Elle a semblé satisfaite de cette réponse et s'en est allée d'un pas léger.

Ma foi! Après de telles discussions, je me sens pareil à un funambule qui marche sur une corde raide ou bien encore à un magicien qui fait disparaître les objets et les personnes.

Augustin Lebeau, journaliste



Marie-Louis Beaulieu et la fenaison

Prologue, jeudi 9 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Les assauts répétés du froid et du vent ont porté fruit. Depuis la nuit dernière, tout le territoire est envahi par la neige. C'est une armée de flocons durcis qui flattent, fouettent et lacèrent les visages. Lorsqu'ils sont sans victimes pour assouvir leur soif de chair, ils tombent sur le sol et s'entassent sans mot dire.

L'hiver s'installe à Prologue et pourtant certains habitants parlent encore de la dernière récolte.

Par exemple, ce matin, lors de ma promenade quotidienne, j'ai rendu visite à Madame Marie-Louise Beaulieu. Je voulais lui parler de la tuque et des foulards qu'elle a tricotés pour Jos Languille.

Notre conversation a vite bifurqué sur un autre sujet, car cette chère dame déteste parler des petites charités dont elle fait preuve envers les pauvres de la paroisse.

Imaginez! Nous avons parlé de fanage ou fenaison.

Certes! Ces mots sont nouveaux pour vous. Je vous conseille fortement d'aller lire, dans la BIBLIOTHÈQUE DE PROLOGUE (1851-1852) les chroniques numéro 92 (Le

temps des foin) et 93 (La faucheuse mécanique). La lecture de ces textes vous permettra de bien comprendre de quoi il s'agit.

Je disais donc que je suis allé chez Madame Beaulieu!

J'avoue que j'ai eu droit à un spectacle édifiant. Cette dame qui n'est pas reconnue pour avoir la langue dans sa poche m'a tenu un long discours tout en fendant du bois comme pas un habitant de Prologue ne sait le faire.

Elle aurait fendu ses bûches avec ses mains que je n'aurais pas été surpris tellement la hache qui s'abattait avec fracas sur icelles les faisait voler en éclats. J'ai donc eu droit à une petite leçon d'éloquence et de robustesse de celle qui a la réputation d'être la femme forte du village.

Pour moi, Marie-Louise Beaulieu c'est un peu comme la force du bon vent qui souffle sans jamais faiblir. Sa présence nous laisse comme une impression vivifiante, une impression de pureté, de prime jeunesse.

Comme dit si bien son époux, Alcide Tremblay: «ma Marie-Lou, c'est l'odeur d'un bouquet de violettes, c'est l'odeur du foin frais coupé».

Je disais donc que, malgré les efforts déployés depuis plus d'une heure, elle restait fraîche comme une rose alors même que je m'étais épuisé à transporter les bûches dans le hangar à bois.

Puis, spontanément elle s'est arrêtée net de bûcher. Les deux mains sur les hanches, elle m'a dit:

— Parlez donc d'agriculture dans vos «conniques» quotidiennes.

— Crénom de nom! Pas «conniques» Madame Beaulieu: il faut dire «chroniques».

Elle haussa les épaules, leva les yeux au ciel et laissa échapper un grand soupir.

Il faut que je vous dise que Madame Beaulieu n'est pas originaire de Prologue. Elle vient du Haut-Canada et lorsqu'elle est arrivée à Prologue, elle baragouinait à peine quelques mots en français.

Aujourd'hui elle s'exprime très bien dans notre langue, mais elle déforme continuellement les mots.

Je ne sais cependant si cela est dû à la difficulté de parler le français ou bien encore à un petit problème de surdité que la bonne dame tente de dissimuler à tous.

Après quelques secondes de réflexion, elle finit par dire, non sans faire quelques pitreries fort divertissantes:

— Cou donc ! m'sieur l'écrivailleux, pourquoi faites-vous la sourde oreille quand je vous parle? C'est ben ce que je disais: vos «conniques» quotidiennes! Ne faut pas me traiter de haut, Monsieur, finit-elle par dire en me regardant droit dans les yeux....sans rire !

— Me retenant d'éclater de rire, je répliquai : sache chère dame que je ne suis pas un homme hautain et pour vous prouver ma bonne foi je vais, illico, partir et aller écrire une chronique rapportant, de la manière la plus précise qui puisse être, notre conversation sur la fenaïson.

De retour à la maison, je me suis attablé pour vous écrire, dans le plus grand détail, la conversation que j'ai eue avec Madame Beaulieu.

Ainsi, quand sous la main de Marie-Louise et, de ses employés, l'herbe gît sur le sol, séparée de ses racines, la fauchaison est terminée et la fenaïson ou fanage commence. Cette opération a pour but de dessécher en grand, et au premier degré, les herbes destinées à former la conserve alimentaire pour les animaux.

Il est connu que Madame Beaulieu a l'un des plus beaux cheptels de toute la seigneurie Prologue et cela est dû en grande partie à l'excellente qualité de la nourriture qu'elle donne à ses animaux.

La fenaïson se pratique généralement ainsi: quand la faux ou les machines ont couché les herbes en lignes à peu près parallèles et ressemblant d'un peu loin à l'eau agitée d'un lac, on donne à chacune de ces lignes le nom d'ondins ou andins.

Quand un certain nombre d'ondins sont formés ou quand la prairie tout entière est fauchée, les faneurs réunissent plusieurs andins pour en former des meulons ou tas placés de distance en distance.

Le jour même, suivant l'intensité de la chaleur, on retourne ces ondins ou ces meulons à plusieurs reprises avec des fourches en bois ou avec des machines faites pour cela et nommées faneuses.

Vous imaginez bien qu'à Prologue seuls les plus riches possèdent de telles machines et même Marie-Louise qui n'est pourtant pas à plaindre ne peut se vanter de posséder de tels engins.

Cependant, il paraît que son époux, Alcide, y travaille, car il s'est procuré quelques numéros d'un Journal d'agriculture américain où l'on montre ces machines. Il compte bien mettre à profit ses talents d'inventeur pour réaliser quelque chose de semblable pour la ferme.

Revenons à nos moutons! Cette opération se répète plusieurs fois à divers intervalles, suivant les climats, la température de la saison, etc.

En général le fanage ne peut avoir de bons résultats qu'autant qu'il est rapide et ininterrompu: si l'herbe coupée, même par le plus beau temps, éprouve la chaleur du jour et la fraîcheur humide de la nuit, elle perd en partie son parfum et sa couleur.

L'évaporation, qui est le résultat du fanage, enlève aux foins une quantité d'eau de végétation qu'on peut évaluer à 40% environ. Or, leurs dessiccations complètes réduisent 100 livres d'herbes à 25 livres de bon foin. Ce sont donc encore 35% d'eau nuisible, que les foins possèdent en trop quand ils sont rentrés au fenil.

Cette opération dure deux mois environ pendant lesquels on dit que le foin «ressue»; il est alors chaud, exhale une odeur forte et peu agréable. C'est le foin nouveau qui est indigeste et irritant et sur lequel plus d'un imprudent qui allait chercher le sommeil en se couchant dans le fenil a trouvé la mort par asphyxie.

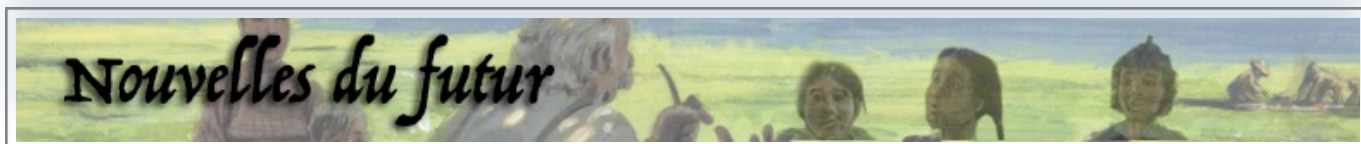
Diantre! Il ne faut pas rire avec cela. Ici à Prologue tous ont encore le souvenir de la mort d'un jeune habitant de la seigneurie de la Chamaille.

Il paraît qu'il s'était ainsi couché sur un tas de foin nouveau et qu'il y aurait dormi plusieurs heures. Il est mort quelques jours plus tard à la suite de fortes fièvres.

D'autres parlent aussi de plusieurs incendies causés par le foin nouveau, car ce foin peut, lorsqu'il est mal emmagasiné, s'enflammer spontanément et donner naissance à des incendies désastreux.

C'est pourquoi il convient de bien l'engranger et de bien l'emmagasiner.

Mais cela est une autre chose dont je vous parlerai dans une prochaine chronique.



Chloé Lavoie est venue me voir, une lettre à la main. L'une de ses correspondantes affirme que les herboristes sont très à la mode dans le futur.

Il paraît même qu'il y a de nombreuses épiceries spécialisées dans la vente de produits naturels comme les remèdes et les concoctions de sa grand-mère Bernier.

Vous dire comme la jeune fille était excitée. J'ai dû attendre quelques bonnes minutes avant qu'elle n'ajoute:

— J'ai montré ma lettre à Mademoiselle Harris parce que je me suis souvenue qu'elle m'avait déjà parlé d'un certain Monsieur Sylvester Graham. Et bien, savez-vous que les gens du futur font des biscuits qui portent son nom ?

Le nom de Graham, pas le nom de m^{zelle} Élisabeth, a-t-elle ajoutée en ricanant!

—Je m'en doutais, dis-je, quelque peu excédé! Mon air renfrogné ne freina pas l'enthousiasme de la petite.

Elle poursuit :

Alors j'imagine bien que si les habitants du futur font des biscuits en l'honneur de ce Monsieur, c'est qu'ils connaissent et appliquent ses idées.

— Mademoiselle Harris m'a dit qu'il s'agissait d'un nutritionniste américain. Il paraît qu'il promet une longévité de 200 ans à ceux qui adopteront sa farine non blanchie.

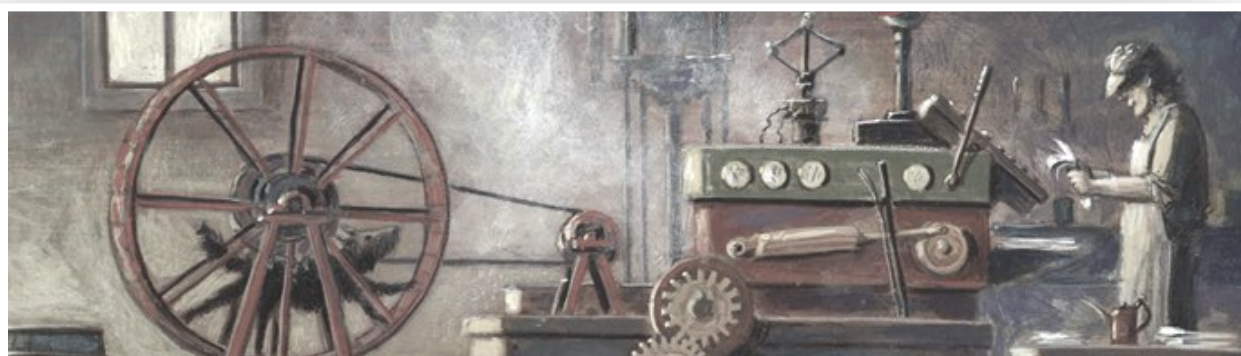
— C'était un «partisan des douches froides, du grand air, des matelas durs et du pain maison consommé au moins douze heures après la cuisson. Il est ennemi de la viande, du beurre, du thé et du café».

— Il paraît qu'il a exercé une très grande influence aux États-Unis d'Amérique cette première moitié du XIXe siècle, tant et si bien, qu'un groupe de boulangers et de bouchers bostoniens s'en sont pris à lui.

— Ben! dit-elle, des étoiles dans les yeux, vous ne trouvez pas que ça ressemble à la vie de bien des habitants de Prologue! Croyez-vous, M^{sieur} Lebeau, que les gens du futur ont adopté le style de vie préconisé par ce Monsieur? M'est d'avis, qu'il y a dans le futur, des gens pareils à ces boulangers et à ces bouchers bostoniens.

Je crois bien qu'elle n'a pas compris mon allusion. Elle s'en est allée avec sa lettre et sa bonne humeur.

Augustin Lebeau, journaliste



Les habitants de Prologue face à la maladie

Prologue, dimanche 12 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

La neige et le vent ont réalisé un chef-d'œuvre. Le sol de Prologue s'est transformé en une sculpture aux vagues infinies, aux contours distraits, aux formes éparses. Ce matin, aucune souillure d'homme n'avait défiguré la surface durcie avec tant de peine. Quand les premiers pas des marcheurs insouciantes ont brisé ces formes sensibles et douces, personne n'a pris attention aux cris de détresse des artistes dont on profanait l'œuvre. Le soleil a admiré toute la journée ce merveilleux travail.

Heureusement, le soleil réchauffe l'habitant qui s'aventure dehors. Partout, dans les maisons, le poêle chauffe et les femmes préparent fébrilement la nourriture pour la période des fêtes. Elles cuisinent comme si une tempête pareille à celle de l'année passée allait les empêcher de sortir pendant des jours et des jours.

Ouais! Quel hiver, mes amis, quel hiver!

Plusieurs habitants de Prologue ont sorti les carrioles et les traîneaux.

La richesse des uns et la pauvreté des autres s'expriment également dans les voitures qui les conduisent au service dominical. Grelots, couvertures, manteaux de fourrure, tuques et mitaines entrent dans l'Église.

À l'arrière de l'église, un bon poêle réchauffe les mains et tente de bloquer l'entrée au froid qui se prend pour un paroissien.

À la sortie de la messe, il a bien fallu s'emmitoufler dans les couvertures pour retourner à la maison et cela malgré la présence du soleil. Cette température exceptionnelle, pour

ce temps de l'année, est l'objet de toutes les conversations.

Plusieurs habitants montrent leur inquiétude: quand de grands froids s'emparent de pauvres gens, il arrive souvent que la mort soit au rendez-vous.

De retour à la maison, j'ai eu une conversation intéressante avec ma mère concernant les habitudes des gens de Prologue face à la maladie.

Comme il n'y a pas toujours eu de médecin à Prologue et que la vieille Bernier n'est pas toujours accessible, les habitants de Prologue se fabriquent eux-mêmes des remèdes.

Les uns se font des emplâtres avec de la moutarde cueillie dans les champs alors que d'autres font plutôt leurs emplâtres avec de la gomme de sapin en prenant soin d'y ajouter quelques pincées de poivre. D'autres boivent du sang-de-dragon.

Héhé! N'ayez crainte, il n'y a pas de dragons à Prologue.

Revenons à nos propos sur la médecine des paysans de Prologue. Quelques-uns, pour soigner les coliques et les gros maux de ventre, boivent de la poudre à fusil bouillante.

Telle ne fut pas ma surprise d'apprendre que ma mère nous avait soignés, lors des grandes épidémies de choléra, avec du framboisier ébouillanté. Elle affirme que ce remède «a arrêté net» la maladie.

La plupart des habitants de Prologue soignent les «estropiures» de hache avec de la gomme de sapin. L'opération est la suivante: on met la gomme de sapin sur le taillant de la hache, on la fait flamber trois fois, en soufflant à chaque fois.

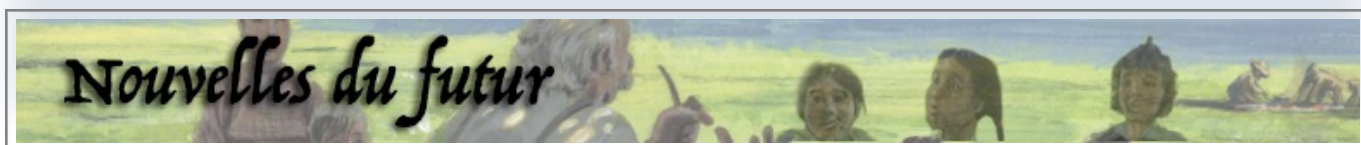
Certains sont convaincus que c'est un remède miraculeux et que grâce à cela les blessures guérissent vite. D'autres préfèrent laver la coupure avec du framboisier bouilli. Il paraît que la guérison est ainsi rapidement assurée.

Tous vous diront que la recette appropriée pour les vers est une potion d'écorce de tremble ébouillantée. Et, paraît-il, il faut la boire en se pinçant le nez. Certains, plus heureux, mettent de la gomme d'épinette rouge dans le brandy. Il paraît que la gomme d'épinette fond dans le brandy et que cela lui donne un goût succulent: paroles de Mademoiselle Elisabeth Harris!

Et oui! Il n'y a pas que les habitants qui usent de ces sortes de remèdes!

D'autres, comme Jérôme Lagibotière, conseillent de boire du rognon de castor ébouillanté ou bien encore des petites merises ébouillantées: c'est plus naturel, semble-t-il! Quoi qu'il en soit, il paraît que du bois ébouillanté c'est généralement un bon remède pour les intestins malades.

M'est d'avis que tous ces remèdes sont pour quelque chose dans la bonne santé générale des habitants de Prologue, n'en déplaise à certains!.



Ici, à Prologue, il se passe des choses curieuses.

J'entends quotidiennement des habitants de Prologue communiquant avec des gens du futur dire, à leurs voisins ou à d'autres, toutes sortes d'expressions originaires du futur.

J'ai parfois l'impression que les uns et les autres cherchent à s'épouvanter ou à s'impressionner. C'est comme si, sans se le dire, ils faisaient un concours d'originalité.

Par exemple, Marie-Louise Beaulieu a injurié le pauvre Marc Borduas qui venait de jouer un vilain tour à son cher époux en lui disant :

— Tu n'es qu'un bougre de «dinateur disjoncté», un bougre de «Nintendo cabossé», un niais «télévisé», «un Bob l'éponge asséché» !

Sans parler de la jeune Jane Édith Caldwell qui traite tous les clients capricieux de «vieilles pizzas all dress»!

Henry Firmin McLean et Clothilde Marchand se disent «Hot» et «Super» alors que de leur avis tous les autres habitants de Prologue seraient «full coco»!

Chloé Lavoie parle à sa grenouille ainsi:

— «Tsé j’veux dire, genre»!

M’est d’avis, à voir la «binette» de la pauvre grenouille, qu’elle ne comprend pas du tout ce que veut lui dire sa maîtresse.

Encore faut-il qu’une grenouille ait de l’entendement : ce dont je ne suis pas convaincu !

Il y a Madame Pauline Lemieux qui dit que monsieur le curé est «super cool».

Lorsque je lui ai demandé ce que cela signifiait, elle m’a candidement avoué son ignorance. Il paraît qu’elle le saura bientôt.

Allons-nous adopter un langage qui n’est pas le nôtre et pour lequel nous n’avons d’autres références que celles du futur? Quel embrouillamini! C’est à y perdre son latin.

Pis encore, si toutes ces expressions sont ajoutées ou mélangées à celles qui font déjà partie de notre «parler populaire», plus personne ne saura de quoi l’autre discute.

Augustin Lebeau, journaliste



Enfants cruels — Pays de froid et de neige

Prologue, mardi 14 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

La poésie sculpturale des vallons de neige et les chansons du vent commencent à s'étirer ou du moins à nous étirer la patience. Toujours ce froid et ce vent qui n'en finissent pas de s'acoquiner pour nous rendre la vie misérable. Le soleil a beau faire, il n'y peut rien.

Ce pays, dans lequel je vis, est un pays de froid et de neige. Quiconque dirait le contraire est un fieffé menteur.

Il y a d'abord les maisons que l'on doit construire pour résister à l'hiver. Certes, le bois est le matériau le plus commun, mais c'est aussi celui qui isole le mieux nos maisons.

Pis, il y a le poêle à bois! On aura beau dire, on aura beau faire, le poêle à bois qu'on chauffe à blanc est souvent le seul rempart contre la froidure dans la maison.

Ce matin, malgré le froid, je me suis rendu au moulin banal voir mon ami Magloire.

Vous le connaissez sans doute, c'est le meunier de la seigneurie Prologue. J'aurais à raconter anecdote après anecdote et bien des excentricités au sujet de mon ami, le meunier. Mais, j'aurais aussi bien des malheurs à vous confier.

Pardonnez-moi de dire chose pareille, mais les enfants sont cruels et sans pitié, ne trouvez-vous pas ?

Avouez-le, lorsqu'ils voient quelqu'un d'un peu différent des autres, quelqu'un qui a un défaut physique ou un aspect inhabituel, des yeux bizarres, des cheveux en bataille, une taille plus ou moins grande que la norme, les voilà qui se lancent à sa poursuite, se moquent de lui sans la moindre pitié, lui donnent toutes sortes de sobriquets, le suivent partout et font de sa vie un véritable cauchemar.

J'ai le regret de dire qu'il n'en allait pas différemment du temps de la mère de Magloire en dépit de notre tendance à idéaliser le passé. Chaque fois que la pauvre femme sortait de sa petite chaumière, elle était suivie par toute une troupe d'enfants bruyants et grossiers qui criaient «Cuisses de grenouille»! «Cuisses de grenouille»! Ils allaient jusqu'à imiter le

bruit du coassement «Choa ! Choa !» Tout cela parce qu'elle avait une infirmité à une jambe et qu'elle sautillait plus qu'elle ne marchait.

Bien que cela la blessât au plus haut point, elle ne manquait cependant pas de prier pour ces enfants à l'église. Elle avait, en vérité, grande affection pour les très jeunes enfants et, quand l'occasion se présentait, elle leur parlait avec gentillesse.

Seuls les plus âgés de ces enfants étaient un problème, et plus particulièrement les garçons. Le pire de tous était un gamin du nom de Simon Lefort. C'était lui le meneur pour ainsi dire, le plus insolent et le plus méchant à son égard.

Magloire souffrait beaucoup de ces affronts faits à sa mère. Un beau jour, nous avons convenu de donner une leçon à Simon. Je ne dirai pas ce que nous avons fait, car ce n'est pas un exemple à suivre, mais je puis vous dire qu'à partir de ce jour-là, la mère de Magloire ne fut plus jamais inquiétée par ce polisson.

Je tergiverse et le temps fuit!

Je disais que je m'étais rendu au moulin de mon ami Magloire. J'y suis arrivé vers les 7 heures. C'est que comme tout le monde ici, à Prologue, je me lève avec le soleil. Il y avait des gens qui avaient passé la nuit dans la salle des habitants. Il y avait, le père Leroux et ses deux gars, le père Tremblay et son jeune ainsi que les deux frères Leblanc. Tous de la seigneurie d'en face.

— Je n'ai pas beaucoup de temps pour te parler mon Augustin, a crié Magloire, faut que le moulin marche tant qu'il y aura de l'eau et du blé à moudre.

Finalement, j'ai piqué une jasette aux habitants qui étaient à attendre leur mouture.

— «On vient faire moudre «icitte» parce que Magloire c'est le meilleur. Et pis, ils ne sont pas nombreux à moudre quand y fait «frette» de même, me dit le père Leroux. Prends-en ma parole, «l'écrivailleux», y moud la plus belle fleur à des lieues à la ronde ton Magloire. Et pis on s'est ben amusé. Les frères Leblanc ont partagé leur p'tit blanc pas piqué des vers... On a dansé un peu pour se dégourdir les jambes pis on a chanté des chansons pour passer le temps : le poêle chauffait, le moulin marchait», balbutia ou plutôt «mâchouilla» Joseph Alcide, l'aîné des Leroux qui avait certainement un peu abusé non pas de la chaleur du poêle mais plutôt de celle du p'tit blanc.

J'ai laissé tous ces gens à leur plaisir et j'ai continué ma promenade quotidienne du côté de la rivière La Serpentine...

Ah! Cet hiver qui modèle le pays. Ce froid a quand même quelques avantages. Le principal concerne les chemins. Enfin, il faut s'entendre. Encore là, il y a du bon et du moins bon.

Par exemple, quand la Serpentine est complètement gelée, ce qui ne devrait tarder, il est facile de la traverser pour rendre visite aux amis et à la famille de la seigneurie de la Vadrouille.

On balise alors, à l'aide d'épinettes ébranchées, un chemin qui mène le voyageur jusqu'à Saint-Hyacinthe. Cette grande surface glacée recouverte de neige et sans obstacle à la vue du promeneur a des charmes poétiques, certes, mais elle se révèle surtout très pratique dans les déplacements.

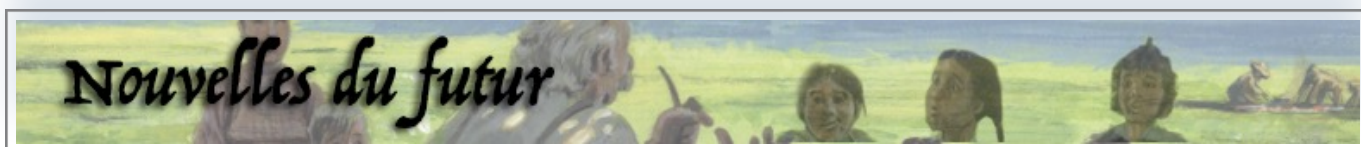
On y est souvent à l'abri du vent, car de grands arbres et la berge escarpée à plusieurs endroits l'empêchent de frapper les visages. Mais, il arrive aussi que le vent remonte la rivière comme dans un couloir. À ces moments-là, il vaut mieux ne pas le prendre de face.

Il y a également les jeux. Quand le temps le permet, on organise des courses de chevaux sur la rivière. On y chausse aussi les patins sur l'espace qu'entretient le passeur Trefflé Bellerive dans la baie des Bleuets tout près du quai du marchand Lavoie.

Il y aussi cette partie de hockey qui en sera à sa deuxième édition. L'an passé, lorsqu'on a installé les lignes, les jeunes du futur nous ont expliqué comment jouer. C'est maintenant devenu une tradition. Cette fois-ci, il est certain qu'on pourra raffiner le jeu, car on obtiendra d'autres explications dans la correspondance avec le futur.

Mon frère Pierre m'a raconté qu'à Québec, il avait vu des espèces de voiliers sur patins sillonner la surface glacée du fleuve. Ce sont de simples traîneaux avec un mât et une voile. Le vent gonfle la voile et propulse le traîneau et son équipage à des vitesses inimaginables.

Et, que dire des combats de balles de neige...!



Hier, j'ai croisé la domestique du forgeron, Clothilde Marchand.

Son visage était rayonnant. Elle se dirigeait d'un pas rapide vers la ferme des McLean localisée près de la baie aux Canards et du ruisseau Saperlotte.

Je me suis permis de l'interpeller.

— Qu'est-ce donc qui vous fait tant sourire, Mademoiselle Clothilde?

Elle s'arrêta net et me toisa sans vergogne au point de me rendre mal à l'aise et elle finit par dire:

— C'est la lettre de l'un de mes correspondants, un certain Philippe. Il dit que, dans le futur, ils ont des voitures très différentes des nôtres.

Sans que je comprenne pourquoi, elle s'est mise à rire à gorge déployée.

— Que trouvez-vous donc de si amusant dans cette assertion, m'zelle Clothilde.

— C'est parce que le jeune Philippe me dit qu'ils «ont des quatre roues»! — D'après vous, M'sieur Lebeau, elles ont combien de roues les carrioles et les charrettes des habitants de Prologue!

— Hein! Elles ont combien de roues nos voitures!

Je fus bien obligé d'admettre qu'il n'y avait là rien de nouveau.

— Je vais de ce pas, dit-elle, faire lire ma lettre à Henry-Firmin. Peut-être y verra-t-il un sens caché que je n'ai pas compris.

— Je suis certaine que les habitants du futur n'ont pas inventé la roue, dit-elle avec bonne humeur!

Elle est repartie d'un pas alerte en chantant, d'une assez jolie voix, une adaptation d'une fable de Jean de La Fontaine: «Le corbeau et le renard».

Je l'ai suivi, curieux d'entendre la version chantée qu'elle faisait de cette petite fable connue de tous les enfants de Prologue. Voici donc ce chant:

Un jour maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait dedans son bec un fromage glacé;
Lorsque maître Renard, attiré par l'odeur,
L'accoste poliment par ce propos flatteur.

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Bonjour, maître Corbeau, comment nous portons nous?
Merci, maître Renard, je ne vais pas mal; et vous?
Tous mes enfants sont bien hors mon p'tit nouveau-né,
Qui, par ces derniers froids, s'est très fort enrhumé

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Peste! maître Corbeau, vous êtes joliment mis:
Vous vous faites pour sûr habiller à Paris!
Oui, répond le nigaud, à ce propos flatteur
Et lui donne aussitôt l'adresse de son tailleur,

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Certes, si vot' ramage répond à vot' pal'tot,
Vous enfoncez Dupré, Laplanche et Marillot;

Chantez-moi donc quelq'chose, une ariette, un rien:
Car chez vous d'père en fils, chacun naît musicien.

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,
Entonne sans façon le grand air du Barbier;
Mais comme il faut ouvrir la bouche pour chanter
Il laisse tomber par terre son fromage glacé.

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Alors maître Renard qui comptait là-dessus,
Saute sur le fromage, et rit comme un bossu.
Merci, maître Corbeau, je vous ai fait poser:
Vous n'êtes pas bien mis, vous n'savez pas chanter,

Pas même Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Alors, maître Corbeau resta tout confondu:
Juste ciel! Quel malheur! le duel est défendu.
Je suis volé, dupé: maudit soit le destin!
Le doyen des corbeaux passer pour un serin!

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Or donc de ces couplets, la morale voici:
Corbeaux, petits et grands, retenez bien ceci:
C'est qu'il est maladroit a dit un vieux gourmand,
Quand on aime le fromage, de chanter en mangeant.

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la !

Ébindidon! Elle était de bien bonne humeur, m'zelle Clothilde!

Augustin Lebeau, journaliste



Musique et soirée dansante à l'auberge

Prologue, jeudi 16 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le temps s'est adouci. Il fait bon circuler dehors depuis deux jours. Le vent nous a quittés sans laisser d'adresse. Personne ne s'en plaint. Le soleil brille et nous réchauffe le corps et le coeur: il faut croire qu'il a accepté notre invitation.

Samedi prochain, il y aura une danse à l'auberge l'Harfang des Neiges.

De temps en temps, Madame Chiasson engage un violoneux et les clients de l'auberge, auxquels se mêlent quelques résidents de la seigneurie, se lancent dans des quadrilles, des cotillons, des rigodons endiablés.

La jeunesse du village s'y retrouve, et cela même si monsieur le curé déconseille fortement ces épanchements.

Il faut dire que, dans ces soirées, les jeunes s'en donnent à cœur joie. Lors de la dernière fête, on a vu la jeune

Caldwell et son amoureux, Luc Papineau, se regarder dans le blanc des yeux toute la soirée.

Nom d'une pipe! Il paraît qu'il y a un mariage dans l'air. Soyez assurés que j'irai aux nouvelles et que vous serez invités à la noce!

À chacune de ces soirées, Monsieur MacPherson y va d'un petit air de cornemuse ce qui a pour conséquence de vider la salle en quelques instants.

Heureusement, tous reviennent une fois la cornemuse silencieuse. Les danseurs préfèrent, dans ces moments-là, sortir quelques minutes pour prendre un peu d'air frais. Cela n'empêche pas notre ingénieur de nous faire entendre une musique qu'il est le seul à apprécier.

J'ai déjà conversé de la musique écossaise avec un ami (Antoine Lafond) qui est allé faire un séjour en Écosse. Lors de ce voyage, il en a profité pour aller entendre une lutte musicale des joueurs de cornemuse au théâtre d'Édimbourg situé en face du Register-Office.

On l'avait invité à ce concert. Il écouta ces airs avec une résignation exemplaire. Lorsque son hôte lui demanda s'il n'était pas ravi, il répondit :

— Beaucoup, mais j'aurais aimé un peu plus de variétés, car ces airs mélancoliques m'agacent.

Étonné, son hôte lui expliqua :

— Ces airs mélancoliques ! ce sont des airs de mariage !

Il fut mortifié et son hôte aussi.

Cependant, il persista dans son apprentissage et un jour il assista à une lutte de «pipers». Je vous raconte son histoire.

La salle était pleine de spectateurs qui semblaient jouir d'avance d'une fête toute nationale.

Les joueurs de cornemuse viennent pour cette solennité de diverses parties des montagnes, portant tous l'antique costume de leur clan ; chacun s'avance à son tour sur le théâtre, avec une fierté qui rappelle que le joueur de «piper» était autrefois un des principaux officiers héréditaires de la queue (tail) ou suite de chef.

Le premier exécuta, en marchant, un de ces airs qui font partie en quelque sorte de la tradition historique de certains exploits de chaque clan ou des sites qu'il habite. Un second lui succéda, et joua avec le même feu ; puis un troisième et un quatrième, etc. Il y en eut plusieurs qui accompagnaient les efforts de leurs poumons d'un mouvement presque convulsif de leur corps.

Antoine m'a confié avoir alors distingué que les airs n'étaient pas les mêmes ; mais il y avait, à son avis, si peu de variété dans les sons de l'instrument, l'étendue du clavier était si petite, qu'il comprit très bien que des voyageurs aient cru qu'un seul et même air était exécuté par tous les compétiteurs.

Il m'a affirmé que les émotions exprimées par le visage et les applaudissements des juges, lui servirent autant que son oreille pour faire la différence des «pibroc», espèce de variations ou de marches guerrières, avec les «coronac», ou airs de tristesse, et les «reel», ou air de danse.

Il m'avoua cependant qu'une pareille musique devait avoir, même pour l'étranger, un autre caractère dans les grottes sombres des montagnes, et sur une côte où mugit une mer houleuse.

La cornemuse gaélique comme celle que possède Monsieur James MacPherson diffère de la musette des provinces françaises par la forme plus que par le son. Elle n'a qu'un seul chalumeau, et trois bourdons ; le chalumeau est percé de huit trous, sept antérieurs et un derrière. La gamme ne se compose que de cinq notes.

Une cornemuse, une claymore et un costume complet ont été le prix du vainqueur de la compétition.

Antoine m'a également confié que ce concert annuel avait lieu sous les auspices de la société «highlandaise» (highland-society), qui donne aussi des bals charmants aux demoiselles d'Édimbourg: comme ces demoiselles aiment autant la danse que la musique et la littérature, la société «highlandaise» est très populaire à Édimbourg.

Lors de ce voyage, Antoine s'est aussi intéressé à la musique de la basse Écosse. Il prétend qu'elle s'éloigne tous les jours davantage de celle des Highlands; mais elle conserverait, dans toutes ses modifications, un certain vague qui prête plus à l'expression plaintive du regret qu'aux cadences sautillantes de la joie.

En général, dans la musique des trois royaumes, il n'est d'airs vraiment gais que ceux qu'on applique à des paroles folles, à des refrains qui n'ont ni rimes ni raison: ce sont les «flon flon», les «ta la la», les «landerirette» des Français et de nos propres chansons.

Aussi les peines de l'amour, ou la mélancolie sublime qu'inspire le deuil de la nature dans un climat sombre, et le deuil de la patrie pleurant son indépendance, ses anciens rois et ses héros, sont exprimées dans des ballades fort populaires.

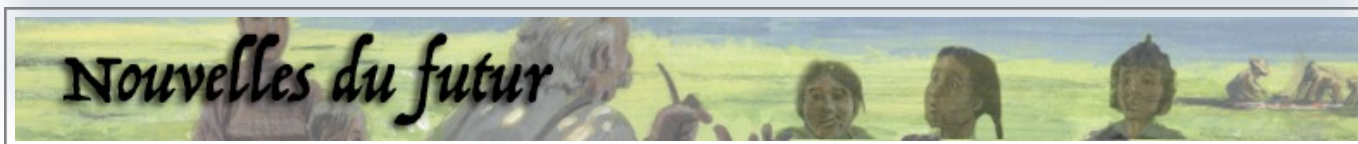
Je sais que Madame Pétronille Papineau possède un cahier de chansons irlandaises et écossaises. Je vais lui demander la permission de consulter cet ouvrage pour vous faire part des titres et musiques qu'il contient.

Revenons à la dernière fête donnée à l'auberge où l'on a vu, comme je vous disais, la jeune Caldwell et son amoureux, Luc Papineau, se regarder dans le blanc des yeux toute la soirée.

Il faut ajouter à ce petit scandale le fait suivant: Clothilde Marchand et Henry Firmin McLean ont dansé et dansé comme ce n'est pas permis. Le jeune McLean est reparti chez lui rouge comme une pomme mûre tellement l'exercice lui est monté à la tête.

Il y avait aussi la belle Vitaline Lavoie que le jeune Étienne Simard, neveu du vieux pingre et ennemi juré du marchand général, n'a pas quittée des yeux de la soirée.

Bon, voilà que j'en suis à marier tout ce beau monde. Je vois peut-être des choses. J'imagine un peu trop... Enfin, l'avenir le dira.



Ce matin, la jeune domestique de Madame Chiasson est venue me voir. Voici la teneur de ses propos:

— Avant que Madame Chiasson ne vienne une autre fois vous rapporter mes essais et mes déboires au sujet de la télévision, je suis venue en faire part moi-même! En fait, je commence à perdre la tête avec cette histoire!

— Marie-Pier, une de mes correspondantes, m'a dit que la télévision était branchée de fils. Je n'ai pas vraiment compris comment il pouvait pousser des branches à une boîte.

La suite de ses propos m'a laissée encore plus perplexe. En effet, il paraît que ces branches sont munies, elles aussi, de fils.

— Sapristi !, dit-elle, quelles sortes d'arbres ont-ils dans le futur pour que, l'été venu, ils ne soient plus couverts de feuilles? A-t-on déjà vu un pareil arbre ! Imaginez un peu, des fils à coudre au lieu de feuilles! Vous comprendrez mon étonnement, Monsieur Lebeau.

— De plus, m'zelle Marie-Pier prétend que, dans le futur, il y a des gens qui décident de la météo (c'est le temps qu'il fait dehors). Si j'ai bien compris les explications de ma correspondante, il semble qu'il n'y ait qu'une seule personne qui décide si le temps sera gris ou ensoleillé.

— Ben quoi, ce n'est pas possible ! Qui est donc cette personne ? Le bon Dieu !

Puis, Jane-Édith Caldwell fit silence. Je voyais bien qu'elle réfléchissait à la question. Elle finit par ajouter:

— Dites, Monsieur Lebeau, ce serait bien d'instaurer une alternance à Prologue pour que chacun puisse décider à tour de rôle de la température du jour! (Ça ferait changement du temps fou et changeant que nous avons depuis que nous communiquons par les LIGNES avec les gens du futur).

— Un système d'alternance pareil à celui des saisons ou des cultures serait sans doute le plus approprié pour éviter qu'il y ait des jaloux!

— J'aimerais bien pouvoir décider de la pluie et du beau temps, moi! Je crois que cela me reviendrait de droit après tout, c'est moi qui vous en ai fait part la première!

— Et puis, comme tout finit par se savoir dans ce village, j'aimais mieux venir vous en parler moi-même! «ça m'évitera de devenir rouge de honte et de devoir me cacher chez-moi pour digérer le fait que tout le monde sourit d'un drôle d'air en me voyant!

Ouf! Cette jeune fille m'épuise avec ses idées farfelues.

— Allez, cette journée, je vous la souhaite bien bonne, dis-je, excédé!

Voyant mon énervement, Jane Édith est repartie aussi prestement qu'elle était arrivée. Elle semblait bien fière de sa trouvaille. M'est d'avis que sa correspondante lui en a raconté une bien bonne.

Voyons donc, comment peut-on être aussi naïf et croire qu'un pauvre mortel décide du temps qu'il fera.

Comment un pauvre mortel peut-il commander une tempête de neige, une sécheresse ou bien des vents à écorner les bœufs?

Ici, au village, il y a le vieux Josuas Simard qui sait lire, mieux que quiconque, le ciel et ses manifestations naturelles, mais il n'a jamais eu la prétention de se substituer à Dieu pour décider du temps qu'il fera à Prologue.

M'est d'avis qu'il ne désire pas prendre ces sortes de responsabilités. Imaginez qu'un tel homme existe à Prologue et qu'il ait décidé de la terrible tempête de neige que nous avons eue l'hiver dernier et, au cours de laquelle plusieurs enfants ont bien failli perdre la vie.

Me semble qu'un tel homme ne ferait «pas long feu» par chez nous!

Alors je ne peux croire que les gens du futur confient à un seul homme la responsabilité de leurs humeurs... si vous comprenez ce que je veux dire!

Augustin Lebeau, journaliste



Le futur aurait une mauvaise influence sur les habitants de Prologue!

Prologue, dimanche 19 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Hier, le vent qui soufflait doucement sur la seigneurie s'est évanoui à la lueur de la lune après qu'il eut chassé gentiment les derniers nuages et leurs flocons. Aujourd'hui, il fait un soleil radieux quoique le thermomètre indique seulement 25 degrés Fahrenheit.

Je vous raconte ce qui s'est passé depuis la petite soirée de danse qui a eu lieu hier, à l'auberge, l'Harfang des Neiges.

Ce matin, aux petites heures, monsieur le curé était chez madame Chiasson. Inutile de vous dire que ça parlementait ferme.

Évidemment, la discussion a porté sur l'échappée de samedi soir.

Monsieur le curé a reproché à madame l'aubergiste d'avoir permis de tels épanchements en pleine période de l'Avent, un temps pour faire pénitence, jeûner et se préparer à la naissance de l'Enfant Jésus.

Des sources fiables m'ont assuré que madame l'aubergiste a tenu son bout.

Faut dire qu'elle avait des arguments en sa faveur. Elle aurait expliqué à notre directeur spirituel que, dans le futur, les gens étaient laissés entièrement libres de pratiquer leur religion et que personne ne leur en tenait rigueur.

Et oui! La correspondance avec les gens du futur est porteuse de changements.

Toujours est-il que l'aubergiste a prétendu qu'il y avait, dans le futur, beaucoup de «party» de bureau dans lesquels les gens dansaient, chantaient et festoyaient.

Inutile de vous dire que cette révélation a eu pour effet d'ébranler fortement notre curé.

Pis encore! L'aubergiste a conclu son entretien avec notre bon pasteur en affirmant que les habitants du futur avaient même inventé un système dénommé «opération nez rouge» dont le but était d'aider les gens en état d'ébriété à retourner chez eux.

Il paraît que notre bon curé a quitté l'auberge en furie, le visage rouge de colère. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'était pas très content de la tournure des événements.

Donc, ce matin, durant le sermon, il est revenu à la charge devant tous les paroissiens. Il a été intraitable. Qui donc peut discuter avec un curé pendant qu'il est en chaire?

— Tous ceux qui étaient présents à cette soirée devront venir se confesser, a-t-il crié à tue-tête, les yeux exorbités.

Puis, sans prévenir, il nous a tourné le dos et fait silence quelques minutes. Cela fit grand effet sur tous les gens présents, y compris les fins finauds qui ont l'habitude de railler les colères de notre bon curé.

Lorsqu'il s'est finalement retourné vers nous, il avait repris son sang-froid. Il finit par dire, l'air exaspéré:

— Je vais discuter avec le seigneur Prologue de ces communications avec le futur qui semblent avoir une mauvaise influence sur plusieurs d'entre vous. Je constate que ces échanges et les propos qui y sont tenus transforment de doux chrétiens en de féroces contestataires des préceptes établis par la Sainte Église catholique.

Diantre! J'en tremble encore. Plusieurs d'entre nous ont quitté l'église la tête basse.

Vous comprendrez que certains envieux en ont profité pour nous défigurer de leurs yeux accusateurs comme si nous étions coupables des pires crimes de l'humanité.

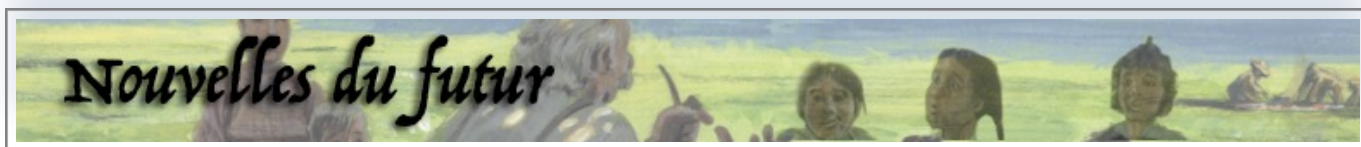
D'autres, comme Henry-Firmin McLean et Clothilde Marchand, sont sortis de l'église la tête bien haute.

Ceux-là ne se sont pas laissés impressionner par le sermon de monsieur le curé; encore bien moins par les grenouilles de bénitier et les punaises de sacristie qui croient être la conscience de notre communauté.

Diantre! Clothilde Marchand s'est même permis de faire une méchante grimace à madame Perrette Lacoste. Il s'en est fallu de peu pour que la jeune domestique ne la chasse de l'église à grands coups de pieds dans le derrière.

Inutile de vous dire que cette dernière est allée, subito presto, se plaindre du geste de Clothilde Marchand auprès de monsieur le curé Chandonnay.

Ma foi! je suis inquiet, surtout que Noël approche. Ce n'est pas un temps pour les chicanes. Noël, c'est la fête de la joie et de l'amour.



Ce matin, Chloé Lavoie est venue me voir pour me questionner sur les arts martiaux et le «taekwondo»!

En fait, elle m'a demandé si je croyais que le taekwondo était une forme d'art comme le dessin et la peinture.

— Ne serait-ce pas plutôt un art guerrier, dis-je avec désinvolture. J'ai lu quelque part, que les habitants de la Corée, il y a de cela des siècles et des siècles ont développé différents arts martiaux de

combat, à mains nues et avec armes; des techniques de poings et de pieds qui permettaient aux guerriers de combattre à mains nues.

— Comment se peut-il qu’une jeune fille du futur pratique un art guerrier me demanda Chloé, incrédule?

— Je l’ignore, chère petite. Il faudra le demander à votre correspondante, mais j’avoue que cela ne laisse rien présager de bon.

La pauvre petite s’en est retournée, la mine basse. Je crois bien qu’elle en est encore éberluée par mes connaissances. Elle dit à qui veut l’entendre que je suis un grand savant.

Trefflé Bellerive est inquiet, mais il a enfin reçu une belle lettre. Cependant, Mesdemoiselles Myriam et Kathy lui ont écrit que dans le futur, le métier de «passeux» n’existe plus.

— Trefflé craint que les échanges avec les gens du futur ne donnent l’idée à certains notables de Prologue de construire un pont sur la rivière la Serpentine.

— C’est-y pas croyable, qu’il m’a dit! Ça ti pas d’allure.

— Chu pas certain, a-t-il ajouté, qu’y a pu personne qui traverse les rivières à l’aide du bac ou de la chaloupe?

— Vous imaginez! m’sieur Lebeau, c’est le métier que faisait mon père. Je serais bien triste de changer de profession avant d’aller rejoindre le gars d’en haut. Je me fais vieux vous savez, et mon travail je l’aime ben.

— Par la barbe de mille dragons, dis-je! Et si ces jeunes filles faisaient erreur! Comment peuvent-elles savoir qu’il n’existe plus de bac dans le futur. Ont-elles sillonné toutes les rives, toutes les berges des rivières qui serpentent ici et là sur le vaste territoire du Bas-Canada?

— Ouais, z’avez ben raison, m’sieur Lebeau...j’cré ben que je vais me contenter de votre réponse.

— Pis! Sont ben curieuses et écornifleuses les jeunes filles du futur. Bougre! Imaginez qu’elles m’ont demandé si j’avais une femme dans l’œil. C’est une ben curieuse expression... vous trouvez pas, m’sieur Lebeau?

J’allais répondre à cette question lorsque monsieur le curé Chandonnay est arrivé à la belle épouvante. Une affaire urgente requérait ma présence.

— Je vais réfléchir à tout cela, dis-je à monsieur Bellerive avant de le quitter.

— M’est d’avis que cela ne l’intéressait déjà plus, car il m’a tourné le dos sans demander si je reviendrais le voir au cours de la journée.

Augustin Lebeau, journaliste



Naissance, mortalité et légendes

Prologue, mardi 21 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, tout a été calme.
Aucun vent n'a montré son
vilain museau et notre invité
est demeuré avec nous toute
la journée. Il a rayonné pour
notre bien-être, et il a réussi à
faire monter le mercure du
thermomètre jusqu'à 36
degrés Fahrenheit. Serait-ce
que dame nature sent venir
Noël ?

Ma journée a été marquée par deux événements très différents. Ce matin, j'ai accompagné le docteur Harris à l'extrémité est de la seigneurie de la Gâtine, en haut, du côté de l'aurore, pour assister à la naissance d'un petit enfant.

À cette heure-là, la nature s'éveille, pleine des mystères de la nuit. Une belle symphonie qui montait de la terre a percé le manteau de neige et est allée droit vers le ciel comme les pleurs de l'enfant nouveau-né.

Ce soir, à l'autre bout de la seigneurie de la Chamaille, vers le couchant, je suis allé avec monsieur le curé Chandonnay qui avait été mandé pour donner les derniers sacrements et fermer les yeux d'un pauvre vieillard qui attendait la mort sans sourciller.

Ce matin, c'était le commencement, la joie, l'espérance; ce soir c'était la douleur, une vie qui s'est éteinte.

Et dire que c'est ça la vie! Et entre les deux, il y a le va-et-vient des habitants de Prologue qui vaquent à leurs occupations.

Au village, c'était jour de courrier. Le conducteur de la diligence a laissé une grosse malle remplie de journaux et de lettres au comptoir de l'auberge où travaille monsieur Casimir, notre maître de poste.

Comme je l'ai déjà mentionné, c'est monsieur Casimir qui s'occupe de la distribution des lettres. L'arrivée de la diligence est toujours une fête, car cela signifie qu'il y aura bientôt lecture publique à l'auberge.

J'ai profité de l'occasion pour aller faire un brin de jasette avec madame Chiasson. Je lui ai parlé du nouveau-né et du pauvre défunt. Cette histoire a eu pour effet de plonger l'aubergiste dans des souvenirs d'enfance.

Elle en a profité pour me raconter une légende des îles. C'est la légende du «CORPS MORT».

Les gens des îles racontent que cet endroit aurait impressionné les premiers navigateurs par la présence de milliers de loups-marins et vaches marines. L'origine de ce nom viendrait du fait que vue de la mer, l'endroit a la forme d'un mort sur suaire.

Madame Chiasson se rappelle que c'est un endroit de roches et de battures. Il est désertique et la végétation n'a pas de prise pour s'enraciner. C'est la chasse aux loups-marins qui poussait les pêcheurs des îles à aller au Corps-mort.

Ils y avaient installé des cabanes pour faire la pêche. Parmi les premières familles de l'endroit, il y a eu les Vigneau de l'Anse-à-la-Cabane. Au début, les pêcheurs n'avaient pas de cabane et allaient à la chasse le matin pour ne revenir que le soir.

Il paraît que lorsque les pêcheurs se faisaient prendre par la noirceur ou bien encore le mauvais temps ils n'avaient pour abri que leur canot renversé.

Le père de madame Chiasson avait coutume de dire que les pêcheurs y menaient des vies misérables.

Il paraît qu'il y avait des centaines de corbeaux plus noirs les uns que les autres qui fréquentaient cet endroit. Madame Thérèse se souvient y être allée avec ses parents.

Ils étaient en visite chez Ti-Gus, un frère de sa mère. Josephte, l'épouse de ce dernier était sur le point d'accoucher et il n'y avait ni sage-femme ni médecins pour l'aider. Elle était dans ses dernières douleurs.

C'est la mère de Thérèse qui a aidé la femme à mettre son enfant au monde. L'expérience a fortement impressionné notre amie. Les cris de douleurs, le sang et le nouveau-né qui avait une tignasse bien fournie de cheveux noirs sont des sons et des images encore aujourd'hui très présents à l'esprit de l'aubergiste. Il paraît que les cheveux du petit étaient noirs comme les plumes des corbeaux.

Certains pêcheurs prêtaient aux corbeaux toutes sortes de pouvoirs et voyaient dans leurs déplacements des signes de bonne ou mauvaise.

Pardi! Les croyances de ces pêcheurs ne sont pas tellement différentes des nôtres et de certains autres peuples.

Par exemple, mon ami Jérôme Lagibotière qui a parcouru le pays en tout sens m'a déjà raconté que la mythologie des Haïdas, comme celle d'autres tribus de la côte centrale et septentrionale, se fonde sur le cycle épique de récits sur le Corbeau et ses divers exploits.

Pour ces gens, le Corbeau est un véritable filou qui libère l'humanité, enfermée dans une coquille de palourde, et qui ensuite, dans un récit, met de l'ordre dans l'univers, pour le menacer dans le suivant de le replonger dans le chaos.

Selon eux, le Corbeau est la créature la plus cupide, malicieuse et lubrique imaginable, mais, presque sans le vouloir, il enseigne aux humains comment mener une bonne vie.

Il y a, paraît-il, plusieurs centaines de récits différents sur le Corbeau.

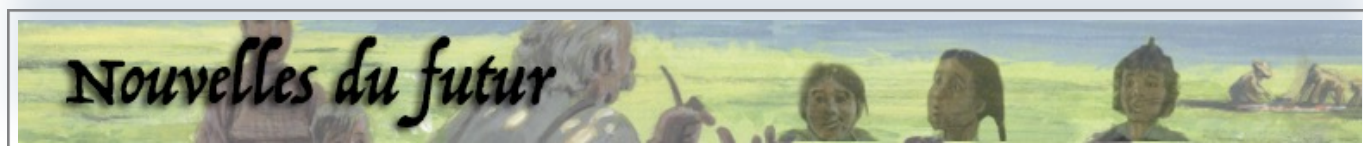
Un des plus connus raconte comment le Corbeau s'était déguisé pour pénétrer dans la maison du Chef du Ciel, auquel il déroba le soleil, la lune et les étoiles pour les donner à l'humanité.

De nombreux autres récits décrivent des rencontres du Corbeau avec des êtres surnaturels et montrent comment il a obtenu d'eux pour les humains d'autres choses utiles, par exemple l'eau douce, le saumon, le barrage à poissons et la maison, qu'il a dérobée au Castor.

Jérôme m'a expliqué que les gens de cette nation ont de nombreux emblèmes qu'ils utilisent sur tout, des tatouages aux mâts totémiques.

Jérôme dit qu'il a bien vu de ces tatouages sur les cuisses, la poitrine, les épaules, les avant-bras, le revers des mains et même toutes les articulations des doigts.

Voilà de bien belles et curieuses histoires. Je n'imagine pas les habitants de Prologue ainsi coloré et cette pratique de tatouage sur le corps humain n'a certainement pas cours dans le futur.



Jos Languille est inquiet. Il est allé voir monsieur Casimir pour lui demander si la machine spatio-temporelle ne serait pas défectueuse.

Il dit avoir raconté quelques-uns de ses voyages à ses correspondants, Audrey, Nathalie et Jean-Philippe. Il croyait bien que sa dernière lettre allait intéresser ses amis du futur.

Et bien non! La réponse à sa lettre fut décevante, car il n'a eu aucun commentaire concernant ses péripéties qui, il faut le dire, ne sont pas le lot du commun des mortels.

— Ne serait-ce pas l'orgueil qui vous excite ainsi m'sieur le «quêteux»? questionna le maître de poste.

Cette question eut pour résultat de rendre le quêteux fou de rage.

J'ai dû intervenir pour calmer le pauvre homme. Il voulait démonter la machine spatio-temporelle et monsieur Casimir tentait, par tous les moyens de l'en empêcher.

Imaginez! Démonter la machine spatio-temporelle. Cela aurait sûrement été la fin de nos échanges avec le futur vu que personne ne sait comment la remonter.

Déjà que nul ne peut expliquer son fonctionnement, pas même les savants qui l'ont construite.

Toujours est-il, que j'ai fait valoir à Jos Languille que ses correspondants avaient peut-être failli à un devoir élémentaire à savoir, donner suite au contenu de sa lettre.

Je lui ai rappelé que bien des habitants de Prologue venaient me voir pour me faire lire leurs lettres et que j'y ai souvent remarqué des oublis du genre.

C'est un peu comme si leurs histoires ne se rendaient pas à destination, ne traversaient pas les LIGNES.

M'est d'avis qu'il s'agit d'abord d'un manque de suite dans les idées de certains correspondants, et pour d'autres, d'un manque d'urbanité, de civilité, de politesse à savoir, cette élégance des mœurs faite de courtoisie, d'amabilité, de prévenances.

Dans ses *Réflexions sur la politesse des mœurs* (1696), J.-B. Morvan de Bellegarde a écrit que: «La civilité exige qu'on ait de l'attention à ce qu'on nous dit: et que nous ne rêvions pas à d'autres choses, quand on nous fait l'honneur de nous parler ».

La politesse, comme je la conçois, dis-je, n'est pas une question d'apparence, de basses flatteries, de dissimulation et de bonne conduite. Bien au contraire, j'y apporte la dimension d'une intériorité; la politesse a une âme: la nôtre. Il n'est point de véritable politesse sans morale, sans bonté, sans bienveillance et sans une certaine sensibilité: la sensibilité à autrui.

J'avais dit tout cela sans reprendre mon souffle. Jos Languille et le maître de poste m'ont écouté sans jamais me couper la parole. À ma grande stupéfaction, lorsqu'à mon tour je fis silence, Jos Languille ajouta :

— «L'Homme du monde accompli sait parler à chacun de ce qui l'intéresse; il entre dans les vues d'autrui sans les adopter toujours; il comprend tout sans pour cela tout excuser. Comme la grâce, la politesse éveille l'idée d'une souplesse sans bornes; comme la grâce, elle fait courir entre les âmes une sympathie mobile et légère ». C'est, en quelque sorte, «une élégance de la vertu ».

Ébindidon! m'exclamai-je, abasourdi! Quelle intelligence, quelle culture, je vous salue bien bas, m'sieur le «quêteux»!

Cette dernière remarque fit sourire Jos Languille.

L'homme conclut que pour lui, la politesse c'était surtout le sentiment d'une responsabilité humaine pareille au sentiment d'amitié qui n'est pas soumis aux tyrannies des individus, mais à un rapport d'égalité entre eux.

Monsieur Casimir, qui, jusque là avait été muet, sortit tout à coup de son mutisme. Il mit fin à nos réflexions philosophiques ainsi:

— Ouais! Je ne suis pas certain que les jeunes du futur vont comprendre un traître mot de ce que vous dites, chers amis.

— Saperlotte, il ne serait pas plus aisé de dire à vos correspondants, m'sieur Jos, que vous seriez heureux de connaître leurs impressions sur vos aventures?

Pfft! En effet, dis-je, il y a là le visage «du gros bon sens».

Nous sommes repartis chacun chez soi. En cours de route, j'ai repensé aux paroles de Jos Languille.

J'avais déjà un grand grand respect pour le bonhomme. Mais à cela s'est ajoutée de l'admiration. C'est un homme du monde que je me suis dit. C'est un homme de cœur et cette découverte, a été possible malgré ou grâce à ses correspondants, c'est selon.

Augustin Lebeau, journaliste



Des nouvelles de Jovite Lambert — Patinage artistique...

Prologue vendredi 24 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quelle belle journée. Le soleil a brillé jusqu'à vers 3 heures de l'après-midi pour finalement laisser sa place aux nuages qui ont fait leur toilette pour la soirée du réveillon. Quoi de plus poétique et charmant qu'une messe de minuit sous les gros flocons de neige tombant langoureusement, rappelant la féerie de Noël.

Malgré mon âge, je suis toujours excité à l'approche des célébrations de Noël et du jour de l'An. Ma foi! Je dirais même que je ne tiens pas en place.

Ce soir, vers 11 heures, ma mère et moi nous nous habillerons pour ensuite nous diriger vers l'église pour la messe de minuit. Après la cérémonie religieuse, nous nous rendrons chez mon frère Désiré pour le réveillon de Noël.

Comme à mon habitude, je serai le dernier à entrer dans l'église parce que j'aime voir les paroissiens arriver de tous les coins de la seigneurie, mettre les chevaux à l'abri ou bien encore les attacher aux poteaux. J'aime voir les chevaux tranquilles, revêtus d'une grosse couverture les protégeant du froid.

Il en était de même lorsque j'étais petit. Le son des grelots, le crissement des lisses sur la neige enfin durcie, le scintillement des étoiles, la magie d'une nuit de Noël m'enchantait des jours durant.

Changement de propos! Les choses se sont arrangées au sujet de la soirée de danse à l'auberge; notre bon curé convenant qu'il n'y avait eu aucune malice. Quelques réprimandes privées ont suffi.

Il paraît qu'il a clos le bec de Firmin McLean et de Clothilde Marchand par une phrase qui demeurera sûrement dans les annales de Prologue:

— «Les jeunes du futur ont beaucoup d'influence sur vous. D'accord! c'est notre futur, nous ne pouvons pas le renier, mais, de grâce, vivons notre présent comme nous l'entendons».

Je vous confesse que je crois plutôt que monsieur le curé a voulu dire: «comme moi je l'entends» ou, ce qui revient au même, «comme notre Sainte Mère l'Église catholique l'entend».

Oyez! Oyez! Un étranger, ne parlant que l'anglais, s'est présenté au manoir seigneurial et a demandé madame Antoinette Lafrance. Il avait, pour elle, une lettre de son époux, Jovite Lambert.

Par la barbe de mille dragons! Quelle nouvelle, quelle nouvelle!

Depuis que Jovite est parti chercher de l'or dans l'Ouest canadien, son épouse n'avait reçu aucune nouvelle de lui et voilà qu'à la veille de Noël, un messenger venu de très loin apporte ce cadeau à madame Antoinette.

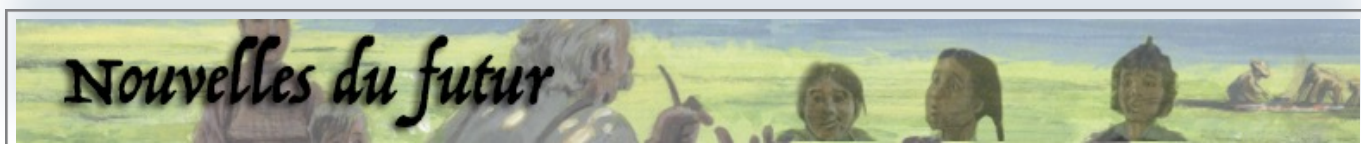
Il aurait été un roi mage qu'il n'aurait pas été mieux reçu.

Diantre! Je pensais que Jovite était mort, quelque part, dans ces contrées sauvages. On ne sait s'il reviendra bientôt, mais cette lettre va faire taire les mauvaises langues qui prétendaient que Jovite s'était enfui pour ne plus jamais revenir.

Certains sont allés jusqu'à dire qu'il s'était sûrement remarié et qu'il vivait sous un nom d'emprunt quelque part aux États-Unis d'Amérique.

Deux questions se posent maintenant: quand reviendra-t-il et a-t-il fait fortune?

M'est d'avis que les habitants de Prologue auront un bon sujet de conversation ce soir au réveillon! Je vous tiendrai au fait des prochains développements.



Hier matin, Chloé Lavoie a réuni tout un groupe d'enfants de l'école sur la patinoire que Trefflé Bellerive déblaie chaque hiver sur la rivière la Serpentine. Le but de l'opération: faire du patinage artistique.

L'affaire est bien bonne, car la plupart des enfants de Prologue n'ont pas de patins. Donc, il va de soi que seuls ceux qui en possèdent ont pu s'exécuter.

Nous avons passé une bonne partie de la matinée, monsieur MacPherson et moi, à regarder les enfants glisser sur la glace. Inutile de vous dire que ce n'était pas toujours très élégant, mais, enfin, il était évident qu'ils s'amusaient beaucoup.

Monsieur MacPherson m'a confié que, pour autant que l'histoire soit juste, les patins à glace seraient utilisés depuis le 12^e siècle au Danemark. Mais, ces patins là étaient faits en os.

Ainsi, d'après monsieur MacPherson, les premiers patins étaient des côtes ou des tibias d'animaux attachés sous des bottes. Ils permettaient à leurs usagers de se déplacer (en s'aidant d'un bâton muni d'une pointe) plus facilement et plus rapidement sur les surfaces gelées des lacs et rivières. Le mot anglais «skate» (patin) vient du hollandais «schaats», qui veut dire «os de la jambe».

Peu à peu, le patinage est devenu un sport sur les lacs d'Écosse et les canaux de Hollande. C'est vers le 15^e siècle que les os attachés sous les bottes furent remplacés par le bois. C'est ensuite le fer qui fut utilisé puisqu'il réduisait la friction et permettait aux patineurs d'appliquer une poussée beaucoup plus efficace, et donc d'atteindre des vitesses plus élevées. La venue des lames de métal s'est faite autour de l'an 1750 en Hollande.

Mon ami m'a affirmé avoir assisté en Europe, en particulier en Grande-Bretagne et en France, à un jeu qui ressemble de très près au hockey sur gazon. Il paraît que ce jeu est connu depuis le 15^e siècle.

Selon mon bon ami James, le premier club de patinage fut fondé en Écosse (à Édimbourg) en 1742 et les courses de vitesse sont connues depuis le début du XVIII^e siècle aux Pays-Bas.

Là-bas, m'a-t-il affirmé, affichant une assurance qui frôlait la gouaillerie, il n'est pas étonnant de voir les amateurs pratiquer leur sport l'hiver sur les lacs et les étangs glacés.

À Prologue et dans les environs, rétorquais-je, quelque peu émoustillé par l'attitude de bravade de mon bon ami MacPherson, des courses sont organisées depuis le début du XIX^e siècle et elles sont un sport très apprécié ici comme dans le nord des États-Unis ! Et puis, je sais que depuis 1850, les Américains ont pensé à installer une lame d'acier sous les patins. Il paraît que ces sortes de patins sont très prisés partout et même en Europe.

Tous les membres de la famille du Gonzague Prologue possèdent une paire de ces sortes de patins. N'avez-vous jamais pu observer la grâce de mademoiselle Hortense lorsqu'elle patine, dis-je un peu rêveur!

Pas de réponse, mais.....ATCHOUM! ATCHOUM! Ça y est! je suis enrhumé, dit James en me fixant droit dans les yeux.

Nous n'en pouvions plus, nous nous mîmes à rire aux éclats, aux larmes.

CHUT! dis-je, en essuyant les larmes qui coulaient sur mes joues.

Voyez comment Chloé Lavoie a interprété l'information d'une correspondante qui disait pratiquer le patinage artistique.

Sous ses ordres, les enfants ont patiné tout en tentant de dessiner des formes sur la glace, de chanter ou même, de danser. Quelques-uns ont même effectué, pareils à des acrobates de cirque, des sauts périlleux et des rondes affolantes.

CLAP! CLAP! des applaudissements se firent entendre et des HIP! HOURRA! HIP! HOURRA! HIP! HOURRA! HIP! HOURRA! exprimèrent l'enthousiasme et la satisfaction des spectateurs....car nous n'étions pas les seuls à assister au spectacle.

Comme des oiseaux échassiers, les garçons se sont alors risqués à patiner sur une seule jambe et est arrivé ce qui devait arriver: l'un d'eux est tombé et s'est cassé un poignet, alors qu'un autre est tombé sur le nez.

Heureusement, la jeune Chloé a fait cesser l'écoulement de sang du petit nez amoché.

— Vous savez certainement, dis-je à James qui n'en croyait pas ses yeux, qu'elle possède le don d'arrêter le sang.

Le docteur Harris, appelé sur les lieux, nous a montré son mécontentement. Il a fortement réprimandé Chloé et lui a demandé, à l'avenir, de l'instruire au préalable de ses folies.

Ma foi! Où allons-nous avec toutes ces prouesses, ces folies? Pourquoi donc vouloir imiter les habitants du futur?

Il est évident que nous connaissons mal leurs jeux, leurs passe-temps, pour reprendre une expression qui leur est chère.

Ces gens-là sont certainement plus prudents que nous. J'imagine mal tout un groupe d'écoliers du futur faire une course, montés sur des échasses comme le font souvent les enfants de Prologue, une fois la belle saison revenue. Je ne crois pas qu'ils cherchent à nous imiter! Alors...pourquoi devrions-nous les imiter..... hein?

Misère! Il nous faudrait beaucoup plus de détails sur ces pratiques avant de les exécuter avec une telle insouciance ou une telle témérité; c'est selon!!!

M'est d'avis que Chloé n'est pas prête à recommencer, car sa grand-mère Bernier l'a aussi fortement réprimandé. La leçon a été apprise: enfin jusqu'à la prochaine fois!!

Vivement Noël! Me semble que le temps des fêtes nous fera le plus grand bien.

Augustin Lebeau, journaliste



Noël en famille et rumeurs qui circulent...

Prologue, dimanche 26 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil est devenu un véritable ami. Voilà deux jours qu'il nous réchauffe de ses rayons. Le thermomètre se maintient à 30 degrés Fahrenheit. Température idéale. Nous sommes gâtés et nous en apprécions chaque moment.

Hier, c'était Noël. Quelle belle journée! Ma mère et moi sommes rentrés à la maison aux petites heures du matin, après le réveillon.

Il est à la fois merveilleux et curieux de rencontrer des gens et de les entendre vous crier «JOYEUX NOËL » et «QUE DIEU VOUS BÉNISSE »!

Aussi, sur le chemin du retour, nous avons été charmés par le son des grelots et le glissement des lisses sur la neige. Ces bruits, parfois feutrés et parfois aigus, retentissaient dans le silence de la nuit pendant que les chansons et les rires résonnaient encore dans nos têtes: quelle sensation merveilleuse!

Après quelques heures de sommeil, toute la famille s'est retrouvée chez moi au matin du 25 décembre. Selon la coutume, mon frère et moi sommes allés chercher une énorme bûche de bois franc et l'avons ramenée à la maison en grande pompe. Après le souper de Noël, ma sœur jumelle, Augustine, a arrosé le tronc d'huile et de sel puis notre mère a allumé la bûche avec les tisons de celle de l'année passée.

Nous les avons conservés précieusement. Il paraît que les cendres de la bûche de Noël ont la propriété de protéger la maison de la foudre et des pouvoirs maléfiques du diable.

M'est d'avis que vous serez sceptiques et qu'une question devrait surgir en vous: comment font-ils pour garder des tisons pendant un an sans qu'ils ne s'éteignent d'eux-mêmes.

Ma foi! Cela est beau problème et j'imagine que les gens du futur trouveront la solution facilement!

Toujours est-il qu'une chaleur enveloppante a réchauffé notre maisonnée toute la soirée. Mon frère Désiré ne s'est pas gêné pour nous raconter toutes ses histoires. Le petit Paulin, mon neveu, a dansé avec sa tante Marie-Adélaïde.

Mon père qui a quelques dons de conteurs nous a tenus en haleine avec une histoire de diables et de lutins. Le pauvre Paulin semblait effrayé.

Mes sœurs Olympe et Simone n'étaient pas de la fête. Mais nous espérons bien les voir au jour de l'An. Faut dire qu'il est rare de voir Simone depuis qu'elle est entrée chez les religieuses à l'âge de 16 ans.

Olympe est célibataire et elle est maîtresse d'école à Saint-Hyacinthe. Olympe est la préférée de mon frère Désiré. Elle lui voue également une grande affection et l'on peut dire qu'elle a, en quelque sorte, fait son éducation. Plus jeune Désiré était souvent malade et devait demeurer à la maison alors que nous allions tous à l'école. C'est Olympe qui lui a montré à lire et à écrire.

Ma mère nous a également raconté une histoire à faire frémir les petits enfants et à donner des frissons aux plus grands. Il s'agit toujours de la même histoire.

Comme vous savez, ma mère est domestique chez le seigneur Gonzague Prologue depuis de nombreuses années.

Il paraît que certaines nuits, au manoir, le fantôme d'une vieille servante sourde et muette se promène dans le corridor situé juste au-dessus de la cuisine. Certains ont juré avoir vu descendre le fantôme par la trappe qui mène à la cuisine.

Il paraît que le fantôme de la vieille servante fait un bruit d'enfer qui n'a de cesse que lorsque tous les résidents du manoir sont réveillés.

Le cuisinier du seigneur Prologue, Hilaire Borduas, m'a déjà dit que tout cela n'était que sornettes. Il a sa chambre juste au-dessus de la cuisine près de l'endroit où le fantôme est censé apparaître et il ne l'a pas encore vu, mais qui sait, le verra-t-il sous peu!

Je vais, à cette étape-ci de ma chronique, faire une digression. Cela, j'espère, aura le mérite de faire cesser le chantage auquel me soumettent certains habitants de Prologue, car ils craignent que je ne vous révèle, à leur sujet, quelques secrets invouables.

Imaginez, ils ont menacé d'écrire une chronique dans laquelle ils raconteraient certaines rumeurs sur mes origines et sur mon bienfaiteur. Ils iraient jusqu'à remettre cette chronique à monsieur Casimir pour qu'il l'expédie, sans mon approbation, dans le futur.

Sapristi! Sachez que je ne céderai jamais à un quelconque chantage et que mon vœu le plus cher est de vous informer des us et coutumes des gens de Prologue sans en rien vous cacher.

De concert avec ma mère, j'ai décidé de vous parler des rumeurs qui circulent à notre sujet. Sachez que tout cela est pure invention et que seules de mauvaises personnes mal intentionnées propagent ces mensonges.

Ma mère, de son nom de jeune fille, Suzanne Blais, est entrée au service de la famille seigneuriale en 1812 alors qu'elle était âgée de 20 ans. Le seigneur Gonzague Prologue avait alors 19 ans et faisait ses études à Boston.

Puis, elle s'est mariée comme le font la plupart des jeunes filles de Prologue une fois parvenues à un certain âge. Malgré son mariage avec mon père, Paul Lebeau, elle est demeurée au service de la famille seigneuriale.

Plusieurs commères de la seigneurie prétendent que moi et ma jumelle Augustine sommes les enfants illégitimes du seigneur Gonzague Prologue. Ils disent que ma mère est une grande pécheresse!

Misère! quelles calomnies!

D'aucuns disent que c'est ce secret qui est la cause de la séparation de corps et de biens entre ma mère et mon père.

Cette séparation est réelle et c'est un grand secret, car à notre époque les gens ne vivent pas aussi librement que vous semblez le faire au XXI^e siècle. Il y a bien quelques séparations de corps et de biens, mais lorsque cela arrive, c'est la honte et le déshonneur!

Certes! mon frère, Désiré et son fils, Paulin, vivent avec mon père ainsi que deux de mes sœurs encore célibataires, Marie-Adélaïde et Augustine alors que ma mère vit avec moi.

Pis encore! Les mauvaises langues de Prologue disent que mes études d'avocat sont le fait de la générosité du seigneur Gonzague Prologue.

Sapristi! La vérité est que ma mère n'a fait qu'observer une volonté testamentaire d'un des frères du seigneur Gonzague Prologue à qui elle avait sauvé la vie.

C'était, semble-t-il une dette de reconnaissance. Malheureusement, mon père a préféré croire les bavardages.

Le pauvre homme va jusqu'à croire que le «Seigneur» a appelé Simone à la vie religieuse pour qu'elle rachète le péché de son épouse. Il va jusqu'à croire que «Dieu» a laissé sa marque de mécontentement sur Augustine en ne lui donnant que peu de génie. Et qu'il m'en a donné beaucoup, mais pas assez, de son avis, car je me suis mis sous la coupe du diable en devenant «avocassier et journaliste»!

Voilà bien le malheur de la famille, répète-t-il sans cesse.

Pauvre homme! Très honnêtement je ne sais que penser de cette affaire, mais je crois qu'un peu de compassion et de sollicitude arrangerait tout!

Ma foi! Je ne pouvais laisser ces rumeurs détruire le bonheur de ma mère. Qui plus est! Il faut que je vous dise que cela me trotte également dans la tête depuis belle lurette.

Alors, il y a de cela quelques jours, n'écoutant que mon courage et mon cœur, je suis allé questionner le seigneur Prologue. Il m'a assuré que tout cela n'était que commérages et jalousies et que je ne devais jamais prêter foi à ces ragots de bigots.

Voilà! Je vous en fais la promesse, ma famille et moi ne serons jamais plus sur la sellette. Et, en bon chrétien, je vous ferai grâce des noms des responsables de cette triste affaire.

Revenons à nos moutons!

Tard, à la fin de la soirée, Désiré est retourné chez lui avec son petit sac de cendres et son fils dans les bras. Mon père et deux de mes sœurs étaient également emmitouflés jusqu'aux oreilles dans des fourrures et bien calés dans la «sleigh». Les chevaux ont pris le chemin du retour et ramené l'attelage à bon port sans que les passagers aient eu à s'en soucier.

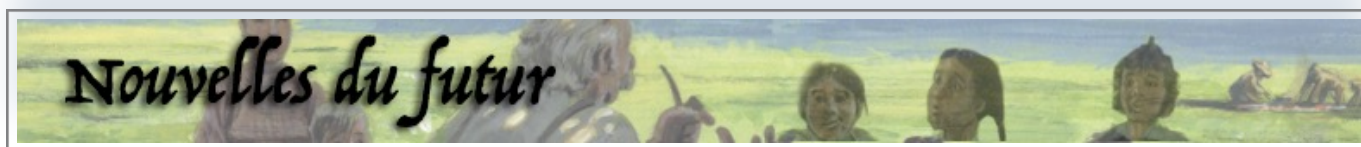
Oh! J'ai à vous faire part de bien belles nouvelles!

Deux enfants sont nés le 25 décembre; le premier est né dans la nuit, vers les trois heures du matin. Il s'agit d'une petite fille. Il paraît que sa mère, madame Luce Tremblay, veut l'appeler Dosithée. Cette petite est la fille de monsieur Philippe Bergeron.

Ses parents résident sur la concession 2120. Vu l'heure à laquelle madame Bergeron «est entrée dans les douleurs», c'est la sage-femme, Laura Johnson, qui a aidé à l'accouchement. Cette dame est âgée de 81 ans et elle est encore très alerte. De plus, elle demeure sur la concession voisine à l'est de celle de Philippe Bergeron.

Le deuxième enfant est un garçon, fils de Julien Duperré et d'Eugénie Lavoie. Ces derniers résident sur le lot 2180, dans la côte Sainte-Justine. Madame Pélagie Durand, l'épouse de Robert Scott qui demeure au village, est venue mettre cet enfant au monde. Madame Durand a appris son métier de sa mère, madame Eugénie Dubonheur, une sage-femme originaire de Montréal.

Mais où donc était notre bon docteur Harris?



JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL!
JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL!

Rien qu'un petit mot pareil à un souhait: «PAIX SUR TERRE AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ»!

Augustin Lebeau, journaliste



Duel de balles de neige / côte Saint-Ambroise VS côte des Écossais

Prologue, jeudi 28 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, mes articulations ont grincé dans la froidure. Le soleil pâle et sans force a, lui aussi, frissonné. Fichtre! Le froid a repris ses droits. Le thermomètre est descendu jusqu'à moins 5 degrés Fahrenheit. Seuls quelques hurluberlus comme moi avons quitté la chaleur douillette des poêles à bois pour nous aventurer dehors.

Il paraît qu'une bande d'enfants de la côte Saint-Ambroise ont sommé les p'tits Anglais de la côte des Écossais de les affronter dans un duel de balles de neige. C'est Edith Desrosiers tout excitée qui m'a informé de ce combat.

Ma foi! chaque année, malgré les appels à la prudence, ce genre de combat épique est livré, quelque part, à l'abri des regards et des interdictions des habitants de Prologue.

— C'est la guerre des balles de neige m'a-t-elle dit, enjouée. Le grand Maxime est notre chef et nous voulons construire un fort de neige près du ponceau qui enjambe le ruisseau DuMoulin au sud de l'étang gelé du Petit Soc.

— Je vois que le grand Maxime est toujours aussi entreprenant, dis-je, un sourire en coin! Et puis ma petite, que rapporterez-vous comme trophée d'armes.

— D'abord, m'sieur Lebeau, je ne voudrais pas être impolie, mais je ne suis pas «votre petite». Ensuite, pour répondre à votre question, je dirai que nous désirons prendre toutes leurs tuques de laine et leurs bonnets de poil, répondit-elle, encore essoufflée, tellement elle était excitée.

Puis, elle s'esclaffa de rire tellement la pensée d'un triomphe lui semblait facile et évidente!

Il n'était pas dans mon intention de faire «l'éteignoir» et de souffler l'enthousiasme de la p'tite, mais je n'ai pu m'empêcher d'ajouter :

— Et, si c'était vous qui perdiez vos tuques et vos bonnets. Comment réagiraient vos parents? Ils seraient alors obligés de se rendre chez le révérend pasteur presbytérien pour lui demander d'intervenir auprès des familles de vos rivaux afin que vous récupériez vos couvre-chefs!

Edith me regarda, estomaquée, incrédule. L'idée d'une telle fin ne lui avait jamais effleuré l'esprit! Elle me quitta sans mot dire et alla, d'un pas alerte, rejoindre la bande à Maxime; sans doute pour leur faire part de cette dernière possibilité.

Je ne sais comment cette guerre de balles de neige va finir, mais j'espère que tous ces affrontements ne se termineront pas comme certaines rixes d'écoliers de mon enfance.

Je garde particulièrement en mémoire l'une de ces échauffourées.

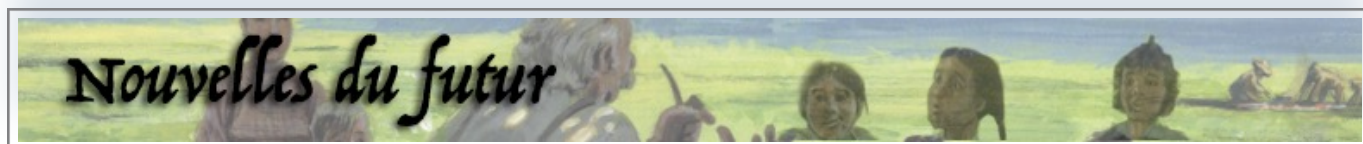
Cela se passait durant la période trouble de 1837-1838. Nous avions 12-13 ans. Plusieurs de mes amis étaient de jeunes pensionnaires dans des écoles de Montréal. Les affrontements entre écoliers de nationalités différentes étaient courants et ils commandaient parfois l'intervention des connétables de la ville.

Une cicatrice au-dessus de l'œil droit de mon ami Ambroise Tirepois, me rappellera toujours l'affrontement au cours duquel nous nous étions lancé des pierres et battus à coup de bâton.

Heureusement, ces guerres de balles de neige ne font jamais de grands dégâts si ce n'est quelques pleurs d'enfants honteux d'avoir perdu leurs tuques.

Pour l'instant tout est calme, car il fait trop froid. Mais ce froid ne devrait pas durer et la température rendra, un jour prochain, la neige propice à la fabrication des balles.

J'ai l'impression que cela aura lieu avant la fin de la semaine.



Roger Lamarre prétend que je suis bien sévère avec les jeunes du futur. Il va jusqu'à dire que nos inventeurs devraient trouver un autre stratagème pour empêcher les fautes d'orthographe de perturber les LIGNES DE COMMUNICATION.

Certes! Je comprends son sentiment de frustration. Pour lui, recevoir une lettre en provenance du futur est toujours une surprise et un grand plaisir.

Il m'a même avoué être dans un état de grande agitation lorsque monsieur Casimir lui remet une lettre.

Faut vous dire que le bedeau n'a pas beaucoup d'instruction. Il a appris l'alphabet de peine et de misère avec sa mère.

Heureusement, sa chère Lolotte (petit mot doux qui personnifie son épouse) est une femme qui sait lire et écrire.

— Combien de fois, m’a-t-il répété qu’il trouve «que c’est ben beau l’instruction»! Il a pour son dire que les gens instruits ont bien de la chance.

Toujours est-il qu’il a remis une lettre à sa femme pas plus tard que la semaine dernière. Je crois bien qu’il a été un peu déçu. Voyez ce qu’il m’a raconté et ce qu’il a écrit à ses correspondants:

— «Lolotte commence à vous lire, mais j’en perds de grands bouts. Voyons que je me dis, est-ce que je deviens sourd, il manque des mots dans cette lettre.

— Les filles ne comprennent pas non plus. Et Lolotte me montre toutes ces étoiles dans la page.

— Misère! Le «FILTRE À FAUTES»! On en avait parlé au magasin général, mais je n’y croyais pas vraiment. Une machine à dépister les fautes de français.

— Tabacière, c’est fort. On n’a donc pas bien compris tout ce que vous racontez. C’est bien dommage. Je suis sûr que vous avez beaucoup travaillé à composer cette lettre. Mais ça ne change rien au plaisir que j’ai de vous avoir comme correspondants. Je compte sur vous. J’ai vraiment le goût de vous connaître mes amis». En terminant, il m’a demandé s’il était possible d’expédier des cadeaux par la machine spatio-temporelle.

— Sacrebleu! Certainement pas, monsieur! D’ailleurs nous en avons déjà parlé dans une chronique précédente lorsque madame Beaulieu a tenté d’expédier des œufs à ses correspondants. À cette occasion-là, elle a même brisé ses œufs sur la tête de notre pauvre Casimir! Alors vous pensez bien que vous ne serez pas bien reçu par le maître de poste.

— Tabacière! C’est bien dommage, car j’ai sculpté des petits animaux en bois pour mes correspondants. Je vais les ranger précieusement dans l’attente que nos inventeurs perfectionnent la machine spatio-temporelle.

— Tourlou! m’sieur Lebeau, j’ai ben de l’ouvrage qui m’attend: je dois préparer les cadeaux pour mes enfants pour le Nouvel An!

Est-ce que Noël, dans le futur, est identique à notre Noël? Est-ce que le temps s’écoule à la même vitesse? Est-ce que Noël est encore la fête de la naissance de l’Enfant Jésus? Par la barbe de mille dragons! Que de questions, que de questions me viennent à l’esprit!

Augustin Lebeau, journaliste



L'esprit de charité des gens de Prologue

Prologue, jeudi 30 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Depuis la nuit dernière, le froid s'évertue à descendre au plus profond de lui-même. Il a atteint un niveau qui le rend insupportable. Au bout de quelques minutes seulement, les visages gercent, les mains gèlent, les pieds élancent. Espérons que la remontée sera pour demain!

Demain, c'est la guignolée. Ici à Prologue, la veille du jour de l'An, des jeunes gens se réunissent en bandes pour battre les rangs de la paroisse au son de la musique.

On espère ainsi recueillir pour les indigents des aumônes en nature afin d'égayer leur temps des Fêtes.

Jérôme Lagibotière, Henry-Firmin McLean, Luc Papineau, les jeunesses, comme on les appelle, pour ne nommer que ceux-là, s'entassent dans quelques traîneaux et visitent les maisons de la seigneurie.

Quand la troupe pénètre dans la cour d'une maison, on entonne d'abord la chanson «La guignolée», que tous connaissent par cœur, en battant la mesure avec de longs bâtons. Le maître et la maîtresse de maison ouvrent alors la porte et invitent les «guignoleux» à entrer.

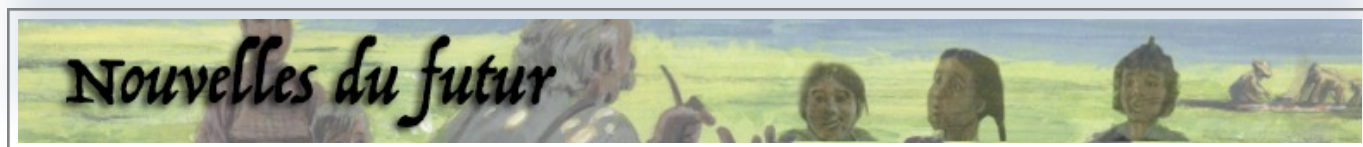
Après un beigne, un morceau de pain, une rasade de rhum et l'échange de quelques nouvelles, les «guignoleux» s'en retournent, portant dans les voitures les dons qu'on a bien voulu leur faire. Et le groupe reprend son chemin, escorté de tous les enfants et des chiens du voisinage. Puis, la musique et les chansons reprennent de plus belle.

Chaque année, presque toutes les maisons de la paroisse sont ainsi visitées. La quête terminée, on divise en lots les produits récoltés, avant de se rendre cette fois-ci chez les plus démunis.

Quel bonheur alors pour eux de recevoir des vivres, des vêtements et une provision de bois de chauffage! Tout juste à la veille du Nouvel An, ces biens prennent l'allure d'étrennes. Ainsi, on prend soin de ses pauvres. Espérons que le froid nous fera grâce et épargnera nos «guignoleux».

Henry-Firmin m'a affirmé que le froid ne l'empêcherait pas de faire son devoir et de porter secours aux plus démunis.

Voilà pour l'esprit de charité des gens de Prologue.



Qu'en est-il de l'esprit de charité chez les gens du futur?

À Prologue, entre voisins, on se rend force services, on se prête des instruments de travail, des voitures, des chevaux, on va veiller au chevet des malades; on attelle son meilleur cheval et on va chercher le curé Chandonnay dont la présence est parfois requise auprès d'un mourant ou d'un malade.

Certes, oui! Par chez nous, il se fait de fréquents échanges de coups de main, lesquels sont donnés à charge de revanche, mais dont il n'est pas tenu un compte rigoureux.

À Prologue, il y a aussi des corvées de voisinage telles, corvées de broyage du lin, de filage de la laine ou du lin, d'épluchage du blé d'Inde; corvées pour le levage de la charpente d'un bâtiment de ferme, lesquelles parfois réunissent un grand nombre de personnes.

Je me souviens, il y a de cela quelques années, lorsque le vieux Borduas a perdu son unique cheval; cinq ou six cultivateurs du voisinage s'entendirent et luiensemencèrent ses guérets.

Hum! Qu'en est-il de l'esprit de charité chez les gens du futur?

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Janvier 1853



TABLE DES MATIÈRES

Bénédiction paternelle, souhaits et réunions de famille.....	164
Chansons, partie de cartes, violoneux, rhum et «petit boire» d'Hilaire.....	166
L'inventaire du magasin général — Partie de hockey à venir.....	169
La situation des maîtres et maitresses d'école.....	173
Les commissaires d'école et leurs responsabilités	179
La spectaculaire descente en ski d'Ovide Polansky	184
5 chelins pour «Le journal d'agriculture»	189
Sermon du curé Chandonnay sur l'éducation des enfants	192
Moutons égorgés — Des jeunes du futur qui n'aiment pas la chicane.....	196
Tournois de jeu de dames, concert, chants et miel.....	199
Le kilt, vêtement national des Écossais	205
La patinoire transformée en œuvre d'art!	210
Une certaine dame Zamboni pourrait arbitrer la partie de hockey?.....	214
Branle-bas de combat autour de la partie de hockey.....	218
La partie de hockey (semelles cloutées) (1).....	222



Bénédiction paternelle, souhaits et réunions de famille

Prologue, 1^{er} janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Notre plainte aurait-elle été entendue ? Sire le Froid a daigné calmer ses ardeurs glaciales; peut-être tenait-il ainsi à monter dans notre estime. Cependant, Sire le Vent a tenté une escapade qui toutefois fut vite refoulée par Sire Soleil qui lui a coupé l'air froid sous le pied. Toujours est-il que la première journée de l'année fut, quoique froide, ensoleillée et lumineuse. Le thermomètre s'est tenu tout près de 25 degrés Fahrenheit.

Le premier jour de l'année est toujours une journée mémorable. C'est celui de la bénédiction paternelle, des souhaits, des réunions de famille et des étrennes.

La nuit dernière, certains ont repris la coutume de la salve abandonnée depuis quelques années. Des groupes se sont formés. Ils sont allés réveiller, de maison en maison, les gens à coups de fusil. Plus la fusillade était vive, mieux l'effet était réussi.

Je vous explique ce qui se passe alors chez nos habitants. Le maître de la maison ouvre sa porte. On se souhaite la bonne année.

Puis, on prend un «petit coup»; on mange des «croquignoles» et on se dirige vers une autre maison dont on réveille le maître en tirant plusieurs coups de fusil. Là se répète la même cérémonie.

Tout cela aussi en l'honneur des gens du futur qui ont envahi nos vies.

Surprise! Je ne reviens pas de ma surprise !

Je dirais que l'année 1853 commence d'une façon bizarre! Je ne sais si les animaux ressentent quelque chose en ces temps de réjouissance! Savent-ils qu'il existe des jours de fête pour les humains?

Toujours est-il que je suis surpris et me pose cette question parce que ce matin, alors que je m'occupais à brosser mes deux chevaux, Gascon et Houpette, il s'est passé quelque chose de magique.

Diantre! Imaginez! Les deux bêtes m'ont gratifié de clins d'œil coquins et de hennissements pareils à des éclats de trompette.

Oh! Ce n'est pas la première fois que ma vieille Houpette me fait un clin d'œil, mais, Gascon! Aurait-il appris cette espièglerie de Houpette?

Plus extraordinaire encore, j'ai vu défiler dans l'étable toute une bande d'animaux dont le chef semblait être une chatte. Il s'agit de Chaconne, la chatte de Madame Mathilde Duchesne, l'épouse du juge de paix, Donald Laprise.

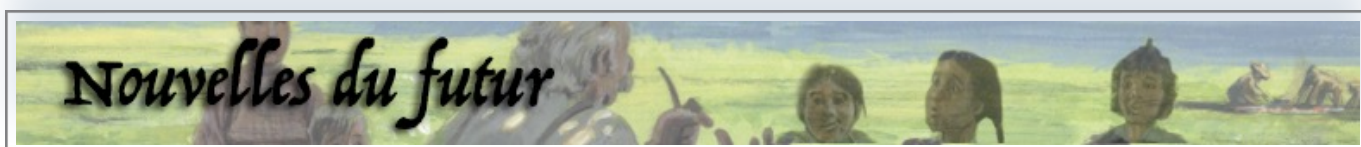
Tout cela est bien étrange. M'est d'avis que tous ces animaux étaient bien loin des bâtiments où ils sont abrités durant l'hiver.

Ventre-saint-gris ! pour reprendre le célèbre juron du roi Henri IV! Seule ma Houpette pourrait vous expliquer les dessous de la vie animale, car leur vie est bien différente de ce que nous pensons, nous les humains.

Certes! Ils ne pensent pas seulement à manger et, j'ai parfois l'impression que certains d'entre eux comprennent notre langage comme j'ai le sentiment de comprendre le leur. Je dirais même plus, je suis certain qu'ils ont un langage commun qui leur permet de se parler entre eux. Pour moi, un animal est un «Être organisé et doué de sensibilité».

Après tout, Dieu, après avoir créé les animaux, créa l'homme. Le Créateur a fait de nous un animal raisonnable. Et, même si nous vivons sous l'empire de l'homme sur les animaux, je demeure persuadé que ces derniers ont beaucoup à nous apprendre.

Diantre! Il ne faudrait pas que je parle de tout cela aux habitants de Prologue, car je passerais pour un énergumène plus fou que je ne le suis!



Aujourd'hui seuls les souhaits sont de mise. Nous nous souhaitons:

B O N N E E T H E U R E U S E A N N É E 1853

Et nous faisons de même pour nos correspondants du futur.

Alors, nous vous disons:

B O N N E E T H E U R E U S E A N N É E 2008

Augustin Lebeau, journaliste



Chansons, partie de cartes, violoneux, rhum et «petit boire» d'Hilaire

Prologue, samedi 3 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Une belle neige dodue est venue couronner les efforts du soleil, des nuages et du vent. Le thermomètre a laissé échapper un sourire quand l'air humide et frais a léché la délicate ligne rouge du 30 degrés. Déjà, quelques poudres de flocons bien charnus s'ingénient à cacher les marques laissées par l'activité humaine des derniers jours.

Depuis hier, les habitants se visitent et s'offrent des souhaits de « Bonne et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours ».

Les dames sont allées rendre visite aux membres de leur famille alors que les hommes sont allés de-ci de-là, transmettre leurs vœux à leurs voisins et amis.

En ce jour de festivités, les tables des mieux nantis sont généralement garnies d'excellentes confitures et de gâteaux.

Chez la plupart d'entre nous, le jour de l'An a rassemblé toute la parenté pour le repas du midi et du soir: il ne manque que ces pauvres âmes en peine, esseulées quelque part dans un camp de bûcheron.

C'est le cas pour la famille Gadouas chez qui manquaient quatre fils.

Depuis quelques jours, des conteurs et des violoneux s'exécutent dans les maisons à la plus grande joie de leur auditoire. C'est le temps de la chanson, des parties de cartes, du rhum ou du petit boire de mon ami Hilaire Borduas.

Je ne voudrais pas que monsieur Hilaire tire orgueil de ce que je vais vous confier, mais, je ne peux passer sous silence l'appréciation que les habitants de Prologue ont faite de son «petit boire».

— C'est une année exceptionnelle, a clamé haut et fort, monsieur Donald Laprise.

Jusque là, j'ignorais que le juge de paix pouvait avoir le nez aussi rouge! Son fils Jean qui, à ses côtés, hoquetait bruyamment a alors ajouté, des sanglots dans la voix:

— C'est un grand cru! je crois bien que je vais engager monsieur Hilaire comme maître brasseur lorsque ma brasserie sera en fonction!

— Ma foi, dis-je, en fin connaisseur, il y a une belle différence entre faire une bonne bière et faire un bon «p'tit boire»!

— Taratata! marmonna, le capitaine de milice, vous verrez bien!

Pour clore le débat, il me gratifia d'une grande tape dans le dos qui me fit choir droit devant, tout près du poêle.

Là, Chaçonne, une toupie en bois sous une patte, ronflait dans son petit coin, bien au chaud! À la suite de ma chute, je l'ai réveillé et, nous nous sommes retrouvés face à face. Elle m'a regardé intensément: devinait-elle ma pensée?

Elle avait l'air de dire que l'état d'euphorie qui habitait ses maîtres n'était que provisoire et qu'il ne fallait pas en prendre ombrage, car, la réserve du «p'tit boire» d'Hilaire diminuait à vue d'œil!

Hum! Bagatelle, chose de peu de conséquences ! Passons à autre chose!

Il paraît que le jeune Luc Papineau fréquente assidûment Jane-Edith Caldwell. C'est Paulin Larose qui m'a dit avoir vu le couple faire une promenade du côté des bâtiments du passeur, Trefflé Bellerive.

Vous me connaissez, j'ai vite couru aux nouvelles, ce qui m'a valu d'être vertement rabroué par le passeur. À ma question concernant les premières amours de ces jeunes gens, il m'a regardé comme si je tombais des nues!

— Bonté divine, m'sieur «l'écrivain», vous êtes ben le dernier au fait de cette affaire, me lança-t-il, avec humeur!

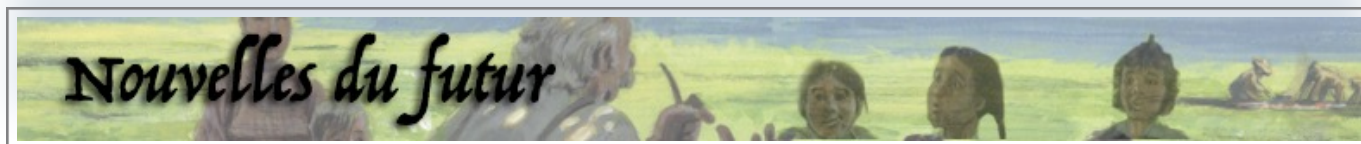
— Comment cela, le dernier?

— Diantre! m'exclamai-je, quelque peu offensé. Vous y allez fort mon bon monsieur. Sachez que rien ne m'échappe et que si la rumeur de ces nouvelles amours n'était pas encore parvenue à mes esgourdes c'est que le secret était bien gardé!

— C'est pour quand le mariage, demandai-je, à tout hasard?

— Hé ben! C'est comme vous dites: le secret est ben gardé!

Je suis reparti rapidement, car il était évident que je ne pourrais pas lui tirer les vers du nez. Il faut que j'aille aux sources. Je vous ferai part de mes démarches dans une prochaine chronique.



Plusieurs habitants de Prologue sont inquiets. Les gens du futur semblent connaître certains faits et gestes les concernant qui tiendraient, aux dires de plusieurs, de la sorcellerie.

Certes! Je crois que la sorcellerie est une affaire de pauvres esprits superstitieux, voire même, d'une crainte mal réglée de la Divinité.

Il demeure qu'il est mystérieux que tant de renseignements soient ainsi libres de circuler dans les mains d'étrangers qui, somme toute, ont la possibilité d'en faire un bon ou un mauvais usage selon leur degré d'entendement, de jugeote.

Inutile de vous dire que l'inquiétude n'est pas le lot de tous!

Prenez, par exemple, le cas de la jeune Édith Desrosiers. Certaines de ses correspondantes lui ont écrit l'avoir choisi parce qu'elles l'avaient trouvé belle, intelligente, volubile et joyeuse.

Pardi! Voilà de bien beaux compliments qui ne sont pas tombés dans l'oreille d'une sourde.

Ma foi! À voir comment la jeune fille se pavane et exhibe cette lettre depuis quelques jours, me laisse penser que nous aurons peut-être quelques problèmes de vanités, de suffisance, de fatuité, d'orgueil avec les habitants de Prologue qui correspondent avec les gens du futur.

Qui plus est, j'ai vu ce matin, madame Pétronille Papineau qui avait le même air béat. M'est d'avis que certains de ses correspondants ont pareillement chatouillé son amour-propre.

Certes! On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il sait en faire et nous verrons si les gens de Prologue sont dignes de la confiance que leurs correspondants mettent en eux.

Certes il est préférable de voir cette beauté tranquille sur les visages des gens de Prologue. Je serais plus inquiet d'y trouver le tourment ou la torture.

Augustin Lebeau, journaliste



L'inventaire du magasin général — Partie de hockey à venir...

Prologue, mercredi 5 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil se repose à Prologue. Il fait du tourisme chez nous. Encore ce matin, il se promenait au-dessus de nous, admirant les paysages et laissant traîner, derrière lui, une douce chaleur. Le thermomètre indique présentement 34 degrés Fahrenheit.

Ce matin, les déplacements sont très difficiles. Cette neige cache tellement de pièges plus dangereux les uns que les autres: la glissade imprévue, la culbute désespérante, la pirouette dangereuse, la chute ridicule.

Quand ce n'est pas une cabriolet capricieuse, un plongeon mémorable, une dégringolade humiliante ou quelques galipettes déshonorantes.

Toutes ces acrobaties sont accompagnées de bruits et d'expressions pittoresques: floche, ouille, pouah, euh, flûte, tonnerre, bonté divine, diable, misère, Sacrebleu, morbleu, bigre!

Avez-vous remarqué, chers amis, qu'un déséquilibre de ce genre, provoquant une collision entre un fessier et le sol, se produit toujours devant quelques spectateurs pour immortaliser la scène.

C'est donc à petits pas que j'ai quitté la maison, toujours à l'affût que je suis des dernières nouvelles et des dangers de l'hiver.

Je suis d'abord entré chez le marchand général. La jeune et belle Vitaline était au comptoir. J'ai demandé de l'huile pour ma lampe et une belle plume d'oie. J'avais aussi besoin de mélasse, de sel et de moutarde.

Il faut vous dire que les tablettes de notre magasin général sont bien garnies.

L'hiver peut être long et les tempêtes obligent souvent à l'isolement. Il faut donc prévoir quelques nécessités pour les gens de la seigneurie. À cet égard, notre marchand est un homme avisé.

Il voit à ce que les vivres ne manquent pas: sucre du pays, mélasse, tabac, sel, farine, morue sèche, suif, chandelles, pois, orge, moutarde, eau-de-vie, rhum, vin et vinaigre.

Nous pouvons aussi trouver des objets plus rares tels des cordes de violon, des joncs d'or pour les épousailles, des pipes, des moulins à café.

L'inventaire du magasin général comprend également des bas, du fil et des boutons, petits et grands, de diverses couleurs et faits de bois, de nacre ou de fer blanc; du fil de laiton, des fourchettes, des cuillères, des couteaux; des serrures, des limes, des peignes; des hameçons, de la ligne à pêche, des ciseaux; des petits miroirs, des broches à tricoter; des tabatières, des pierres à fusil, des dés à coudre; des lancettes avec leur boîte, des peignes à carder, des faucilles, des égouines, des scies; des poêlons, chaudières, chaudrons et théières; des plats et des assiettes de terre et de faïence; des harnais de chevaux, des selles, du cuir, des robes de cariole; des lanternes, de la vitre et de la peinture.

Évidemment, notre marchand tient toutes sortes de tissus : indienne rouge picotée jaune, basin bleu, flanelle blanc et jaune, coton bleu, drap gris, toile d'Irlande, mousseline claire, linon; des patrons, des mouchoirs, des bonnets, des gants de chamois, des jupes et encore bien d'autres choses.

Changement de propos! Une importante réunion concernant l'organisation de la partie de hockey a eu lieu hier soir au manoir seigneurial.

Plusieurs notables et habitants prospères étaient de la séance.

Après bien des discussions, nous avons décidé, contrairement à la partie jouée lors de la première année d'installation des LIGNES DE COMMUNICATION avec le futur, nous avons donc décidé qu'une seule équipe ne proviendrait de la seigneurie Prologue.

L'équipe adverse sera composée de joueurs de la seigneurie de la Vadrouille.

Il fut aussi convenu que les participants n'auraient pas plus de 12 ans d'âge.

Et bien oui, je parle de la partie de hockey!

Cela est incroyable, n'est-ce pas?

Est-ce un fait quelconque? Non pas! me direz-vous, c'est un fait notable.

L'événement n'en est pas à ses premiers balbutiements.

En effet, l'année passée à pareille date, plus précisément le 8 février 1852, les villageois s'étaient réunis autour d'une patinoire, improvisée par messieurs Jos Languille et Trefflé Bellerive, pour assister à une partie de hockey.

Cette partie fut mémorable et je vous invite à consulter la description que j'en ai faite dans mes chroniques «Au jour le jour». Cela vous permettra, comme on dit par ici, de vous mettre dans l'atmosphère.

Cette partie-là fut très amusante parce que nul ne se prenait au sérieux.

Diantre! Je ne peux en dire autant cette année. C'est devenu une course à l'intelligence, à la fierté, à l'orgueil et à la force de caractère.

Je dirais même plus! Ça sent la tromperie à plein nez. Il va falloir y prendre garde ! Croyez-moi !

Je vous explique. D'abord, il faut savoir que les habitants de la seigneurie de la Vadrouille ne connaissent rien à ce sport et ignorent tout des Lignes de communication avec le futur.

Puis, nous avons fait un mensonge. Innocent! me direz-vous, mais, c'est tout de même un mensonge!

Imaginez! Nos responsables ont présenté cela comme un jeu pareil à celui de la crosse, mais se jouant sur la glace.

Puis, l'acceptation, une fois donnée, nous leur avons fait parvenir les règlements ainsi que les consignes relatives à la tenue vestimentaire des joueurs et une liste d'objets utiles à la pratique de la joute.

Le défi a été relevé. Aujourd'hui, ils en sont à former une équipe qui viendra rencontrer celle de Prologue.

De part et d'autre, d'aucuns ont déjà spéculé sur l'issue de la rencontre.

M'est d'avis qu'il y aura encore quelques petits paris qui...!



Depuis que nous recevons des lettres du futur, il arrive souvent que les propos de nos correspondants soient curieusement interprétés par les gens du village.

C'est parfois cocasse. C'est parfois d'une étrangeté bouffonne, qui étonne et fait rire.

Voyez, par exemple, l'étonnement de monsieur Hilaire Borduas, le chef cuisinier au manoir seigneurial:

— «Vous jouez à des jeux d'ordinateur. Là, je suis interloqué. Ça ne doit pas ressembler à un jeu de billes ou de dames. Vous jouez à être un évêque qui ordonne des prêtres? Vous jouez à l'ordination? Comment dénomme-t-on vos jeux: la «tonsure», les «ordres moindres», le «sous-diaconat», le «diaconat», le «sacerdoce»? C'est assez scandaleux, mais ce n'est pas moi qui vais jeter la pierre».

Pardi! Avouez que la réponse du chef cuisinier est cocasse!

Imaginez son effroi s'il avait lu la lettre reçue par Trefflé Bellerive, le «passeux». Une équipe de correspondants l'a informé comme suit des jeux vidéos:

«Je m'appelle Stéphane [...] et je vais vous parler des jeux vidéos [...]. Les jeux vidéos, ça ne se joue pas avec des ballons. Il y a toutes sortes de jeux vidéos. Par exemple: le PlayStation, le GameCube, le X-box, le Game boy, non couleur, couleur et le Gameboy advance. Le PlayStation se joue avec des manettes, un CD et une boîte de plastique, des fils et un lecteur CD pour lire les CD du jeu. Le Game cube c'est presque semblable au PlayStation, mais sauf qu'il est carré et on peut le brancher. Le X-box est la même chose que le PlayStation, mais en plus gros et plus évolué. Le Gameboy couleur est rectangle, comme le Gameboy pas de couleur. Le Gameboy advance, il faut mettre une plus petite cassette et il est plus petit, mais plus large. »

Sacrebleu! Cela dépasse mon entendement. Je n'ose interpréter un tel paragraphe. Je suis dans la noirceur la plus totale. Monsieur Bellerive m'a aussi avoué son ignorance. Il s'est bien promis de revenir sur le sujet avec ses correspondants.

— Je ne dormirai point , m'a-t-il confié, avant de comprendre la signification de ce verbiage.

— M'est d'avis que le pauvre homme n'est pas près de trouver le sommeil.

Augustin Lebeau, journaliste



La situation des maîtres et maitresses d'école

Prologue, dimanche 9 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Titubant sous les attaques répétées du vent, tel un homme ivre, le soleil a tenté une escapade sur le ciel de la seigneurie. Vivement repoussé par des amas nébuleux de grisaille, il a disparu, tel un fantôme. Heureusement, il nous a laissé une douce chaleur en héritage, délogeant ainsi la froidure sans âme qui cherchait à s'enraciner. Le thermomètre se maintient à 40 degrés Fahrenheit depuis ce midi.

Hier, j'ai rencontré, au magasin général, madame Saintonge, l'ancienne maîtresse d'école.

Nous avons entamé une discussion sur l'évolution et la situation actuelle de l'éducation en ce pays de Prologue.

Ma foi! J'ignorais à quel point la vieille institutrice était une mine de renseignements dans le domaine.

Bien entendu, nous avons parlé de la compétence des maîtres et de leurs salaires.

Voici quelques bribes de cette conversation.

Mademoiselle Saintonge m'a raconté que de 1829 à 1836 les maîtres et maîtresses des campagnes du Bas-Canada étaient assurés d'avoir une allocation gouvernementale annuelle de 20 livres anglaises.

À cela s'ajoutait une somme variable provenant soit de la rétribution mensuelle versée par les élèves payants, soit par des souscriptions volontaires, soit par l'aide des Fabriques ou bien encore par l'aide des curés.

Bon an mal an, Madame Saintonge croit que le revenu annuel des maîtres pouvait alors varier entre 20 et 40 livres anglaises.

Dans certaines paroisses avoisinantes de Prologue et dans la côte des Écossais, le maître profitait de la tradition dite du «boarding».

C'est certainement un système qui vous est inconnu. C'est assez simple: je vous explique.

À tour de rôle, les familles d'écoliers devaient héberger gratuitement les maîtres d'école.

Voilà! pour ce qui est de la tradition dite du «boarding».

À Prologue, madame Saintonge avait sa propre habitation. Elle recevait parfois, en guise de paiement, des produits alimentaires et du bois de chauffage.

D'autres habitants offraient du blé ou une journée de travail sur la terre de son époux, Edward Harris. Des mauvaises langues disent que le bonhomme Harris a profité de cette main-d'œuvre providentielle pour développer son exploitation agricole.

D'autres méchantes langues affirment que la terre de madame Saintonge s'est développée plus rapidement que l'esprit de certains enfants de Prologue qui ont fait ses classes.

Bof! Quel tumulte inutile! Quels éclats de trompettes! La situation que nous considérons ici met en lumière, le terrible ulcère qui se cache au plus profond de la nature humaine.

Les hommes sont-ils fous?

Cherchent-ils leur ruine à dénigrer ainsi ceux et celles qui se vouent corps et âme au développement de l'esprit des enfants?

Pourtant, de nombreux habitants se rappellent encore le travail acharné fourni par la maîtresse d'école pour instruire leurs enfants et leur faire profiter des grâces de l'instruction publique.

Malheureusement ce ne sont pas ces gens qui parlent le plus fort et qui tonnent bien haut leur satisfaction.

Assez de tergiversations!

En 1836, au lendemain de l'abrogation de la loi des écoles de syndics, nombre d'écoles de campagnes ont fermé leurs portes entraînant d'abord le congédiement de plusieurs maîtres et maîtresses d'école.

Quant à la situation financière de ceux qui continuaient d'enseigner, inutile de dire qu'elle s'est rapidement détériorée.

Madame Saintonge estime que vers 1838, le revenu annuel des maîtres d'école se situait aux environs de 15 livres anglaises.

Pis encore! Malgré le maintien, dans les campagnes, de la tradition du «boarding» et des fournitures d'aliments, de blé, de bois de chauffage et de journées de travail, rares sont ceux qui pouvaient maintenir leur revenu de la période précédente.

Diantre! N'allez pas croire que les choses se sont améliorées avec le temps.

À preuve, la loi scolaire de 1841 qui ne garantissait plus aux enseignants un salaire de base de 20 livres anglaises (1829-1836) ni même de 15 livres anglaises.

La loi donnait plutôt le pouvoir aux commissaires d'école qui décidaient du pourcentage de l'octroi gouvernemental et des taxes foncières à être accordés aux maîtres d'école.

Misère! Cette loi ne précisait guère les qualifications requises chez les maîtres.

Tout au plus devaient-ils «avoir bon caractère» et être «examinés» par les commissaires sur leurs compétences.

La rébellion de 1837-1838 a toutefois obligé le gouvernement à inclure certaines précisions quant à l'origine des enseignants.

Ainsi, afin de parer à la venue de maîtres américains, le gouvernement précisait que les instituteurs devaient être sujets de Sa Majesté ou bien encore, naturalisés.

De plus, la loi de 1841 a fait de la présence à l'école une condition essentielle pour le versement de l'octroi gouvernemental.

À la campagne, les communautés doivent maintenant garder l'école ouverte pendant un minimum de 9 mois dans l'année et les maîtres sont obligés de tenir un Journal de classe.

Les limites de l'âge scolaire sont fixées à cinq et quinze ans.

Malgré cela, madame Saintonge m'a affirmé que l'école de Prologue n'était ouverte guère plus de six mois par année et que l'âge des enfants qui la fréquentaient était de huit ans à quatorze ans.

À cette époque, comme c'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui, le mauvais temps et les distances sont de grands obstacles pour les uns, parce que trop jeunes, et pour les autres, parce que d'un âge pouvant être utile à la ferme.

Inutile de vous dire que le service des plus grands est requis à la maison paternelle ou à l'atelier.

En 1846, le gouvernement a créé deux Bureaux d'examineurs, l'un à Québec et l'autre à Montréal.

Malgré cette loi, Madame Saintonge n'a pas été obligée de subir un examen pour vérifier ses connaissances et ses capacités.

Par ailleurs, les commissaires ne sont nullement obligés d'engager des instituteurs ayant un brevet ou de leur donner préférence sur ceux qui ne sont pas brevetés.

Malheureusement! Les femmes n'étaient pas soumises à l'obligation de l'examen.

Madame Saintonge y a vu une sorte de mépris envers les femmes. Elle croit que certaines instances veulent faire de la profession un monde réservé aux hommes.

Mais, je vous reparlerai de tout cela dans une prochaine chronique.

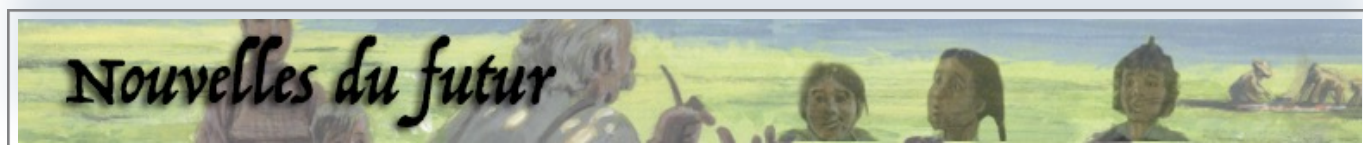
Bref, à Prologue et dans les paroisses avoisinantes, les commissaires avaient comme seules préoccupations d'engager, à leur entendement, des maîtres et maîtresses qu'ils jugeaient suffisamment qualifiés.

De plus, ils déterminaient le programme d'études de chaque école. Leur seule limite était de s'assurer que les manuels utilisés en classe aient reçu l'approbation des Bureaux d'examineurs.

Malgré tout cela, les exigences envers les maîtres d'école ont tout de même augmenté depuis 1829.

Ainsi, les maîtres et maîtresses, en plus de savoir montrer à lire, à écrire et à compter, doivent pouvoir enseigner l'arithmétique jusqu'à la règle de trois inclusivement ainsi que les éléments de la grammaire et de la géographie.

À suivre.



Mademoiselle Elisabeth Tremblay s'interroge sur l'intérêt manifesté par ses correspondants concernant les punitions qu'elle donne aux écoliers de Prologue. Elle a même l'impression que la discipline est une question primordiale dans le futur.

Elle avoue en être très heureuse, car elle considère que la discipline est essentielle dans la direction d'une école. En fait, elle m'a confié qu'elle est indispensable, et ce, pour plusieurs raisons très simples.

D'abord, pour que l'instituteur ne ruine pas sa santé en de vains efforts pour dominer de sa voix le bruit continu qui se ferait dans la classe advenant qu'il n'applique pas de discipline.

Puis, pour que ses explications soient utiles. Il serait vain de donner un enseignement clair et complet si la dissipation empêche les élèves d'écouter.

Cela va de soi, ai-je marmonné, quelque peu curieux de connaître la suite.

D'une voix passionnée, notre institutrice a ajouté que la discipline était également nécessaire pour que le temps soit mis à profit.

Voyez ce qu'elle en dit:

— Je ne veux pas perdre mon temps à gronder et à punir les élèves. Avec la discipline, les élèves peuvent faire des progrès. Aussi, lorsque la dissipation est l'état habituel d'une classe, elle est presque toujours accompagnée de paresse.

— D'ailleurs, les enfants qui jouent et qui s'amuse, n'entendent point mes explications et ne peuvent en profiter, tandis que ceux qui sont sages peuvent être dérangés et distraits par les autres.

— Enfin, je dirais que pour que l'école acquière une bonne renommée il faut que l'instituteur ou l'institutrice ait l'habileté d'établir et de maintenir la discipline.

— Certes, monsieur Lebeau! Je ne considère pas comme indiscipliné ou un désordre une certaine liberté de mouvement, car cela est inhérent à la nature des enfants. Je ne désire pas non plus faire de mes élèves des espèces de statues qui seraient immobiles pendant des heures entières ou pis encore, en faire des esclaves tremblant sous les yeux d'un tyran impitoyable.

— À mon avis, a-t-elle repris avec sérieux, il y a deux sortes de discipline: la discipline matérielle, que je pourrais aussi appeler militaire et qui s'arrête au bon ordre extérieur et apparent et, il y a la discipline morale qui modère et dirige l'esprit et le cœur, aussi bien que le corps.

— C'est cette discipline-là que je tâche d'obtenir avec mes élèves.

— Je n'en doute point, dis-je. Il est certain que vous savez toucher le cœur des enfants de Prologue!

Cette intervention m'a valu un beau sourire et un haussement d'épaules.

— Je crois, dit-elle, que l'affection lorsqu'elle est sincère et profonde est un solide fondement de la discipline. Mes écoliers m'estiment et je suis comme une mère pour eux. Ils savent ce qui me fait plaisir et ce qui me contrarie.

— Ils craignent donc de me déplaire par des étourderies, une mauvaise conduite ou quelques fautes graves.

— En retour, ils savent aussi que je prends un vif et réel intérêt à leur succès, à leur avancement, à leur santé, à tout ce qui les concerne.

— Toutefois, il ne suffit pas que les élèves m'aient, il faut qu'ils me respectent.

— Il faut donc de la retenue. Ce ne sont pas les coups qu'ils doivent redouter de moi.

— Je ne veux pas être comme ces maîtres devant lesquels les enfants n'osent ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche, ni permettre le sourire à leurs lèvres. Certes, ces tyrans parviennent à obtenir un certain ordre matériel, mais jamais ils ne règnent sur les cœurs.

— D'après vous, monsieur Lebeau, est-ce qu'il y a encore des enseignants qui sont des tyrans dans le futur?

— Chère demoiselle, dis-je, je ne peux répondre pour vos correspondants, mais je suis d'avis que la nature humaine n'a pas tant changé. Des tyrans, il y en aura toujours, quelque soit le système et les volontés d'éloigner ces sortes de gens.

Nous avons ainsi parlé d'école et de discipline pendant quelques heures. Je n'ai pas vu le temps passé! Que dire de plus: il était difficile qu'il en soit autrement en aussi charmante compagnie.

Nous avons convenu que mademoiselle Tremblay interrogerait ses correspondants sur cette question et que j'y reviendrais dans une prochaine NOUVELLE DU FUTUR.

En attendant, «Turlou» et que Dieu vous bénisse.

Augustin Lebeau, journaliste



Les commissaires d'école et leurs responsabilités

Prologue, mardi 11 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le vent s'est calmé et le soleil a trôné toute la journée dans le ciel de la seigneurie. Il nous a réchauffés et a laissé un air de printemps dans nos coeurs. Ce temps doux est de mauvais augure en cette période de l'année.

Je poursuis sur ma lancée concernant l'éducation. Je parlais, à la toute fin de ma chronique précédente, du pouvoir des commissaires.

Laissez-moi vous informer sur la loi à l'origine de tout ce remue-ménage.

Le 18 septembre 1841, la loi 4 et 5 Vict., Chap. 18, mettait fin à l'absence de législation qui durait depuis 1836.

Cette loi a transformé les conseils de districts en un bureau d'éducation.

Elle a établi les arrondissements d'école (chaque arrondissement comptant au moins 15 résidents de 5 à 16 ans).

Le bureau a pour tâche de prélever sur les habitants les argents nécessaires pour la construction des maisons d'école. Il est également de son ressort de prévoir une somme de 10 livres pour acquérir des manuels scolaires et finalement, il doit produire un rapport annuel.

Tout ce remue-ménage doit vous paraître ridicule. J'imagine que dans le futur, vous n'avez pas besoin de recourir à ces moyens pour garnir vos bibliothèques scolaires. J'imagine les étagères de vos bibliothèques croulant sous un très grand nombre de livres.

Comme on dit par «icitte» autre temps, autres mœurs!

Je disais donc, les syndics de la loi de 1832 ont été remplacés par les commissaires d'école.

À Prologue, les commissaires furent élus par une assemblée annuelle de la paroisse Saint-Gonzague. Nous avons élu cinq commissaires et un conseiller de district.

Je vous présente tout ce beau monde que vous devez commencer à connaître via la correspondance avec les gens de Prologue.

Je suis l'un de ces commissaires puis il y a, messieurs Alcide Tremblay, époux de madame Marie-Louise Beaulieu, Léon Simard, le paysan le plus prospère de tout le territoire, Joseph Simard, l'homme qui sait prédire le temps qu'il fera et, le vieux Firmin Borduas, agriculteur et «ramancheur».

Le conseiller de district est le sieur Donald Laprise, percepteur seigneurial, notaire et juge de paix.

La paroisse Saint-Gonzague comprend 3 arrondissements; le premier, l'arrondissement de la côte Sainte-Justine et du village Prologue et une partie de la première côte des seigneuries de la Chamaille et de la Gâtine; le deuxième, l'arrondissement de la côte Saint-Ambroise et une partie de la deuxième côte des seigneuries de la Chamaille et de la Gâtine et le troisième arrondissement, la côte des Écossais et toute la partie nord du territoire.

Ce dernier arrondissement a une petite école construite en brique et dans laquelle enseigne Mary Harris, une institutrice anglophone.

Ces commissaires ont le contrôle des écoles de la paroisse, ce sont également eux qui engagent et surveillent les instituteurs.

Ils ont le pouvoir de destituer les instituteurs pour cause de négligence, d'incapacité ou bien encore de mauvaise conduite.

Ce sont les commissaires nommés ci-haut qui ont engagé mademoiselle Élisabeth Tremblay.

Heureusement! à Prologue, les commissaires sont, de l'aveu même de mademoiselle Élisabeth Tremblay, des hommes instruits et assez connaisseurs.

Monsieur le curé Chandonnay prétend que ce sont des hommes particulièrement instruits, moraux et amis de l'éducation.

Dans la paroisse voisine, la rumeur veut que certains commissaires ne sachent ni lire ni écrire ce qui, ma foi, doit les rendre bien indulgents quant au choix de l'instituteur.

Tous ici, à Prologue, nous questionnons à savoir ce qu'il est advenu de l'importance des COMMISSAIRES au XXI^e siècle!

C'est par la loi promulguée, le 29 mars 1845, que le gouvernement a stipulé qu'il y aurait dans chaque paroisse, ville ou village, des écoles communes sous la régie des commissaires d'école.

Cette loi avait pour objectif de pourvoir, d'une manière plus efficace, à l'instruction élémentaire dans le Bas-Canada.

De nos jours, l'organisation scolaire est aussi liée à celle des municipalités.

En effet, la loi précise que pour le premier lundi de juillet une assemblée générale de tous les propriétaires de biens-fonds et de tous les habitants doit être convoquée et présidée par le plus ancien juge de paix.

En ce qui nous concerne, le plus ancien juge de paix et, le seul d'ailleurs que nous ayons jamais eu est, le sieur Donald Laprise.

Après cette réunion, une assemblée générale pour l'élection des commissaires doit être convoquée. Il doit être élu autant de commissaires qu'il y a d'arrondissements scolaires dans la paroisse.

Le nombre minimum est fixé à cinq et le maximum à neuf.

À cette époque-là, la loi prévoyait que le curé ou le ministre résidant de la croyance religieuse à laquelle appartiennent plus des deux tiers de la population de la paroisse devait être nommé commissaire d'école d'office.

Cependant, le 9 juin 1846, une nouvelle législation apportait des amendements à la loi de 1845.

Après l'assemblée générale du premier juillet, une assemblée générale pour l'élection des commissaires doit être convoquée au plus tard le premier octobre et elle doit être présidée par un ancien commissaire.

Les ecclésiastiques ne doivent pas être trop actifs et ils ne sont plus considérés comme commissaires d'office.

Voici donc les devoirs des 5 commissaires élus:

— partager la municipalité en arrondissements d'école à condition qu'ils aient au moins 20 enfants de 5 à 16 ans:

— prendre possession de tous terrains et maisons d'école; veiller à leur entretien et leur réparation; acquérir tous les biens meubles et immeubles nécessaires:

— gérer les finances: prélever par cotisation une somme égale à l'allouance du gouvernement et poursuivre ceux qui ne voudraient pas payer; fixer la rétribution mensuelle de trois deniers au minimum à trois chelins au maximum, par enfant en âge de fréquenter l'école et non plus uniquement pour ceux qui vont en classe. Exempter de cette rétribution «les personnes indigentes, lunatiques ou idiotes».

Comme nous l'avons vu, les commissaires exercent un certain pouvoir sur les instituteurs:

— ils les engagent, mais ne peuvent plus les déplacer selon leur plaisir autrement que pour cause d'incapacité, de négligence, d'insubordination, d'immoralité, et cela, seulement après délibération en assemblée des commissaires.

Cela n'est pas prêt d'arriver à Prologue, car, pour reprendre les paroles du juge de paix qui proclame bien haut les qualités exceptionnelles de mademoiselle Élisabeth Tremblay, je dirais, que nous avons la meilleure institutrice à des lieues à la ronde.

Aussi, sur le plan pédagogique:

- les commissaires établissent le cours d'études et les règles générales pour la tenue des écoles.

Inutile de vous dire que mademoiselle Tremblay a judicieusement fait part de ses idées et les commissaires sont allés sans aucune contestation, dans le sens de ses suggestions.

- ils indiquent la date de l'examen public et y assistent:

- ils veillent à ce que les livres utilisés soient approuvés et recommandés par le bureau des examinateurs.

Les curés et ministres des différentes croyances ont le choix exclusif des livres de religion et de morale pour les écoliers de leur arrondissement.

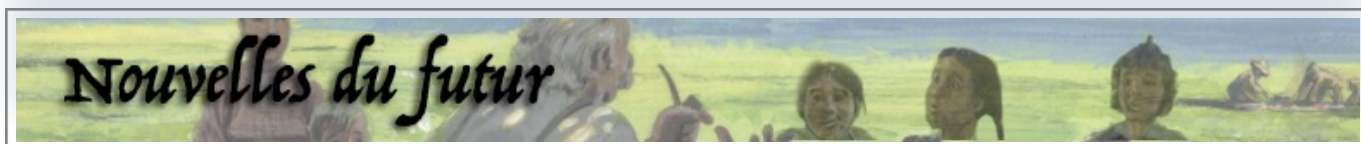
Sur le plan de la surveillance:

- Les commissaires ont toute juridiction pour régler les différends entre enfants, parents et instituteurs;

- Ils ont à visiter chaque école de la municipalité une fois tous les six mois et doivent faire rapport sur la régie des écoles et la valeur des instituteurs.

Certes! Cet exposé sur le fonctionnement de notre système scolaire peut vous sembler pénible, mais il m'importe de vous en faire connaître les détails afin que vous soyez en mesure d'établir une meilleure comparaison entre nos deux mondes.

Est-ce que ce système est très différent dans le futur? Nous aimerions le savoir!



Encore, madame Chiasson, qui fait des siennes! Une certaine demoiselle Sarah lui a demandé si elle pouvait lui faire parvenir une photographie de son fils Michel.

Elle a pensé, avec raison, qu'une photographie était comme une peinture, un tableau d'artiste.

Voyez ce que cette simple question a mérité comme réponse:

— «Hum! Torriabe de bean! Vous me donnez une idée, m’zelle Sarah! Je vais aller me plaindre au seigneur Prologue et lui demander de faire revenir les artistes afin qu’ils fassent d’autres tableaux de nous et, cette fois-là, je vais m’organiser pour que mon fils et ma petite-fille Marie-Aimée apparaissent dans l’un de ces tableaux. De même, je n’ai pas de photo de mon enfance ... comme vous dites si bien! Mais, si on faisait un portrait de ma p’tite Marie-Aimée, vous auriez une bonne idée de moi lorsque j’étais enfant... elle me ressemble comme deux gouttes d’eau»!

Sacrebleu, que je me suis dit: il y a goutte d’eau et goutte d’eau!

M’est d’avis, que madame Chiasson est un peu vaniteuse, car la petite Marie-Aimée est vraiment très jolie et elle a une frimousse très rigolote.

Ce n’est pas que je trouve l’aubergiste laide.

Certes! Non! C’est plutôt que je crois que Marie-Aimée aura cette beauté d’adulte que peu de femmes que je connais ont. Elle a déjà une beauté lumineuse... Elle aura, certes, une beauté d’adulte radieuse.

Augustin Lebeau, journaliste



La spectaculaire descente en ski d'Ovide Polansky

Prologue, jeudi 13 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Virevoltant çà et là, quelques flocons laineux ont repris le tricot géant détruit par le verglas des derniers jours. Un miroir de glace, hypocrite et malfaisant, se cache sous une mince couche blanchâtre. Il semble mécontent du peu de promeneurs qu'il a mis cul par-dessus tête.

Ce matin, j'ai attelé Houpette et Gascon pour une promenade aux abords de la montagne du Solitaire.

J'adore cette montagne et je lui prête une certaine intelligence. Il s'y passe souvent des événements intéressants. Je me suis dit qu'avec toute cette neige, j'y trouverais certainement quelques enfants occupés à y faire de la glisse.

Je fus très étonné d'y voir plutôt messieurs Georges Rasmussen et Ovide Polansky.

Ils étaient bien loin de chez eux, sur le flanc sud-est de la montagne. Le jeune Ovide était monté sur deux planches de bois et glissait sur une petite pente douce. Son oncle l'encourageait et lui prodiguait ses conseils.

Je me suis approché, question de savoir qu'elle était cette nouveauté.

— Des skis monsieur Lebeau, ce sont des skis! C'est tout nouveau. Des jeunes du futur en ont parlé dans leurs lettres et j'en ai fait une paire pour mon neveu Ovide, me lança Georges Rasmussen sans même attendre ma question.

— Encore eux, dis-je, l'air renfrogné!

— Voulez-vous essayer m'sieur Lebeau, demanda Ovide en arrivant tout près de moi, encore tout excité par l'expérience?

— Oh! mais pas du tout, je ne veux pas me casser une jambe.

J'avais encore en tête une triste aventure dans laquelle, juché sur un arbre pour épier mes voisins, je me suis retrouvé par terre, mal en point.

C'était l'année passée, au temps des grandes lessives. J'ai raconté ma mésaventure dans une chronique que vous pouvez consulter en tout temps, à ce que l'on m'a dit!

Toujours est-il qu'alors même que je déclinais l'invitation, des jeunes des environs sont passés tout près de nous. Inutile de vous dire qu'ils n'ont pas manqué l'occasion de venir fouiner dans nos affaires.

L'un d'eux, probablement le plus polisson, a crié:

— Hé ! T'as pas raison de faire le fier, le polonais. Un bébé resterait debout dans une pente comme ça, vient donc essayer tes planches où ça descend pour vrai.

Diantre! Quelle effronterie venant de la part d'un garçon reconnu à Prologue comme étant une poule mouillée. Ma foi! Si l'insulte m'avait été destinée j'aurais, sans nul doute, trouvé les mots pour lui rabaisser le caquet à cet impudent.

Mais voilà, le garçon a choisi sa victime: quoi de plus facile que de s'en prendre à un jeune étranger?

Quoi qu'il en soit, le sang du jeune Ovide n'a fait qu'un tour et il a fièrement répondu, avec un fort accent:

— Tu sauras, l'ami, qu'Ovide Polansky n'a peur de rien! Allez, montrez-moi votre vraie pente. Vous allez voir ce que vous allez voir.

Malgré ma sympathie pour le jeune Polansky, je n'allais tout de même pas déguerpir et rater une occasion pareille.

Il a fallu une bonne demi-heure à la troupe pour se rendre dans une partie plutôt abrupte de la montagne.

Le bonhomme Rasmussen et moi sommes montés à peine à mi-chemin.

Houpette et Gascon n'ont pas voulu suivre et, malgré mon inquiétude, je les ai laissés aux pieds de la montagne.

— Sacré Ovide, il n'est pas peureux. Il n'osera pas, chuchotai-je à l'oreille de monsieur Rasmussen.

Son oncle avait les yeux ronds comme des Aigles américains (monnaie en provenance des États-Unis), la figure déformée par l'effort.

Il craignait sans nul doute pour son neveu qu'il devait trouver bien téméraire. Après tout, il avait bien peu d'expérience sur ces planches de bois.

— Ah! Bonté divine! il se lance, il se lance, cria le bonhomme Rasmussen en se cachant le visage avec les deux mains.

Voilà que notre skieur dévale un étroit sentier en poussant sur ses bâtons. La pente est raide et il gagne rapidement de la vitesse.

Il est beau à voir quoique dans une position courbée qui nous donne l'impression qu'il est assis sur un pot de chambre.

Le voilà qui négocie les premiers virages sans chuter. Il va vite, très vite. Me tournant vers notre habitant, je lui demande :

— Est-ce qu'il sait comment s'arrêter ?

— Heu ben ! Je crois que non, il vient tout juste de les essayer, me répondit-il.

Ovide quitte le sentier et se dirige vers un énorme bouleau jaune qu'il évite de justesse.

Ouf ! Il l'a «échappé belle».

Sa course folle continue et le voilà dans le vide effectuant un saut majestueux à vingt pieds au-dessus du sol.

— Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Ah ! Ah ! Ah ! Me semble que j'ai sauté avec lui !

Je ne sais par quel miracle, il a atterri droit sur ses skis dans la neige épaisse, s'enfonçant jusqu'aux cuisses.

La manœuvre a produit l'effet désiré, Ovide s'arrêta net. Puis, avec peine, il sortit de son trou et reprit la pente douce sur laquelle il continua de glisser lentement jusqu'aux chevaux au bas de la montagne.

Nous n'avons pas attendu l'arrivée du skieur aux bas de la montagne et Rasmussen et moi, avons dévalé la pente à toute vitesse pour aller prêter main-forte à Ovide au cas où son aventure tournerait mal.

Nous sommes arrivés au moment où le courageux garçon se préparait à enlever ses skis. Le visage effarouché, les yeux pleins d'eau, les muscles crispés par la peur. Il enleva ses skis puis regarda son oncle droit dans les yeux.

— Ouais ! Quelle descente, hein, mon oncle. J'ai ben failli me tuer !

Lorsque les jeunes nous ont finalement rejoints, quelques minutes plus tard, plus rien ne paraissait sur le visage du jeune polonais. D'un ton bravache, il lança sans sourciller :

— C'est comme ça qu'on descend une montagne, les amis !

Puis, dévisageant le polisson qui avait lancé le défi, il ajouta :

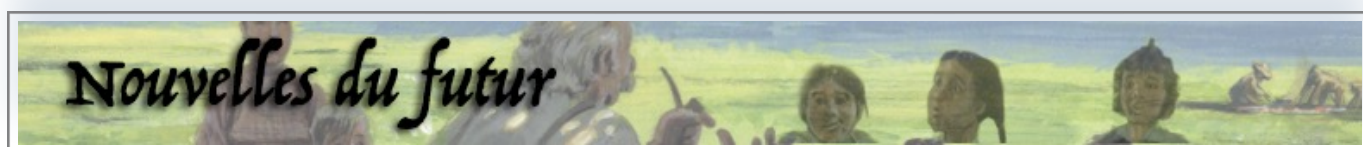
— Alors, le grand fin finaud, si tu veux m'imiter ? Je peux te prêter mes skis !

Je ne sais pas ce qui se serait passé si l'un d'entre eux avait simplement répondu à la bravade du polonais par :

— «Un coup de chance, un simple coup de chance, montrez-nous donc encore une fois comment vous avez fait ça?»

Mais non, les jeunes n'ont rien compris à ce qui s'était passé.

Depuis, notre bon ami Ovide est entré dans la légende. Et, oui, c'est comme ça que naissent les héros dans la ferveur populaire.



L'aventure d'Ovide Polansky nous a bien étonnés. J'ai ramené les deux hommes en sleigh. Houpette était aux anges, car elle adore le jeune Ovide Polansky. C'est que notre homme sait y faire avec les chevaux.

Toujours est-il que je les ai invités à l'auberge de madame Chiasson, histoire de prendre un p'tit boire qui leur réchaufferait le cœur.

C'est à ce moment-là, attablés que nous étions devant une bonne tasse de thé, que le jeune Polansky sortit de sa poche, comme un magicien sort un lapin, une feuille de papier détrempée, car la neige s'était infiltrée dans son pantalon lors de son incroyable descente.

Il me la remit fièrement pour que je la lise à voix haute, car il en était très content.

C'était une lettre en provenance du futur écrite par un jeune garçon de 11 ans de l'école Félix-Leclerc.

J'ai d'abord lu la lettre en silence. Quelle belle lettre, me dis-je, heureux pour mon ami, Ovide !

C'était un peu comme si le jeune garçon avait eu une baguette divinatoire de sorciers pour choisir ainsi l'un des habitants les plus courageux de Prologue.

L'aventure d'aujourd'hui en fait foi. La lettre disait, entre autres :

— «Je vous ai choisi parce que vous êtes courageux...».

Il m'est arrivé parfois de trouver que les Lignes de communication avec le futur avaient une mauvaise influence sur les habitants de Prologue, mais, lorsque je regarde Ovide Polansky tenir si fièrement sa lettre contre son cœur, je suis bouleversé par tous ces petits bonheurs que tout cela apporte aux uns et aux autres.

M'est d'avis que notre Ovide ira voir l'institutrice pour qu'elle l'aide à composer un poème pour son correspondant.

À propos de l'institutrice et d'Ovide! Je ne voudrais pas partir de fausses rumeurs, mais je crois que ces deux lurons-là s'entendent très bien!

Augustin Lebeau, journaliste



5 chelins pour «Le journal d'agriculture»

Prologue, samedi 15 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Victoire de floconneuse sur verglaçante. Il neige depuis hier. La neige recouvre maintenant cette glace méprisante et vicieuse. Tout de même, la nature revient à de meilleures intentions. Les nuages gonflés de ouate ont déjà répandu plusieurs pouces de leurs entrailles blanchâtres sur Prologue et ne semblent pas prêts à nous quitter. Aurons-nous droit à un autre excès de Dame Nature?

Ce matin, Léon Simard, cultivateur très prospère de Prologue, est venu frapper à ma porte. Il tenait en ses mains un journal: Le Journal d'Agriculture.

— Eh! Que me voulez-vous, monsieur l'habitant prospère, lui dis-je ?

— Pas grand-chose, pas grand-chose, monsieur Lebeau. Vous donner ce journal que j'aimerais que vous lisiez.

— J'attends de vous que vous en fassiez la promotion tout comme moi.

— Ce journal, qui ne coûte que 5 chelins par année, permet aux habitants d'être au fait des dernières découvertes dans le monde de l'agriculture, de connaître les manières de faire des habitants étrangers et de recevoir de bons conseils pour l'entretien de leurs animaux et la culture de leurs terres.

— Donnez-moi une piastre et, dit-il d'une voix tonitruante, je vous donne ce papier qui va vous donner 10, 15, 20 piastres!

Je n'étais pas vraiment d'humeur à tenir une discussion avec l'homme. Je lui tendis 5 chelins et je fis la promesse de faire une lecture attentive de son journal.

— Diantre! Le bonhomme est tombé sur la glace et s'est sûrement fêlé la tête, car tous savent ici que je lis ce journal?

M'est d'avis qu'il faut que je vous renseigne sur le bonhomme Simard.

Il faut d'abord que je vous dise que Léon Simard a hérité de son père, une exploitation bien développée.

Déjà à cette époque, une grande partie des habitants de Prologue étaient endettés auprès de monsieur Simard, père.

Ma foi! Il lui est facile de prétendre aujourd'hui que son succès et sa fortune sont le fait de son labeur et de son intelligence. Rien n'est plus faux!

Il est curieux que les puissants accumulent ainsi les richesses en nous donnant le sentiment que les dieux travaillent pour eux et que cette bonne fortune sera éternelle.

À mon avis il n'y a pas de doute que Léon Simard ait fait quelques bonnes affaires et qu'il en fera sûrement d'autres, mais, il n'y a qu'une seule raison à tout cela et je vous la laisse deviner!

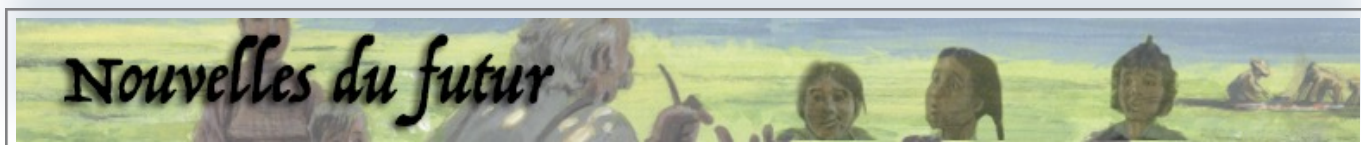
Somme toute, ce coq de village ne me plaît pas vraiment.

Il prétend que l'Assemblée législative devrait passer une loi obligeant chaque cultivateur propriétaire de terres à payer cinq chelins annuellement pour recevoir le Journal d'Agriculture.

— Je n'ai pas coutume de discuter sans savoir de quoi je parle, monsieur Simard, dis-je. Laissez-moi le temps de lire et nous en reparlerons.

Simard compris très vite qu'il n'avait pas intérêt à coller plus longtemps au seuil de ma porte.

D'autant plus que je ne l'avais même pas invité à entrer. Il était venu comme un vent importun et il décampa sans demander son reste.



Ce matin, après la visite du bonhomme Simard, je suis allé faire ma promenade du côté de l'auberge de madame Chiasson. J'ai vite constaté, en arrivant près du comptoir postal, qu'il y avait un attroupement d'habitants.

Ça discutait très fort principalement entre Casimir, madame Pétronille Papineau, mademoiselle Chloé Lavoie et monsieur le curé. Ce dernier venait d'apprendre que certains jeunes du futur étaient en train de monter une pièce de théâtre dans leur école sur les gens de Prologue.

Monsieur le curé était dans tous ses états. Il n'appréciait pas, mais pas du tout qu'un étranger puisse incarner sa personne.

— Il faut que je vous dise que Monsieur le Curé Chandonnay pêche parfois d'un trop grand excès d'orgueil. Ce n'est pas l'humilité qui le définit le mieux... si vous voyez ce que je veux dire!

— Toujours est-il qu'il moulinaït des bras tel un mousquetaire qui veut écarter un adversaire ou bien encore parer des coups.

Il s'exprimait d'une voix de tonnerre et on l'aurait cru en pleine chaire à clamer les vérités divines.

— C'est un affront à la sainte Église catholique, dit-il, les yeux exorbités.

— Pfft! C'est une preuve de plus que ces contacts avec le futur ne sont pas très sains pour les habitants du village, finit-il par conclure, fier de son effet!

Inutile de vous dire que les habitants présents n'étaient pas d'accord avec les conclusions alarmistes de notre prédicateur.

Madame Pétronille a bien tenté de le convaincre du contraire, mais, rien à faire.

Héhé! C'est qu'il arrive parfois à la divine Providence de bouder, d'être renfrognée.

Diantre! En voyant ainsi notre bon curé si en colère, je me suis rappelé la parabole du bon et du mauvais pasteur!...Pauvres ouailles!

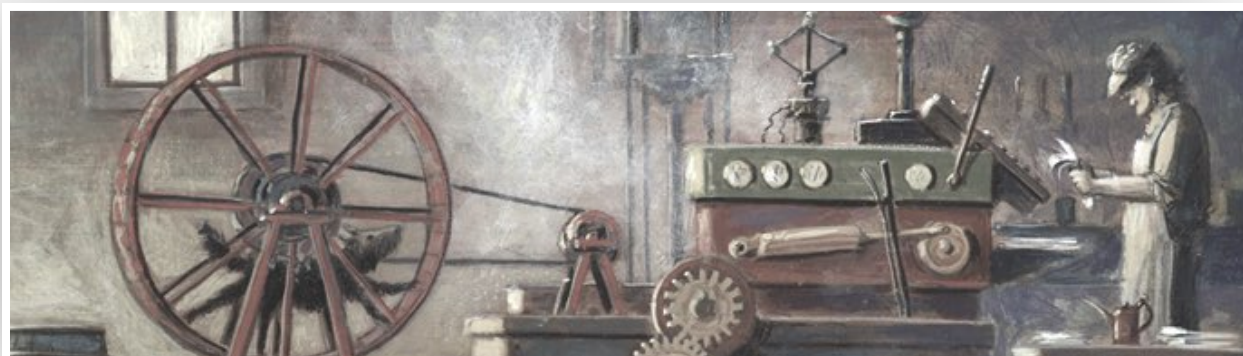
Puis, monsieur le curé est sorti en furie du bureau de poste en disant que cette affaire n'allait pas en rester là.

— M'est d'avis que nous aurons droit, un de ces jours, à un savonnage en chaire... et là je ne parle pas de fabrication de savon à la manière de madame Marie-Louise Beaulieu.

Après cette sortie fulgurante, les discussions ont repris et aucun n'y voyait de mauvaises intentions de la part de ces jeunes.

Monsieur Casimir appréciait même qu'on s'intéresse à sa personne malgré qu'il n'ait pas le bonheur de vivre cette expérience de communication.

Augustin Lebeau, journaliste



Sermon du curé Chandonnay sur l'éducation des enfants

Prologue, lundi 17 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà qu'un peu de soleil est venu nous visiter. Juste ce qu'il fallait pour nous laisser croire qu'il existe encore... quelques heures tout au plus. Rapidement les nuages ont repris leur place. Un vent du nord-ouest puis de l'ouest laisse présager une nuit froide. Même les loups hurlent contre la froidure qui s'annonce.

Dimanche dernier, à l'heure du sermon dominical, nous avons eu droit à une bizarrerie dont seul le curé Chandonnay est capable.

Au lieu de nous fustiger et de nous promettre les foudres de l'enfer il a regardé chacun de nous d'un œil bienveillant.

Puis, il a levé doucement les mains au ciel comme pour demander à tous les saints de l'honorer de l'esprit divin. Son geste fut majestueux et très digne.

Inutile de vous dire que j'attendais que le ciel nous tombe sur la tête, car notre bon curé ne nous a pas habitués à tant de clémence.

Oh! Certes, je n'irai pas jusqu'à prétendre que notre pasteur est machiavélique, mais il est indubitable qu'il est expert dans l'art de gouverner ses ouailles.

Quoi qu'il en soit, nous avons eu droit à une trêve et n'avons pas entendu parler de l'affaire de la pièce de théâtre que certains écoliers du futur sont à préparer sur les gens de Prologue et dont je vous ai parlé dans ma chronique précédente.

Non! Le sermon portait plutôt sur les méandres du cœur humain et sur la manière d'éduquer religieusement nos enfants.

Il faut croire que monsieur le curé a eu affaire à quelques polissons.

Je laisse donc la parole au curé Chandonnay:

— «Mes bien chers frères, les penchants du cœur humain étant aussi différents, dans chaque homme, que sont les traits du visage, on peut dire, sans crainte de se tromper,

qu'on ne saurait trouver deux enfants qui aient précisément les mêmes inclinations pour le bien ou pour le mal.

— Une chose vous aidera à les connaître, c'est la connaissance de vous-mêmes. Examinez quels penchants vous avez, et vous vous tromperez rarement, en supposant que vos enfants en ont de semblables.

— Car c'est une loi assez générale de la nature, que les enfants ressemblent à leurs pères et à leurs mères, non seulement par les traits extérieurs du visage, mais aussi par les inclinations intérieures bonnes ou mauvaises.

— «Ne louez aucun homme avant sa mort» dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, «car on connaît un homme par les enfants qu'il laisse après lui».

— De là vient le proverbe si connu: tel père tel fils: telle mère telle fille.

— Vous devez donc espérer que si vous êtes doux, compatissants, bienfaisants, chastes et honnêtes, vos enfants auront des inclinations pour ces bonnes qualités, ou du moins pour quelques-unes d'elles.

— Mais si, au contraire, vous êtes livrés à la colère, vos enfants auront le germe de ce vice; si vous êtes entêtés, opiniâtres, voleurs, ivrognes, débauchés, vains, et orgueilleux, vos malheureux enfants auront probablement tôt ou tard les mêmes mauvais penchants».

À ce moment précis du sermon, il s'est tourné vers Léon Simard et l'un de ses fils qui riaient en sourdine.

Il les fixa plusieurs minutes avant de poursuivre:

— «Voyez-vous ce petit enfant qui trépigne quand on lui refuse quelque chose; qui ne veut céder à personne; qui prétend toujours l'emporter sur les autres; qui jette, à la tête de celui qui l'incommode, la première chose qui se présente sous sa main; qui boude celui de qui il croit avoir reçu quelque déplaisir; qui verse des larmes accompagnées de cris aigus, entrecoupés, déchirants; qui, le lendemain d'une injure, en garde encore le souvenir; qui ne peut rien supporter sans se fâcher; qu'une mère ne saurait faire tenir en repos et contre lequel il faut crier sans cesse: c'est un enfant d'un caractère opiniâtre et colérique.

— Voyez-vous grandir cet enfant? À qui pensez-vous qu'il peut ressembler? Entendez-vous ce rire démoniaque?

Il avait dit tout cela dans un seul et même souffle et son regard n'a quitté, en aucun moment, la place occupée par Ti-Gus, l'un des fils de Léon Simard.

Imaginez le pauvre garçon qui se tortillait sur son banc et qui gardait les yeux au plancher de peur de rencontrer ceux de notre bon pasteur.

Nous étions tous gênés pour le bonhomme Simard et surtout pour sa bonne épouse qui devait souffrir de cette humiliante réprimande.

Mais que s'était-il donc passé pour faire en sorte que le curé Chandonnay oublie ses récriminations et ses jérémiades sur les Lignes de communication?

Lorsque nous sommes sortis de l'église, il neigeait à plein ciel. De gros flocons, d'une blancheur extrême, tombaient sur toute chose et toute personne.

Un silence profond a accompagné chaque paroissien tout le long du chemin du retour.

En mon for intérieur je reconnaissais la méchanceté et l'orgueil de Ti-Gus et je savais que le sermon de monsieur le curé cachait sûrement un drame bien pis encore que je ne pouvais l'imaginer.

Je me suis fait la promesse d'aller aux nouvelles. Je vous raconterai, mais, je vous avertis, cela ne sera pas facile et il va falloir faire preuve de beaucoup de diplomatie pour faire parler notre bon pasteur!

Aujourd'hui, j'ai appris qu'un tournoi de jeu de dames aura lieu à l'auberge «l'Harfang des Neiges», le 22 janvier.

Tous les habitants de Prologue peuvent participer. Une bourse de 3 piastres sera offerte à la personne qui sortira victorieuse de ce tournoi.

Trois piastres! c'est une véritable fortune pour bien des habitants de Prologue.

À cette occasion, mademoiselle Pétronille Papineau et monsieur Mathieu Martin, dit Tudor, offriront une petite représentation dans la grande salle à manger de l'auberge.

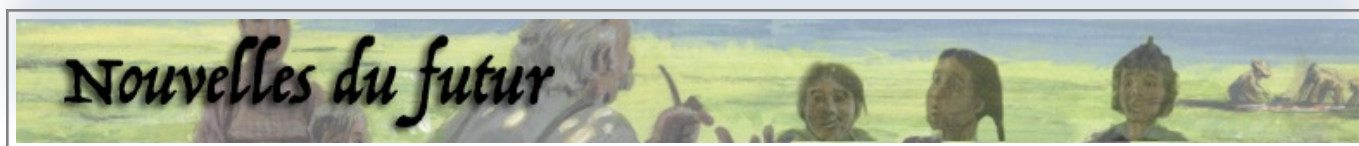
Tous les bourgeois, notables et habitants de la paroisse sont conviés à ce petit concert.

La partie de hockey est prévue pour la fin du mois de janvier.

Mademoiselle Tremblay et Monsieur Donald Laprise sont à préparer l'événement.

Plusieurs dames sont occupées à la confection de l'équipement des joueurs.

Messieurs Trefflé Bellerive et Jos Languille sont à préparer la patinoire.



Croyez-le ou non, on a inventé des scies mécaniques dans le futur. Un moteur est fixé après la scie et celle-ci, mue par le moteur, tourne toute seule. L'homme qui la tient n'a plus qu'à l'approcher de l'arbre et, sans peine, le couper en quelques secondes.

Pfft! Me semble qu'elles pourraient aussi couper un homme en deux en quelques secondes.

M'est d'avis que le progrès peut être bien dangereux et que, dans le futur, le travail de scieur ou de bûcheron ne doit pas être sans risque.

Ici, à Prologue, nous avons un beau moulin à scie dont la force motrice est l'eau.

Le moulin utilise comme force motrice une nouveauté à Prologue.

Il s'agit de la première turbine hydraulique construite par deux inventeurs de Prologue, messieurs Alcide Tremblay et François Petitout.

Cette réalisation est basée sur les travaux de Monsieur Benoît Fourneyron, ingénieur français qui présenta en 1833, un mémoire donnant la description de trois turbines et une théorie générale de ces nouveaux types de moteurs.

C'est le seigneur Gonzague Prologue qui ramena différents ouvrages, lors de l'un de ses nombreux voyages en France, traitant de la roue hydraulique et de turbines.

Imaginez!

Il est certain que les scies mécaniques peuvent remplacer plusieurs travailleurs, mais je crois qu'il ne faudrait pas qu'une telle invention aboutisse ici, car certains habitants verraient cela d'un mauvais œil.

Et oui! Quelques-uns de nos habitants perdraient alors une forme de revenus supplémentaires.

Il faut comprendre que l'agriculture ne suffit pas toujours à assurer la «pitance» de toute une maisonnée.

Comme quoi les inventions du futur ne sont pas nécessairement les bienvenues dans notre monde.

Augustin Lebeau, journaliste



Moutons égorgés — Des jeunes du futur qui n'aiment pas la chicane

Prologue, mercredi 19 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La froidure persiste. Partout dans la seigneurie de longs filets de fumée s'échappent des maisons et montent vers le ciel. Le combat contre le froid est bien engagé. Le thermomètre indique -5 degrés Fahrenheit.

Voilà! maintenant que de nombreux chemins d'hiver parcourent la Serpentine.

L'habitant peut facilement traverser la rivière pour se rendre dans la seigneurie de la Vadrouille. Des sapins ébranchés servent de balises aux voyageurs qui s'aventurent sur les glaces.

Il est bizarre de voir ces têtes de sapins sur cette grande surface plane.

Le passeur et le «quêteux» sont devenus des experts pour préparer une belle surface lisse, pareille à un miroir, où les gens de Prologue, jeunes et moins jeunes, vont patiner ou se mirer, héhé!

Trois moutons ont été retrouvés morts, égorgés et baignant dans leur sang dans la grange-étable d'un habitant de la seigneurie de la Chamaille.

D'aucuns disent que cette triste histoire serait le fait de loups, de renards ou bien encore de chiens sauvages.

D'autres disent qu'il s'agit d'un ours.

Il paraît que les traces laissées-là par la bête sont inexplicables et que seul un homme des bois comme Jérôme Lagibotière est en mesure d'élucider le mystère.

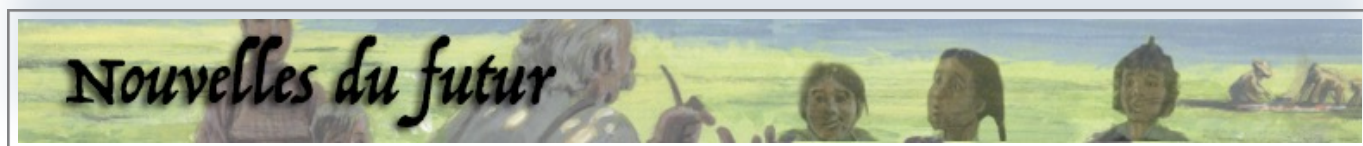
La rumeur veut que depuis ce jour fatidique, les animaux de cet infortuné habitant se comportent de façon inhabituelle.

Ainsi les vaches ne donnent plus de lait, les poules ont cessé de pondre et les chevaux ne cessent de donner du sabot sur le plancher.

Les habitants de Prologue craignent que cette calamité ne vienne semer la désolation chez l'un d'eux.

Il est vrai que nous avons eu quelques misères ces derniers temps, mais, de là à imaginer qu'une telle catastrophe se produise à Prologue me semble le fait d'esprits superstitieux.

Messieurs Trefflé Bellerive et Jos Languille sont à préparer la patinoire.



Ce matin, madame Marie-Louise Beaulieu est venue me visiter, histoire de parler de ses correspondants.

Elle dit être aux anges d'avoir comme correspondants, m'zelles Roxanne, Amélie, Véronique, Geneviève et Joanie ainsi que messieurs Osama et Mehran.

Osama et Mehran sont respectivement Irakien et Iranien. Ces deux derniers sont pareils à elle, car ils lui ont confié qu'ils n'aimaient pas la chicane.

Madame Beaulieu m'a questionné au sujet de ces pays.

J'avoue avoir fait quelques recherches pour répondre aux questions de cette chère dame.

Voyez! chers amis du futur! Nous aussi avons à questionner notre propre monde afin de pouvoir mieux comprendre ce dont vous parlez.

Nous avons trouvé que l'Iran est probablement ce que nous dénommons, la Perse.

Ce pays est borné au nord par les provinces russes et la mer Caspienne; à l'est, par le Caboul et le Béloutchistan; au sud, par le golfe Persique et le détroit d'Ormuz; à l'ouest, par la Turquie d'Asie dont fait partie l'Iraq comme nous le connaissons dans cette première moitié du XIXe siècle.

Dans le précis de géographie de mademoiselle Elisabeth Tremblay, il est écrit que la Turquie d'Asie est bornée au nord par la mer Noire et les provinces russes; à l'est par la Perse; au sud, par l'Arabie et la Méditerranée; à l'ouest, par l'Archipel; au nord-ouest, par le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara et le détroit de Constantinople.

Font partie de ce vaste territoire, le Kurdistan dont la principale ville est Moussoul, près de l'emplacement de Nivive et l'Iraq-Arabie dont la principale ville, Bassora est un lieu célèbre de commerce entre l'Europe, l'Asie occidentale et les Indes.

L'on dit que Bagdad, autre ville importante, est presque ruinée par des tremblements de terre et des pestes, dont celle de 1772 fit périr, dit-on, 400,000 habitants, et celle de 1832, 100,000 habitants.

La peste! quel fléau! Il est à espérer qu'une telle maladie n'existe plus dans le futur!

J'imagine bien que les frontières de ces pays ont changé.... depuis le temps!

Madame Marie-Louise Beaulieu m'a dit être très perplexe concernant certains propos tenus par m'zelle Roxanne.

Cette dernière affirme: «[...] on peut peindre sur la neige avec de la peinture à neige [...]».

Hum! de la peinture à neige... à quoi cela peut-il bien servir?

À juste raison, madame Beaulieu s'interroge à savoir si cette jeune fille ne se moque pas d'elle.

Avant de me quitter, en riant très fort, elle m'a posé la question suivante:

— «de quelle couleur est la peinture à neige»?

Vous saurez me le dire, chers amis!

Augustin Lebeau, journaliste



Tournois de jeu de dames, concert, chants et miel

Prologue, dimanche 23 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Tel un cuistre, suffisant de sa personne, qui vient de réussir une tournure d'esprit, le soleil nous observe de haut, daignant répandre sur nous, créatures de peu d'importance, un regard chaleureux. Si ce sont des applaudissements qu'il attend, il en aura, car, comme pour les grands artistes, le peuple est friand de rappels.

À Prologue, les veillées chez les voisins se passent à danser, chanter, écouter des histoires et jouer aux cartes et aux dames.

Par exemple, madame Angélique aime bien jouer aux dames avec son frère, le jeune Bernard.

Ils connaissent les règles du jeu «à la française» et celles «à la polonaise». Ils jouent l'un comme l'autre, mais, dame Angélique préfère le jeu de dames «à la polonaise».

Le jeu de dames dit «à la française» a soixante-quatre cases. Dans ce jeu, chaque joueur possède douze pions placés en trois rangées.

Le jeu de dames «à la polonaise» a cent cases. Dans ce jeu, chaque joueur possède vingt pions placés en quatre rangées.

Le pion, dans le jeu à la polonaise, prend en tout sens alors qu'il ne peut prendre qu'en avant dans le jeu à la française. De plus, la dame se déplace en diagonale et, peut prendre à toute distance un pion; auparavant, elle se déplaçait et prenait comme le pion.

Demoiselle Hortense, l'une des filles du seigneur Prologue, a expliqué au jeune Bernard, que la manière de jouer aux dames différait selon le pays.

Certains sont restés fidèles au damier de soixante-quatre cases alors que d'autres préfèrent celui à cent cases.

À Prologue, chez certains habitants comme chez Roger Lamarre, le jeu comprend cent-quarante-quatre cases et, se joue avec soixante pions.

Le fossoyeur a lui-même taillé ses pions; la moitié ont une forme carrée et les autres sont octogonales. Il a également des pions ronds, qu'il a faits en sciant un manche de balai.

Toutefois, le jeu le plus en vogue à Prologue, est celui qui contient cent cases avec quarante pions.

Vous imaginez bien que le seigneur Prologue a un jeu très raffiné dont les pions sont en os. La moitié sont peints en noir et, dans l'autre moitié, les pions sont recouverts d'une peinture rouge.

Cependant, il est interdit aux domestiques de l'utiliser, pas plus d'ailleurs, que le jeu de trictrac ou backgammon.

Il paraît, que les Grecs et les Romains ont joué à ce jeu et, que les gens riches le pratiquaient sur des tables d'ivoire et de bois précieux. Il paraît que ce jeu est connu dans des pays aussi lointains que la Chine et l'Inde.

Mais revenons au tournoi de jeu de dames âprement disputé samedi à l'auberge, l'Harfang des Neiges.

À la grande surprise de tous, c'est madame Angélique Hamelin qui a remporté le tournoi. Son frère, le jeune laquais surnommé Bernard le Renard, était aux anges...si je puis m'exprimer ainsi.

La soirée, s'est par la suite, passée à écouter mademoiselle Pétronille Papineau et monsieur Mathieu Martin, dit Tudor. Tous les bourgeois, notables et, habitants de la paroisse étaient présents à ce petit concert.

Ces messieurs et dames étaient confortablement assis alors que les habitants étaient entassés les uns sur les autres.

Toutefois, la gagnante du tournoi de dames avait une place de choix, dans la première rangée.

Cette soirée fut inoubliable, car dame Pétronille a invité tour à tour Sean McLean, James MacPherson et Ovide Polansky à chanter des airs de leur pays.

Ma foi! C'était tout à fait charmant et, malgré les voix de fausset, les voix grêles et nasillardes des uns et des autres nous avons eu droit à de grandes émotions.

Tout au long de la soirée, j'ai vu le jeune Bernard pendu au bras de sa sœur, Angélique. M'est d'avis qu'il est un frère trop aimant et qu'il aurait avantage à délaisser les jupes de sa sœur.

Je suis donc allé vers lui afin de donner à madame Angélique plus de liberté pour faire la jasette avec les messieurs qui se bouscuaient pour profiter de sa compagnie.

Le jeune domestique du seigneur Prologue n'a cessé de me parler des ruches de son maître.

Je vous apprends que le seigneur Prologue possède plusieurs ruches et il paraît, qu'il s'adonne à cet art avec beaucoup de passion malgré son âge avancé. Ses ruches ont la forme d'un œuf coupé par moitié et elles sont fabriquées avec de la paille.

Bernard m'a confié accompagner son maître parfois aux ruches et il paraît que jamais une abeille ne le pique.

Le seigneur Prologue lui aurait dit qu'il était fait pour ce métier et que les abeilles ne se comportaient pas ainsi avec n'importe qui. Il paraît que c'est un signe divin, un signe qui ne ment pas sur les capacités de Bernard.

L'été dernier, j'ai moi-même constaté, de visu, la présence de ces ruches.

Rien n'est laissé au hasard et les ruches sont bien abritées contre les vents, le froid ou bien encore l'ardeur du soleil. Elles sont habituellement localisées, près du deuxième verger du domaine, à l'ouest du manoir.

L'hiver, les ruches sont rentrées dans un endroit bien aménagé à cet effet. En cette période de l'année, Bernard a vu, à maintes reprises, le seigneur Prologue, allé dans le bâtiment pour les visiter, pour voir si les abeilles avaient besoin de nourriture et, pour les garantir des rats et autres ennemis.

Je vous assure que le miel récolté par le seigneur Prologue, en juin, alors que la campagne est toute fleurie, est le meilleur miel qui soit.

Le jeune Bernard m'a confié que le seigneur Prologue ne s'intéressait pas seulement aux abeilles. Il m'a chuchoté, comme s'il s'agissait là d'une grande confidence, que le seigneur Prologue était un fervent amateur de sciences et d'astronomie.

Diantre! Lui dis-je, vous a-t-il permis de voir tous les instruments qu'il garde précieusement dans une armoire de son bureau?

À cette question, je n'ai pas eu de réponses. Cependant, j'ai eu droit à une physionomie bien expressive.

Je dirais que les yeux de Bernard sont devenus plus grands que nature lorsque je lui ai décrit les instruments que j'ai déjà utilisés.

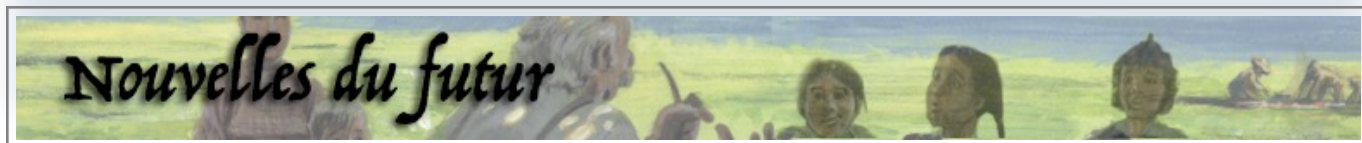
D'ailleurs, dis-je, comme pour l'émoustiller un peu plus, le seigneur Prologue pense mettre tous ses instruments à la disposition de mademoiselle Élisabeth Tremblay, afin qu'elle instruisse les enfants de l'école de leur utilité.

Le jeune laquais était béat, car, il est évident qu'il est fasciné par tous ces objets et qu'il n'oserait jamais demander la permission de les utiliser.

Il m'a confié, que l'été dernier, le seigneur Prologue, lui a permis d'assister à un spectacle qu'il donnait pour ses petits-enfants avec une lanterne magique. Ce fut une révélation pour lui et il en rêve encore la nuit.

Diantre! Je crois que je me suis pris d'affection pour ce jeune garçon si gentil et curieux et je crois bien qu'il a apprécié notre conversation.

Moi aussi, d'ailleurs: la preuve qu'un enfant peut parfois nous en apprendre sur notre Humanité bien plus que tous les savants de ce monde.



Hé! Hé! Pardi! Certains chiens de Prologue terrorisent les chats de nos habitants.

Cette affaire me rappelle le texte d'une chansonnette tirée du Chansonnier des Collèges. Il y est écrit, en frontispice: «Le chant c'est le baume de l'âme (Lyre canadienne).

La chansonnette s'intitule: Les tribulations d'un anglais.

Voici une partie de cette chansonnette:

— Refrain.

«Dans les pays que je parcours,
«Partout on en veut à mes jours
«Partout, YES, partout où je cours,
«J'étais contrarié toujours,
«Partout, YES, partout où je cours,
«J'étais contrarié toujours,
«Partout, YES, partout où je cours,
«J'étais contrarié toujours,
«Toujours, toujours.»

— Deuxième couplet:

«Un chien jaloux de l'Angleterre,
«À qui j'avais rien fait jamais,
«Probablement pour se distraire
«Faisait la guerre à mes mollets!

Parlé! (avec l'accent d'un anglais qui parle peu français)

— «Il était toujours après les jambes de Moâ. (Faisant semblant de parler à un chien) «Vous voulez quelque chose! Hein? Comme je disais ça, il pogne à Moâ, avec les dents, un morceau de pantalon et un morceau de viande aussi: je courrai tout de suite après, et je trouvai mon chien assis avec le propriétaire de lui.

— Je volais bien savoir de quel droit, Mossé le chien, vous vous permettez de ... vous... permettre de venir chercher le nourriture de vous dans les mollets de Moâ!

— «Le prochain fois que vous le faisez, je coupais lé cou à vos avec un coup de fiousil.

— «Oh! disait le propriétaire.»

— «Oh! n'y a pas de oh! je faisais.»

— «Vous faisez?»

— «Yes, je faisais.»

— «Et bien! si vous faisez, vous payer.»

— «Payer quoi? Le chien de vous? Vous êtes une bête stioupide.»

— «Et vous, vous êtes un cornichon.»

— «CORNICHON! qu'est-ce que ça voulait dire, un cornichon?»

Je prenais le dictionnaire et je voyais que, Cornichon, c'était un légume, qu'il était tout à fait agréable, quand il était confit dans le vinaigre; il flattait Moâ alors; mais... j'avais oublié de demander à lui, si j'étais un cornichon confit, parce que...

Refrain.

«Dans les pays que je parcours, etc.»

Je ne suis pas certain que cette chansonnette soit un baume sur l'âme. Cela dépend de qui l'écoute, enfin, je crois!

Quoi qu'il en soit, à notre époque, nous vivons dans un contexte politique particulier et cela se traduit même dans nos chansons. Je sais que nos «Conquérants» en ont aussi, quelques-unes sur nous, Canadiens-français, et, elles ne sont pas très flatteuses!

J'aimerais croire que tous ces enfantillages n'existent plus dans le futur.

Toutefois, je me demande, ce qu'en pensent les correspondants de certaines écoles du futur qui sont originaires de pays lointains comme la Russie, la Pologne, la Chine, Haïti, l'Iran, l'Iraq, la France, le Pakistan, l'Angleterre, etc.

Lisez, les propos que le docteur Harris tient de l'un de ses correspondants:

«J'aime, moi aussi, penser aux différentes nationalités, croyances et activités. Parce que dans le futur, le monde est beaucoup plus ouvert. À mon école, il y a des élèves de plusieurs nationalités, comme :

des Chinois, des Arabes, etc. Bref, des gens des quatre coins du monde. Cette diversité culturelle nous permet d'avoir des discussions très variées. Nous pouvons échanger, nos croyances, les histoires de nos pays respectifs.

J'aime bien aussi me poser des questions parfois philosophiques. Je crois que tout le monde devrait prendre un peu de temps chaque jour pour penser et se poser des questions.»

Voilà, une bien belle leçon de tolérance, mais, rien n'est parfait... et, c'est bien malheureux.

Voyez, ce que le même garçon a répondu à l'enthousiasme manifesté par le docteur Harris:

«Hélas! Monsieur Harris, toute cette ouverture d'esprit n'empêche pas les guerres. Même que le président des États-Unis d'Amérique a déclaré la guerre à un autre pays, l'Irak. Mais, les guerres ne se produisent pas toujours au niveau international. Même dans mon école, on peut voir des accrochages avec les gens d'ethnies différentes qui s'insultent à propos de leur pays d'origine. Mais, toute cette différence ethnique a aussi de bons côtés parce qu'une fois par an à mon école, des professeurs et des élèves organisent une journée interculturelle. Cette journée permet aux élèves de différents pays d'échanger à propos de leurs cultures (mais aussi de nous faire manquer une heure de cours).»

Diantre! Que de lucidité et de candeur!

Augustin Lebeau, journaliste



Le kilt, vêtement national des Écossais

Prologue, vendredi 21 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le froid a fait fuir les nuages
mettant ainsi le soleil à nu.
Ainsi pris en flagrant délit,
alors qu'il roupillait
d'insouciance, il a daigné nous
arroser de quelques rayons
frileux. Le thermomètre
indique les moins dix degrés
Fahrenheit.

Voilà qui commence bien la journée. Ce matin j'ai rencontré, à l'auberge de madame Chiasson, monsieur l'ingénieur, James McPherson. Curieusement, il était habillé de son kilt.

Pensez! Je ne pouvais regarder cela sans mot dire et je suis allé vers lui dans l'espoir de connaître la raison d'un tel accoutrement.

Il avait, dans le regard, un certain air d'audace et de gaieté.

Voyant mon étonnement, il s'est vite mis en devoir de me faire la leçon concernant son kilt, vêtement national des Écossais.

Ainsi, il m'a expliqué qu'autrefois, les Écossais du nord portaient une large bande de tissu à la taille. Cette bande servait de manteau quand il faisait froid et de couverture la nuit.

Le kilt que portent les garçons est de tartan. Le tartan est un tissu typiquement écossais avec lequel les filles se font des châles.

Plus précisément, disons que c'est une étoffe de laine à bandes de couleur servant à fabriquer des vêtements.

Le motif du kilt de James MacPherson est composé de gros carrés entourés d'une ligne brune. Ces gros carrés semblent être beiges alors qu'ils sont, en fait, composés d'une multitude de lignes rouges, bleues, brunes et vertes.

Je crois bien, que le pauvre homme s'ennuyait, car il s'est mis à me parler de sa famille comme coule l'eau d'un ruisseau gonflé par la fonte des neiges au printemps.

Ainsi, j'ai appris qu'il faisait partie d'une grande et noble famille. Les garçons ont fréquenté la Royal Military Academy de Woolwich de Londres.

Ils ont quitté tour à tour l'Écosse, pour aller s'établir soit à Toronto soit, dans une ville lointaine de l'Afrique à titre de fonctionnaire colonial.

Monsieur MacPherson m'a longuement parlé de son frère Richard, qu'il m'a décrit comme un peintre des âmes humaines, adorant dépeindre les us et coutumes des habitants des contrées qu'il traversait. Les confidences se sont arrêtées là, car, une ombre a subitement traversé l'esprit de mon conteur.

J'imagine qu'un incident tragique a mis fin à la vie aventureuse de ce frère tant aimé, mais, par respect pour la peine de monsieur James, je n'ai pas cherché à connaître la raison de son émoi.

Je crois bien qu'il a apprécié ma discrétion, car, il m'a promis de me remettre les lettres que son frère Richard lui a expédiées de l'Afrique.

Il m'a même suggéré d'utiliser les plus intéressantes dans mes chroniques afin, de vous donner une petite idée de la vie de ces hommes en terre étrangère.

Par contre, il m'a longuement parlé de John, un autre de ses frères, qui fait carrière en Angleterre, à Birmingham, où il travaille en association avec un promoteur, à de nombreux projets immobiliers.

Il m'a aussi parlé, avec un fort accent de tendresse, de son jeune frère Bruce qui, paraît-il, n'a pas été gâté par le destin.

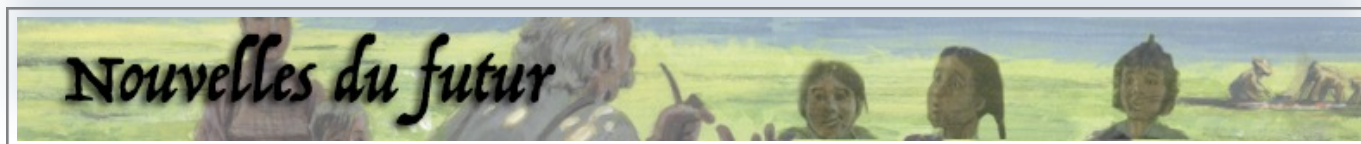
Une santé mentale et physique fragile l'ont empêché d'entreprendre des études et ainsi d'aspirer à une carrière.

Monsieur MacPherson, a nommé son fils du même nom en son honneur, car, m'a-t-il confié avec le plus beau sourire du monde:

— «Je voudrais bien que mon garçon possède, un jour, la gentillesse et la douceur de son oncle. Mon frère, Bruce, ne ferait pas de mal à une mouche. Il a le cœur tendre et sa maladie n'est pas une honte pour moi.»

Puis, nous avons parlé de Mary, sa sœur adorée. L'ombre est revenue assombrir le regard de James et je m'en voudrais de poursuivre ma chronique sur ses dernières confidences.

M'est d'avis, que monsieur MacPherson préférerait parler de tout cela avec ses correspondants.



Dans une chronique précédente, j'ai exposé les vues de notre institutrice concernant la discipline à l'école du village Prologue.

Il semble que plusieurs correspondants lui ont demandé d'autres détails.

Elle est donc venue me consulter pour savoir s'il était pertinent d'utiliser cette tribune pour mettre les gens du futur au fait des punitions qu'elle impose aux enfants turbulents de sa classe.

Certes! Mon conseil l'a convaincu de vous informer sur cette épineuse question.

Voici donc le texte qu'elle a préparé pour vous:

— «J'en suis maintenant à l'épineuse question des punitions corporelles. Certains maîtres croient qu'il est impossible de conduire les enfants, de même que les hommes uniquement par les sentiments. Ils disent utopique de croire le contraire.

— Ici se pose une grande question: les punitions corporelles doivent-elles être employées souvent, ou faut-il complètement les condamner?

— Les opinions sur la question sont parfois extrêmes. D'autres, sont plus modérées, ainsi certains croient: « qu'il peut être quelquefois à propos d'y recourir ».

— J'ai entendu dire que certains instituteurs frappent les élèves à la tête, dans le dos... etc., sans s'occuper où portent les coups.

— Certains, frappent leurs élèves avec le poing, le pied, une baguette, une règle.

— Que penser, de ces maîtres qui ont continuellement un fouet à la main, qui en menacent sans cesse leurs écoliers et qui les frappent à tout propos?

D'ailleurs, certaines histoires de mauvais traitements ont mené les instituteurs fautifs devant les tribunaux, car, ces sortes d'agissements ne sont pas tolérés dans notre métier.

— Sachez, chers amis, que la grande majorité des enseignants du Bas-Canada sont dégoûtés par ce genre de comportement, mais malheureusement il y en a qui semblent avoir la vocation de bourreau plutôt que celle d'instituteur.

— D'autres maîtres, plus soucieux de ne pas blesser l'enfant, utilisent une bande de cuir, communément appelée «férule ».

— J'ignore, si vous connaissez cet instrument! Peut-être, vos grands-parents pourraient-ils vous en parler!

— Quoi qu'il en soit, c'est l'instrument le moins dangereux. Ces instituteurs prennent soin de ne jamais frapper ailleurs que « dans la main étendue » et ils s'assurent qu'il n'y a pas déjà une blessure.

— Que Dieu me garde de ces punitions!

— Je n'ai jamais, au grand jamais utilisée de telles punitions corporelles et, j'espère n'avoir jamais à le faire.

— D'ordinaire, je m'en tiens aux punitions morales, comme je vous l'ai déjà expliqué dans une chronique précédente.

— J'espère, avoir assez d'ascendant moral sur mes élèves pour ne jamais les punir corporellement.

— Toutefois, il m'arrive, de priver un élève de récréation, mais, cela n'est pas fréquent.

— Il m'arrive aussi, de donner un devoir long et difficile et parfois, je mets l'élève en punition dans un coin de la classe. Je m'arrange, pour ne point le faire tenir debout ou à genoux pendant trop longtemps.

— Jamais un élève de ma classe, n'a dû supporter une chaleur ou un froid considérable comme punition ni demeurer dans un lieu obscur.

— En fait, j'ai tout un système de châtiments et de punitions afin de n'être jamais dépourvue de ressources et de ne pas user mon autorité en y ayant recours trop fréquemment.

— Voici, à peu près, la liste des punitions que je peux imposer lorsque je n'arrive pas à raisonner l'élève:

— 1) Je donne de mauvaises marques aux fautifs. Chaque faute, un peu considérable, est notée vis-à-vis le nom de l'enfant dans un petit cahier que je tiens exprès pour cela;

— 2) J'enlève des bons points, car, c'est une punition à laquelle les enfants sont, en général très sensibles;

— 3) J'attribue des mauvaises notes aux élèves délinquants. Ces derniers savent que ces mauvaises notes peuvent être envoyées aux parents ou communiquées à monsieur le curé Chandonnay ou bien encore au commissaire lors de sa visite;

— 4) il m'arrive parfois, d'assigner une mauvaise place à des élèves qui sont paresseux de profession, aux élèves dissipés, à ceux qui arrivent tard en classe ou bien qui s'absentent trop souvent de l'école;

— 5) Il m'arrive aussi, de soumettre certains élèves récalcitrants à certaines privations. Par exemple, je peux enlever, pour un certain temps, une charge de confiance, comme celle de moniteur. Je peux aussi, refuser une permission, interdire un jeu, raccourcir une récréation ou un congé (ou leur faire passer en silence);

— 6) Je peux imposer ce qu'on appelle «un pensum ». Il faut qu'il soit utile à l'élève, qu'il ne soit pas trop long, qu'il soit bien écrit et bien travaillé, qu'il soit en rapport avec la capacité de l'élève. Recommencer un devoir mal fait, avoir quelques phrases à analyser, quelques problèmes d'arithmétique à résoudre, répéter une leçon mal sue, rédiger des notes qui ont été négligées, etc., voilà des tâches extraordinaires qu'il m'arrive d'imposer aux écoliers.

— 7) J'inscris leurs noms sur le tableau noir ou, dans un cahier de déshonneur. Cette dernière alternative arrive très rarement et l'élève peut se racheter et faire effacer son nom dans le cahier.

— 8) J'oblige les coupables à s'asseoir, seuls, dans un coin, ou le visage au mur; à rester quelque temps debout. Je n'impose jamais ces punitions pour des bagatelles.

— 9) Il m'arrive, de soumettre les élèves à des retenues. Cela est difficilement praticable, ici à Prologue, car les élèves viennent de loin. Lorsque je retiens quelques enfants, j'ai la permission des parents et je m'organise pour qu'ils ne soient jamais seuls.

— 10) Je peux prononcer un renvoi temporaire ou définitif. Pour cela, il faut avoir obtenu la permission des commissaires. L'expulsion est toujours une mesure odieuse et grave qui demande à être mûrement considérée.

— Voilà, chers correspondants, j'espère avoir été claire. Lesquels d'entre vous, aimeraient faire ses classes à Prologue?

Hum! M'est d'avis qu'il n'y aura plus de questions sur le sujet avant quelque temps.

Toutefois, nous sommes curieux de connaître ce que les enseignants du futur pensent de la discipline dans la classe!

Augustin Lebeau, journaliste



La patinoire transformée en œuvre d'art!

Prologue, mardi 25 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Des applaudissements nourris et le ravissement de la population devant tant de générosité ont convaincu Sire Soleil de faire halte ici, à Prologue. Serait-ce que la célébrité des tartes de madame Chiasson ont flatté son odorat? Le thermomètre s'est hissé, jusqu'à 41 degrés Fahrenheit.

Avec ce beau soleil, mes pas m'ont conduit du côté du passeur Trefflé Bellerive, question de savoir comment vont les préparatifs pour la partie de hockey.

La patinoire est bien déneigée; les buts sont en place.

À mon arrivée, messieurs Bellerive et Languille peinturluraient la glace. Au centre, une tête de loup, des lignes rouges, des lignes bleues et des cercles un peu partout. Des petits fanions rouges marquaient certains endroits.

— Qu'est-ce donc que ces barbouillages messieurs?

— Sacrebleu! ce ne sont pas des barbouillages, m'a lancé, Jos Languille. C'est une œuvre d'art. Là, au centre, c'est ce qui identifie l'équipe locale. Les lignes rouges et bleues font partie des règlements. Par exemple, si vous traversez deux lignes et que l'arbitre siffle, le jeu doit être interrompu.

Pardi! Notre «quêteux» me sembla un peu confus dans ses explications. Il m'a raconté une histoire de lignes bleues et de lignes rouges qui faisaient ceci et cela.

Hein! Quoi! Comment! Je n'y ai rien compris.

Hé! Pas plus que le «quêteux» d'ailleurs, j'en suis certain!

Je dois dire, malgré tout, que cela donne un bel effet.

Tout autour de la patinoire, nos deux hommes se sont donné la peine de dresser des palissades, pour empêcher la rondelle de nous fausser compagnie. Cela ressemble à un enclos pour les chevaux.

— Et cette tête de loup, que veut-elle dire, demandais-je, à Jos Languille.

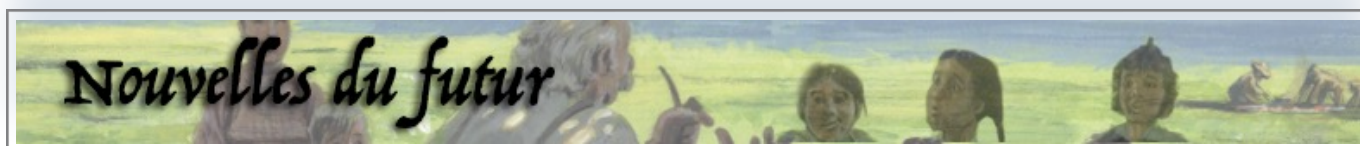
— On m'a donné carte blanche, monsieur Lebeau, j'aime les loups, alors, j'ai dessiné une tête de loup sur la glace... Avez-vous, quelque chose à redire là-dessus ?

J'ai haussé les épaules et je me suis dirigé un peu plus loin, vers une bande d'enfants qui décoraient, avec des bouts de bois et des morceaux d'étoffe de diverses couleurs, ce que l'on pourrait appeler, les remparts de la patinoire.

Hum! Ce sont de bien petits remparts, que je me suis dit!

Ils avaient réussi à écrire: «LES LOUPS DE PROLOGUE», en belles grosses lettres. Cela était du plus bel effet qui soit pour mon œil, peu habitué à voir ainsi de telles décorations.

Souhaitons que la nature ne vienne anéantir ces efforts en quelques bordées de neige.



Bernard Hamelin, adore correspondre avec les gens du futur car, la plupart de ses correspondants affirment aimer beaucoup les animaux.

Bernard est un passionné de la nature et il aime tout ce qui est vivant même si cette vie a la forme d'un animal répugnant.

À ce sujet, j'aimerais expliquer le pourquoi de l'extrême sensibilité de Bernard Hamelin, envers les animaux de toutes sortes.

Il faut donc que je vous raconte l'histoire de l'oie sauvage de Bernard.

Ah! L'oie sauvage de Bernard!

Cette année là, c'était à la fin du mois de mars, alors que la seigneurie Prologue était encore sous l'emprise de l'hiver et que le territoire était presque entièrement recouvert de glace et de neige, que les premiers de ces oiseaux, migrants intrépides, ont fait leur apparition printanière dans le ciel de Prologue.

À mesure que le mois d'avril progressait, les immenses volées bruyantes des Grandes Oies sont arrivées de plus en plus nombreuses sur les rives du Saint-Laurent et de La Serpentine, en provenance, paraît-il, des aires d'hivernage de la côte est des États-Unis.

Ces magnifiques oiseaux ont fait halte, ici et du côté de la seigneurie de La Chamaille, jusqu'à la fin du mois de mai, après quoi, elles ont continué leur longue migration, vers les aires de reproduction arctique.

Elles sont revenues à l'automne, pour une halte prolongée, au terme de laquelle elles ont repris la route vers les aires d'hivernage.

La vue de cette multitude d'oiseaux, au plumage blanc éclatant, qui s'agitent bruyamment dans le décor magnifique de Prologue est, sans aucun doute, l'un des plus impressionnants spectacles fauniques au monde.

Toujours est-il, que Bernard a recueilli l'une de ces Grandes Oies, alors qu'elle avait une aile brisée.

Avec l'aide de Jérôme Lagibotière, il l'a vite remis sur pieds... enfin, je veux dire, sur pattes. Je me souviens qu'elle le suivait comme un p'tit chien. Le jeune garçon, l'avait dénommé «Douceur»!

Comme Tancrede, le canard de madame Beaulieu, l'oie protégeait son bienfaiteur, en donnant des coups de bec aux malotrus qui osaient le menacer.

Cette année là, à l'automne, les oies s'étaient rassemblées, comme d'habitude, se serrant les unes contre les autres, allongeant leurs têtes toutes ensemble, et, en vol, elles demandaient aux oies domestiques, demeurées, en bas, sur terre:

«Viens-tu avec nous? Viens-tu avec nous»?

«Douceur» ne pouvait s'empêcher de lever la tête pour écouter: «Viens avec nous, viens avec nous, nous partons pour l'Arctique, nous partons pour l'Arctique»!.

À mesure que les bandes d'oies passaient, «Douceur» s'enhardissait et battait des ailes, prête à s'envoler.

Le plus merveilleux de l'histoire, c'est que le gamin semblait comprendre ce langage.

Ce jour-là était un jour merveilleux, un jour qui invitait au vol. Malheureusement pour Bernard, «Douceur» s'est envolée, pour rejoindre le dernier groupe d'oies qui venaient de passer.

Comble de malheur, un chasseur embusqué l'a tué, sous les yeux du pauvre Bernard. Il paraît que ce soir là, il a pleuré toutes les larmes de son corps.

Depuis, il a juré de tout faire pour protéger tous ces oiseaux au plumage blanc et de ne plus jamais manger une oie comme repas.

Il m'a dit qu'il lui arrivait de rêver qu'il s'envolait avec «Douceur», perché sur son dos.

Dans ce rêve, il a l'impression d'avoir des vertiges. Il a la sensation de l'air qui siffle et du vent fouettant son visage. Les ailes de «Douceur» frappent, et ses plumes vibrent avec un bruit de tempête. Treize oies volent autour de lui. Toutes caquettent et battent des ailes. Les yeux éblouis, les oreilles assourdies, il ne sait si elles volent haut ou bas ni quel est le but du voyage.

Voilà, un bien beau rêve, que je lui ai dit.

En guise de réponse, Bernard m'a confié avoir, toujours un pincement au cœur, lorsqu'il entend le bruit d'une décharge de fusil à l'automne venu.

Pour le consoler, je lui ai fait la promesse de l'amener avec moi, lorsque je vais observer les Grandes Oies du côté de la seigneurie de la Chamaille lors de leur passage.

Je crois bien qu'il était content. Ne me reste plus qu'à tenir ma promesse.

Cela ne me sera pas une chose difficile, puisque je suis un homme de parole.

Augustin Lebeau, journaliste



Une certaine dame Zamboni pourrait arbitrer la partie de hockey?

Prologue, jeudi 27 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un troupeau de quelques nuages dispersés a survolé la seigneurie durant la journée d'hier. Quelques nuages ont laissé échapper une légère neige à la faveur de la nuit. Aujourd'hui, un vent chaud a chassé ces importuns vers d'autres contrées. Le thermomètre a dépassé la ligne du 45 degrés Fahrenheit.

Dans une chronique précédente, j'ai parlé d'une importante réunion qui a eu lieu au manoir seigneurial. Je vais abréger ce qu'on y a dit.

Après bien des discussions, nous avons convenu qu'il n'y aurait qu'une seule équipe qui porterait les couleurs de la seigneurie Prologue. L'équipe adverse serait composée de joueurs de la seigneurie de la Vadrouille.

Ça, vous le savez déjà!

Il fut aussi entendu, que les joueurs n'auraient pas plus de douze ans, car, il est bien reconnu que cet âge, est celui de l'enthousiasme et de la vitalité.

Diantre! Et bien oui, je parle de la partie de hockey.

Comme je l'ai dit, la partie que nous avons organisée l'année dernière fut très amusante parce que nul ne prenait la chose au sérieux.

Ce n'est pas le cas pour cette année: fini les folâtreries. Je le répète, l'organisation de cet événement est maintenant devenue une course à l'intelligence, à la fierté et à la force de caractère.

Ça sent l'escroquerie, la tromperie, la friponnerie, la filouterie à plein nez. Par la barbe de mille dragons!

Comme les gens de la seigneurie de la Vadrouille sont toujours prêts à s'amuser et à se mesurer à nous, il n'a pas été difficile de leur faire accepter de former une équipe qui viendra rencontrer celle de Prologue dimanche prochain.

Ça aussi, vous le savez!

Si vous vous rappelez bien, l'année dernière, monsieur Donald Laprise s'était chargé , flanqué de ses deux garçons, d'arbitrer la partie.

Malheureusement, cette année, le juge de paix a opposé un refus catégorique, quand il a su toute l'importance qu'on accordait à cet événement.

Je vous fais part, des raisons de ce refus:

— Je suis un juge de paix, monsieur Lebeau, il n'est pas question que je prête ma crédibilité à un jeu dont j'ignore à peu près toutes les règles. L'an passé, nous nous étions bien amusés, mais là, l'heure est grave.

— Imaginez! ce qui pourrait advenir de moi, dans le cas, peu probable certes, que je fasse une erreur ?

— Imaginez! le mauvais parti que l'on me ferait advenant, que je décerne une punition non méritée.

— Pis encore! Imaginez! la pagaille, si j'accordais un but injustifié? Cela provoquerait un véritable charivari!

— Rappelez-vous, m^hsieur, comment ces choses là, se terminent parfois.

— Comment un homme de mon rang, occupant les fonctions que vous connaissez, peut-il se permettre de subir les huées de la population?

Je vous trouve plein de bon sens, Monsieur le Juge, lui dis-je, sans hésiter.

— Vous savez, monsieur Lebeau, s'empessa-t-il d'ajouter: les jeunes du futur sont de bonne volonté, mais ils ont souvent bien de la peine à expliquer le monde qui les entoure. Ils ne sont pas toujours très clairs dans leurs lettres. Cela donne lieu à des quiproquos assez cocasses.

— Par exemple, l'autre jour, j'ai assisté à une discussion concernant la présence d'une certaine dame Zamboni durant la partie.

— Ici, nul ne l'a vu, nul ne sait si elle existe vraiment et pourtant, certains jeunes freluquets ont proposé qu'elle soit l'arbitre de la rencontre.

— Pardi! Vous conviendrez, m^hsieur, que même le dictionnaire encyclopédique ne nous permet pas de connaître tous les aspects du jeu: c'est dire à quel point, l'affaire n'est pas claire!

Ma foi! Dis-je, en reprenant ma route, votre point de vue mérite réflexion.

Cependant, malgré la justesse des propos de cet homme sage, je pense tout autrement.

Je ne voudrais pas, faire passer le juge de paix pour un pleutre, mais qui, autre que lui, peut assurer la paix et le respect du bon ordre lors de cette partie.

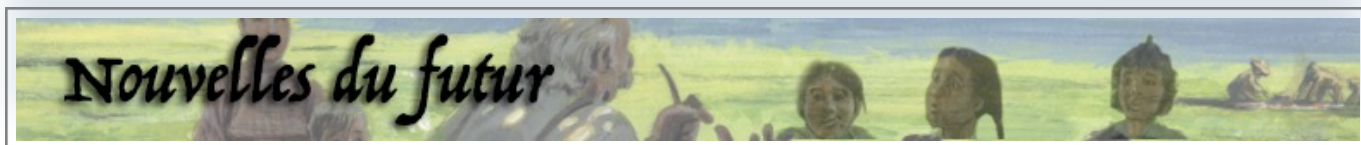
Hein! Qui de mieux placé qu'un juge de paix pour assurer le bon déroulement de cette partie de hockey?

M'est d'avis, qu'il y a des moments dans la vie, où il faut prendre des risques. Enfin, j'ai déjà une petite idée, de la personne qui le remplacera.

Je vous réserve la surprise.

Toujours est-il, que notre équipe comptera quelques joueurs expérimentés tels: Guillaume Rasmussen, Mathieu Martin dit Tudor, Denis Tremblay, Bernard Hamelin, Anthony Prologue et Paulin Larose. Ces derniers ont tous joué l'année dernière.

Cependant, il y a une nouveauté: la rondelle ne sera plus un crottin de cheval durci, mais une galette de bois, que monsieur Roger Lamarre a minutieusement fabriqué pour l'occasion. Il a également fait les bâtons de hockey. Il s'est inspiré, d'un croquis que certains correspondants du futur lui ont fait parvenir!



Parais, que les ordinateurs sont capables de battre les champions aux échecs.

Mon ami, l'ingénieur MacPherson, n'en croit rien.

— À moins, m'a-t-il confié, que l'ordinateur agisse un peu comme l'a fait le service postal pour internationaliser le jeu d'échecs.

Voyant mon air interloqué, il s'est empressé de m'expliquer sa pensée.

Il m'a appris qu'au XIXe siècle, le jeu d'échecs a franchi les frontières et est devenu « international », grâce au nouveau service postal, qui a permis aux clubs d'échecs de correspondre entre eux et de créer ainsi un réseau mondial.

Il m'a parlé, d'un échange qui est devenu célèbre à savoir, la bataille que se sont livrée pendant quatre années, de 1824 à 1828, les clubs d'échecs des grandes villes d'Édimbourg et de Londres.

La distance, entre ces deux villes, étant de plusieurs lieues, les lettres prenaient trois jours pour parvenir de l'une à l'autre.

Finalement, c'est le club d'Édimbourg qui gagna, mais la plus grande victoire fut, d'après lui, celle des échecs, car les journaux suivirent de près la bataille, ce qui permit à un grand nombre de lecteurs d'observer des parties passionnantes.

Monsieur MacPherson, m'a d'ailleurs montré les articles de journaux qu'il avait découpés à ce sujet et, qu'il traîne curieusement dans l'une de ses valises, partout où son travail le mène.

Il m’a chuchoté, à l’oreille, qu’il comptait bien faire lire ces feuillets à Paulin Larose dans l’espoir qu’il améliore son jeu aux échecs.

Il paraît que lorsqu’il était étudiant, il jouait fort bien aux échecs. Il avait même acquis une très bonne réputation, ce qui lui permit de voyager et de se mesurer aux meilleurs joueurs de différents pays.

Depuis 1830, dit-il, de nouvelles associations, organisent de temps en des championnats. Avec le temps, elles sont devenues de mieux en mieux organisées et de plus en plus courantes.

Mon ami, l’ingénieur, est aussi un homme très humble, car, il ne manqua pas de m’informer que, même dans ses meilleures années, il était bien loin de pouvoir se mesurer à des hommes comme Louis Bourdonnais, un Français qui, en 1834, dora le blason de la France en battant le Britannique Alexander McDonnell, ou bien encore à l’Anglais, Howard Staunton qui, en 1843, permit à l’Angleterre, de prendre sa revanche lorsqu’il battit à plate couture le champion français Pierre Saint-Amant.

Pour conclure sur ce sujet, il m’a informé qu’il y a eu un tournoi international à Londres en 1851.

Il paraît que le maître actuel des échecs est un Allemand, Wilhelm Steinitz qui, en 1852, a battu tous ses rivaux et s’est déclaré champion du monde.

— Ma foi! lui dis-je, incrédule, il faut avoir une certaine assurance, de l’orgueil et, une grande vanité pour avoir une telle prétention!

Je n’eus, pour toute approbation, qu’un haussement d’épaules et la remarque suivante:

— Taratata! Vous ignorez ce dont vous parlez, cher ami!

— Hum! Laissons cela et revenons plutôt aux ordinateurs!

On sait que ça permet d’écrire des lettres, de jouer à des jeux, de faire bouger des images. Mais, être plus intelligent que des humains... là, c’est un peu fort!

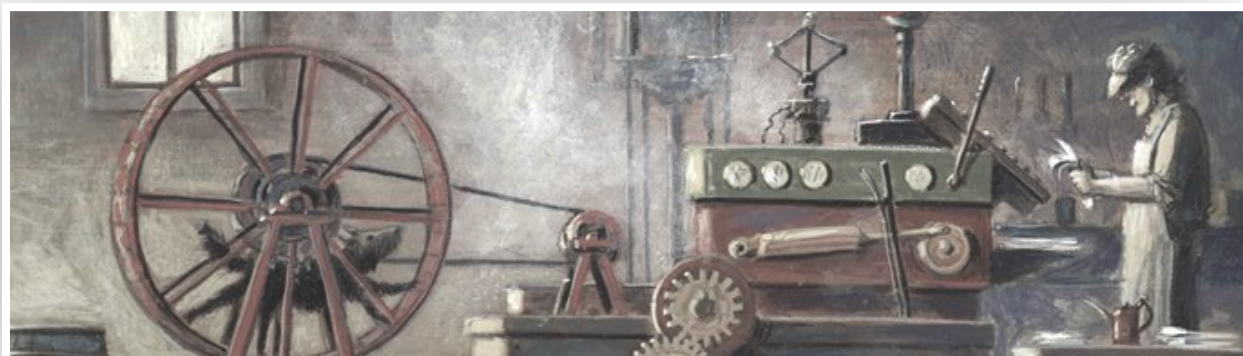
En entendant ces réflexions, Léon Simard a demandé, sourire en coin, si les ordinateurs avaient droit de vote et s’ils pouvaient être élus députés!!!

— Et ils mangent goulûment les pingres, que je lui ai répondu, du tac au tac!

L’effet de cette tirade fut immédiat!

Les éclats de rire ont fusé de toutes parts. Cinq minutes après son départ, on se tapait encore sur les cuisses, en se rappelant l’air vexé du «PAUVRE» homme...

Augustin Lebeau, journaliste



Branle-bas de combat autour de la partie de hockey

Prologue, samedi 29 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Délicieuse chaleur, ravissante lumière, radieuse journée. Il y a des moments où il suffit d'exister pour jouir d'instant de bonheur. Depuis quatre jours, le temps est une œuvre poétique que dame Nature offre aux hommes de bonne volonté. Aujourd'hui, le thermomètre a atteint la ligne du 48 degrés Fahrenheit.

C'est une histoire incroyable. Les préparatifs de la partie de hockey monopolisent une grande partie des habitants de Prologue.

Les uns sont occupés à «patenter» des articles qui doivent produire des effets des plus bruyants, dans le but de marquer notre appui aux jeunes de l'équipe de Prologue.

Les autres, sont à terminer, dans le plus grand secret, certains éléments qui entreront dans l'équipement de nos joueurs.

J'ai appris hier, de la bouche même de notre institutrice, que les enfants avaient décidé de se donner un nom d'équipe, comme le font nombreux de leurs

correspondants.

Pour ce faire, chacun des écoliers a été invité à inscrire sa suggestion sur un bout de papier. Le tout a été mis dans un chapeau et mademoiselle Tremblay y a plongé la main pour y piger une seule proposition.

— Voilà! a-t-elle lancé narquoisement, notre équipe portera le nom suivant: «LOUPS DE PROLOGUE»!

Il paraît qu'elle a eu droit à une salve d'applaudissements et de hurlements.

— Sapristi! a-t-elle fièrement ajouté, une meute de loups n'aurait pas fait mieux.

— Heureusement, m'a dit mademoiselle Tremblay, que je n'ai pas pigé des noms tels, les grenouilles, les serpents, les couleuvres, les rats, les chats, les chiens, les chevaux, les sauterelles!

— Imaginez! les sarcasmes que ces noms, peu glorieux, nous auraient mérités.

— Ma foi! dis-je, trop heureux des confidences de mademoiselle Tremblay, «Les LOUPS»..., ça sonne bien!

— M'est d'avis! que cela impressionnera nos adversaires!

Il paraît que les enfants sont repartis chez eux en se bousculant et en culbutant dans la neige, joyeux et heureux de l'effet, que ne manquerait pas de produire leur nom d'équipe sur le moral de leurs adversaires.

Ils étaient également heureux, du dessin que la jeune Chloé avait été chargée de porter aux deux vieilles filles Lavoie..., nos deux grandes couturières.

Malheureusement, je n'ai pas encore vu ce dessin, mais il paraît que le loup a une tête affreuse et qu'il fait peur. Il a la gueule ouverte, prête à croquer quiconque se présentera devant lui.

Je suis passé rapidement au magasin général, lieu de rendez-vous des femmes, qui s'occupent de l'équipement de nos joueurs.

J'y ai vu, les deux sœurs Lavoie, qui travaillaient dans un coin et, qui n'ont jamais voulu me montrer le dessin de Chloé. Elles m'ont cependant assuré, que ce serait prêt pour la partie de hockey et, que cet artifice ne manquerait sûrement pas de faire son petit effet.

Hum! Cela promet! À voir leurs yeux pétillants et remplis de sourires.

Les autres femmes, toutes aussi affairées, allaient en tout sens et leurs robes froufroutaient comme des ricanements. Par contre, j'ai pu constater le travail dit «de sécurité». Je m'explique.

Un correspondant de madame Beaulieu aurait expliqué que, dans le futur, les joueurs de hockey peuvent parfois se blesser très grièvement. Le jeune François lui a parlé de risques de très graves blessures à la tête. Ce danger est la principale raison pour laquelle les joueurs du futur, portent des casques qui les protègent de coups de bâtons ou bien encore, des effets d'une chute sévère sur la glace.

Vous imaginez bien que cette information n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd...OUPS! plutôt... d'une sourde.

Madame Marie-Louise Beaulieu ne voudrait pas qu'un enfant de Prologue soit victime «d'une caution célebrale»... comme elle dit à qui veut l'entendre.

Hum! Je ne suis pas allé vérifier si cette expression de «caution célebrale» est la bonne, mais, je me promets de le faire, car je doute fortement de la justesse du mot.

Vous n'êtes pas sans savoir, que cette charmante femme, a le vilain défaut de déformer les mots et, de créer ainsi des expressions nouvelles qui n'ont de sens que pour elle-même.

Toujours est-il, que les femmes ont trouvé une solution, que je dirais fort originale. La trouvaille est venue de la domestique de Madame Chiasson, Jane-Édith Caldwell.

L'idée lui serait venue alors qu'elle était occupée à rafraîchir sa paillasse. Il paraît, qu'elle s'est alors élancée dans l'escalier, sans prendre garde et, plutôt que de descendre les marches une par une, elle les a déboulées, de sorte qu'elle s'est retrouvée en bas, cul par-dessus tête.

Il paraît que la jeune fille a des bleus sur tout le corps et qu'elle a de la difficulté à s'asseoir. Assez jaspiné! je vous décris son idée!

Elle a proposé, de prendre tout le contenu d'une vieille paillasse comme, plumes et paille et, d'en remplir des bonnets de nuit. Ceux-ci, ainsi préalablement doublés, s'attacheraient sous le menton, à l'aide d'une petite courroie de cuir.

Ma foi! J'ai constaté de visu l'invention susdite et je conçois très bien, qu'un joueur sera moins assommé advenant, qu'il tombe tête première sur la glace ou bien encore, qu'un adversaire lui assène, par mégarde, un coup de bâton. Là, n'est pas mon inquiétude.

La question est de savoir, si certains de nos joueurs accepteront de porter ces casques de sécurité, car ils ont un aspect hideux.

Imaginez! Nous sommes très loin du casque de cuirassier, du casque de dragon. Celui-là est plutôt ridicule. Ils auront fière allure, nos pauvres petits! Bof! m'a dit, madame Beaulieu. Il n'y paraîtra rien, car les joueurs porteront leurs tuques par-dessus ces casques.

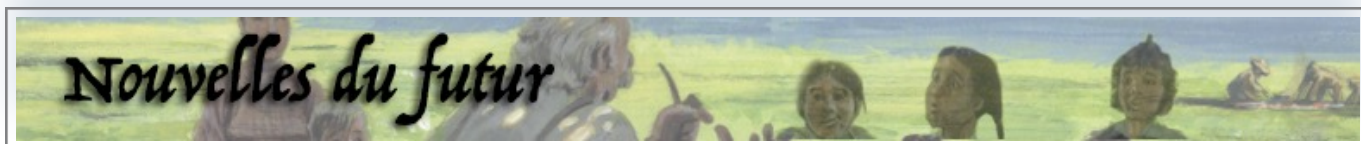
— Ouais, me semble, que les enfants vont mieux apprécier, dis-je, de mauvaise humeur.

—«Vous êtes «ben rouspéteux», m'sieur Lebeau, me dit madame Beaulieu, en me donnant une forte tape dans le dos qui m'envoya choir sur le plancher. Un peu plus et, j'atterrissais sur le nez!

— Inutile de vous dire, que ma chute amusa beaucoup et que je fus la «risée de ces dames»!

Misère! M'est d'avis, que tout cela peut nous réserver quelques mauvaises surprises. Enfin, qui vivra verra!

M'est d'avis, que cela n'est que pour améliorer l'apparence de ceux qui ont déjà une grosse tête... cela dit au sens propre et, au sens figuré! Hé! Hé



On a appris que les gens du futur font des rapports d'impôts. Ils remplissent eux-mêmes un formulaire sur lequel, ils indiquent combien d'argent ils doivent DONNER à ceux qui les dirigent. Je dois vous dire que cette pratique serait très impopulaire ici à Prologue. Les gens détestent les impôts.

Certes, la plupart d'entre nous conviennent qu'il faut reconstruire le presbytère, entretenir les chemins publics et donner une éducation aux enfants, mais il ne faut pas exagérer...

À propos d'argent, j'en ai une bien bonne à vous raconter.

Mesdemoiselles Karine et Marie-Louise ont écrit une fort jolie lettre à madame Marie-Louise Beaulieu. En voici d'ailleurs, une partie qui donnera à réfléchir à tous ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir :

«Pour répondre à vos questions, il n'y a pas eu de crise politique (enfin, nous ne sommes pas au courant s'il y en a eu une). Mais il y a eu une crise économique. Celle de 1929. Les prix se sont mis à baisser. Par exemple, supposons que vous avez acheté une maison au prix de 25,000\$. Et maintenant, elle ne vaut plus que 1,000\$! Vous perdez ainsi 24,000\$! Les millionnaires étaient ruinés. Et c'est ainsi que quelques-uns, voyant leur fortune disparaître, se sont enlevé la vie. Oui, enlevé la vie ! Tout cela juste pour de l'argent. Heureusement, nous n'étions pas encore nées et nos parents non plus.»

Brrr! C'est encore pire que l'impôt! Ces crises sont très déplorables. Certains enfants de Prologue, qui vont naître dans les années qui viennent, risquent de vivre cette crise. Nous les aviserons de telle sorte qu'ils puissent s'y préparer.

Augustin Lebeau, journaliste



La partie de hockey (semelles cloutées) (1)

Prologue, lundi 31 janvier 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Après tant de chaleur, de lumière et de plaisir, il faut bien reprendre là où nous avons laissé. C'est ainsi que quelques nuages, se croyant investis d'une mission divine, ont recouvert le ciel de la seigneurie. Depuis quelques heures, la douce grisaille d'un ciel d'hiver règne sur notre destinée. Malgré tout, le thermomètre se maintient à une température respectable de 30 degrés Fahrenheit.

Hier, c'était dimanche et j'ai rempli un plein carnet de notes. Vous vous doutez bien que j'ai assisté à la partie de hockey. Il y a tellement à dire que je ne sais par où commencer.

La journée fut idéale. Dans ma chronique précédente, j'ai mentionné que certains habitants concoctaient, dans le secret, une invention pour assurer la victoire à nos joueurs.

Diantre! La surprise fut grande lorsque j'ai appris, que nos joueurs seraient chaussés de semelles cloutées.

Ces semelles du diable ont été réalisées par le forgeron Athanase, le cordonnier Larose et Roger Lamarre, notre menuisier-fossoyeur.

Pardi! Vous vous doutez bien aussi que derrière ces hommes se cachent des inventeurs tels, Alcide Tremblay et François Petitout!

Ma foi! Il est de notoriété publique que pour ces deux hommes, il n'y a rien d'impossible. Ils prétendent que toutes les idées méritent d'être menées à terme, quelle que soit l'utilité de l'invention.

Il y en a plusieurs, qui ne sont pas de cet avis.

Quoi qu'il en soit, seule madame Marie-Louise Beaulieu serait plus à même de vous dire tout le mal qu'elle pense de la machine à faire des omelettes, construite par monsieur François Petitout, il y a de cela quelques années.

Comme de quoi, tout ne mérite pas d'être mené à terme.

Revenons à nos moutons et à notre partie de hockey.

Vous y êtes... enfin presque! Les chandails sont magnifiques. Les deux vieilles filles Lavoie y ont apposé un écusson. Il a été cousu dans le dos et il représente une tête de loup.

Il couvre tout le dos et cela est très impressionnant.

J'ai cependant trouvé étrange, la réaction de Jos Languille, lorsqu'il a vu le chandail. Je dirais même qu'il est devenu tout blanc à tel point, que j'ai cru qu'il allait tourner de l'œil.

Certes! La chose n'est pas arrivée, mais le quêteux a regardé longuement les enfants déambuler avec leur chandail.

Diantre! J'ai même eu l'impression, que cette tête de loup lui rappelait quelque chose et, plus curieux encore, fut la réaction de Madame Pauline Lemieux.

J'ai observé, chez cette dernière, un état de stupéfaction, pareil à celui de Jos Languille.

M'est d'avis, que tout cela cache quelque chose. J'irai aux nouvelles et je vous en ferai part dans une prochaine chronique.

Toujours est-il, que les habitants de la seigneurie de la Vadrouille sont arrivés très tôt en sleigh. Ils étaient for bruyants et les grelots, ont annoncé leur venue à des lieux à la ronde. Il n'y a pas à dire, ces gens là, sont de joyeux lurons et, il est reconnu qu'ils ont l'esprit à la fête.

Les arbitres de la partie prirent rapidement leur place au centre de la patinoire. J'ai nommé le curé Chandonnay et le curé Sylvestre de la paroisse Sainte-Jean-Baptiste de la Vadrouille.

Mais, avant que la partie ne débute, les deux hommes se sont éloignés et ont conversé quelques instants sous la protection de l'Esprit Saint.

Les enfants ont achevé de s'habiller dans l'église. Un rideau séparait les deux équipes, les protégeant ainsi des regards indiscrets.

Les enfants de la seigneurie de la Vadrouille sont sortis les premiers. Ils ont fait le tour de la patinoire en riant et en se bousculant.

Ils étaient habillés comme tous les enfants du Canada, en cette période de l'année. Aucun élément supplémentaire ne s'était ajouté à leur tenue hivernale quotidienne. Une seule chose nous a surpris: ils avaient tous des patins aux pieds.

Puis, ce fut le tour des joueurs de notre équipe. À leur vue, les habitants de Prologue sont restés bouche bée, pantois devant le spectacle!

Imaginez! Ils portaient des bonnets matelassés, des caleçons rembourrés, des petits coussins rembourrés aux épaules et finalement, des semelles cloutées.

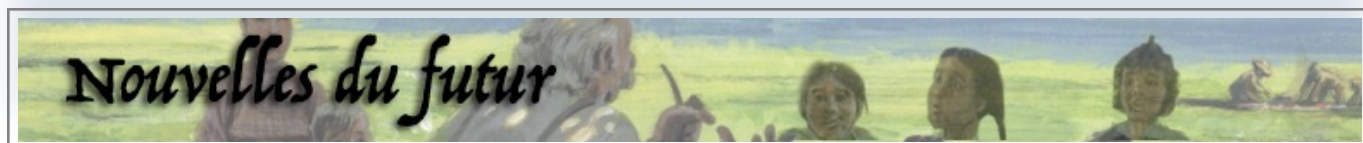
Ils ressemblaient à de vrais gladiateurs et je ne sais si les habitants de Prologue ont marqué leur admiration, ou plutôt leur stupéfaction, par leur silence et l'air nigaud qu'ils affichaient.

L'impression ne fut pas la même, chez les adversaires. Imaginez, ils se sont tous esclaffés! Certains se sont roulés dans la neige, d'autres ont lancé des balles de neige dans la direction de nos joueurs.

Les huées, de quelques habitants de la seigneurie de la Vadrouille, sont arrivées jusqu'à nous et, nous sommes restés muets, choqués par ce que nous venions de voir.

Que dire de plus? Tout cela commençait bien mal et ce qui allait suivre était, somme toute, prévisible.

À suivre...



Madame Pétronille est encore venue me voir pour me parler de sa correspondance avec les gens du futur.

Héhé! Il paraît que certaines demoiselles lui auraient écrit qu'elles «pettent le feu».

Naturellement, madame Pétronille, de coutume si chaste dans son vocabulaire, leur a répondu qu'elles avaient un langage, certes, très coloré, mais, peut-être un peu déplacé.

— J'ai d'abord cru que les jeunes filles avaient mangé des fèves au lard et de la soupe aux pois et que cela était, sans nul doute, responsable des flatuosités, des vents dont elles avaient été victimes.

— Imaginez, monsieur! Je leur ai même recommandé d'utiliser une expression plus polie pour parler de ces phénomènes naturels et si peu agréables.

— Ma foi! Dis-je, j'ai l'impression que tout cela tient d'un langage plutôt expressif et qu'il n'y a pas là, matière à impolitesse.

Mon intuition était bonne, car dans la lettre suivante, les jeunes filles ont expliqué à madame Pétronille, qu'il s'agissait d'une expression qui signifiait qu'elles étaient en forme et non pas qu'elles avaient des gaz.

— Certes! dis-je, pour conclure sur la curiosité des expressions des gens du futur, j'imagine que l'expression «être en forme» signifie que ces jeunes filles sont d'une belle conformation anatomique et qu'elles n'ont pas de difformités, de malformations.

Avant de me quitter, comme je m'inquiétais de l'état de santé de madame Pétronille, je lui ai entendu dire, la voix étouffée dans un grand éclat de rire: «Hé ben! Mon p'tit bonhomme... je crois bien que je pette le feu»!

Diantre! J'en suis encore éberlué!

Quelle familiarité! est-ce à dire que madame Pétronille subit les influences du futur au point d'en oublier la politesse la plus élémentaire p'tit bonhomme... p'tit bonhomme... p'tit bonhomme!

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Février 1853



TABLE DES MATIÈRES

La partie de hockey (bonnets protecteurs) (2)	227
La partie de hockey (La férocité du loup) (3)	231
La partie de hockey (patins contre semelles cloutées) (4).....	235
Le combat de balle de neige fait rage et moi je pique du nez	238
Tu es poussière et tu retourneras poussière.....	242
Léandre revient blessé des chantiers navals	247
L'histoire du chien de Brisquet	251
L'histoire de Brisquet (2e partie)	257
Les chemins de Prologue en hiver. Oh! misère!	261
Poteries, baptême de jumeaux, subventions et montgolfière.....	265
Carriole, sleigh, bobsleigh et carriole à charretier	268
Société de physiologie et hygiène personnelle des femmes	272



La partie de hockey (bonnets protecteurs) (2)

Prologue, mercredi 2 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Une neige légère cherchant simplement à inspirer les derniers poètes de l'hiver s'est soudainement transformée, sous l'effet du vent, pour assaillir, sans crier gare, tout ce qui était à découvert. Vaut mieux demeurer à l'intérieur.

Je poursuis sur ma lancée de la chronique précédente à savoir: la description de la partie de hockey.

J'en étais à la réaction des habitants de Prologue à la vue de l'habillement et de l'équipement protecteur portés par les joueurs de notre équipe.

Comme je l'ai écrit, les habitants de Prologue sont restés bouche bée, pantois à la vue des bonnets matelassés, des caleçons rembourrés, des petits coussins ajoutés à la hauteur des épaules et finalement, des semelles cloutées.

L'impression ne fut pas la même chez les adversaires. Imaginez! Ils se sont tous esclaffés. Certains se sont roulés

dans la neige, d'autres ont lancé des balles de neige dans la direction de nos joueurs.

Les huées sont arrivées jusqu'à nous et, nous sommes restés muets, choqués par ce que nous venions de voir et entendre.

Je ne saurais dire combien tout cela était vexant pour les joueurs de notre équipe ainsi que pour nous, leurs pauvres partisans.

Puis, ce fut le calme! Un silence de cimetière plana sur l'assistance! Nos joueurs paralysés, ne disaient mot, ne faisaient aucun geste. Chacun s'observait curieusement.

Finalement, les joueurs se sont rassemblés et ont fait cercle autour de Paulin. Ils ont discuté le coup fermement.

J'ai su, plus tard, que certains d'entre eux ont menacé de ne pas jouer si on ne leur retirait pas le bonnet protecteur.

Je ne sais qui parmi eux a décidé le premier de mettre sa tuque, mais, ce fut un geste salvateur, car, une fois les tuques bien plantées par-dessus les bonnets rembourrés, il n'y parût plus du grotesque de la scène précédente.

La fierté retrouvée, les gamins entreprirent la partie.

Oyez! Oyez! Je fais maintenant place au spectacle: ce sera comme si vous y étiez!

Diantre! Oui, c'est tout un spectacle que cette populace entassée autour de cette patinoire. Debout sur les remparts, les gens manifestent leur contentement.

Derrière les buts de notre équipe, un violoneux joue un air de gigue suivi au pas par quelques jeunesses. Entre leurs mains je discerne des objets de toutes sortes comme sifflets, cornets en écorce de bouleau, grelots, clapets de bois, chaudrons et bâtons de bois.

Pour dire vrai, mes amis! C'est tout un attirail pour faire du bruit!

Et quel boucan! Pire que n'importe quel charivari.

Le moment est solennel. Voilà maintenant que les joueurs de notre équipe prennent place et que toute cette quincaille se remet en branle.

Belle occasion pour faire des bruits de tonnerre, de tempête, bruits de vaisselle, de chaudron, de ferraille, bruits de crécelle, bruits de tambour, de canon, de fusil.

Ma foi! Vaudrait mieux parfois être sourd plutôt que d'entendre cette cacophonie grossière et discordante.

Voilà maintenant que prennent place les joueurs de l'autre équipe. Les bruits proviennent de l'autre côté, mais n'en diminuent pas pour autant d'intensité.

Je ne sais que dire, les joueurs de la seigneurie de la Vadrouille me semblent bien costauds pour des enfants de 12 ans.

Ma foi! C'est une belle jeunesse!

Comme je l'ai déjà mentionné, ils ont tous des patins aux pieds: patins qui les grandissent sûrement, mais qui paraissent bien encombrants.

Comme je l'ai écrit dans ma chronique précédente, les nôtres sont en bottes auxquelles nos inventeurs ont fixé des semelles cloutées.

Que la fête commence! Voici maintenant nos deux arbitres qui se lancent à l'assaut de la patinoire.

C'étaient, semble-t-il, les deux seuls hommes dont la crédibilité ne pouvait être mise en doute, que ce soit par les nôtres ou par les voisins d'en face.

Surprise! Les gens font silence. Quel contraste avec le vacarme qui a précédé.

Chacun ouvre grand les yeux pour contempler l'accoutrement inédit des deux curés. On ne sait comment réagir : rire, pleurer, siffler, ignorer, regarder ailleurs. Il y a de quoi!

Imaginez! on a cousu des lignes étroites de tissus blancs sur leur soutane: de vrais zèbres.

À propos, je me demande si les zèbres sont des équidés à la robe blanche rayée de bandes noires ou s'ils ont une robe noire rayée de bandes blanches!

Passons! Et voilà que le curé Chandonnay donne le signal du début de la partie. Son souffle puissant pénètre le sifflet et déchire le silence.

La partie commence et la rondelle est déposée au centre de la patinoire pour la mise au jeu.

Immédiatement c'est la ruée. Imaginez dix joueurs qui se lancent à l'assaut d'une pauvre petite rondelle de bois.

Les joueurs de la Vadrouille portent des patins, ce qui leur permet de transporter facilement la rondelle, de faire des virages pour éviter les joueurs adverses, de freiner et de repartir en sens opposé.

Ils ne sont pas très rapides, pas très habiles non plus, mais, ce peu de talent leur suffit pour contrôler la rondelle et compter ainsi trois fois, sans riposte, dans le but de l'équipe de Prologue.

Les joueurs de Prologue sont maladroits avec ces bottes qui semblent peser une tonne. Leurs pieds plantent trop violemment dans la glace, ce qui occasionne de vilaines chutes, des culbutes dignes des meilleurs clowns, des piqués spectaculaires.

Ainsi, nos joueurs tombent, dérivent, manquent la rondelle, freinent trop sec, amenant une grande frustration au sein de toute l'équipe. S'ensuit, quelques mauvais coups qui occasionnent des pénalités.

Ma foi! cela montre que nos deux curés contrôlent bien la partie. Personne ne remet en cause leurs décisions.

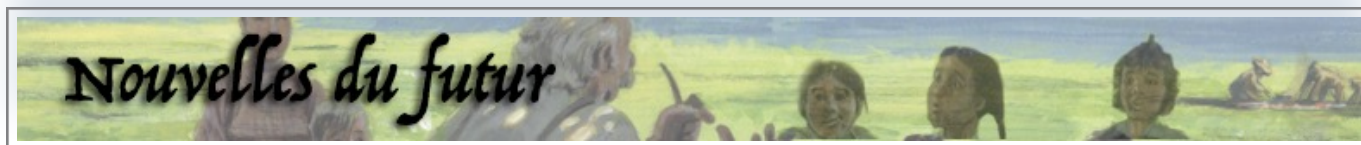
Que dire de la foule ? Du côté de Prologue, c'est la désolation: les gens tournent le dos au jeu, se lancent des balles de neige, lèvent les bras au ciel!

Du côté de la Vadrouille, c'est l'euphorie: les gens dansent en se tenant par les bras, crient à tue-tête, font bruiser crécelles, grelots et chaudrons.

Heureusement, un grand coup de sifflet met fin au supplice. La première période vient de prendre fin.

Les responsables de Prologue se réunissent autour du père du jeune Paulin Larose. Il y a conciliabule. Je m'approche et j'entends monsieur Larose dire, «nous allons nous faire laver», il faut cesser d'agir comme si nous avions déjà perdu et «prendre le taureau par les cornes»!

À suivre.



Chaque fois que je rencontre un de nos habitants qui reçoit des lettres du futur, je l'interpelle. Ce matin, c'est Roger Lamarre qui me fait lire une anecdote qu'il a racontée à ses correspondants. Voici cette anecdote:

— «Auguste Marcotte est décédé rapidement suite à une ruade de cheval. Son ventre s'est infecté, il a fait une fièvre terrible et il a trépassé très vite.

Auguste était un vieux garçon que tout le monde aimait bien. Il vivait de petits travaux qu'il faisait à droite et à gauche.

C'était un homme simple et drôle comme un singe. Il connaissait des blagues à n'en plus finir. Je crois même qu'il devait les inventer. Ça ne faisait pas deux minutes qu'on était avec lui qu'il disait :

— Écoute, j'en ai une bonne à te raconter.

Et il avait une manière de présenter ses histoires qui nous faisaient rire. Il faisait des gestes, changeait sa voix, grimaçait, sortait son mouchoir, déplaçait son chapeau, mimait tel, un vrai comédien.

Parfois, ça lui prenait du temps pour finir son travail parce qu'il parlait beaucoup. Mais on lui pardonnait facilement. Ça fait du bien un homme qui nous fait rire.

Quand il est mort, on a eu beaucoup de peine. On perdait un bon citoyen qui nous avait fait du bien à sa manière. Mais c'était quand même moins grave que pour d'autres. Comme il n'avait ni femme ni enfants, il ne laissait pas de malheureux derrière lui.

Je lui ai fait un grand cercueil, car il mesurait 6 pieds.

Comme c'est la coutume, on a exposé le corps sur les planches dans sa maison pendant trois jours, avant de le conduire à l'église et au cimetière.

Le deuxième soir on a dit un chapelet vers les 8h00. Puis les gens sont partis et nous sommes restés cinq ou six hommes.

Marc nous a dit: on va s'ennuyer, notre conteur de blagues est parti. Eh oui, qu'on a tous répondu.

Puis il y en a un qui a dit ça me rappelle l'histoire qu'il m'avait contée pendant les foins, l'été dernier.

Et il la raconte bien sûr. On rit parce qu'elle est bonne ! Et suit une deuxième blague, une troisième et une autre. On ne finit plus d'en conter. Le seul qui ne rit pas c'est Auguste dans son cercueil. Franchement, cette veillée des morts, je m'en rappellerai toujours. On a ri comme ce n'est pas permis.

Aujourd'hui, quand je passe devant sa tombe au cimetière, je parle à Auguste. Je le remercie de nous avoir amusés quand il était vivant. Il nous a rendu service en nous faisant rire. Je peux me tromper, mais il me semble qu'il me répond des fois. Il me dit :

— J'en connais encore des meilleures maintenant que je suis de l'autre côté.

Et ça me fait rire. Sapré Auguste ! Il ne changera jamais, même mort, et c'est ben correct de même».

— Que voilà une bien belle anecdote, monsieur Lamarre, je suppose que vos correspondants vont l'apprécier.

Augustin Lebeau, journaliste



La partie de hockey (La férocité du loup) (3)

Prologue, vendredi 4 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Neige, vent et froid! Encore le trio de l'hiver. Depuis le premier jour de ce mois, la neige tombe et tombe sur le village. Douze pouces en plus de ce qui recouvrait déjà le sol. Aujourd'hui, de légers flocons soufflés par le vent, descendent, remontent et retombent sans relâche. Ils tournoient autour de nos têtes tels des moustiques piqueurs, assoiffés de sang.

Me voilà repu après le repas du midi, accoudé à la fenêtre et observant la tempête qui fait rage.

Encore aujourd'hui, je ne suis pas sorti, sauf pour me rendre à l'étable traire la vache et nourrir Gascon et Houpette, rien de plus.

Heureusement, le puits est aussi dans l'étable et il m'est facile de puiser l'eau nécessaire à l'essentiel.

D'ici, on ne voit plus les maisons d'en face. Il faudrait monter dans la rue pour les apercevoir. Avec toute cette neige, quand on emprunte le chemin Bordeleau qui est aussi la principale rue du village, on doit escalader l'épaisse couche de neige qui la recouvre. Je crois bien qu'il y a six ou sept pieds de neige, du pas de ma porte au «sommet» de la rue.

Diantre! Lorsqu'on se promène à pieds ou en carriole, on est à hauteur des pignons des greniers.

Ma foi! Vous me direz que j'exagère un peu, mais, si peu!

Trêve de bavardage, vous désirez certainement connaître la suite de cette fameuse partie de hockey. Je vous raconte.

Après la première période, le compte est de trois buts pour la Vadrouille et de zéro pour Prologue.

Denis Tremblay, dans les buts de Prologue, a été fort occupé. Quant au gardien de la Vadrouille, il n'a même pas reçu un lancer. Il en a profité pour manger tous ses biscuits.

Hé! Hé! De beaux biscuits pour les gardiens de but! C'est madame Thérèse Chiasson qui a préparé les provisions des gardiens de but.

Et bien oui, il paraît que le gardien de but doit avoir un biscuit. Cela vient de madame Marie-Louise Beaulieu qui tient cette information de l'un de ses correspondants.

Je conviens que nous aurions dû douter de l'interprétation qui a été faite des renseignements ainsi fournis, mais, que voulez-vous, l'idée a plu et il a fallu choisir la cuisinière, car toutes les dames de Prologue voulaient avoir l'insigne honneur de cuire les biscuits pour les enfants.

Ainsi donc, comme je l'ai dit, la première période fut toute à l'avantage des joueurs de la seigneurie de la Vadrouille.

Vous comprendrez que les joueurs de l'équipe adverse ont reçu en rejoignant leurs partisans, maints encouragements, tapes dans le dos et friandises, etc.

Quant aux nôtres, ils se sont regroupés et, piteux, ils ont pris le chemin qui mène au magasin général.

Inutile de vous dire que les habitants de Prologue avaient la mine basse et l'air déconfit. Cela faisait contraste avec l'air triomphant de nos voisins d'en face.

Ma foi! que je me suis dit en mon for intérieur, il me semble que certains vendent trop vite la peau de l'ours. Après tout, il reste deux autres périodes de jeu.

Après quelques minutes de repos, les arbitres ont rappelé les joueurs. Il était l'heure d'entreprendre la deuxième période.

Je vous dirais que lorsque les Loups de Prologue se sont présentés sur la patinoire, à la queue leu leu, le silence s'est répandu sur la foule.

Quelque chose de spécial venait de se passer. Leurs regards piteux avaient disparu et leurs yeux pétillaient. Ils avaient la férocité du loup en eux.

Les partisans comprirent que rien n'était terminé et ils crièrent en cadence «PRO... LOGUE... PRO... LOGUE... PRO... LOGUE...»!

Le curé Chandonnay a remis la rondelle en jeu.

ÉBINDIDON! Quel spectacle!

À l'étonnement de tous les spectateurs, les joueurs de Prologue freinent rapidement, repartent dans toutes les directions, donnent de solides coups d'épaules qui déséquilibrent leurs adversaires. Ils font des feintes subtiles à gauche, à droite.

M'est d'avis que nous ne reverrons pas cela de sitôt. Faut croire qu'ils ont profité du temps de repos pour apprendre à mieux utiliser l'invention de nos deux inventeurs.

Toujours est-il que les joueurs de Prologue contrôlent le jeu à tel point que la période prend fin au compte de trois à trois. Deux buts furent comptés par Paulin Larose et le troisième par Denis Tremblay.

Et oui! Notre gardien de but a laissé la protection de son but à un équipier et s'est lancé à l'attaque.

Ma foi! Ces deux garçons montrent beaucoup de talent et d'adresse. Ils furent de toutes les montées et leur enthousiasme n'a jamais fait défaut.

Excitée, la foule a même tenté de faire la «vague». Il s'agit d'une technique d'encouragement très utilisée dans le futur. Sur les remparts de neige, il fallait voir tous ces gens, bras levés tour à tour, se taper sur les cuisses et crier leurs encouragements.

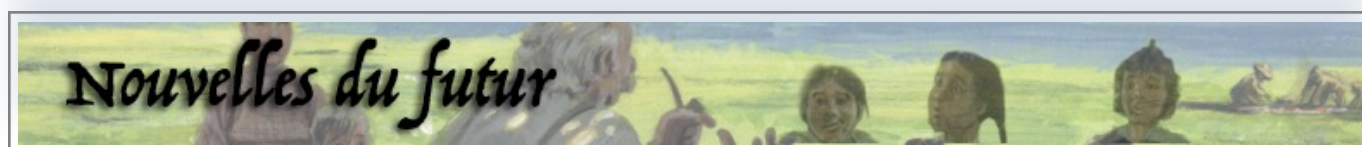
Le capitaine de milice a dû faire cesser les coups de feu qui faisaient peur à plusieurs de ces dames.

M'est d'avis qu'un accident aurait fort bien pu se produire.

Je me demande d'ailleurs si on permet de tels épanchements durant les parties de hockey dans le futur.

La troisième période sera une nouvelle partie. Qui sortira vainqueur de cette aventure?

À suivre.



Ovide Polansky est venu me voir avec la lettre de messieurs Salim, Mynor et Rakeil.

J'ai lu cette lettre avec un vif plaisir. Je dois dire que je trouve monsieur Polansky fort chanceux de correspondre avec ces trois jeunes hommes.

Je suis flatté d'apprendre qu'ils lisent mes chroniques avec grand intérêt. Voilà des jeunes gens sensibles qui savent parler de leur monde et s'intéresser aussi au passé.

Dans cette lettre, monsieur Salim explique que les musulmans ne fêtent pas Noël comme nous, chrétiens:

— «Je ne fête pas Noël, car je suis musulman et je ne décore pas de sapin. Je ne reçois pas de cadeaux et je ne vais pas à la messe, mais je célèbre plusieurs fêtes marocaines avec ma famille. Durant les vacances de Noël, je fais de la luge avec mes amis et je fais du patin.»

Le jeune Mynor parle de l'utilité de l'électricité. Avec tous ces renseignements, me semble que l'on commence à mieux cerner le phénomène.

Ainsi, l'électricité sert «à faire de la lumière, chauffer les maisons, faire marcher les jeux vidéos, etc.»

Je constate que cette énergie est applicable à presque tout.

Cependant, il reste quelques mystères à résoudre. Les explications ne suffisent pas toujours. Par exemple, après la relecture de la lettre, je demeure aussi ignorant que le pauvre Ovide au sujet du «Gamecube» et du «Memory card» dont parle monsieur Rakeil.

Nous avons consulté l'institutrice pour connaître la traduction du mot «Game cube». D'après cette dernière il s'agirait d'un «jeu de blocs».

— «Rien d'extraordinaire là-dedans» m'a confié, l'ami Ovide. Il paraît que son cousin Côme a aussi de jolis cubes de bois fabriqués par son père et il s'amuse à les placer de différentes façons pour en faire des constructions ou des ponts.

— Je partage l'avis d'Ovide lorsqu'il dit que c'est amusant de correspondre avec ces trois jeunes garçons. Il est bien vrai que c'est un peu comme voyager.

Merci, les amis de prendre le temps de nous parler de vous, de votre monde, de vos différences et de votre intérêt pour nous, gens de Prologue.

Augustin Lebeau, journaliste



La partie de hockey (patins contre semelles cloutées) (4)

Prologue, dimanche 10 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Du trio hivernal, seul le froid est encore chez nous. Ce matin, le soleil s'est levé radieux et de bonne humeur, limitant ainsi les ardeurs du triste sire. Le thermomètre se tient sur la ligne du 10 degrés Fahrenheit.

À la messe dominicale de ce matin, plusieurs habitants et leur famille manquaient à l'appel. La neige des derniers jours et le froid glacial du matin en ont forcé plus d'un à demeurer à la maison. La seigneurie est grande, sa façade s'étend sur plus de deux milles. Il faut bien du courage et de la foi pour prendre ses raquettes et marcher dans la neige épaisse jusqu'à l'église.

Après une tempête comme celle-là, il faut souvent plusieurs heures avant de pouvoir dégager les entrées des écuries, des étables et des granges.

Lorsque les chemins ne sont pas dégagés... reste les raquettes!

La neige est encombrante et elle dérange énormément les activités des habitants et cela même si elles sont réduites à leurs plus simples expressions.

Certes, il y a l'accès aux bâtiments qu'il faut dégager, mais il y a aussi le déblaiement des chemins publics.

D'ailleurs, à la sortie de la messe, le crieur public a rappelé aux habitants leurs obligations au sujet de l'entretien des chemins d'hiver.

C'est pourtant simple: chacun doit déblayer le devant de sa terre.

Évidemment, pour certains, ça passe après les autres travaux. Ainsi, les chemins d'hiver sont comme des signatures que chaque habitant laisse aux commentaires des gens de la seigneurie.

On voit donc du meilleur au pire. Des chemins pleins de trous, étroits, laissés à l'abandon font rager et pester ceux qui les empruntent. Au contraire, un chemin bien entretenu est apprécié et apporte notoriété et popularité.

M'est d'avis qu'il faudrait que je termine la description de la partie de hockey.

Alors je vous raconte. La troisième période de la partie de hockey a été la plus intéressante.

Les joueurs de la Vadrouille tentèrent de profiter de la vitesse des patins et ceux de Prologue de la mobilité et de l'équilibre que procuraient leurs semelles cloutées.

Nous avons assisté à une joute enlevante au possible avec des montées de chaque côté, des arrêts superbes, des feintes, des passes rapides et de solides coups d'épaule.

Étourdissant! Les spectateurs furent éblouis, à tel point qu'ils applaudirent aux bons coups des deux côtés.

De même, les joueurs ont fait preuve d'un bel esprit sportif et ont combattu avec fierté et droiture.

Deux minutes avant la fin de la troisième période, le compte était de 6 points de chaque côté.

C'est alors que Denis Tremblay est encore sorti de ses cordages pour exécuter une montée mémorable.

Parvenu à la hauteur du gardien de but adverse, il a exécuté un lancer frappé: une autre invention du futur.

La rondelle de bois est allée droit vers le but adverse à une telle vitesse que personne ne l'a vu passer.

Elle a pénétré dans le but et cela a provoqué une telle joie chez les spectateurs qu'une grande partie des remparts de droite s'est écroulée.

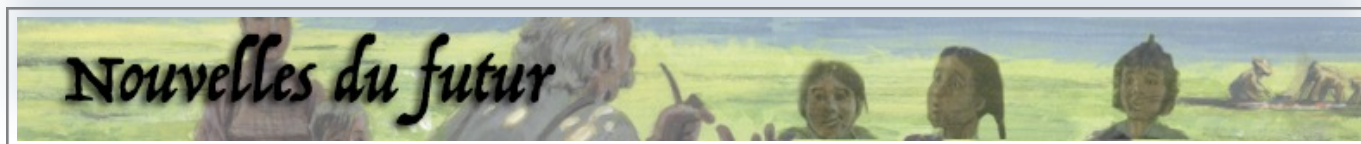
En effet! Les sauts répétés de la foule ont eu raison du muret de neige. Une pause fut nécessaire pour réparer les dégâts.

Les deux dernières minutes ont semblé durer une éternité.

Le gardien de l'équipe de la Vadrouille s'est joint aux joueurs de son équipe pour se porter à l'attaque.

Les joueurs de Prologue se sont défendus avec l'énergie du désespoir. La fin est arrivée sans que les joueurs de la Vadrouille puissent égaliser le pointage.

La fin de la partie fut saluée par les cris et les hourras de la foule qui avait apprécié le spectacle. Nous nous sommes promis de renouveler l'expérience.



Le jeune Paulin Larose vient de me raconter une chose absolument étonnante.

Il vient de recevoir une lettre du futur dans laquelle un certain Pierre-Luc affirme qu'il a déjà envoyé une lettre à l'une de ses amies en la parfumant avec de la pomme. Il m'a aussi dit que dans ce monde, les gens pouvaient parfumer les lettres avec toutes sortes de fruits tels les fraises, le citron, etc.

Je lui ai demandé comment on pouvait faire cela, mais il ne le savait pas.

J'imagine que je ne recevrai jamais une lettre aromatisée à la pomme.

Bof! Heureusement! car cela ne doit pas sentir très bon. Je dis cela, car, l'autre jour, j'ai oublié une pomme dans mon sac et je vous affirme que lorsque j'ai ouvert mon sac, ça dégageait une odeur très désagréable. Je n'aurais pas osé la faire sentir à personne même pas à mon pire ennemi... quoique..Hum!

En tout cas, le jeune correspondant semblait très fier de son geste, mais il n'a pas dit à Paulin comment avait réagi la demoiselle qui l'a reçue.

Alors peut-être qu'à partir de maintenant je pourrais vous envoyer mes chroniques avec des odeurs de patates, de carottes, de navets ou de choux. À moins que vous préféreriez les bleuets, les framboises ou l'odeur de la boulangerie, du curé ou du quêteux.

Vraiment! les jeunes du futur ne cessent de nous impressionner. Que vont-ils donc encore encore nous faire découvrir. C'est à suivre.

Augustin Lebeau, journaliste



Le combat de balle de neige fait rage et moi je pique du nez

Prologue, samedi 12 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Encore une journée magnifique. Le soleil a été resplendissant de bonheur une grande partie de la journée. Au fait, saviez-vous que le soleil est le plus heureux des astres! Certes, il n'est pas toujours là, mais il n'est jamais triste comme l'est souvent la lune. Le thermomètre a atteint les 40 degrés. Serait-ce que le printemps s'annonce ?

Hier, la petite Edith Desrosiers m'a fait savoir que la bataille de balles de neige aura lieu aujourd'hui, à 2 heures de l'après-midi.

Fidèle à ma mission de vous informer du quotidien des habitants de Prologue, j'ai mis mon chapeau de poil pour bien couvrir ma tête et je me suis rendu sur place une bonne heure avant que tous les enfants n'y soient.

J'ai grimpé dans un arbre avec une bonne peau de bœuf afin d'être bien au chaud pour toute la durée de l'événement.

Après quelques minutes d'attente, perché sur ma branche, j'ai vu arriver les enfants par petits groupes.

En l'espace de vingt minutes, tous les enfants de la bande de la côte Saint-Ambroise étaient réunis, prêts à affronter les p'tits anglais de la côte des Écossais.

Inutile de vous décrire l'excitation de la jeune Édith Desrosiers. Qu'il vous suffise de l'imaginer, allant de l'un à l'autre sans arrêt.

Du haut de mon perchoir, je vois que deux magnifiques fortins trônent face à face à quelques pieds de distance de chaque côté du ponceau qui enjambe le ruisseau DuMoulin, au sud de l'étang du Petit Soc, gelé pour la circonstance.

Avec toute la neige tombée, les réserves de balles de neige sont importantes.

C'est le grand Maxime, toujours aussi entreprenant, qui sonne le début de la bataille.

Diantre! Les balles vont en tous sens, touchant parfois une cible, la ratant la plupart du temps...sorties de braves guerriers, décharges d'artillerie, retour aux abris.

J'en étais à me dire qu'à ce rythme-là, les deux bandes en arriveraient rapidement à l'épuisement de leurs réserves et qu'il n'y aurait pas de vainqueurs.

Oh! Ma foi! J'ai bien dû tourner la tête quelques secondes et cela a suffi.

Une nuée de balles de neige s'est abattue sur moi. Elles arrivaient de partout, autant du clan du grand Maxime que de celui des petits Anglais.

Ce qui devait arriver arriva, je suis tombé au pied de l'arbre, tête première dans plusieurs pieds de neige. Puis, j'ai senti qu'on m'arrachait mon chapeau.

Inutile de vous dire que les enfants se sont tous esclaffés de rire à la vue de mon visage saupoudré de neige. Vous dire l'humiliation, l'humiliation que j'ai ressentie!

Puis, Edith s'est jetée sur un adversaire pour lui enlever sa tuque. En un rien de temps, tous les enfants se battaient pour s'arracher leur couvre-chef.

La partie de balles de neige s'est terminée à l'extérieur des murs dans une folle rigolade.

Les ennemis sont vite devenus ce qu'ils étaient avant tout, c'est-à-dire des enfants qui ont le goût de s'amuser et de jouer dans la neige.

Les deux chefs de bande, le grand Maxime et Peter McIntosh dit Tarapatapom, ont convenu de se rendre mutuellement les tuques dérobées par leurs combattants. Puis ils m'ont laissé à mon triste sort et ils ont pris le chemin de la montagne du Solitaire.

On aurait dit un défilé de petits bonshommes de neige tellement leurs vêtements étaient blancs de neige.

Sur le chemin du retour, j'ai rencontré monsieur le curé Chandonnay. Il s'en allait du côté nord du marécage du Chaudron pour ensuite traverser dans la seigneurie de la Gâtine.

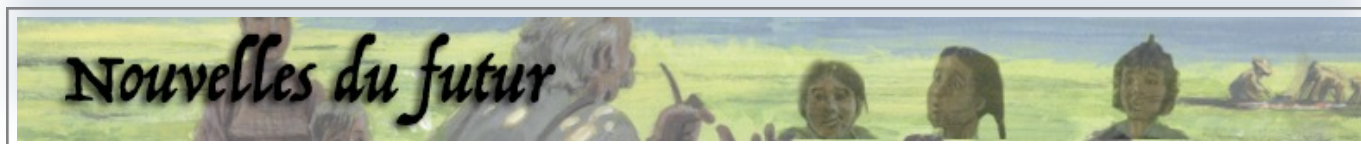
À ma vue, il esquissa un léger sourire, le bon chrétien qu'il était retenant la moquerie. Après s'être informé de mon état, il me dit qu'il allait rendre visite à un pauvre habitant pour lui porter les sacrements. D'abord «la confesse», puis la communion.

— Je crois bien, ajouta-t-il, que ce pauvre homme n'a que de petits péchés véniels sur la conscience et je présume qu'il n'en a pas vraiment la contrition, mais, que voulez-vous, un pasteur doit avant tout faire en sorte que l'âme de ses brebis soit la plus limpide possible advenant que Dieu vienne la chercher sans avertissement.

— Je reconnais là notre bon curé, lui dis-je, respectueux et reconnaissant de son attitude chrétienne à mon égard. Vous savez vous faire aimer au confessionnal, vous êtes comme un père pour tous les habitants de la paroisse.

— Il faut de la douceur, ajouta-t-il, car le pécheur a assez de peine à se confesser, il faut qu'il trouve «un père en son confesseur».

M'est d'avis que c'est le «gros bon sens», qui fait si souvent défaut à plusieurs, qui dicte la conduite de notre bon curé.



Un certain François a écrit à Ovide Polansky sur les moyens de transport du futur. Il dit: «Il y a des avions qui planent comme des oiseaux, mais qui ne battent pas des ailes.»

Le jeune Ovide est depuis ce jour très rêveur. Imaginez, un oiseau qui vole et qui ne bat pas des ailes.

Il a posé la question suivante à son oncle Georges Rasmussen:

— Mais où donc le voyageur loge-t-il?

Ovide a beau penser à un grand très grand oiseau, aucun ne l'est assez pour permettre à une personne, aussi petite soit-elle, de s'y installer comme il le ferait dans une charrette ou encore, un bateau à vapeur.

Jérôme Lagibotière pense qu'un avion c'est un peu comme une montgolfière. Il croit que les avions du futur ont des nacelles et que c'est là que les voyageurs prennent place.

Ici, chacun y va de son explication, car de nombreux autres correspondants ont parlé de cet engin volant.

Roger Lamarre pense qu'un avion c'est un cerf-volant sans corde.

Avouez! Notre bedeau a de bien curieuses idées. Je ne vous parlerai pas ici de la tentative qu'il a faite pour produire de l'électricité.

Il paraît que sa «Lolotte» en fut aspergée des pieds à la tête.

M'est d'avis que tout cela est beaucoup trop complexe pour nous. Il nous faudrait plus d'informations.

En attendant, nous rêvons que peut-être de notre vivant, nous verrons des grands oiseaux voler sans battre des ailes.

Toutes ces inventions du futur me font penser aux contes fantastiques que mon grand-père racontait lorsque j'étais enfant. Il me semble l'entendre commencer son histoire par:

— «Cric! Crac! Sabot.....Cuiller à pot.....Marche avec....Marche aujourd'hui... marche demain, à force de marcher, on fait beaucoup de chemin.

— Il y avait une fois un homme et une femme.....»

Cette sorte d'introduction aux contes de mon grand-père avait pour objet de commander le silence.

Le conteur dit: Cric! les auditeurs répondent: Crac! et ainsi de suite... petit à petit les conversations cessent, et lorsque la formulette est terminée, le silence est établi et le conteur peut commencer.: «Il était une fois...»!

Les formulettes canadiennes sont très nombreuses:

— C'est aujourd'hui la Saint-Lambert,
 — Qui quitte sa place la perd;
 — C'est aujourd'hui la Saint-Laurent,
 — Qui quitte sa place la reprend...!

— «Petit couteau d'or et d'argent, ta mère t'appelle au bout du champ, etc.; Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes, etc.»... sont connues de tous les habitants de nos campagnes, de même qu'une foule de devinettes et de proverbes.

Les contes populaires finissent souvent par cette autre formulette:

— «N, i, ni, mon conte est fini...» ou par cette autre: «J'ai pilé sur la queue d'une petite souris; elle a fait ki, ki, mon conte est fini!»

J'imagine bien que toutes ces «formulettes» ne sont plus utilisées dans le futur.

Augustin Lebeau, journaliste



Tu es poussière et tu retourneras poussière

Prologue, lundi 14 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

C'est avec une certaine discrétion, comme un amant qui quitte sa conquête au petit matin, que le soleil s'est enfui, laissant derrière lui de froids nuages aux mauvaises intentions. Le thermomètre est descendu jusque sur la ligne du 10 degrés Fahrenheit.

Mercredi dernier, jour des Cendres, la plupart des habitants de Prologue ont attelé leur voiture et pris le chemin de l'église pour aller recevoir les cendres.

Monsieur le curé Chandonnay a béni les cendres et en a déposé une pincée sur la tête de chacun de ses paroissiens en répétant :

— Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

J'ai dû me découvrir la tête et laisser ainsi paraître mon horrible chevelure. J'ai cru entendre quelques gloussements venant probablement de polissons.

Bof! Que dire de plus! Comme grand-mère disait: «quand on vaut pas une risée, on vaut pas grand-chose»!

Quoi qu'il en soit, le jour des cendres a toujours été pour moi, du plus loin que je me souvienne, un jour de réflexion sur la relativité de la vie.

Ce jour-là, toutes les festivités comme veillées, danses, jeux de cartes cessent à minuit, car c'est l'heure qui sonne le début du carême. C'est le temps des pénitences et du jeûne et de certaines abstinences.

N'allez pas croire que c'est partout pareil!

Ici, à Prologue, monsieur le curé Chandonnay est tolérant particulièrement à l'égard des habitants qui doivent travailler fort. Il leur demande simplement d'éviter de manger à leur faim, de rester sur leur appétit. Il faut manger maigre plusieurs jours par semaine.

D'ailleurs, c'est en ce temps-ci de l'année que l'on voit le vieux François Malboeuf dit Pescaille, un poissonnier ambulant originaire de la seigneurie de la Vadrouille, aller de

maison en maison offrir une variété de poissons qu'il conserve dans des coffres de bois. Il passe seulement les jours de grand froid sinon sa cargaison se perdrait rapidement.

À cela, certains habitants de Prologue ajoutent des privations individuelles comme ne pas fumer ou ne pas fréquenter les filles.

Les enfants suppriment les confiseries, du moins, ceux qui peuvent s'en procurer, car, c'est faire de la peine au petit Jésus que d'en manger pendant le carême.

Il faut dire qu'à ce chapitre, il y a des enfants qui font Carême toute l'année.

J'ai des nouvelles importantes au sujet de la course de raquettes. Il y aura plusieurs absents. Séraphin Marquis manquera la course pour une première année. Il paraît qu'il fait partie d'une expédition qui est à la recherche de Sir John Franklin, un explorateur anglais perdu depuis 1845 dans la région de l'Arctique.

Ce navigateur réputé était à la tête d'une expédition de bateaux à trois-mâts et à voiles carrées à la recherche du passage du Nord-Ouest.

Il paraît que ces navires ont un tirant d'eau de plus de trois cents tonnes et qu'ils sont les premiers navires arctiques équipés de coques de cuivre incurvées et d'hélices actionnées à la vapeur.

Diantre! Quelle folie! Franklin et ses équipages se sont évanouis dans les brumes polaires. Ma foi! C'était à prévoir!

La première expédition de recherche date du mois de février 1847. Alors qu'aucune nouvelle de l'explorateur n'était parvenue en Angleterre, l'amirauté a décidé, malgré tout, d'organiser quatre autres expéditions de recherche.

Peine perdue, ces hommes revinrent bredouilles.

Il paraît que depuis 1847, une vingtaine d'expéditions sont parties à la recherche de Franklin et de ses navires.

Je ne sais si l'expédition à laquelle participe monsieur Séraphin Marquis aura plus de chance! Espérons seulement qu'il ne se perdra pas dans ces contrées inhospitalières.

M'est d'avis qu'il aura une belle aventure à raconter à son retour.

Revenons-en à nos moutons... à la course de raquettes.

Le jeune Bernard Hamelin n'y sera pas non plus, car il a trop à faire avec ses nouvelles charges d'apprenti palefrenier.

Seront également absents, les jeunes Christophe Tremblay et Lucille Lavoie qui se fréquentent assidûment depuis la course de l'année dernière. Il paraît qu'un mariage est prévu pour le mois de juin prochain.

Henry-Firmin McLean sera aussi absent. Dans son cas les raisons sont plus nébuleuses. Les rumeurs veulent que ce brave cœur soit occupé à des affaires plus... Hum! Disons, à des affaires plus sérieuses.

En effet, Monsieur Casimir m'a dit que le jeune Firmin avait reçu une missive de Montréal.

Ma foi! Notre homme ne connaît qu'un seul individu à Montréal: il s'agit de monsieur J.R. Giroux, l'agent de la compagnie «Diligence et Malle Royale» qui l'a logé, l'été dernier, lors de son périple vers le Saguenay.

Je me suis laissé dire que ce monsieur a une fort jolie fille et que...!

Je me demande bien ce que cette jeune demoiselle peut espérer de ce jeune présomptueux!

Pfft! Sachez que McLean, fils, a menacé de me teindre les cheveux avec du jaune d'œuf et de la sanguine si je ne cessais pas de parler de lui dans mes chroniques!

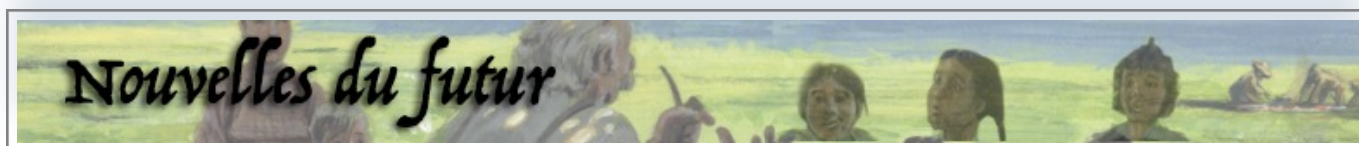
Passons! Le métis et gagnant de l'année dernière, François Cloutier sera, par la force des choses, également absent. Il s'en est allé à l'automne dernier dans ses terres de chasse localisées dans le secteur des îles Manitoulines.

Cependant, messieurs Luc Papineau, Sébastien Hamelin, Pierre Borduas, Samuel Harris, Timothée Bergeron, Célestin Simard et Ovide Polansky se préparent fébrilement pour la course.

Il paraît que le grand Maxime, qui est assez polisson à ses heures, et Etienne, le neveu du pingre à Léon Simard, se préparent aussi dans le plus grand secret.

C'est mademoiselle Vitaline qui m'a confié ce grand secret. Faut croire qu'il n'y a pas seulement la petite Desrosier qui est «panier percé»!

Je ne dis pas cela pour les juger, car, que sauriez-vous de nous, gens du futur, sans tous ces «paniers percés» qui alimentent mes chroniques quotidiennes?



Henry-Firmin McLean est venu me voir avec la lettre de l'une de ses correspondantes du futur.

Cette dernière lui a écrit qu'elle adore son enseignante, car elle leur raconte parfois des histoires fabuleuses. Il paraît qu'elle est très expressive et qu'elle aime chanter, jouer de la musique et faire du théâtre avec ses élèves.

Voilà des écoliers bien chanceux, lui dis-je, en admiration devant tant de zèle.

— Vous dites juste, monsieur Lebeau, mais, nous aussi avons une institutrice hors pair.

— En effet, Firmin, mademoiselle Tremblay est adorable et très compétente. Les enfants de Prologue sont choyés.

— Les instituteurs passionnés par l'éducation des enfants vivent pour l'éternité dans le cœur des enfants, ajouta Firmin, convaincu de la justesse de ses propos.

— Mon père m'a déjà parlé d'un certain Peters Kerry, un instituteur irlandais qu'il n'oubliera jamais. Il m'a raconté comment cela se passait en classe alors qu'il n'était qu'un pauvre petit Irlandais cherchant à apprendre à lire et à écrire.

Voici cette histoire:

« Une douzaine d'enfants déguenillés, maigres et hâves, se pressaient sur les deux bancs étroits et vermoulus qui garnissaient l'école d'un village aux environs d'Arklow où son père devait se rendre à pied tous les jours.

Ce n'étaient pas de ces turbulents, de ces tapageurs qui, arrivent chez le maître, florissants de santé, les joues vermeilles, l'esprit tout rempli d'avance des bons tours qu'ils joueront.

Elle était triste et silencieuse, l'école du village ; l'étude y apparaissait sans attrait. Mais rien n'égalait la « taciturnité » de Peters Kerry, le magister.

Jeune encore, abandonné sur le bord d'un chemin à l'âge où l'on a tant besoin de la tendresse d'une mère, il s'était, pour ainsi dire, élevé tout seul.

Plus tard, la lecture assidue de quelques livres et les leçons bienveillantes d'un charitable curé l'avaient mis à même d'embrasser sa profession peu lucrative.

Il était rare que les parents de ses écoliers le payassent autrement qu'en pommes de terre. Peters Kerry ne dînait pas tous les jours.

Cependant ce même homme si abandonné, si isolé dans sa misère, savait s'occuper généreusement du plaisir d'autrui.

Le soir, pour économiser la chandelle, il s'en allait à la veillée, et là, il payait son écot par des récits merveilleux.

Personne mieux que lui ne racontait les malices des Auricaunes (nains familiers qui, selon les Irlandais, protègent ou persécutent le paysan), les vengeances des Pookas (mauvais génies qui habitent au fond

des lacs), les œuvres diligentes des fées, et surtout les aventures du titan irlandais Fin-Mac-Cool, qui construisit en une seule nuit la Chaussée du Géant».

Mon père m'a raconté que tous les enfants et les adultes l'écoutaient bouche bée. Il paraît qu'on ne se lassait pas de l'entendre, et plus d'un disait, au sortir de la veillée : « Il n'y a pas un riche landlord (propriétaire) qui parle aussi bien que notre maître d'école ».

Et le dimanche donc ! il fallait le voir, juché sur un tonneau et jouant de la cornemuse pour faire danser garçons et fillettes. Il en eût remontré à tous les ménestriers aveugles qui parcourent l'Irlande et sont en si grande vénération parmi le peuple.

C'est de tout cela que mon père se souvient.

Henry-Firmin allait poursuivre son histoire, mais son père vint le chercher.

Après des salutations polies, ils me quittèrent promptement... le travail attendait!

— Pardi! J'aimerais bien que Sean McLean me raconte quelques histoires touchant la vie de son père en Irlande. Me semble qu'il y a là de quoi intéresser nos jeunes lecteurs du futur.

— Malheureusement, notre homme n'est pas très bavard... à moins que...! Hum! Je reparlerai de mon idée dans une prochaine chronique.

Augustin Lebeau, journaliste



Léandre revient blessé des chantiers navals

Prologue, mercredi 16 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le froid persiste dans sa quête. Les nuages cachent toujours l'astre qui réchauffe et resplendit sans que quiconque ne puisse en profiter. Le thermomètre demeure sur la ligne des 10 degrés Fahrenheit.

À la Mi-Carême, soit le troisième dimanche après le mercredi des Cendres, il y aura une course de carrioles sur la rivière La Serpentine, entre la rive de la seigneurie de la Vadrouille et celle de la seigneurie Prologue.

Le départ se fera juste devant le quai d'Eustache Lavoie. Les prix seront remis lors d'une veillée donnée par madame Thérèse Chiasson à l'auberge l'Harfang des Neiges.

Il paraît que le légendaire Jos Montferrand nous fera l'honneur d'une présence.

Autre nouvelle! Il paraît que l'un des fils d'Hector Bernier est revenu blessé du chantier naval de Québec.

Comme vous savez, la saison d'hiver est propice à la construction, au radoub et au carénage.

Comme de coutume, quelques-uns de nos jeunes journaliers ou fils d'agriculteurs ont quitté Prologue pour aller s'engager comme «hommes à tout faire» ou bien encore comme charpentiers, menuisiers, forgerons, calfats, peintres, cordiers, voiliers ou faiseurs d'agrès dans les chantiers de Québec ou bien encore de Saurel.

Je me suis laissé dire que plusieurs de ces chantiers sont la propriété de marchands anglais et écossais qui y amassent des fortunes colossales.

À ce que l'on dit, les engagements sont rares pour nos jeunes hommes, car les gens de la place occupent la plupart des emplois et voient d'un très mauvais œil l'arrivée des habitants de la campagne.

Léandre m'a affirmé qu'il s'était blessé à la suite d'une rixe entre des étrangers et de jeunes Canadiens.

Il paraît qu'il s'est retrouvé, bien malgré lui, au centre d'une scène sanglante.

Ce garçon est sans malice, il ne comprend pas «qu'un homme puisse être l'ennemi de l'autre parce qu'il n'a pas la même origine, la même religion ou parce qu'il ne parle pas la même langue».

C'est son ami, John McIntosh, de la côte des Écossais qui l'a ramené à Prologue.

Le vieux Sylvestre Lebreton avec qui je parlais de tout cela m'a dit qu'il fallait bien que «jeunesse se passe».

—Faut pas croire, l'ami, que les jeunes hommes sont tous de même. Prenez, par exemple, le jeune Henry-Firmin.

— Sacré nom d'une pipe! m'a-t-il lancé d'une voix tonitruante! Le moins que je puisse dire c'est qu'il a beaucoup de talent pour sculpter le bois. L'avez-vous vu à l'œuvre, m'sieur l'écrivain, m'a-t-il demandé, en prenant une bonne pipée de sa belle pipe bretonne?

Ma foi, le vieil homme était touchant. Il fallait l'entendre encenser, Henry-Firmin. Il paraît que ce type de talent est fort prisé chez les constructeurs de navires.

Diantre! Tout cela est bien beau, dis-je! Reste à savoir si monsieur McLean acceptera que son fils parte pour les chantiers navals de Québec l'hiver prochain.

Revenons-en au vieil homme. Pour l'instant, le vieux marin, Sylvestre LeBreton, loge dans une petite pièce de la maison du marchand général ou bien encore dans la maison de la veuve Lavoie.

M'est d'avis que Monsieur Lavoie en retire bien des avantages, car le «vieux loup de mer» est une encyclopédie vivante de la navigation et des «choses de la mer».

Sans compter toutes les relations que le vieux bonhomme a un peu partout en Europe et sans parler des histoires plus fabuleuses les unes que les autres qu'il raconte à ses filles.

Par exemple, Vitaline Lavoie m'a avoué que le vieil homme est une personne très spéciale. Ce n'est pas un membre de la famille, mais c'est tout comme.

Je vous le présente, car j'aurai sûrement l'occasion de vous en reparler.

Monsieur Sylvestre Lebreton était marin, pêcheur et voilier. Il est né le 24 décembre 1778 à Quimper en Bretagne en France. Ses parents étaient, Guillaume Lebreton et Katrina LeGoff, respectivement originaires de Keirveillant en Bretagne. Il a déjà été marié à Madame Bazilize LeBorgne.

Malheureusement elle est décédée.

Monsieur Sylvestre est arrivé à Prologue en 1849 avec le jeune Polonais, Ovide Polansky, qui était alors âgé de 15 ans.

Aujourd'hui, Monsieur Sylvestre est âgé de 75 ans. Il nous a fait le grand honneur de s'installer chez nous, à Prologue.

Le grand-père de Sylvestre Lebreton était sabotier de son métier. La mère de Sylvestre a dû prendre en charge, à l'âge de 11 ans, la famille de sa propre mère qui venait de mourir à 39 ans pour avoir pris un coup de froid au lavoir où elle était allée trop tôt après un accouchement.

Elle laissait derrière elle 8 enfants et Katrina LeGoff était l'aînée des filles.

Il paraît qu'à la mort de sa femme, le grand-père s'est évanoui sur le banc du lit clos. Cet homme, que Sylvestre aimait et respectait comme le «meilleur homme qu'il ait connu», perdait la femme de sa vie. Il ne l'a jamais remplacé.

Il paraît que son souvenir était tellement fort qu'il déclina même l'offre d'une femme qui aurait été un bon parti pour lui étant la riche héritière du paysan le plus prospère de la région.

Au cours de sa longue vie, ses enfants et sa famille l'ont entouré de reconnaissance et d'affection.

Le vieux Sylvestre se souvient de lui comme d'un homme tellement bon et juste qu'il décourageait l'ingratitude.

Sylvestre a encore en mémoire une phrase de sa mère qui parlait de son père: « je ne sais de quelle argile il est fait, mais il est d'une telle sérénité dans la droiture qu'on jurerait qu'elle ne lui coûte rien».

À cette époque là, en Bretagne , il paraît que la misère était le lot de bien des gens et Sylvestre décida, alors qu'il n'avait que douze ans, qu'il ne se laisserait pas avoir par cette calamité. C'est pourquoi il ne fit pas l'apprentissage du métier de sabotier, mais choisit plutôt l'univers des navigateurs.

Ainsi, il n'avait que douze ans lorsqu'il s'engagea pour la première fois sur un navire.

Sylvestre a le type des vieux marins qui ont bourlingué toute leur vie et qui n'ont dans les yeux que les images du soleil levant ou couchant et dans la tête, que le bruit des vagues et des vents violents.

Ah! Comme je le disais plus haut, il a bien soixante-quinze ans bien sonné. Mais il ne s'en souvient pas vraiment. Du moins peut-on dire avec certitude «que le temps a fait son temps» sur ce visage froissé par les années.

Je ne sais si le peintre, Léonce de l'Estampille, a fait son portrait. Quoi qu'il en soit, je me fais fort de vous le décrire, car il a un physique qui impressionne et qui s'inscrit dans notre mémoire pour toujours.

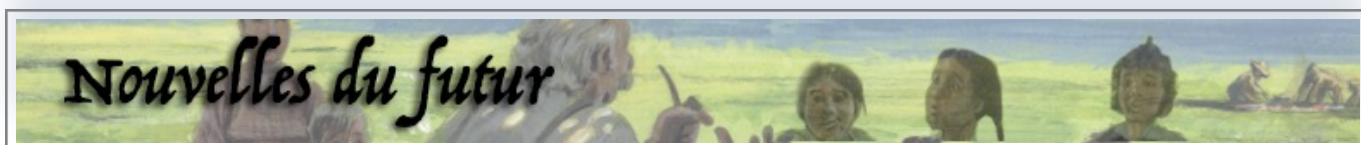
Il a une chevelure toute blanche et très abondante qui traîne sur ses épaules. Il a les yeux bleus comme seuls les gens de la mer peuvent les avoir. Il a un nez long et crochu.

Il a les oreilles poilues et celle de droite, témoigne de quelques mauvais coups attrapés lors de méchantes batailles dans les ports. Il a le visage à la fois chiffonné et embrasé par tous les souvenirs dont il répond fièrement.

Pour le reste, c'est un homme à la démarche sûre et au physique longiligne et nerveux.

Il porte la moustache à la «façon des bretons». Et, on ne le voit jamais sans sa pipe et son chapeau «bretons» eux aussi.

Ma foi! Je dirais que l'homme est devenu un ami! J'adore ses histoires même si je ne comprends pas toujours tous les mots à cause de l'accent breton!



Mylène et Karl sont deux correspondants de Monsieur Ovide Polansky. Dans sa deuxième lettre, Ovide Polansky prétendait que les jeunes filles de Prologue «se retournaient toutes sur son passage.»

M'est d'avis qu'il y a beaucoup de vantardise et de fanfaronnade là-dessous!

Toujours est-il que je ne suis pas le seul à penser de même. Il paraît que Mademoiselle Mylène aurait répondu au jeune Ovide qu'il était «macho»!

Ovide Polansky ne sait s'il s'agit d'une injure ou d'un compliment! Il attend une explication de sa correspondante.

Décidément, ces jeunes du futur ont de bien curieuses mœurs.

Chloé Lavoie m'a raconté que mesdemoiselles Maripier, Julie et Rachel écrivent que leur chat est au régime.

Vous conviendrez que cela est déjà fort curieux! Elles ajoutent que l'ordinateur est toujours accompagné d'une souris.

Hum! Avouez qu'il y a de quoi être perplexe.

Quoi qu'il en soit la jeune Chloé est allée s'informer auprès de notre institutrice de la signification du mot «régime».

Depuis, elle raconte à qui veut l'entendre que les chats du futur doivent suivre des régimes parce qu'ils mangent trop. Elle en est venue à la conclusion que c'était sans doute à cause de toutes les souris d'ordinateur dont ils se nourrissent.

M'est d'avis que cette conclusion souffre d'une certaine incompréhension malgré la logique du raisonnement de Chloé!

Augustin Lebeau, journaliste



L'histoire du chien de Brisquet

Prologue, vendredi 18 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Toujours ce froid qui encrasse
la bonne humeur des gens.
Ces nuages légers qui
distribuent quelques flocons
s'imaginent peut-être avoir
l'admiration de tous...
Vivement le soleil et la
chaleur... Le thermomètre
indique 13 degrés Fahrenheit.

Aujourd'hui je suis allé en classe pour voir mademoiselle Tremblay à l'œuvre.

Taquine, la jeune maîtresse d'école m'a indiqué le dernier banc de la classe et m'a sommé de me taire pendant qu'elle faisait la lecture aux enfants.

Elle avait, par-devers elle, un vieux numéro du Journal de Québec que madame Chiasson, l'aubergiste, avait eu la gentillesse de lui prêter pour l'occasion.

Paulin Larose m'avait affirmé, quelques jours plus tôt, que tous les écoliers adoraient le moment de cette lecture.

Il paraît que même les plus bêtes et les plus agités deviennent intelligents et sages comme des images lorsque vient l'heure de la lecture.

M'est d'avis, et cela est pour le mieux, que notre institutrice profite de son poste pour donner le goût de la lecture à tous les enfants de Prologue qui fréquentent l'école du village.

Je disais donc que j'étais dans le fond de la classe, assis bien droit, attendant avec impatience ce moment magique... pour reprendre les mots de Chloé Lavoie qui aime bien voir du mystère et de la magie partout.

Mademoiselle Tremblay prit une grande respiration... de celle qui annonce l'inspiration!

— Chers enfants, dit-elle avec un large sourire. Elle n'eut pas le temps de poursuivre que de grands éclats de rire éclatèrent dans tous les coins de la classe.

Vous aurez compris que tous les regards étaient tournés vers moi, le grand enfant.

Ma foi! Je crois bien avoir rougi comme une pomme bien mûre.

Mademoiselle a rappelé sa classe à l'ordre en tapant dans ses mains.

Le silence se fit rapidement et chacun fixa son regard sur les lèvres de l'institutrice.

— Aujourd'hui, je vais vous lire une petite histoire écrite en 1844 par Monsieur Charles Emmanuel Nodier. C'est l'Histoire du chien de Brisquet.

À ma grande surprise, mademoiselle Tremblay ferma les yeux et tous les écoliers firent de même. Elle joignit les mains et ses lèvres tremblèrent:

— «En la forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillère, tout près d'un grand puits fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette.

Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine.

— Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

— On l'appelait la Bichonne, parce que c'était une chienne.

— Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand-peine à vivre. Ce fut une si terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette :

— Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. le grand-louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Il ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver de l'accident.

— Je vous pris aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter.

— Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire.

— Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains :

— Mon Dieu, qu'il est attardé !

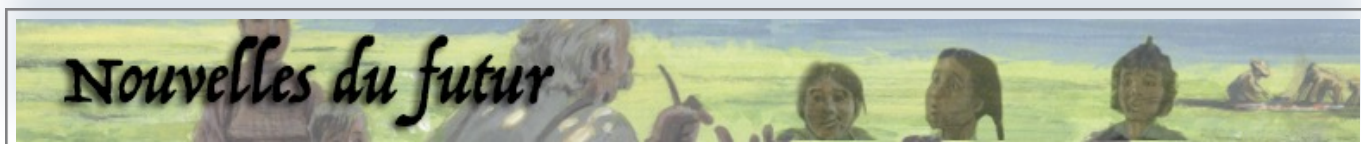
— Et puis elle sortait encore, en criant:

— Eh ! Brisquet !

— Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire:

— N'irais-je pas ?

À suivre...



Hilaire Borduas et quelques autres habitants de Prologue qui correspondent avec les gens du futur sont venus me voir en délégation.

Il paraît qu'ils sont submergés de questions relatives aux métiers exercés par certains d'entre eux.

Pis encore! On les questionne sur le métier de quelqu'un d'autre sans pour autant s'informer d'eux.

Ainsi, Hilaire Borduas s'est vu poser mille questions au sujet du métier de boulangère par de nouveaux correspondants qui ne se sont presque pas présentés et qui ne semblent pas s'intéresser à lui.

Comme le phénomène s'est produit plus d'une fois nous avons convenu de parler de ces métiers via les NOUVELLES DU FUTUR afin que tous ceux qui lisent mes chroniques soient également informés.

Nous espérons que cette initiative sera de votre goût. Nous allons d'abord vous informer sur le métier de la boulangère, madame Angélique Hamelin.

Mademoiselle Angélique appelle «FOURNIL» l'endroit où elle fait la plupart des opérations de boulangerie.

C'est un peu comme le laboratoire du savant.

Le fournil du manoir seigneurial est assez grand pour que toute la manutention soit facile. Il est bien éclairé, clos, voûté ou plafonné, assez haut et surtout, tenu très proprement.

Il n'est pas placé à l'étage au-dessus du four parce que la chaleur incommode le pétrisseur et amollit la pâte. Si le fournil est trop étroit et privé d'air, il dégagera une odeur aigre et désagréable.

Madame Angélique prétend que la qualité du pain dépend souvent de la construction, bonne ou mauvaise, et de l'emplacement où il est fait.

Il ne faut donc pas que le FOURNIL soit placé près des égouts, des latrines ou des matières animales (fumier) et même végétales en putréfaction.

Outre le laboratoire, l'aire de travail, il y a le FOUR où madame Angélique cuit ses pains.

Près du manoir, il y a un four extérieur que madame Angélique utilise les jours où la température le permet. Puis, il y a le four intérieur qui est situé dans la cuisine, près de l'âtre.

Les deux fours sont la propriété du seigneur Gonzague Prologue ainsi que tous les instruments et récipients que madame Angélique utilise lorsque fait boulange.

Voici donc une courte description de ces instruments de boulangerie.

LES PELLES: On se sert particulièrement des pelles pour mettre le pain au four et pour l'en tirer: leur forme, leur force et leur grandeur doivent varier selon l'usage auquel elles sont destinées. Il est évident qu'on ne peut se servir ni d'une grande pelle pour enfourner un petit pain ni d'une pelle ronde pour un pain long.

Ces instruments exigent, dans leur construction, des proportions et des soins particuliers.

Si la beauté du pain dépend souvent de la promptitude et de l'adresse avec laquelle il est enfourné, il est nécessaire que la pelle soit facile à manier, et que, par conséquent, à la solidité, elle joigne la légèreté et la flexibilité.

Le PELLERON doit être fait avec du bois sec, afin qu'il ne soit ni fendu ni éclaté par la chaleur: des planches noueuses ne seraient pas propres à faire des pelles enfin, le manche doit toujours être proportionné à la grandeur du PELLERON.

Madame Angélique appelle le RONDEAU, une pelle sans manche, beaucoup plus grande que les autres, et servant à transporter les pains ronds qui ont levé sur couche, au moment où ils doivent être mis au four.

Pour retirer la braise du four, madame Angélique se sert de pelles de fer dénommées PELLES À BRAISE.

LE FOURGON: Le fourgon sert à remuer le bois afin d'animer le feu, et de le porter, quand il est enflammé, dans les différentes parties du four, qui doivent être chauffées également.

Le FOURGON est un morceau de fer long et droit, emmanché à une perche de longueur proportionnée à la grandeur du four.

LE ROUABLE: On distingue deux rouables, le grand et le petit; tous deux ont la même forme et ne diffèrent que par la longueur du manche.

Cet instrument en fer, ressemble à un grand crochet: on lui donne environ trois pouces de hauteur; le grand ROUABLE doit avoir un manche assez long pour pénétrer jusqu'au fond du four: le manche du petit, dont on ne se sert que pour l'entrée du four, doit être plus court.

LES ROUABLES sont destinés principalement à ramasser la braise disséminée sur l'âtre, et à la ramener à la bouche du four.

L'ÉTOUFFOIR: c'est un grand vase de tôle ou de cuivre, de forme cylindrique, d'environ trois pieds de hauteur sur deux de largeur, bouché avec un couvercle qui doit fermer très exactement, et ayant deux anses de fer, afin d'être transporté avec plus de facilité. C'est dans ce vase qu'on éteint la braise quand elle est tirée du four.

Quoiqu'un ÉTOUFFOIR de cuivre coûte plus que celui qui est fait en tôle, il est, de l'avis de madame Angélique, plus économique pour les boulangers: d'abord parce qu'il dure beaucoup plus longtemps, et qu'ensuite le cuivre n'est pas, comme la tôle, susceptible de se brûler, de se lever par écailles en s'usant, et de se trouer.

Madame Angélique est très attentive de ne jamais tirer la braise des étouffoirs sans s'être assurée qu'elle est assez bien éteinte pour que le contact de l'air ne puisse pas la rallumer.

L'ÉCOUVILLON: On nomme ÉCOUVILLON plusieurs morceaux de vieux linges rassemblés par un bout, et attachés ensemble par ce même bout à une perche assez longue pour pouvoir parcourir tout le four.

Il paraît que plusieurs boulangers ne se servent plus de l'ÉCOUVILLON, mais ce n'est pas le cas de notre boulangère.

L'ÉCOUVILLON sert à nettoyer l'âtre et à le dégager entièrement des petits charbons et de la cendre que n'a pas entraînés le ROUABLE.

Pour ce faire, madame Angélique trempe l'ÉCOUVILLON dans l'eau et ensuite, elle le promène dans toutes les parties du four. Cet exercice permet d'enlever jusqu'au noir produit par la fumée. Il s'ensuit que le pain est toujours très propre et qu'elle n'est pas obligée de le gratter avec un couteau pour enlever les malpropretés.

D'après madame Angélique, l'ÉCOUVILLON est le meilleur moyen de bien nettoyer un four.

LE LAURIOT: c'est le baquet dans lequel trempe l'écouvillon.

Madame Angélique a soin de renouveler souvent l'eau du LAURIOT, parce que cette eau, en y séjournant trop longtemps, finirait par se corrompre, et non seulement exhalerait une mauvaise odeur dans le fournil, mais pourrait même donner au pain un goût désagréable.

LE PORTE-ALLUME: C'est une boîte sans couvercle, faite de fer battu, longue d'un pied environ, et ayant six pouces de largeur sur trois de profondeur. Le haut de cette boîte est garni de plusieurs traverses de fer sur lesquelles on place le petit bois qu'on nomme l'ALLUME, et qu'on enflamme au moment où l'on veut s'en servir.

Le bois très sec est coupé en petits morceaux. Il produit assez de clarté pour éclairer les parties du four dans lesquelles il est transporté ou poussé.

La braise et la cendre, produites par la combustion, tombent dans la cavité de la boîte et ne laissent sur l'âtre aucune malpropreté.

LE BASSIN: Le bassin sert à mesurer l'eau et à la verser dans les seaux. C'est un vaisseau de forme ronde, de dix pouces environ de diamètre, sur huit de profondeur. Il est garni d'une anse de fer.

Madame Angélique a plusieurs bassins; certains sont des bassins en fer blanc et d'autres sont en bois.

LA CHAUDIERE: La chaudière est un vase destiné à faire chauffer l'eau pour pétrir. Sa grandeur doit être proportionnée à la quantité de pains qui se confectionnent dans la boulangerie. Il est même bon qu'elle soit un peu plus grande afin que l'eau ne manque jamais, selon le besoin.

Madame Angélique place ordinairement la chaudière proche du four (intérieur ou extérieur).

LE PÉTRIN: Le pétrin que l'on nomme aussi «la mai ou la huche » est un grand coffre destiné au pétrissage.

Celui dont se sert madame Angélique est de forme prismatique, c'est-à-dire, qu'il est beaucoup plus large à son ouverture qu'à sa partie inférieure.

Il a douze pieds de longueur, ce qui permet à madame Angélique de préparer le levain par un bout et de pétrir de l'autre.

Quoique les proportions du pétrin ne doivent être basées que sur la quantité de farine qu'on veut y pétrir, on peut cependant en donner un aperçu général qui est celui-ci: onze à douze pieds de longueur, sur vingt-six à vingt-huit pouces de largeur à l'ouverture, quinze à seize au fond, et autant de profondeur.

On ne doit employer pour la construction d'un pétrin, que le bois le plus dur et le moins poreux, comme le noyer, le poirier, le cormier ou le chêne, quand il est bien sain.

Au manoir, le pétrin est placé dans un endroit clair et à une distance du four calculée de manière, qu'en été, la chaleur n'accélère pas trop l'apprêt, et, qu'en hiver, la pâte ne refroidisse pas; que le couvercle joigne exactement.

Au-dessus du pétrin il y a une croisée que l'on peut ouvrir en été et fermer en hiver.

Il est également placé en dehors du voisinage des égouts ou autres lieux où sont exposées les matières animales ou végétales en putréfaction.

À suivre.

Augustin Lebeau, journaliste



L'histoire de Brisquet (2^e partie)

Prologue, dimanche 20 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ô chaleur, douce chaleur,
aurais-tu entendu notre
complainte, nos claquements
de dents, nos crissemens de
pas, la cassure du froid...
Enfin te voilà, soleil, astre
bienfaisant... Vers midi, le
thermomètre indiquait 35
magnifiques degrés
Fahrenheit.

Je poursuis avec l'histoire de mademoiselle Tremblay.

— Paix ! lui dit Brisquette.

— Écoute, Biscotine, va jusqu'au devers de la butte pour savoir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. Et crie fort, Brisquet ! Brisquet !

— Paix ! la Bichonne !

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la

butte :

— Mordienne, dit Biscotin, je retrouverais notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi.

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant par la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier.

— As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet.

— Nos enfants ? Mon Dieu ! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin.

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

— Si tu menais la Bichonne ? lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier :

— Biscotin, Biscotine ! On ne lui répondait pas.

Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus. Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet.

Brisquet d'un coup de sa bonne hache renversa le loup raide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

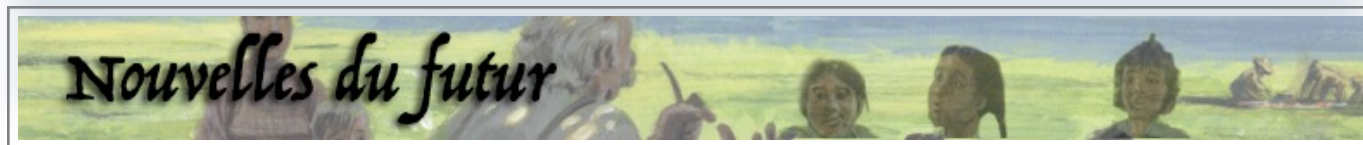
C'EST ICI QU'EST LA BICHONNE, LE PAUVRE CHIEN DE BRISQUET.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'alla qu'une fois au bois, et que le loup mangit.»

Diantre! me dis-je en mon for intérieur, cette histoire me rappelle celle de Jérôme Lagibotière.

J'étais à ces réflexions lorsque les enfants se levèrent pour applaudir leur institutrice. Elle leur avait raconté cette petite histoire sans jamais ouvrir les yeux. Sa voix avait porté les images de cette triste aventure jusque dans le cœur des enfants et ils étaient tous là à l'entourer et à la remercier de les avoir ainsi fait voyager.

Je m'en suis retourné à la maison, l'âme sereine et le sourire aux lèvres. Je ne sais comment j'ai pu me rendre sans trébucher sur quelques pièges de l'hiver tellement j'étais absorbé par l'histoire ou plutôt, par certains souvenirs de mon enfance lorsque ma mère... mais de cela je vous reparlerai dans une prochaine chronique.



Voici la suite et fin du texte décrivant les outils utilisés par la boulangère, dame Angélique Hamelin.

Les outils particuliers et essentiels du pétrin sont le COUPE-PÂTE et le GRATTOIR.

Le COUPE-PÂTE de madame Angélique est fait de cuivre. C'est une lame carrée, d'environ six à sept pouces, ayant un tranchant émoussé par le bas, et, par le haut, une poignée ronde, au moyen de laquelle on le tient plus facilement.

Il sert à détacher la pâte qui tient au pétrin et à couper et à diviser cette pâte, à mesure qu'on la tourne, et enfin à ratisser l'intérieur du pétrin.

Le GRATTOIR n'est employé que pour ratisser les coins du pétrin, quand la pâte est confectionnée. Il est également fait de cuivre.

Il y a de plus, dans l'intérieur du pétrin, des planches de la hauteur et de la largeur de l'intérieur du pétrin même, qui servent à ramasser la farine, à la contenir dans la partie du pétrin qu'elle doit occuper et à empêcher que, pendant le pétrissage la pâte ne s'écarte trop.

Pour ramasser les ratissures et les restes de farine et entretenir le pétrin proprement, madame Angélique a des BROSSES réservées à ce seul usage.

LES CORBEILLES: Les corbeilles sont destinées à deux usages; à transporter la farine du magasin dans le pétrin, et à mettre les levains pendant le temps qu'ils s'apprêtent: leur longueur peut varier; mais on doit toujours donner plus de hauteur que de largeur, afin que l'apprêt des levains s'y fasse plus commodément.

Le jonc et l'osier sont ordinairement la matière dont on se sert pour tresser les corbeilles: l'osier est plus solide et de plus longue durée; mais il est impossible de le tresser assez près, pour que la farine ne passe pas à travers les fentes.

LES PANETONS: Les PANETONS servent à mettre la pâte quand elle est entièrement pétrie et divisée suivant le poids et la forme que l'on veut donner au pain; c'est dans les PANETONS que la pâte acquiert le volume et le degré de fermentation nécessaires pour être mise au four.

On conçoit facilement, d'après cela, que les PANETONS doivent être d'une grandeur et d'une profondeur proportionnés au pain pour lequel ils sont destinés, et que, par conséquent, madame Angélique en a de plusieurs formes et de plusieurs dimensions. Ils sont cependant presque toujours ou ronds ou longs.

On les garnit à l'intérieur, d'une toile qui demande beaucoup de soin et de propreté; car autrement il s'y formerait une espèce d'enduit qui pourrait donner au pain un goût très désagréable.

Madame Angélique évite cet inconvénient en exposant les PANETONS à l'air après les avoir bien grattés et brossés.

LA COUCHE: la COUCHE est une table solide appuyée sur des tréteaux, sur laquelle on place les petits pains d'une livre et au-dessous, en les rangeant de manière qu'ils puissent tous s'apprêter ensemble sans se toucher; cette table, qui remplace les PANETONS doit être garnie de toile.

On dit que «la pâte est sur sa couche », quand les pains, avant d'être cuits, sont ainsi placés et rangés.

À l'intérieur de la cuisine du manoir, il y a deux ARMOIRES dans lesquelles il y a plusieurs tiroirs placés les uns au-dessus des autres, et cependant séparés de manière à ce que madame Angélique puisse les ouvrir et les fermer à volonté.

Avant de mettre dans les tiroirs la pâte figurée en pains, madame Angélique les couvre d'une toile assez grande pour qu'elle puisse faire, entre chaque pain, un pli qui dépasse sa hauteur, et qui empêche que le second pain n'adhère au premier, le troisième au second, etc.; ces armoires peuvent renfermer un grand nombre de pains.

Madame Angélique utilise ces armoires lorsque la température ou la saison ne lui permettent pas de faire son pain à l'extérieur.

DES COUCHES: les couches sont des toiles, dont la longueur et la largeur ne peuvent être déterminées que par la grandeur de la table ou de la couche sur laquelle on veut les placer.

Ces toiles, destinées à couvrir le pain pendant qu'il s'apprête, et à conserver sa chaleur, doivent être entretenues avec soin; madame Angélique les lave en été, elle les tient toujours sèches et les met souvent à l'air.

Voilà qui est fait.

Vous avez maintenant une bonne idée des instruments qu'utilise madame Angélique pour faire son pain.

Dans un autre temps, une autre chronique, nous expliquerons les différentes opérations pour préparer la pâte et cuire le pain.

Augustin Lebeau, journaliste



Les chemins de Prologue en hiver. Oh! misère!

Prologue, mardi 22 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La froidure dure. La neige trône. Malgré tout, j'aime l'hiver. Toute cette blancheur a quelque chose de céleste. Aujourd'hui, j'ai l'âme à observer la beauté. Je n'aperçois que la trace des chemins et les pieds des petits oiseaux. Leurs petites traces font mille figures sur la neige. Faut croire que l'hiver a aussi ses jolies choses, ses agréments. Le thermomètre est monté à 14 degrés Fahrenheit.

Je vous ai déjà parlé des mauvais chemins de Prologue. Oh! Que de tracasseries! Que de tracasseries!

En hiver, les chemins sont tellement mauvais que plusieurs habitants préfèrent emprunter des sentiers à raquettes et couper à travers bois pour se rendre au village et rapporter sur leur dos des victuailles ou quelques verges de tissus.

Les femmes et les enfants restent généralement à la maison et confectionnent de leurs mains les vêtements dont la famille peut avoir besoin.

Comble de malheurs, il y a parfois la maladie qui s'installe chez l'habitant comme une invitée effrontée.

Nos habitants n'ont pas toujours les moyens de faire venir le docteur Harris au chevet des malades c'est pourquoi ils les soignent eux-mêmes ou bien encore, ils font appel aux remèdes de madame Bernier.

Il y a toute une panoplie de remèdes que la vieille femme utilise: potion de cerisiers sauvages pour les bronchites, gomme de sapin comme purgatif ou appliquée sur des coupures.

Certains liniments et sirops à base de gomme de sapin font des merveilles avec les recettes magiques de la vieille herboriste.

Le cataplasme de toute nature n'a pas de secret pour nos habitants non plus qu'un onguent qu'ils fabriquent à base de quenouilles et de saindoux et qui guérit les brûlures.

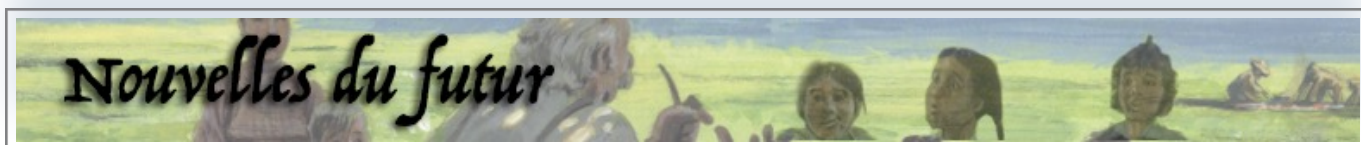
Changements de propos, hier, le vieux Firmin Borduas me racontait que bien avant qu'il y ait un curé résident, les habitants de Prologue, établis sur les bords de La Serpentine, se

rendaient chaque dimanche dans la paroisse de la seigneurie de la Vadrouille pour assister à la grand-messe.

Ainsi, dans la saison chaude, les colons montaient en barques de bon matin et descendaient le cours sinueux de la rivière en chantant des airs canotiers ou bien encore des cantiques.

Dans ce temps-là, il y avait une seule église dans les environs et elle était située près de la pointe à l'échouage dans la seigneurie de la Vadrouille.

Les colons qui demeuraient au centre de la seigneurie et ceux qui vivaient près de la montagne du Solitaire faisaient le chemin à pied ou en voiture jusqu'à l'anse aux Carpes et de là, empruntaient les barques que les habitants de l'endroit mettaient généreusement à leur disposition pour traverser en face, à l'île aux Corneilles et de là, à la pointe à l'échouage.



Voici la suite des informations de madame Angélique concernant l'art de la boulangerie.

Il est évident qu'il n'est pas de connaissance plus essentielle aux boulangers que celle de la farine: deux choses concourent à sa qualité, la nature du blé et la manière dont il est moulu.

Mademoiselle Angélique a quelques petits trucs qui lui permettent de déterminer si la farine est de bonne qualité.

Les voici: elle prend dans le sac, une poignée de farine. Elle la roule entre ses doigts et la comprime dans la main. Puis, elle traîne le pouce dessus, examinant la superficie pour voir les points rouges ou gris qui s'y présentent: par ce moyen, elle juge de la douceur, de la finesse et de la blancheur de la farine.

Il y a aussi l'épreuve de la boulette. Voici comment elle a lieu: madame Angélique prend dans le creux de sa main, autant de farine qu'il peut en contenir, elle verse dessus de l'eau fraîche, mélange le tout, et en forme une boulette, dont la pâte doit être médiocrement ferme.

Elle juge que le blé est de bonne qualité, et qu'il a été bien moulu, quand la farine absorbe une quantité égale d'eau au tiers de son poids; quand la pâte devient promptement ferme étant exposée à l'air; quand enfin, elle prend du corps, et qu'elle s'allonge sans se casser.

La farine est de mauvaise qualité ou altérée quand la pâte devient molle; qu'elle s'attache aux doigts; qu'elle est courte et qu'elle se rompt au lieu de s'allonger.

Voici quelques opérations que madame Angélique a coutume de faire pour obtenir une bonne pâte et un bon pain.

LE PÉTRISSAGE.

Pétrir, c'est mêler ensemble, le levain, la farine et l'eau et former, avec l'air qui s'y joint, un corps particulier qui doit être mou, flexible et homogène. À quelques modifications près, le pétrissage est le même pour toutes les pâtes, quelle que soit la nature des farines, et la température de l'air.

Madame Angélique affirme que cette opération doit être bien conduite si l'on veut avoir un pain égal et d'aussi bonne qualité que le permettent les substances dont il est formé.

LA DELAYURE.

C'est la première opération du pétrissage. Comme toutes les autres, elle doit être faite avec le plus grand soin, car il importe beaucoup à la bonté du pain.

LA CONTRE-FRASE.

Après la DELAYURE et la FRASE, la pâte n'est encore ni ferme, ni unie, ni élastique. C'est alors que madame Angélique la découpe en dessous, la rapproche, la retourne par gros PATONS en dessus très promptement. Elle jette ensuite ces pâtons dans le pétrin, de droite à gauche, et de gauche à droite; c'est cela qu'on appelle CONTRE-FRASER.

Les différentes façons qu'on donne à la pâte en la changeant de côté se nomment TOURS; une fois cette opération terminée, madame Angélique ratisse ses mains et le pétrin, mêle les ratissures avec une portion de la pâte et réunit ensuite le tout ensemble.

Pour avoir du bon pain, il ne suffit pas de donner un seul TOUR à la pâte; car plus on la travaillera plus elle aura de la qualité.

Au premier tour, on a découpé la pâte en dessous; au second, il faut la couper en dessus; cette opération se fait avec les mains enfoncées dans la pâte, en rapprochant les doigts index et les pouces de manière à représenter la figure d'un losange; puis, en baissant et en serrant les doigts.

Par ce moyen on divise la pâte et c'est ce qu'on appelle DECOUPER EN DESSUS.

Madame Hamelin m'a confié qu'elle donne parfois à la pâte quatre TOURS. La pâte n'en acquiert que plus de qualité.

LE BASSINAGE: cette opération n'est pas aussi essentielle que les autres. Le bassinage a pour but de décharger le levain, de rafraîchir la pâte, et d'achever de dissoudre quelques parties de farines qui ne sont point incorporés avec le reste de la pâte et qui produiraient un très mauvais effet dans le pain. Le bassinage donne encore à la pâte de la légèreté et de la viscosité.

Cette opération se fait en pratiquant, au milieu de la masse de la pâte, un trou qu'on remplit d'eau; on travaille ensuite la pâte de manière à ce que cette eau, pénétrant dans toutes ses parties, produise l'effet qu'on attend: par exemple, quand on emploie le bassinage pour amollir la pâte qui est trop ferme, on multiplie les trous et on augmente la quantité d'eau.

Pour la bien combiner, on découpe la pâte par portions en dessus et en dessous, on la bat et on la change de côté; on réunit ensuite la pâte en une seule masse, puis on la découpe de nouveau et alors, au lieu de réunir les morceaux, on les place les uns à côté des autres; état dans lequel ils doivent être pris pour le BATTEMENT.

Le bassinage est particulièrement nécessaire en été, temps où l'on est souvent obligé d'arrêter la fermentation de la pâte.

En hiver, il est la plupart du temps inutile: cependant, lorsque la pâte est trop ferme, on peut la bassiner avec un peu d'eau chaude. Quand, au contraire, pendant les chaleurs, la pâte est trop apprêtée, le bassinage se fait avec de l'eau froide et un peu de sel.

LE BATTEMENT.

Selon madame Angélique c'est l'opération la plus pénible du pétrissage. Cette opération demande de la force, du courage, de l'adresse et de la souplesse dans les bras.

L'opération se fait en étendant les deux mains ouvertes à côté l'une de l'autre et en les fourrant dans la pâte pour l'empoigner, la soulever, la plier sur elle-même, puis ensuite l'étendre, la tirer et la laisser tomber avec effort.

Ce travail se fait pour toutes les portions de la pâte afin qu'elle soit également battue partout; on répète l'opération plusieurs fois, ayant toujours soin de rejeter la portion que l'on bat sur celle qui est battue.

Le nom de «GEINDRE », donné au pétrisseur vient des cris que lui font pousser les efforts indispensables de ce travail.

Plus on bat la pâte, plus on y introduit d'air, et plus on augmente son volume, son poids et sa flexibilité; cette opération donne aussi à la pâte de la liaison, de la longueur et de la ténacité.

LE TOUR: la dernière opération du pétrissage est de tirer la pâte du pétrin où elle a été confectionnée, et de la mettre dans un autre moins grand et moins profond qu'on nomme le TOUR.

Pour y parvenir, on découpe la pâte, on la jette dans ce TOUR portion par portion; l'une sur l'autre; on réunit sans interruption la seconde partie à la première, la troisième aux deux autres, et ainsi de suite battant chaque fois avec soin.

Enfin on ratisse le pétrin, on délaye avec un peu d'eau les ratissures; on les joint à la masse et on les incorpore en étendant et en battant le tout.

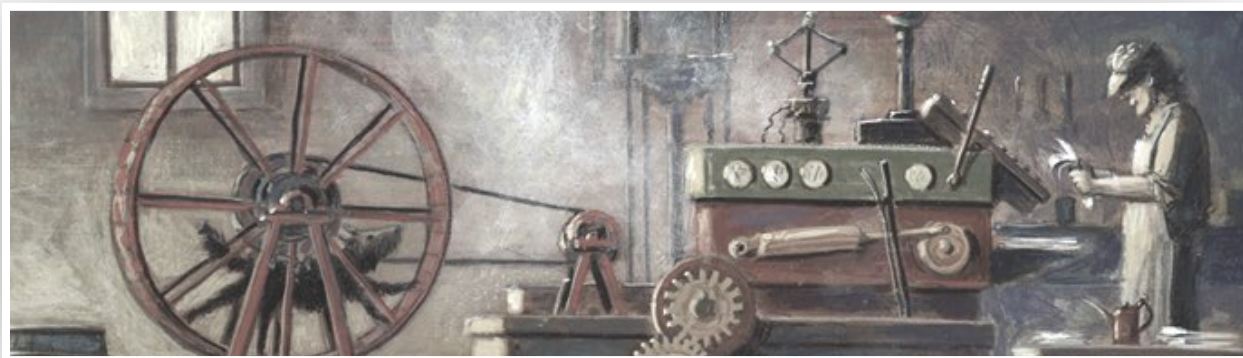
Pour cette opération il faut se servir d'une table ayant des rebords sinon la pâte peut crever, au moment de sa fermentation, et s'échapper par les côtés et ainsi se détériorer.

Une pâte bien faite, mise dans le TOUR, doit être flexible, élastique, sèche, ne pas s'attacher aux mains et présenter une surface lisse, unie et sans crevasses.

En conclusion, notre boulangère affirme que les opérations du pétrissage, étant subordonnées les unes aux autres, il est de la plus grande importance d'y apporter à toutes la plus grande attention, puisque le défaut d'une seule pourrait vicier toutes les autres.

À suivre.

Augustin Lebeau, journaliste



Poteries, baptême de jumeaux, subventions et montgolfière

Prologue, jeudi 24 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

De nombreux nuages ont assombri le ciel de la seigneurie; masse grise, indécise, flânant au-dessus de nos têtes qu'un vent chaud a chassé cavalièrement. Le soleil a donc passé la journée avec nous. Le thermomètre tient bon, ce midi, il indiquait 39 degrés Fahrenheit.

Ce matin, mon bon ami, Eustache Lavoie, m'a parlé d'un certain monsieur Belleau, potier de son métier. Je ne sais pourquoi nous en sommes venus à parler de lui.

Peu importe! C'est, paraît-il, un artiste et un homme très particulier!

Selon notre marchand général, le bonhomme Belleau aurait les cheveux violets et la barbe orange, ou l'inverse!

Eustache Lavoie était enfant lorsqu'il l'a rencontré pour la première fois. Le potier habitait alors à la Malbaie et il réalisait quelques poteries pour certaines personnes bien nanties de Québec.

Depuis, le potier s'est établi à la Baie des Ha! Ha! et, malgré son âge avancé, l'on dit qu'il fait encore de magnifiques poteries.

Le capitaine m'a confié que l'apparence du bonhomme Belleau intrigue, encore aujourd'hui, toujours autant son entourage.

Changement de propos! Il paraît que les rues du village seront pourvues de trottoirs en bois dès le printemps prochain ou plutôt dès que le sol sera assez sec pour permettre ce genre de travaux.

De plus, le seigneur Gonzague Prologue m'a fait savoir que la seigneurie aura d'ici l'an prochain une école bâtie en briques.

Cela serait possible grâce à une subvention donnée par le gouvernement pour les catholiques de la seigneurie.

Le seigneur Gonzague et monsieur le curé Chandonnay projettent aussi, dans les prochaines années, de construire plusieurs petites écoles qui seront disséminées dans les côtes soit pour les catholiques soit pour nos frères de confession anglicane.

Autre nouvelle: un habitant de la seigneurie de La Chamaille est venu faire baptiser ses jumeaux à l'église de Prologue. Il semble qu'il n'y ait pas eu de curé desservant cette mission depuis belle lurette.

Il est arrivé, semble-t-il, à travers bois, transportant sur son dos, dans des poches de jute, ses fils Elie et Césaire.

Encore heureux que les jumeaux aient survécu à ce périlleux voyage.

Il paraît que mesdames Pauline Lemieux et Rachel Blackburn se sont occupées des enfants pendant que monsieur le curé allait chercher son berlot qu'il a attelé à son cheval afin de reconduire le pauvre homme et ses deux enfants chez lui.

Le petit Nicolas, un des fils de Marie-Louise Beaulieu a été très malade, il a même failli mourir. Le docteur Harris a finalement réussi à faire baisser la fièvre du garçon.

D'aucuns prétendent que c'est plutôt le remède de madame Josephte Bernier, l'herboriste, qui a sauvé le garçon.

Quoi qu'il en soit, le petit se remet bien de son mal mystérieux.

Une curiosité: monsieur Jérôme Lagibotière nous a fait savoir que son ami Théo Dollite viendra à Prologue au printemps prochain. Il fera voler une montgolfière.

L'arpenteur-géomètre vient également dans la seigneurie comme employé de la compagnie de chemin de fer qui projette de mener les gros chars jusque dans notre territoire.

Il paraît que le fossoyeur et le forgeron du village désirent s'associer pour construire une petite manufacture de haches et de godendarts.

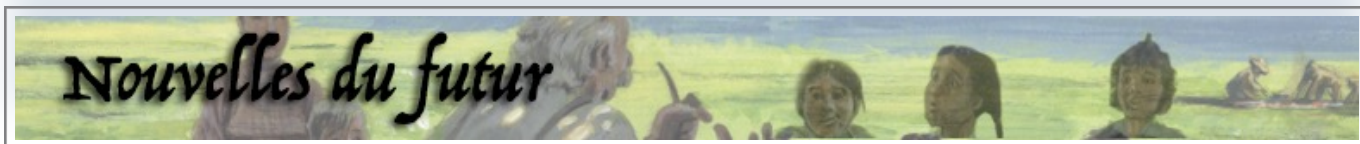
Hilaire Borduas était dans tous ses états cette semaine. Une de ses inventions (une recette évidemment) aurait traversé le temps... jugez-en par vous-mêmes en lisant les échanges qu'il a eu avec ses correspondants :

Voici la lettre en provenance du futur:

«Nous avons reçu ta lettre, nous t'en remercions. Ton sirop «Moca -Mola» nous les enfants on adore ça sauf que nous on appelle ça du Coca-cola. C'est à base de quoi ton sirop?»

Voici la réponse de notre cuisinier:

«Mon sirop, le «Moca-Mola» existe à votre époque et il porte le nom de «Coca-Cola», mais c'est fabuleux ! Serait-ce qu'un de mes descendants aurait su le rendre populaire ?



— Je suis émerveillé. Et vous adorez, m'écrivez-vous dans votre lettre. Je suis dans tous mes états. Les enfants d'une époque insensée aiment mon sirop.

— La vie nous donne de ces surprises, messieurs, que la recherche de stabilité n'apparaît que comme une chimère. Vous devez tout me dire à ce sujet : qui l'a commercialisé ? pourquoi et quand a-t-il changé de nom ?

— Je veux savoir lequel de mes descendants a réussi à prendre les moyens pour qu'il devienne populaire. Quoique je suis certain que le goût y fut pour beaucoup.

— Ah, quelle nouvelle pour le pauvre cuisinier que je suis : j'ai créé une recette qui dure, qui traverse le temps. C'est une grande joie, messieurs, que vous m'annonçâtes dans votre missive. J'en suis tout bouleversé.»

Ouf! Voilà qui nous émerveille aussi... Mais quant à sa descendance, faudrait d'abord qu'il prenne femme le cuisinier!!!

Augustin Lebeau, journaliste



Carriole, sleigh, bobsleigh et carriole à charretier

Prologue, samedi 26 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Fallait bien que cela arrive. Notre ami thermomètre a pris froid. Contrairement aux gens qui font de la fièvre en de telles circonstances, celui-ci a subi une chute dramatique de température. Il est descendu jusqu'à 15 degrés. Seul ce froid cruel, malvenu et désagréable, semble prendre plaisir à la déconvenue de notre ami.

Les courses de carrioles sont toujours des événements riches en couleurs.

Monté sur ma vieille Houpette, j'ai assisté à la course de l'année dernière et je me demande si je ne devrais pas y participer cette année.

La carriole et la sleigh font partie du transport en hiver en cette première moitié de siècle.

La carriole est une création de nos bons habitants. Elle constitue une adaptation d'une voiture d'été, la calèche à deux roues.

Mais, à la première neige, il faut remiser les voitures à roues. Pour la saison hivernale, nos ancêtres ont imaginé de remplacer les roues par des patins de bois, en ajoutant un pare-neige et un petit siège mobile pour le conducteur.

Une autre caractéristique importante de cette voiture est la lame d'acier protégeant le patin. La finition est en veloute comme celle de la calèche.

La lame d'acier retroussée ajoute un élément d'élégance. La fabrication des carrioles demande plus d'adresse à nos artisans à cause des lignes courbes.

Ce sont les charrons ou artisans régionaux qui les fabriquent généralement, chacun y ajoutant des décorations au gré de sa fantaisie.

La plupart des notables de Prologue ont acheté leurs carrioles chez le charron Ti-Pit, de la seigneurie de la Vadrouille. L'on dit que c'est le meilleur charron à des lieues à la ronde.

Certes! Ces carrioles coûtent cher et les habitants de Prologue préfèrent faire affaire avec le forgeron du village.

Le forgeron, Athanase et son neveu, le grand Maxime, sont de très bons artisans et leur travail est très apprécié.

Lors des déplacements, les voyageurs disposent d'une peau de carriole placée sur les bancs et une autre sur les genoux.

Nous voyons passer occasionnellement, des carrioles à « chartier » comportant trois sièges dont deux face à face pour les passagers et un petit pour le conducteur.

Quelques notables de Prologue, possèdent aussi une sleigh de promenade.

La «sleigh» n'est pas un produit canadien, du moins à ses débuts. C'était un produit d'importation.

Légère et élégante, elle sert surtout dans les occasions, les sorties à caractère sociales, les visites et les ballades d'amoureux.

Le châssis est soigné : dossier élevé, pare-neige légèrement incurvé en forme de S.

Elle sert aussi pour les courses de chevaux dont nous sommes très friands. Mais, comme très peu de gens ont de ces sortes de sleighs, ce sont plutôt les carrioles qui servent aux courses de chevaux durant l'hiver.

Outre la carriole et la sleigh, nous retrouvons, dans nos paysages d'hiver, le bobsleigh à deux paires de patins, surtout utilisé pour le transport du bois, des billots.

Il y a aussi la sleigh plate utilisée principalement par les habitants pour la cueillette et le transport de l'eau d'érable. À la fin de la période des sucres, elle est remise pour le reste de l'année.

Je profite de l'occasion pour vous raconter une histoire ancienne qui, je l'espère, vous préparera à la course de carrioles qui se tiendra très bientôt à Prologue.

Cela s'est passé.... en quelle année? Je ne saurais le dire.

Quoi qu'il en soit, une bonne douzaine de voitures rangées côte à côte, sur la Serpentine, attendaient patiemment le signal du départ.

Parmi les conducteurs, il y avait Eustache Lavoie, Léon Simard et Donald Laprise. À eux trois, ils voulaient défendre les couleurs de Prologue.

Catastrophe! Le cheval du marchand n'a jamais voulu entreprendre la course et il a pris le chemin de l'étable du bonhomme Lavoie à peine quelques minutes après que monsieur le curé Chandonnay eut donné le signal du départ.

Imaginez la honte de notre bon capitaine.

Quant au cheval de Léon Simard, il a rué et rué et rué pour finalement faire renverser la carriole de notre gros habitant.

Heureusement, le cheval ne s'est pas blessé... pas plus que son maître! La seule blessure fut celle faite à l'orgueil de monsieur Simard.

Le cheval du juge de paix n'a pas refusé le défi, mais il n'était pas de taille pour affronter «Obligation», le fougueux cheval du notaire Labise.

Nos coqs de village furent honteux d'avoir laissé honneurs et victoire leur échapper.

Léon Simard, Donald Laprise et Eustache Lavoie ont ravalé leur fierté et leur orgueil, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Ce sera pour l'année prochaine, ont-ils clamé à qui voulait les entendre.

Il paraît que la course de cette année aura du panache. Il y a quelques réputations à rétablir et quelques orgueils à satisfaire. Nous verrons bien si le notaire Labise, de la seigneurie de la Vadrouille, remportera encore les grands honneurs.



Ce matin, j'ai rencontré monsieur Trefflé Bellerive, le passeur.

Tout comme moi, il a l'habitude de faire une promenade quotidienne. Il m'a fait part de quelques inquiétudes concernant la correspondance avec le futur.

Voilà! depuis que les habitants de Prologue, qui ont le grand honneur de communiquer avec les gens du futur, se racontent parfois les propos de leurs correspondants, il circule dans les familles de Prologue toutes sortes d'expressions plus farfelues les unes que les autres.

D'après monsieur Bellerive, les jeunes du futur auraient une grande influence sur nous.

Il pense particulièrement aux enfants, aux jeunes hommes et aux jeunes demoiselles qui utilisent le langage du futur pour se faire remarquer, pour attirer l'attention.

— L'autre jour, m'sieur Lebeau, j'ai entendu des jeunes qui parlaient ensemble. Ils parlaient de ce que les jeunes du futur disent.

— Y'avait Ti-Louis qui disait qu'il fallait dire «koul», pis Ti-Jean qui l'obstinait en disant que c'était «hot». J'y comprenais rien, alors je leur ai demandé de quoi y parlaient.

— Ce sont les jeunes du futur m'sieur Bellerive. Quand ils ont quelque chose de vraiment amusant, y disent que c'est «koul», ou ben «le fun», m'a dit Louis.

— Si c'est quelque chose de tout nouveau, de vraiment différent, alors on dit que c'est «hot», a ajouté le jeune René.

— Ben là moi, j'y comprenais rien du tout, m'sieur Lebeau. Mais c'est quoi ces mots-là, que je leur ai demandé?

— Ce sont des mots que les jeunes du futur disent, m'sieur Bellerive. On veut juste faire comme eux.

— Ça m'a beaucoup intrigué. Ça fait que je suis allé voir la maîtresse d'école, m'zelle Elisabeth.

— Elle m'a dit que ces mots-là ressemblaient à de l'anglais. Alors elle a regardé dans un gros livre qui donne la signification de tous les mots en anglais.

— Elle a dit que «fun», ça voulait dire amusant. «OK!», ça, c'était facile à comprendre. Et «koul», ça voudrait dire frais, rafraîchissant. Là, je comprends pas très bien. Mais le plus drôle c'est que «hot», ça voudrait dire chaud.

— Comment quelque chose peut-il être chaud et rafraîchissant en même temps, fit-il remarquer?

— Et pis, il y a toutes ces expressions comme «pas rap», «fucké», «super», «hé men», «respire par le nombril», «est fru», «full vide», «genre» et j'en passe et j'en passe.

— Pouvez-vous me dire, m'sieur Lebeau comment ces gens font pour respirer par le nombril?

— Hein! Pouvez-vous me le dire? À moins qu'ils ne soient pas faits comme nous?

— C'est pas possible ça, respirer par le nombril! Tant qu'à faire, ils mangent peut-être par les oreilles et chantent du nez! Hein!

— Hum! bondance de bondance, je n'y comprends rien!

— Et pis, est-ce que vous savez ce que signifie l'expression «pas rap», bateau de bateau, à moins que ce soit une sorte de musique, dit-il en se grattant le menton?

— C'est comme vous dites m'sieur Lebeau, autres temps, autres mœurs! Pensez-vous que l'expression «hé men» soit un «amen» déformé?

Je comprends vos inquiétudes cher ami, lui dis-je, mais nous aussi, nous avons nos petites erreurs de langage. Couramment les habitants utilisent dans les conversations des gallicismes, des barbarismes et des solécismes.

À ces mots, le passeur ouvrit la bouche tellement grande que j'aurais pu y entrer une douzaine d'œufs cuits durs les uns après les autres sans qu'il en fût incommodé.

— Ouais, m'sieur Lebeau, faut ben crêre que vous avez raison, mais j'croisais que plus le temps passait plus les gens étaient savants... ce qui fait que les gens du futur... avec tous ces mots...!

— Ouais, rien n'est moins sûr, a-t-il ajouté, le bec pincé!

J'ai cru voir une raillerie passée dans ses yeux!

Mon ami Trefflé est reparti les mains dans les poches, les épaules basses, le dos courbé, l'air d'un homme qui venait d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Je l'ai regardé partir avec tristesse. Je vous avoue que tout cela m'inquiète aussi.

Est-ce que les gens du futur utilisent un nouveau langage qui serait composé de mots empruntés à la fois à la langue française et à la langue anglaise?

Hum! Nous sommes bien loin du latin que monsieur le curé Chandonnay parle avec tellement d'élégance et de noblesse!

Augustin Lebeau, journaliste



Société de physiologie et hygiène personnelle des femmes

Prologue, lundi 28 février 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La froidure dure. La chaleur se meurt. Le printemps attend. L'hiver persévère. Le thermomètre se fait tout petit et courbe l'échine. Le voilà à 13 degrés Fahrenheit. Pourtant ce matin tout chantait lorsque ma mère a fait ses prières. C'était comme au printemps et voilà, quelques heures plus tard, les nuages, le froid, l'hiver encore. Voyant mon air dépité ma mère m'a dit ces quelques mots qui résonnent encore à mon esprit: «Que le givre, le vent, la neige, le brouillard, le sombre, que tout temps soit le bienvenu! N'y a-t-il pas du mal à se plaindre quand on est chaudement près de son feu, tandis que tant de pauvres gens sont transis dehors?»

Cette année, madame Pétronille Papineau qui élève des chevaux de course participera à la course des carrioles!

Fichtre! Quelle fabuleuse nouvelle!

La dame a fait ces confidences au docteur Harris.

M'est d'avis que la compagnie du docteur l'intéresse tout autant que la course: cela dit sans malice!

Ce matin, je lisais, dans le Journal d'Agriculture, la transcription d'un article pris dans le «Journal of Health».

Le sujet m'a fait basculer dans mes souvenirs et je me suis rappelé une discussion avec le docteur Harris et sa sœur un peu avant qu'elle ne parte pour le territoire de la Rivière Rouge.

Nous avons longuement parlé du destin réservé aux femmes dans ce milieu de siècle.

J'ai le souvenir que ce fut une belle soirée. J'avais été invité à dîner. Mademoiselle «Beth» nous avait fait l'honneur de sa compagnie. Nous avons discoursé sur l'apparition et les propos du Mouvement pour la Santé du Peuple qui s'était formé surtout aux États-Unis d'Amérique dans la décennie 1830-1840.

Mademoiselle «Beth» voyait dans ce mouvement une suite d'agitations sociales qui prenait ses appuis dans les mouvements féministes et ouvriers de l'époque.

À cette époque, les femmes formaient un peu partout des «sociétés de physiologie» et donnaient des cours simples d'anatomie et des notions d'hygiène personnelle.

Elles recommandaient des bains fréquents alors qu'un grand nombre de médecins de l'époque considéraient que ce n'était que du vice.

Elles recommandaient également le port de vêtements qui leur procuraient aise et liberté de mouvement, une alimentation à base de céréales entières et bien d'autres sujets concernant exclusivement les femmes.

Tout en admettant l'importance de ce mouvement, le docteur Harris a parlé de ces abus, car alors, les plus radicaux des mouvements ouvriers avaient entrepris de dénoncer les rois, les prêtres, les avocats et les médecins comme les quatre grands maux du temps.

Selon ces radicaux, les médecins diplômés étaient membres des classes parasites non productives survivant grâce au goût discutable des bourgeois pour les saignées et le calomel (chlorure mercurieux utilisé comme purgatif et antiseptique intestinal).

Comme il en va des choses de l'esprit, il naquit, de cette agitation, tout un éventail de nouvelles philosophies comme l'éclectisme et l'homéopathie qui faisaient concurrence aux médecins réguliers.

Heureusement, la plupart de ces écoles mettent l'accent sur la médecine préventive et les remèdes à base de plantes.

Mademoiselle «Beth» s'est toujours montrée réceptive et enthousiaste dans l'objectif du mouvement féministe qui, outre la croisade pour la santé des femmes, se préoccupait de leur accès à la formation médicale.

Je disais donc qu'un article de journal m'avait ramené à cette charmante soirée et aux réflexions des uns et des autres sur la destinée féminine.

Je vous retranscris donc l'article dont j'ai fait état en début de chronique à la suite de la consultation du «Journal d'agriculture»!

Comprenez que je suis peu enthousiaste aux propos qu'il contient: d'autant qu'il s'adresse beaucoup plus aux jeunes demoiselles de bonne famille bien nanties qu'aux jeunes habitantes de Prologue qui n'ont que faire de l'oisiveté que procure la richesse.

Je vous le présente avec l'idée, que vous gens du futur, ferez peut-être vos commentaires aux habitants de Prologue avec lesquels vous correspondez.

Règles pour une jeune demoiselle de la ville ou de la campagne.

— «L'habitude de se coucher de bonne heure procurera à la jeune demoiselle un sommeil beaucoup plus agréable que celui qui suit une assemblée ou un bal prolongé tard dans la nuit. Elle se lèvera aussi, le matin, mieux refaite, plus gaie et avec un meilleur teint.

— Qu'elle se lève vers six heures en été et vers sept ou huit heures en hiver: qu'elle se lave aussitôt les mains avec de l'eau pure, froide ou tiède, selon la saison de l'année; et si

elle peut être induite à balayer habituellement sa chambre, ou à s'occuper de quelque autre besogne, pendant une heure, elle y gagnera, du côté de la santé et de la beauté.

— Son déjeuner doit être quelque chose de plus substantiel qu'une tasse d'eau chaude, soit qu'on l'appelle thé ou café, et une tranche mince de pain beurré. Elle doit manger un œuf ou deux ou un peu de viande froide et boire un peu de lait ou bien une tasse ou deux de bon chocolat.

— Elle ne doit pas se tenir toute la journée auprès du feu, en hiver, à lire des romans ni s'occuper l'esprit de la perfidie d'amants trompeurs, ou du désespoir d'une amante délaissée; mais se donner de l'exercice, prendre l'air à pied ou en voiture; coudre, frotter les meubles, faire de la pâtisserie ou des confitures; et si la faim la prend, pendant ces occupations, qu'elle mange une dariole (flan léger au beurre et aux œufs), ou une croquignole (petit biscuit croquant), ou quelque chose d'également léger, au lieu du régal à la mode d'une tranche de gâteau pesant et d'un verre de vin ou de liqueur.

— Qu'elle mange, au dîner, du bœuf ou du mouton, qui ne soit ni trop épicé ni trop gras. Ce n'est pas à dire pourtant qu'elle doive se priver d'un morceau de poulet ou de quelque chose également bon : il faut seulement qu'elle en use modérément, et qu'elle ne boive pas trop d'eau, pendant le repas.

— Au lieu de deux ou trois tasses de thé fort, qu'elle prenne, au souper, un godet de lait avec du pain, ou mange une croustille, une dariole, ou quelque chose de semblable; et elle pourra aller se coucher quelques heures après.

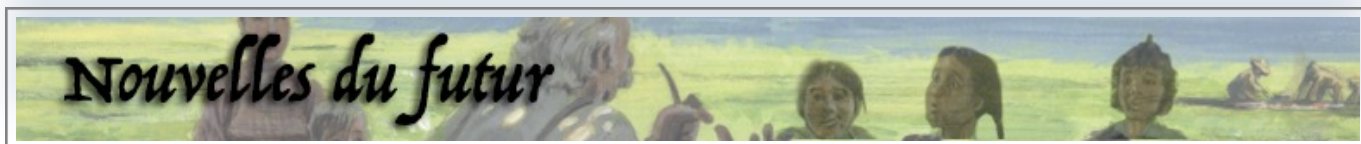
— Aux autres heures de la journée où elle ne sera pas occupée par le travail ou l'exercice, qu'elle lise, non d'insipides romans, mais des ouvrages agréables et instructifs, propres à enrichir l'esprit d'un fond d'idées neuves, surtout lorsqu'il n'est point occupé de pensées sérieuses, et propres à le garantir du tort qui résulte toujours des notions erronées sur le monde et les affaires de la vie.»

Me voilà de retour! Ouf! Peut-être que ces choses-là ont bien changé dans le futur, je ne saurais dire, car c'est un propos que nos correspondants abordent très peu ou pas du tout. Pourtant, la santé est une valeur sûre qu'il faut entretenir!

Finalement! Comme vous l'avez sans doute compris, la course de raquettes a été remise..... il paraît que certains coureurs, originaires de Montréal, ne pouvaient être présents pour la date prévue.

Roger Lamarre a reçu une lettre quelque peu curieuse... c'est le moins que je puisse dire. Elle lui a été expédiée par messieurs Gabriel et François. Elle est très particulière.

Je m'explique: après de très brèves salutations, les deux garçons y sont allés de nombreuses questions: «[...] peux- tu me donner de l'information sur ce métier s.v.p. [...] À quelle heure l'ouvrier agricole se lève-t-il? Prend-il le temps de déjeuner? [...] Quels outils utilise-t-il? Utilise-t-il des machines? Travaille-t-il seul? Que fait-il l'hiver? Réponds-nous vite vite!»



En aucun moment, les correspondants de monsieur Lamarre n'ont pensé à prendre de ses nouvelles. Après avoir discuté avec quelques autres habitants de Prologue, il s'est avéré, comme je l'ai déjà mentionné, que plus d'un a reçu le même type de lettre.

— M'est d'avis qu'il y a de la brusquerie là-dedans et que cela frôle le manque de respect.

— Heureusement, nous avons appris que ces jeunes ne voulaient pas mal faire. Il paraît qu'ils travaillent à écrire un texte sur les métiers d'hier en comparaison avec ceux du XXI^e siècle. Cela explique toutes ces questions sur les métiers des habitants de Prologue, mais pas la manière de faire qui est, à mon avis, quelque peu cavalière.

— Quoi qu'il en soit, les habitants de Prologue ne sont pas querelleurs et rancuniers. Ils font tout leur possible pour satisfaire leurs correspondants. À preuve, voyez ce que monsieur Lamarre a écrit à messieurs Gabriel et François:

«Moi je suis journalier. Je n'ai pas de terre à moi. Je travaille pour les habitants pour toutes sortes d'occasions. L'été, j'aide aux foins et à la récolte. Je suis payé à la journée, souvent en nature. Un jambon, c'est une bonne paye. À quelle heure se lève l'habitant ? Avec le lever du soleil. De bonne heure. Il faut soigner les animaux et il travaille aux champs toute la journée. L'hiver il se lève un peu plus tard, mais pas trop. Les animaux faut les soigner chaque jour.

— On déjeune tous les matins. On mourrait de faim si on mangeait pas. Travailler la terre, ça demande de la force physique.

— Tabaquière ! C'est important de manger du pain, des œufs, de la viande et des patates le matin. On a toute une grosse journée à faire.

— Moi je travaille pour les habitants comme je viens de le dire. Mais je fais plusieurs autres métiers parce que je suis habile de mes mains.

— Je n'ai aucune instruction, mais j'aime dire que mes mains sont intelligentes. Je travaille au moulin à scie du seigneur Prologue.

— De plus comme je suis bon menuisier je suis capable de faire des meubles, de construire des maisons, des granges, des étables et de faire des réparations.

— Je fais aussi le métier de fossoyeur, creuser les trous où l'on met les tombes. C'est un travail qui demande surtout de la force physique. Creuser un trou pour une tombe ne demande pas une compétence particulière. Mais vous n'avez pas idée du nombre de gens qui ont peur des morts.

— Tabaquière, je vais vous dire une chose. J'ai pour mon dire que les vivants sont bien plus dangereux que les morts !

— Je parle à mes filles décédées et à mes amis qui sont partis avant moi. Il y a Auguste, le conteur d'histoires. Je souris chaque fois que je lui parle.

— Je suis bedeau aussi. C'est moi qui sonne la cloche de l'église. Ce n'est pas tout de tirer sur la corde, il faut surtout faire chanter la cloche. C'est pas pareil si je sonne pour un mariage ou pour un décès.

— Quels sont les outils de l'habitant ? Il se sert de la charrue, de la pelle, de la faux, de la bêche, du râteau. La fourche est bien importante aussi. Il se sert aussi des chevaux pour tirer les charrettes à foin.

— Non, on a pas de machine. Et au fait, c'est quoi une machine, Gabriel ? Si tu peux m'expliquer un peu, je serais content.

— Le travail de la terre se fait souvent seul pour l'habitant ou avec ses garçons. C'est une histoire de famille. À l'occasion, il va engager un journalier, surtout l'été. C'est à ces moments que je travaille comme journalier avec un habitant.

— L'hiver les cultivateurs font leur bois. Ils le coupent en octobre ou novembre et l'apportent près de la maison en décembre avant les grosses neiges. Et en janvier ils le bûchent. Ici, on se chauffe au bois tout l'hiver et même l'été, on a besoin de bois pour cuire les aliments.

— Moi, ces temps-ci, je passe mon temps libre à faire des manches de hache et de faux. Quand le printemps va revenir et que les habitants vont retourner aux champs, il faut que j'aie mes manches tout préparés. Plus je répare vite, plus les gens sont contents. Je fabrique aussi des cercueils, sur demande. Je n'en fais pas en avance. Mais j'ai toujours du bon pin ou du sapin au cas où il y aurait un mort dans la paroisse.»

Pardi! Quel homme heureux que ce bedeau. Malgré les malheurs, il garde toujours le sourire et n'est jamais de mauvaise humeur. Je ne pourrais pas en dire autant de tous.

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Mars 1853



TABLE DES MATIÈRES

Jovite Lambert est de retour, comme il l'avait promis	279
Matières enseignées dans les écoles d'agriculture	282
Jean-Baptiste Karakohare, favori pour la course de raquette?	287
Le trajet de la course de raquettes	291
La course de raquettes (1)	294
La course de raquettes (2)	298
La course de raquettes (3)	302
La course de raquettes (4)	305
Le départ des cloches pour Rome?	311
La boutique de forge d'Athanase Bergeron	313
Le choix des marguilliers	317
Admiration pour Siméon Gautron	320



Jovite Lambert est de retour, comme il l'avait promis

Prologue, mercredi 2 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

L'appétit glacial du froid
semble tirer à sa fin.
Aujourd'hui, l'astre du jour a
joué des gambettes à travers
la masse de nuages que le
vent a traînée dans son
sillage. Ici et là, au hasard des
ouvertures, il a lancé sur la
couche de neige glacée des
faisceaux de lumière jaune :
lucioles rieuses scintillant au
ralenti.

Très tôt ce matin, comme je ne parvenais plus à dormir, je me suis vivement habillé pour aller voir le soleil se lever. Dehors, les ombres de la nuit laissaient lentement place à la blancheur du petit matin rafraîchissant.

En me promenant du côté est du village, j'ai cru apercevoir l'ombre d'un homme conduisant un traîneau tiré par des chiens. L'attelage s'est faufilé habilement à travers les congères accumulées durant les mois de janvier et février pour finalement s'arrêter devant la petite maison de bois de madame Antoinette Lafrance.

L'homme s'est d'abord occupé de bien arrimer le traîneau à chiens puis il a pris de la nourriture dans un sac et l'a jeté à ses bêtes qui semblaient affamées. Il s'est ensuite engouffré dans la maison sans même

frapper et, peu à peu, j'ai vu la lumière des chandelles et du fanal éclairer la petite maison.

Je me suis approché à pas feutrés pour entendre battre, au fur et à mesure que j'avancais, le cœur de la maison. J'ai eu le sentiment que toutes les planches palpitaient et que les carreaux des fenêtres s'écarquillaient de manière à ce que l'étranger que j'étais ne puisse rien manquer du spectacle!

Nul bruit n'est venu assourdir ce moment de grande quiétude. Le jour était encore paisible, à peine sorti du sommeil. Puis, une épaisse fumée s'est élevée de la cheminée et s'est élancée paresseusement dans l'air glacial.

Une question est venue à mon esprit: qui pouvait rendre cette petite maison, d'ordinaire si sombre... si lumineuse? Finalement, le soleil me fit la très grande joie de se lever.

Je ne fus pas le seul à le regarder ainsi s'étirer, car madame Antoinette Lafrance, ses enfants, Pierre, Justine, Louise et Mathilde et leur père, Jovite Lambert, apparurent sur le seuil de la porte.

Enlacés, ils regardèrent le soleil grandir jusqu'à ce qu'il prenne toute sa place dans le ciel de Prologue.

Ébindidon, que je me suis dit! Jovite Lambert est de retour comme il l'avait promis!

Je me suis fait bien petit pour ne pas paraître «écornifleux», mais les chiens m'ont trahi. À ma vue, monsieur Lambert a souri et m'a fait signe de venir les rejoindre.

Madame Antoinette nous a préparé un délicieux déjeuner et Jovite m'a fait la promesse de tout me raconter de son périple américain. Pour l'instant, ses petits ne lui en laissent pas l'occasion.

Inutile de vous dire qu'ils étaient pendus à ses hardes et ne cessaient de l'entourer et de l'embrasser. Seules les jumelles gardaient leur distance.

Cela est bien normal. Leur père est parti lorsqu'elles avaient à peine deux ans! C'est le cousin crampeur de poêle qui a pris, pour elles, la place du père. Je suis certain que Jovite saura reprendre le temps perdu et se faire aimer de ces dernières.

Rien d'autre ne pouvait arriver de plus satisfaisant dans ma journée... sauf, peut-être....!

Suivant mon idée, je me suis dirigé du côté de la famille de Paulin Larose.

Sachant comme Paulin voue une grande admiration pour son oncle Jovite, j'imaginai combien la nouvelle de son retour le rendrait heureux.

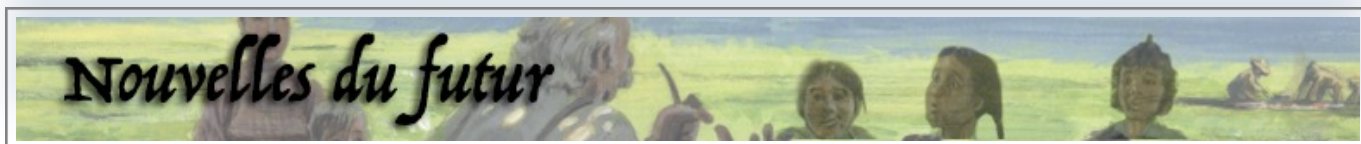
Pour Paulin, son oncle Jovite est le plus grand voyageur et explorateur de tous les temps. Malgré son absence de la seigneurie depuis plusieurs années, Paulin n'a jamais cessé de l'aimer et de l'espérer.

Malgré les critiques des villageois qui disaient que Jovite n'était rien d'autre qu'un «sans cœur» pour avoir laissé ainsi sa femme et ses enfants sans nouvelles depuis deux ans, Paulin m'assurait, au contraire, de son retour prochain!

Qui sait! C'est peut-être la foi de ce petit bonhomme qui a ramené le grand voyageur à bon port.

Me voilà de retour! Ouf! Peut-être que ces choses-là ont bien changé dans le futur, je ne saurais dire, car c'est un propos que nos correspondants abordent très peu ou pas du tout. Pourtant, la santé est une valeur sûre qu'il faut entretenir!

Finalement! Comme vous l'avez sans doute compris, la course de raquettes a été remise... il paraît que certains coureurs, originaires de Montréal, ne pouvaient être présents pour la date prévue.



Jane-Édith Caldwell à reçu une charmante lettre de sa correspondante, mademoiselle Mélissa.

Il y est question de pêche sur la glace et de barbe à papa.

Savez-vous que les gens du futur ont une tradition bien curieuse, se rattachant à cette sorte de pêche?

Lisez donc ceci:

« [...] Hier je suis allée me promener sur la glace avec ma famille . On a glissé et à chaque dimanche dans l'après-midi à côté de la glace il y a des personnes qui donnent de la barbe à papa . Est-ce que tu connais ça de la barbe à papa? Aussi on va aller pêcher, mais c'est pas sûr .

Moi j'adore aller pêcher, c'est amusant, et nous dans notre famille on a une tradition. Notre tradition c'est que le premier qui pêche un poisson est obligé de lui donner un bec. Et l'année passée c'est mon père qui a pêché le premier poisson, et il a tellement trouvé que c'était mauvais qu'il a recraché dans le petit trou d'eau.»

Moi et Jane-Édith avons bien ri. Imaginez! embrasser un poisson....Eurk! Ce doit être désagréable. Mademoiselle Caldwell a beaucoup aimé cette idée. Voyez ce qu'elle a répondu à Mélissa:

«Je trouve que ton idée d'embrasser un poisson est très drôle. On devrait peut-être faire ça le jour de la débâcle. Celui qui n'a pas parié sur la bonne date doit embrasser un poisson ou une grenouille... Qu'en penses-tu? Tu me diras qui a embrassé le premier poisson pêché cette année dans ta famille. J'espère que ce ne sera pas toi!»

Diantre! Moi aussi j'ai trouvé l'idée bien bonne... il me reste à la faire accepter de tous les parieurs. Je vous en reparlerai!

Pour ce qui est de la barbe à papa... Hé oui! Vous avez bien lu... de la barbe à papa. Mademoiselle Caldwell et moi avons d'abord cru qu'il s'agissait d'une blague. Jane-Édith a fait ce qu'il fallait faire. Elle a questionné sa correspondante:

«Je ne connais pas la barbe à papa. Que fait le papa lorsqu'on lui donne de la barbe? De la barbe de qui s'agit-il?»

Elle m'a promis de me faire connaître la réponse de mademoiselle Mélissa dès la réception de la prochaine lettre. Encore là, je promets de vous en faire part.

Augustin Lebeau, journaliste



Matières enseignées dans les écoles d'agriculture

Prologue, vendredi 4 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Hier, le ciel a été illuminé une grande partie de la journée. Aujourd'hui, il a pâli. Des nuages égarés se sont transformés en une mince couche de ouate diffusant une lumière diaphane. La douce chaleur que le sol avait accumulée s'est trouvée emprisonnée entre terre et ciel. Le thermomètre n'a pas bronché de ses 34 degrés Fahrenheit.

Hier, j'ai emprunté le chemin de glace de la Serpentine et je me suis rendu dans le comté de Saint-Hyacinthe pour rencontrer un ami, Charles Cadotte, relativement à un projet qui me trotte dans la tête depuis l'installation des LIGNES à Prologue.

Il ne s'agit pas pour moi de vendre la mèche et de parler de notre correspondance avec le futur, car, nous passerions pour de drôles d'énergumènes, mais, plutôt de sonder le terrain et prendre quelques informations pour l'établissement d'une école d'agriculture, une ferme modèle en quelque sorte, sur notre territoire.

Les informations provenant du futur me portent à croire qu'un tel établissement, où nos jeunes habitants apprendraient tout ce qui est utile au développement d'exploitations agricoles, serait fort bien vu dans notre

seigneurie.

Charles avait également convié à cette rencontre, l'un de ses amis, monsieur l'inspecteur Delage. Bien sûr, nous avons parlé des écoles localisées sur le territoire du comté de Saint-Hyacinthe.

Au gré de nos conversations j'ai appris que la ville même de Saint-Hyacinthe compte trois institutions sous contrôle soient, l'académie Girouard, l'académie Prince et le couvent ou l'académie des filles.

Elle compte également un superbe collège classique accueillant plus de 250 élèves et une école élémentaire indépendante d'environ 20 élèves.

Toutes ces écoles seraient, selon les dires de monsieur l'inspecteur, très bien menées.

Puis nous avons abordé le sujet des écoles d'agriculture et des matières qui y étaient enseignées.

Voici donc ces informations que je me fais un devoir de vous retranscrire fidèlement:

— A: Les matières enseignées en agriculture sont:

— 1) L'agriculture proprement dite comprenant la culture des céréales, c'est-à-dire du blé, du seigle, de l'avoine, du sarrasin, du millet et du blé d'inde.

— 2) La culture des légumineuses comme les pois, les haricots, les lentilles, les vesces.

— 3) La culture des plantes fourragères à racines alimentaires comme les pommes de terre, betteraves, carottes, navets, topinambours, panais; la conservation des racines.

— 4) La culture des fourrages herbacés en prairies artificielles et naturelles; des pâturages permanents et temporaires.

— 5) La culture des plantes industrielles comme le lin, le chanvre et le tabac.

— B: La culture jardinière et potagère:

—1) La formation du potager et des couches chaudes; culture du radis, du chou-fleur, du persil, de l'oseille, des laitues, du céleri, du cresson, de l'oignon, de l'ail, du poireau, du melon, du concombre, de la citrouille, des tomates, de l'asperge, etc.

— 2) La culture et la taille des arbres fruitiers tels, pommier, poirier, cerisier, prunier, gadelier, groseillier; culture du framboisier et du fraisier, etc.

— 3) La culture de la vigne.

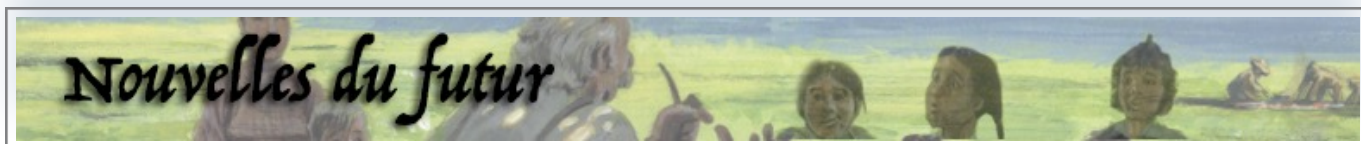
Y est également enseigné, l'économie rurale, des notions sur les défrichements, la grammaire française et l'arithmétique agricole et finalement, le droit rural.

Dans ce dernier cas, le professeur est chargé d'enseigner aux élèves la loi municipale et les différentes lois qui ont trait à l'agriculture.

Monsieur l'inspecteur a ajouté avec conviction que la connaissance de ces lois était indispensable à la campagne où chaque jour, pour ainsi dire, se soulèvent des questions touchant les relations de citoyen à citoyen et les contestations résultant du voisinage.

Les élèves ont aussi des explications sur les contrats les plus usités parmi les cultivateurs, telles que la vente, le louage et la donation.

Bon, je poursuivrai cela une autre fois. Je ne veux pas vous endormir.



Hilaire Borduas m'a fait lire la lettre de deux de ses correspondants; mademoiselle Dominique et monsieur Philippe.

À vrai dire ce fut un beau moment de lecture.

Il y était question de météorologie. Il paraît que Josuas Simard serait un peu comme un météorologue du passé.

Voyez la réponse de mon bon ami Hilaire à ces jeunes correspondants:

— «Pour sûr, le métier doit être quelque peu différent à votre époque. Les outils de travail ne doivent pas être les mêmes. [...] J'ai également parlé de tout cela à monsieur Lebeau. La question l'a intéressé. Il a fait des recherches dans ses encyclopédies et est venu discuter de tout cela avec moi.

— Il paraît qu'en 1802, un certain Jean-Baptiste de Lamarck a réalisé la première classification des nuages. La deuxième classification a été faite aussi en 1802 par monsieur Luke Howard.

— Puis, en 1836, Gustave Gaspard Coriolis, un mathématicien français a élaboré un théorème qui intervient dans l'étude des courants aériens : c'est le théorème de Coriolis.

— Finalement, en 1842, Karl Kreil a fait la mise en place d'un télégraphe électrique pour transmettre les observations à temps et pour élaborer des prévisions.

— Chers correspondants, j'ignore cependant si vous connaissez ces gens, ces précurseurs comme dit si bien, monsieur Lebeau.

— Je me suis toujours demandé quel était l'intérêt du temps qu'il fait. Pas vous?

— Bougre! C'est la nouvelle par excellence. Par chez nous, elle alimente la plupart des conversations. J'sais pas si c'est pareil pour vous, dans le futur.

— À mon époque, les phénomènes climatiques sont encore reliés à la sphère du religieux, comme dit si bien M'sieur Lebeau.

— J'ai entendu mes grands-parents se quereller autour de l'orage qu'ils voyaient comme étant une bataille entre les bons anges et les mauvais anges.

— Je me souviens aussi que ma mère me montrait les monstres dans les nuages.

- Le vieux bonhomme Josuas a appris à chercher des signes dans le ciel avec sa mère.
- Pis, dans le temps de mes ancêtres, les médecins prétendaient que la transmission des épidémies se faisait par infection de l'air, de l'eau et de la terre.
- Pfft! Pas étonnant que ce soit développer une anxiété par rapport aux vents et aux courants d'air!
- J'cré ben que les médecins d'aujourd'hui disent encore la même chose... la preuve, le choléra.
- Mon vieil ami Aldège disait qu'il y a de la beauté dans le temps qu'il fait.
- Combien de fois, il m'a parlé de la beauté des tempêtes en mer. Pour lui, l'horrible devenait sublime (la montagne, la mer déchaînée). Il associait le printemps au paradis terrestre et l'automne, à l'abondance avec la chasse et les récoltes.
- J'cré ben qu'il n'aimait pas autant l'hiver et l'été que ces autres saisons.
- Pour lui, les saisons c'étaient le cycle de la vie avec ses hauts et ses bas, sa chaleur et son froid intense, l'explosion de couleurs, la renaissance à la vie.
- Plus encore, mes amis Jérôme Lagibotière et Jos Testament accordent une valeur morale aux extrêmes du temps.
- Je vous explique: l'hiver et le froid fournissent l'occasion d'une victoire sur soi-même; y résister est une marque d'endurance qui peut même s'inscrire dans sa chair (les engelures).
- Mes deux amis associent les rigueurs du climat et les qualités humaines : un homme résistant au froid ne peut être qu'un homme résolu.
- Et pis, il y a les vieux de Prologue disent que les saisons sont détraquées. Pour eux, il n'y a plus de saisons!
- Ils se rappellent leur enfance, époque où les saisons n'étaient pas encore usées par le trop peu d'expérience qu'ils en avaient.
- Heureusement, nous n'avons pas perdu notre façon de traverser l'hiver en société. Nos veillées sont bien aussi amusantes que celles des «hivers d'antan.
- Le docteur Harris et monsieur Lebeau ont constaté, à travers la littérature de voyage, une évolution des représentations du froid, mais aussi du chaud, du sec, de l'humide.
- Grâce à ces livres extraordinaires, tout un chacun peut éprouver les sensations de l'extrême météorologique par procuration.

— Pour sûr, connaître le temps qu'il fait et qu'il fera est très important à la campagne. Pour nous, la température est d'une importance capitale, car elle régit les travaux agricoles dont dépend la survie de tout un chacun.

— Ici, à Prologue, nous avons Josuas, mais, nous avons aussi des girouettes. Ainsi, l'usage d'interroger les vents porteurs de pluie ou de beau temps se perpétuent.

Les connaissances de Josuas sont basées sur l'observation constante des phénomènes de la nature.

— Il connaît plusieurs dictons parfois savoureux et presque toujours fondés. Ces derniers varient. Il dit, par exemple: «Vent du nordet, mets ton capot; vent du surrouêt, les pieds dans l'eau.»

— À Prologue, il y a bien quelques maisons et bâtiments de ferme qui ont des girouettes.

— De tout temps, les forgerons-ferblantiers comme notre Athanase Bergeron fabriquent des girouettes, coqs, chevaux, vaches, castors, etc., pour orner les granges, les clôtures, etc.

— Héhé! À ce sujet, je vous confie que le seigneur Prologue a fait une commande spéciale. Il a demandé qu'on lui fabrique une girouette représentant un dragon.

— Imaginez! Il va y en avoir des jaloux.

— Ici à Prologue, je dirais qu'il y a quatre grandes classifications de ces «jouets d'Éole». La première, facile d'exécution et à la portée de tous, est la silhouette découpée dans une feuille de tôle de cuivre ou de fer blanc; c'est la plus répandue et aussi la plus charmante.

— La deuxième formée en relief, plus sophistiquée, est l'œuvre de ferblantiers. C'est à ces derniers qu'est confiée l'exécution des coqs de clocher.

— La troisième est la girouette de bois «gossée» par les hommes de la maison pour chasser l'ennui des longues soirées d'hiver, tout comme les jouets d'enfants, les moules à sucre et autres objets utilitaires, sculptés selon le talent et l'imagination.

— Henry-Firmin McLean est le meilleur des «gosseux» de bois que je connaisse.»

Ma foi, voilà une bien belle réponse. J'espère que les correspondants d'Hilaire seront contents.

Augustin Lebeau, journaliste



Jean-Baptiste Karakohare, favori pour la course de raquette?

Prologue, dimanche 6 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un soleil ardent accompagné d'un froid léger nous offre un ravissant spectacle. Un ciel bleu et pur tient compagnie au sol d'une blancheur immaculée, transformant l'air que nous respirons en une liqueur enivrante. Le thermomètre est sur la ligne de 28 degrés Fahrenheit.

Aujourd'hui, j'ai grande abondance d'affections et de choses à dire, car le bonheur de la matinée me pénètre et me réchauffe. L'hiver, à Prologue, est principalement la saison des grands dérangements, des grands vents. D'où qu'ils viennent, ils soufflent fort, très fort.

Bon an mal an, il neige aussi beaucoup. Pour sûr, lorsque la neige tombe, il fait un temps plus doux. Les gens de par ici disent alors que le froid tombe.

Fichtre! Non, l'hiver, à Prologue, n'est pas encore fini. Nous avons eu de nombreuses bordées de neige, mais, rien qui rivalise avec la tempête de l'année dernière. Il était alors tombé jusqu'à six pieds de neige.

À certains endroits, le vent avait tellement poussé la neige qu'elle s'était amoncelée pour former des bancs de neige de 12 à 15 pieds de hauteur.

Diantre! J'admets qu'il peut vous sembler difficile de porter foi à mes propos, mais, imaginez plutôt l'air des habitants de Prologue qui, un beau matin, se sont levés pour constater qu'il y avait de la neige parfois jusqu'à la toiture de leur maison.

L'embourbement était tel que plusieurs habitants avaient dû pratiquer des tunnels à partir de leur maison jusqu'à leur grange pour aller soulager les vaches et vaquer à l'entretien des autres animaux.

Je vous invite à aller lire ma chronique qui relate ces faits. Vous la trouverez dans la bibliothèque de Prologue.

Lorsqu'il tombe peu de neige, les gens d'ici disent qu'il «neigeotte». Dans le cas contraire, on parle de bordée de neige.

Mais, en voilà assez, je ne voulais pas vous parler de température, mais plutôt de la course de raquettes.

Samedi dernier le temps était au rendez-vous! Jamais plus beau ciel ne nous avait fait l'honneur de passer la journée avec nous.

La terre était blanche de neige, mais il ne faisait pas froid. Les habitants, rassemblés devant le parvis de l'église, causaient de la température et de la course.

Rien à dire là-dessus sauf que j'ai entendu pour la millième fois la sempiternelle illusion des habitants qui croient l'hiver terminé dès la venue d'un «redoux».

Rien de plus, non plus, que ces hommes qui murmurent le nom de leurs préférés et qui chuchotent leurs mises au «sacripant» de Léon Simard.

Maintenant, la course de raquettes.

Cette année nous avons eu droit à une nouveauté. Les habitants des seigneuries de la Vadrouille, de la seigneurie de la Gâtine et de la Chamaille ont envoyé des coureurs. À ce groupe s'est ajouté les quelques huit membres du Club de raquettes de Montréal et, surprise, plusieurs Indiens de la mission sulpicienne de Kanesatake.

Encore plus surprenant, était à leur tête, mademoiselle Elisabeth Harris. C'est lors de son passage à la Rivière Rouge, que la sœur du docteur a rencontré le guide, Jean-Baptiste Karakohare, un Iroquois originaire de la mission indienne du lac des Deux-Montagnes (Kanesatake).

J'ai vu, pour la première fois, cet homme, lors du retour à Prologue, de mademoiselle Harris.

Je me souviens que ce dernier avait pour compagne une Française, fille d'un pauvre journalier de Rigaud qui l'avait donné dès son enfance à un Iroquois; ce dernier l'avait élevée comme sa propre fille. Elle s'appelle, Thérèse Kanatioha.

Le guide est un garçon de haute stature, mesurant plus de six pieds. Hé! Hé! Heureusement, il a cessé de grandir!

Selon Élisabeth, il est un superbe marcheur à la raquette et un excellent tireur. Sa compagne est petite, mais capable, paraît-il, de porter sur son dos des charges presque aussi lourdes que son compagnon.

Tous deux sont plutôt nomades, contrairement à ceux de leur nation qui cultivent du maïs et habitent une maison dans le village iroquois de la mission du lac des Deux-Montagnes.

C'est grâce à ces derniers que demoiselle Elizabeth a appris à survivre dans le territoire parfois hostile de la colonie de la Rivière Rouge.

Tous, à Prologue connaissent le dédain que manifestait Elizabeth lorsqu'il s'agissait d'utiliser un fusil. Imaginez, non seulement elle a appris à utiliser cette arme, mais elle le fait avec une grande adresse.

Elle m'a raconté qu'elle s'en était servie plus d'une fois pour se protéger des bêtes sauvages et pour tirer sa subsistance d'une nature parfois menaçante, car son travail l'amenait souvent à s'éloigner des routes de plusieurs lieues.

Ainsi, elle a traversé lacs et rivières en canot, marché le long des sentiers avec des charges sur le dos.

À l'occasion, il lui est même arrivé d'échouer son embarcation. C'est à cette époque, paraît-il, que Jean-Baptiste a donné à mademoiselle Élisabeth un nom indien.

Et oui! Mademoiselle Harris porte fièrement ce nom: «Keriotanakore» qui signifie, en langue iroquoise: «être capable pour les bêtes fauves (Kario), être habile chasseur».

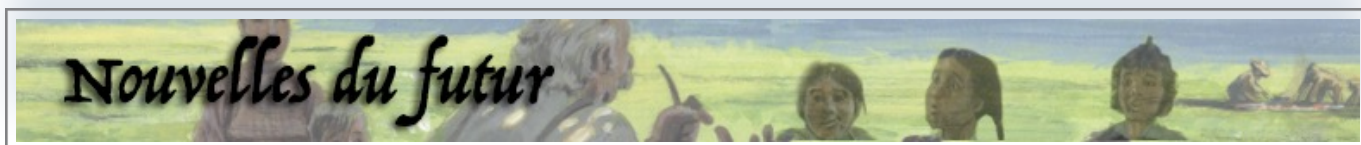
Quelle femme, mes amis, quelle femme! Hum!

Mais là n'est pas le sujet de cette chronique. Revenons-en à la course.

Inutile de vous dire l'air béat des habitants et des autres coureurs à la vue de ce géant de la nature. J'ai même vu certains parieurs s'attrouper autour de Léon Simard.

M'est d'avis que certains d'entre eux ont changé leur mise à la dernière minute.

À suivre.



Chloé Lavoie m'a fait lire la lettre de l'une de ses correspondantes: une certaine demoiselle Joëlle.

À la lecture de cette lettre, je me suis fait la réflexion qu'il était curieux de lire des explications détaillées sur des phénomènes tout à fait connus de nous.

Par exemple, mademoiselle Joëlle décrit une patinoire en ces termes:

— «Une patinoire est un endroit où il fait froid et en plein milieu une surface très épaisse de glace y est installée.»

Diantre! nous savons ce que c'est que la glace. Les enfants patinent sur la Serpentine durant l'hiver. Il est bien vrai qu'ils sont rares ceux et celles qui ont des patins, mais, quelqu'un trouve toujours le

moyen de déblayer une petite surface de la rivière glacée pour les patineurs. Par contre le détail de l'équipement des patineurs du futur est assez étonnant. Voyez ce que nous en dit m^zelle Joëlle:

— «L'équipement n'est pas très compliqué. Il faut des collants très épais, un casque de préférence, des patins : une bottine où on a vissé une lame qu'on aiguisé pour glisser sur la glace. Il faut aussi une jupe pour les filles et des pantalons noirs pour les garçons. La jupe peut être de n'importe quelle couleur. Nous devons avoir des gants ou des mitaines, mais pendant les spectacles nous n'en mettons pas».

M^zelle d'avis que ces jeunes gens ne patinent pas du tout pour les mêmes motifs que nous à savoir, le plaisir de la glisse.

Non! Les jeunes du futur font des spectacles sur glace. Ces spectacles me semblent assez particuliers. Je vous laisse juger de tout cela:

— «Pour les spectacles, il y a différents thèmes comme : les tropiques, le western et l'ancien temps. Cependant nos costumes doivent aller avec le thème choisi par la direction. Les spectacles ont beaucoup de couleurs. Chaque année on choisit une personne dans le patinage artistique pour faire le spectacle avec nous. Cela (le spectacle) dure environ une heure. Les parents sont présents. Ils peuvent nous acheter des fleurs (...).»

Ma foi! Voilà un bien curieux spectacle. Sacrebleu! comment se fait-il qu'il y ait des fleurs en hiver... à moins, bien sûr, qu'il s'agisse de fleurs artificielles. Ça aussi, nous connaissons!

M^zelle Chloé semble grandement apprécié ces jeux d'un autre monde. Elle m'a confié son enthousiasme et le plaisir qu'elle a de correspondre avec sa jeune amie Joëlle. Voyez comment elle lui a fait part de son enchantement:

— «Quelle joie de lire ta lettre. Je me suis installée près du poêle à bois et j'ai lu ta lettre deux fois. Tu as vraiment beaucoup de talent en composition! Par contre, j'ai trouvé un peu étonnant que tu aies copié ton texte à quatre reprises; tu en as mis du temps! Comme j'ai lu ta lettre deux fois, cela veut donc dire que j'ai lu le texte à huit reprises... je le connais presque par cœur !!!»

— Me semble, que les ordinateurs du futur font parfois des erreurs bien étranges. À moins que certains ordinateurs ne bégaiant.

J'avoue que la formulation de cette possibilité a bien fait rire mademoiselle Chloé.

Augustin Lebeau, journaliste



Le trajet de la course de raquettes

Prologue, mardi 8 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Que le ciel est bon avec nous ! Le soleil ne cesse de nous gratifier de ses caresses et le vent léger qui transporte les odeurs du printemps embaume nos dernières tristesses d'hiver. Entre le jour et la nuit, le thermomètre passe de 33 à 27. Que demander de plus ?

Heureusement, la neige et le vent sont pareils à deux enfants sages. Nous n'avons crainte de voir s'élever le vent qui «comme le simoun pour les sables du désert» ferait disparaître toute trace de chemin. Mieux encore, Joseph Simard a prédit une journée sans poudrerie.

Ma foi, je dirais que c'est une journée où le ciel pur et le soleil éblouissant réjouissent la vue et invitent à respirer l'air à pleins poumons !

Cette année, le tracé de la course traverse deux territoires : celui de la seigneurie Prologue et celui de la seigneurie de la Chamaille. D'ailleurs, les deux «seigneures» du territoire voisin ont accepté que les coureurs s'aventurent sur leurs terres. Elles doivent donner le départ de la course, de concert avec le seigneur Prologue.

Dans un premier temps, il est prévu que les coureurs empruntent le couloir du chemin du bord de l'eau. Ils doivent passer le petit pont qui mène à la terre de l'Irlandais, Sean McLean.

Puis, le trajet bifurque près de l'une des branches du ruisseau qui se jette dans l'étang «Des chats noyés». C'est à cette hauteur que les coureurs doivent emprunter le chemin du Molosse qui les mènera jusqu'aux confins de la seigneurie de la Chamaille.

Parvenus aux bornes qui délimitent la seigneurie de la Chamaille et la seigneurie voisine dite de la «Trinette», ils doivent passer devant le «mont Bleu» et remonter vers le Nord en suivant le chemin de la côte «du Brûlis» jusqu'aux abords de la troisième côte dite, Saint-Jean.

Ensuite, le tracé emprunte le chemin de ladite côte et revient en direction de la seigneurie Prologue.

Malheureusement, à mi-chemin, le chemin rétrécit tellement qu'il n'est plus qu'un mince filet, un petit sentier qui traverse à cet endroit, une épaisse forêt.

Ce sentier est appelé «chemin du petit castor», car il est l'une des voies d'entrée utilisée, jadis, par de nombreux chasseurs indiens lorsqu'ils venaient rencontrer les commis du seigneur Nicolas-Antoine Prologue afin de vendre leurs pelleteries.

Une fois cet obstacle franchi, les coureurs émergeront dans le chemin de la côte des Ecossais.

Les fiers habitants de cette côte ont d'ailleurs délégué plusieurs coureurs. Il s'agit entre autres de James McTavish dit «Tarapatapom», le fermier du docteur Harris.

Il paraît que toute la famille du jeune homme se promet de l'encourager fortement et de lui tenir compagnie jusqu'à la maison du docteur Harris.

À cet endroit, le docteur Harris et sa sœur Elisabeth sont chargés de veiller au bien-être de ceux et celles qui en auront besoin.

Les coureurs prendront ensuite la direction de la seigneurie de la Gâtine. Puis, ils tourneront plein sud en direction de la rivière «La Serpentine». Si le vent se lève, ils seront alors protégés par les congères qui se sont formées du côté du marécage du Chaudron et qui, pour l'avoir vu, forment une véritable muraille.

Parvenus aux balises installées près de la maison du vieux «ramancheur», ils entreprendront la dernière partie de la course.

Le tout doit se terminer devant le parvis de l'église, là où une foule nombreuse, je n'en doute pas, couronnera le vainqueur avec grand enthousiasme!

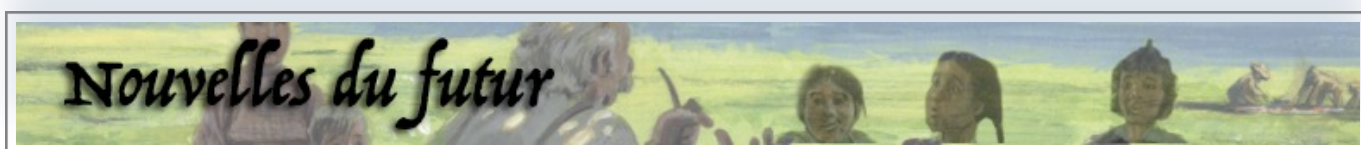
Messieurs Jérôme Lagibotière et Jos Testament sont chargés, avec leur équipage de chiens et leurs traîneaux, de couvrir toute la course afin de venir en aide aux coureurs, le cas échéant.

Jos Testament ouvrira la course, alors que Jérôme Lagibotière fermera la marche.

Ainsi, comme les coureurs ont une longue distance à parcourir, on pense éviter que les plus inexpérimentés ne se perdent ou souffrent du froid ou bien encore tombent de fatigue.

Alors voilà, tout est en place pour le départ. Les coureurs sont entassés les uns près des autres et, le seigneur Prologue et les seigneuresse de la Chamaille se préparent à couper le ruban...

À suivre.



Sacrebleu! Je me demande si les jeunes du futur pensent qu'ils ont inventé la roue!

Je me questionne à la suite d'une conversation avec le marchand général, Eustache Lavoie.

Il est très attaché aux jeunes qui correspondent avec lui. Il croit normal que ces jeunes d'un autre siècle aient de la difficulté à imaginer notre monde.

Pour eux, c'est le passé et peut-être, en entendent-ils parler pour la première fois de leur vie. Cela leur est d'autant plus difficile qu'ils sont souvent d'origine étrangère.

— Prenez par exemple messieurs Kejinsan, Momtchil et Zakari: l'un est d'origine bulgare, l'autre marocaine et le troisième est né à Montréal.

Monsieur Lavoie trouve très enrichissant de correspondre avec eux parce qu'il apprend non seulement le futur, mais aussi des cultures différentes de la nôtre.

— Pas étonnant, dit-il, que ces jeunes posent des questions qui sortent de l'ordinaire.

— Prenez par exemple, ils s'interrogent sur certains mots que j'utilise fréquemment dans mes textes:

— [...] « Que veulent dire les mots "patriarche" et "bénédicté"? Votre peuple est très bizarre. Vous dites toutes sortes de mots comme « bout-de-ciarge", "Vinguienne" [...] "bonguienne". Bizarre!!!»

Le marchand se fait une joie d'expliquer notre monde, notre vocabulaire. Voyez sa réponse:

— «[...] Pour ce qui est de vinguienne, bout-de-ciarge, bonguienne, ventre-St-Gris, et autres expressions que j'utilise à l'occasion, ce sont tout simplement des jurons, des mots que nos ancêtres venus de France utilisaient pour exprimer leur surprise, leur déception, leur colère... Et nous les utilisons toujours...

— Certains utilisent plutôt des mots liés à la religion, mais il s'agit là de blasphèmes, et ma religion catholique m'interdit de les utiliser. Mais j'ai le caractère bouillant et j'ai besoin de ces mots spéciaux pour m'exprimer.»

Dans cette même lettre, monsieur Zakari demande si dans notre temps nous avons «des livres, des bandes dessinées, des contes, des récits, etc.»?

— Pfft! Avouez que cette question est curieuse. Après tout, nous ne sommes pas tous des analphabètes et l'écriture, l'imprimerie, l'édition existent depuis belle lurette.

— Fort heureusement, notre capitaine de goélette est une bonne nature et il ne se sent pas froissé par ce genre de questions. Voyez sa réponse:

— «[...] Naturellement nous avons des milliers de contes et d'histoires de toutes sortes pour occuper nos belles soirées.»

M'est d'avis que nos correspondants ont beaucoup à apprendre sur leur passé.

Augustin Lebeau, journaliste



La course de raquettes (1)

Prologue, jeudi 10 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le froid est revenu. Mais, il est plutôt timide. Heureusement, le thermomètre indique 28 degrés Fahrenheit. Bientôt les beaux jours reviendront et alors, prendra fin la sempiternelle plainte contre le fardeau écrasant de l'hiver. Ouais! Les lamentations des uns et des autres achèvent.

Maintenant, voici la transcription de la course de raquettes.

Alors voilà, tout est en place pour le départ. Les coureurs sont entassés les uns près des autres et, le seigneur Prologue et les seigneuses de la Chamaille se préparent à couper le ruban.

Jos Testament a mis son traîneau en branle dès que le ruban est tombé; signal du départ. Les coureurs se sont élancés sur la route avec vigueur et enthousiasme.

Ovide Polansky a rapidement pris les devants suivi de très près, par Jean-Baptiste Karakohare et sa femme, Thérèse Kanatioha.

En deuxième ligne il y a James McTavish dit «Tarapatapom», Hilaire Borduas, Paulin Larose et son chien, Poildru; mon frère Désiré et le joueur de tours, Marc Borduas.

J'espère bien que ce dernier se tiendra tranquille et qu'il ne nous jouera pas un tour dévastateur dont lui seul a le secret.

Accrochés dans leurs ombres, courent Charles et Paul Lécrevisse et Trimpe Labime. Ces derniers sont des habitants de la seigneurie de la Vadrouille. Avec eux, j'ai compté au moins trois hommes soient, Baptiste Laterreur, René Dutremble et Laurent Beaudry.

Ils sont tous de la seigneurie de La Chamaille. Baptiste a très mauvaise réputation. On le dit bagarreur et tricheur.

En troisième ligne, marche avec énergie et détermination, Clothilde Marchand. Elle est habillée comme un homme et pourrait facilement passer pour tel si ce n'était de ses longs cheveux qui lui tombent sur les épaules.

Dans ce groupe, il y a encore la p'tite Edith Desrosiers qui ne semble pas vouloir donner sa place. J'ai observé qu'elle a son lance-pierre attaché à sa ceinture.

Je me demande bien ce qu'elle entend en faire. M'est d'avis que cette course nous réserve des surprises.

Curieusement, les huit membres du Club de raquetteurs de Montréal se tiennent derrière Clothilde et mademoiselle la Fronde.

Je ne sais de quelle stratégie il s'agit, mais, ce comportement est curieux, car, il est évident que ces hommes sont beaucoup plus rapides qu'ils ne le démontrent en ce début de course.

Derrière, je vois Ti-Gus, un jeune écervelé et fils de Léon Simard.

Etienne, son cousin et soupirant de Vitaline Lavoie, à ce que l'on m'a dit, se tient à sa hauteur.

J'ai tout de suite remarqué que Ti-Gus manifestait de l'agressivité envers son cousin.

Déjà, Ti-Gus a trouvé le moyen de montrer sa méchanceté et il est responsable d'une chute qui a cloué au sol Étienne pendant plusieurs minutes.

Diantre! J'espère bien que ce geste, vu par des dizaines de spectateurs, sera puni comme il se doit. M'est d'avis que ces deux-là mènent une course différente de celle des autres concurrents.... si vous voyez ce que je veux dire!

En quatrième ligne, il y a oh! surprise, Marie-Louise Beaulieu. Je ne vous parlerai pas de son accoutrement, non plus des curieuses raquettes que son inventeur de mari lui a rafistolées pour les rendre plus efficaces. Je crois bien que vous auriez peine à me croire. Toujours est-il que la dame semble légère et très habile.

À ses côtés il y a le frère de la boulangère, Sébastien Hamelin et, un jeune ouvrier agricole du seigneur Prologue à savoir, Vincent Beaudoin, originaire de Mont-Rouge.

Je ne sais si Sébastien Hamelin terminera la course, car il ne cesse d'envoyer la main aux belles demoiselles installées le long du parcours.

La rumeur veut qu'il soit un bon coureur... de jupons... s'entend! Il sait y faire avec les filles, ce joli cœur!

Hé oui! Les gens sont bruyants et sont amassés tout du long du chemin du bord de l'eau. Ce chapelet humain s'égrène jusqu'au chemin du Molosse, à l'entrée de la seigneurie de La Chamaille.

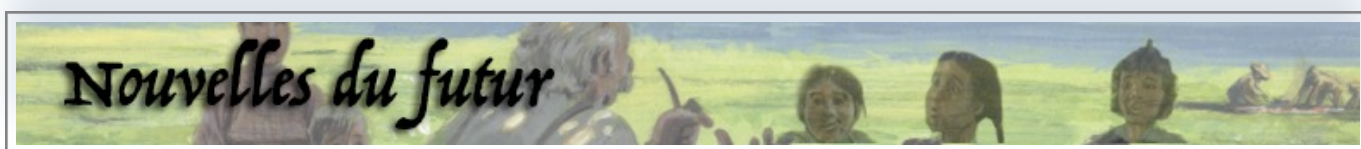
Ainsi, au passage de chacun des raquetteurs, les gens crient, chantent, sautent, lancent des balles de neige, hurlent et font du tapage, pis encore, que ce que l'on a entendu lors de la dernière partie de hockey.

Lorsque nous avons perdu de vue le dernier coureur, Jérôme Lagibotière s'est élancé, tiré par ses chiens, à la poursuite de l'équipée.

Puis, les gens se sont rassemblés devant le parvis de l'église. Il s'est écoulé une bonne heure avant que monsieur le curé Chandonnay ne décide d'ouvrir les portes du lieu de culte.

Tout a été prévu, car le bedeau avait déjà rempli le poêle avec de bonnes bûches et, chacun a pu se réchauffer les mains et les pieds et, jaser.

D'autres sont allés attendre à l'auberge de madame Chiasson où de nombreux jeux de cartes furent mis à leur disposition. D'autres sont allés au magasin général.



Pauvre Chloé! Je crains que ses correspondants ne fassent pas la différence entre la sorcellerie et le commerce de simples et d'herbes médicinales.

Je lui ai raconté une petite histoire de ventriloque pour la faire rire, car elle m'a semblé très triste, au bord des larmes, devrais-je dire. Cela se passa, il y a de cela plusieurs années. Je n'étais alors qu'un enfant et j'étais en visite chez mon ami Magloire. Nous avions tous les deux les pieds dans l'eau à prendre un peu de fraîcheur.

Un étranger est arrivé. Il semblait curieux. Il y avait plusieurs hommes et quelques femmes au moulin.

Perrette, l'épouse du bonhomme Simard, était là avec son âne (un dénommé Marquis) et son plus gros cochon. Il paraît qu'en ces temps-là, elle se promenait souvent avec Marquis et monsieur le Comte (c'était le nom du cochon).

Certains appellent ces manières de faire...une fantaisie, d'autres, de la bêtise et d'autres, de la folie... c'est selon!

Toujours est-il que l'étranger s'adresse à elle en ces termes :

— Combien votre cochon, bonne femme?

— Mon bon monsieur, c'est cent francs, tout au plus juste.

— C'est trop de deux tiers, j'en donne dix écus!

— Je ne puis en rabattre un sou.

— Chanson que tout cela; je parie que votre cochon est plus raisonnable que vous et qu'il me dira qu'il ne vaut pas cent francs, si je lui demande.

— Tiens, est-il bon enfant ce monsieur de vouloir que mon cochon parle.

— Quoique je ne soyons qu'une paysanne, je savons bien que «gnia» (il n'y a) que les perroquets, les pies et les «marles» qui parlent!

— On voit que vous n'avez jamais été à «SACROGORGON»!

— Qu'est-ce que c'est que ce village-là?

— C'est un endroit où toutes les bêtes parlent, et le grand-père de ce cochon en est sorti. Tu vas voir. Dis-moi, l'ami cochon, ta maîtresse n'a pas de conscience; tu ne vaud pas cent francs, n'est-ce pas?

— Non, sans doute, répond une voix caverneuse qui semblait sortir de la bouche de l'animal : je suis ladre et ma maîtresse est une coquine qui veut vous voler votre argent; depuis trois mois qu'elle cherche à me vendre, elle n'a pas encore trouvé un marchand.

À ces mots, nous nous sommes tous attroupés autour de la bonne femme. Certains habitants ont pris la femme pour une sorcière et le cochon pour le diable. Finalement, le cochon a été vendu pour quelques écus vu que plus personne n'en voulait de peur qu'il ne leur jette un mauvais sort. Inutile de vous dire que Madame Perrette s'est fait réprimander à son retour à la maison.

Magloire et moi avons bien ri quand nous avons appris que cet homme était ventriloque et qu'il avait usé de cette habileté pour escroquer la pauvre paysanne et obtenir ainsi un beau cochon bien gras à vil prix.

Diantre! Je suis content de moi, car cette histoire a bien amusé Chloé qui est retournée chez elle de meilleure humeur.

Augustin Lebeau, journaliste



La course de raquettes (2)

Prologue, mardi 15 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ragaillardis par le départ du soleil, des nuages se sont installés sur la seigneurie. Dès ce matin, de lourds flocons de neige, charriés par un vent froid du nord, ont fait disparaître les quelques pistes laissées par les douces chaleurs des derniers jours.

Me voilà de retour! La maladie a lâché prise et je me sens ragaillard! Je ne m'étendrai pas sur cet épisode. Qu'il suffise de dire qu'après tant de souffrance, je trouve la vie belle.

Je reprends là où j'ai laissé la description de la course de raquettes dans ma chronique du 10 mars dernier. Ouais! Mes amis, chaque année, c'est la croix et la bannière. Au départ, j'ai eu le pressentiment que quelque chose allait se produire, qu'il y aurait un malheur.

J'ai remarqué que certains coureurs se regardaient comme chien et chat. En effet, Ti-Gus regardait le jeune Étienne en

«chiens de faïence».

Que dire de l'attitude de Charles et Paul Lécrevisse, de Trimpe Labime, de Baptiste Laterreur, de René Dutremble et de Laurent Beaudry: on aurait dit une bande de gens acharnés à la poursuite, à la perte de quelqu'un.

À voir les regards des uns et des autres avant que cette meute ne se mette en branle, j'ai compris qu'il y aurait, à n'en pas douter, quelques filouteries.

Quoi d'autre, avec tous ces poltrons qui se sont inscrits à la course attirés, sans nul doute, par l'importance du prix qui sera remis au vainqueur.

Mais bon... voilà que le signal a été donné... adviennent que pourra!

Le tracé de la course a été balisé sur toute la partie où elle doit se dérouler dans la seigneurie de la Chamaille de même qu'à partir du marécage du Chaudron, le long de limite de la seigneurie de la Gâtine.

Ces balises doivent guider les coureurs, leur indiquer la route.

J'ai réalisé cette opération de balisage avec l'aide de Jos Testament et de Jérôme Lagibotière.

Ces deux-là sont pareils à deux frères. Dans la forêt ils ne cessent d'observer et d'écouter.

Les forêts leur parlent: elles ont des voix d'ancêtres, familières et douces. Pour eux, vivre, entendre, se souvenir c'est être enfant de la maternelle nature. Pour eux, la lune d'hiver est remplie de fleurs et les étoiles sont comme des glaçons s'en allant à la dérive dans le ciel.

Alors que nous étions parvenus au mont Bleu, ils m'ont fait remarquer des buttes de neige pareilles à des brebis couchées. Elles étaient nombreuses à border le pied de la montagne. On aurait dit qu'elles retenaient les neiges du mont Bleu.

Comme nous avions le temps, nous avons installé un campement provisoire et nous nous sommes décidés à gravir la montagne.

Du sommet, j'ai contemplé ce spectacle de la nature et j'ai pensé que Dieu avait créé de bien belles choses.

Tout en haut du mont Bleu, le regard embrasse une immense vallée au panorama sauvage, où les rochers mêlent leurs teintes roses au bleu profond des sapins, le tout bariolé de soleil et d'ombre.

Jos Testament et Jérôme Lagibotière ont aussi regardé ces beautés grandioses, les yeux placides et impénétrables.

Oh! Excusez-moi! Je reviens à notre course.

Une heure avant l'arrivée des coureurs alors que les gens s'étaient rassemblés à nouveau devant le parvis d'église, un événement pittoresque est venu marquer notre mémoire pour longtemps.

Fichtre! Nous avons eu quelques drôleries faites par des gens pour qui il est des plus inhabituel d'attirer ainsi l'attention. Je dirais même qu'ils ont provoqué tout un émoi.

Leur tenue vestimentaire, leur apparence physique... tout était grotesque.

Imaginez le bras de Dieu, le bras séculier et madame Pauline Lemieux, les raquettes dans les pieds, arrivant clopin-clopant, les bras en l'air et agitant quelques clochettes, l'air d'avoir couru des milles et des milles, se jeter littéralement dans la neige à la ligne d'arrivée comme s'ils étaient les vainqueurs de la course de raquettes.

Je ne sais d'où ces deux-là ont bien pu surgir, probablement de derrière l'église, du côté du cimetière.

Toujours est-il que leurs cabrioles, leurs bouffonneries, leur exubérance nous ont bien fait rire.

Ma foi! Je dirais qu'ils ont détendu l'atmosphère qui était quelque peu gelée. Inutile de vous dire que leur bonne humeur fut contagieuse.

Puis, tout à coup, drelin... drelin, les clochettes semblaient annoncer la venue prochaine des coureurs.

Puis, à l'unisson, se sont fait entendre des sifflets, des cornets en écorce de bouleau, des grelots, des clapets de bois, des chaudrons, des bâtons de bois... bruit de tonnerre, de tempête, bruit de vaisselle, de chaudron, de ferraille, bruit de crécelle, bruit de tambour, de canon, de fusil....voilà qui réchauffa l'ambiance.

En parlant des coureurs, je me demande si tous apprécieraient les pitreries des uns et des autres, car certains ont l'amour-propre chatouilleux.

Revenons-en à la course. Les coureurs sont partis bien chaussés. Plusieurs ont emporté trois sortes de raquettes (suspendues derrière le dos, en bandoulière): une montagnaise, une morue et un pied d'ours ou patte d'ours.

Tous les voyageurs et les chasseurs savent bien que si l'on a les bonnes raquettes dans les pieds, il n'y a jamais de mauvaise neige.

La manière de marcher en raquettes est clopin-clopant, le poids du corps se portant successivement sur la raquette qui touche le sol.

La forme de raquette dite morue est plate, plus étroite et plus longue que la montagnaise. Elle sert aux trappeurs, car elle porte bien sur la neige lourde.

Les raquettes montagnaises seront probablement utilisées aux abords du mont Bleu parce qu'elles sont plus larges, courtes, et le devant n'est pas recourbé.

La patte d'ours ou «queue de castor» est une raquette qui sera probablement utilisée dans le boisé qui délimite les frontières nord des seigneuries de La Chamaille et celle de Prologue.

Ces modèles de raquettes permettent de contourner plus facilement les arbres et de franchir aisément les broussailles.

Comme disent les habitants de «par icitte», elles permettent de «pilasser» et de «virailler» parce que la neige ne s'accumule ni au devant ni au derrière. Elles permettent de tourner facilement et c'est très léger un peu, comme si l'on n'avait rien dans les pieds.

Au départ de la course, la plupart des coureurs avaient des raquettes dénommées «morue». Ces sortes de raquettes sont utilisées principalement sur les lacs, dans les sentiers, le terrain plat.

Il est aisé de comprendre toute l'utilité d'une bonne paire de raquettes. Les habitants les fabriquent eux-mêmes ou bien encore les achètent au magasin général, chez Eustache Lavoie.

Mieux encore, au cours de l'été, il y a quelques familles indiennes qui séjournent près de la pointe hantée dans la seigneurie de La Chamaillé.

Elles vendent aux habitants et aux marchands, des objets de fabrication artisanale tels, paniers, parures, wampum, mocassins, raquettes, etc.

Le remplissage ou le laçage de la raquette se réalise avec de la peau d'orignal, de chevreuil, de caribou, voire à certains endroits, la peau d'anguille et même de phoque.

La peau d'orignal étant la plus pesante est meilleure, car elle peut mieux supporter le poids du raquetteur. C'est pourquoi les meilleurs artisans s'en servent pour remplir ou lacer le centre de la raquette. Cette matière première est connue sous le nom de babiche.

Comme je l'ai déjà mentionné dans une chronique précédente, dans cette course, il y a plusieurs absents tels: Christophe Tremblay, Henry-Firmin McLean, Lucille Lavoie, fille de Philippe.

Si l'on connaît la raison qui justifie l'absence de Lucille et Christophe, on connaît moins bien celle du jeune Irlandais.

Il m'est connu que Monsieur J.R Giroux qui est l'agent de la compagnie «Diligence et Malle Royale» est actuellement à Prologue et que son aimable et fort jolie fille l'accompagne.

Je ne voudrais pas partir de rumeurs, mais... faites vos déductions! Vous connaissez sûrement l'histoire de ces deux-là, car, je l'ai racontée l'année dernière dans une chronique.

Revenons-en... à la course!

À suivre

Augustin Lebeau, journaliste



La course de raquettes (3)

Prologue, mercredi 16 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà que des vents violents, sans pitié, balaient Prologue depuis hier. Les congères prennent les formes que les courants affectionnent. Pics élancés, buttes ventrues criblées de tourbillons, fantômes en costume de bal sont les seuls habitants du paysage. Les seuls que l'on puisse voir. Le thermomètre est descendu sur la ligne de -10 degrés Fahrenheit.

Aujourd'hui, j'ai décidé de satisfaire votre curiosité et de vous raconter les tenants et les aboutissants de la course de raquettes.

Sapristi! C'est Clothilde Marchand qui a gagné la course. Je sais... je sais: c'est difficile à croire.

Comment une jeune femme aussi menue a-t-elle pu battre des hommes aussi avertis aux rigueurs de l'hiver et à la marche à la raquette?

Et bien parce qu'un malfaisant a faussé la course.

Je peux cependant vous dire qu'à l'arrivée, le regard de Clothilde était aussi enflammé que celui de Lucille, l'année dernière.

Il y a de quoi, c'est cette dernière qui a entraîné Clotilde dans l'aventure.

Comme je vous disais, dans la chronique précédente, le signal du départ donné, des cris de joie ont accompagné les raquetteurs jusqu'à ce qu'on les perde de vue.

Comme je l'ai déjà mentionné plusieurs fois, les habitants de la seigneurie ne manquent jamais ce rendez-vous. Les uns sont au départ et les autres sont répartis sur une grande partie du parcours.

Voici donc la description détaillée de la course que je fais en temps présent, car cela donne l'impression d'y être vraiment!

Dès le départ, la cadence est très rapide, la neige durcie facilite la course, reste à voir si tous les participants pourront maintenir cette vitesse tout au long du parcours.

On a déjà vu des participants partir en lion, mais s'effondrer avant la ligne d'arrivée.

Comme le dit le proverbe : qui veut aller loin ménage sa monture!

Après plus d'une demi-heure, aucun participant ne semble s'être véritablement détaché du groupe de tête.

Puis, Paulin et Édith évitent de justesse les brusqueries de deux énergumènes, mais ne parviennent pas à garder leur équilibre.

Passant tout près d'eux, Clothilde Marchand les aide à se remettre sur pieds et demeure à leur hauteur pour voir la suite des choses.

Ma foi! Je dirais que ces trois-là ont décidé de faire la course ensemble.

Le rythme du petit groupe est effréné. Les habitants installés le long de cette section du parcours n'en reviennent pas. Jamais une course n'a été aussi hardiment menée.

Puis, tour à tour, les autres concurrents se pointent aux points de contrôle pour ramasser leurs bûchettes.

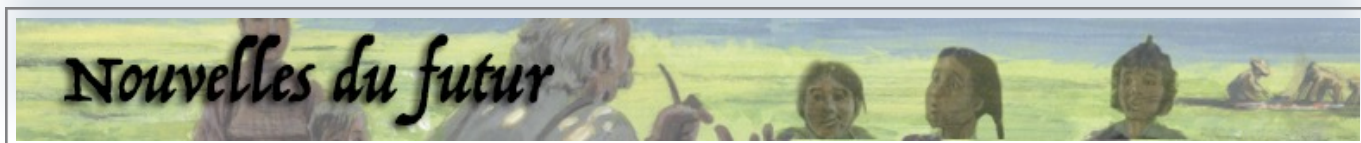
Le temps passe et le temps est bon seigneur, car il fait très beau. Joseph Simard l'avait prédit. Encore une fois, il avait vu juste. Simard ne prédit pas que des tempêtes!

Il y a déjà plus d'une heure que le départ a été donné. Plusieurs coureurs sont déjà passés sur les lots des habitants de la seigneurie de la Chamaille.

Diantre! Je me questionne! Aujourd'hui, à quelques jours de la fin de l'événement, je peux dire que cette course a été très particulière. Je ne sais si je dois vous révéler le fin mot de l'histoire!

M'est d'avis qu'il faut que j'aie demandé conseil à monsieur le curé Chandonnay.

À suivre...



Pauvre Vitaline. Ses correspondants lui ont demandé de leur expliquer le système monétaire de notre époque. Même si cette jeune fille est très intelligente, elle ne peut, en vérité, fournir de tels renseignements, car il est compliqué de comprendre adéquatement un tel système. Je vais tenter de le faire. Mais, je vous avertis, ce ne sera pas facile.

«Au XVIIIe siècle et durant la première moitié du XIXe siècle, la livre sterling (livres, shillings et pence) est l'unité de compte dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord.

Toutefois, en raison de la rareté des pièces britanniques et de la prédominance et de la grande acceptation du dollar d'argent espagnol, il devint de plus en plus difficile de maintenir un système monétaire basé sur la livre sterling.

La création par les États-Unis en 1792 d'une pièce de un dollar (sur le modèle du dollar espagnol) ainsi que les échanges croissants entre le Haut et le Bas-Canada et les États-Unis ont également favorisé la circulation de ces dollars.

L'utilisation généralisée et la popularité du dollar contrecarrèrent les efforts déployés périodiquement par les autorités impériales en Amérique du Nord britannique pour contribuer à établir, à l'échelle de l'empire, un système monétaire commun basé sur la livre, le shilling et le penny.

Il n'est donc pas surprenant que, lorsque sir Isaac Brock procéda à une émission de 250 000 livres de billets de l'armée au Bas-Canada en 1812 pour aider au financement de la guerre de 1812, les billets furent libellés en dollars espagnols. Les billets de l'armée eurent cours légal au Haut et au Bas-Canada jusqu'à ce qu'ils soient remboursés au lendemain de la guerre.

Les premiers billets de banque canadiens émis par la Banque de Montréal, après sa création en 1817, étaient également libellés en dollars. Ces billets pouvaient être remboursés contre des pièces sur demande. Lorsque de nouvelles banques furent constituées au Haut et au Bas-Canada dans les années 1830 et 1840, elles libellèrent en général leurs billets en dollars et en livres.

Ces billets circulèrent librement au Haut et au Bas-Canada, ainsi qu'aux États-Unis. Des billets libellés en dollars émis par des banques américaines circulèrent largement aussi au Haut-Canada au début du XIXe siècle.

Ces mouvements de billets des deux côtés de la frontière canado-américaine ont favorisé grandement l'utilisation continue des dollars et des cents au Canada par rapport aux livres, aux shillings et aux pence.»

Voilà! Il y a encore tant à dire sur le système monétaire canadien. Mais, comme je ne veux pas vous embrouiller, je transmettrai ces informations au compte-goutte, si je puis m'exprimer ainsi.

Alors, vous pourrez suivre la suite de cette explication dans ma prochaine chronique dans la section des NOUVELLES DU FUTUR puisque la demande nous provient de correspondants de Mademoiselle Vitaline Lavoie.

Nous espérons que cet effort sera également utile à d'autres.

Augustin Lebeau, journaliste



La course de raquettes (4)

Prologue, jeudi 17 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Encore aujourd'hui, des vents violents ont balayé le territoire, de la côte Saint-Ambroise à la côte des Écossais. Le thermomètre est descendu sur la ligne de -15 degrés Fahrenheit.

Vous vous dites sûrement que je ne suis pas près de finir la description de la course de raquettes.

Il est vrai que j'ai, depuis un jour, des considérations un peu décousues sur le sujet. Après en avoir discuté avec certaines autorités, nous avons convenu de dire la vérité au risque de passer pour des gens qui n'aspirent pas au sérieux.

Diantre! Nous croyions avoir tout prévu, mais il est apparu que l'organisation de cette course n'était pas sans faille.

Je vous ai dit que Clothilde Marchand a gagné la course. En fait, ces renseignements sont inexacts puisque le jeune Ovide Polansky a traversé la ligne d'arrivée en même temps que Mademoiselle Clothilde.

Je vous avoue que j'ai été fort aise de ce résultat, car, dans une chronique précédente, je vous ai raconté combien ce jeune homme désirait gagner la course de raquettes.

Il voyait là une occasion d'être reconnu et accepté dans notre communauté. Et bien, je dirais que ses vœux ont été exaucés. Je vous raconte.

Je vous disais donc qu'un malfaisant avait faussé la course. Vous vous rappelez, sans nul doute, que Jos Testament avait pris les devants avec son traîneau à chiens. Malheureusement, en passant devant le mont Bleu, il ne s'est pas aperçu que quelqu'un avait déplacé les balises.

Imaginez, un malfaisant a pris la peine de ramasser plusieurs balises dans le seul but de désorienter les coureurs.

Ainsi, deux balises furent placées par cet homme au pied de la montagne de manière à former un genre de porte invitant les coureurs à emprunter le sentier qui contourne le mont Bleu.

Jos Testament avait donc poursuivi son chemin. Il attendait les coureurs à l'entrée de la côte des Écossais, à la sortie du boisé qui délimite les seigneuries de la Chamaille et celle de Prologue.

Il a pris plus d'une heure avant de constater qu'il y avait quelque chose d'anormal.

Il a rebroussé chemin en suivant le sentier que les marcheurs auraient dû normalement emprunter.

Il n'y avait nulle trace d'eux à des lieues à la ronde. Un vent de panique s'est emparé de lui de telle sorte qu'il s'est embourbé avec ses chiens dans un trou duquel il a pris une bonne demi-heure à sortir.

De son côté, Jérôme Lagibotière était celui qui fermait la marche. À son tour, il est arrivé aux pieds du mont Bleu.

Là, Clothilde Marchand, Marie-Louise Beaulieu, Paulin Larose et Édith Desrosiers attendaient son passage. Les enfants étaient en difficulté et ils commençaient à geler.

Mesdames Marie-Louise et Clothilde s'étaient arrêtées pour les aider et les garder le plus possible au chaud. Lorsque Jérôme est parvenu à les rejoindre, elles l'ont aidé à installer les deux enfants sur le traîneau.

Les deux dames m'ont assuré, lorsque je les ai questionnés, que Paulin et Édith étaient, malgré tout, enchantés de l'aventure.

Jérôme m'a confirmé tout cela en ajoutant que la promenade en traîneau à chiens avait semblé les émoustiller au plus haut point.

C'est à ce moment que Jérôme s'est aperçu du déplacement de certaines balises. En suivant quelque peu les traces laissées par les coureurs, il a cru qu'ils étaient tous partis par là, saufs, Marie-Louise, Clothilde, Paulin et Édith.

Il s'est alors empressé d'expliquer la route à suivre aux deux femmes en leur promettant que Jos Testament s'apercevrait sûrement de sa méprise et reviendrait sur ses pas pour les aider à traverser le boisé.

Après un petit conciliabule, il paraît que les deux femmes sont parties d'un pas alerte.

Pendant ce temps-là, Jérôme Lagibotière retournait au point de départ en reprenant, en sens inverse, le chemin qui l'avait mené aux pieds de la montagne.

Son idée était simple: ramener les enfants le plus vite possible, les mettre en sécurité auprès des organisateurs de la course, expliquer le problème et repartir sur les lieux pour attendre Jos Testament.

Avant de quitter les deux femmes, il avait convenu avec elles de la marche à suivre.

Il était entendu que la première qui rencontrerait Jos testament devait lui expliquer la situation. Ce dernier devait, avant de retourner aux pieds du mont Bleu, les guider dans la traversée du boisé qui débouchait à la côte des Écossais. Puis, il devait aller rejoindre Jérôme Lagibotière aux pieds de la montagne.

Clothilde et Marie-Louise ont marché d'un pas si alerte qu'elles ont eu l'impression que le temps s'écoulait à une vitesse plus grande que de coutume. Il fallait faire vite, car plus elles tarderaient, plus la noirceur et le froid risquaient de surprendre les pauvres coureurs.

Heureusement, les deux femmes ont vite croisé Jos Testament. Il les a conduits jusqu'à l'entrée de la côte des Écossais, puis il est reparti à toute vitesse vers le mont Bleu.

Ah! À propos de Clothilde Marchand, j'aimerais dire que j'ai remarqué au départ de la course, le regard enflammé qu'elle avait jeté à Henry-Firmin McLean alors que ce dernier était aux anges avec la jolie demoiselle Giroux.

Ma foi! je dirais même qu'il n'avait d'yeux que pour elle.

Clothilde m'a dit s'être fait la promesse de lui montrer, à ce jeune freluquet, à quoi pouvait ressembler une femme courageuse. Cette volonté ne l'a pourtant pas empêchée de s'arrêter pour porter secours à Paulin et à Édith.

Certes! cela démontre non seulement du courage, mais aussi de la générosité et de la compassion. Je dirais de même pour madame Beaulieu qui n'a pas hésité une seconde, aux dires de Clothilde, à cesser sa course pour venir en aide aux enfants.

Avant que les incidents dont j'ai parlé plus haut ne surviennent, l'allure vive, souple et légère de Clothilde ressemblait à un oiseau survolant un rassemblement de caribous en pleine migration.

Il paraît que la cadence des autres coureurs était très rapide, car la neige durcie facilitait la démarche.

Clothilde en était à se demander si tous les participants pouvaient maintenir cette vitesse tout au long du parcours lorsqu'elle les a perdus de vue à la suite d'un brusque détour.

Elle ne les a plus revus, mais elle se rappelle s'être fait la réflexion que plusieurs des participants, partis en lion, s'effondreraient sûrement avant la ligne d'arrivée. Elle suivait sa propre stratégie à savoir: qui veut aller loin ménage sa monture!

Les deux femmes ont été rejointes par Ovide Polansky, peu avant qu'elles n'arrivent à la côte des Écossais. Il leur raconta s'être aperçu d'une irrégularité.

En vain il avait tenté de convaincre les autres qu'ils suivaient une mauvaise route, mais personne ne l'avait cru.

Certains avaient même ajouté que cela était une ruse de sa part pour les détourner de la victoire. Deux participants de la seigneurie de la Chamaille s'étaient jetés sur lui, le menaçant de tous les maux s'il ne déguerpissait pas.

Il s'est alors décidé à suivre son intuition. Il est revenu sur ses pas pour alerter les responsables, car il se disait que l'on devait porter secours à tous ces pauvres gens avant qu'un malheur ne les surprenne en pleine nuit.

Les habitants de la côte des Écossais ont été bien étonnés de voir apparaître les deux femmes et Ovide Polansky en grande discussion.

Aucun autre coureur ne les suivait. Malgré le fait que leurs favoris ne s'étaient pas encore montré le bout du nez, ils les ont fortement encouragés.

Ovide Polansky s'est tenu à la hauteur des deux femmes et il a même fait une partie du chemin avec elles jusqu'au marécage du Chaudron.

De là, d'autres habitants ébahis, stupéfiés, estomaqués.... ont suivi le trio jusqu'au chemin du Bordelo.

Il y avait déjà plusieurs heures que le départ avait été donné.

Imaginez, Clothilde et madame Marie-Louise marchant ainsi à cadence rythmée depuis plus de cinq heures.

Pour sa part, Ovide Polansky avait marché plus d'une heure avant de se rendre compte de sa méprise. Il était revenu sur ses pas et il savait qu'il pouvait gagner la course s'il laissait là les deux femmes.

À la vue de l'église, elles ont accéléré le pas. Ovide Polansky, on ne sait trop pourquoi, avait pris la décision de finir la course à égalité avec les deux femmes.

Il restait à peine quelques 1000 pieds lorsque la jeune Clothilde est tombée à la renverse.

Marie-Louise et Ovide l'ont aidé à se relever, mais elle ne pouvait plus avancer. Elle avait une cheville brisée. Ovide a offert à madame Beaulieu de poursuivre sa route, promettant de ramener Clothilde sur son dos jusqu'à la ligne d'arrivée.

Nul ne sait encore aujourd'hui ce qui s'est passé dans la tête de notre femme forte. Elle a chuchoté quelque chose à l'oreille du jeune Polonais et celui-ci est reparti vers l'arrivée. Il portait la jeune domestique sur son dos.

Malgré ce fardeau, il semblait voler comme si un ange le soutenait. Marie-Louise Beaulieu est restée quelques minutes à l'arrière, contemplant le spectacle puis, elle s'est engagée, à son tour, vers l'arrivée.

Ovide Polansky et Clothilde ont ainsi franchi la ligne d'arrivée à égalité.

Imaginez! Pendant tout ce temps-là, les habitants se perdaient en conjectures.

Le seigneur Prologue a remis le prix à Ovide Polansky qui s'est empressé de le partager avec Clothilde et madame Marie-Louise Beaulieu. Je crois bien qu'une belle amitié est née entre Ovide et ces deux grandes dames.

Quelle course mémorable!

Ouais! Quelle course... les habitants de Prologue et des environs en reparleront pendant des années, c'est certain!

Les derniers coureurs sont arrivés «entre chien et loup», au crépuscule. Ils étaient escortés par Jérôme Lagibotière et Jos Testament.

Depuis ce fameux jour, les gens de Prologue suspectent soit, un voisin, soit quelque énergumène de la seigneurie de la Chamaille.

Une enquête est en cours et c'est monsieur le juge de paix, Donald Laprise, qui est chargé d'élucider l'affaire.

Les coupables n'ont pas encore été trouvés que chacun a son idée de la punition qui devrait leur être infligée. Certains prétendent que la course de raquettes ne devrait plus avoir lieu, car elle amène, chaque année, son lot de comportements indignes et de médiocrité humaine.

Aujourd'hui, la question reste entière: qui avait avantage à saboter le bon déroulement de la course?

L'aide du futur serait grandement appréciée. Peut-être avez-vous tout vu dans vos ordinateurs, dans vos boules de cristal! Quel homme est assez vil pour faire fi de la vie des gens?

Quoi qu'il en soit, il est évident que cette enquête sera longue et difficile. Vous comprendrez qu'à la suite de cet événement malheureux, la course de carrioles, prévue pour le lendemain, dimanche au matin, ait été annulée. D'aucuns disent que cela n'est que partie remise et que ce ne sont pas de mauvais farceurs qui les priveront de ce grand plaisir.

Quelle misère, mes amis, quelle misère!

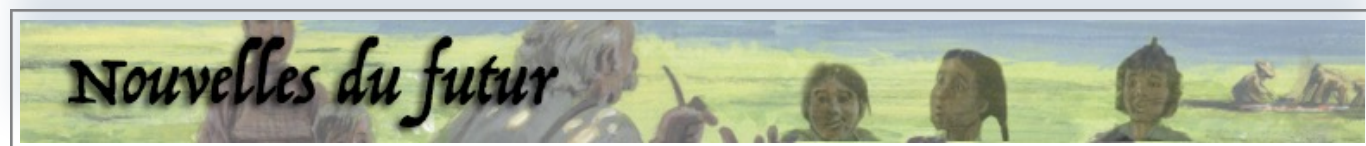
Me semble qu'il devrait être possible de s'amuser sans pour autant que les choses ne tournent au drame.

Sommes-nous damnés? Y a-t-il, quelque part, quelques méchants lutins qui s'acharnent à se moquer de nous?

Toujours est-il que cette mauvaise plaisanterie a permis à Ovide Polansky d'étonner et même de gagner le respect de tout un chacun à Prologue. Nous avons vu sa grandeur d'âme. Depuis, je l'ai croisé à plus d'une reprise avec la jeune Clothilde Marchand.

Cette jeune fille qui passait pour n'être qu'une écervelée et une impudente s'est subitement assagie.

Les rumeurs veulent que les deux jeunes gens se fréquentent. Je vous promets d'aller aux nouvelles.



Pauvre Vitaline (suite).

«L'union politique réalisée entre le Haut et le Bas-Canada, le 10 février 1841, a donné lieu à une uniformisation de l'évaluation des pièces dans les deux Canada. Le nouveau système d'évaluation est entré en vigueur en avril 1842.

Le souverain britannique en or fut évalué à une livre, quatre shillings et quatre pence en monnaie locale, et la pièce américaine en or de dix dollars, l'aigle, à deux livres et dix shillings.

Ces deux pièces avaient cours légal. Le dollar espagnol (y compris celui des colonies) et les dollars américains en argent d'un poids minimum de 412 grains eurent également cours légal, et leur valeur fut fixée à cinq shillings et un penny, soit une valeur très proche de l'ancien cours de Halifax.

C'est de cette époque que datent également les efforts visant à faire adopter un système monétaire décimal et à confier au gouvernement l'émission du papier-monnaie.

En 1841, lord Sydenham, gouverneur général de la nouvelle province unie du Canada, proposa que l'Assemblée législative institue une banque provinciale, qui émettrait jusqu'à un million de livres en papier-monnaie libellé en dollars, dont 25 % seraient garantis par de l'or et le restant, par des titres du gouvernement.

La proposition fut étudiée par une commission parlementaire sur la banque et la monnaie dirigée par Francis Hincks, qui appuya vigoureusement le plan du gouverneur général.

Toutefois, l'assemblée provinciale la rejeta en raison de l'opposition générale qu'elle suscitait, en particulier de la part du puissant lobby des banques.

En dépit de cet échec, le mouvement en faveur des réformes gagna du terrain durant les années 1850, en particulier sous le gouvernement de Francis Hincks, qui accéda au poste de premier ministre de la province du Canada en 1851.

En juin de cette année-là, les représentants de la province du Canada, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse se réunirent à Toronto pour préparer l'introduction d'une monnaie décimale.

Quelques mois plus tard, l'Assemblée législative canadienne adoptait une loi instituant l'obligation de tenir les comptes de la province en dollars et en cents.

Toutefois, le gouvernement britannique, qui tenait encore à établir à l'échelle de l'empire un système monétaire basé sur la livre, le shilling et le penny, retarda l'entérinement de la loi. Un compromis fut finalement atteint en 1853.

Nous en sommes là, aujourd'hui. Que dire de plus?

Voici les cours fixés pour les différentes pièces britanniques et américaines depuis la création de la province du Canada en 1841.

La livre, le shilling et le penny, ainsi que le dollar et le cent, furent reconnus comme des unités de monnaie canadienne. Le cours du souverain britannique en or fut fixé à 1 £ 4 s 4 d ou 4,8666 \$ CAN, tandis que la pièce d'or américaine de 10 \$ É.-U. (celles frappées après 1834 avec une teneur en or de 232,2 grains) était évaluée à 10 \$ CAN.

Compte tenu de l'adoption, en octobre 1852, d'une loi par les autorités coloniales du Nouveau-Brunswick, la promulgation de la loi sur la monnaie dans la province du Canada a eu pour effet de rendre les monnaies des deux provinces compatibles et d'établir une parité fixe par rapport au dollar américain, lequel équivalait à 23,22 grains d'or.

Voilà une histoire complexe qui n'est pas finie. Je vous dis à la prochaine...

Augustin Lebeau, journaliste



Le départ des cloches pour Rome?

Prologue, mardi 22 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Des vents légers ont transporté, la journée durant, des odeurs de printemps. Ces effluves envahissent les maisons de Prologue et s'accompagnent toujours d'une douce température. Le thermomètre s'est tenu sur la ligne de 42 degrés Fahrenheit.

Partout dans les paroisses catholiques du Bas-Canada, la semaine sainte est marquée par le jeûne, les prières et l'assistance aux offices. C'est l'occasion pour ceux qui ont manqué à leurs devoirs durant le carême de se reprendre.

Cette année encore, l'office du Jeudi saint sera grandiose. Madame Pétronille a été chargée des chants et le bedeau fera sonner tout ce qu'il y a de clochettes et de cloches dans l'église au moment du Gloria.

Comme à l'accoutumée, les enfants seront bien énervés à la sortie de la messe.

Depuis quelques jours, j'entends et je vois les tout-petits discuter avec excitation. Une bonne fois, voulant savoir de quoi il était question, je me suis approché discrètement et j'ai tendu l'oreille. La discussion portait sur le soi-disant départ des cloches pour Rome.

Certains enfants faisaient acte de foi et avaient la certitude que les cloches partaient vraiment pour Rome. D'autres voulaient vérifier si tel était le cas. Quoi de plus simple que de surveiller l'événement! Leur plan était tout tracé. Pendant que les adultes veilleraient le Saint-Sacrement, eux veilleraient le clocher afin de prendre les cloches en flagrant délit de départ pour Rome.

Après tout, disait l'un deux, s'il est vrai qu'un ballon gros comme une maison vole, — il faisait allusion à la montgolfière qui doit traverser le ciel de Prologue au printemps prochain — pourquoi les cloches de l'église de Prologue ne voleraient-elles pas?

Puis, ils sont partis, l'un après l'autre, rejoindre leurs parents.

Je n'ai pas voulu trahir leur secret, l'idée était si bonne! Je me suis cependant promis de passer une partie de la nuit à veiller sur eux afin qu'aucun malheur ne vienne faire la désolation de leurs parents à qui ils ne demanderaient certes pas la permission.

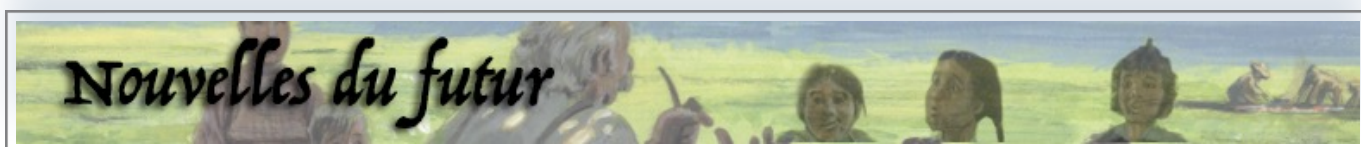
J'imagine bien qu'ils profiteraient d'un moment d'inattention pour se faufiler et venir au lieu de rendez-vous. Je me doute bien que leur petite fugue fera des vagues.

Changement de propos! Le temps venu, les habitants de Prologue se relayeront pour veiller et prier le Saint-Sacrement.

Plus tard, la plupart se feront un point d'honneur de se rendre à l'office du Vendredi saint. Ceux qui ne pourront s'y rendre vont prier à la maison et réciter leur chemin de croix.

Pour l'occasion, comme chaque année, Monsieur Eustache Lavoie fermera le magasin général. Les boutiques de forge et de cordonnerie seront également fermées. Quelle journée triste que le Vendredi saint!

Le docteur Harris est de retour dans la seigneurie. Il était allé visiter les enfants malades et, d'après mes dernières informations, ces derniers seraient déjà remis de leurs maux.



Pauvre Vitaline (suite et fin).

Dans les autres provinces, la situation sur le plan de l'utilisation de la monnaie fiduciaire était en gros assez semblable à celle de la province du Canada. Lorsque la guerre de 1812 provoqua une pénurie de pièces de monnaie en Nouvelle-Écosse, les autorités de la province émirent des billets du Trésor.

Toutefois, contrairement aux billets de l'armée mis en circulation au Bas-Canada à l'initiative de sir Isaac Brock, ces billets n'avaient pas cours légal, même s'ils étaient largement acceptés. Libellés en livres sterling, les billets du Trésor eurent une grande vogue, ce qui permit au gouvernement de procéder à de nouvelles émissions durant toute la première moitié du XIXe siècle.

Après la création de la Halifax Banking Company en 1825 et de la Bank of Nova Scotia en 1832, des billets de banque (libellés en livres) furent également émis, et ceux-ci circulèrent largement dans la province et dans l'ensemble des Maritimes.

Au Nouveau-Brunswick, les autorités émirent également des billets du Trésor provincial à diverses occasions. Ceux-ci furent libellés en dollars en 1805 et en 1807, puis en livres après la guerre de 1812. Le gouvernement mit fin à ces émissions en 1820, mais la Bank of New Brunswick, constituée cette année-là, prit le relais.

L'Île-du-Prince-Édouard fit l'expérience du papier-monnaie dès 1790, année où les autorités provinciales mirent en circulation 500 livres de bons du Trésor pour faire face à une pénurie de pièces de monnaie. Ces billets avaient cours légal et étaient émis pour des montants de 2 livres au plus. Le gouvernement procéda par la suite à d'autres émissions, et ce jusque vers le milieu du XIXe siècle.

Le juge de paix m'a confié que, dans la prochaine année, le gouvernement s'apprêterait à promulguer la Loi sur la monnaie et à établir le régime de l'étalon-or.

Mais ça, c'est une autre histoire.

Augustin Lebeau, journaliste



La boutique de forge d'Athanase Bergeron

Prologue, jeudi 24 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, en me levant, une neige légère tombait du ciel.

Encore une tentative de séduction de l'hiver... Mais, il aura beau faire froid, il aura beau neiger, plus personne n'est à la saison froide. Dans les têtes et dans les corps, c'est maintenant le printemps.

Le thermomètre a fait une chute lui aussi. Il indique 30 degrés Fahrenheit.

Ce matin je suis allé rendre visite au forgeron Athanase Bergeron. Nous avons d'abord pris un bon thé que nous a gentiment servi la jeune Clothilde Marchand.

Cette dernière devait sûrement se demander ce qui m'amenait dans le coin vu qu'elle nourrit à mon égard la même hostilité que son ami Henry-Firmin McLean.

Il semble que la p'tite Marchand ait finalement fait son nid ici, dans cette chaude maison de Prologue, auprès de gens charitables qui la traitent un peu comme si elle faisait partie de la famille.

Il faut dire que son arrivée à Prologue fut remarquée. Elle est d'abord allée vivre chez Alexandre Marchand, un oncle ou un cousin lointain. Mais son épouse, Marie-Claire Borduas, trouvait Clothilde épouvantablement désagréable et elle la chassa rapidement de sa demeure.

À l'époque, madame Bergeron était très malade et monsieur Athanase avait déjà manifesté le désir d'avoir une domestique. C'est à ce titre que la p'tite Marchand est venue pour la première fois à la forge.

Outre le forgeron et sa femme, elle côtoie régulièrement Séraphin Marquis, l'interprète en langues indiennes et Timothée Bergeron (âgé de 20 ans), le neveu d'Athanase.

Ce dernier est toutefois en apprentissage depuis l'année dernière à Kanesatake chez un armurier-ferblantier.

Revenons à Clothilde! Je pensais au magnifique chapeau de paille qu'elle avait fait pour ma Houpette lorsqu'elle appela, d'une voix d'ange, le vieux chien du forgeron.

J'avais en mémoire que ce chien se dénommait «Rouquin», mais la p'tite l'appelait «Dents-de-fer» et ma foi, le chien répond à ce nom avec entrain, battant bravement de la queue et faisant la belle à la moindre demande de Clothilde!

V'là enfin quelqu'un qu'elle peut mener par le bout du nez, que je me suis dit! Avec son foutu caractère, il n'est pas étonnant que ce soit un chien!

Hum! Mille excuses!

Le vieux forgeron lut certainement dans mes pensées parce qu'il posa sa grande main sur mon épaule et me dit avec bonté:

— Vous savez, monsieur Lebeau, la p'tite, c'est pas un «fanal de tôle» et elle a très bon caractère lorsqu'elle est entourée de gens qui ne sont pas malveillants!

J'ai ravalé ma salive et convenu de tout cela avec le vieil homme. Ne voyant pas la signification de son expression «fanal de tôle», je lui demandai de m'en expliquer la teneur avant de lui parler de la raison de ma visite.

— Ben voyons donc, m'sieur Lebeau, me dit-il incrédule. Si j'injurie une personne en la traitant de «fanal de tôle» cela signifie que la personne en question ne possède pas une intelligence très lumineuse. Vous savez, ajouta-t-il, que le fanal de tôle est un luminaire qui dispense un éclairage insuffisant et tremblotant. Se faire dire qu'on est un «fanal de tôle» n'est pas très flatteur! Ça veut dire que la petite est, bien au contraire, très intelligente et qu'elle a un esprit très vif!

— Bon! Admettons! passons maintenant à la raison de ma visite, lui dis-je prestement, histoire de changer de sujet.

—Allons donc dans la boutique, car j'ai à faire, m'a-t-il bonnement proposé.

La maison d'Athanase est une vieille construction datant du XVIIIe siècle. Elle a été construite par le premier forgeron de la lignée. Elle est en pierre des champs. La boutique de forge est attenante à cette dernière.

Pénétrer dans cette boutique c'est comme entrer dans une vieille église. Des croix de cimetière finement chantournées voisinent avec des timons, des targettes, des pentures, des chenets, des roues de berlines et de grandes armes à feu.

La boutique vit. Elle a un cœur qui palpite à chaque geste du forgeron. L'âme est le foyer actionné par son soufflet. C'est de cette pièce que dépend tout le travail de l'artisan. L'âtre est de forme ronde et est fait de pierres réunies par de la glaise.

Dans un coin, tout près, un amas de copeaux et de charbon de bois qu'Athanase utilise pour allumer le feu. Puis, le soufflet à l'aide duquel il contrôle le feu de manière à obtenir un degré de chaleur adapté à la nature du métal, à sa dimension et au traitement envisagé.

Athanase m'a expliqué que le contrôle du feu est un art qui exige une excellente connaissance des métaux et que tous les apprentis se devaient d'assimiler cet art avant d'entreprendre d'autres travaux.

Dans la boutique, accrochés ça et là, de vieux artefacts. Le forgeron garde quelques pièces que son père et que son arrière-grand-père ont confectionnées, il y a des dizaines d'années.

Monsieur Athanase a bien vu que mes yeux allaient en tous sens, faisant cent fois le tour de son domaine. Il interrompit mon observation et me demanda :

— Qu'est-ce que je peux ben faire pour vous, cher m'sieur?

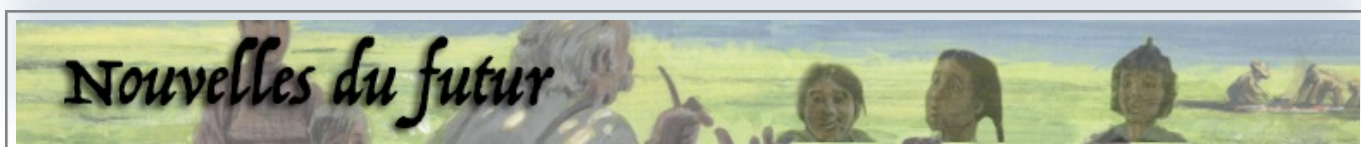
J'ai tardé à parler, tellement j'étais impressionné par cet intérieur qui en avait tant à raconter puis, sortant de mon mutisme, je lui dis :

— J'ai vu la magnifique girouette en forme de coq que votre neveu Timothée a fabriquée pour monsieur Léon Simard. J'aimerais que vous m'en fassiez une encore plus belle et qui représenterait un cheval! Ma Houpette pourrait servir de modèle!

Hum, me dit-il, empressé de me satisfaire, mon neveu doit nous rendre visite dans le courant du mois, je vais lui faire votre commande. Lui seul est en mesure de vous satisfaire, car il est plus qu'un simple artisan, c'est aussi un artiste!

Je n'ai pu me décider à partir avant plusieurs heures. J'étais hypnotisé par les lieux et par le travail du forgeron.

Sur le chemin du retour, je croisai monsieur Lavoie qui m'apprit que l'enquête du juge de paix avançait et qu'il trouverait sûrement le responsable de la mauvaise blague dont nous avons fait les frais lors de la course de raquettes... ce sera bien avant que la neige ait fondu... a-t-il lancé, en plaisantant.... comme si tout cela était une partie de cache-cache.



Les gens du futur sont très ingénieux. Ils adorent le ski alpin et la planche à neige et prennent grand plaisir à descendre les montagnes enneigées.

Pour remonter, ils installent des câbles qui les tirent jusqu'au sommet. Probablement un système comme celui qu'utilise Trefflé Bellerive pour son bac.

Ovide Polansky est venu me voir hier avec la lettre de l'un de ses correspondants.

Il la tenait du bout des doigts. Le papier était noirci par la fumée et même troué en plusieurs endroits.

C'est avec une grande tristesse qu'il me la remise entre les mains.

Un peu partout des taches d'encre telles des étoiles étaient parsemées sur ce qui restait de papier.

Le regard songeur, il me remit une autre lettre.

C'était sa réponse au dernier envoi. Il désirait que je le conseille et le rassure quant à la justesse du déroulement des événements.

J'ai jugé utile de la reproduire en entier afin que nos correspondants comprennent bien qu'il ne s'agit pas là de malice de notre part, mais plutôt d'événements sur lesquels nous n'avons aucune emprise sauf celle, peut-être, de leur en faire part.

Seuls nos correspondants du futur sont à même de trouver une solution et de l'appliquer. Alors, chers amis (es), nous comptons sur votre vigilance. Voici le contenu de cette lettre:

— «Dzien dobry, mes bons amis! Je suis content d'avoir des nouvelles de vous deux. Malheureusement il s'est passé un drôle d'événement au bureau de poste. Vous savez, la fameuse machine à voyager dans le temps. Eh bien, elle a fait un malheur. En effet, elle a complètement détruit la lettre que vous m'aviez envoyée. Je ne l'ai donc pas reçue. Monsieur Casimir m'a expliqué que votre lettre, en passant dans le filtre à fautes, a mis le feu à la machine, car elle ne fournissait pas de mettre des étoiles tellement il y avait des fautes. La machine a alors surchauffé brûlant ainsi les feuilles qui s'y trouvaient. Dommage, n'est-ce pas !

— Je ne sais donc rien de ce que vous m'avez expédié. Je vous demande de me retourner votre lettre et d'y apporter les correctifs nécessaires pour éviter qu'un tel incident ne se reproduise. Heureusement la machine n'a subi que des dégâts mineurs. Messieurs Lemieux et Paré ont été capables de la remettre en marche et de continuer les échanges entre nos deux mondes. Mais moi, c'est de vous deux que je veux avoir des nouvelles. Alors, chers correspondants, parlez-moi de votre ciel étoilé... mais sans... étoiles.»

Augustin Lebeau, journaliste



Le choix des marguilliers

Prologue, lundi 28 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Encore aujourd'hui, un merveilleux soleil a laissé ses rayons caresser tout ce que les habitants de Prologue ont mis à découvert. Un vent léger et chaud a rendu la promenade très agréable. Le thermomètre s'est tenu sur la ligne du 40 degrés Fahrenheit.

Mademoiselle Elisabeth Tremblay m'a fait savoir que le "GUIDE DE L'INSTITUTEUR" (troisième édition) est en vente chez tous les libraires de Montréal depuis le mois de février.

Comme elle a entendu dire que je devais m'y rendre pour visiter un ami, elle s'est empressée de me charger d'une commission à savoir, me procurer ce livre coûte que coûte!

Il paraît qu'un abrégé d'histoire du Canada a été ajouté à la fin de cette troisième édition, ce qui le rend indispensable dans les écoles primaires.

Elle m'a remis deux chelins pour un exemplaire et m'a subtilement suggéré d'en acheter quelques autres dont je pourrais faire don à l'école du village. Ma foi, cette demoiselle n'a pas froid aux yeux!

Nous aurons à élire bientôt un nouveau marguillier. Comme vous le savez, les marguilliers de Prologue sont chargés avec monsieur le curé Chandonnay d'administrer les avoirs de la fabrique.

Nos marguilliers sont choisis selon diverses règles, prescriptions et coutumes locales.

Pour remplir la fonction de marguillier, il faut répondre à certaines conditions.

D'abord, seuls les hommes, de préférence les chefs de famille d'âge mûr, peuvent devenir marguilliers.

Les qualités morales sont également prises en considération. Il n'est pas question qu'un ivrogne ou qu'un homme qui jure le nom de Dieu à tout moment puisse devenir marguillier. Il faut donc être de bonnes mœurs et remplir ses devoirs de religion.

Une autre condition est importante. Seuls les propriétaires peuvent être fabriciens et il est entendu qu'une certaine richesse permet de n'avoir pas besoin de caution.

Hormis les nobles, les magistrats, les militaires des troupes réglées, les officiers de milice en service actif, les officiers de police, et autres officiers ayant des emplois publics ou une profession particulière, incompatible avec les devoirs de marguilliers, tous sont tenus de remplir la charge si on les choisit.

Oh! Il arrive parfois que certains habitants paient une somme quelconque pour ne pas avoir à remplir cette tâche qui, aux dires de quelques-uns, n'est pas de tout repos ! Mais, en général, les habitants sont honorés de la confiance qu'on leur fait en les choisissant!

Outre ces conditions, nous devons autant que possible choisir les marguilliers de manière à ce que les différentes parties de la paroisse soient représentées.

Ainsi, les côtes Sainte-Justine, la côte Saint-Ambroise, la côte des Écossais (qui comptent plusieurs habitants d'origine irlandaise), la côte Saint-Joseph et Ste-Scholastique dans la seigneurie de la Gâtine et la côte des Bretelles dans la seigneurie de la Chamaille devraient avoir chacune, leur représentant élu pour une période de quatre ou cinq ans.

Il paraît que ce serait le tour d'un habitant de la côte des Bretelles de prendre la place du démissionnaire. Cependant, plusieurs ne l'entendent pas ainsi.

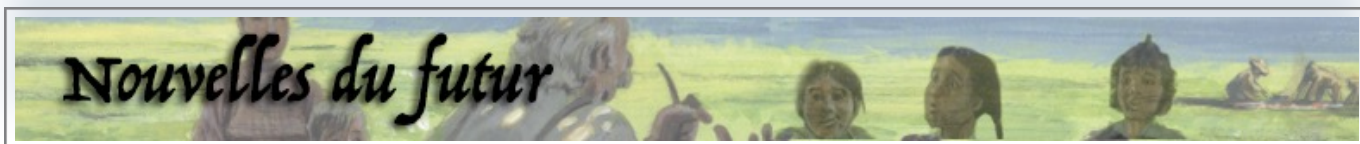
Depuis le début de son mandat, monsieur le curé Chandonnay invite les paroissiens et les notables propriétaires aux assemblées de fabrique.

Dans certaines paroisses, il paraît que seuls les anciens et les nouveaux marguilliers sont invités aux réunions.

Ailleurs, les assemblées regroupent soit plusieurs paroissiens, soit la majorité des paroissiens et sont tenues selon la coutume afin de procéder aux élections, de présenter les comptes ou de régler quelques affaires extraordinaires.

Monsieur le curé Chandonnay est le président des assemblées et il a une très grande influence auprès des marguilliers et des paroissiens.

Dans l'ensemble, le choix des fabriciens ne provoque aucun remous, mais il n'est pas dit que cette prochaine élection ne fera pas exception à la coutume. Il paraît que Robert Bergeron et ses acolytes sont en «cabale» à travers la paroisse. Le bonhomme Bergeron veut se présenter à l'élection! M'est d'avis que tout cela nous causera bien des soucis.



Magloire Martin a reçu une lettre dans laquelle un correspondant prénommé William lui donne des conseils pratiques sur la façon d'améliorer le jeu des enfants de Prologue au hockey.

Voici ces précieux conseils:

- 1-Pour vous aider à déjouer la défense, promenez la rondelle de gauche à droite avec le bâton.
- 2-Essayez de garder vos positions et faites-vous des passes pour déjouer l'adversaire.
- 3-Essayez de vous procurer une rondelle de caoutchouc, ça glissera bien mieux sur la glace.
- 4-Si ce règlement existe, retirez votre gardien de but et ajoutez un autre joueur sur la patinoire.

Ma foi! Je trouve ces conseils fort intéressants et ils seront certainement utiles dans une prochaine partie.

Malheureusement, nous ne pouvons plus jouer au hockey sur la rivière La Serpentine. Il serait dangereux de s'y hasarder, car les glaces sont sur le point de partir.

Cependant, il serait grandement apprécié que l'un de nos correspondants prenne le temps de nous expliquer comment l'on doit jouer au baseball.

Peut-être, monsieur William pourra-t-il répéter son exploit.

Augustin Lebeau, journaliste



Admiration pour Siméon Gautron

Prologue, mercredi 30 mars 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Comme hier, le soleil a laissé traîner ses rayons toute la journée sur nos pauvres têtes. Ses caresses ont été pareilles à celles d'un chat, chaudes et réconfortantes. En ces jours de faste et de bonne humeur, les habitants de Prologue sont «aux petits oiseaux».... d'ailleurs certains sont revenus de leur migration. L'air sent le printemps et un vent léger transporte les craquements de la terre qui se réveille. Encore aujourd'hui, le thermomètre s'est tenu sur la ligne du 40 degrés Fahrenheit.

Un peu partout, je vois hommes et bêtes mettre le nez dehors, histoire de s'aérer la caboche.

Quand je vois les beaux jours qui s'annoncent, je suis pris d'un grand désir de parler de la vivacité et de l'originalité des habitants du Canada.

Sachez chers amis, qu'un peu partout, les gens sont à la tâche, à leurs devoirs! Je ne vous citerai qu'un exemple qui évoque bien l'industrie des gens du Bas-Canada.

Il s'agit de Siméon Gautron, dit Larochelle, un cardeur originaire de Saint-Vallier de Bellechasse.

Je connais cet homme pour l'avoir rencontré lors d'une exposition à Montréal. Nous avons rapidement lié amitié et j'ai toujours eu une profonde admiration pour ce type d'homme entreprenant et solide comme du roc.

Certains habitants de Prologue aimeraient suivre ses traces.

Cet homme de talent s'est installé dans le village de Saint-Anselme de Dorchester, le long de la rivière Etchemin, dans la seigneurie de Lauzon.

De 1829 à 1844, il y a construit un moulin à carder, une scierie «à chasses verticales alternatives», une menuiserie, une forge, une fonderie et un moulin à moudre les avoines et autres grains que les habitants substituent souvent au blé pour leur consommation.

J'en ai déjà parlé à mon ami Magloire Martin, dit Tudor, le meunier de Prologue. Lui aussi, moud autre chose que du blé. De plus, il a fait installer les instruments nécessaires pour carder.

Il paraît que monsieur Robert Scott, le contremaître de la scierie, à l'instar de monsieur Gautron, aimerait joxter à son moulin, une menuiserie dans le but de fabriquer des cercueils et des outils de cultivateurs et de bûcherons. Il doit, dans les jours prochains, parler de tout cela à monsieur Roger Lamarre!

Ma foi! Je ne sais si son projet verra le jour dans les termes qu'il entend parce que je sais que monsieur Lamarre est déjà en pourparlers avec le forgeron pour une fabrique de haches et de godendarts.

En 1848 et 1849, Siméon Gautron a travaillé à la construction d'un pont sur la rivière dans le but de relier Saint-Anselme à la vallée de la Chaudière.

À Prologue, il paraît que certains individus voudraient construire un pont qui relierait la seigneurie Prologue et la seigneurie de la Vadrouille.

Diantre! Il est certain que la réalisation d'un tel projet permettrait la circulation plus facile des hommes, des bêtes et des denrées de toutes sortes entre un territoire de peuplement plus ancien et un territoire de colonisation plus récent.

Le dernier projet de mon ami Siméon serait la construction d'une fabrique d'étoffe, de toile et de flanelle. Il paraît que c'est pour cette année. J'irai sûrement faire un tour dans le coin, histoire de vérifier comment vont les choses!

Comme vous le savez, le marchand général est un homme qui a beaucoup bourlingué. Et, pour reprendre une expression bien à lui «vinguienne de vinguienne», il en a vu du pays.

Ce matin, lors d'une visite au magasin général, je lui parlais justement de mon admiration pour Siméon Gautron.

Il m'a écouté religieusement ce qui, ma foi, m'a étonné vu que le marchand aime bien prendre toute la place et vous couper la parole.

Une fois mes litanies terminées, il s'est empressé d'ajouter: il n'y a pas que votre m'sieur Siméon qui est industriel!

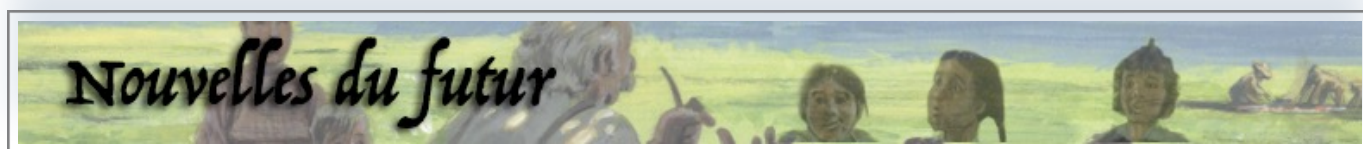
Moi, je connais un certain Charles-Hilaire Têtu de Rivière-Ouelle. Que dire des cuirs de peau de marsouin corroyés et des cuirs des peaux de baleine produits par la maison Charles-Hilaire Têtu de Rivière-Ouelle, sinon que ces articles ont été prisés lors de l'exposition universelle qui s'est tenue au Palais de Cristal à Londres en 1851.

Cette vénérable maison produit également des huiles purifiées de marsouin, de lous-marins, de baleine et de capelan. Nul doute que monsieur Têtu aura encore un grand succès avec ses produits s'il est sélectionné par le jury canadien pour l'exposition universelle qui se tiendra à Paris en 1855.

J'étais sur le point de surenchérir lorsque le juge de paix est arrivé en trombe, l'air épouvanté. J'ai besoin d'hommes pour m'aider à maîtriser les malfaiteurs qui ont...

Il n'avait pas fini sa phrase que son fils est venu le joindre, le visage ensanglanté et l'air piteux.

— P'pa, ils m'ont échappé, a-t-il lancé avant de s'effondrer.



Chloé Lavoie a reçu une merveilleuse lettre du futur. Elle vient de l'équipe Vavite composée de Anat, Vicky, Xavier, Camille et Christine.

Ce que cette lettre nous apprend sur le futur est des plus malheureux.

Voyez par vous-mêmes:

— «Nous avons une information sur le métier d'herboriste. Notre titulaire nous a apporté une page du journal qui parlait de la phytothérapie (le mot phytothérapie veut dire un traitement des maladies par les plantes). Ceci menace la biodiversité présentement. Il y a un herboriste Cri qui a remarqué qu'il y a jusqu'à 50 000 plantes médicinales en voie d'extinction, dont l'échinacée, l'hydraste du Canada, l'actée à grappes, l'orme rouge et le kava kava. Le ginseng est maintenant protégé.

— Il y a une plante aquatique qui pourrait aussi disparaître. C'est l'acore d'Amérique de milieu humide. Elle est encore utilisée par les herboristes et par les Premières Nations. Elle se propage facilement par son rhizome et l'on devrait, autant que possible, en faire l'aquaculture. Toutes les plantes que l'ont vous a dit sont les plantes les plus susceptibles d'être rayées sur la surface du globe. Il n'y a plus beaucoup de respect pour la nature. Il faut que nous y voyions.»

Diantre! M'est d'avis que certains habitants de Prologue, peu scrupuleux, doivent y voir aussi. J'ai parlé de tout cela à la veuve Bernier, la grand-mère de Chloé Lavoie. Je crois bien l'avoir attristé pour des semaines entières!

M'est d'avis que certains chasseurs et trappeurs doivent y voir aussi. La tourte, autrefois si abondante, a presque totalement disparu de nos régions et le castor est également menacé. Ce ne sont là que deux exemples, je pourrais en citer plusieurs autres.

Ma foi! L'Homme va-t-il réussir à tout détruire? Pourquoi donc est-ce ainsi?

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Avril 1853



TABLE DES MATIÈRES

Reconduis avec un coup de pied à l'arrière train	325
MacPherson et l'intelligence du chien de berger.....	328
Vous connaissez «Pipcassée», «Trottefouine» et capitaine «Hauteroche» ?	333
Faites vos paris sur le départ des glaces... ..	338
Description des écoles des environs.....	341
Arrivée des Grandes Oies des neiges	344
L'état des chemins, sujet de discussions intenses	346
Langage coloré et plutôt particulier	351
La mystérieuse affaire de l'étang des chats noyés (1)	353
La mystérieuse affaire de l'étang des chats noyés (2)	357
Excité d'avoir roulé Léon Simard avec le départ des glaces	363
Des outils pour toutes les tâches (1)	368
Des outils pour toutes les tâches (2)	371
Le vol en montgolfière a eu lieu... La preuve est là-haut	373

Reconduis avec un coup de pied à l'arrière train

Prologue, jeudi 1^{er} avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Sans trop nous imposer sa présence, le soleil n'en demeure pas moins le principal acteur qui a illuminé les jours qui viennent de s'écouler. Hier, quelques nuages se sont montrés, mais ils ont vite disparu. Aujourd'hui, le soleil rayonne. Le thermomètre se maintient sur la ligne du 40 degrés Fahrenheit.

Il est 11 heures à ma montre de poche. Je m'en vais rendre visite à monsieur Donald Laprise, le juge de paix, pour savoir comment il a réglé l'affaire de la course de raquettes.

Vous vous souvenez, sans nul doute, que ma dernière chronique s'est terminée par la fulgurante entrée du juge de paix au magasin général et sur celle, plus malheureuse, de son fils qui s'est effondré, le visage ensanglanté en disant: «P'pa, ils m'ont échappé!»

Après être allé quérir le docteur Harris afin qu'il vienne en aide au pauvre garçon, j'ai tenté de tirer les vers du nez du percepteur seigneurial. Rien n'y fit, motus et bouche cousue.

J'aurais dû m'en douter, car rien, en effet, ne répugne davantage aux sentiments du juge de paix que le spectacle d'un être humain qui impose à l'attention de tous ses cicatrices et, qui arrache cette pudique draperie dont l'indulgence pour la fragilité humaine, avait pu les revêtir.

Le juge de paix est de cette partie de la société qui a le sentiment de la décence et de la dignité.

Aussi, la plupart des confessions, parce qu'il imagine que l'enquête sur la course de raquettes tient du secret du confessionnal, viennent-elles, à son entendement, de gourgandines, d'aventuriers ou de filous.

J'en ai un regret, mais ce n'était que partie remise.

Aussi, en ce matin ensoleillé, je frappe à sa porte et c'est madame Mathilde qui me répond.

Chose singulière, elle m'informe qu'elle est occupée à écrire une nouvelle qu'elle projette de faire publier dans le journal, la Minerve.

Son époux est absent, mais il doit revenir bientôt. Nous avons conversé amicalement jusqu'à ce que nous entendions les cloches de l'angélus du midi.

L'horloge grand-père accrochée au mur, fantaisie de luxe que seuls certains notables peuvent s'offrir, marquait le temps. Le juge de paix n'est toujours pas revenu.

— «Une affaire quelconque l'aura retenue» me dit peinée, madame Mathilde.

— Je reviendrai vers les deux heures, lui dis-je, à la hâte.

Je ne veux pas passer pour un malotru sans éducation et m'imposer à ce moment-là de la journée.

Toujours est-il qu'à deux heures pile, je suis revenu. Monsieur Laprise m'attendait en fumant une pipe.

Ma première question ne fut pas celle qu'attendait mon hôte.

— D'où tenez-vous cette belle horloge, lui demandais-je, impressionné par le travail de l'artisan horloger ?

— C'est un cadeau du seigneur Gonzague Prologue. Il l'a achetée chez les frères Joseph et Russel Twiss à Montréal.

Il paraît que leur clientèle se recrute parmi les bourgeois et les nobles les plus riches de la province, dit-il avec grandiloquence.

— Vous vous demandez sûrement pourquoi le seigneur Prologue m'a offert un tel cadeau!

— Ne vous vexez pas, mais je vois bien à votre regard que vous aimeriez connaître toute l'histoire.

— Sachez que je n'en soufflerai mot, il y a des secrets qui doivent être gardés pour l'éternité.

Un éclair de génie me traversa l'esprit et sans même penser au sérieux de l'affaire je lui dis :

— Cela aurait-il un lien avec un voyage que le seigneur Prologue a fait en Europe il y a quelques années?

— Même s'il est de notoriété publique que le seigneur Prologue a fait un mariage d'amour dont la flamme ne semble pas s'éteindre, des mauvaises langues prétendent qu'il aime bien vérifier, malgré son âge avancé, son pouvoir de séduction sur la «gent féminine». J'ai entendu dire durant toute ma jeunesse que ce dernier a rarement laissé passer une occasion.

Grisé par la douceur des premiers jours de printemps et rempli d'une énergie nouvelle, je ne me rendis pas compte de l'effet qu'une telle insinuation produisait chez mon hôte. J'ajoutai alors :

— À moins que cela ait à voir avec l'une de ses deux filles encore célibataires! Paraît que mesdemoiselles Hortense et Justine font fi des conseils de leurs parents et qu'elles auraient pu faire toutes deux de bons mariages avec de jeunes gens de bonne famille.

— Il semble qu'elles préfèrent vivre des vies «de garçon» et «picorer» ça et là au grand désespoir de leur mère et de leur père.

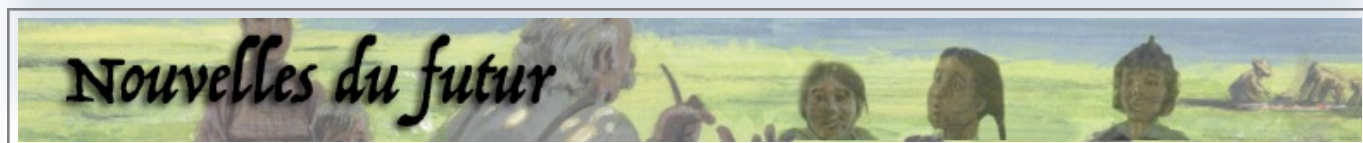
— Faut croire, comme disent les mauvaises langues que la vie de célibat et de «coureurs» de leurs oncles John-Peter et Maximilien, tous deux décédés, les ait fortement influencées.

J'avais dit tout cela avec bonne humeur croyant bien que mon hôte ne s'en offusquerait pas outre mesure! Tel ne fut pas le cas, c'est le moins que je puisse dire.

Monsieur Laprise me reconduisit à la porte en me tenant fortement par le bras. Impressionné par sa force, je n'osais résister.

Je commençais à douter sérieusement du bon accueil du percepteur seigneurial, qu'un grand coup de pied me frappa le derrière, confirmant ainsi mes doutes.

M'est d'avis que je ne suis pas près de connaître la fin de l'histoire concernant l'enquête sur la course de raquettes.



Jos Languille m'a raconté que le métier de «quêteux» a bien changé dans le futur. En effet, il tient cela de messieurs Jean-Philippe et Sébastien qui lui ont écrit que les choses étaient bien différentes:

«[...] Non, les mendiants ne viennent plus à nos portes pour demander un repas ou une couchette en échange de quelques nouvelles, mais ils s'assoient sur le bord d'un trottoir et quêtent de l'argent pour acheter un petit repas.»

— Ébindidon! «les pauvres y mourraient ben de faim à Prologue vu qu'y a pas de trottoirs»!

La réflexion de Jos Languille m'a bien fait rire.

— Hihi! C'est un pince-sans-rire que ce Jos Languille: pas un sourire n'a traversé son visage alors que moi, le joyeux luron, je me suis esclaffé et je crois bien que j'en ris encore.

— Diantre! Il y a de tout dans la nature humaine... fort heureusement!

Augustin Lebeau, journaliste



MacPherson et l'intelligence du chien de berger

Prologue, dimanche 3 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Il fait toujours un soleil radieux. Cela dure depuis une semaine et personne ne s'en plaint. Le thermomètre indique 36 degrés Fahrenheit.

Comme nous avons hâte que le printemps s'installe pour de bon.

Bientôt fini le noroît d'hiver qui nous a donné du temps sec et froid. Bientôt fini sa perfidie qui nous offre à la fois un ciel pur et clair, un soleil éclatant et une bise glaciale qui vous taille le visage et vous arrache des larmes et dont les violentes rafales nous font chanceler sur un verglas glissant.

Bientôt fini le surouët d'hiver, finis ces revers de tempête venant du sud-ouest qui soulèvent en poudrerie les bancs de neige accumulés par le nordet.

Bientôt fini le nordet d'hiver, ce vent glacial qui nous a apporté tant de baisses de température.

Encore cet hiver, les plus impétueuses tempêtes sont venues par les vents du nord-est. Mais nous n'en avons pas fini avec le nordet, car au printemps, de mémoire de Prologuien, il nous apportera encore les pluies les plus froides et les plus cinglantes.

Dire que certaines localités abritées dans Charlevoix ne connaissent pas ces vents tourmentés.

Le printemps n'est pas qu'affaire de vent et de pluies, il est aussi, affaire de bruits.

Bientôt nous entendrons les sabots de nos chevaux, le cliquetis de nos harnais, le grondement des roues de nos carioles.

Une fois les obstacles et les pièges du printemps envolés, nos chevaux, rapides comme l'hirondelle, franchiront au galop tous les chemins, tous les petits sentiers. Il fera bon de se dégourdir et d'entendre le hennissement et le piaffement de notre monture au passage d'une montée pénible.

Diantre! Voyez-vous ce que je vois? Voyez donc, ce sera bientôt l'été, l'été souverain, l'été verdoyant.

Changement de propos, ce matin, je conversais avec monsieur James MacPherson et il m'a confié combien les Écossais, éleveurs de moutons, aimaient leur chien de berger.

Voici en quels termes monsieur MacPherson m'a parlé du chien de berger :

— Sans le chien de berger, la totalité du terrain montagneux de l'Écosse ne vaudrait pas une pièce de douze sous.

— Il faudrait plus de personnes pour conduire un troupeau de moutons, les ramener d'entre les collines, les faire entrer dans le parc ou la bergerie et les conduire au marché, qu'on en pourrait payer par le produit de tout le troupeau.

— Croyez-moi, monsieur Lebeau, ce n'est pas sans raison que le berger écossais s'intéresse si fort à son chien. C'est lui, en effet, qui gagne le pain de la famille, content d'en recevoir le moindre morceau.

— Ni la faim ni la fatigue ne peuvent l'éloigner des pas de son maître : il le suivra à travers l'eau et le feu.

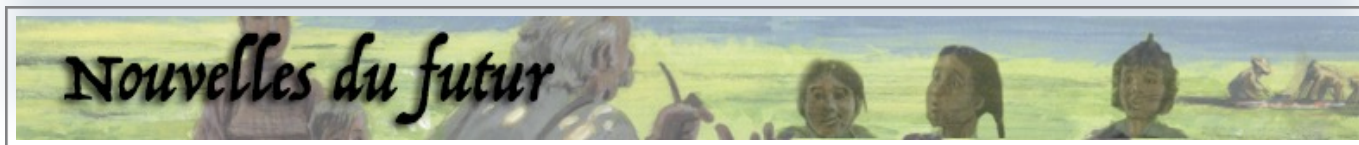
— Un autre trait remarquable, c'est que ces chiens comprennent la nécessité d'être indulgents envers les moutons faibles ou estropiés. On ne peut pas en dire autant de certains hommes.

— Ils conduisent ces derniers moutons avec beaucoup plus de douceur, ou de ménagement que les autres, et souvent on ne leur en donne qu'un seul à reconduire au bercail. En ces occasions, ils s'acquittent de leur devoir comme le feraient les plus tendres nourrices.

— Je vous pose la question cher ami: doit-on s'étonner que le berger fasse tant de cas de son chien; que sa mort soit regardée comme une grande calamité pour la famille, dont il forme, pour toutes fins et intentions, une partie intégrante, ou que ses exploits, ses traits de courage et de sagacité, soient transmis d'une génération à l'autre et forment une partie considérable de la conversation, au coin du feu, durant les longues nuits d'hiver?

Monsieur MacPherson termina son monologue en me rappelant le souvenir de la grosse tempête de neige de l'année passée au cours de laquelle le jeune Paulin Larose et ses amis auraient sûrement perdu la vie, n'eût été flair de son chien, Poildru.

Nous avons également parlé de Papino, le chien de Firmin McLean. Il paraît que monsieur Eustache Lavoie le laissera monter à bord de sa goélette lors de la prochaine saison navigable, histoire de vérifier si le cabot est aussi intelligent que son maître le prétend.



Le seigneur Prologue a reçu une lettre époustouflante. Il en est très fier et il croit qu'il a les meilleurs correspondants du futur.

Héhé! À tout seigneur, tout honneur! Il faut rendre honneur à chacun suivant son rang.

Diantre! M'est d'avis qu'il ne cherche pas à éviter la grandiloquence et l'excès de noblesse. Lorsqu'il parle de ses correspondants, il emprunte un style affecté et abuse des grands mots.

Vous me connaissez! J'ai demandé à lire la lettre responsable de tant de débordements verbaux. J'avoue, bien malgré moi, que le seigneur Prologue a raison d'être fier de ses correspondants. Il y a de quoi surprendre.

Voyez la réponse que messieurs Jérôme et Xavier ont faite concernant l'éducation et le rôle de la femme dans la société du XXI^e siècle:

— «Effectivement, les femmes sont sur le marché du travail. Socialement, cela a provoqué une diminution de la population, car les femmes ne veulent plus rester à la maison pour s'occuper des enfants.

— «Mais, pour y arriver, elles ont dû faire des manifestations, des moyens de pression, etc. Grâce à cela, les femmes peuvent travailler aux mêmes emplois que les hommes, si elles le veulent.

— «Mais pourquoi, à votre époque, les femmes ne peuvent-elles pas travailler? Est-ce à cause des enfants?

— «Il y a toujours des hommes qui croient que les femmes doivent rester à la maison, mais ils sont peu nombreux. Cela s'appelle du sexisme. Par contre, les hommes qui restent à la maison sont rares.

— «Tout le monde, garçons et filles, a accès à une éducation égale. Chez vous, est-ce qu'il y a des différences entre l'éducation pour un garçon et celle pour une fille?»

N'est-ce pas que c'est intéressant! Je dirais même plus, en voilà des questions pertinentes.

Quelles seront les réponses de notre grand seigneur? Je me le demande bien, car le seigneur Gonzague Prologue n'est pas reconnu être un homme très... très... (je ne trouve pas le mot) concernant le rôle des femmes dans la société.

Certes! Il écoute, mais... il y a toujours un «mais» qui en dit plus long que tout. C'est dire qu'il croit fermement, même s'il prétend le contraire, que la place de la femme est à la maison, auprès de ses enfants et de son époux.

Pourtant, le seigneur Prologue a des filles qui pourraient lui faire ravalier cette façon de penser tellement elles sont libres d'agir à leur guise.

Cependant, j'ajouterai que certains jours, le seigneur Prologue devient, illuminé par la grâce, plus libéral à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, il a beaucoup lu les philosophes et il se tient au fait des nouveautés idéologiques qui ont cours dans le monde.

Réflexion faite, m'est d'avis qu'il saura se tirer de ce mauvais pas. Après tout, le seigneur Prologue a eu un précepteur qui était Jésuite et il répondra certainement aux interrogations de ses amis Jérôme et Xavier par des interrogations... c'est tout vu!

Diantre! M'est d'avis que mademoiselle Elizabeth Harris et madame Papineau seraient plus en mesure de renseigner les habitants du futur sur l'action des femmes à notre époque.

Dans une chronique antérieure, je crois bien vous avoir parlé de certaines lectures concernant la condition féminine et les rapports que les hommes et les femmes devraient entretenir.

Cette question a été développée avec finesse et intelligence dans le livre suivant: «Woman in the Nineteenth Century» paru au début de février 1845 . Ce livre est de la plume d'une femme, Margaret Fuller!

Dans ce livre l'auteur questionne: «Pourquoi l'homme a-t-il choisi d'être le maître temporel de la femme et d'en faire sa servante?»

Elle fait ensuite observer que les hommes n'ont pas compris que les intérêts des femmes étaient identiques aux leurs et qu'ils n'atteindraient jamais leur plein développement, «leurs véritables proportions», tant qu'elles seraient empêchées d'atteindre les leurs.

Elle constate également que de leur côté, les femmes ont du pouvoir, mais elle le qualifie de pouvoir servile, fondé sur l'utilisation des cajoleries, de la fourberie.

Elle conclut en affirmant que «Le temps est venu où nos contemporains doivent comprendre que l'homme et la femme sont frère et sœur, piliers d'un même portique.»

Je résumerais la pensée de l'écrivain ainsi: «Ce n'est pas qu'elle n'admette pas les différences et que les femmes ont à tout faire comme les hommes, mais elle espère seulement qu'elles aient de l'espace pour le faire si tel est leur désir.»

De plus, il est de notoriété publique que Mademoiselle Elizabeth s'intéresse au mouvement féministe né aux États-Unis au cours de l'année 1848: année du Congrès de Seneca Falls, dans l'état de New York, où fut adoptée une «Déclaration des droits des sentiments.»

C'est madame Elizabeth qui m'a informé que le premier Congrès national sur les droits des femmes s'est tenu, en 1850, à Worcester au Massachusetts.

Il paraît qu'on y a réclamé «l'accès des femmes à l'instruction secondaire et supérieure, aux professions, au suffrage et à l'élection, des droits de propriété égaux pour les femmes mariées, une participation égale aux risques et aux bénéfices du travail productif».

M'est d'avis qu'il coulera beaucoup d'eau sous les ponts avant que cette déclaration ne mène à des changements significatifs dans le comportement des hommes de cette première moitié du XIXe siècle envers ce qu'ils dénomment «le sexe faible»!

Dans son livre «Woman in the Nineteenth Century», Margaret Fuller a également abordé ce sujet qui est au cœur des préoccupations de mon amie Elizabeth.

L'auteur déclare: «Que les femmes soient capitaines au long cours si elles le veulent!»

Elle dénonce en particulier tout ce qui empêche les femmes de s'instruire, d'élever leur esprit et de vivre dignement. Peut-être, dit-elle, «les femmes sont-elles faites davantage pour la sphère privée que pour la sphère publique. Mais il est injuste et nocif d'opposer des obstacles à celles qui préfèrent la seconde, et la vie domestique est pénible et ennuyeuse en grande partie parce que les hommes la désertent.»

Elle condamne entre autres «l'existence du double critère de moralité qui permet aux hommes de donner libre cours à leurs passions» et qui impose l'ignorance aux femmes dans ce domaine.»

Elle est allée jusqu'à prétendre que ce double critère favorise le mensonge et la dissimulation à l'intérieur du mariage. Elle conclut en appuyant sur la nécessité suivante: «Il faut que les femmes cessent de prendre des hommes comme maîtres et comme guides.»

Pour mon plus grand bonheur, il m'arrive parfois de discuter de tout cela avec Elizabeth et son frère, le docteur Charles Harris. Ma foi! J'imagine que toutes ces discussions n'ont plus cours au XXIe siècle, vu que les femmes sont libres.

À la place du seigneur Prologue, je poserais la question suivante à mes correspondants:

— «Est-ce que vous croyez que nos propres luttes ont permis aux femmes du futur d'acquérir autonomie et liberté?»

Par la barbe de mille dragons! Voilà une question qui demande aussi réflexion!

Augustin Lebeau, journaliste



Vous connaissez «Pipcassée», «Trottefouine» et capitaine «Hauteroche» ?

Prologue, mardi 5 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Durant la nuit, un refroidissement nous a pris par surprise. Ce matin, le thermomètre marquait 27 degrés Fahrenheit. Le soleil nous a boudés toute la journée. Une grisaille déprimante s'est installée au-dessus de nos têtes encore enivrées par les parfums des derniers jours.

Bientôt, un peu partout, dans les granges et étables de la seigneurie, les habitants seront à déshabiller les moutons de leur laine. Et oui, nous déshabillons nos moutons!

Malgré le refroidissement des derniers jours, le temps est de plus en plus doux et l'on ne craint plus qu'ils prennent froid. Mais, comme m'a dit madame Marie-Louise, mieux vaut attendre encore plusieurs jours.

Tondre un mouton n'est vraiment pas une tâche facile.

Le plus beau troupeau d'ovins, ici à Prologue, se retrouve chez madame Marie-Louise. Elle prend soin de toutes ses bêtes comme si elles étaient aussi importantes que la prune de ses yeux.

Je vous dis que ce n'est pas une fainéante et pour une fois, son homme s'est rendu utile.

Non d'une pipe! Ce n'est pas que je veuille médire sur monsieur Alcide, mais il paraît qu'il n'est pas d'une grande utilité sur la ferme! C'est un homme chétif qui a la tête ailleurs.

Il a passé une partie de l'hiver à faire des plans avec François Petitout et le jeune Hector Forbes!

Je me demande à quoi peuvent bien servir les inventions de ces messieurs.

Pour sa part, madame Beaulieu dit que son Alcide l'aide en fabriquant toutes sortes d'outils, grands et petits, afin de faciliter le travail de la terre.

Et, ma foi, j'avoue qu'il réussit assez bien. Ah! pour sûr, ce n'est pas la faucheuse mécanique de Léon Simard, mais il a construit à partir de leviers, de cordages et de poulies, un ingénieux système pour entreposer les «balles de foin» dans la partie supérieure de la grange.

Depuis, il reçoit régulièrement la visite d'habitants qui aimeraient installer un tel système dans leurs bâtiments.

Madame Marie-Louise m'a dit que sa vache Colletterte mettra bas dans quelques jours. Le p'tit veau de l'année dernière a été dénommé Cachette par Clarisse qui a la manie de donner un nom à tout ce qui bouge sur cette terre.

Avec cet enfant, même les vers de terre portent de jolis prénoms.

Imaginez, l'été dernier, elle m'a solennellement présenté Gustave, son ver de terre préféré. Et pis, il y a avait Clapotis, la chenille et Quidam, la fourmi. Sa manie ne s'arrête pas là, il paraît qu'elle attribue des surnoms familiers et souvent moqueurs aux gens de Prologue qui viennent visiter ses parents. Ainsi, elle me dénomme «Trottefouine» depuis ma toute première visite.

Elle dénomme Édith Desrosiers, «capitaine Hauteroche» parce qu'elle sait très bien se servir de sa fronde et, Léon Simard, «Pipcassée». Ce dernier surnom est vraiment amusant et révélateur. Je vous raconte.

Madame Marie-Louise Beaulieu a cassé la pipe du bonhomme, un jour qu'il était venu acheter des moutons. Il cherchait à les avoir pour presque rien.

Notre bonne paysanne, qui n'a pas la langue dans sa poche, l'a traité de «verreux» et de «filou» !

Voilà qui était bien dit!

En voulant le mettre à la porte alors qu'il insistait, elle lui a donné une bonne poussée dans le dos et le bonhomme s'est retrouvé par terre, les quatre fers en l'air.

En tombant, il a cassé sa pipe. Clarisse qui avait assisté à toute la scène le dénomme «Pipcassée» depuis ce fameux jour.

Avouez que ces sobriquets sont bien trouvés et qu'il est étonnant qu'une si petite fille ait autant de sagacité.

Changement de propos, ce matin, j'ai rencontré l'ancêtre Borduas!

Nous avons discuté agriculture, production, consommation et alimentation, car ces questions intéressent le vieil homme depuis toujours.

À Prologue, la grande majorité des habitants produisent ce dont ils ont besoin et ils n'ont pas beaucoup de surplus, ce qui fait qu'ils vendent peu.

Chacun récolte son blé, son sarrasin, ses pois, ses fèves. Les habitants cultivent l'avoine et l'orge pour nourrir leurs bêtes, récoltent le lin, le taillent et le broient pour ensuite le tisser!

Plusieurs habitants élèvent des moutons dont ils cardent la laine pour en faire ensuite des étoffes.

La plupart font leurs souliers avec la peau de bœuf qu'ils ont auparavant tannée. Ces souliers portent le nom de souliers sauvages, de bottes sauvages. Et puis, il y en a encore plusieurs qui portent comme souliers de simples sabots!

L'élevage sert principalement à nourrir la famille de l'exploitant; le surplus est vendu au village et parfois au marché de la seigneurie de la Vadrouille ou de Saint-Hyacinthe.

Comme je disais plus haut, la récolte de lin est aussi cardée et filée. Les femmes en font des draps, des serviettes, des nappes et bien d'autres choses.

Certains disent, surtout ces messieurs des journaux d'agriculture, que les cultivateurs canadiens, par insouciance ou par manque de tradition agricole, ne se préoccupent pas d'engraisser et d'amender leurs terres et se débarrassent des fumiers plutôt que de les utiliser à bon escient.

Croyez-moi! Rien n'est plus faux, du moins à Prologue et dans la plupart des seigneuries avoisinantes. Parlez-en au jeune Henry-Firmin McLean!

Certes, il manque d'engrais (fumure animale), mais à mon avis cela est relié à l'insuffisance du cheptel et non pas à une prétendue, mentalité paysanne.

Comme j'ai été l'un des recenseurs du gouvernement en 1851, je suis à même d'affirmer que la grande majorité des habitants de Prologue ont peu de bétail!

Alors, comme dirait Vitaline Lavoie, ce n'est pas un calcul difficile à faire: un petit cheptel égale peu de fumier animal; peu de fumure, égale terre mal engraisée!

Certes, les cultivateurs de Prologue prennent soin de garder le peu de fumure qu'ils ont pour l'usage de leurs jardins et autres lopins de terre consacrés à des cultures plus capricieuses comme le lin, le tabac, les pommes de terre.

D'ailleurs le bonhomme Borduas m'a dit que son tabac était toujours très bon justement parce qu'il engraisait la parcelle servant à la production de cette culture.

Bien sûr, dans les meilleures exploitations comme celles de Léon Simard, Eustache Lavoie, Marie-Louise Beaulieu et de quelques autres, là où le bétail est plus nombreux et bien nourri, on étend aussi du fumier sur les parties plus détériorées des prairies et parfois sur la jachère.

Bientôt, lorsque les cultivateurs n'auront plus peur des gelées subites qui nous réservent de mauvaises surprises parfois jusque tard en avril, ils laboureront leurs champs et puis les ensemerceront.

Cela m'amène à vous parler des types de charrues que l'on retrouve sur notre territoire et dans les seigneuries avoisinantes.

Les cultivateurs de Prologue utilisent presque essentiellement la lourde charrue à rouelles, munie d'un avant-train, d'un soc, d'un coutre de fer et d'un versoir fixe en bois.

Le père Borduas m'a dit que l'utilisation de cette charrue requiert souvent un puissant attelage : au moins deux bœufs allant parfois jusqu'à quatre et deux chevaux pour un maximum d'efficacité.

Pour les raisons que je vous donnais plus haut, vous comprendrez que ce puissant attelage n'est pas à la portée de la majorité des habitants de Prologue. Alors, plusieurs d'entre eux louent un attelage pour la période des labours.

Souvent le laboureur est assisté d'un toucheur (un enfant de 10-12 ans ou un journalier agricole). Ce dernier doit se placer à l'avant de la charrue afin de guider convenablement l'attelage.

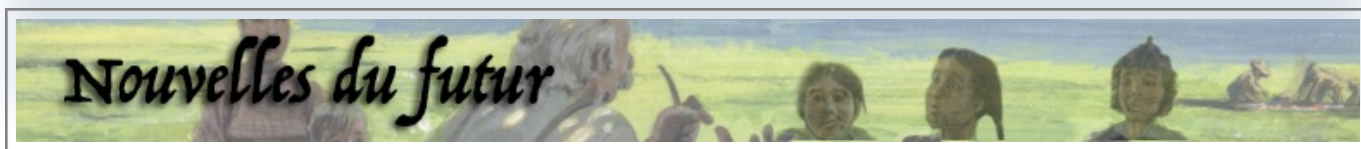
Dans la côte des Écossais, plusieurs cultivateurs ont une charrue de type anglais nommée «swing plough», sans avant-train. Il paraît qu'elle est plus légère et plus maniable.

Cette charrue a besoin d'un train de labour moins puissant et d'une main-d'œuvre moins considérable que la charrue canadienne. Deux chevaux ou deux bœufs sont suffisants comme attelage.

Le jeune William MacIntosh m'a affirmé qu'un laboureur habile et expérimenté peut assurer à lui seul le maniement de cette charrue, mais cela dépend aussi de la morphologie du terrain et de la composition des sols.

Voilà, je vous donnerai la suite une prochaine fois! Je vois venir à moi, le juge de paix.

Il ne ménage pas ses efforts: aurait-il quelques nouvelles à m'apprendre?



Ce matin, Chloé Lavoie est venue me voir. Elle avait une question pour moi: comment des papillons peuvent-ils tenir dans des cheveux?

— Certes, lui dis-je, il arrive que des papillons, entre deux courses, viennent se poser quelques secondes sur nos cheveux pour ensuite s'envoler et vaquer à leurs activités coutumières, mais, je suppose qu'il ne s'agit pas de cela, que voulez-vous donc dire au juste?

Constatant ma curiosité et fière de son effet, elle me tendit une lettre que l'un de ses correspondants lui avait expédiée. Voyez par vous-mêmes:

— «Notre habillement se compose de très peu de choses, mais de bon goût. Jeans larges avec fond de culotte au genou, les chandails se portent très longs par-dessus les jeans et, espadrilles et casquettes complètent le tout pour les garçons. Pour les filles, c'est un peu plus sexy. Elles portent des jupes courtes, des chandails bedaine, des gros souliers plate-forme et dans les cheveux, tout plein de papillons.»

— Ma foi! dis-je à la suite de cette lecture, les jeunes du futur ont de bien curieuses mœurs. Non seulement ils sont visités par des papillons qui logent dans leurs cheveux, mais, en plus, ils ont des chandails bedaine et des souliers plate-forme. Là, j'avoue mon ignorance!

— Qu'est-ce donc qu'un chandail bedaine, demandai-je à Chloé?

Elle haussa les épaules, rougit et avoua son ignorance. Elle finit par dire qu'elle poserait la question à ses correspondants: en attendant, elle espère que ces chandails ne sont pas tricotés dans de la peau d'humains!

Cette dernière remarque nous amena à nous poser la question suivante: est-ce que les gens du futur sont cannibales?

Brrr! J'ai remarqué un petit frisson lui traverser tout le corps. Elle s'en est allée, quelque peu déconfite. Pour sûr, elle tirera cela au clair!

Depuis, je suis demeuré interrogatif sur l'affaire des souliers plate-forme.

Voyez les différentes définitions du Dictionnaire de l'Académie française datant de 1835:

— PLATE-FORME en termes de Charpenterie, Pièce de bois qui reçoit le pied des chevrons du comble.

— Plate-forme de fondation, Assemblage de charpente qu'on place quelquefois sous des fondations.

— PLATE-FORME en termes de Guerre, Ouvrage de terre élevé et uni par le haut, sur lequel on met du canon en batterie.

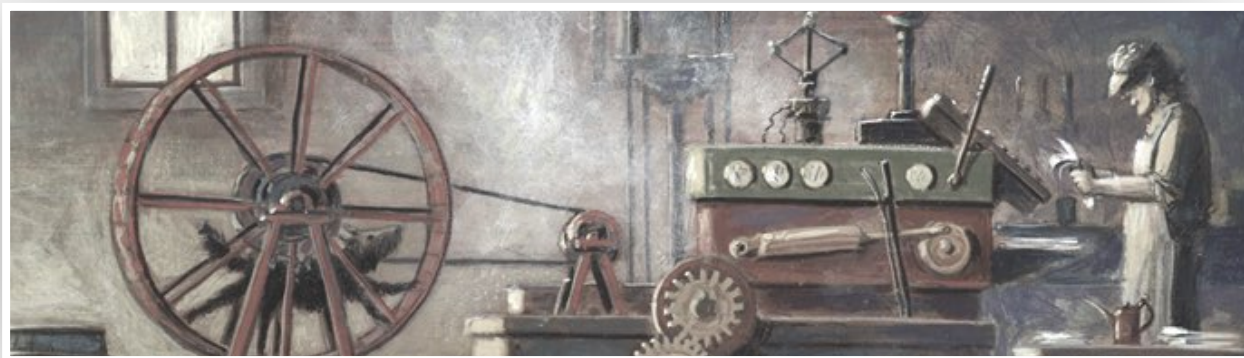
— Plate-forme de batterie, Assemblage de solives et de madriers, sur lequel on met du canon en batterie à l'attaque d'une place.

— PLATE-FORME. s. f. Couverture d'un bâtiment sans comble, faite en terrasse avec des dalles de pierre, des lames de plomb, etc. Il y a au haut de cette maison une plate-forme pour prendre l'air. On découvrait fort loin de dessus la plate-forme de ce château. La plate-forme d'un observatoire. Dans le Levant, le toit des maisons est ordinairement en plate-forme. Les plates-formes sont communes en Italie. Prendre l'air sur la plate-forme.»

Par la barbe de cent dragons! Vous conviendrez qu'il nous est vraiment difficile d'imaginer la forme que peut prendre un soulier plate-forme!

Il faut que j'en parle à monsieur Larose, le cordonnier et à Roger Lamarre, le menuisier.

Augustin Lebeau, journaliste



Faites vos paris sur le départ des glaces...

Prologue, jeudi 7 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà deux jours que ce refroidissement dure. Tout est figé par cet arrêt subi dans la nature des choses. Espérons le soleil pour bientôt. Le thermomètre s'est tenu sur la barre du 28 degrés Fahrenheit.

Ce midi, malgré le froid qui perdure, j'ai tenu ma promesse de rendre visite à Firmin Borduas, afin de poursuivre notre conversation au sujet de l'agriculture. Sur la galerie de la maison, le sage homme avait allumé une pipe et regardait la nature figée.

L'automne dernier, Monsieur Borduas a construit ce toit au-dessus de sa galerie et cela donne fière allure à sa maison.

Faut croire qu'il est en train de l'étréner. Il n'est pas coutume de voir des habitants dehors à admirer l'œuvre extravagante du frimas lorsque le travail ne l'exige pas.

Je montai les deux marches qui nous séparaient et entamai la conversation.

— Quelle bonne idée que cette couverture, lui dis-je. Nous voilà à l'abri à respirer ce brouillard frileux que la nature nous apporte.

Le silence prit une respiration. Je tirai une longue bouffée de mon cigare et la pipe de notre ami laissa échapper quelques volutes de fumée. L'homme n'avait pas encore dit un mot. Il laissa échapper un profond soupir et dit :

— Les glaces sont toujours là, m'sieur Lebeau ! Ça m'inquiète un peu. Faudrait que ça parte cette semaine. J'ai l'impression que la pluie et le soleil ont fait leur œuvre. Sinon, on risque d'avoir des inondations.

Puis, en me regardant d'un œil inquisiteur, il ajouta :

— Je suppose que vous avez pris des paris sur le départ des glaces, m'sieur Lebeau!

— Heu! Oui, en effet!

— Et vous avez misé sur quel jour ?

— Demain, lui dis-je.

—

— Y a des chances, y a des chances!

—

— Moi, je gagerais pour dimanche...! Vous prenez le pari avec moi ?

— Combien ? 50 cents, ça vous va ? lui dis-je, certain qu'il refuserait de mettre une telle somme.

— Hum ! C'est une somme... Je ne veux pas vous ruiner... Bon... D'accord... pari tenu.

Chaque année celui qui devine la journée de la débâcle se fait une somme rondelette. Pour cela, il doit avoir pris des paris avec plusieurs personnes. Chacun prévoit une journée et une heure précise.

Jusqu'à maintenant, j'ai pris 5 paris à 10 cents chacun. Je ne peux plus perdre, car ces 5 journées sont toutes passées. Si la débâcle a lieu demain, je gagne 5 fois 10 cents, sinon, je ne perds ni ne gagne. Mais, là, je viens d'ajouter 50 cents avec Monsieur Borduas.

Je peux faire un gain important : un dollar. Le salaire d'une grosse semaine de travail pour un ouvrier agricole.

J'étais à ces calculs lorsque mon hôte me donna une petite tape sur l'épaule et me dit doucement avec un air rieur et taquin :

— Inutile de faire des calculs, m'sieur Lebeau, les glaces ne partiront pas demain, elles ne sont pas prêtes. Il y a des signes qui ne trompent pas. Vous risquez seulement de perdre 50 cents et moi de ne rien perdre.

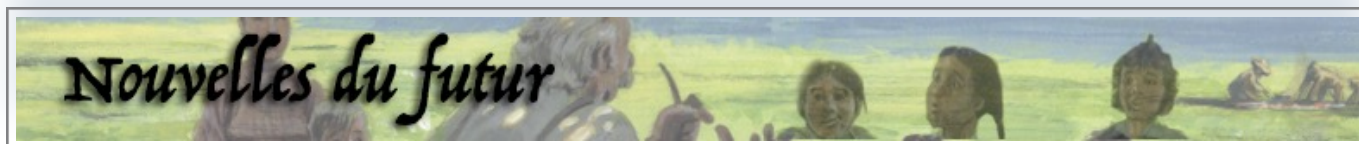
Il avait dit cela avec une telle confiance. Je décidai de profiter de ses connaissances comme d'une information privilégiée. Il y en a quelques-uns qui aiment bien parier. Ce 50 cents, je vais le reprendre ailleurs... Et même plus, beaucoup plus.

— Je dois vous quitter, Monsieur Borduas.

— Mais vous partez bien vite cher monsieur, ne devons-nous pas discuter d'agriculture et de charrues ?

— Heu ! Oui, vous avez raison, mais je reviendrai!

Me voilà sur le chemin du retour, pensif, mijotant une revanche...



Mademoiselle Jane-Edith Caldwell a une correspondante qui a une grande sensibilité. Cette demoiselle se prénomme «Laulau» et elle a un esprit droit et un cœur des plus amical.

Cette jeune demoiselle a grandement sympathisé avec Jane-Edith lorsque j'ai décrit la tentative de cette dernière de construire une télévision avec les maigres renseignements que ses correspondants du futur lui avaient fournis. Écoutez ce cri du cœur:

— «Je ne lis pas beaucoup les chroniques quotidiennes de monsieur Lebeau, heureusement pour vous! À cause de votre mésaventure, je ne voudrais pas que les vingt-deux élèves que nous sommes dans notre classe sachent que vous avez essayé de construire une télévision. Je n'ai pas honte de vous du tout! Je veux tout simplement dire qu'on ne rit pas de vous, et qu'il y ait encore plus de plaisanteries à votre sujet. Je sais que ce n'est pas agréable du tout! J'espère que vous comprenez cela, je ne voudrais pour rien au monde vous faire de la peine! Je suis énormément sincère, ne m'en voulez pas d'accord?»

— «Je suis très désolée de ce qui vous arrive à cause de la télévision. Je n'aime guère moi non plus les fin finauds! Je vais vous parler de la télévision. On la surnomme aussi la télé. On peut dire que c'est comme une boîte à image en beaucoup plus compliqué, car moi-même je ne suis pas capable d'en construire une! Il n'y a que les spécialistes qui en construisent. Vous disiez que votre autre correspondante disait que c'était un peu le même principe que regarder par une fenêtre, c'est vrai effectivement, inutile de vous dire que c'est beaucoup plus compliqué! Je vais vous parler des postes de télé. Des postes de télé sont plusieurs images que vous pouvez changer à l'aide des boutons qui sont sur la télévision ou à l'aide de la fameuse télécommande. La télécommande est une manette avec des boutons qui peut faire changer le poste de télévision ou monter le son et autre. [...]»!

Diantre! Mademoiselle Laurence. Il n'était nullement dans mon intention de me moquer de votre amie, Jane-Édith. Bien au contraire, j'essayais de montrer comment certaines explications étaient difficiles à comprendre et ne nous permettaient pas d'imaginer ni l'apparence ni le fonctionnement des objets et des inventions qui font partie de votre quotidien.

Si je vous ai blessée, chère amie, je m'en excuse et, n'ayez crainte, je suis sincère en vous disant que je considère mademoiselle Caldwell comme une personne des plus aimable et des plus respectable.

Augustin Lebeau, journaliste



Description des écoles des environs

Prologue, samedi 9 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Enfin, le vent et le soleil se sont unis contre l'épaisse couche de neige. Depuis deux jours, la neige fond à un rythme effréné. Aurait-elle peur des représailles?

Il y a de cela plusieurs semaines, je vous ai parlé d'écoles et d'instruction. Je vous ai laissé sur les commentaires de l'inspecteur Delage.

J'ai omis de vous transmettre ses commentaires sur les différentes écoles qu'il a visitées et que vous reconnaîtrez peut-être.

J'espère, chers enfants du futur, que vous me tiendrez au courant des progrès accomplis depuis ce temps.

— St-Hyacinthe-le-Confesseur:

Il y a 4 écoles dans cette municipalité où 98 enfants reçoivent l'éducation. Les résultats obtenus dans ces écoles sont médiocres, car les institutrices qui les dirigent semblent n'attacher aucune importance à leur position.

— St-Jude:

On compte dans cette municipalité sept écoles. Le nombre des élèves est de 301. Celle qui est tenue par monsieur Ephrem Tétreault a produit des résultats passables. Les six autres écoles sont mal tenues et j'ai dû recommander aux commissaires le renvoi des institutrices qui les dirigent à l'exception cependant d'une seule qui m'a paru avoir une éducation suffisante pour enseigner. Cette municipalité ne possède que deux maisons d'école convenables. Les commissaires ne s'occupent guère non plus de voir à ce que celles-ci soient pourvues de tout ce qui peut y être nécessaire.

— St-Pie:

Cette municipalité possède treize écoles, dont une protestante et douze catholiques fréquentées par 613 élèves. L'école du village dirigée par madame Beaudry présente d'assez bons résultats. Celle de la «Factorie» et celle du bas de la rivière sont aussi tenues sur un bon pied, mais la maison d'école du bas de la rivière est en mauvais état. Les

écoles dirigées par monsieur Jodoin et mademoiselle Champeau sont passables. Celle que dirige M. Bourbonnière est la meilleure de cette paroisse. La facilité avec laquelle les élèves ont répondu sur toutes les matières qui y sont enseignées est une preuve du zèle que déploie cet instituteur et de l'application de ses élèves. L'école de l'arrondissement No.10 était fermée lors de ma visite, l'institutrice qui la dirigeait étant décédée depuis quelques jours. Les quatre autres écoles sont médiocres et l'enseignement y est peu méthodique.

— St-Dominique:

Les six écoles de cette municipalité sont fréquentées par 369 élèves. Madame Godreau qui a la direction de l'école du village enseigne avec succès, et son école étant régulièrement fréquentée par 75 élèves assez avancés, j'ai conseillé aux commissaires de la mettre sur le pied d'une école modèle. L'école du 9ième rang, celles de la barrière et sixième rang font honneur aux institutrices qui les dirigent et aux élèves qui les fréquentent. Les progrès dans les écoles des demoiselles Lagassé et Rainville sont nuls, et j'ai conseillé aux commissaires de renvoyer ces deux institutrices.

— Ste-Rosalie:

Cette municipalité a l'avantage d'avoir six écoles en opération. Les deux écoles du village tenues par Monsieur et Madame Isaac Lucier sont fréquentées par 182 élèves et sont, sans contredit, les deux meilleures écoles élémentaires de mon district d'inspection. On y enseigne avec beaucoup de succès la syntaxe française, la tenue des livres et la composition. Les cinq autres écoles sont fréquentées par 175 élèves. Celle de Mlle Rosalie Galipeau ferait honneur à son arrondissement si cette institutrice donnait autant de soins à ses jeunes élèves qu'elle en donne aux plus âgés. Elle m'a promis de suivre mes instructions à ce sujet. L'école du bord de l'eau me paraît être la plus négligée de cette paroisse. Elle manque du matériel nécessaire et la maîtresse n'a pas l'instruction requise pour enseigner avec succès.

— St-Paul d'Abbotsford:

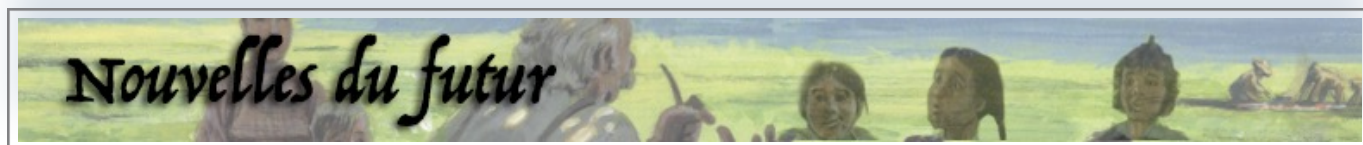
Il y a dans cette municipalité cinq écoles catholiques fréquentées par 229 élèves. Les progrès que j'ai constatés dans l'école du côté est de la montagne sont dus à la bonne méthode d'enseignement et à l'activité de Mlle Tétreault qui la dirige. Les quatre autres écoles qui sont sous le contrôle des commissaires n'offrent pas de progrès assez marqués. Il y a aussi trois écoles dissidentes protestantes dont le nombre d'élèves est de 59 soient, 30 garçons et 29 filles. De ces trois écoles, il n'y a que celle tenue par Mlle Erskine qui soit une bonne école élémentaire, celle de Mlle Crosfield n'ayant fait aucun progrès et celle de Mlle Clamont étant fermée lors de ma visite pour cause d'une maladie épidémique qui sévissait parmi un grand nombre d'enfants.

Voilà, cela suffira pour vous donner une bonne idée de la façon dont les écoles sont menées... Qu'en est-il dans le futur ? Fait-on encore de telles inspections?

Pardi! Voilà monsieur Eustache Lavoie qui frappe à ma porte.

— Vinguienne de vinguienne, m'sieur Lebeau! Il y a deux lascars qui me sont de parfaits inconnus qui viennent de pénétrer dans la maison du juge de paix. Je crois bien qu'ils étaient menottés. On dirait que nos enquêteurs ont fini par mettre la main sur les mauvais farceurs qui ont détourné le parcours de la course de raquettes.

Me voilà sur le chemin du retour, pensif, mijotant une revanche...



Ce matin, je suis allé chez monsieur Casimir, le maître de poste! Le pauvre homme était mal en point. Il avait le nez rouge et se mouchait constamment. Il toussait et parlait d'une voix grave et presque éteinte! Lorsque je m'enquis de sa santé et de l'origine de sa maladie, il me toisa avec dédain! D'une voix presque muette, il balbutia :

— Non seulement je risque ma vie tous les jours à cause des LIGNES, mais en plus, j'attrape des maladies qui viennent du futur!

— Une lettre du futur nous est arrivée avant-hier, elle sentait le camphre. Lorsqu'elle est passée par la machine à transmettre le courrier, j'ai pris froid et j'ai senti la fièvre monter en moi.

— Cette chose, en provenance du futur, s'en est prise à mes oreilles, à ma gorge, à mon pauvre nez et voilà le résultat. Je meurs, j'expire, je trépasse, je succombe, je péris, je disparaïs, je bous de fièvre. Je ne suis plus qu'un moribond. Je pense que c'est l'influenza, mais je crois que les gens du futur appellent cela la «grippe».

Quelle verve, les amis! Le pauvre homme a fini par reprendre son souffle pour ajouter :

— Et vous, monsieur Lebeau qu'est-ce qui vous arrive?

Son malheur était trop grand et je n'ai pu lui mentir. Je lui ai cependant demandé de ne rien dire de ma confidence de peur que certaines personnes mal intentionnées me conduisent à l'asile des «furieux» de Québec!

— Mais savez-vous le nom de cette curieuse maladie, me demanda-t-il avec compassion.

— D'après les renseignements que j'ai reçus de monsieur Aurigène, il s'agirait d'un phénomène temporel!

— Fichtre! Pfftt, grogna-t-il. Je préfère vivre à Prologue que de vivre dans ce siècle où les gens souffrent de maladies temporelles!

Augustin Lebeau, journaliste



Arrivée des Grandes Oies des neiges

Prologue, lundi 11 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La neige disparaît à vue d'oeil. La chaleur des nuits est étonnante et le jour, le thermomètre atteint des sommets records. Hier, il a atteint la ligne de 50 degrés Fahrenheit. Ce matin, vers 11 heures, il y était déjà, voguant ainsi vers un nouveau sommet.

Hier, lors de ma promenade matinale j'ai été distrait par des cris provenant du ciel. De magnifiques vols d'oies blanches rempissaient le ciel de Prologue.

Elles sont en retard. L'année dernière, elles sillonnaient notre ciel en date du 29 mars.

Diantre! Quelle merveille! Chaque année, à mesure que le mois d'avril progresse, les immenses volées bruyantes des Grandes Oies des neiges arrivent de plus en plus nombreuses, en provenance des aires d'hivernage de la côte est des États-Unis.

Jos, le quêteux, m'a affirmé qu'il avait déjà vu de grands rassemblements d'oies blanches alors même qu'il était au New Jersey. Il en aurait même aperçu jusqu'en Caroline du

Sud.

Ma foi! Je veux bien croire le bonhomme, mais cela me semble bien curieux.

Quoi qu'il en soit, nous aimerions connaître l'endroit où ce magnifique oiseau choisit de nidifier.

Jos Testament, l'ami de Jérôme Lagibotière, prétend que les oies blanches s'en vont nicher dans le Grand Nord, vers la terre du Groenland, l'île de Baffin, et la Baie d'Hudson.

Ma foi! Si tout cela est vrai, cela me rend l'oiseau encore plus admirable.

Imaginez le voyage!

Parfois, j'aimerais être très très petit afin de pouvoir me hisser sur le dos de l'une d'elles et faire ainsi le voyage de la côte est des États-Unis jusqu'à la terre du Groenland. Ce rêve je le fais depuis que je suis enfant et j'espère continuer de le faire jusqu'à ma mort.

Les oies blanches me donnent l'impression de suivre les voies d'eau comme un chemin tracé pour elles. Ce matin, je les ai suivies des yeux jusqu'à les perdre, à l'horizon.

La vue de cette multitude d'oiseaux, au plumage blanc éclatant, qui s'agitent bruyamment dans le décor d'un vaste ciel bleu, est certes l'un des plus impressionnants spectacles dont la nature nous fait cadeau. Je sais qu'elles se posent dans la baie « Du rat musqué » dans la seigneurie de La Chamaille. A cet endroit, il y a un marais appétissant pour elles.

Je ne saurais dire ce qu'elles mangent, mais elles semblent apprécier les mets que lui fournit généreusement ce grand marécage. Et, je ne me lasse pas de les voir ainsi bâfrer goulûment.

Tôt ce matin, j'étais au rendez-vous avec mon ami Magloire!

Nous sommes comme deux enfants devant le spectacle de ces milliers d'oies qui tombent du ciel, tourbillonnent comme des feuilles d'automne et qui, à la dernière seconde, se posent avec grâce comme si elles voulaient éviter de brouiller la surface de l'eau.

Le jeune Bernard Hamelin nous a accompagnés. J'ai tenu ma promesse. Alors que nous étions en route vers la baie «Du Rat musqué», nous les entendions rire et cacarder très fort! Parmi ce groupe de joyeuses et innocentes demoiselles, l'outarde massive fait tache comme la terre au printemps.

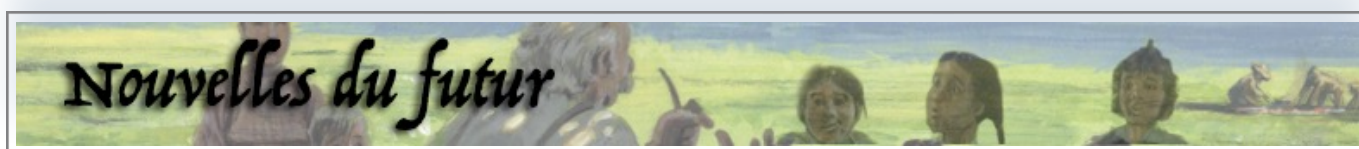
Magloire et moi aimons les voir enfouir leur tête dans la vase pour y extirper quelque festin alors que les autres jacassent et déambulent en se dandinant, alors que plus loin, aux alentours, des sentinelles, immobiles, l'œil averti, montent la garde.

Parfois, elles donnent l'impression de rigoler à une bonne blague faite par l'une d'elles où, serait-ce de nous qu'elles se moquent?

Dieu seul sait ce qui les faisait tant rire...!

Parfois, quelques bruits les épouvantent et nous les voyons, tel un vaste champ enneigé resplendissant sous le soleil, s'élever à hauteur des arbres puis, redescendre et redevenir pareil au sable blanc d'une plage.

Diantre! Quelle belle rêverie, quel beau spectacle!



On a appris que les gens du futur font des rapports d'impôts. Ils remplissent eux-mêmes un formulaire sur lequel ils indiquent combien d'argent ils doivent DONNER à ceux qui les dirigent.

Je dois vous dire que cette pratique serait très impopulaire ici à Prologue. Les gens détestent les impôts.

Certes, la plupart d'entre eux conviennent qu'il faut reconstruire le presbytère, entretenir les chemins publics et donner une éducation aux enfants, mais il ne faudrait pas exagérer... qu'on se le tienne pour dit!

Augustin Lebeau, journaliste



L'état des chemins, sujet de discussions intenses

Prologue, mercredi 13 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Hier, en fin de journée, un violent orage s'est abattu sur la seigneurie. De gros grêlons ont alterné avec une pluie torrentielle. Ce matin le soleil est revenu, comme si rien ne s'était passé. Pourtant, de mémoire d'habitant, un tel phénomène est plutôt rare en avril.

L'année dernière, c'est en date du 15 avril que le premier arrivage venant de la mer a mouillé l'ancre au port de Québec. Le vaisseau ALBION, conduit par le capitaine Bardey, était parti de Glasgow, le 23 mars 1852. Il paraît que de 1760 à 1852, aucun vaisseau n'est arrivé au port de Québec avant cette date.

L'année dernière, les hirondelles se sont montrées à Montréal pour la première fois le 17 avril et les glaces sont parties le 19 avril. Il paraît que ce spectacle est de toute beauté!

Voir voguer de gros morceaux de glace, tels des navires en partance pour une contrée lointaine a de quoi émoustiller l'imagination de nos meilleurs conteurs.

Quand partiront les glaces sur la rivière Serpentine? L'an passé, elles ont quitté le 15 avril et plusieurs s'en rappellent. Oh oui! On s'en rappelle, et surtout Marc Borduas qui est parti lui aussi avec les glaces. Le jeune homme ne fera pas le fanfaron cette année, il a eu sa leçon.

L'orage d'hier aura eu raison de la rivière. L'important, c'est qu'il ne se forme pas d'embâcle. Certes le niveau de la rivière est très élevé, mais pas d'embâcle à l'horizon.

Je ne sais si vous pouvez imaginer l'état des chemins en ce printemps hâtif.

La grande quantité de neige tombée en février et mars a rendu la tâche de l'entretien très difficile, comme l'an passé d'ailleurs. Même si les anciennes traînes, aussi nommées traîneau commun, ont déjà été les voitures les plus commodessur nos chemins de campagne peu fréquentés, elles forment des cahots dans une neige épaisse et profonde.

Quand cette neige fond, l'eau forme des flaques invisibles quelquefois si profondes qu'un attelage peut y être englouti en quelques secondes. Croyez-moi, j'exagère à peine.

Quand la neige est complètement disparue, c'est la boue qui prend le relais. Aussi, il n'est pas étonnant de voir Monsieur Donald Laprise s'inquiéter de l'entretien des chemins d'hiver.

Nous étions plusieurs au magasin général à jaser sur le jour de la débâcle et sur l'état des chemins à Prologue.

— Ça brasse le canayen, et pis ça casse les sleighs, dit notre forgeron Athanase.

— Un plan, voilà ce qu'il nous faut. Une stratégie, lance le juge de paix. Comme ça, nos chemins seraient toujours beaux.

— Ouais! et nous devrions faire de même à la grandeur du territoire. Prologue, La Gâtine ou La Chamaille, c'est du pareil au même. Des beaux chemins partout, voilà ce qu'on a besoin, ajouta Athanase.

— Parfois nous devrions prendre la charrue à neige en même temps que le rouleau. D'autres fois, le rouleau devrait suffire. Vous savez très bien que nos chemins sont trop étroits. Les chemins des côtes Sainte-Justine, Saint-Ambroise et celui de la côte des Écossais ont seulement 26 pieds de large. C'est pas assez, ajouta monsieur Laprise.

Le vieux Borduas écoutait la conversation religieusement. En fin connaisseur, il dit:

— Ouais! Et les chemins de traverse, c'est encore pire. T'es mieux de pas t'essayer à deux sur le chemin, il faut que quelqu'un recule jusqu'à la prochaine passe. J'ai déjà vu des chicanes pour savoir qui céderait le chemin. Y en a qui sont ben malcommodes, vous savez! Pis quand il vente, il faut tout recommencer. Faudrait qu'on passe la herse et le cylindre plus souvent et qu'on augmente le nombre de passes.

— Bon! Bon! Je vais en parler au maire, lança finalement le percepteur seigneurial en quittant le magasin général.

Mais le vieux Borduas désirait poursuivre la conversation. Me semble que le sujet l'intéressait, il dit :

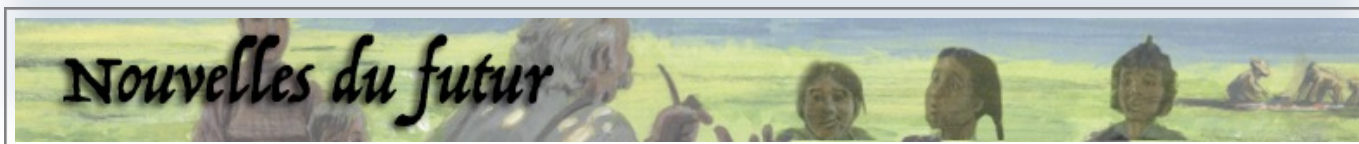
— Y a des élections dans l'air, monsieur Lebeau. Paraît que notre docteur ne se représente pas. Vous trouvez pas que notre bourgeois de juge de paix est ben avenant tout d'un coup ?

— Hum! Ouais! Et pis les chemins, c'est un bon sujet, ne trouvez-vous pas ? Monsieur Laprise semble avoir de bonnes idées. Qu'en pensez-vous ?

— Faut que je parte, monsieur le journaliste. Passez faire un tour chez moi, on poursuivra cette conversation sans témoin, me lança-t-il en regardant du coin de l'œil le forgeron.

L'homme quitta à son tour le magasin et je me promis d'aller le voir dès que possible.

Voilà qu'il est 6 heures du soir au moment où j'écris ces lignes... les glaces sont toujours là.



Hier, à l'auberge j'ai rencontré un voyageur tout à fait exceptionnel: monsieur Adolphe Marsais, un Français arrivé au pays, l'été dernier.

Il m'a dit qu'avant de venir ici, il avait des notions vagues et même fausses du pays. Il s'attendait à voir un pays malsain et arriéré en civilisation.

Depuis, que de préjugés injustes il a rejetés en connaissant mieux le pays, non seulement dans ses rapports avec les habitants, mais aussi par l'observation.

Il dit avoir trouvé un ciel pur, un climat salubre, l'industrie en progrès, le commerce développé sur une vaste échelle, les arts florissants, l'instruction répandue jusque dans les campagnes.

Il m'a raconté avoir vu un peuple religieux, hospitalier et laborieux; des terres en belle culture parsemées de fermes, d'innombrables rivières, fleuves et lacs bordés de maisons sur une longue file qui leur donne l'air d'un village de plusieurs lieues d'étendue.

Il m'a expliqué avoir observé des canaux magnifiques reliant des voies naturelles de communication par eau plus magnifiques encore, plusieurs chemins de fer ou construits ou en construction, enfin un pont gigantesque que l'on jette sur le Saint-Laurent et qui, de son avis, sera la merveille du génie humain, comme le fleuve qu'il traversera est l'une des merveilles du monde.

Il m'a avoué qu'après avoir fait ces observations ex visu et auditu, il a songé à les fixer sur papier et à les communiquer au public par l'impression.

Il veut traduire ses idées en vers légers et en refrains de couplets, car il croit que la vérité et la raison se montrent sous un aspect plus agréable quand elles revêtent une forme gaie qui n'exclut pas la philosophie du fond.

Il pense produire ces textes pour qu'un imprimeur puisse l'éditer à l'automne de l'année 1854.

Tout en me confiant cela, il n'a cessé d'écrire, dans un cahier prévu à cette fin, ses observations et ses idées.

J'avais une envie folle de lui parler des LIGNES DE COMMUNICATION.

Heureusement j'ai su retenir ma langue et ne pas dévoiler notre secret.

Cependant, l'occasion était trop belle et je lui ai demandé comment il voyait le siècle dans lequel il vivait. Nous avons parlé de sciences, de médecine, d'homéopathie, de philosophie, d'arts, etc.

Avant de partir, il m'a fait la réflexion suivante:

— Cette conversation est bien curieuse, car j'ai écrit, il y a de cela quelques jours, un poème-chanson qui traite justement du sujet. Aimeriez-vous en prendre connaissance, cher ami?

— Diantre! Ce serait un grand honneur, dis-je, avec enthousiasme.

Une fois terminée ma lecture, j'ai demandé à mon nouvel ami de bien vouloir me permettre de copier ce texte. J'ai prétexté que je voulais le reproduire dans le journal de Prologue. Tout en recopiant le texte, je n'ai cessé de penser à vous, chers amis du futur. J'avais bien une idée en tête et des projets pour vous. Avant de dévoiler mon idée, je retranscris ce poème en espérant qu'il vous plaira autant qu'il m'a plu. Le voici:

LES NOUVELLES INVENTIONS

Bien qu'à l'homme il fut défendu
De goûter le fruit de science
Vers un horizon inconnu
Son esprit chaque jour s'élance.
Dans le champ de l'Invention
Il moissonne gloire et fortune:
Entraîné par l'ambition
Qui causa sa perte,
Bientôt il atteindra la LUNE (bis)

Sans mépriser du temps passé
Les découvertes immortelles,
Les Modernes l'on éclipsé
Par mille inventions nouvelles:
Le bistouri, grâce à l'Éther
Vous taille, sans douleur aucune;
Nous roulons en chemins de fer,
Et les ballons traversent l'air,
Cherchant la route de la LUNE! (bis)

FRANKLIN, d'un bras audacieux,
Osa maîtriser le tonnerre;
Le soleil, flambeau radieux
Devint le pinceau de DAGUERRE;
De FULTON l'esprit inventeur,
Dédaignant la trace commune,
Soumit les flots à la vapeur;
Aidés par ce puissant moteur,
Nous allons monter vers la LUNE! (bis)

GALL qui, d'une savante main,
A du cerveau sondé l'organe,
Expliqua tout penchant humain,
En tâtant les bosses du crâne;
HAHNEMANN de la Faculté
Suscita l'ardente rancune;
Son génie en vain contesté
Émancipa l'Humanité,
Sous l'influence de la LUNE! (bis)

Est-il rien de plus merveilleux
Que le Télégraphe Électrique?
La distance même des Cieux
Disparaît dans son vol magique;
D'un monde à l'autre pour jamais,
Nous allons combler la lacune;
Les peuples pourront désormais
Correspondre entr'eux sans relais,
De la Terre jusqu'à la LUNE! (bis)

Qui, dans ce siècle, doute encore
Des miracles du magnétisme!
Le vil métal y devient or,
Sans l'appareil du Galvanisme ;
Son pouvoir magique, infernal,
À la mort servant de tribune,
Au fond du caveau sépulcral,
Des vivants devient le fanal;
Un jour il lira dans la LUNE! (bis)

La Table est l'agent conducteur
Vers les secrets les plus intimes.
Avec une cloche à plongeur,
Des flots on sonde les abîmes.
De caoutchouc empaqueté,
On brave la pluie importune,
Et le gaz, dans l'obscurité,
Du jour remplace la clarté,
En l'absence du clair de LUNE (bis)

Enfin l'art le plus raffiné
Corrige et calque la nature;
Le Petit-maître suranné
Se fait une jeune figure;
La laide, avec des cheveux gris,
Devient une piquante brune;
Le fard a ses appas flétris
Des roses rend le coloris;
C'est le Soleil après la LUNE! (bis)

A. Marsais.

— Ce poème m’a fait réfléchir à la réelle importance de toutes ces inventions (le bistouri, l’éther, les chemins de fer, les ballons qui traversent l’air, le télégraphe électrique, le magnétisme, le galvanisme, la cloche à plongeur, le caoutchouc , le gaz , les cosmétiques..etc.); de ces nouvelles théories et pratiques médicales (Samuel Hahnemann et Franz-Joseph Gall); de ces hommes ingénieux (Benjamin Franklin, Robert Fulton, Jacques Daguerre).

Il est merveilleux de parler ainsi de l’évolution du monde à travers un poème.

— Ouais! À chaque siècle, une évolution, sa science, ses inventeurs, ses détracteurs, une certaine idée du futur alors, je me questionne. Dans quels termes poétiques nos correspondants du futur pourraient-ils décrire l’évolution de leur monde. Quels hommes, événements et inventions sont dignes de mention.... vu que vous avez déjà MARCHÉ SUR LA LUNE?

Quel poème pourriez-vous composer sur le sujet ?

Il serait heureux que vous vous serviez de la forme utilisée par mon ami Alphonse et que vous me décriviez l’évolution de votre siècle dans les différentes sphères d’activités humaines. Vous qui avez le regard tourné vers les étoiles et autres galaxies où poserez-vous le pied, où le futur vous conduira-t-il?

Certes! Cela suppose que vous connaissiez votre monde: cela suppose que vous connaissiez aussi le passé.

Augustin Lebeau, journaliste



Langage coloré et plutôt particulier

Prologue, vendredi 15 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, le vent s'est levé de travers : impétueux et malcommode comme un enfant prêt à faire un mauvais coup. Toute la journée il a tourbillonné avec force à tel point que j'ai cru que j'allais être emporté. Les hommes et les bêtes avaient peine à avancer.

Ce matin, lors de ma promenade quotidienne j'ai rencontré le bonhomme Gadouas qui demeure à l'extrémité ouest de la côte Sainte-Justine, près du marécage du Chaudron. Il était accompagné de sa très jolie fille Léonne. Devant tant de beauté, je n'ai pu m'empêcher de dire :

— Votre beauté a de quoi rendre jalouses les plus belles journées du printemps, m'zelle Léonne.

À ce compliment, elle devint rouge comme une pomme et me dit :

— Vous me confusionnez m'sieur l'écriveux!

— Que faites-vous donc par ici, si loin de votre terre, dis-je, histoire de retenir un peu plus longtemps ce soleil matinal!

Elle ne put répondre, car son père, que mon petit jeu devait exaspérer, prit la parole avant qu'elle n'ouvre la bouche.

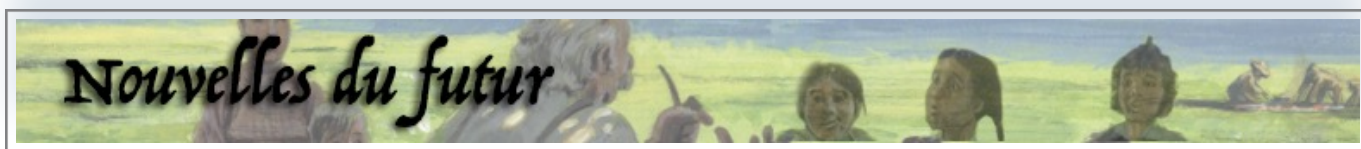
— C'est ben vrai qu'on a fait toute une trotte, m'sieur Lebeau. J'm'en vais crie un minotte de barlé chez l'marchand, me lança agacé, le père Gadouas! Pis vous, que cé que vous vernaillez alentour? C'est-y que vous avez à avocasser quelque part?

Sans attendre ma réponse, il dit à sa fille :

— Assez jaspiner, Léonne donne un coup de fouette à not'e jument «Balancine», y a à faire et pis tu dois bardasser à not'rtour à la maison!

— M'sieur Lebeau, c'est pas que je veux être en gribouille avec vous, mais je dois faire mes commissions, finit par dire la belle Léonne! Hue! Hue, Balancine! Dia...Dia!

L'équipage a pris le chemin du magasin général me laissant à mes pensées!



M'est d'avis que les gens du futur ne comprendront pas la moitié de cette conversation. Le langage des gens d'ici est parfois bien coloré et les expressions pour le moins particulières.

J'imagine que de telles expressions n'ont plus cours dans le futur et que les gens conversent en faisant bon usage du français!

Nous avons appris, de source sûre, qu'il arrivera un malheur à notre beau village. De jeunes correspondants ont fait une enquête dans les livres anciens et n'ont pas trouvé de référence au village Prologue et à sa seigneurie.

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Probablement que le nom de notre village a changé... Ou qu'un feu, pareil à celui qui a failli ravager toute la ville de Montréal, il y a de cela quelque temps, a détruit les preuves de notre existence... ou qu'un riche marchand anglais a acheté la seigneurie et l'a changé de nom! Ou... que nous avons été annexés aux États-Unis... ou... je ne sais quoi...!

Sainte-Picouille ! Je n'avais jamais pensé que cela pouvait être possible.

Mais, nous laisserons quand même des traces. En effet, ne correspondons-nous pas avec des jeunes qui existent vraiment puisqu'ils nous répondent ? Aurions-nous fait un bond temporel ? Tout le village en même temps ?

Augustin Lebeau, journaliste



La mystérieuse affaire de l'étang des chats noyés (1)

Prologue, dimanche 17 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

De froide qu'elle était, la pluie est devenue chaude et douce. Elle s'entête maintenant à répandre ses bienfaits sur la couche de neige qui se volatilise presque à vue d'oeil. Bientôt la terre reprendra tous ses droits.

Aujourd'hui, il faut que je vous instruisse d'une affaire bien mystérieuse.

Ce cas singulier, dans les annales de Prologue, a débuté il y a de cela une dizaine d'années. En effet, depuis dix ans, des chats sont retrouvés dans des poches de jutes, noyés par on ne sait qui!

Certes, il nous arrive de retrouver, en certaines saisons, quelques dépouilles d'animaux n'ayant pu se mettre assez tôt à l'abri des caprices de dame nature.

Mais, ces incidents sont rares, car nous savons tous que les animaux sont dotés d'une intuition extrême qui les renseigne bien avant nous de la tournure des événements. Mais, contre la bêtise humaine, l'intuition animale n'est pas toujours suffisante.

Toujours est-il que l'année dernière, le jeune Henry-Firmin McLean est venu me voir pour discuter de l'affaire qui nous occupe aujourd'hui.

C'était, je crois, le 2 novembre 1852. Si je me souviens bien, il y avait eu, cette journée-là, une chute de neige intermittente.

Eustache Lavoie avait fait l'annonce du dernier voyage de l'Anabelle à Montréal, avant que l'hiver ne vienne figer toutes choses dans la seigneurie.

L'affaire était grave, car Henry-Firmin, qui adore voyager, avait refusé d'être du voyage.

Il était trop occupé à traquer le malfaisant qui noyait des chatons dans l'étang «des Chats Noyés» appelé par certains, l'étang «de l'irlandais».

Cet étang est localisé sur la terre de son père, à la limite des seigneuries Prologue et de La Chamaille, tout près d'une petite chute.

Henry-Firmin m'a alors raconté comment, avec quelques-uns de ses amis, il avait monté la garde une bonne partie de l'été et de l'automne sans jamais parvenir à mettre la main au collet du malotru.

Je me souviens l'avoir alors interrogé sur les motifs de sa conduite. Son regard s'était enflammé tout naturellement et j'y ai vu la lumière de l'amour fraternel.

Imaginez! Il avait fait la promesse à sa sœur Susannah, réputée être très sensible à la cause du bien-être des animaux, de faire cesser ces méfaits, quoiqu'il lui en coûte.

Je disais donc qu'il avait observé les lieux des jours durant sans jamais apercevoir l'inconnu.

Il a même conçu un système ingénieux d'appels de sifflets. Je crois que plusieurs enfants du village ont participé à cette chasse à l'homme.

En effet, je me suis laissé dire que, Édith Desrosiers, Paulin Larose, Chloé Lavoie et même Bernard Hamelin ont surveillé les lieux, tour à tour, sans jamais rechigner, se plaindre des moustiques ou bien encore de l'engourdissement du corps qui ne manque pas de se produire lorsque nul mouvement ne vient distraire les muscles.

Diantre! Je n'aurais pas voulu être celui à qui, Édith Desrosiers, réservait les petits cailloux qu'elle lance si adroitement avec sa fronde.

Non plus que je n'aurais voulu être celui qui, sous l'action de Paulin Larose, devait recevoir en plein visage un plein panier de bouses de vache.

Je me souviens que le juge de paix avait fait enquête, mais, sans résultat.

Cela s'est donc passé l'année dernière.

Cette année, j'ai pu observer une curiosité: le va-et-vient de plusieurs animaux sur les lieux du crime.

Pardi! Je sais que cela peut sembler difficile à croire pour tous ceux qui prétendent que les animaux n'ont pas de pensée distincte.

Certes, vous n'ignorez pas que je ne suis pas l'un de ceux-là! Au contraire, je crois que les animaux ont une certaine intelligence et qu'ils savent communiquer entre eux.

Toujours est-il que j'ai observé, tout au cours de l'été et de l'automne, les mouvements étranges et étonnants d'une bande d'animaux commandée, à mon avis, par Chaconne, la chatte de madame Mathilde, l'épouse du juge de paix.

J'ajouterai que cette chatte est assez singulière et que ce n'est pas la première fois qu'elle me surprend.

Bonté divine! L'on me dirait qu'elle écrit, comme sa maîtresse, que cette bizarrerie m'amuserait plus encore qu'elle ne m'étonnerait.

Chaconne était souvent accompagnée par Papino, le chien d'Henry-Firmin.

À cela, je ne vois aucun prodige puisque ce chien accompagnait son maître alors même qu'il faisait le guet près de l'étang. Il lui était donc familier de se retrouver dans ces lieux.

Je pourrais dire la même chose de Cramoisi, la chienne de la petite Édith Desrosiers. Ensemble elles pouvaient passer des heures sans sourciller et presque sans respirer.

Cependant, je fus époustouflé la première fois que j'ai aperçu Collerette, la taure de madame Marie-Louise Beaulieu. Que faisait-elle là, si loin de chez elle?

Plus étrange encore, Tancrede, le canard préféré de notre bonne habitante, se retrouvait immanquablement juché sur le dos du gros animal.

J'ai même dû ramener la taure chez m^{me} Beaulieu à plus d'une reprise, croyant qu'elle s'était enfuie ou bien encore égarée.

Et que dire de la présence de Porto, le cochon... groin... groin... de Léon Simard, le plus gros habitant de Prologue.... l'homme s'entend, pas le cochon!

Sans parler des comportements étranges de ma Houpette qui, lorsque je la sortais, me conduisait inlassablement de ce côté de la seigneurie. Et là, je ne parle pas des occasions qu'elle y soit allée d'elle-même, s'étant savamment libérée de son enclos.

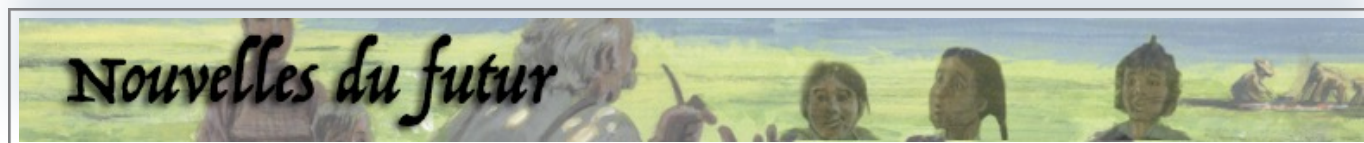
Que dire, de la présence incongrue de Voltaire, le coq de mon frère, Désiré. Il est bien vrai que ce coq se retrouve parfois dans des endroits insolites, comme dans l'église, mais vous conviendrez que parvenu à l'étang des Chats Noyés, il se trouvait bien loin de son gîte.

Vous dire comme tout cela m'a secoué. Imaginez, des animaux qui font enquête et qui font le guet! Par la barbe de mille dragons! Si je ne l'avais vu de mes yeux vu, j'aurais traité quiconque aurait osé m'en parler, de fanfaron, de fin finaud, de snaurauds!

Cependant, soyez certains que je n'irai pas me vanter de mes observations à qui que ce soit dans la seigneurie de peur de passer pour un fou. Et bien, voilà qu'aujourd'hui, en ce dimanche matin, devant le parvis de l'église, les uns et les autres jasant de l'affaire.

Il paraît que le juge de paix a arrêté le coupable. Patience! Je vous raconterai cela dans une prochaine chronique.

À suivre...



Ovide Polnsky est toujours très heureux de correspondre avec des jeunes du futur.

Il aime raconter comment le temps et la vie s'écoulent à Prologue. Malgré le travail et la fatigue, il prend le temps d'expliquer à ses correspondants ses allées et venues sur la ferme de son oncle Georges.

Il m'a fait l'honneur de me laisser lire la lettre qu'il allait porter à monsieur Casimir.

Cette lettre est adressée à messieurs Christopher et Miguel. Elle m'a semblé digne de mention, car il est évident que le jeune Polonais y a mis son cœur, son âme et toute sa connaissance du temps des sucres.

Voyez par vous-même:

— « Tordbine »! C'est pas croyable comme le temps passe vite quand le printemps arrive. Excusez-moi de ne pas vous avoir répondu plus tôt.

— Depuis plus d'une semaine, on ramasse l'eau d'érable à longueur de journée. C'est pas une sinécure, croyez-moi. On rentre à la maison à la grosse noirceur, complètement fourbus.

— Je suis tellement fatigué que je ne peux même pas tenir ma plume.

— Aujourd'hui, on prend congé. Ça ne coule pas. Je pense que le temps des sucres est bien fini. C'est une bonne chose parce que ça me laisse un peu de temps pour répondre à mes correspondants!

— Laissez-moi vous raconter comment ça se passe ici pendant le temps des sucres. Les raquettes aux pieds, on va d'arbre en arbre et on verse l'eau des buckets dans un seau. Puis, on va vider le seau dans la tonne. La tonne est solidement fixée sur une sleigh qui est tirée par un cheval.

— À la ferme nous avons deux chevaux : Bill le tranquille et Boulé «l'énarvé». On les attelle chacun leur tour, parce que c'est un travail très difficile de traîner la tonne pleine d'eau, dans la neige qui nous monte jusqu'au ventre. Là, j'exagère à peine!

— Au bord du bois, à l'abri d'une talle de pins, on a construit un petit shack avec un apprentis pour le bois de chauffage. C'est là que mon oncle Georges fait bouillir l'eau d'érable pour fabriquer le sirop, pendant qu'Eustache et moi courons l'eau.

— Le samedi, quand il fait beau, mes cousins viennent nous aider.

— C'est ma tante Alice qui finit le travail, à la maison. Elle fait bouillir le sirop pour en faire du sucre du pays. Un beau sucre doré qu'elle fait prendre en pain d'une livre dans des moules en bois. Râpé sur mes fameuses crêpes du samedi matin, avec un peu de crème fraîche, c'est un pur délice... presque un péché de gourmandise! »

Ma foi! monsieur Polansky, dis-je en lui remettant sa précieuse lettre, voilà une lettre qui informe et qui est chaleureuse!

M'est d'avis que vous savez y faire pour intéresser vos correspondants du futur.

Augustin Lebeau, journaliste



La mystérieuse affaire de l'étang des chats noyés (2)

Prologue, mardi 19 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà que l'opération fonte des neiges prend un répit. Les ouvriers affectés à ce travail ont délaissé le chantier. Le soleil nous a quittés pour d'autres cieux et la chaleur aussi. Le thermomètre se maintient sur la ligne de 30 degrés Fahrenheit.

Aujourd'hui, j'achève de raconter l'affaire de l'étang des Chats Noyés.

Je vous ai laissé sur une histoire suspendue, attachée par une ficelle invisible à mon esprit. Je terminais donc, en vous disant que le juge de paix avait arrêté le coupable. Je vous raconte.

Il paraît que l'enquête a été menée, en partie, par des élèves qui correspondent avec nos habitants.

D'ailleurs, certains d'entre eux avaient été questionnés sur cette affaire. On leur a demandé s'ils connaissaient un bonhomme demeurant sur l'île-aux-fermiers, dans une vieille cabane de bois rond et s'ils connaissaient une personne prénommée Éloïse.

La première difficulté rencontrée par le juge de paix fut celle de l'anonymat de la lettre qui dénonçait le malotru.

Fallait-il prêter foi à de tels commérages? Il s'est posé cette question d'autant plus facilement que personne, ici à Prologue, n'était au courant qu'un homme avait construit une cabane sur l'île-aux-Fermiers.

Pourtant, il n'y a qu'un mince secteur boisé sur cette île communale et, à l'automne dernier, il n'y avait nulle trace de bâtiment.

C'est Trefflé Bellerive, le passeur, qui est en charge d'arpenter l'île, à la fermeture de la commune. Cela, de manière à éviter qu'une bête n'y demeure tout l'hiver.

Donc, s'il y a eu construction de cabane, et c'est le cas, cela n'a pu se faire qu'après le passage du «passeux».

Il est vrai que nous avons eu beaucoup de neige cet hiver et que la cabane a pu facilement être cachée à notre observation, enfouie sous la neige durant tout l'hiver.

Diantre! Vous aurez deviné qu'une fois le coupable arrêté et, connu le lieu de sa résidence, tous ont voulu voir de quoi il retournait.

Heureusement, les glaces craquent de toute part et la débâcle est à la veille de se produire. Donc, les habitants sont prudents et ne s'aventurent pas sur La Serpentine.

La plupart d'entre nous ont à l'esprit la mésaventure du jeune Borduas, l'année dernière. Le pauvre était parti à la dérive sur un gros morceau de glace qui s'était subitement détaché et il s'était retrouvé, à demi mort, à des lieues de Prologue.

Revenons à nos moutons! Je disais donc que plusieurs indices ont mené notre bon juge de paix au coupable: un poème, des bouts de vieux vêtements, un chapelet à l'endos duquel était inscrit le prénom d'Éloïse, prénom qui se retrouve également sur une pierre tombale dans la vieille partie du cimetière.

Tous ces articles (sauf la pierre tombale, s'entend) ont été déposés à la porte du juge de paix, accompagnés d'une lettre anonyme.

Tout cela était apparu quelque peu farfelu à notre bon juge. Certes, il devait être difficile de prêter foi à des propos diffamants signés de la main d'une sorcière russe.

La journée même, le juge de paix est venu me voir pour converser des Lignes de Communication.

Il désirait savoir s'il était possible que des gens du futur puissent être transportés jusqu'à nous par la machine spatio-temporelle.

Il désirait également savoir si les habitants de Prologue m'avaient déjà parler d'une sorcière russe, d'une certaine Éloïse et d'une cabane à l'île-aux-fermiers.

Il m'a posé toutes ces questions sans jamais m'expliquer la raison de ses inquiétudes, ni même la nature de son enquête.

Il est reparti, heureux de savoir que les Lignes de Communication étaient étanches et ne laissaient passer que les lettres: heureux de savoir qu'il n'y avait aucune sorcière russe qui sillonne les environs de Prologue à moins, que ce ne soit la quêteuse Marie-Quatre-Poches qui cherche à impressionner les pauvres habitants qui manquent un peu de génie.

Pourtant, avons-nous conclu, dans la saison froide, les quêteux sont tous à l'abri, au chaud et, il est rarissime d'en voir arriver un dans nos contrées si ce n'est, en guenilles et affamé.

Un élément a cependant mis «la puce à l'oreille» de monsieur Laprise: la description d'un homme qui avait une démarche particulière à cause d'une jambe de bois.

Il s'est rappelé avoir vu passer une ombre furtive, qui clopinait fortement. Elle s'était dirigée vers l'île-aux-fermiers. Il n'y avait pas prêté attention, mais la lettre anonyme accusait cette ombre: il ne pouvait plus fermer les yeux.

Il s'en est allé, par un beau matin, près des installations du passeur. Avec Trefflé Bellerive, il a arpenté le rivage pour déceler des traces.

Ce matin-là, une surprise les attendait; les traces fraîches d'un homme qui n'avait qu'une jambe. Ils ont suivi la piste comme deux chiens de traîneaux expérimentés.

Ils sont allés ainsi jusqu'à l'île-aux-fermiers. Les pistes menaient droit au petit boisé où, en saison, les animaux vont chercher ombrage et refuge. Ils y ont découvert une petite cabane de bois rond qui ne pouvait guère laisser entrer qu'un homme. Et là, ils ont vu, un pauvre vieillard, malade, gémissant sur une paillasse de branches de sapin. Il correspondait parfaitement à la description:

— «C'est le mari d'Éloïse. Il habite sur l'île aux Fermiers dans une petite maison de bois où tout est sombre. L'homme a une jambe de bois, vous saurez le reconnaître».

Dans l'une de ses mains tremblantes, il tenait un papier sur lequel était écrit un curieux poème:

«Si tu n'arrêtes pas
De noyer des petits chats,
Bêtes mystérieuses de l'au-delà,
C'est là que tu iras
Oh oui, tu iras là!
Un nouveau sort tu auras,
Et tu n'en reviendras pas!»

Kakdiellarebiat!

Le vieil homme délirait, en proie à une forte fièvre. Trefflé Bellerive est demeuré près de lui, le temps que le juge de paix aille chercher du secours.

Monsieur Laprise m'a confié avoir vu, près de la cabane, toute une bande d'animaux qui semblaient surveiller le bon déroulement de l'affaire. Il se souvient s'être fait la réflexion que ces bêtes étaient bien loin de leur grange, mais, comme toute cette affaire était étrange, cela ne l'a pas étonné outre mesure.

Il est revenu avec Jérôme Lagibotière et son traîneau à chiens. Ils ont déposé le vieillard sur le traîneau et l'ont mené en toute vitesse chez le docteur Harris.

Notre coupable se dénomme Alcide Dubois. C'est le vieux Firmin Borduas qui l'a reconnu. Il nous a confié que le pauvre homme était devenu fou après la mort de sa femme, Éloïse.

Il paraît que cette dernière est décédée dans des circonstances mystérieuses.

À cette époque, le bonhomme Dubois, qui n'acceptait pas la disparition de sa femme, était allé jusqu'à consulter des personnes qui se disaient voyantes.

Ces personnes l'ont conforté dans sa folie à savoir: chercher à communiquer avec l'esprit de la défunte.

Un certain Baptiste Métraille dit que le «Filoute» était allé jusqu'à le déposséder de tous ses biens et de toutes ses ressources.

Il y a de cela de nombreuses années, Alcide Dubois était un habitant prospère de la seigneurie de La Vadrouille. Il demeurait près de l'anse à l'Échouage et il avait la réputation d'être un homme austère et très superstitieux. Malgré ses richesses, il prétendait n'avoir qu'un seul trésor dans la vie: son épouse Éloïse.

Le docteur Harris l'a soigné et vite remis sur pied. Mais le pauvre homme n'a cessé de délirer et de parler d'une certaine sorcière russe qui lui aurait jeté un sort.

Imaginez, il croyait qu'il devait noyer des centaines et des centaines de chatons pour qu'un jour, Éloïse lui revienne.

Mademoiselle Harris, qui a veillé sur lui pendant des nuits, m'a confié que le vieil homme est convaincu de la nécessité de sa mission et, qu'il faut trouver une solution pour l'empêcher de continuer son œuvre malfaisante.

C'est madame Pauline Lemieux qui a trouvé la solution. Elle est allée discuter de l'affaire avec Jos Languille.

Il faut que je vous dise que Jos Languille est connu à des lieues à la ronde.

Il y a donc de fortes chances pour que le bonhomme Dubois le connaisse également et se rappelle que notre quêteux est capable de jeter des sorts, mais qu'il a surtout la réputation de neutraliser les sorts des autres.

Après une rencontre au sommet, pour reprendre l'expression du seigneur Gonzague Prologue, nous avons convenu que nous organiserions une petite séance au cours de laquelle, Jos Languille casserait le mauvais sort.

Mais, il fallait d'abord que notre bon quêteux soit reconnu par le vieillard.

Madame Pauline ne s'était pas trompée. Le vieil Alcide a écarquillé grand les yeux à la vue de Jos Languille. Non seulement il le reconnaissait, mais il connaissait sa réputation. Le moment était propice et nous l'avons saisi.

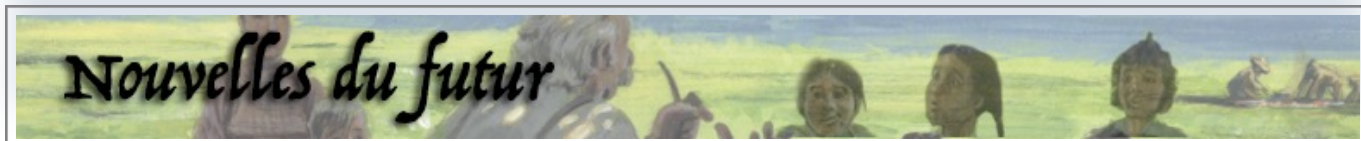
La petite séance s'est terminée par une promesse solennelle. Alcide Dubois cesserait de noyer de pauvres chatons innocents.

Dorénavant, il veillera au bien-être des jeunes chatons et sera en charge d'entretenir l'étang des Chats Noyés jusqu'à la fin de ses jours.

Une dernière chose, l'homme n'est pas totalement délivré de sa folie, car depuis, tous les chatons dont il s'occupe se dénomment Éloïse.

De son propre chef, il a tenu à faire des excuses publiques lors de la prochaine messe dominicale.

Quelle affaire, mes amis, quelle affaire! Il est étonnant et très triste de voir à quel point la perte d'un être cher peut bouleverser la vie des gens.



Madame Pétronille Papineau est venue me voir en brandissant bien haut la troisième lettre de mesdemoiselles Sommer et Christiane.

Pour elle tout est maintenant clair: la condition des femmes est bien meilleure au XXI^e siècle et, l'action des femmes de notre époque y serait pour quelque chose.

Malheureusement, rien n'est parfait dans la vie et il en est de même dans le futur. Voyez la magnifique réponse de ses deux correspondantes:

— «Wow! Nous ne savions pas que vous vous intéressiez à la situation de la femme au 19^e siècle. Votre résumé du livre de Margaret Fuller est très émouvant.

— Il faut dire que nous n'avons plus beaucoup à nous soucier de cela aujourd'hui.

— Par contre, nous sommes d'accord avec vous. Les femmes devraient avoir le droit de voler de leurs propres ailes, sans être sous l'influence des hommes. L'histoire de celle qui est allée étudier à l'université déguisée en homme témoigne d'un tel acte.

— Figurez-vous que vos espoirs n'étaient pas vains. Nous avons fait beaucoup de chemin. Tenez, en 1875, le premier baccalauréat fut décerné à une femme. Puis, en 1940, les femmes obtiennent le droit de voter aux élections provinciales du Québec.

— En 1993, une femme est devenue la première ministre pour la première fois dans le pays. Il y a aussi quelques personnages importants, tels que Marie Curie, qui a reçu un prix Nobel en physique et en chimie (un titre très renommé), Julie Payette, la première femme canadienne à aller dans l'espace et Jane Goodall, une spécialiste des chimpanzés dont les exploits sont reconnus à travers le monde entier.

— J'ai trouvé sur internet qu'il va vous falloir une trentaine d'années avant que la première canadienne puisse obtenir un diplôme en médecine (Dr Augusta Stowe-Gullen, en 1883). Nous sommes désolées pour Mme Harris. Nous souhaitons qu'elle continue de lutter tout en restant heureuse.

— Non, ces discussions ne sont pas tout à fait éteintes au XXI^e siècle. Toutes les femmes ne sont pas «libres». C'est plutôt les coutumes religieuses qui les retiennent, ou le fait qu'elles vivent dans un pays du tiers monde, pauvre, extrêmement chaud ou froid, ou la survie est plus importante que l'éducation.

— C'est aussi une question d'argent. Aller à l'université, ça coûte de plus en plus cher. Mais il y a toujours celles qui luttent pour la cause des femmes partout dans le monde.»

Pardi! Madame Pétronille, ces deux jeunes filles sont comme des perles fines!

M'est d'avis qu'elles sont bien au fait de la situation des femmes à leur époque.

Diantre! dis-je encore éberlué par tant de sensibilité et d'intelligence, j'admire cette lucidité qui leur fait observer que le sort des femmes n'est pas le même partout dans le monde et qu'il est dépendant aussi des conditions de vie, de la religion et de la richesse.

Par la barbe de mille dragons! Cela me donne le goût de correspondre également avec les écoliers du futur.

Peut-être l'an prochain... qui sait! En attendant, je vous laisse sur une réflexion philosophique de mademoiselle Christiane:

— «Est-ce que j'aime vivre en 2004? C'est comme si je vous demandais, Mme Papineau, si vous êtes contente au XIX^e siècle. Je suis heureuse de vivre dans une famille qui m'aime avec mes amies et les simples plaisirs de la vie. Je crois qu'avec ça dans nos bagages, on peut réussir à vivre dans n'importe quelle époque.»

Voilà l'expression d'une belle sagesse... mais, qu'est-ce que le «TIERS MONDE»? Est-ce que le monde, dans le futur, se divise en trois parties économiquement différentes?

Est-ce que mesdemoiselles Sommer et Christiane sauraient aussi éclairer nos lanternes à ce sujet, madame Papineau?

— Soyez assuré, m'a-t-elle répondu, que je poserai cette question à mes correspondantes et que je vous ferai part de leur réponse dans les plus brefs délais.

Chère amie, j'attends cette réponse avec impatience et curiosité et j'imagine qu'il en sera de même de la part de tous nos fidèles lecteurs.

Augustin Lebeau, journaliste



Excité d'avoir roulé Léon Simard avec le départ des glaces

Prologue, jeudi 21 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ils se sont remis au travail. Le soleil est revenu et une chaleur délicieuse s'est étalée sur la vie qui commence à germer sous le peu de neige encore présente. Le thermomètre a atteint la ligne de 54 degrés Fahrenheit.

Hier, LE MIRACLE que j'attendais s'est produit. Un bruit sourd et prolongé en provenance de la Serpentine s'est fait entendre.

Toute la population s'est ruée vers la rivière afin de voir ce spectacle naturel. Les glaces brisées, en mille miettes, flottaient sur la rivière.

Partaient ainsi vers le fleuve, les souvenirs éphémères des activités hivernales des gens de Prologue.

Je dois vous avouer que je n'ai jamais été aussi content de perdre 50 cents. Je me suis d'ailleurs empressé de donner les pièces dues au vieux Borduas.

— Voilà monsieur Borduas, vous les avez bien mérités ces 50 cents!

Je me suis ensuite dirigé sur-le-champ vers Léon Simard. Et j'ai tendu une main ouverte comme le ferait un quêteux, prêt à recevoir l'aumône.

Sauf que je ne réclamaï pas l'aumône, mais la somme qui m'était due.

Et oui, vous avez deviné. J'ai parié avec Léon Simard sur le jour du départ des glaces. Et j'ai parié une forte somme, en fait, beaucoup plus que je n'aurais dû. Après tout, 15 dollars, c'est énorme pour une gageure. Mais ce n'est pas tout.

Léon Simard est très orgueilleux et il rêve depuis longtemps de me rabattre le caquet, de m'humilier en public.

J'ai donc profité d'une situation favorable pour joindre au pari d'autres conditions qui feront le bonheur du jeune Étienne Simard, le mien et celui de Vitaline et de bien des gens.

Je suis tellement excité à l'idée d'avoir «rouler» Léon Simard avec le départ des glaces que j'ai oublié de vous parler de la fête de Saint-Marc.

Cette fête inaugure vraiment le printemps. S'ensuivra pour nous, toute une série de processions qui se poursuivront jusqu'à la Fête-Dieu.

J'aime beaucoup cette période de l'année où les gens se regroupent en procession et vont de croix de chemin en croix de chemin, chantant leurs litanies et faisant leurs prières.

Ce matin, une messe spéciale a été chantée pour demander le concours de la Providence en vue des semailles, car monsieur le curé choisit toujours ce jour pour faire la bénédiction des semences.

Les habitants ont apporté leurs grains à l'église pour les faire bénir. Les uns avaient mis les différents grains dans un petit sac de papier alors que d'autres ont mis leurs grains dans différents sacs pour ne pas les mélanger.

Comme dit Marc Borduas : «c'est chacun sa croyance!»

Pour ceux qui n'ont pu assister à l'office, monsieur le curé Chandonnay a rempli un petit panier de grains bénits qu'il a ensuite posé sur une table dans le chœur de telle sorte qu'ils puissent venir à l'église chercher leur poignée.

Cela fait partie de nos coutumes et je crois bien que c'est l'une des plus belles coutumes qu'il m'ait été donné de voir.

Les grains bénits attirent la protection divine et assurent une bonne récolte.

Ainsi, avant les semailles, l'habitant mêlera les grains bénits aux autres grains avant d'ensemencer sa terre.

Certains habitants de Prologue croient qu'il est préférable que ce soit l'un de leurs enfants, «un petit resté pur», qui soit chargé de les mettre en terre.

D'autres répandent à la volée les grains bénits dans les champs déjà ensemencés.

Les habitants qui n'avaient pas labouré leur terre à l'automne dernier ont étendu du fumier, du moins pour ceux qui en avaient.

Dans les jours qui viennent, les retardataires devront faire un labour profond qui fera pénétrer le fumier qu'ils viennent d'étendre.

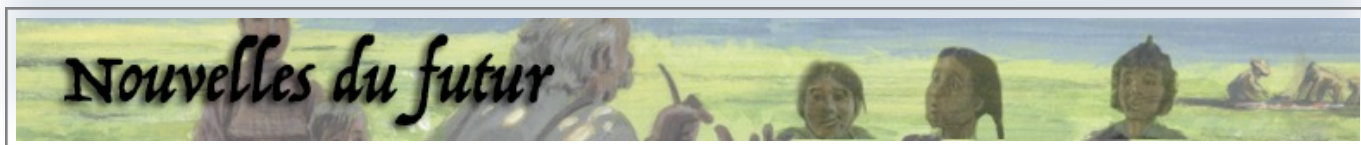
Ceux qui ont labouré à l'automne auront à herser avant de semer en mai.

Changement de propos! Il paraît que la récolte d'eau d'érable a été très bonne pour tous ceux qui ont entaillé leurs érables à la mi-mars.

Plusieurs ont fabriqué jusqu'à 200 livres de sucre. C'est le seul sucre que la majorité des habitants de Prologue consomment.

Les dernières coulées des deux premières semaines d'avril ont servi à fabriquer un sirop qui servira dans la confection des confitures et des fruits confits.

Il paraît même que la veuve Bernier, cette vieille sorcière, en tire un vinaigre qui serait supérieur, de l'avis du seigneur Prologue qui l'a goûté, aux meilleurs vinaigres d'Europe.



Paulin Larose se promène partout dans le village et répète une histoire que Samuel lui a racontée. Chaque fois, il se roule par terre et rit tellement que les yeux lui coulent.

Je dois avouer qu'elle m'a bien fait rire moi aussi.

La voici : pour différencier la tête et la queue d'un vers de terre, il faut le chatouiller au milieu et bien observer. Le bout qui rit c'est la tête.

Héhé! Le bout qui rit c'est la tête!

Maintenant, des nouvelles de madame Pétronille.

Voyez sa réponse à la question posée par ses correspondantes, mesdemoiselles Mélyna, Karine et Joanie.

— «La réponse à votre question concernant mes mets préférés lorsque je voyage, n'est pas simple.

— Je pourrais écrire de nombreuses pages sur le sujet.

— Ce que j'aime par-dessus tout, c'est de goûter aux spécialités des villes et villages que je visite: c'est de goûter aux produits traditionnels de chaque région comme boissons, spiritueux, boulangerie, pâtisserie, confiserie, charcuterie, fruits, légumes, produits des eaux, produits laitiers, viandes, etc.

— Par exemple à Naples et à Gênes les vermicelliers font les meilleures pâtes de toute l'Italie. J'ai profité de mes passages dans ces endroits pour manger de la Lazagne, des Macaronis, Millefanti et Tagliarini, Sadelini, Sementelle, Punte-d'aghi, Stelluce, Occhi-di-perdici, Stelette et Vermiceli.

— Ce sont des pâtes qui ont toutes sortes de figures. Je dois dire qu'ils se trouvent aussi d'excellents vermicelliers à Marseille et à Paris!

— Mais, il ne m'est pas arrivé souvent de pouvoir prendre un repas complet. Alors, une bonne soupe me satisfaisait toujours.

— Ces «bouillies», comme certains êtres méprisants disent, sont la base de la nourriture de toutes les civilisations d'est en ouest, du nord au sud.

— L'on m'a dit qu'à Athènes, on mange de la soupe de lentilles; en Chine, les paysans se réconfortent de soupes de riz et de fèves. Les Byzantins se régalaient de soupes de poisson aux légumes, très relevées et sucrées de miel en abondance. J'ai goûté à la soupe noire archipoivrée à base de gibier, de poissons ou de volailles et d'herbes, au miel, à la menthe et au vin à Rome.

— En Corse, j'ai goûté à une soupe d'un goût exquis. Mes hôtes m'ont fait, avec des châtaignes blanches séchées, de la soupe au lait de chèvre, épaissie de vermicelles ou de petits macaronis courts, si épaisse que la cuillère tenait droite : c'est la «suppa acuchjara ritta».

— Un historien érudit m'a expliqué qu'aux siècles précédents, la soupe désignait la tranche de pain sur laquelle on versait du bouillon brûlant fait de viandes, de légumes ou de vin : on faisait alors «trempier la soupe» directement dans les écuelles de bois, de terre cuite ou d'étain.

— Cette manière de faire existe encore aujourd'hui, dans plusieurs lieux où les paysans sont pauvres.

— C'est la médecine du Moyen-Age qui a reconnu des vertus à la soupe, prescrit, avant toute autre potion, du bouillon de poule.

— L'École Médicale de Salerne lui préférait la soupe au vin et Ambroise Paré ordonnait à ses patients le bouillon de coq et de jarret de veau.

— Nourriture des petits enfants sevrés, repas unique du peuple, brouet de fertilité et reconstituant des nuits de noces des jeunes mariés, la «soupe trempée» comme on dit toujours, s'est enrichie, avec le temps, de plantes du potager : artichaut, oseille, poireau, fèves, citrouille, pois, chou, oignon, et toutes sortes de légumes sauvages (arroche, pissenlit, patience, mauve, ortie, chardon).

— J'ai également dégusté les soupes composées d'apprêts aigres-doux, au miel, aux herbes, au verjus. Ces plats parfument les bouillons ou «potages» (cuits dans le «pot»). Ils sont aromatiques, car ils sont souvent colorés au safran et très épicés. Ils sont également «trempés» au vin.

— Ainsi est faite la soupe dite de la «Dodine» rouge: pain blanc, rôti bien roux sur le gril et trempé en fort vin vermeil. L'on dit que Jeanne d'Arc l'aimait tant qu'elle la réservait aux dimanches.

— L'histoire dit aussi que modèle des vertus paysannes, puis emblème du paisible bonheur bourgeois, la soupe fut élevée au rang de Potage, Crème, Velouté, Consommé, au XVIIIe siècle, lorsqu'est né l'engouement de Louis XV pour les légumes.

— Sur son ordre, Jean de la Quintinie, Directeur des Jardins Fruitiers et Potagers des Maisons Royales, a créé, en 1678, le Potager du Roi à Versailles.

— L'on raconte qu'il y a élevé les légumes les plus délicieux et les plus délicats qui sont entrés depuis, dans la composition d'innombrable «potage de plaisirs», dernier chic à la Cour pour l'aristocratie française.

— Puis, sous la louche des chefs les plus célèbres, les recettes royales se sont enrichies et, en cette première moitié du XIXe siècle, les potages ouvrent les menus des bonnes tables, le soir, dans toute l'Europe.

— Un même repas peut comporter deux à cinq soupes différentes : «À la Conti, A la Saint-Cloud, A la Dauphine, A la Pluche...».

— Aujourd'hui, les soupes sont devenues plus sophistiquées et de consistance plus légère. Elles sont servies en entrées et ont pour rôle d'ouvrir l'appétit afin de faire honneur à l'abondance des repas où se succèdent parfois plus de dix plats. Certes! Je ne parle pas de la table de l'habitant!

— Il m'est parfois arrivé de faire ces sortes de festins, mais les occasions étaient plutôt rares. Je me suis plus souvent contentée d'une bonne soupe et de pain.

— C'est à la campagne que j'ai mangé les soupes les plus riches et les plus consistantes. La plupart du temps, la soupe était le plat principal du repas que je partageais avec ces paysans modestes, généreux et plaisantins.

— Sapristi! Je suis certaine que vous ne pouviez imaginer qu'un simple mets comme la soupe puisse avoir une histoire aussi fabuleuse!»

Diantre! J'avoue, madame Pétronille, que je suis également ébahi par toutes vos connaissances et il est bien vrai que cette histoire m'a beaucoup plu!

Augustin Lebeau, journaliste



Des outils pour toutes les tâches (1)

Prologue, lundi 25 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Une pluie fine et froide s'est levée avec le jour. Le ciel gris laisse croire qu'elle ne se lassera pas de toute la journée. Le thermomètre est revenu à la normale de saison.

Dans les bâtiments, l'outillage est prêt et l'habitant tape du pied en attendant de pouvoir semer.

Depuis deux jours, j'ai fait le tour des terres et des bâtiments des cultivateurs de Prologue comme si j'étais chargé d'une mission.

Je crois bien que d'aucuns m'ont trouvé «écornifleux» ou pour le moins, dérangeant!

«C'est pour les gens du futur», dis-je à la vieille Rachel Blackburn qui s'est étonnée de ma curiosité et de mon application à faire l'inventaire de son outillage agricole.

J'ai fait de même pour une trentaine d'exploitations. Voici les résultats de mon enquête. J'espère que cela vous donnera une meilleure connaissance de notre environnement, pour reprendre un mot de votre époque.

— Outils de défrichement et d'exploitation forestière: hache (la grande majorité); godendard (plusieurs); scie de long (plusieurs); sciote (quelques-uns).

— Outils d'agriculture: A) Battage et vannage: fléau (quelques-uns); sas de laiton (la grande majorité); van (beaucoup); crible (rare).

B) Fenaïson et moisson: broc (peu); fourche (quelques-uns); râteau (quelques-uns); faucille (la très grande majorité); faux (beaucoup); serpe (peu); crocheton (rare).

C) Bêchage et préparation de la terre: bêche (peu); ferrée (la grande majorité); pioche (la grande majorité); gratte (plusieurs); pelle (beaucoup).

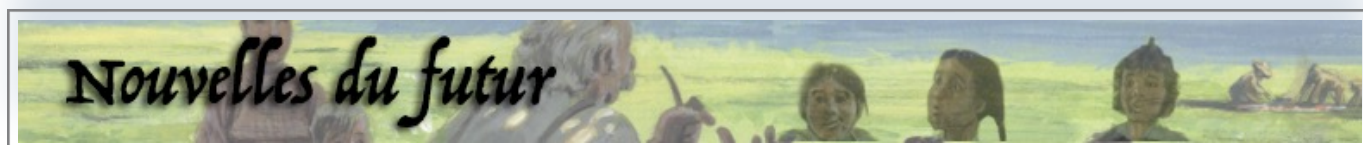
— Outils de forge et charronage: paire de pinces (quelques-uns); marteau (la très grande majorité); paire de tenailles (le tiers des habitants); gouge (rare); lime (rare); meule (le quart des habitants).

— Outils de menuiserie et charpenterie: ciseau (plus du tiers); égouine (le tiers); scie de travers (quelques-uns); plane (le tiers); piochon (quelques-uns); tarrière (presque la moitié des habitants); tille (quelques-uns); vrille (quelques-uns).

Je poursuivrai cette liste demain. Il paraît qu'un étranger est arrivé à l'auberge l'Harfang des Neiges la nuit dernière.

Ce matin il s'est rendu à la maison de madame Angélique Hamelin pour rencontrer Jérôme Lagibotière.

M'est d'avis que nous aurons des nouvelles de ces deux lascars bientôt.



Plusieurs correspondants s'interrogent sur nos us et coutumes, nos manières d'être.

Pour répondre en partie à cette question qui pourrait avoir mille développements, j'ai fouillé dans quelques recueils et j'ai trouvé un court texte de monsieur Guillaume Lévesque paru dans le Répertoire national de James Huston, en 1848: il s'intitule «De l'habitude de saluer les passants».

Bien que je ne sois pas entièrement de l'avis de monsieur Lévesque, je trouve son point de vue intéressant et il me fait plaisir de vous communiquer sa pensée sur le sujet.

— «Les manières sont l'indice le plus frappant et le plus certain du caractère et de la pensée d'un peuple. Comme les autres peuples, le Canadien se peint dans ses manières.

— Entre autres, l'habitude de saluer les passants, si fidèlement observée dans nos campagnes, frappe les étrangers au seuil même de notre pays.

— Parcourez le Canada français d'un bout à l'autre, qui que vous soyez, il vous semblera que tous vous connaissent; uniformément chaque personne que vous rencontrerez ôtera son chapeau en signe de respect et d'amitié, et vous apercevrez sur la figure de l'inconnu et du voyageur qui passent près de vous l'expression de la bienveillance.

— Vous serez vous-même forcé, après quelque temps, de convenir que vous passeriez pour un homme mal élevé, si vous n'en faisiez autant et si, conformément à l'usage reçu, vous n'étiez le premier à saluer les femmes; vous verrez aussi que cette coutume est universelle, commune à tous et réciproque aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, à la vieillesse et au jeune âge.

— Cet échange d'égards et de civilités qui paraît particulier à notre pays, ce salut si futile en apparence et si peu réfléchi, exprime cependant une des pensées les plus profondes, un des plus nobles sentiments qui puissent animer un peuple.

— Les grandes pensées viennent du cœur, dit Vauvenargues, et que dit le cœur: les hommes sont tous frères et tous égaux.

— Voilà la pensée qui engage le Canadien à saluer son compatriote et l'étranger, l'inconnu et l'ami, à ôter son chapeau lorsque passe le riche ou l'indigent.

— Il fait ce que son cœur lui dit, ce que son âme lui inspire. Cet homme, ce voyageur m'est inconnu, dit-il, mais il est peut-être malheureux; qu'il soit consolé, il verra qu'il n'est pas seul sur la terre, que d'autres pensent à lui; et ils lui souhaitent le bonjour.

— Cet usage indique aussi la persuasion de l'égalité entre tous les hommes, c'est une protestation de chaque instant, de tout un peuple, contre ces distinctions sociales qui s'établissent au hasard, qui attribuent aveuglément, aux uns la fortune et la considération, aux autres le mépris et la misère; et cette idée de l'égalité est commune à tous les Canadiens aussi bien que l'estime qu'ils ont pour toute personne en quelque position qu'elle se trouve placée.

— Chez la plupart des peuples, on se dit en parlant des autres hommes: «je suis autant que vous», et l'on craindrait de perdre de son importance en leur témoignant le moindre respect; c'est l'orgueil et l'égoïsme, et la préférence de soi-même qui inspirent ce sentiment; n'est-il pas plus digne, plus généreux en saluant le passant comme font les Canadiens, de dire: «vous êtes autant que moi, je vous estime à l'égale de moi-même?»

N'est-ce pas un peu chauvin comme point de vue: qu'en pensez-vous?

Augustin Lebeau, journaliste



Des outils pour toutes les tâches (2)

Prologue, mercredi 27 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Il a gelé la nuit dernière. Ce matin, un épais brouillard a rendu toute chose incertaine. Le temps maussade a laissé un dépôt de givre sur les terres.

Une de mes chroniques antérieures a fait réagir monsieur Théo Doolitte, l'ami de Jérôme Lagibotière. Il est arrivé à l'auberge il y a deux jours.

Paraîtrait que le fameux vol en montgolfière aurait eu lieu tel que promis sauf que nous n'étions pas là pour le voir.

Il y aurait même une preuve, une preuve irréfutable. Ce monsieur est censé venir me voir demain.

Mais, quelle peut bien être cette preuve ?

En attendant de savoir, je poursuis mon inventaire des instruments agricoles entrepris dans ma dernière chronique.

Cette fois, je me suis attardé à recenser les voitures, les instruments de travail et les outils de textile domestique.

—Voitures et instruments de travail:

La grande majorité des habitants de Prologue ont une charrue canadienne, quelques-uns en ont deux et plus rares sont ceux qui en ont trois.

Le tiers des paysans ont une herse, d'autres en ont deux et quelques-uns en ont trois et quatre.

Plusieurs cultivateurs n'ont qu'une charrette, alors que plus de la moitié en ont deux et quelques-uns en ont trois et quatre.

Imaginez, Léon Simard possède cinq charrettes, deux petites et trois grandes. Il faut dire qu'il a plusieurs terres et de nombreux engagés.

Le tiers des habitants ont un tombereau.

Plus de la moitié ont une traîne, le tiers en ont deux et quelques-uns en ont trois.

Eustache Lavoie, Léon Simard, Marie-Louise Beaulieu, Rachel Blackburn et quelques autres habitants de Prologue possèdent une herse à dents de fer.

— Outils de textile domestique:

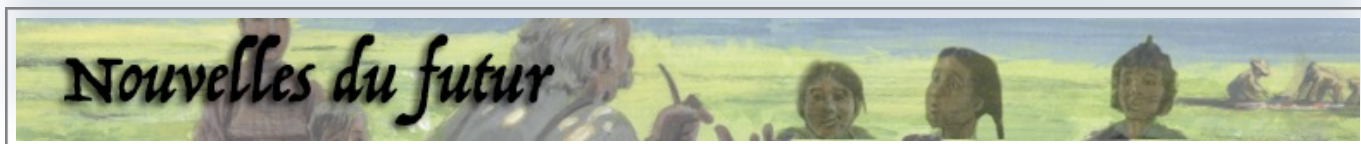
Les outils reliés à la culture du lin et à l'élevage des ovins sont assez répandus parmi les paysans de Prologue: l'écorchoir ou le peigne à filasse pour le lin ou encore la carde et le rouet pour la laine.

Dans certaines familles comme celle des trois sœurs Lavoie, j'ai inventorié divers objets spécialisés complétant cet équipement de base : les brayes, les dévidoirs, les travoirs, les ourdissoirs, les métiers à toile.

Il faut dire que les sœurs Lavoie cultivent le lin pour fabriquer la toile du pays dont elles font des vêtements pour l'habitant.

Madame Pauline Lemieux et ses associées ont des métiers à ceinture, à dentelles et des formes pour les chapeaux.

Voilà un tableau bien imparfait des instruments avec lesquels les habitants de Prologue travaillent en saison, j'espère que ces informations sauront nourrir votre imagination.



Nos correspondants sont très intéressés par les prix des denrées et des produits que nous consommons, mais, comme leurs valeurs monétaires sont très différentes des nôtres, ils ont demandé d'avoir une table des monnaies de notre époque ainsi qu'une idée des équivalences des nombreuses monnaies qui ont cours au Bas-Canada en 1853 Voici donc la valeur des monnaies qui ont cours au Canada en 1853:

ANCIEN COURS DU CANADA	COURS ACTUEL DU CANADA	MONNAIE DES ÉTATS-UNIS
- 5 centimes ou 12 deniers = 1 sol.	- 4 farthings ou 2 sous = 1 penny (denier).	- 10 mills = 1 cent.
- 20 sols = 1 livre (franc). 6 francs = 1 piastre.	- 12 pence = 1 chelin.	- 10 cents = 1 dime.
	- 5 chelins = 1 piastre.	- 10 dimes = 1 dollar (piastre).
	- 20 chelins = 1 louis (ou livre).	- 10 piastres = 1 aigle.

Augustin Lebeau, journaliste



Le vol en montgolfière a eu lieu... La preuve est là-haut

Prologue, vendredi 29 avril 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

De tristes nuages ont déversé
leurs larmes fines sur la
seigneurie durant la matinée.
Ils se sont finalement consolés
et le soleil est apparu dans
toute sa splendeur.

Ce matin, monsieur Théo Doolittle était à ma porte de bonne heure. Évidemment, il tenait à réagir suite à mes insinuations au sujet de Jérôme Lagibotière. Je l'ai invité à entrer. Le ton haut, et la voix forte il me dit :

— Vous laissez croire dans un passage de l'une de vos chroniques que Jérôme ne serait qu'un vantard porté à l'exagération.

— Je dois vous détromper, monsieur!

— Il est vrai que le jeune Jérôme a le verbe facile, mais je peux vous affirmer que toutes ses histoires ont un fond de vérité.

— Je le sais pour avoir partagé plusieurs de ses aventures, particulièrement en ce qui concerne les montgolfières dont vous faites les gorges chaudes dans votre dernière chronique.

— Au contraire de ce que vous avancez, un peu gratuitement, Jérôme et moi avons effectivement traversé le ciel de Prologue, il y a de cela plusieurs jours.

— Malheureusement, à cause de circonstances indépendantes de notre volonté, ce vol historique s'est déroulé la nuit et dans des conditions que nous aurions souhaitées autres.

— Levez les yeux, monsieur, et vous verrez la preuve.

Il me montra du doigt... La preuve... Elle était là, imperturbable, impossible de nier.

— Je ferai une rétractation officielle cher monsieur. Est-ce que cela vous convient ? Je suis confus, je suis désolé, jamais je n'aurais cru!

Changements de propos, plusieurs habitants du futur demandent à nos correspondants de leur parler des mesures d'hygiène dentaire à Prologue.

Cette question étonne beaucoup, car nos gens ont sur cela des mœurs bien différentes de ceux du futur.

Comme la réponse à cette question méritait quelques explications, j'ai demandé à mademoiselle Elisabeth Harris et à Madame Thérèse Chiasson de faire leur petite enquête.

Comme vous le savez sans nul doute, ces dames sont très préoccupées par les soins quotidiens qu'il faut apporter à notre corps.

Le texte qu'elles m'ont fourni était trop volumineux pour que je l'inscrive en entier dans le cadre de cette chronique.

Je vais donc vous en fournir une partie en espérant que la chose sera suffisante pour éveiller votre curiosité et vous inciter à lire la suite dans mes prochaines chroniques.

L'extrait que je vais vous soumettre est paru tel quel dans «Le Manuel des Dames, ou l'Art de la toilette, suivi de l'Art du modiste, et du mercier-passementier».

Ce livre est l'œuvre de madame Celnart et il a été imprimé à Bruxelles en 1829. Voici donc ce texte:

— «On doit veiller encore avec plus de soin à conserver ses dents que ses cheveux, puisque ces parties sont aussi essentielles à la santé qu'à la beauté: quelque bien portant que vous soyez, si vos dents sont malpropres et cariées, la mastication est imparfaite, la digestion s'altère, et par conséquent la santé se détruit. Avant même que cet immanquable résultat ait effacé vos agréments, ils perdent tout leur prix si une belle et bonne denture n'en rehausse l'éclat.»

— «Qu'importe la fraîcheur, la grâce des traits, de la bouche, si des dents chargées d'un tartre impur révoltent à la fois la vue et l'odorat?»

— «Car il ne faut point se le dissimuler, la fétidité de l'haleine vient presque toujours de la malpropreté des dents, bien qu'on l'attribue ordinairement à l'estomac ou à la poitrine: ces causes peuvent exister sans doute, mais très rarement, d'une manière obscure, que la médecine seule peut apprécier, au lieu que la plus simple réflexion démontre qu'il est impossible que des dents malpropres n'aient pas une mauvaise odeur.»

— «Quand quelques particules d'aliments, et surtout de viande, se sont logées dans l'intervalle, n'ont-elles pas une odeur infecte quand on les retire le lendemain? Et lorsqu'elles demeurent constamment, que d'autres s'accumulent sans cesse, la fétidité de la bouche tiendrait à un autre motif? De plus, en négligeant ses dents, on articule mal, on rit avec contrainte, et l'on se prépare les plus intolérables douleurs.»

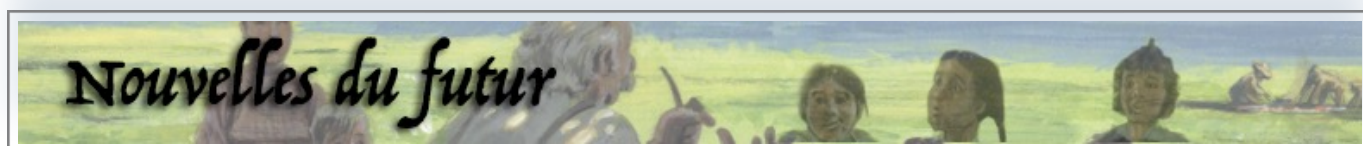
— «La propreté est le plus grand spécifique contre l'altération des dents; nous nous en occuperons d'abord: quelques dentifrices concourent à son action bienfaisante; nous les indiquerons ensuite; enfin nous terminerons par donner les moyens d'arrêter la carie des dents.»

— «Le grand ennemi de la blancheur, de la solidité de la denture, est la concrétion nommée tartre, que les aliments déposent autour des dents, sur le bord des gencives.»

— «Ce tartre, d'abord semblable à une espèce de limon jaunâtre, finit par devenir une croûte osseuse qui jaunit, déchausse les dents, repousse et détruit les gencives. L'essentiel est donc de l'empêcher de se former, et d'enlever, à mesure qu'elles se déposent, les parcelles qui en restent sur les dents.»

— «Ces moyens sont extrêmement faciles et peu coûteux, car les meilleurs dentifrices se composent de substances simples, communes, et si quelques sels d'un prix élevé s'y joignent, c'est en si petite quantité que la dépense est toujours légère. Il n'y a que les opiums, les poudres et les liqueurs de charlatans qui soient onéreux».

À suivre.



Ma foi! La description que font plusieurs correspondants du futur de certains produits est parfois des plus étonnante.

Que dire de cette description d'un moteur:

«Un moteur, c'est une sorte de machine qui fait avancer le bateau. Un moteur, c'est comme un cœur, car un moteur fonctionne avec de l'essence. Notre cœur lui a besoin du sang. Cela a beaucoup de puissance.»

Quelle magnifique métaphore. Je vous avoue que depuis cette lecture, je ne peux m'empêcher d'entendre et de voir des moteurs à toutes choses.

C'est l'essence de la vie qui fait avancer les gens, c'est le battement de leur cœur que nous entendons parfois, c'est l'énergie de la nature qui fait pousser les grains....!

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Mai 1853



Ma main droite refuse d'obéir !	378
Au moins, j'ai pas mouillé mes pantalons.....	380
Hygiène dentaire chez les habitants de Prologue	386
Mai, mois des semences et de quelques superstitions	388
Le printemps, temps du grand ménage	390
Vitaline et les livres de comptes : Journal, Brouillard et Grand Livre.....	392
Que c'est qui bagoule, le bourgeois?.....	395
Conservation des pommes — Procession de la Fête-Dieu	398
La tourte serait en voie de disparition	401
Résultats de l'enquête sur l'hygiène dentaire à Prologue.....	404
Les prix des produits au Bas-Canada	409
Les essences de bois et leurs utilités	414
Prières aux Saints pour les épreuves de la vie.....	418
Poésie de correspondants du futur	422
La reconstruction du presbytère serait-elle contestée?	426
Corvée pour aider Luc Papineau à construire sa grange	429
Inspection des nids et des œufs de canard sur l'île-aux-fermiers	432



Ma main droite refuse d'obéir !

Prologue, dimanche 1^{er} mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil fait de nombreux efforts pour demeurer avec nous. Depuis deux jours, plusieurs nuages sont passés devant lui et se sont attardés à réduire son ardeur. Malgré quelques courtes disparitions, notre ami nous réchauffe du mieux qu'il peut.

Le joli mai, chantent les poètes. Le mois de mai est consacré à la jeunesse depuis l'Antiquité, époque à laquelle il était placé sous la protection de Maia, mère de Mercure par Jupiter, déesse de la fécondité des terres présidant au printemps.

Le mois de mai est dédié à la Vierge Marie par l'Église catholique seulement depuis le XVIII^e siècle.

Mai est le mois de la Sainte Vierge Marie, celui où les paysans se réunissent le soir près des croix de chemin pour prier la Vierge, réciter leur chapelet et chanter de beaux cantiques.

C'est aussi une occasion pour tous de se retrouver, d'échanger des nouvelles et de profiter de la douceur de ces soirs où tout, l'espace d'un instant furtif, est à l'unisson!

Changement de propos! Voilà quelques jours que j'ai bien de la peine à prendre la plume. Je ne sais trop si cela est lié à cette histoire de montgolfière et de culotte. Oui, j'ai bien dit de CULOTTE.

La culotte de Jérôme ou simplement un phénomène temporel quelconque ?

Toujours est-il que ma main hésite à écrire. Bizarre, étonnant... ! Et pourtant je ne suis pas malade. Je vaque à toutes mes autres occupations.

Va bien falloir qu'un jour je vous raconte cette histoire de culotte.

Toujours est-il que j'ai cru un moment perdre tout contrôle sur ma main droite qui refusait obstinément de m'obéir. Tout semblait rentré dans l'ordre, mais voilà! D'autres phénomènes bizarres m'assaillent.

TABLE DES MATIÈRES

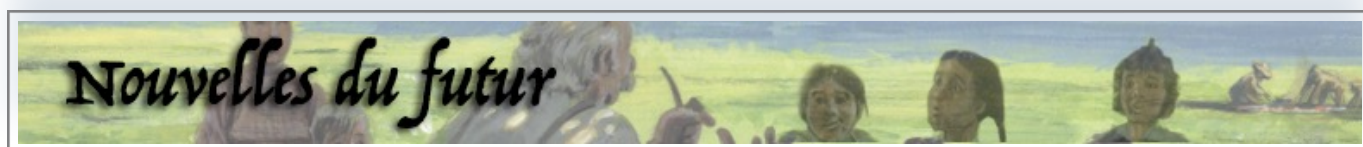
Diantre! J'ai la main droite qui tremble tant et si bien que je suis incapable d'écrire un mot correctement durant des heures. Il lui arrive de bouger en tout sens sans ma permission.

Je prends des objets que je lance à la tête de ma pauvre mère qui n'y comprend rien.

La folie de cette main est telle qu'elle m'a empoigné le cou au point de m'étouffer moi-même.

Heureusement, ma mère est arrivée juste à temps pour me déprendre de cette fâcheuse position.

Vous ne pouvez pas imaginer ce que je dois souffrir pour rédiger cette chronique.



Hier, le seigneur Gonzague Prologue m'a montré la lettre de l'un de ses correspondants. Il était admiratif devant les connaissances et la richesse du vocabulaire de ces jeunes écoliers! Voyez par vous-mêmes:

—«Le rap est un style de musique apparu aux États-Unis vers le milieu des années 1970 et développé par les noirs américains des villes. À l'origine, un Disc-jockey (D.j.) passe de courts extraits de disque en grattant leur surface en rythme avec la main ou l'aiguille de platine (« scratch ») tandis qu'un « rappeur » chante ou récite des paroles argotiques sur un rythme saccadé. Le rap naît commercialement dans la musique de danse des années 1980.»

Ma foi! Les jeunes du futur ont de bien curieuses mœurs, mais ils sont également instruits et avides d'apprentissages.

Comme dirait monsieur le curé Chandonnay: «me semble que c'est une belle jeunesse qui s'épanouit ainsi dans les écoles!»

Augustin Lebeau, journaliste



Au moins, j'ai pas mouillé mes pantalons...

Prologue, mardi 3 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un beau soleil nous a donné une belle journée. À vrai dire, tout chantait ce matin à mon lever. Prologue semble maintenant à l'abri des tempêtes, des secousses qui l'ont ballotté tout l'hiver.

Toutes mes excuses, monsieur Lagibotière, pour mes propos erronés concernant votre envolée en montgolfière.

Aujourd'hui, j'en conviens: j'ai parlé à travers mon chapeau et j'admets que cela a pu vous créer préjudice.

Tel que promis, je publie la lettre que m'a fait parvenir, monsieur Théo Doolittle, votre ami.

— Monsieur Lebeau,

— Au sujet de votre passage dans l'une de vos chroniques du mois d'avril dernier :

« Jérôme Lagibotière nous avait pourtant dit qu'une montgolfière traverserait le ciel de Prologue en avril. Rien de tout cela jusqu'à présent. M'est d'avis que ce n'était que vantardises de la part de ce jeune homme dont nous connaissons tous la tendance à exagérer et à raconter des histoires à dormir debout! »

— Je me dois donc de réagir à vos insinuations au sujet de Jérôme Lagibotière.

— Vous laissez croire dans ce passage que Jérôme ne serait qu'un vantard porté à l'exagération. Je dois vous détromper, Monsieur, et de la plus péremptoire des façons.

— Il est vrai que le jeune Jérôme a le verbe facile, mais je peux vous affirmer que toutes ses histoires ont un fond de vérité. Je le sais pour avoir partagé plusieurs de ses aventures, particulièrement en ce qui concerne les montgolfières dont vous faites les gorges chaudes.

— Au contraire de ce que vous avancez un peu gratuitement, Jérôme et moi avons effectivement traversé le ciel de Prologue. Malheureusement, à cause de circonstances indépendantes de notre volonté, ce vol historique s'est déroulé la nuit et dans des conditions que nous aurions souhaitées autres. Mais que je vous raconte pour que vous puissiez rétablir les faits.

— Jérôme Lagibotière et moi nous intéressons aux vols de montgolfières et autres aéronefs depuis quelques années déjà.

— Pour Jérôme, c'est un rêve de jeunesse (voler comme un oiseau) et, pour moi, c'est une curiosité professionnelle, puisque je suis arpenteur-géomètre. En fin de compte, nous rêvons tous les deux de voir le monde de haut, dans toute sa splendeur!

— Nous avons tenté plusieurs expériences en nous inspirant des travaux du fameux aérostatier américain John Wise. Malheureusement, nos tentatives de faire voler un ballon se sont toujours mal terminées. Jusqu'à la semaine dernière... Cette fois-ci notre aéronef n'a pas failli à la tâche.

— Il est vrai que nous avons pu nous procurer un des derniers modèles fabriqués par le susdit, le Neptune, et que nous utilisons un nouveau procédé de gonflage basé sur la production de gaz d'hydrogène.

— Ce gaz a des propriétés ascensionnelles beaucoup plus grandes que l'air chaud et il ne demande pas de chaleur, justement. Mais c'est un gaz très inflammable, la moindre étincelle et bang! tout explose!

— Vous vous imaginez bien que tout ceci a coûté fort cher (plus de 200£). Heureusement que j'ai reçu le soutien financier de la Commission royale de géologie du Bas-Canada. J'ai fait valoir l'utilité, sans précédent, de cette nouvelle technologie qu'est l'aérostat pour faire l'inventaire des caractéristiques géographiques et géologiques de notre immense pays.

— Quoi qu'il en soit, nous nous sommes installés près du marais du Chaudron, un endroit discret, pour faire nos préparatifs. Grâce à l'aide de quelques personnes du village, dont nous taïrons les noms, nous sommes parvenus à faire fonctionner la machine à hydrogène et à gonfler le Neptune. Finalement, nous étions prêts à voler ce dernier vendredi d'avril, comme l'avait dit Jérôme.

— Nous sommes montés dans la nacelle du ballon vers la fin de l'après-midi. Malheureusement, un vilain vent du sud s'est mis à nous secouer. Nous ne savions plus que faire : couper les câbles qui nous retenaient au sol, nous laisser aller avec le vent ? Mais une bourrasque plus forte que les autres en a décidé pour nous.

— Voilà que nous fûmes brusquement précipités vers le ciel. La nacelle oscillait comme un pendule fou, je croyais bien ma dernière heure arrivée. Le vent nous a conduits vers la montagne Noire. J'ai craint, un moment, que nous allions nous y écraser. Nous n'osions pas atterrir de peur d'abîmer le ballon dans les arbres.

— Puis le vent a tourné et nous a dirigés vers le village. Il faisait maintenant presque nuit. Quand nous sommes arrivés aux abords du village, nous ne voyions presque plus rien. J'ai décidé de lâcher un peu de gaz pour descendre plus près de la terre. Mal m'en prit. L'ancre que nous avions laissée à la traîne s'est accrochée dans un obstacle. Que faire? Le ballon battait l'air furieusement sous les assauts du vent. Nous avons peine à nous maintenir dans la nacelle.

— Jérôme, dans un élan de témérité décide de descendre le long de la corde pour essayer de décrocher l'ancre.

— Le voilà qui descend par-dessus bord. Un éclat de lune me fait voir que nous sommes accrochés... après le clocher de l'église.

— Jérôme descend donc le long du clocher. Il essaie de décrocher l'ancre, plantée dans la toiture. Soudain, un craquement, le ballon est saisi dans une saute de vent. Il bondit dans les airs. L'ancre est arrachée! Jérôme remonte violemment le long du clocher. Il s'accroche dans la girouette. Ses vêtements se déchirent; il est aspiré vers le ciel à la suite du ballon.

— Heureusement il tient bon l'ancre dans ses bras. À la force du poignet, je parviens finalement à le ramener dans la nacelle. Jérôme est tout tremblant et fort penaud. En effet, il n'est plus vêtu que de sa seule chemise déchirée; une longue balafre descend de sa poitrine jusqu'au genou.

— Il me raconte ce qui est arrivé. Juste comme il parvenait à décrocher l'ancre du toit pentu, voilà qu'il fut emporté vers le haut par une force irrésistible. In extremis, il s'est accroché après l'ancre.

— Malheureusement, en remontant, sa ceinture de pantalon s'est prise dans une tige de la girouette. Sous le choc, la ceinture a été cisailée et Jérôme est parti par en haut et ses pantalons sont restés en bas, avec le coq.

— Pauvre Jérôme! Et nous n'étions pas au bout de nos peines. Le ballon avait perdu beaucoup d'altitude et nous n'osions plus jeter l'ancre.

— Finalement, nous avons touché terre... Dans l'eau de la Serpentine. Heureusement la nacelle flottait bien. Le ballon a continué à se dégonfler. Il avait dû se déchirer dans les bourrasques.

— Nous avons dû couper toutes les amarres pour ne pas couler avec l'immense baudruche maintenant flasque. Finalement, le courant nous a fait échouer dans une courbe à près de deux milles du village. Quelle aventure! En prenant pied sur la berge, Jérôme a fait une de ses déclarations typiques :

— «Au moins, j'ai pas mouillé mes pantalons!»

— Ce qui vous montre l'équanimité de ce brave jeune homme. Mais il m'a bien fait jurer de ne parler à personne de sa mésaventure. Comment expliquer à Angélique Hamelin ou à un villageois de rencontre qu'il avait perdu ses pantalons en se frottant à une girouette?!!

— Par la suite, je suis rentré à l'auberge en catimini pour y chercher un pantalon de rechange. Je l'ai apporté à Jérôme qui se dissimulait dans un taillis près du village. Il a pu ainsi regagner son logement sans trop attirer l'attention. Je pense que vous comprenez maintenant pourquoi Jérôme n'a pas fait état de ce voyage en ballon pour le moins mouvementé.

— Si vous passez près de l'église, levez donc la tête, vous remarquerez que la girouette est drôlement habillée!

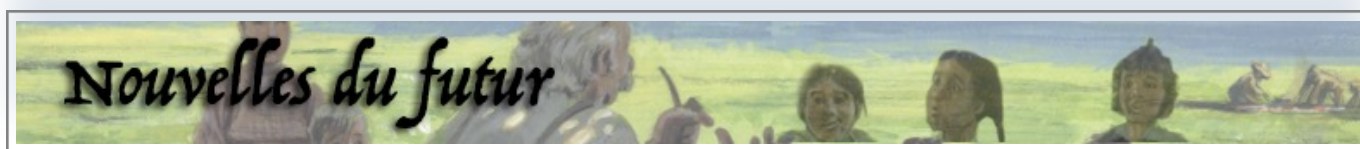
— J'espère que vous voudrez bien publier un rectificatif pour rétablir les faits et laver la réputation de mon bon ami Jérôme.

— Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

— Théophile Doolittle, arpenteur-géomètre diplômé membre de la commission royale de géologie du Bas-Canada.»

HUM! J'ai bien mérité cette réprimande.

Voilà que l'affaire est enfin tirée au clair. Quand j'y pense : « au moins, j'ai pas mouillé mes pantalons... ». Il a de la répartie ce coureur des bois devenu coureur de girouette...



Ce matin, le docteur Harris est venu me parler du contenu de ses lettres en provenance du futur.

Nous observons que plusieurs correspondants ont le sens de la philosophie et qu'ils se questionnent sur les valeurs humaines véhiculées dans leur monde.

Pareillement, nous avons ces sortes d'interrogations. En ce sens, nous sommes présentement à lire quelques œuvres de philosophes américains tels Henry David THOREAU, Walter WHITMAN et Ralph Waldo EMERSON.

L'on y traite des nouveaux défis de l'Amérique moderne (progrès technique, industrialisation, essor du capitalisme, transformations sociales) et des grands débats du 19^e siècle américain (réforme, abolitionnisme, expansionnisme, droits des femmes, etc.).

Nous avons choisi de traduire une partie d'un essai d'Emerson parce qu'il montre bien les préoccupations de notre monde.

Je vais tenter brièvement d'expliquer le principe de la pensée d'Emerson afin que vous soyez plus en mesure de comprendre sa philosophie.

Emerson part du principe qu'il existe un esprit commun à tous les hommes et une relation entre l'homme et la nature telle que ce qui est dans celle-ci est dans l'esprit. Si chaque individu est en même temps l'univers, les grands hommes sont ceux qui l'incarnent le mieux et chacun peut en utilisant sa raison «s'apercevoir qu'il est un vrai prince».

Il lui faut pour cela avoir confiance en lui et rompre avec un monde où «tous les hommes se targuent d'améliorer la société, mais aucun homme ne s'améliore».

Certes! Le perfectionnisme moral d'Emerson nous rappelle au devoir envers soi, c'est-à-dire à des exigences éthiques dont nous ne saurions attendre de la société seule, fût-elle démocratique, qu'elle les satisfasse.

Voici donc un extrait d'un Essai intitulé «Confiance en soi et autonomie», paru en langue anglaise en 1841.

Nous ne prétendons pas que l'auteur possède la vérité, nous disons seulement qu'il propose un chemin qui mène à la réflexion. Sur ce, bonne lecture:

— «Je lisais l'autre jour des vers d'une grande originalité, écrits par un peintre éminent. L'âme entend toujours un avertissement dans de telles lignes, quel qu'en soit le sujet. Le sentiment qu'elles insufflent en nous a plus de valeur que toutes les pensées qu'elles peuvent contenir.

— Croire en votre propre pensée, croire que ce qui est vrai pour vous au fond de votre cœur l'est aussi pour tous les hommes, voilà où est le génie.

— Exprimez vos convictions latentes, et elles deviendront universelles, car ce qui est le plus intérieur devient à la longue le plus extérieur et notre première pensée nous sera un jour rendue par les trompettes du jugement dernier.

— Aussi familière que soit à chacun la voix de l'esprit, le plus haut mérite que nous accordons à Moïse, à Platon ou à Milton réside en ce qu'ils ont mis à mal livres et traditions, pour exprimer non pas ce que les hommes, mais ce qu'eux-mêmes pensaient.

— Un homme devrait apprendre à guetter et à repérer l'éclair de lumière qui lui traverse l'esprit de l'intérieur, plutôt que le lustre du firmament des bardes et des sages. Et pourtant, il écarte sans hésiter ses propres pensées, parce que ce sont les siennes.

— Dans toute œuvre de génie, nous reconnaissons nos pensées que nous avons rejetées : elles nous reviennent parées de la majesté de l'altérité.

— Les grandes œuvres d'art n'ont d'autre leçon importante à nous donner que celle-là. Elles nous apprennent à rester fidèles à nos impressions spontanées, avec une joyeuse inflexibilité, surtout quand le chœur des voix leur est opposé.

— Sinon, demain, un étranger viendra nous dire avec un bon sens consommé exactement ce que nous pensons et ressentons depuis toujours et nous devons accepter avec honte que notre propre opinion nous vienne d'un autre.

— Il arrive toujours un moment, dans l'éducation d'un homme, où il est convaincu que l'envie naît de l'ignorance, que l'imitation est suicidaire, qu'il doit s'accepter, pour le meilleur ou pour le pire, et que, même si le vaste univers est plein de merveilles, aucun grain de maïs ne lui viendra d'un autre lopin de terre que de celui qu'il lui a été donné de cultiver.

— La puissance qui réside en lui est d'une nature nouvelle, il est seul à savoir ce qu'il peut faire, et encore ne le sait-il qu'après avoir essayé.

— Ce n'est pas sans raison qu'un visage, une personnalité ou un fait le marquent si fort, quand d'autres le laisseront indifférent.

— Cette sculpture gardée en mémoire n'existe pas sans une harmonie préétablie. L'œil s'était trouvé là où devait tomber un rayon, pour pouvoir témoigner de ce rayon particulier.

— L'homme est léger et gai quand il a travaillé avec cœur et qu'il a fait de son mieux ; mais ce qu'il fait ou dit autrement ne lui donnera aucune paix. Comme une délivrance qui ne délivrerait pas. Car, dans ce cas, son génie le déserte, les muses aussi, l'invention et l'espoir l'abandonnent.

Crois en toi-même : cette corde sensible fait vibrer chaque cœur. Accepte la place que la divine Providence t'a réservée, la compagnie de tes contemporains et l'enchaînement des événements. Les grands hommes l'ont toujours fait, ils se sont confiés comme des enfants au génie de leur temps, montrant par là qu'ils comprenaient qu'était nichée dans leur cœur une chose digne d'une confiance absolue, qui travaillait par leurs mains et dominait tout leur être.

— Nous sommes des hommes, nous devons accepter avec l'esprit le plus noble cette même destinée transcendante ; ne soyons ni des faibles, ni des invalides abrités dans un endroit protégé, ni des lâches fuyant devant une révolution, mai, soyons des guides, des sauveurs, des bienfaiteurs [...].

— Que de jolis oracles la nature nous délivre-t-elle dans son texte, sur le visage et dans le comportement des enfants, des bébés et même des animaux ! [...] Leur esprit est un, leur regard est encore invaincu et, lorsque nous contemplons leur visage, nous sommes déconcertés.

— Le petit enfant ne se conforme à personne : tous se conforment à lui [...].

— Ne pensez pas que le jeune homme n'ait aucune force parce qu'il ne peut nous parler, ni à vous ni à moi. Écoutez donc ! Dans la pièce voisine, sa voix est très claire et pleine d'emphase. Il semble savoir comment parler à ses contemporains. Timide ou audacieux, il saura bien nous rendre, nous, ses aînés, complètement inutiles.»

Voilà, c'était un texte d'Emerson.

Nous nous questionnons, le docteur Harris et moi, sur l'intérêt de ce texte pour des jeunes gens du futur.

Est-ce qu'au XXI^e siècle, on parle encore d'autonomie et de confiance en soi?

La correspondance que le docteur Harris a engagée avec les écoliers du futur le rend perplexe.

Serait-il possible qu'en ce siècle d'innovations techniques des plus incroyables, l'HOMME soit encore si timide quant à la réalisation de son plein potentiel?

— Voilà.... le philosophe que je suis vous laisse sur cette dernière question.

Augustin Lebeau, journaliste



Hygiène dentaire chez les habitants de Prologue

Prologue, mercredi 4 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un beau soleil nous a donné une belle journée. À vrai dire, tout chantait ce matin à mon lever. Prologue semble maintenant à l'abri des tempêtes, des secousses qui l'on ballotté tout l'hiver.

Plusieurs habitants du futur demandent à nos correspondants de leur parler des mesures d'hygiène dentaire à Prologue. Cette question étonne beaucoup, car nos gens ont, sur cela, des mœurs bien différentes de ceux du futur. Comme la réponse à cette question méritait quelques explications, j'ai demandé à mademoiselle Elisabeth Harris et à Madame Thérèse Chiasson de faire leur petite enquête.

Comme vous le savez sans nul doute, ces dames sont très préoccupées par les soins quotidiens qu'il faut apporter à notre corps. Le texte qu'elles m'ont fourni était trop volumineux pour que je l'inscrive en entier dans le cadre de cette chronique. Leur recherche n'est pas encore complétée, mais cela ne saurait tarder et vous pourrez le consulter dans les jours qui viennent.

L'extrait que je vais vous soumettre est paru tel quel dans «Le Manuel des Dames, ou l'Art de la toilette, suivi de l'Art du modiste, et du mercier-passementier». Ce livre est l'œuvre de madame Celnart et il a été imprimé à Bruxelles en 1829.

— «On doit veiller encore avec plus de soin à conserver ses dents que ses cheveux, puisque ces parties sont aussi essentielles à la santé qu'à la beauté: quelque bien portant que vous soyez, si vos dents sont malpropres et cariées, la mastication est imparfaite, la digestion s'altère, et par conséquent la santé se détruit. Avant même que cet immanquable résultat ait effacé vos agréments, ils perdent tout leur prix si une belle et bonne denture n'en rehausse l'éclat.

— Qu'importe la fraîcheur, la grâce des traits, de la bouche, si des dents chargées d'un tartre impur révoltent à la fois la vue et l'odorat? Car il ne faut point se le dissimuler, la fétidité de l'haleine vient presque toujours de la malpropreté des dents, bien qu'on l'attribue ordinairement à l'estomac ou à la poitrine: ces causes peuvent exister sans doute, mais très rarement, d'une manière obscure, que la médecine seule peut apprécier, au lieu que la plus simple réflexion démontre qu'il est impossible que des dents malpropres n'aient pas une mauvaise odeur.

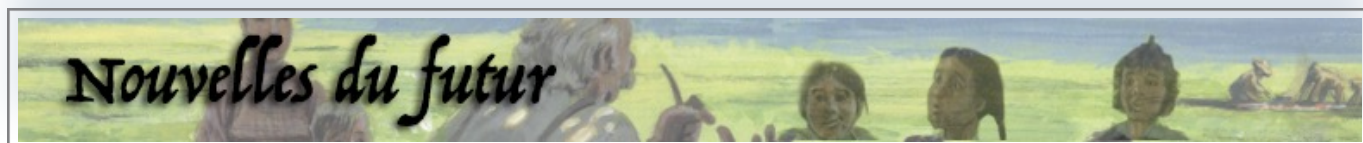
— Quand quelques particules d'aliments [sic], et surtout de viande, se sont logées dans l'intervalle, n'ont-elles pas une odeur infecte quand on les retire le lendemain? et

lorsqu'elles demeurent constamment, que d'autres s'accumulent sans cesse, la fétidité de la bouche tiendrait à un autre motif? De plus, en négligeant ses dents, on articule mal, on rit avec contrainte, et l'on se prépare les plus intolérables douleurs.

— La propreté est le plus grand spécifique contre l'altération des dents; nous nous en occuperons d'abord: quelques dentifrices concourent à son action bienfaisante; nous les indiquerons ensuite; enfin nous terminerons par donner les moyens d'arrêter la carie des dents.

— Le grand ennemi de la blancheur, de la solidité de la denture, est la concrétion nommée tartre, que les aliments déposent autour des dents, sur le bord des gencives. Ce tartre, d'abord semblable à une espèce de limon jaunâtre, finit par devenir une croûte osseuse qui jaunit, déchausse les dents, repousse et détruit les gencives. L'essentiel est donc de l'empêcher de se former, et d'enlever, à mesure qu'elles se déposent, les parcelles qui en restent sur les dents.

— Ces moyens sont extrêmement faciles et peu coûteux, car les meilleurs dentifrices se composent de substances simples, communes, et si quelques sels d'un prix élevé s'y joignent, c'est en si petite quantité que la dépense est toujours légère. IL n'y a que les opiateux, les poudres et les liqueurs de charlatans qui soient onéreux». A suivre...



Mylène et Karl sont deux correspondants de Monsieur Ovide Polansky. Dans sa deuxième lettre, ce dernier disait que les jeunes filles de Prologue «se retournaient toutes sur son passage».

M'est d'avis qu'il y a beaucoup de vantardise et de fanfaronnade là-dessous! Toujours est-il que je ne suis pas le seul à penser de même. Il paraît que Mademoiselle Mylène aurait répondu à Ovide qu'il était «macho»!

Ovide Polansky ne sait s'il s'agit d'une injure ou d'un compliment! Il attend une explication de sa correspondante.

Décidément, ces jeunes du futur ont de bien curieuses mœurs.

Voyez! Chloé Lavoie m'a raconté que mesdemoiselles Maripier, Julie et Rachel écrivent que leur chat est au régime. Vous conviendrez que cela est déjà fort curieux! Elles ajoutent que l'ordinateur est toujours accompagné d'une souris.

Hum! Avouez qu'il y a de quoi être perplexe. Quoi qu'il en soit, la jeune Chloé est allée s'informer auprès de notre institutrice de la signification du mot «régime».

Depuis, elle raconte à qui veut l'entendre que les chats du futur doivent suivre des régimes parce qu'ils mangent trop. Elle en est venue à la conclusion que c'était sans doute à cause de toutes les souris d'ordinateur dont ils se nourrissent.

M'est d'avis que cette conclusion souffre d'une certaine incompréhension malgré la logique du raisonnement de Chloé!

Augustin Lebeau, journaliste



Mai, mois des semences et de quelques superstitions

Prologue, jeudi 5 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Fatigué des trop nombreuses interventions de la gent ouatée, le soleil a pris son baluchon et a tourné le dos au village toute la journée. La pluie n'attendait que cela. Cachée dans la grisaille des cieux, elle s'est abattue sur la terre sèche dans un tel bruissement qu'on aurait cru, à certains moments, qu'elle était en colère contre quelqu'un.

Dimanche prochain, après la messe, tous les paroissiens se réuniront pour faire une procession dont l'itinéraire s'étendra sur tout le territoire de la paroisse.

Nous emprunterons d'abord les chemins du village pour nous rendre à la chapelle de procession située sur le domaine seigneurial.

Le cortège devra être très ordonné, le porte-croix et les enfants de chœur ouvriront la marche. Monsieur le curé et le bedeau suivront. Les hommes et les femmes seront séparés et fermeront la procession. Tout au long du parcours, nous réciterons les litanies et prierons à haute voix.

Le lendemain, en bordure des champs, il y aura nombre de petites croix formées de brindilles de bois bénites plantées çà et là pour favoriser les récoltes.

Le mois de mai est le mois principal pour les semences. Toutes les semences et plantations, excepté le sarrasin et le navet, devront être terminées avant la fin de ce mois.

Durant le mois de mai, comme au mois d'octobre d'ailleurs, certains bourgeois, notables, artisans et habitants de Prologue assistent à la messe tous les matins.

Je parle surtout pour les gens du village qui ont peu de distance à parcourir. Ceux-là gagnent l'église le soir vers les sept heures pour le salut.

Ceux des côtes Sainte-Justine, Saint-Ambroise et des Écossais se retrouvent à la même heure aux croix de chemin pour prier la Vierge.

Mademoiselle Tremblay, l'institutrice du village, m'a informé qu'elle amènerait bientôt, les enfants prier à la petite chapelle de procession localisée près du moulin à Magloire!

Certes! Je les verrai dans le courant de l'après-midi, marcher en rang, silencieux et obéissants!

Les anciens de Prologue disent que la première pluie de mai, qu'ils appellent «l'eau de mai» est bénéfique pour les yeux.

L'aïeule, Marie-Josephte Bernier, qui a les superstitions d'une vieille sorcière, a rempli un plein baril de cette eau. Elle prétend que la première pluie de mai est bonne pour soigner toutes sortes de maladies.

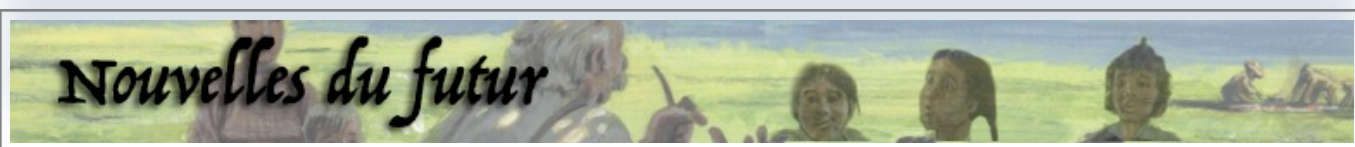
J'ai même aperçu, cette journée-là, plusieurs habitantes qui sont allées se mettre sous la pluie pour laver leurs cheveux.

D'autres disent que cette pluie est bénéfique pour les animaux. Dans plusieurs exploitations de Prologue, les habitants ont fait sortir les troupeaux de l'étable pour débarrasser les bêtes des parasites.

Les plus anciens vont jusqu'à prétendre qu'il faut éviter de se marier pendant le mois de mai parce que ce mois est tout entier dédié à la Vierge Marie et qu'il est par le fait même, le mois des vierges. On ne doit donc pas se marier en ce moment-là de l'année.

J'ai questionné Jane-Édith Caldwell et Luc Papineau sur la question. Vous savez sûrement qu'ils projettent de se marier dans le cours de l'été.

Il paraît que les parents du jeune Papineau sont formellement intervenus pour que le mariage des jeunes ne se fasse pas en mai. La croyance populaire dit que cela porte malheur.



Hé bien, mes amis, les montgolfières existent encore dans le futur. Il y aurait même une fête annuelle qui leur est dédiée. Des centaines de montgolfières en provenance du monde entier s'élèvent alors dans le ciel de Saint-Jean-sur-Richelieu à trois heures de cheval de Prologue. Jérôme Lagibotière était heureux d'apprendre la chose du jeune McLean qui l'a lui-même apprise de Carl et Benoît, deux correspondants du futur.

— Vous savez m'sieur Lebeau, m'a-t-il dit, ça me fait tout drôle de penser que dans plusieurs années, ils vont être des centaines à s'élever dans le ciel. C'est sûr que les vents vont les diriger par ici. Ah! J'aimerais bien vivre assez vieux pour voir ça!

Hum! Le clocher de l'église pourra pas toutes les accrocher, lui ai-je répondu en souriant.

Augustin Lebeau, journaliste



Le printemps, temps du grand ménage

Prologue, samedi 7 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La pluie s'est calmée pour laisser place à des percées de soleil. Depuis ce matin, le soleil est radieux, sans aucun souvenir de son escapade.

Le printemps est la période du grand ménage que les mères et les filles entreprennent pendant que les hommes hersent et sèment.

«Tout y passe: le lavage des murs, des plafonds, des planchers, des meubles et des couvertures, rangements des vêtements d'hiver, démontage des poêles avant l'installation dans la cuisine d'été».

Cependant nous ne retrouvons pas cette rallonge qu'est la cuisine d'été à toutes les maisons de Prologue.

Je devrais même dire que cela est tout nouveau. Mais, les habitants semblent y prendre goût et m'est d'avis que d'ici quelques années, toutes les maisons de Prologue en seront affublées.

Accolée à la maison, la cuisine d'été a servi de chambre froide durant l'hiver. À l'écart de la maison, elle prend le nom de fournil et, c'est là que l'hiver on entrepose les outils et, que le père bricole.

Pour sûr, la plupart des cuisines d'été sont aménagées sans confort. Elles contiennent cependant l'essentiel soit : une grande table, des chaises, des berçantes, une grande cheminée pour cuire le repas et un buffet pour ranger la vaisselle.

Faut dire que certaines cuisines d'été sont aménagées avec beaucoup plus de... hum! Disons de confort!

J'imagine qu'il en sera de même pour celle que se fera construire le curé Chandonnay à même le nouveau presbytère.

Chez l'habitant, la famille vivra dans la cuisine d'été jusqu'à l'automne. On y prendra ses repas et on viendra s'y reposer avant de regagner, le soir, les chambres de la maison.

Ainsi, la maison restera propre jusqu'à ce que tous la réintègrent avant les premiers froids.

Ah! Le gros bon sens de l'habitant a de quoi nous éblouir! Pensez que l'entretien d'une seule pièce, à ce moment de l'année, réduit au minimum les soins du ménage alors que tous, femmes et filles comprises, sont aux champs.

Les bêtes aussi déménagent pour gagner les pâturages. Comme elles sont enfermées depuis plus de six mois et qu'elles ont perdu l'habitude de marcher, on ne les éloigne guère de la ferme les premiers jours.

Par la suite, on confie généralement aux enfants le soin de les mener aux champs le matin et de les ramener le soir, car les nuits de mai sont souvent fraîches.

Ce matin, j'ai vu une bien curieuse procession. Édith Desrosiers était à «cheval» sur une vache dénommée «Balade» et sa sœur jumelle, Hélène, tirait le licou pour faire avancer la bête qui ne semblait pas très enthousiaste!

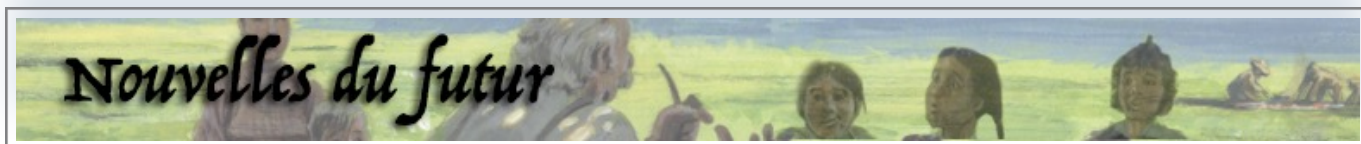
À ma vue, Édith a rapidement mis le pied à terre de peur, sans doute, de paraître ridicule.

Elle n'aurait pas dû, car j'ai plutôt trouvé charmant ce petit instant d'ingéniosité et de simplicité.

Je n'ai pu m'empêcher d'aller vers elles et de leur dire qu'en les voyant ainsi de loin, j'avais cru apercevoir une belle princesse montée sur un noble cheval mené par une élégante dame de compagnie.

Les deux petites m'ont regardé intensément et ma foi, je crois bien qu'elles ne savaient pas trop si elles devaient rire ou rougir!

Si vous connaissez quelque peu le caractère de la p'tite Édith, vous saurez bien deviner quelle a été finalement sa réaction!



Saviez-vous qu'il existe des «guichets automatiques» dans le futur?

Les gens y insèrent une carte et demandent un montant d'argent qui leur est remis par la machine.

Ma foi! cela me fait penser au fameux joueur d'échecs automate. C'était, à ce que l'on disait, un mécanisme intelligent qui pouvait jouer aux échecs.

Heureusement, on a vite découvert la supercherie: un nain était caché dans l'automate et dirigeait ses mouvements.

Pfft! Je me demande si ce n'est pas ainsi avec ces «guichets automatiques?»

Les gens du futur se font-ils berner? Hé! Hé! Je vous conseille de chercher le nain...

Augustin Lebeau, journaliste



Vitaline et les livres de comptes : Journal, Brouillard et Grand Livre

Prologue, lundi 9 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un magnifique soleil a illuminé Prologue toute la journée. Une légère brise a rendu le temps tout à fait confortable! Comme il a été prédit dans le *Nouvel Almanach du Bas-Canada*, les premiers jours de mai ont été, malgré un peu de pluie, très beaux et très favorables aux travaux de toutes sortes.

Les trois vieilles filles du défunt Isidore Lavoie, sœurs d'Eustache, auront terminé l'ensemencement de leurs champs avant le 20 mai.

Comme chaque année, elles ont engagé des journaliers agricoles pour semer le lin avant cette date afin que les grosses chaleurs de l'été n'entravent pas sa croissance.

Ensuite, avec un léger hersage, les graines ont été enfouies. Finalement, on a passé le rouleau pour permettre aux graines de mieux adhérer à la terre.

M'est d'avis que ces trois vieilles filles auront encore une bonne récolte cette année.

Partout dans la seigneurie Prologue, les habitants ont déjà préparé le coin du potager. C'est l'homme qui a d'abord retourné la terre à la bêche ou à la houe. Ensuite, l'habitante s'est chargée de l'aplanir et d'émietter les mottes résistantes.

Elle a organisé la répartition des cultures puis semé. Elle a donc égalisé la terre, enlevé les cailloux et les racines, brisé les mottes avec un râteau. Puis avec la gratte (binette), elle a formé de chaque côté d'une allée centrale, des planches sur lesquelles elle a creusé des petits sillons.

On trouvera dans la majorité des jardins de Prologue, un peu de maïs, des oignons, de la ciboulette, des carottes, laitues, betteraves, poireaux, persil, fèves.

C'est que le potager doit fournir à toute la famille une bonne partie de son alimentation annuelle.

Changements de propos! Comme vous le savez, mademoiselle Vitaline s'occupe, sous la supervision de sa mère, de la tenue des livres de comptes du magasin général. Elle tient l'état du Journal, du Brouillard et du Grand Livre.

Je vous rappelle un peu de la nature de son travail, histoire de vous mettre dans l'atmosphère.

Le Journal est un volume in-folio, réglé d'une ligne à la marge de gauche et de trois lignes à la marge de droite.

Vitaline doit y inscrire la date, le nom, la somme, la transaction, la quantité, la qualité et le prix. Elle doit mettre au débit des personnes, ce que son père vend à crédit et, au crédit ce que les clients donnent en paiement.

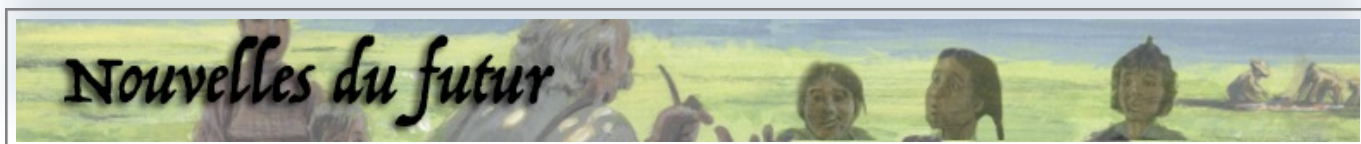
Elle ne doit pas oublier de mettre dans la marge, le numéro de la page où se trouve le compte dans le Grand Livre.

Dans le Brouillard, elle écrit tous les jours toutes les affaires qui sont contractées par ses parents et qui doivent être portées sur les livres de comptes.

Même si le Brouillard exige moins d'ordre et de netteté que le Journal, il doit être tenu avec sérieux.

Dans le Grand Livre, Vitaline doit transporter tous les comptes qui se trouvent dans le Journal.

Elle doit donc faire face à plusieurs problèmes de calcul. Il faut qu'elle soit forte en chiffres, cela va de soi.



Jane-Édith m'a raconté ce qu'elle avait écrit à sa correspondante dénommée Méli au sujet du «poisson d'avril».

Certes! Nous sommes déjà en mai, mais nos correspondants du futur nous questionnent sur nos us et coutumes concernant cette fête.

Voyez ce que mademoiselle Jane a répondu à la question de Méli:

«J'aime aussi jouer des tours pour le poisson d'avril. Je n'en ai pas joué cette année, mais j'ai quand même bien ri. Le petit-fils de ma patronne, Thérèse Chiasson, lui a joué un tour. Il lui a fait croire qu'il n'arrivait plus à parler du tout parce qu'il avait avalé une souris et qu'il ne pouvait plus que couiner.

Au début, Mme Chiasson n'a pas cru l'histoire, mais quand son père a joué le jeu et qu'il s'est mis à essayer de faire cracher son fils, ma patronne a commencé à s'exciter. Elle a mordu à l'hameçon... et elle a bien ri lorsqu'elle a découvert l'attrape.»

Diantre! Mon amie l'aubergiste ne m'a pas parlé de ce tour. Est-ce à dire qu'elle est un peu honteuse de s'être ainsi laissée prendre?

Quoi qu'il en soit, la jeune domestique m'a interrogé sur l'origine du «poisson d'avril».

J'ai bien cherché dans mes livres et encyclopédies. Je ne peux avancer que des hypothèses, car, les historiens ne sont pas du même avis sur le sujet.

Cependant, la plupart s'entendent pour dire que l'hypothèse la plus courante le fait naître au 16^e siècle.

En 1564, le roi Charles IX a décidé que l'année ne commencerait plus le 1^{er} avril, mais le 1^{er} janvier. Ce changement a eu des conséquences, car il a également décalé les échanges de cadeaux et d'étrennes qui marquaient le passage à la nouvelle année.

Il se trouva des gens pas contents, qui rouspétèrent. Alors on tourna l'affaire en dérision, accablant les rouspéteurs de farces de ce genre: les uns faisaient semblant de ne pas se rappeler que le Premier de l'an avait changé, et offraient aux autres des «étrennes» qui étaient des blagues, des farces, et comme on n'avait plus besoin de poisson (puisque le Carême était en train de finir, assez de poisson!), on accrochait un poisson séché sur leur porte, leur veste, leur dos...

Mystifications, fausses convocations, missions farceuses, tout est bon ce jour-là pour piéger l'ami ou le quidam: «Poisson d'avril»! C'est ainsi qu'à Prologue ont envoyé les moins dégourdis chercher la corde à virer le vent, un bâton à un seul bout, etc.

Certes! Cette interprétation n'est qu'hypothèse, car, dans la Grèce Antique, on fêtait le Dieu du rire que remplaçait la déesse de l'Amour, Aphrodite née de l'écume et protectrice des poissons.

Il est curieux de constater que cette coutume a traversé le temps et est encore l'objet d'une célébration dans le futur.

Augustin Lebeau, journaliste



Que c'est qui bagoule, le bourgeois?

Prologue, mercredi 11 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

De sombres nuages ont chassé le soleil très tôt en matinée. Ils sont passés au-dessus de nos têtes sans laisser tomber quoi que ce soit. Faut croire qu'ils se retenaient. Depuis, le soleil est revenu et brille de mille feux.

Dimanche dernier, à la sortie de la messe, monsieur Donald Laprise a fait le crieur public. Sa sortie a provoqué un grand émoi dans la population de la seigneurie. Écoutez bien!

— «Oyez! Oyez! Chers concitoyens, il est de notoriété que chaque année, en saison de culture et de récolte, de nombreux dommages sont causés par des habitants peu soucieux de maintenir la paix dans la population du comté!

— Attendu également que depuis quelque temps de malheureux incidents ont opposé quelques-uns d'entre vous et envenimé les relations que l'éducation religieuse et civile conseille d'entretenir avec ses semblables, je vous

avise que désormais j'appliquerai strictement certains aspects des Actes relatifs à l'Agriculture adoptés par le gouvernement du Bas-Canada le 10 août 1850, et ce, dans le but de remédier aux abus préjudiciables à l'agriculture.

— Attendu que mon devoir d'officier de justice m'oblige à maintenir la paix et la bonne entente partout sur le territoire sous ma juridiction je vous fais la lecture de ces points de loi et afficherai ces règlements à la porte de l'église, au magasin général et dans tout autre endroit de rencontre publique dans la paroisse tels l'auberge, le moulin à farine et le moulin à scie!

— Cette annonce sera également faite pendant deux dimanches consécutifs dans les différents lieux de culte du comté à savoir, l'église de Prologue, la petite chapelle de la seigneurie de La Gâtine, l'église de la seigneurie de La Chamaille et finalement l'église de la seigneurie de la Vadrouille.

— Voici donc les points de loi pour lesquels j'entends désormais être sévère: qu'il soit statué, que depuis et après la passation de cet acte...

Bla-bla-bla! Monsieur Laprise avait lu ce paragraphe solennellement et avec vigueur. Mon voisin de droite me chuchota:

— Que c'est qui bagoule, le bourgeois?

Je le toisai et compris rapidement qu'il ne blaguait pas. Il ne comprenait tout simplement pas ces formules et ces mots compliqués. Je me fis donc un devoir de lui simplifier ce premier point de loi. J'expliquai :

— Il dit qu'il y aura une pénalité contre les personnes qui passeront sur les terres d'autrui sans permission et le contrevenant pourra être arrêté.

Mazette! Le bougre de bonhomme était également sourd d'oreille.

— Quuuuooooooooiii, dit-il, le malfaisant sera maltraité? Y doit sans doute parler des malvas mal-embouchés qui arrivent d'on ne sait où et qui font peur aux enfants! À qu'à bien se tenir, la Marie-Quatre-Poches!

— C'est cela, dis-je, impatient!

Avant qu'il n'ajoute quoi que ce soit, le juge de paix poursuivit:

— Et qu'il soit statué, que lorsqu'aucune personne...

— Et qu'il soit de plus statué, qu'il ne sera permis...

— Là, j'ai toute compris, dit notre habitant, en se frottant la bedaine! Mais pourquoi a-t-il, toute du long de son discours, regardé le vilain de Léon Simard et m'dame Blackburn. Çarait-y à voir avec l'histoire de la fugue du cheval de Léon Simard à l'automne dernier? Ou ben encore avec la vieille dispute du marchand avec le bonhomme Simard à propos des dommages qu'avait causés son malcommode d'étalon dans le potager de m'dame Anabelle?

Je fis semblant de ne rien entendre, mais je savais bien que ces événements étaient en partie responsables de la nouvelle attitude du juge de paix qui, somme toute, en avait assez de ces genres d'histoires!

Monsieur Laprise ajouta avec force et conviction, si je puis dire :

— Et qu'il soit statué, qu'il sera du devoir du juge de paix...

— Et vu qu'il arrive fréquemment que les chiens...

— Bla-bla-bla!

Un grand silence plana, à ce moment précis, sur les habitants présents.

Tous regardèrent Eustache Lavoie et madame Saintonge. Je savais que monsieur Laprise avait réglé à l'amiable le différend qui opposait ces deux personnes à la suite de l'agression de Brasdor sur madame Saintonge, l'hiver dernier, mais il était évident qu'il ne voulait plus avoir à intervenir dans ces sortes de disputes.

La loi faisait foi d'arbitre, je me suis fait la réflexion que le juge de paix faisait sûrement le pari que citer publiquement la loi, suffirait à éteindre les velléités futures des habitants de Prologue.

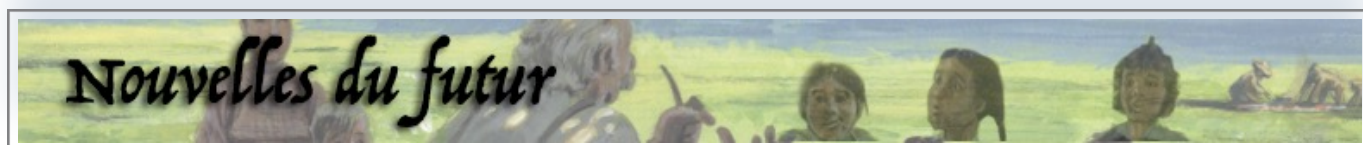
Et puis, il y avait eu cette histoire de moutons égorgés, plusieurs étaient convaincus que c'était l'œuvre d'un chien errant!

Ce matin, comme promis, monsieur Laprise avait affiché ces points de loi dans les édifices publics du village.

Depuis, le marchand général est débordé. Les habitants viennent faire «un tour» pour constater de visu la chose.

D'aucuns font semblant de lire, car la plupart ne savent ni lire ni écrire ce qui, après tout, ne les empêche pas de pointer du doigt telle phrase et de clamer bien haut leur opinion sur le sujet!

Hum... j'ai l'impression que les prochaines semaines seront chaudes d'autant plus que la construction du presbytère débutera bientôt.



Il y a quelques CERVEAUX du futur qui ont de bien curieuses mœurs.

Ainsi, deux correspondantes dénommées «Vieille branche» et «Mymyniature» ont expliqué quelques notions de sociologie moderne à notre jeune commis en lui parlant des «ados» à leur époque.

Malheureusement, mademoiselle Vitaline n'arrive pas à déchiffrer ce langage d'une autre époque.

Ma foi! Pour avoir lu cette lettre, je dirais qu'il y a de quoi en perdre son latin.

Il paraît que l'on classe les «ados» selon plusieurs catégories: «Barbie» «Punk» «Yo» «Sportif» «Gotik» «Nerd» «Ordinaire».

Les deux jeunes filles ajoutent, histoire de nous mêler un peu plus, que les «ados» de ces nombreuses catégories frayent ensemble comme carpes à la ponte.

Ses deux correspondantes se décrivent comme ordinaires, sportives et un peu punk.

Nous sommes perplexes et nous nous demandons: qu'est-ce qui différencie ces paysans du futur: sont-ce les vêtements, les coiffures, la «parlure», le nez, les oreilles, la taille, les yeux?

Diantre! C'est un peu compliqué tout cela.

En effet, Vitaline se demande comment on différencie un «ado sportif d'un ado punk», etc. Et comment savoir s'il est punk et sportif?

Sacrebleu! J'espère bien que «Vieille branche» et «Mymyniature» sauront être plus limpides dans leur prochaine lettre!

Augustin Lebeau, journaliste



Conservation des pommes — Procession de la Fête-Dieu

Prologue, vendredi 13 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Diantre! Ils étaient tous là. Le ciel de Prologue a été l'objet d'une scène digne d'un grand opéra. Au théâtre, quand tous les comédiens parlent en même temps, c'est le chahut...

À l'opéra, les voix des chanteurs s'accordent dans une merveilleuse mélodie. Dans le ciel, le soleil, le vent et la chaleur se sont accordés en harmonie. De même pour les nuages, le vent, la pluie et le froid. S'exprimant en alternance, ces acteurs de la nature ont créé le plus bel effet dramatique qui soit. Ainsi, il en fut de notre journée.

Monsieur McLean, un habitant de la côte des Écossais, est venu me trouver aujourd'hui pour m'instruire de la conservation des pommes.

Ne vous méprenez pas. Il ne s'agit pas de Sean McLean, le père du jeune Henry-Firmin, qui réside près de l'étang des Chats Noyé.

Celui-là est Irlandais alors que je vous parle plutôt d'un Écossais arrivé à Prologue du temps que la seigneurie Prologue était en d'autres mains que celles de la famille Prologue.

En effet! La seigneurie Prologue a déjà été achetée par un marchand écossais du nom d'Alexander McCoy. Le marchand a tenté de peupler, sans succès, la seigneurie d'immigrants écossais et irlandais. Il en est bien venu quelques-uns qui ont laissé des traces de leur passage dans tout le territoire.

Je parle des tenanciers localisés sur le versant sud-est de la montagne du «Solitaire» au lieu nommé depuis, la côte des Écossais ou le rang des «Anglais».

Depuis le passage de ces immigrants, l'air s'embaume tous les printemps de l'odeur de magnifiques pommiers.

James McLean est, je crois bien, l'un des rares habitants qui, dans la seigneurie Prologue, sache garder ses pommes en bonne condition jusque dans le mois de juillet. Voici donc sa méthode.

Méthode pour conserver les pommes:

— «Séchez parfaitement une jarre vernie; mettez au fond quelques cailloux ou galets; remplissez la jarre de pommes; recouvrez d'une rondelle de bois qui s'adapte exactement et scellez avec un peu de ciment frais.

— Les cailloux attirent l'humidité des pommes; le mortier ou ciment attire l'air contenu dans la jarre, et laisse la pomme libre de la pression qui pourrait s'exercer sur elle et qui, conjointement avec le principe de putréfaction qu'il contient, est la cause qui les fait gâter.

— Des pommes ainsi conservées ont été trouvées parfaites, saines, belles et juteuses en juillet».

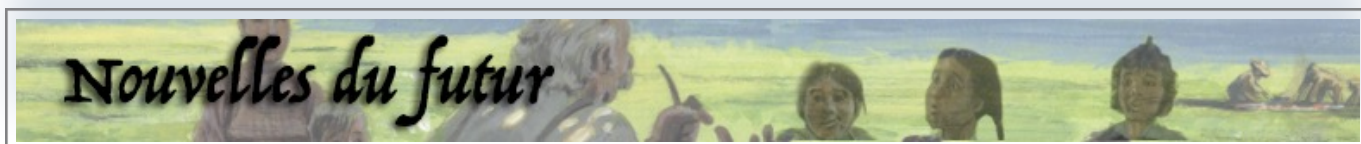
Changements de propos! Dans quelques jours, ce sera la procession de la Fête-Dieu.

Comme de coutume, la procession aura lieu le matin à la sortie de la messe.

L'ordre de marche sera celui-ci: la Bannière de la paroisse; la Bannière de la Saint-Jean-Baptiste suivie des garçons de l'école: c'est le jeune Mathieu Martin qui tiendra cette bannière; la Bannière de l'Immaculée Conception suivie des filles de l'école: c'est Édith Desrosiers qui portera fièrement cette bannière; la Bannière de la Sainte-Famille suivie des femmes: c'est madame Pauline Lemieux qui la portera ; puis les Clercs, le Saint Sacrement, les Marguilliers, les Chantres et pour finir, la Bannière de Saint-Joseph suivie des jeunes gens et des hommes: c'est Henry-Firmin McLean qui tiendra cette bannière et ma foi, il avait l'air heureux d'apprendre que cet honneur lui reviendrait cette année!

Deux reposoirs ont été installés, l'un dans la chapelle de procession située sur le domaine seigneurial et l'autre près du bac du passeur, Trefflé Bellerive. Monsieur Bellerive a promis de décorer le reposoir de tentures, de rideaux de dentelle et de fleurs en papier.

Le jeune Paulin Larose et sa sœur Édith représenteront des anges. On leur a fait des ailes de papier. Ils devront se tenir dignement, immobiles, les mains jointes de chaque côté de l'autel improvisé.



Ce matin, j'ai discuté avec le docteur Harris de la vie dans le futur telle que racontée par ses correspondants. Nous avons tous deux été fort impressionnés par les propos de messieurs Andrew et Philippe.

Diantre! Il paraît que même si au Canada, tous les humains sont traités également: droit à une éducation, soins médicaux et un emploi, du moins en théorie, il y a quand même de l'injustice.

Prenez par exemple le choix des étudiants dans les facultés de médecine des universités: les élèves les plus aptes sont parfois mis de côté au profit de ceux qui ont de l'argent. D'après monsieur Philippe ce sont les «plus riches qui prédominent»!

— M'est d'avis que mademoiselle Elizabeth serait très triste d'apprendre cela. Elle qui se représente la vie des femmes dans le futur d'une façon idyllique.

Et, que dire de la vie de tous les jours:

— «Malgré tous nos services, vous ne connaissez pas la chance que vous avez d'être dans le calme de votre époque . Vous savez, la guerre, les problèmes sociaux, les prophètes de malheur... Ceci dit, je ne veux pas vous effrayer, il y a quand même des bons côtés à notre époque.»

— Diantre! Il est encore heureux qu'il y ait de bons côtés à vivre au XXI^e siècle.

Il paraît que les enfants du 21^e siècle sont vaccinés contre les maladies qui font tant de victimes à notre époque. Mais, il semble qu'il y ait un revers à cette médaille.

En effet, de nouvelles épidémies, comme le SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) qui est une épidémie qui affecte le système respiratoire, font des ravages. Bref, il n'y a rien de parfait sur terre, quelle que soit l'époque.

Pis encore! Il paraît qu'il y a «aussi une maladie sérieuse qui affecte les vaches : ESB (encéphalopathie spongiforme bovine). C'est une maladie qui affecte leur cerveau et les rend « folles ».

Pour éviter les dangers de contamination, on doit les incinérer. C'est aussi une perte économique énorme, car quelques pays deviennent méfiants et arrêtent d'en acheter même s'il n'y avait qu'une seule vache contaminée dans UNE seule ferme ; cela est désolant n'est-ce pas?»

Sacrebleu! En effet, c'est désolant. C'est madame Marie-Louise Beaulieu qui serait attristée d'apprendre cela. Cette paysanne a grand soin de tous les animaux qui composent son cheptel.

Il paraît aussi que l'obésité est devenue un problème qui affecte une bonne partie de la population. «Et avec l'obésité viennent le diabète et les problèmes cardiaques.»

Bougre! Je me souviens avoir vu le docteur Harris frémir en lisant cette phrase: «Mais la gourmandise n'est-elle point votre péché mignon?»

— Ouais! Ce n'est pas très rassurant! Va falloir que je surveille mon alimentation, m'a-t-il dit, consterné par sa lecture.

— Imaginez! Il paraît qu'il y a des véhicules spécifiquement équipés pour garder le malade en vie pendant le voyage vers l'hôpital.

Je ne vois pas comment on pourrait transformer nos charrettes, carrioles, traîneaux à chiens pour transporter en toute sécurité les malades chez le docteur Harris!

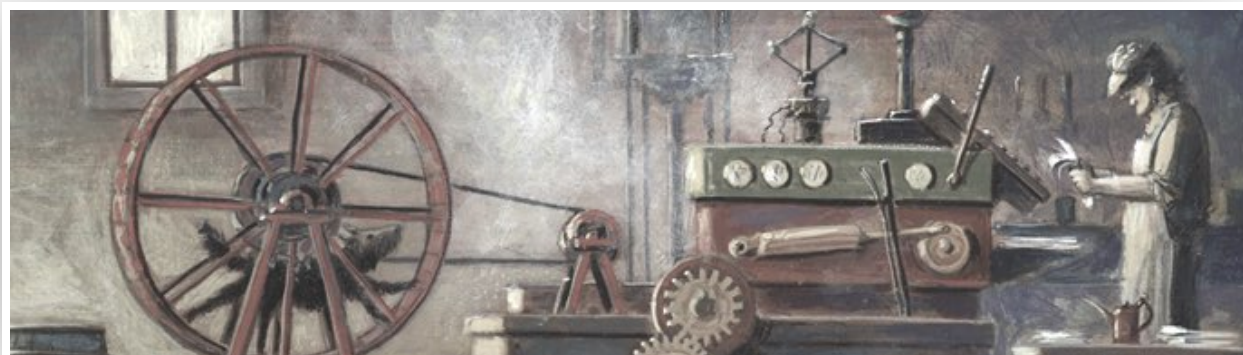
À moins que nos inventeurs... Ce qui est apparu le plus étonnant dans cette lettre ce sont les informations suivantes:

— «Maintenant, les chirurgiens utilisent beaucoup de machines, comme le scanner à résonance magnétique pour avoir une vue intérieure complète [...] Nous utilisons aussi la fibroscopie technique qui, en faisant passer un tuyau dans le corps de l'opéré, nous permet de voir à l'intérieur de son estomac [...]».

Avouez, m'a dit le docteur Harris que toutes ces nouveautés médicales sont extraordinaires! C'est tout simplement époustouflant. Pourtant, il y en a plus d'un ici, à Prologue, qui ne me laisserait jamais utiliser de tels instruments sur eux. Déjà qu'ils sont impressionnés par mon stéthoscope. Ils y verraient de la magie, pire encore, de la diablerie! Nous avons ainsi philosophé sur l'évolution de la médecine et sur la vie quotidienne dans le futur.

Tout cela est à la fois formidable et inquiétant... c'est selon, mais, il est certain que vivre dans le futur doit être très excitant!

Augustin Lebeau, journaliste



La tourte serait en voie de disparition

Prologue, dimanche 15 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Dame Nature a attrapé une vilaine grippe. Depuis deux jours, elle tousse, crachote et grogne de tous ses membres.

Le soleil est fiévreux, le tonnerre gronde, la pluie crache sur la terre et le vent hérissé les tignasses. Grisaille et froidure, elle est devenue.

Mais qu'on lui donne un remède, une tisane, qu'on la soigne: avant qu'elle nous rende tous malades!

J'ai parlé du phénomène atmosphérique que nous observons depuis quelques jours à monsieur Joseph Simard qui sait, d'habitude, si bien lire le ciel et ses présages.

Il m'a affirmé que c'était la première fois qu'il était témoin d'une telle manifestation.

D'aucuns savent que monsieur Simard a un fort beau pigeonnier dans lequel il élève des pigeons domestiques.

Il est le seul éleveur de ces sortes d'oiseaux à des lieues à la ronde.

La plupart des habitants de Prologue trouvent inutile de faire l'élevage de tels oiseaux parce qu'ils abattent à volonté la tourte, un «pigeon sauvage» qui traverse nos terres en très grand nombre.

Cependant, cette manne nous fait défaut depuis deux ans et je suis prêt à croire que nous les verrons de moins en moins parce que nous les avons trop chassés.

Je serais plutôt de l'avis de certains naturalistes qui prédisent la disparition complète de l'espèce d'ici quelques années.

Revenons à nos pigeons! Monsieur Joseph Simard a débuté l'élevage des pigeons depuis deux ans et je vous assure qu'il passe, aux yeux des habitants de Prologue, pour un énergumène et un exalté.

Son élevage domestique comprend deux sortes de pigeons; le fuyard et le privé.

Les fuyards s'appellent ainsi parce qu'ils vont chercher leur nourriture au-dehors. Ils comptent pour peu dans son élevage.

Les privés, encore appelés «pigeons domestiques», demeurent confinés à la volière. Ils sont plus gros et ont la chair plus tendre.

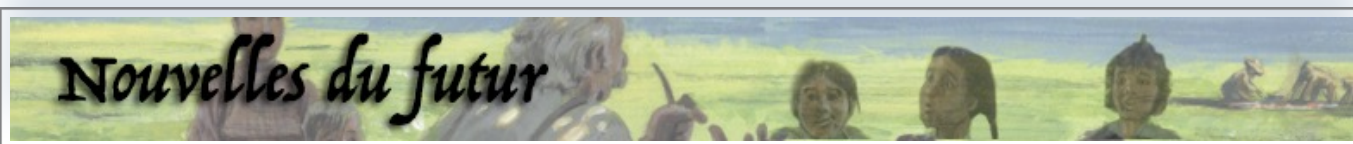
Ces oiseaux, que monsieur Simard ne gardera pas plus de quatre ans, seront mangés en fricassée et en pâté, ou bien encore mis au pot.

Tout cela pour vous dire que le bonhomme Simard a observé que ses «fuyards» sont revenus tard au colombier et que cela indique de la pluie pour les jours suivants.

Il a également observé que plusieurs poules se roulaient dans la poussière plus que de coutume, ce qui est aussi annonciateur de pluie.

Il en est de même avec les coqs qui chantent, depuis deux jours, le soir ou bien encore à des heures extraordinaires.

Et là, je ne vous parle pas du coq des McLean qui chante à toute heure du jour. Le jeune Henry-Firmin dit à qui veut l'entendre, que ce coq est idiot. Ce qui, de mon avis, est assez juste!



Nos correspondants s'intéressent beaucoup à nos coutumes concernant le mariage.

Malheureusement, le mariage donne lieu à une fête populaire fréquemment dénoncée par les austères curés de campagne.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de véritables noces à moins qu'elle ne dure trois jours et trois nuits?

Dans nos campagnes du Bas-Canada, je dirais qu'il y a sûrement beaucoup plus de mariages sans faste au sein du petit peuple des campagnes, que de bombances spectaculaires.

Que la fête commence. Après avoir satisfait le Dieu du ciel et les princes de ce monde, le peuple s'adonne à un cérémonial de son cru.

Voici donc la description la noce d'un riche paysan telle que vécue par mon ami, le bedeau Roger Lamarre.

Malgré les répétitions, cette description vous donnera l'impression d'être un invité aux noces.

— «Ne serait-il que dix ou onze heures, ils se mettent tous à table, excepté le marié, son beau-père, et sa belle-mère qui restent debout et servent la mariée qui est au haut de la table, ayant à ses côtés son frère ou autre proche parent, et la sœur ou autre parent du marié, qu'ils nomment garçon et fille d'honneur pour les cérémonies de la noce; le nombre des conviés est toujours presque de cent personnes.

— Le repas est généralement composé de pièces de lard frais et de moutons qu'ils font cuire dans le four, ou qu'ils font bouillir, les deux seules manières de faire cuire leur viande, ils ont aussi quelquefois, mais, très rarement des volailles.

— Vers le milieu du repas, ils font chanter la mariée, qui le fait bien ou mal, et chacun ensuite chante sa chanson qui ne finit guère sans boire un coup d'eau-de-vie, étant la seule liqueur qu'ils y boivent, et ce en grande quantité.

— Lorsque les esprits commencent à s'échauffer, on voit avec un œil surpris le père s'approcher de son fils, et boire avec lui pendant plus d'une heure et se saluer réciproquement, et déchirer avec un appétit incroyable des morceaux de viande d'une énorme grosseur, ainsi que des pâtés à demi-cuits composés de pommes et de mélasse; ils sont rarement incommodés; il faut croire que l'eau-de-vie qu'ils boivent recuit les aliments qu'ils mangent et les fait digérer aussitôt.

— J'en ai cependant vu un qui en fut malade. Le docteur Harris lui conseilla de boire de l'eau chaude; quand il entendit parler d'eau chaude, il se mit à rire, et demanda au contraire encore à manger, cela, me dit-il, fera passer le reste.

— Le dîner de la noce fait, qui dure environ une heure et demie, le garçon d'honneur tenant un gant va prendre le marié par la main, et la fille d'honneur les conduit ainsi au milieu de la chambre, où le meilleur joueur de violon de Prologue les fait danser le menuet.

— Dès qu'ils ont fini, on prie quatre autres couples qui dansent aussi tous ensemble 4 menuets, dans une chambre qui souvent n'a pas dix pieds en carré.

— La fête continue. Après le souper, une «foule» de jeunes garçons et filles arrivent pour danser. On les appelle les «survenants».

— Les jeunes gens ont pour coutume et ne manquent jamais de porter chacun une bouteille d'eau-de-vie sous le bras qu'ils cachent autour de la maison de la mariée, ou dans les bûchers, et vont de temps à autre boire un coup pendant la danse».

Certes! Cette description de noce est représentative des grandes festivités dont seules sont capables les familles tant soit peu opulentes.

Par exemple, l'année dernière, dans la seigneurie de la Vadrouille, une noce a duré trois jours et trois nuits.

Le bonhomme Pivert n'avait que deux filles et estimait avoir les moyens de les marier de belle manière.

Il a eu besoin de plusieurs maisons: l'une pour danser, une autre pour dormir, une troisième pour cuisiner et faire ripaille.

Cette noce fut surpassée par un riche cultivateur qui fit durer trois semaines les noces simultanées de sa fille et de son fils cadet.

Ma foi! J'imagine que ces sortes d'extravagances n'existent plus dans le futur.

À propos de mariage, je me demande si les gens du XXI^e siècle se marient toujours religieusement?

Augustin Lebeau, journaliste



Résultats de l'enquête sur l'hygiène dentaire à Prologue

Prologue, mardi 17 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Impossible de voir le soleil, il se cache. Une épaisse couche de nuages fanfaronne au-dessus de nos têtes depuis deux jours. À maintes reprises, ils ont laissé échapper la pluie qui les gonfle et qui, telle la suie, les noircit et les rend si rebutants.

Aujourd'hui, je laisse la plume à madame Chiasson et à mademoiselle Élisabeth Harris.

Je ne sais si vous vous rappelez d'une chronique précédente dans laquelle il était question d'hygiène dentaire. À cette occasion j'ai parlé de l'enquête menée par ces deux dernières dames auprès des habitants de Prologue. Alors, chers amis du futur, voici les résultats de leur travail:

— Bonjour les «petits snaurauds»!

— Monsieur Augustin Lebeau après avoir constaté que plusieurs correspondants du futur demandaient aux habitants de Prologue de décrire nos mesures d'hygiène dentaire nous a demandé d'écrire un texte sur le sujet.

— Il est vrai que cette question étonne beaucoup nos gens et c'est pourquoi mademoiselle Elisabeth Harris et moi fûmes chargées de faire notre petite enquête et de vous en faire part dans les plus brefs délais.

— Nous avons pris tout cela très au sérieux et, malgré les simagrées de monsieur Lebeau qui trépignait d'impatience, nous avons quand même pris le temps nécessaire pour figoler notre investigation afin de bien vous informer des différents aspects de la question.

— Alors, «Torriabe de bean» nous voilà profitant de cette tribune pour vous parler de nos us et coutumes et dévoiler les résultats de notre recherche auprès de plus de cinq cents habitants de Prologue de toutes conditions et de tous âges.

— Nous n'ignorons pas que cette tribune est d'habitude réservée à monsieur Lebeau et, en quelque sorte, aux habitants de Prologue dont vous n'avez jamais entendu parler et dont les idées ont peu d'occasions de traverser les LIGNES et d'échouer quelque part sur votre ordinateur.

— Bien au contraire, mademoiselle Harris et moi avons de nombreux correspondants du futur. Le bien-fondé de notre intervention tient à la volonté exprimée par la majorité des habitants de Prologue qui, au cours d’une assemblée, nous ont choisis pour mener l’enquête, car, à Prologue, nul n’ignore que nous sommes très préoccupées par les soins quotidiens qu’il faut apporter à notre corps.

— Une fois n’est pas coutume et il est probable que nous n’aurons plus à nous exprimer à travers cette tribune.

— «Bigre»! comme dirait l’autre, c’est aussi une réplique à certaines remarques désobligeantes que quelques correspondants ignorants de nos us et coutumes ont osé proférer.

— Mais de tels propos, comme dirait l’écrivain français Théophile Gautier, proviennent, à ne pas en douter, des «...célestes ignorances d’un jeune cœur»!

— C’est pourquoi ce feuillet ne sera pas un écrit polémique, mais plutôt une description de nos habitudes en ce domaine auquel nous ajouterons, dans une prochaine chronique, un texte tiré du Manuel des Dames, ou l’Art de la toilette, suivi de l’Art du modiste, et du mercier-passementier . Ce livre est l’œuvre de madame Celnart et la copie qui sert à cette publication a été éditée à Bruxelles en 1829.

— Mes «petits snaurauds», nous espérons bien que vous serez nombreux à nous faire part, dans votre prochaine correspondance, de vos réflexions sur la question.

— Sapristi! pour reprendre mademoiselle Harris, vous nous devrez une histoire, alors pourquoi ne pas nous expliquer, pour notre plus grande satisfaction, les us et coutumes des habitants du futur concernant l’hygiène buccale.

— Hé!Hé! Comme dirait Monsieur Lebeau, «m’est d’avis» que nous aurons quelques surprises!

— Trêve de tergiversations, nous sommes prêtes pour la grande aventure!

— Dans un premier temps, nous avons fait quelques lectures qui nous ont renseignés sur les mœurs des Européens et des Américains en ce domaine.

— Ainsi nous avons appris qu’à la fin du XVIIIe siècle, la brosse à dents est plus rare en France et en Angleterre que les cure-dents, les poudres et les pâtes dentifrices aromatisées. Il paraît que cette situation n’avait rien d’inusité étant donné que, pour la minorité qui se préoccupe alors d’hygiène buccale, la qualité de l’haleine et l’apparence importent plus que la santé des dents.

— En font foi, les nombreux produits mis sur le marché pour la toilette de la bouche visant davantage à désodoriser l’haleine et à faire briller les dents qu’à nettoyer.

— Fabriqués à base de poudre ou d’acide (sel d’oseille), jus de citron, etc.) certains de ces produits tels l’alun, le corail, la pierre ponce, la crème de tartre, l’acide sulfurique,

contiennent toutefois de puissants abrasifs qui produisent, selon certains, un effet contraire à celui recherché.

— Nous avons aussi appris que certains sont convaincus que l'urine a la propriété de faire briller les dents.

— Vous avez bien lu! Prenez, par exemple, le cas des Espagnols. Ils avaient en cette fin de XVIII^e siècle et ont même encore en mille-huit-cent-cinquante-trois, l'habitude de se rincer la bouche tous les matins avec leur urine.

— Comme chacun sait, les Espagnols ont la réputation d'avoir de belles dents... pour le reste, je ne saurais quoi dire vu que je n'ai jamais vu un Espagnol d'assez près pour sentir son haleine.

— Torriabe de bean! il m'est difficile de poursuivre, car tout près de moi, il y a mademoiselle Harris qui glousse telle une poule qui appelle ses petits. Elle rit en poussant des petits cris et en haussant les épaules à chaque respiration.

— Me voyant incrédule de la voir ainsi se moquer des habitudes d'autres peuples, elle m'a finalement assuré que sa raillerie ne concernait en rien les mœurs des Espagnols.

— Non! C'est plutôt qu'elle devine les grimaces de ses correspondants lorsqu'ils liront ce paragraphe.

— Imaginez, m'a-t-elle dit, il y a certains de mes correspondants qui prétendent prendre jusqu'à sept bains par semaine sans parler des douches! Ils semblent être d'une impeccable propreté alors, ils auront sûrement une petite réaction à lire ce que nous écrivons sur les mœurs des Espagnols.

— Excusez cette digression et revenons-en à nos moutons!

— Les Espagnols ne détiennent pas l'exclusivité de cette pratique, car le Dictionnaire des sciences médicales de 1822 précise: «nous connaissons beaucoup de Français qui soignent leur bouche à l'espagnole et qui ne s'en vantent point».

— Heureusement! Ici à Prologue nul ne nous a parlé de cette coutume.

— C'est vers les années 1830 que les hygiénistes et les médecins ont commencé à suggérer de se brosser toutes les dents et non plus seulement celles d'en avant.

— Rappelez-vous que l'objectif de la plupart des pratiques n'est pas la préservation des dents, mais plutôt la désodorisation de l'haleine.

— L'eau ne fait évidemment pas partie de cette pratique. Il est aisé de comprendre les réticences qui accompagnent l'utilisation de l'eau en Europe, aux États-Unis comme au Bas-Canada; elles tiennent toutes de la même nature.

— Ainsi, les épidémies de choléra qui font des milliers de morts en Europe, aux États-Unis et dans le Bas-Canada, dont une des causes de propagation, aux dires de certains

médecins, est la pollution de l'eau, ne viennent qu'accentuer les idées sur le danger d'avoir recours à l'eau comme pratique de soins corporels.

— Vers 1850 alors qu'elle n'est pas encore complètement réhabilitée pour la toilette du corps, elle est toujours considérée comme nuisible pour les dents.

— En fait, c'est toujours l'humidité qui est nocive. Voici ce que certains traités écrits par des médecins français en disent: «L'humidité a été toujours signalée comme étant très nuisible aux dents: évitez les lieux bas et humides, toutes les fois que vous le pourrez. On a remarqué de tout temps que les populations riveraines des grands cours d'eau, des étangs et marais perdent leurs dents avant le terme de l'adolescence.»

— En ces temps-là et, même encore en mil-huit-cent-cinquante-trois, l'hygiène dentaire est donc aussi «sèche» que la toilette du corps. Poudres et pâtes s'appliquent donc sans eau et entre deux frottages dont on ne doit pas abuser.

— Les manuels et les traités conseillent de faire cette opération, une fois par semaine.

— On peut aussi se mettre dans la bouche pour faciliter l'expectoration qui a lieu ordinairement le matin, une pastille de guimauve, de jujube, de gomme arabique, un petit morceau de sucre d'orge ou candi.

— Les habitants de Prologue, pour la plupart, se nettoient rapidement les dents avec les doigts ou bien encore avec une petite serviette personnelle.

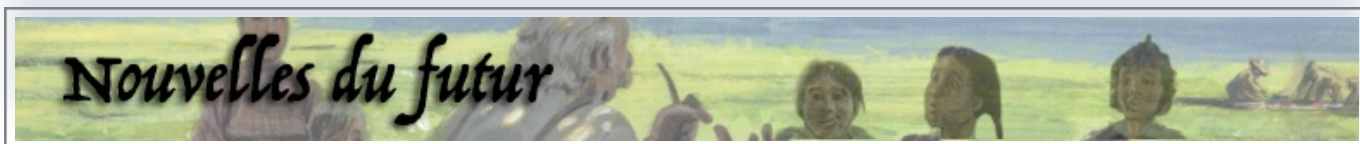
— Plusieurs chiquent de la gomme de sapin alors que d'autres mâchent du tabac à chiquer. Les premiers croient s'assurer ainsi une haleine plus fraîche et une bouche à l'abri des maladies alors que les autres ont une haleine de cheval, pour reprendre les propos de certains.

— La majorité des habitants de Prologue usent de cure-dent de fabrication artisanale pour déloger la nourriture coincée entre les dents. Je ne vous cacherai pas que la plupart, parvenus à l'âge adulte, sont édentés ou bien encore ont une dentition détestable.

— Par contre il y a une minorité de notables et de bourgeois de Prologue qui se servent de la brosse à dents et des différents dentifrices et autres produits ayant cours sur le marché.

— Plusieurs, dont mademoiselle Harris et moi suivons les préceptes de Madame Celnart dont les manuels sont utilisés ici au Bas-Canada depuis au moins une vingtaine d'années.

— Nous vous reparlerons de tout cela dans une prochaine chronique.



Encore le «poisson d'avril». Cette fois-ci, c'est madame Angélique Hamelin qui a raconté une anecdote à son ange du futur, mademoiselle Gabrielle. Voici cette anecdote. Elle concerne monsieur Ovide Polansky. J'espère qu'il ne me tiendra pas rigueur de parler de cette affaire.

Je n'aimerais pas me disputer avec lui vu qu'il est fort comme deux chevaux.

— «Chère Gabrielle, nous connaissons l'existence du poisson d'avril. D'ailleurs, j'ai une anecdote à vous raconter à ce sujet. Ovide Polansky, malgré toutes ses aventures, est un jeune homme très naïf. Pour la deuxième année consécutive, il a couru le poisson d'avril.

— Voici comment le tout s'est déroulé: son oncle Georges lui dit «je crois que j'ai aperçu une carpe dans le puits où nous prenons notre eau. Je me demande bien comment elle a pu venir là! Vas donc vérifier, Ovide, si je n'ai pas eu la berlue. Si tu la vois, essaie de la pêcher et rapporte-la à ta tante. Elle pourra l'apprêter pour le dîner».

— Ovide s'habille en vitesse, sort sa canne à pêche du placard et court au puits. Il appâte l'hameçon avec un morceau de viande que sa tante lui a gentiment donné et il lance la ligne à l'eau.

— Là, il attend... attend et attend. Une heure passe et toujours rien.

— Transi, il décide de revenir à la maison pour se réchauffer un peu. Il n'a pas aussitôt passé la porte que tous les membres de la famille partent d'un grand éclat de rire en lui lançant un retentissant :

— «Poisson d'avril, Ovide!».

— Vous comprenez, chère Gabrielle, que cette histoire a fait le tour du village et a fait rigoler bien des habitants de Prologue.»

Certes! Cette histoire nous a bien fait rire, mais je crois que le pauvre Ovide l'a trouvé moins drôle. M'est d'avis qu'il prépare un tour à jouer à son oncle pour bientôt!

Augustin Lebeau, journaliste



Les prix des produits au Bas-Canada

Prologue, jeudi 19 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Les nuages s'attardent. Voilà quatre jours qu'ils s'évertuent à nous cacher la lumière bienfaitrice du soleil. On dirait un bal qui se prolonge. Hier, la balade incessante du vent a fait valser les formes cotonneuses dans un étourdissant va-et-vient que quelques malheureux rayons de lumière sont parvenus à percer. Aujourd'hui, il tombe une pluie fine qui s'est donné comme mission de fertiliser la terre.

Un vent de panique s'est emparé des habitants de Prologue. Il paraît que plusieurs correspondants du futur sont à l'affût de nos moindres faits et gestes.

Ainsi, certains veulent connaître à tout prix la valeur de nos produits de consommation.

Il importe d'abord de comprendre que de tout temps, il y a eu et il y a encore des facteurs qui influent sur la fixation des prix.

Certes! un résident de la ville qui n'exploite pas de terre et qui n'a ni vaches, ni potagers, devra s'approvisionner aux différents marchés, là où les habitants de la campagne avoisinante vont vendre les surplus de leurs exploitations agricoles.

Certes! il doit leur en coûter très cher pour vivre et, j'ai vu de mes yeux vus, des gens réduits à la plus grande misère

qui soit.

Ici à Prologue, comme je l'ai déjà mentionné dans différentes chroniques, les habitants fabriquent la plupart des produits qui leur sont nécessaires, tels balais, savon, pelles, sabots, etc.

Certes! ils doivent recourir, à l'occasion, au magasin général pour acheter ce qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes, mais, il arrive parfois que certains décident de s'en passer, car ils n'ont pas l'argent pour se les procurer.

À preuve, il y a un très grand nombre d'enfants qui, la bonne saison venue, viennent en classe, pieds nus. Et que dire des hardes qu'ils portent?

Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de fouiller dans mes vieux papiers afin de vous donner quelques indices de la valeur des produits que nous retrouvons au Bas-Canada.

N'oubliez pas, ce ne sont que des prix approximatifs, car, il faut tenir compte du lieu, de la saison, du groupe social et de nombreux autres aspects.

Par exemple, la dame d'un riche marchand de Montréal n'aura pas dans les pieds les mêmes souliers que la vieille Onésine, la mère du «passeu», Trefflé Bellerive.

Ma foi! J'imagine qu'il en est de même dans le futur.

Les prix que je donne ici sont les prix des dernières années, prix qui sont plus élevés que les années qui ont précédé: on sait que cette élévation dans le coût de tous les articles de consommation est un fait commun à tous les pays.

Pour une meilleure compréhension, j'ai regroupé les produits en différentes classes d'appartenance.

Ainsi, il y a une classe de produits qui concerne l'art forestier, la chasse, la pêche et les récoltes de produits obtenus sans culture.

Je dirais que les bois sont au nombre d'une soixantaine de variétés : bois blanc, tilleul, sumac, érable commun, érable rouge, érable ondé, piqué, pleine, prunier sauvage, cerisier rouge, cerisier d'automne, cerisier à grappes, pommetier blanc, pommetier jaune, néflier, senelier, cormier, poirier sauvage, cornouiller, frêne blanc, frêne noir, frêne dur, frêne commun, carthame, orme, orme rouge, orme gris, orme dur, noyer tendre, noyer noir, noyer brun, noyer blanc, noyer doux, noyer gras, chêne blanc, chêne de savane, chêne rouge, chêne noir, châtaignier, hêtre, charme, platane du Nord, pin résineux, pin rouge, pin jaune, pin blanc, sapin, pruche, épinette blanche, épinette noire, épinette rouge, cèdre blanc et cèdre rouge, bois de fer, bouleau, bouleau blanc, bouleau rouge, merisier blanc, merisier rouge, aulne, aulne noir, tremble, tremble-peuplier, peuplier, liard.

Le prix du bois d'équarrissage des spécialités connues dans le commerce sous le nom de pin blanc et de pin jaune est, pour pièces équarries, de 28 à 90 centimes le pied cube, suivant la qualité et la grosseur des poutres.

Le chêne, dans les mêmes conditions, de 1 franc 30 centimes à 2 francs 50 cents; le merisier et l'érable de 60 c. à 1 franc; l'épinette rouge de 50 c. à 1 fr.; l'orme, de 66 c. à 1 fr. 66 c.; le frêne de 50 c. à 90 c.; le noyer noir de 1 à 1 fr. 25 c.; le pin rouge de 66 c. à 1 fr. 18 c; le cèdre de 30 c. à 50 centimes.

Le bois de sciage pris sur les marchés pour l'exportation affecte la forme régulière des madriers du commerce d'une longueur uniforme de 12 pieds, d'une épaisseur uniforme de 3 pouces et d'une largeur variable.

Les madriers se vendent au cent à l'étalon de Saint-Pétersbourg: le cent contient environ 2 mètres cubes de bois, et environ 130 mètres superficiels de sciage, à ne compter qu'un trait de scie par madrier.

Par exemple, les madriers de pin coûtent, dans les mêmes conditions, de 120 à 300 francs; les madriers d'épinette, de 60 à 150 francs.

Les soliveaux de divers bois, de petites dimensions, préparés pour bâtisses, comme par exemple de 9 pouces sur 5, coûtent selon les localités, de 20 à 40 centimes le pied linéaire.

Ici, à Prologue, au moulin à scie de monsieur Scott, le coût est de 30 centimes le pied linéaire.

Le bois de chauffage à la corde, qui contient au moins 4 mètres cubes, coûte dans les villes: pour la corde d'érable dur, mêlée de merisier (du poids environ de 2,600 kg.), de 30 à 40 francs; pour une corde de bois tendre (du poids d'environ 2,000 kg.), de 12 fr. 50 c. à 20 francs.

Ici à Prologue, les habitants ont pour la plupart un boisé au bout de leurs terres, ce qui leur permet de faire eux-mêmes leur bois de chauffage.

Le bardeau de cèdre fait au moulin à scie de Prologue, une fois fendu et poli, coûte de 7 à 9 francs le millier, pouvant couvrir une superficie d'environ 30 mètres.

La planche de 10 pieds de longueur, sur une épaisseur d'un pouce et une largeur moyenne de 10 pouces, coûte: pour la belle de pin, suivant la qualité de l'espèce, de 40 à 80 francs le cent; pour la belle d'épinette, dans les mêmes conditions, de 20 à 40 francs.

Les barils pour la farine contenant à peu près 190 livres coûtent de 1 fr. à 2 francs. Les seaux à l'eau, faits en pin à la mécanique, et peints, coûtent, au magasin général de Monsieur Eustache Lavoie, de 80 centimes à un franc; les grands, seaux en chêne, de 2 francs à 2 fr. 50 centimes.

Le sucre d'érable, mis en pains, coûte suivant la saison et la qualité, de 25 c. à 50 centimes la livre.

Ici, à Prologue, plusieurs habitants qui ont des érables à sucre sur leur terre, font eux-mêmes leur propre provision de pain de sucre et, certains sont excellents. Je pense entre autres à ceux de madame Marie-Louise Beaulieu.

Les gommes des arbres résineux, tels que le pin, le sapin et l'épinette, surtout celle des premiers, fournissent pour la confection des vernis et de certaines préparations officinales, des substances précieuses.

La gomme de pin (baume du Canada) coûte de 4 à 4 francs 50 cents le litre. L'huile d'épinette (huile résineuse) coûte de 6 à 7 francs le litre.

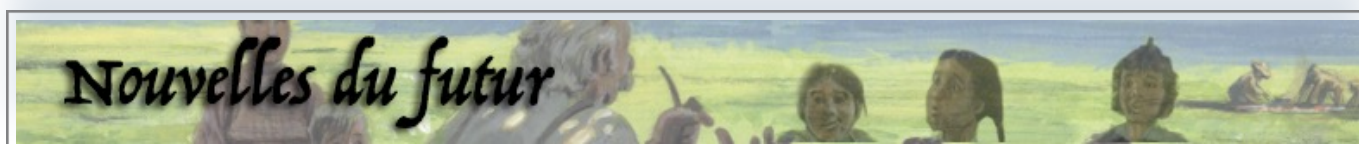
L'huile de baleine coûte environ 1 franc le litre; les huiles de marsouin, de pourcie, de requin, de loups-marins, une fois clarifiées, coûtent environ 1 franc 25 cents; les huiles de morue, de capelan, de sardines, coûtent 90 cents.

Le prix des fourrures varie beaucoup, suivant les années. Voici en moyenne, en raison de saison, de la grandeur et de la qualité, les extrêmes entre lesquelles varient ces prix:

— Peaux d'ours de 20 à 80 francs; de loup-cervier de 12 à 20 francs; de renard rouge de 5 à 7 francs; de renard argenté de 50 à 150 francs; de renard noir de 150 à 600 francs; de castor de 3 à 8 francs la livre; de loutre, la peau, de 25 à 50 francs; de vison de 5 à 10 francs; de martre zibeline de 20 à 50 francs; de martre rouge de 10 à 20 francs; de caribou et d'orignal passés de 20 à 40 francs; de loups-marins de 2 francs 50 centimes à 5 francs.

Ma foi! Tout cela est fort long et il va falloir que vous lisiez mes prochaines chroniques si vous voulez connaître les détails du prix des céréales, des fruits et légumes et autres articles de consommation.

À suivre.



Il n'arrive pas un jour sans que l'un de mes concitoyens ne vienne me lire une lettre en provenance du futur.

Aujourd'hui, mon choix s'est posé sur la correspondance que la jeune Édith Desrosiers entretient avec mesdemoiselles Imene, Andeline, Jeanne-Cassandra et Olga.

Édith trouve ses correspondantes vraiment douées pour écrire. Elle croit qu'elles seront écrivaines un jour. Ma foi! Après avoir lu quelques-unes de leurs lettres et poèmes, j'avoue que je partage le bonheur et l'enthousiasme d'Édith!

Voici le poème de mademoiselle Imene. Il s'intitule:

— «L'HIVER».

«L'hiver est froid,
Le vent fou emporte la neige
blanche,
Il nous empêche d'admirer,
Les bonshommes de neige
ébouriffés.
Les arbres sont blancs,
Les champs sont immenses,
Le gazon jaune est gelé.
L'oiseau s'est envolé,
L'hiver est froid,
Alors on a besoin de soie.»

— Diantre! Quel joli poème!

Voici le poème de mademoiselle Jeanne-Cassandra intitulé:

— «MON RÊVE DU TEMPS».

«Une nuit,
Je rêvais aux verbes,
Aux mers et aux étoiles,
Des verbes au futur,
Des mers de tous les temps,
Et des étoiles d'éternité,
Je voulais créer un objet,
Un objet de rêve,
Un rêve d'enfant,
Un enfant qui dort,
Il dort, il dort.
C'était moi,
Dans mon rêve du temps.»

Voici le poème de mademoiselle Andeline intitulé:

— «BON RÊVE».

«J'ai rêvé de savoir voler,
Comme un oiseau gracieux,
Entouré d'air merveilleux,
Et s'élançant vers les cieux.

J'ai rêvé d'être une feuille morte,
Flottant autour d'un arbre très vieux,
Et jouant avec le vent capricieux.

J'ai rêvé d'être un enfant sauvage,
Dans la forêt tropicale,
Vivant de liberté,
Sous un ciel sans nuage.

Je tombe dans les rêves
magnifiques,
Qui me font dormir toute la nuit,
La nuit si sombre,
La nuit si maléfique.

Quand le jour se lève,
Le matin ensoleillé,
Fait fuir mes rêves,
Ces rêves qui le jour,
Dorment dans mon crayon.»

Ouah! Par la barbe de mille dragons! Ces jeunes filles sont très talentueuses.

Je comprends mademoiselle Édith d'être très fière de correspondre avec de jeunes filles si douées.

Ah! Toutes ces belles phrases imagées m'enivrent. Je me dis qu'il n'y a que la poésie pour toucher l'âme aussi profondément.

Augustin Lebeau, journaliste



Les essences de bois et leurs utilités

Prologue, samedi 21 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Chaleur et humidité se donnent la main depuis ce matin pour nous rendre la vie inconfortable. Le thermomètre a atteint un record de 92 degrés Fahrenheit. La respiration est difficile et le labourage devient un acte d'héroïsme.

La chronique d'aujourd'hui sera également entièrement consacrée à vous donner une idée des produits qui circulent, ici à Prologue et ailleurs ainsi, que de leur utilité et de leur coût.

J'ai fait, lors de ma dernière chronique, une énumération des bois qui peuplent nos forêts et je me demande combien de ces variétés existent encore dans le futur!

Madame Marie-Louise Beaulieu m'a raconté que plusieurs de ses correspondants lui ont parlé de pollution et de disparition de certaines espèces végétales et animales.

Je m'interroge à savoir s'il en va de même pour les forêts!

Le pin, l'un des principaux articles d'exploitation du Canada, sert à tous les usages; on l'emploie en grande quantité dans l'ébénisterie, la menuiserie, la charpente, la construction des navires; enfin dans tous les arts où le bois entre pour un des matériaux.

L'épinette blanche suit le pin et s'emploie pour les mêmes usages, à défaut de ce dernier; ce bois est plus fort que le pin.

L'épinette rouge est peut-être le bois le plus précieux que possède le Canada, pour les constructions navales surtout; il jouit de qualités toujours séparées dans les autres espèces, de légèreté comparative, de force absolue et de durabilité égale à celle du meilleur cèdre.

On l'emploie à beaucoup d'usages dans les différentes constructions et, depuis que l'on a reconnu en Europe l'excellence de ce bois, la demande augmente beaucoup.

Le chêne le meilleur ne lui est supérieur que placé dans les parties extérieures d'un navire et pouvant être soumis à des frottements fréquents ou à des chocs violents et répétés.

Dans l'architecture navale, par exemple, il n'est rien de comparable, sous aucun rapport, à une épinette rouge employée, soit dans la courbure, les guirlandes et les découpures d'un navire.

On emploie le cèdre dans la charpente des édifices, dans la membrure des navires et dans le «clôture» des propriétés rurales comme le font la plupart des habitants de Prologue.

Ce bois est très abondant dans les boisés de la seigneurie et il paraît qu'il est très peu coûteux dans le bas du fleuve Saint-Laurent, là où il atteint de grandes dimensions.

Le chêne est employé presque exclusivement dans la boissellerie et dans la construction des navires et est exporté dans le même but.

Il y en a de plusieurs espèces: le chêne blanc est le meilleur, il pousse particulièrement sur le haut du Saint-Laurent.

L'orme de différentes espèces, dont les unes forment un bois inférieur et les autres un excellent bois, est employé dans l'architecture navale au pays et à l'étranger.

Le frêne sert aux arts de construction, de boissellerie et de carrosserie.

Les différentes espèces de merisier servent principalement aux ébénistes et aux charrons et aux carrossiers; c'est pour cet usage qu'il est exporté.

Employé dans les charpentes des navires pour les parties qui doivent être immergées, il devient d'un usage de plus en plus commun. Nul bois ne résiste mieux aux chocs et aux frottements que le merisier de bonne qualité.

L'érable, surtout les espèces connues sous le nom d'érable piqué, d'érable ondé et d'érable rubané, est un des plus beaux bois que puissent employer l'ébénisterie et la marqueterie.

Sa dureté, sa beauté et la modicité de son prix en feraient aussi un bois remarquablement propre à la confection des parquets pour les appartements.

Les différentes espèces de noyer, et surtout le noyer noir, fournissent aussi à l'ébénisterie des bois recherchés.

Il en est de même d'une espèce de cerisier qui ressemble à l'acajou et qu'on emploie beaucoup au Haut-Canada.

Le tilleul et le bois blanc servent surtout dans la carrosserie à la confection des panneaux de voitures; ces bois étant sans nœuds et peu sujets à déranger dans l'ouvrage pourraient aussi convenir à bien des usages; on les emploie aussi dans l'ébénisterie.

Parlons maintenant agriculture.

Les prix des céréales ont atteint en ces dernières années une élévation si exceptionnelle, qu'il serait incorrect de donner les cotes des marchés de l'année.

Les prix qui suivent peuvent être considérés comme prix moyens des articles de bonne qualité au port d'embarquement pour la mer.

Pour les autres articles, les prix n'ont pas beaucoup varié, ceux que je donne ici sont les prix de l'objet acheté au Canada.

Un râteau à cheval (machine économique en bois), 50 francs; une charrue en fer, de 35 à 80 francs; un moulin à battre (système à dents), avec appareil pour la mise en mouvement par des chevaux, de 800 à 1,300 francs; un moulin à battre (système tambour et cylindre), avec appareil, de 300 à 400 francs; un coupe-racines, de 80 à 100

francs; un moulin à farine portatif, 600 francs; une machine à moissonner, 1,100 francs; cribles, de 100 à 600 francs.

Le blé, le boisseau, de 4 à 5 francs 50 centimes; avoine, de 1 à 2 francs; orge, de 3 à 4 francs; pois, de 3 à 4 francs; graine de lin, de 4 à 5 francs; graines de fourrage et légumes pour semence, de 10 à 15 francs; houblon, 1 franc la livre; tabac, 50 centimes; sucre d'érable, de 25 à 50 centimes; laine brute, de 50c. à 1 franc la livre.

Le blé s'est vendu dans ces derniers temps jusqu'à 10 francs le boisseau (environ 30 kilos).

Dans notre pays, chaque propriété est close, et les héritages sont distincts et le propriétaire n'habite jamais (ou presque) en dehors de ses champs à moins qu'il n'en possède plusieurs.

On appelle un grand propriétaire au Canada, celui qui possède au-delà de 400 arpents de terre et un petit propriétaire, celui qui possède moins de 80 arpents.

Que dire des machines agricoles si ce n'est de constater que la grande majorité est faite d'après des modèles d'inventions européennes et américaines, dont quelques-unes seulement ont subi des changements; à l'exception de quelques charrues dont les dessins sont canadiens, quelques-unes de ces charrues sont d'une supériorité incontestable.

J'espère, par cette démarche, vous avoir appris sur l'économie du Canada en 1853 et sur l'esprit industriel des gens qui l'habitent.



Dans l'une de ses lettres expédiées dans le futur, le quêteux, Jos Languille, a raconté l'histoire suivante à son ami Maxime.

Il m'a demandé de la reproduire dans cette nouvelle, de façon à ce que tous les gens du futur en aient connaissance.

Alors voilà cette histoire: elle s'intitule, «LE CADEAU DU LOUP».

— «Lors d'un périple qui durait déjà depuis plus d'un mois, il est arrivé qu'un soir je ne puisse me trouver de place pour passer la nuit à l'abri; j'ai donc dû coucher dehors, dans les bois.

— C'était, comme dans toutes ces sortes d'histoires, par une belle nuit de pleine lune. Il faisait chaud et je ne parvenais pas à dormir.

— Je me retournais sans cesse à la recherche d'une position confortable qui m'apporterait le sommeil.

— Tout à coup, je me suis retourné et surprise, j'aperçois à deux pas de moi, un loup! Énorme! Immobile, debout sur ses quatre pattes qui me fixait droit dans les yeux.

— Malgré la précarité de la situation, je n'eus aucune peur. Pourtant, c'était la première fois que je vivais une pareille histoire.

— Bien que je me sois alors remémoré toutes sortes d'histoires épouvantables sur les loups-garous, aucune peur ne me fit frémir.

— Cette magnifique bête n'avait pas l'air méchante. Je ressentais plutôt comme une grande émotion et une grande excitation m'envahir. J'avais l'impression du «déjà vu»: nous nous connaissions déjà!

— La bête s'approcha calmement et alla s'asseoir, tout près de moi, sans jamais cesser de me fixer. C'était une vraie belle bête!

— Nous sommes restés ainsi pendant un long moment. Puis, je me suis endormi sans crainte, à la merci des crocs du loup. À mon réveil le lendemain, je vis que le loup était parti et qu'il m'avait laissé un cadeau.

— Non, ce n'était pas un objet; c'était encore bien plus précieux. Cette expérience m'avait transformé. Je sentais de nouvelles émotions m'envahir et s'installer en moi; j'étais devenu paisible et confiant.

— J'avais la certitude que dorénavant, plus rien ne me ferait peur et que plus rien ne m'attristerait vraiment, enfin presque.

— Comme je l'ai déjà dit, cette aventure m'a fortement marqué. Une question revenait sans cesse à mon esprit: «Pourquoi n'avais-je pas eu peur?

— La réponse me fut donnée à la suite d'un songe. Dans ce rêve, le loup me disait que tous les deux, nous étions «frères» par la tache de naissance que j'avais sur mon épaule. Le loup ajouta que je serais protégé par Dieu ma vie durant à condition, bien sûr, que je mène toujours une bonne vie. Depuis ce jour, je suis un homme heureux qui partage un secret avec les bêtes.»

Voilà pour l'histoire du «quêteux», Jos Languille!

Ma foi! Cette histoire est merveilleuse. J'aimerais bien vivre un jour, une telle magie.

Augustin Lebeau, journaliste



Prières aux Saints pour les épreuves de la vie

Prologue, lundi 23 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le temps est revenu à la normale. Le soleil, timide en début de journée, s'est finalement imposé. Tout laisse présager du beau temps pour demain.

J'ai la main droite toute chaude, tellement je suis à mes devoirs de vous informer sur la nature, l'utilité et la valeur des produits de consommation.

Cependant, aujourd'hui, je prends congé, car de telles recherches demandent parfois de la patience.

Je suis à réaliser un tableau, que je veux le plus complet possible, de la valeur des produits d'alimentation tels, oranges, citrons, oignons, patates, etc.

Avec Monsieur Eustache Lavoie, nous sommes aussi à établir, à partir d'un petit inventaire du magasin, le coût des produits mis à la disposition des habitants de Prologue.

Avec Hilaire Borduas, je suis à préparer une pareille liste pour les articles de luxe qu'il se procure lors de ses visites chez différents marchands et épiciers de Montréal.

Je vous en ferai part dans une prochaine chronique.

Ce matin, ma promenade m'a mené tout droit au hangar du marchand, Eustache Lavoie.

J'y ai rencontré Sylvestre LeBreton, un vieux marin français arrivé depuis peu dans la seigneurie et qui profite de la généreuse hospitalité du marchand. Ce vieil homme se mêle rarement aux affaires du village, mais il s'est déjà fait plusieurs amis.

Nous avons parlé de phénomènes naturels et des réactions des habitants de Prologue qui voient dans certaines manifestations atmosphériques une action divine ou diabolique.

Ainsi donc, je pérormais sur la simplicité et la naïveté des gens lorsque d'un geste large de la main, il m'interrompit:

— C'est dans la nature des hommes de voir dans les particularités du temps des signes divins ou autres.

— Pour moi, les caprices de la nature, les maladies, la souffrance ont eu, de tout temps, un entendement superstitieux ou spirituel pour les hommes de partout dans le monde.

— Ainsi, dans plusieurs régions de France, lorsque les habitants sont malades, ils s'adressent d'abord aux saints avant de consulter le médecin.

— Il y a saint Gilles pour la peur; saint Marcou pour les clous, l'eczéma ou toute autre maladie de la peau; saint Méen ou saint Mein pour la gale ou lorsque les mains sont atteintes; saint Côme et saint Damien pour les hernies; sainte Appoline pour le mal de dents; saint Denis pour l'eczéma; saint Laurent pour le feu et les inflammations; saint Onuphre pour les rhumes, les douleurs et la paralysie; sainte Wilgeforte pour les cas désespérés, les maux d'estomac ou le rachitisme; saint Léonard, sainte Tiquerie, sainte Wilgeforte, saint Sulpice, saint Léger ou saint Mellon pour faire marcher les enfants; saint Lubin pour le mal de ventre; saint Benoît contre les sorciers; sainte Clothilde pour la paralysie; sainte Honorine pour les maux d'estomac; saint Hildevert pour les vers; saint Clair pour les yeux; saint Guillaume pour les rhumatismes!

— J'ai connu une grand-tante, une brave femme, vieillot, sèche et ridée comme un cœur de noisette, mais bonne et qui me disait couramment:

— «Man pauv'effant (mon pauvre enfant), j'ai sept saints dans le ventre»!

— Elle croyait avoir sept maladies relevant chacune d'un guérisseur particulier.

— Elle les nommait ainsi: saint Hildevert pour les vers; sainte Radegonde pour le cœur; saint Fiacre pour la pleurésie (pleurésie), la pneumonie (pneumonie), les crachements de sang; saint Guy pour la tremblote; saint Gilles pour l'eczéma; saint Georges pour les démangeaisons; et, par-dessus tout, saint Benoît, qui chasse les sorts et aurait pu, à lui tout seul, la débarrasser d'un coup.

M'est d'avis, dis-je, que les habitants du Bas-Canada sont moins portés sur ce «mal de saint»!

Ce n'est pas que nous n'avons pas recours à eux. Par exemple, il y a saint Antoine de Padoue pour les objets perdus; sainte Appoline pour le mal de dent; saint Aubert pour la protection des bestiaux; sainte Barbe pour la foudre; saint Blaise pour les maux de gorge; saint Etienne pour la bonne mort; saint Nicolas pour trouver un mari; saint Roch pour les épidémies.

Mais, ici à Prologue, les habitants se contentent de les prier et de leur demander d'intercéder. Nous n'avons pas ces sortes de pèlerinages dont vous m'avez déjà parlé et dont le seigneur Prologue a déjà été témoin lors de ses nombreux voyages en France.

Et puis, il y a certainement des expressions que nous utilisons et qui rappellent ces sortes de croyances.

Par exemple, nous disons pour quelqu'un qui a «la tremblote» qu'il a la «danse de Saint-Guy».

Cette expression n'est pas sans rappeler votre Saint Guy qui guérit les gens qui ont la «tremblotte»!

Oh! Nous avons discoursu sur le sujet pendant une bonne heure. L'homme était fort intéressant.

Je dus partir, car je devais aller au magasin pour faire quelques commissions pressantes pour ma mère et travailler avec mon ami Eustache, sur le coût des produits qu'il vend aux habitants de Prologue.

Sur le chemin du retour, j'ai vu plusieurs enfants qui montraient un objet se trouvant de l'autre côté d'une clôture derrière laquelle un méchant bélier attendait le malotru qui oserait le défier.

C'est finalement Odile Lavoie qui a enjambé la clôture pour aller ramasser son tire-pois qu'un malfaisant avait lancé de l'autre côté en la mettant au défi, vous pensez bien, d'aller le chercher.

Édith Desrosiers aurait voulu se sacrifier pour son amie, mais la p'tite Odile ne l'entendit pas ainsi. Une fois parvenue de l'autre côté de la clôture, elle s'est élancée à toute vitesse pour ramasser son tire-pois.

Le bélier n'attendait que cela et lorsque la petite s'est penchée pour ramasser l'objet, il a foncé sur elle et lui a «botté le postérieur», si je puis m'exprimer ainsi.

La pauvre enfant a certainement fait quelques pieds dans les airs avant d'atterrir par terre et de se retrouver les deux mains dans la... de bélier.

Inutile de vous dire que les malfaisants responsables de la situation riaient aux éclats, à gorge déployée, à en pleurer.

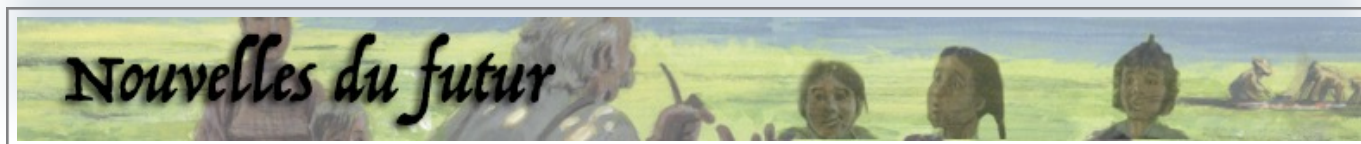
Odile s'est vite relevée pour repartir d'où elle était venue. Je crois bien qu'elle était sur le point de pleurer de douleur lorsqu'elle me vit!

Elle montra alors un courage exemplaire et prit le chemin du retour sans se plaindre ou laisser paraître une souffrance quelconque.

Édith Desrosiers avait un bras autour de ses épaules, mais avant de partir, elle s'était jetée sur le malfaisant responsable des déboires de son amie et lui a asséné quelques bons coups de pied au postérieur.

Ma foi! Bien que je répugne à ces sortes d'action, je dois dire que le garçon a eu ce qu'il méritait.

M'est d'avis que dans les prochains jours, ce dernier aura autant de mal à s'asseoir que la petite Odile.



Il se passe des choses bien curieuses avec les LIGNES DE COMMUNICATION et les habitants de Prologue commencent à avoir peur.

Il faut savoir que nos lettres ne traversent plus l'espace-temps depuis plusieurs jours.

Il en est de même pour mes chroniques que je m'applique pourtant à écrire et à expédier quotidiennement.

Monsieur Casimir m'a dit que plusieurs lettres qu'il a expédiées vers le futur, il y a de cela plus d'une semaine lui sont revenues comme par enchantement.

Il ignore totalement si elles se sont redues à destination.

Mystère ! Mystère! Est-ce que nos échanges avec le futur sont compromis?

Augustin Lebeau, journaliste



Poésie de correspondants du futur

Prologue, mercredi 25 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Hier, vers midi, les habitants de Prologue ont eu droit à un phénomène très particulier dont je ne saurais dire le nom.

Un beau cercle a entouré le soleil durant plus d'une heure.

Il était surmonté d'une couronne dont le centre paraissait être en droite ligne avec le zénith. La couronne était d'un bien plus grand diamètre que le cercle, le devenant d'autant plus que le cercle l'était moins. Il n'y avait que la partie extérieure de visible; mais il paraît que si elle eût été complète, elle aurait touché le disque du soleil.

L'air était chaud et pesant comme en plein mois de juillet. L'atmosphère paraissait remplie d'une vapeur épaisse qui, en augmentant, a obscurci le soleil et alors, le phénomène s'en est allé.

Vers les 6 heures du soir, nous avons eu droit à un gros orage avec vents impétueux et le tonnerre est tombé sur le toit de l'église.

Heureusement aucun dommage n'a été fait à l'édifice. Plus tard en soirée, le vent a cessé et il est tombé une pluie douce et rafraîchissante qui a perduré toute la nuit.

Il se passe quelque chose de très important, je le sens.

Ce matin, je suis allé rendre visite à monsieur le curé Chandonnay pour avoir des détails sur la construction du presbytère et la contestation de certains habitants de Prologue.

Je sais qu'un représentant de Mgr l'évêque de Québec était venu à Prologue pour discuter avec lui et décider de l'affaire.

Je voulais donc l'entretenir de cela et voir les devis et les échéanciers de construction.

Je désirais également connaître les intentions de monsieur le curé sur la soi-disant volonté de Robert Bergeron de se présenter comme candidat pour l'élection d'un marguillier.

J'avais l'intuition qu'il se passerait quelque chose.

Et bien, je venais à peine de m'asseoir dans le grand salon de madame Rachel Blackburn, à l'invitation du prêtre, que nous entendîmes frapper à la porte.

Quelques minutes plus tard, madame Blackburn venait dans le salon, mander d'urgence monsieur le curé.

Ils parlèrent à voix basse de telle manière qu'il me fut impossible d'entendre quoi que ce soit.

Monsieur le curé me fit ses excuses et sortit. Je voulus le suivre, mais madame Pauline Lemieux me barra le chemin. Elle passait le balai et n'en finissait plus de me bloquer la voie.

Tous savent à Prologue que je suis un homme de bonne éducation et qu'il ne me viendrait jamais à l'idée de bousculer une femme.

Et bien, je confesse que, devant le manège de la ménagère, je me suis surpris à la bousculer et, sans m'excuser, j'entrepris de rejoindre monsieur le curé.

Je n'arrivai pas à rattraper son attelage, mais je vis qu'il était avec l'épouse de Robert Bergeron, le contestataire.

Par la suite, il s'est engouffré dans la maison de celle-ci et je ne le revis point sortir.

Cela faisait bien une heure que j'attendais lorsque j'aperçus monsieur Jean Laprise, le capitaine de milice, qui venait vers moi à toutes jambes. Il m'attrapa par le bras et me confia que les ouvriers avaient commencé à creuser les fondations du presbytère.

Un incident malheureux était survenu et l'un des journaliers était mal en point. On cherchait le docteur Harris.

Il paraît que Robert Bergeron a été vu sur le chantier et l'on doute qu'il soit responsable de cet accident.

Le capitaine de milice était venu quérir mon aide, car le bonhomme s'était enfui et on le recherchait.

Je m'apprêtais à le suivre lorsque je regardai une dernière fois en direction de la maison.

Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir à l'une des fenêtres, Robert Bergeron: l'homme que le capitaine de milice recherchait.

Pourtant, le jeune Laprise m'avait affirmé qu'il était passé par la maison de Bergeron quelques minutes plus tôt et qu'il ne l'avait pas trouvé. Seuls monsieur le curé et l'épouse du fuyard étaient présents.

Bien qu'il fut étonné de la présence du prêtre chez son ennemi juré, le jeune Laprise ne discourut pas sur la chose.

Que devais-je faire? Monsieur le curé était là depuis une heure, rien ne laissait supposer qu'il était en danger.

Je décidai de ne rien dire de mes observations au capitaine de milice.

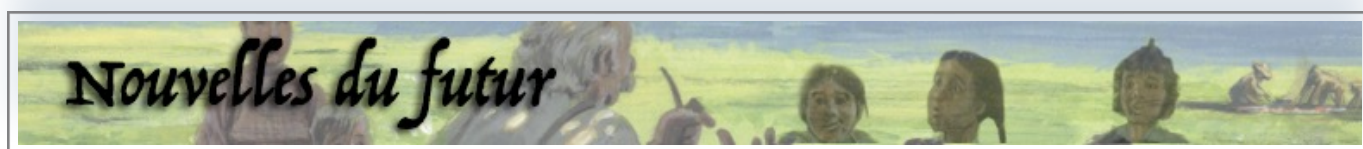
J'avais le sentiment d'avoir une histoire extraordinaire entre les mains. Après tout, monsieur le curé Chandonnay ne pourrait me priver d'informations privilégiées.

Je me frottai les mains, esquissai un léger sourire et suivis le jeune homme. Il me regarda et dit :

— Ouais, j'ai l'impression que toute cette affaire vous amuse, vous devriez avoir honte, un pauvre homme est sérieusement blessé, il n'y a pas de quoi se réjouir!

Il avait raison et je n'avais rien à dire à cela, je hochai la tête, pris un ton grave et lui dis :

— Pardon, mon cher monsieur, j'avais la tête ailleurs ... je suis votre homme!



Monsieur Eustache Lavoie est venu me voir ce matin. C'était urgent et je dois avouer qu'il ne semblait pas très content.

— Moi aussi, j'ai des correspondants qui écrivent de magnifiques poèmes. Il serait juste qu'ils fassent partie de cette chronique.

Hum! Voyons voir cher monsieur.

Sans attendre, monsieur Lavoie m'a remis la dernière lettre qu'il avait reçue de ses bons amis Zakari, Momtchil, Kejinsan!

— Diantre! dis-je, en admiration devant de si beaux poèmes. Vous avez bien raison, monsieur le marchand, il va falloir que je laisse une place à tous ces mots qui expriment tant de paysages émotifs.

Inutile de vous dire que notre bon marchand était content de ma promesse. Il s'en est allé, le torse bien droit, l'orgueil joyeux et le cœur attendri.

Voici donc ces merveilleux poèmes. Je vous présente d'abord le poème de Zakari: il s'intitule «Mon cœur sublime et doux».

Mon cœur sublime et doux.

«J'ai rapporté ma peur,
 Dans mon cœur sublime et doux,
 Comme des roudoudou tout ronds,
 et un grognon bien bon.
 Quand je vois un orphelin,
 j'ai la larme dans le coin.
 Je le recueille et l'accueille,
 comme l'écureuil dans ses feuilles.
 l'humanité se salit,
 dans un monde de guerre et de fer.
 Levons les mains pour accueillir,
 ce monde de soie et de foi.»

— Et, voici le poème de Kejinsan:

«Dans la nuit sombre et noire,
 Un enfant courageux et heureux
 A perdu une clé magique et magnifique
 Dans l'océan terrible et agité
 Il est le premier enfant courageux et curieux
 À voir une étoile blanche
 Mais l'étoile blanche lui dit de voler dans le ciel
 Pour voir briller sa clé sur les vagues
 Il enfourche un tapis volant et monte vers les étoiles blanches
 D'en haut il aperçoit sa clé
 Il plonge dans l'océan
 Et brusquement se réveille
 Ce n'était qu'un rêve,
 un rêve d'enfant».

J'ai montré ces poèmes à l'institutrice du village et elle m'a demandé de féliciter non seulement les correspondants du marchand général, mais également l'enseignant qui sait mettre tant de magie dans l'esprit des écoliers qu'il instruit.

— Nos félicitations à tous et que la vie soit toujours belle pour vous!

— Horace a écrit: «Navibus atque Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis hic est», ce qui signifie: «Sur les flots, sur les grands chemins, nous poursuivons le bonheur. Mais il est ici, le bonheur».

— Certes! notre bonheur à nous, gens de Prologue, c'est de vous lire, de vous connaître chers amis (es) du futur!

Augustin Lebeau, journaliste



La reconstruction du presbytère serait-elle contestée?

Prologue, vendredi 27 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Merveilleuse journée ensoleillée: un vent léger et rafraîchissant a adouci les effets brûlants des rayons du soleil sur les visages encore blêmes de l'hiver. Cela fait plaisir: c'est par ces belles journées que les fleurs naissent et les pensées riantes aussi.

Ce matin ma promenade m'a mené au bac de Trefflé Bellerive. Je lui ai demandé de me traverser sur la rive de la seigneurie de la Vadrouille.

Le pauvre homme a bien essayé de connaître les raisons de mon déplacement, mais rien n'y fit! J'étais tout silence et perdu dans mes pensées.

En fait, j'étais incapable de lui dire quoi que ce soit puisque je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire là-bas!

Ce n'est que parvenu sur la terre ferme que je décidai d'aller visiter mon ami, le curé Antoine Labonté dit Pirouette.

Je fus reçu à bras ouverts par mon bon ami! Lors de notre discussion, je me suis informé des problèmes qu'il avait rencontrés lors de la construction de l'église et du presbytère de sa paroisse.

J'ai appris que ces sortes de construction dépendaient en partie de l'attitude et des dons de persuasion du curé.

L'enjeu est toujours de taille et de nombreux événements peuvent influencer à la fois ses rapports avec ses paroissiens et le déroulement futur de sa carrière.

Ma foi! Je dirais que monsieur le curé Pirouette est de l'étoffe des curés grands bâtisseurs.

Administrateur avéré, il s'était efforcé de prouver aux fidèles de sa paroisse la viabilité financière de son projet.

Pour les convaincre, il avait habilement réfuté les arguments des opposants et flatté la vanité paroissiale en invoquant les efforts consentis par les communautés dans les paroisses voisines.

Il avait été aussi un habile conciliateur, parcourant la paroisse en quête d'appuis.

Certes, il avait dû faire aussi quelques compromis comme monsieur le curé Chandonnay l'a sûrement fait avec le rebelle Robert Bergeron!

Il avait même accepté de patienter quelques mois pour éviter de brusquer certaines natures moins conciliantes.

Il m'a confié, à demi-mot, que d'autres curés ne savaient vraiment pas y faire.

Il paraît que certains prêtres rencontrent une résistance indéfectible.

Rien d'étonnant à cela, me dit-il, car certains curés ont la mauvaise habitude de se mêler ouvertement des querelles paroissiales.

Pas surprenant que leurs prises de position ou leurs fréquentations déplaisent à un groupe de fidèles qui refusent dès lors de se plier à leur volonté.

— J'ai en mémoire, me dit-il, l'histoire du curé Etienne Desserte qui dut abandonner son poste, car les fidèles l'avaient accusé, auprès de monseigneur l'évêque, d'avoir trompé la paroisse et de l'avoir lancé dans une «entreprise folle et ruineuse».

— Cette histoire avait fait resurgir d'anciennes querelles et ranimé certaines haines.

— Il paraît que vingt ans après le départ du pauvre prêtre, les fidèles de la paroisse étaient encore divisés sur la question!

Puis, fixé sur cette idée, il me dit:

— Vous rappelez-vous le curé Lafouine, mon bon ami?

— Bien sûr, lui dis-je, il desservait la paroisse de Saint-Benoît, située à l'est de la seigneurie de la Chamaille.

— Et bien, c'était pourtant un curé estimé de ses paroissiens. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il a échoué complètement dans sa tentative de reconstruire le presbytère! Les coûts du bâtiment furent âprement contestés.

— Beaucoup de zèle avait présidé aux premières démarches, mais les habitants ont reculé en prenant connaissance du devis. Il a dû payer lui-même, de sa poche, les coûts de réparation du bâtiment.

— Il paraît que ses sermons sont toujours très emportés et très inspirés. Malheureusement une partie de la population n'y voit que sentiment de vengeance de sa part. Je me suis laissé raconter que plusieurs fidèles ont déserté l'église et font quelques milles de plus pour aller entendre un curé moins inspiré.

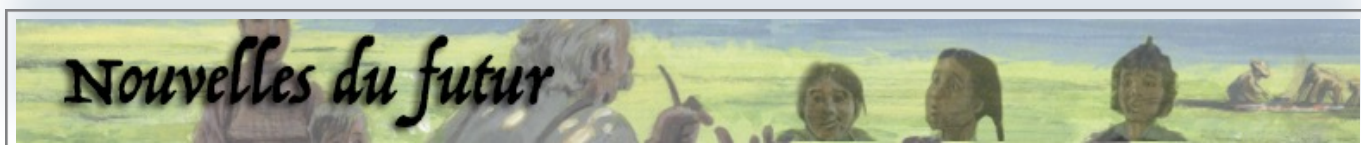
Nous avons ainsi fait le tour de quelques paroisses avoisinantes pour finalement conclure...

— Et par chez vous, comment les choses avancent-elles? Est-ce que monsieur le curé Chandonnay a réussi à rompre toutes les résistances, demanda-t-il gentiment ?

J'allais l'informer des derniers événements lorsque le bedeau fit irruption dans le salon.

Les deux hommes discutèrent à voix basse. Mon ami vint vers moi et me demanda de l'excuser. Il devait aller ondoyer un nouveau-né que la sage-femme croyait en danger de mort!

Je lui promis de revenir pour le mettre au fait de l'affaire de la construction du presbytère de la seigneurie Prologue.



La jeune Chloé Lavoie a reçu une lettre d'Arianne lui indiquant comment les gens du futur font pour avoir de la lumière. Voici un passage de cette lettre:

— «Pour la lumière des chandelles, nous en prenons seulement aux fêtes. Et puis quand on ne fait pas de fêtes, les lumières sont des ampoules accrochées au plafond. Une ampoule c'est : il y a un petit carré accroché au mur et un bouton sur le petit carré. Si tu lèves le bouton vers le haut il y a un petit rond de lumière qui va s'allumer au plafond et tout la pièce va s'allumer.»

Héhé! Voici la réponse de Chloé:

— «Oh là!!! Votre lumière semble être de la vraie magie. J'ai essayé de faire apparaître la lumière chez moi, mais ça ne va pas du tout! Voici comment j'ai procédé : j'ai d'abord placé un carré sur le mur. J'ai enlevé un bouton de ma robe et je l'ai placé sur ce carré. Ensuite, comme vos instructions le disaient, j'ai fait monter le bouton, mais rien ne s'est produit... pas de lumière, rien n'est apparu au plafond. J'ai pensé que je n'avais pas fait les choses tout à fait comme il le fallait. J'ai donc relu votre lettre, j'ai essayé de nouveau et ... toujours rien. Vraiment, je ne sais pas quoi faire de plus. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi cela ne fonctionne pas? En attendant, je continue d'utiliser la lampe à l'huile ou une chandelle.»

Diantre! Il va falloir que ces jeunes filles éclairent nos lanternes... héhé!

Augustin Lebeau, journaliste



Corvée pour aider Luc Papineau à construire sa grange

Prologue, dimanche 29 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le beau temps persiste.
Quelques nuages épars ont
distrain de temps à autre, le
rayonnement du soleil, mais,
pas suffisamment pour qu'on y
porte attention.

Ce samedi, les habitants ont fait une corvée.

Les jours précédents, le jeune Luc Papineau avait visité les voisins et parcouru la côte pour s'informer des disponibilités de chacun.

Tôt hier, une vingtaine d'hommes se sont présentés. Chacun a apporté un outil : une scie, un marteau, un fil à plomb, etc. Ils étaient tous là pour aider le jeune Papineau à construire sa grange.

La corvée fut d'autant moins une corvée que les hommes ont eu l'impression de faire un cadeau de mariage au jeune Papineau qui a prévu se marier avec Jane-Édith Caldwell.

Et oui! C'est pour bientôt!

Comme le soleil ne manquait pas au rendez-vous, les hommes ont pris soin de se munir d'un chapeau de paille.

J'ai cru reconnaître la signature de Clothilde Marchand sur quelques têtes.

Roger Lamarre a été désigné comme menuisier en chef. Il a montré les plans de l'édifice, donné ses directives, expliqué les étapes du travail et réparti les tâches.

Après les taquineries d'usage, les hommes se sont mis rapidement à l'ouvrage, car la corvée est l'affaire d'une journée et il faut profiter de la belle température.

Les habitants ont d'abord disposé les soles qui sont de longues pièces de bois qui servent d'assise à la grange puis ils ont disposé les lambourdes.

Et, petit à petit, le châssis s'est levé.

Toute la journée, Prologue a résonné des coups de marteau, du va-et-vient de la scie, des cris des enfants qui tournaient autour et que l'on disputait pour qu'ils ne s'approchent pas trop de peur d'en voir un se blesser.

Les cruches d'eau ont été portées à bout de bras par les femmes.

Les joueurs de tours en ont profité pour arroser les uns et les autres.

Jane-Édith Caldwell, aidé de la mère du jeune Luc Papineau, a préparé une soupe pour les hommes. Le temps venu, elles ont crié de presser le pas et de cesser de lambiner, autrement la soupe figerait dans les plats!

Au menu : soupe au pois, lard salé, lait caillé, sucre d'érable et pain de ménage.

Les histoires fusaient, les rires sonnaient aux oreilles, le temps était à la joie.

Après une heure de «récréation» les hommes ont repris l'ouvrage. Certains ont élevé les murs en planches alors que d'autres ont travaillé au comble.

Il n'y avait pas de paresseux parmi ce groupe d'hommes vaillants et joyeux.

L'après-midi s'est passée ainsi et, là où le matin il n'y avait que brins d'herbe, s'élevait maintenant une grange.

À la fin de la journée, les habitants ont ramassé les outils, les retailles et les copeaux.

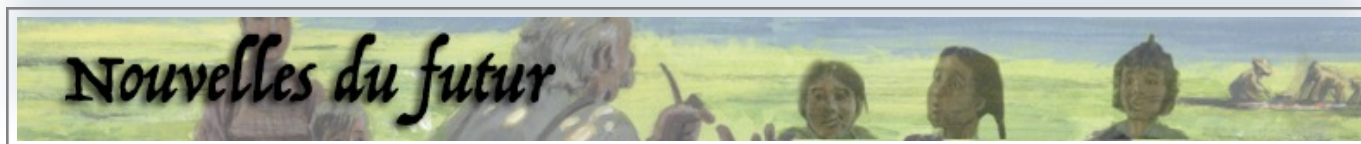
Avant que certains ne partent, le jeune Papineau a rappelé qu'ils étaient tous invités à un souper et à une veillée dans la grande maison de ses parents.

Diantre! Quelle veillée mes amis, quelle veillée ! Je crois bien que tous les violoneux de la seigneurie Prologue étaient là!

Le jeune Sébastien Hamelin avait apporté sa «ruine-babine» et Jérôme Lagibotière, sa bombarde. Pendant que plusieurs fumaient la pipe en admirant la grange, d'autres, plus jeunes ont joué «à la jambette» et au tir au poignet.

C'est le jeune Henry-Firmin Mclean qui a gagné le concours de la jambette. Faut dire qu'il a toujours été vite à se remettre sur ses pieds!

Je m'en suis retourné à la brunante, car les soirées sont encore fraîches. Quelle veillée, les amis, quelle veillée!



La correspondance avec les gens du futur excite toujours autant nos concitoyens. Imaginez, madame Pétronille Papineau est venue me voir tenant très haut une lettre que deux de ses correspondantes, mesdemoiselles Joannie et Véronique, lui ont expédiée, il y a de cela quelques jours. Madame Pétronille m'a avoué qu'elle avait peine à imaginer le monde dans lequel vivent ces jeunes filles. À preuve, la description d'une invention appelée «motoneige». Voici donc la définition d'une motoneige:

— «petit véhicule à une ou deux places, muni de skis à l'avant et de chenilles à l'arrière servant à circuler sur la neige».

— Diantre, lui dis-je, je ne savais pas que les chenilles étaient devenues résistantes à l'hiver.

— Vous saurez, monsieur Lebeau, que je fus aussi grandement étonnée et, je crois bon de vous mettre au courant de ma réponse afin que tous sachent, à Prologue, que je ne suis pas dupe.

Voici donc la réponse que j'ai fait parvenir à mes deux correspondantes:

— «Mademoiselle Véronique, pouvez-vous bien m'expliquer à quoi peut vous servir un véhicule avec des skis devant et des chenilles derrière. Je ne comprends pas comment il se fait que des chenilles puissent survivre à l'hiver. Vous êtes bien cruelles de vous servir de ces pauvres petites bêtes pour faire avancer votre carriole. J'essaie de m'imaginer, mais je n'y arrive pas. Je pense que de voyager à pied va beaucoup plus vite que la vitesse à laquelle peuvent aller les chenilles! Je pense que je déteste les motoneiges»!

Ma foi! dis-je, je ne peux croire que de pauvres petites chenilles puissent faire avancer un quelconque véhicule. Il doit s'agir d'un même mot qui a une signification fort différente dans le futur.

— M'est d'avis, chère dame, qu'il serait préférable d'éclaircir tout cela avec vos deux correspondantes, car il ne faudrait pas les condamner avant qu'elles ne vous aient expliqué ce qu'il en est exactement.

— Pauvre petit bonhomme, me lança-t-elle spontanément! Vous n'allez pas croire que je n'y avais pas pensé... tout de même, m'sieur l'écriveux... je ne suis pas une sotte!

Puis, elle est partie en gloussant très fort telle une poule qui appelle ses petits. Imaginez mon indignation! Je commence à être de l'avis de monsieur le curé Chandonnay à savoir que la correspondance avec les gens du futur dérange certainement quelques pauvres esprits!

Augustin Lebeau, journaliste



Inspection des nids et des œufs de canard sur l'île-aux-fermiers

Prologue, mardi 31 mai 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Soleil et vents légers ont
régné sur Prologue toute la
journée.

Depuis la mi-mai, deux individus qui disent être en mission scientifique arpentent les berges de l'île-aux-fermiers pour y recenser, paraît-il, les nids et les œufs de canards.

Ces deux messieurs logent à l'auberge l'Harfang des Neiges.

Messieurs Tancrède de Salaberry et Gédéon Beaugrand dit Champagne sont, aux dires de madame Chiasson, professeurs de sciences naturelles au collège de Montréal.

L'aubergiste prétend que ces deux individus sont louches du fait qu'ils n'apprécient pas sa tarte aux pommes.

Hum! À bien y penser, quoi de plus louche en effet que deux individus qui n'aiment pas la tarte aux pommes de madame Chiasson?

Vous conviendrez avec moi que des hommes manquant à ce point de goût ne peuvent être que suspects!

La jeune Jane-Édith Caldwell m'a confié que ceux-ci auraient pris à partie deux enfants de Prologue : Anthony Prologue, âgé de 12 ans, neveu du seigneur Gonzague Prologue et Charles Harris, âgé de 8 ans, petit-fils du seigneur.

Les deux enfants mènent et ramènent plusieurs bêtes sur l'île-aux-fermiers matin et soir. Ils auraient joué de bien vilains tours aux deux étrangers.

À la suite de quoi, la jeune domestique aurait surpris une conversation dans laquelle ces derniers affirmaient que les enfants étaient de la mauvaise graine et qu'ils auraient un jour ou l'autre une bonne leçon!

Les enfants les auraient dépouillés à plusieurs reprises des pique-niques, que madame Chiasson préparait spécialement pour eux, vu qu'ils passaient la journée sur l'île, pour n'en revenir que très tard le soir avec la dernière traversée de monsieur Bellerive!

Cet après-midi, madame Marie-Louise Beaulieu est venue me voir pour s'enquérir de l'identité de ces hommes bizarres.

Il paraît que l'un d'eux l'a visité pour la questionner sur ses canards domestiques et en particulier sur la soi-disant intelligence de Tancrède, son canard et animal préféré.

— Tancrède n'a pas semblé froissé outre mesure par les familiarités de ce monsieur, mais je n'ai pas aimé la façon qu'il avait de lui tâter les flancs comme s'il jugeait la bonne chair à se mettre sous la dent, dit-elle, les deux mains bien plantées sur les hanches.

Elle ajouta :

— En tout cas, il a besoin de ne pas faire de tort à mon canard, sinon gare!

Tournant les talons elle s'en est allée, marmonnant quelques insultes qu'il est préférable de taire!

Passons à autre chose. Je suis passé par le chantier de construction du presbytère. Les fondations avancent bien et, malgré la pluie, les maçons triment dur.

Il paraît que les scieurs du moulin à scie travaillent matin et soir pour livrer les différentes sortes de planches que nécessite une telle construction.

Eustache Lavoie est chargé de charroyer les pierres de maçonnerie aux ouvriers. Il trouve celles-ci du côté ouest de la montagne du Solitaire sur une des rares terres qui aient échappé à l'emprise des immigrants qui se sont installés dans la côte des Écossais.

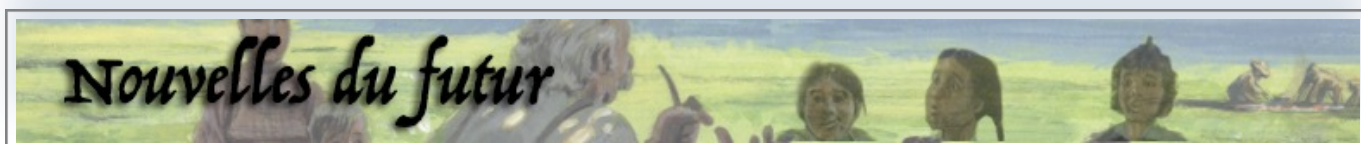
Cette carrière renferme de belles pierres et du sable en quantité.

Luc Papineau s'occupe, lorsqu'il n'est pas à travailler sur sa concession ou bien encore à accompagner le capitaine lors de ses voyages sur l'Anabelle, d'une équipe de trois ouvriers qui charrient du matin au soir les matériaux si précieux aux maçons.

Deux de ces hommes sont Sean et Henry-Firmin Mclean, le père et le fils.

On travaille par beau temps, car sous la pluie, les chemins boueux sont difficilement praticables et les charrettes, chargées à plein, s'embourbent facilement.

Henry-Firmin travaille également comme gabettier sur la goélette du marchand et je crois bien qu'il préfère la navigation au métier de charretier.



Nos correspondants nous apprennent que tous ces petits fruits dont nous nous régalons existent encore dans le futur.

Ils se retrouvent dans des marchés. Les gens les préparent alors en confiture, un peu comme on le fait nous-mêmes.

La culture des fraises et des framboises se fait en juin et juillet.

Il paraît que d'immenses champs de fraises sont envahis par des cueilleurs dès l'apparition des premiers fruits mûrs.

Ce sont de grosses fraises, contrairement à nos petites fraises des champs qui, elles, dépassent rarement la grosseur d'une framboise.

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Juin 1853



TABLE DES MATIÈRES

Que se passe-t-il au manoir?	437
Le seigneur Prologue est fiévreux, est-ce contagieux?.....	441
Chapeau de paille sur la tête de la statue de Saint-Joseph	447
Colons français à la colonie de la Rivière Rouge.....	451
Conditions préalables pour un mariage dans la religion catholique	454
L'histoire de la famille de Jane-Édith Caldwell	459
Règles et conventions relatives au mariage	463
Le seigneur Prologue va mieux	468
Le mariage de Jane-Édith Caldwell a été reporté	470
Une Saint-Jean-Baptiste sans extravagance.....	473
L'anabelle ramène Chlotilde à Prologue	476
La culotte de Jérôme Lagibotière récupérée	479



Que se passe-t-il au manoir?

Prologue, jeudi 2 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le beau temps dure. Qui oserait s'en plaindre ? Saviez-vous mes amis que le soleil a quelque chose d'humain ! Comme nous, il se lève et se couche chaque jour. Il se montre ou se cache selon les circonstances. Il peut même donner des coups (coup de soleil). Il est puissant et riche, car il a douze maisons (les signes du zodiaque). Par contre, il a une qualité très rare chez les êtres humains. Quand il répand ses bienfaits sur la terre, il n'a ni préjugé ni préférence. Il brille pour tous les humains, peu importe leur race, leur religion ou leur degré d'humanité.

En me levant ce matin, je me suis dit : aujourd'hui, je lambine. Je ne vais pas aux nouvelles. Je mérite un peu de repos.

J'ai donc pris l'air du temps sur la galerie. Alors que j'étais très occupé à ne rien faire, je vois passer le docteur Harris à la belle épouvante sur Lancette. Il se dirige vers le manoir. Derrière lui, le laquais, Bernard Hamelin, à pied, en sueur et essoufflé, emprunte le même chemin.

Mon nez hume la nouvelle! Mon sang de chroniqueur bouillonne. Je ne peux tenir ma résolution plus longtemps. Le devoir m'attend. J'attelle Gascon et file au trot jusqu'au manoir. Sur place, on m'interdit l'entrée de la noble demeure.

L'heure est grave. Je questionne ici et là, mais, nenni, soit que les domestiques ne savent vraiment rien soit qu'ils observent la consigne du silence.

Après quelques minutes de ce jeu pour le moins désolant, je vois venir le jeune Bernard Hamelin qui, bien que tout penaud, m'invite cérémonieusement à le suivre en murmurant:

— Venez vite, monsieur Lebeau, ma maîtresse a un message urgent à vous transmettre.

Dans un coin, je vois mademoiselle Hortense qui me fait signe. Je cours la rejoindre.

— Monsieur Lebeau, me dit-elle avec anxiété, nous allons peut-être avoir besoin de votre concours. D'ici là, auriez-vous l'amabilité d'aller quérir monsieur Laprise, le juge de paix! Ramenez-le vite et je vous expliquerai les événements dès votre retour.

J'enfourche Gascon sans plus attendre et je pique vers le sud-est pour emprunter le chemin de traverse de la veuve Blackburn.

Dans le coin, c'est la route par laquelle on parvient le plus rapidement au chemin Bordelo. Hue! Hue! Mon Gascon, au galop!

Quelques pieds avant de prendre le chemin principal, juste devant la maison de la vieille Rachel Blackburn, je remarque un attroupement.

Je ne ralentis pas mon allure, mais je tourne la tête pour voir si je ne pourrais pas surprendre une quelconque nouvelle qui attendrait là, mon passage, bien assise sur une clôture!

Je vois monsieur le curé Chandonnay qui s'anime en s'adressant à la troupe d'habitants présents.

Chez le juge de paix, des engagés sont affairés à divers travaux. Monsieur Laprise, sûrement intrigué par l'allure de ma chevauchée, vient à ma rencontre. Il m'aide à mettre pied à terre, voyant bien mon excitation. Mais cela n'est pas suffisant.

Mon pied droit reste prisonnier de l'étrier et je me retrouve cul par-dessus tête, le pied droit bien ancré à l'étrier et la jambe ballottant sur le flanc de ma monture. Gascon fait quelques pas avant de s'arrêter net aux ordres du juge de paix.

Ma foi, me dis-je, il y en a qui ont le sens de l'autorité. Mais l'heure n'est pas aux balivernes. Aidé de monsieur Laprise je réussis à me dégager et à me «remettre sur pieds»!

Je reprends peu à peu mes esprits et finis par bafouiller, sans préambule de civilité, que mademoiselle Hortense, sur la demande du docteur Harris, m'a chargé de venir l'avertir que sa présence était requise de toute urgence au manoir.

À la demande du juge, les engagés préparent la carriole. Madame Mathilde lui remet sa sacoche de cuir qui contient le petit livre à l'usage des juges de paix du Bas-Canada et quelques formulaires de plaintes et de témoignages. Je remonte sur Gascon et nous partons sans plus attendre.

En abordant le tournant du chemin de traverse sur la terre de madame Blackburn, je constate que les habitants ne se sont pas dispersés et même que certains semblent vouloir nous bloquer le passage.

— Wo! Wo! cheval, hurle le juge de paix! Vous n'êtes que des écervelés, dit-il, choqué du sans-gêne de ces gens!

— Pardon, votre honneur dit timidement madame Lambert, pourriez-vous nous dire où vous allez à ce train d'enfer?

— Ça ne vous regarde pas madame et j'ose espérer que vous avez une bonne raison pour me barrer ainsi le chemin lorsque je suis dans l'exercice de mes fonctions!

— Encore une fois, mille excuses, m’sieur Laprise, dit-elle visiblement énervée par le ton irrité du juge.

— Nous avons besoin du docteur Harris. Monsieur le curé est parti à sa recherche. Mon cousin et mon époux sont allés le quérir ce matin, mais nulle trace de lui. Personne ne peut dire où il se trouve.

— Un de mes petits est très malade et nous avons peur que ce soit cette mauvaise maladie qui a fait tant de victimes dans la paroisse il y a de ça quelques années.

— Si vous l’apercevez, suppliez-le de vite venir ici, ajouta la pauvre femme, les larmes aux yeux!

L’humeur du juge avait pris du mieux et il dit avec compassion en constatant le désarroi de ces pauvres gens:

— Bien sûr, ne vous inquiétez pas je vous le ramènerai!

Avant de reprendre la route vers le manoir, le juge de paix me demanda:

— Monsieur Lebeau, mais que se passe-t-il au manoir?

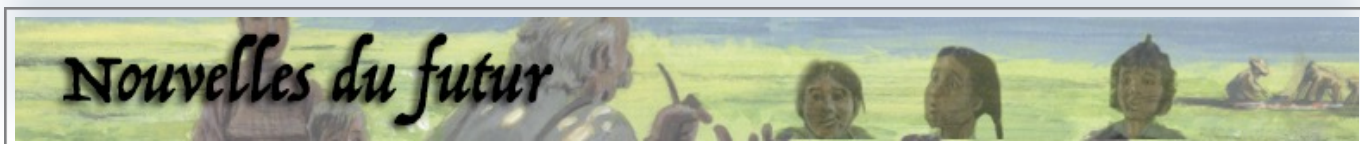
— Je ne suis certain de rien, dis-je, mais j’avoue que ces habitants m’ont inquiété. Il y a certainement quelqu’un de malade à moins qu’il y ait pire encore!

À notre arrivée, le vieux palefrenier vint à notre rencontre avec ses apprentis, Denis Tremblay et Bernard Hamelin. Ils prirent charge de nos chevaux et de la carriole. Puis nous empruntâmes le petit sentier qui longe le jardin de mademoiselle Hortense et qui mène à la porte par laquelle les domestiques accèdent au manoir. Le chef cuisinier, Hilaire Borduas et madame Angélique Hamelin nous firent alors passer dans le grand salon.

Le docteur Charles Harris nous y attend, les mains derrière le dos, regardant fixement par la fenêtre. Lorsqu’il se retourne pour nous saluer, je vois tout de suite l’inquiétude sur son visage. Mademoiselle Hortense est tout près, assise et silencieuse.

— Est-ce que monsieur votre père est décédé, mademoiselle Hortense, dis-je, l’angoisse dans la voix?

À suivre...



Hilaire et moi sommes troublés. L'un des correspondants du chef cuisinier a fait des recherches concernant la tourte, un oiseau qui se fait rare à Prologue depuis plusieurs années. Voyez ce qu'en dit, monsieur Anthony:

— «Cher M.Borduas, c'est moi Anthony. Vous m'avez demandé de vous parler de la tourte; c'est pour cela que j'ai fait une recherche. Savez-vous que les effectifs nord-américains de cette espèce pouvaient atteindre de 3 à 5 milliards d'individus, ce qui en faisait avant l'oiseau le plus abondant sur le continent.

— La tourte vivait en colonie c'est pour cela que les chasseurs chassaient la tourte. Ils avaient le droit de tuer deux cents tourtes par jour. Hélas, les tourtes ont commencé à diminuer. La dernière tourte est morte en 1912 dans un zoo. C'est pour cela qu'il ne faut pas que vous chassiez la tourte à votre époque.»

— Ma foi! Ces révélations me laissent songeur. Qu'advient-il si nous changeons le cours de l'histoire? Quoi qu'il en soit, nous avons le devoir d'agir! Mais quoi faire?

Il va falloir que je parle de tout cela à monsieur Donald Laprise, le juge de paix. Peut-être pourra-t-il faire une suggestion auprès du gouvernement pour que les autorités interdisent la chasse aux tourtes!

— Avons-nous le pouvoir de changer l'histoire?

Augustin Lebeau, journaliste



Le seigneur Prologue est fiévreux, est-ce contagieux?

Prologue, samedi 4 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà qu'une pluie bienfaitrice s'est présentée au village ce matin. Elle a été bien reçue par la plupart des habitants. Elle déverse depuis les petites heures du jour, une eau salvatrice.

Ce matin, alors que j'étais sur mon cheval Gascon, à faire ma promenade quotidienne, j'ai entendu monter le ton, du côté du magasin-général, entre deux ennemis de longue date: c'est le moins que l'on puisse dire.

Comme vous l'aurez deviné, il s'agit du capitaine et marchand, Eustache Lavoie, et de Léon Simard, l'un des habitants les plus prospères à des lieues à la ronde.

Je ne suis pas allé aux nouvelles, car j'avais bien «d'autres chats à fouetter», ceci dit au figuré, s'entend.

J'ai cependant cru comprendre que l'origine de la dispute était un cheval: quoi d'autre, me direz-vous!

Toujours est-il que je vous informerai des détails de cette chicane dans une prochaine chronique, car des choses plus graves méritent notre attention.

Comme je vous disais dans la chronique précédente, rien ne va plus à Prologue. Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire et vous mettre au fait de toute l'histoire.

Tout a commencé cette fameuse journée où mademoiselle Hortense m'a demandé d'aller quérir le juge de paix! De retour au manoir avec monsieur Laprise, nous apprîmes que le seigneur Gonzague Prologue était fiévreux depuis plusieurs jours.

Le docteur Harris ne pouvait dire avec certitude la nature de son mal. Chose certaine, il était inquiet et craignait le retour du CHOLÉRA.

Misère! Ce dernier mot a eu, sur moi, l'effet d'un coup de poing au visage. Mademoiselle Hortense me prit à part et m'expliqua ce qu'elle voulait de moi.

Dans l'attente d'un diagnostic juste, il fallait que les habitants de Prologue soient renseignés afin qu'ils puissent prendre des précautions pour éviter une épidémie.

Je vous relate cette conversation et celles qui suivirent avec le docteur Harris et monsieur Laprise.

— Cher ami, je vous informe que le docteur Harris a fait mander le juge de paix pour qu'il prépare une missive avisant la population des précautions à prendre. Nous aimerions que vous fassiez office de crieur public. Ce dernier est absent de la seigneurie depuis plusieurs jours. On ne sait quand il reviendra.

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle Hortense, dis-je, très humble! Me permettez-vous d'aller rejoindre messieurs Laprise et Harris de suite?

— Faites monsieur, ils vous attendent!

J'étais attendu, il est vrai!

Le juge de paix et le docteur Harris, m'apercevant dans l'embrasure de la porte, me firent signe de la main.

Monsieur Laprise avait déjà informé le docteur Harris que d'autres personnes dans le village semblaient atteintes des mêmes symptômes que le seigneur.

— Je suis inquiet, dit le médecin. Charles, le fils de John Harris, et Anthony Prologue, neveu du seigneur, ont rendu visite à celui-ci il y a de ça trois jours. Les deux enfants pourraient avoir contracté la maladie alors même que le seigneur Prologue était le plus contagieux.

— Vous savez, ce sont les enfants et les vieillards qui sont les plus vulnérables aux maladies infectieuses. Même si nous sommes à la campagne, c'est présentement la période de l'année où les enfants sont le plus emportés par la gastro-entérite et la diarrhée verte.

— Diantre! m'exclamai-je bouleversé, comment se trouve-t-il que la science médicale ne puisse remédier à la situation?

— Et, par quel maléfice l'épidémie se propage-t-elle?

Monsieur Laprise semblait en savoir aussi long sur la question que le docteur Harris. Sans hésiter, il m'expliqua que les brusques changements de température, l'absorption de fruits verts, d'eau impure, et la sous-alimentation chronique favorisaient le développement du bacille dysentérique et le rendaient très virulent.

Puis, il ajouta, l'air triste:

— «Chaque été, il meurt beaucoup d'enfants et la plupart du temps nous sommes impuissants. Mais, il ne faut pas croire que la gastro-entérite et la diarrhée verte soient les seules responsables de la hausse des décès.

— Vous avez sûrement connu des cas de typhoïde! Régulièrement cette terrible maladie frappe et sème la mort sur son passage. Vous n'avez qu'à vous rappeler les mois de juin,

juillet et août 1847, à Montréal, où plus de 1400 personnes moururent d'une épidémie de typhoïde.

— Cette fichue maladie, reprit le docteur Harris, surgit sans qu'on soit capable d'en expliquer les causes.

— Elle se caractérise par de fortes fièvres qui se prolongent pendant 21 jours. Les personnes les plus gravement atteintes meurent en quelques jours. Malheureusement, nous savons bien peu de choses de cette maladie.

— J'ai quelques confrères anglophones qui avancent l'hypothèse que toute fièvre typhoïde proviendrait d'abord d'une eau potable devenue impure et contaminée.

— Mais, cette idée est neuve et elle doit faire ses preuves. En attendant, la médecine est impuissante et la maladie règne sur cet univers d'ignorance.

— Mademoiselle Hortense a mentionné le choléra, dis-je, étonné que le docteur Harris n'en eut pas fait mention.

— Laissez-moi vous dire que Mademoiselle Hortense et sa sœur sont très inquiètes. Leur père a 70 ans bien sonnés. Elles pourraient nous en dire long sur cette affreuse maladie, car elles ont perdu plusieurs de leurs bonnes amies.

Puis, baissant la voix, il chuchota :

— On dit même que mademoiselle Hortense, qui avait 24 ans lors du choléra de 1832, aurait vu son grand amour terrassé par cette maladie. Il paraît qu'elle aurait alors fait le serment de n'aimer aucun autre homme !

Ces confidences me transportèrent dans le passé. Cet été-là, tous parlaient de mort. J'avais à peine 10 ans. La maladie n'a pas épargné les braves gens de Prologue.

J'en ai encore un souvenir très douloureux. Les gens faisaient circuler toutes sortes d'histoires affreuses.

J'ai vu disparaître plusieurs de mes jeunes voisins et amis. Je n'oublierai jamais le jour où mon meilleur ami est mort.

Non ! Je ne l'oublierai jamais !

Tous ces morts, c'était terriblement impressionnant pour un enfant de mon âge ! Vous pensez bien que je n'oublierai jamais.

Aujourd'hui encore, je me demande si les autorités auraient pu prévenir la propagation de cette calamité.

Et comme s'il lisait dans mes pensées, le docteur Harris ajouta :

— Ce que je sais depuis, c'est que dès 1831, les journaux et les dépêches d'Europe faisaient état de ce nouveau mal.

— Partout en Europe et au Proche-Orient on mourait en grand nombre.

— Ici, au Canada, les gens se croyaient à l'abri à cause de la distance que mettait l'océan entre eux et le mal.

— Et, pis encore, certaines gens débitaient toutes sortes d'inepties sur la maladie.

— Par exemple, dans certains salons de gros bourgeois on disait qu'il ne devait y avoir que les gens pauvres, malpropres, intempérants, vicieux, la canaille enfin, qui seraient emportés par l'épidémie.

— Ces derniers croyaient fermement que le choléra ne s'attaquerait certainement pas aux gens comme il faut dont ils étaient, bien sûr!

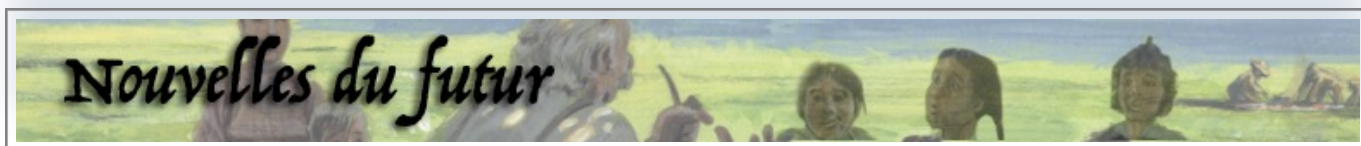
Ému, le docteur Harris prit une pause. Il avait l'air révolté!

Je reconnaissais bien là le caractère très humain du médecin.

Pour avoir souvent discuté avec lui de l'ouvrage d'Alexis de Tocqueville «De la démocratie en Amérique», je savais qu'il répugnait à fréquenter les gens qui expliquent tous les maux de la société par la seule existence des pauvres.

Je voyais bien qu'il souffrait en silence, non seulement de l'impuissance de la médecine, mais aussi de ce qu'il appelle «l'injustice».

— Le seul d'entre nous, ajouta le docteur, à s'être véritablement colleté à l'épidémie de 1832 est monsieur le juge de paix. C'est pour cette raison que je l'ai fait venir ici.



J'aimerais vous parler d'une conversation que j'ai eu dernièrement avec Jos Languille, le quêteux du village.

Je crois que vous seriez d'accord pour dire que connaître la date précise de sa mort n'est guère souhaitable.

À Prologue, certains d'entre nous affirment qu'ils resteraient cloîtrés dans leur chambre. Quelques-uns prétendent même qu'ils ressentiraient un grand malaise alors que d'autres s'abstiendraient de confier à qui que ce soit cette terrible échéance. Faire autrement dénoterait une épouvantable cruauté morale qui serait indigne et inhumaine.

Ma foi, je partage entièrement cet avis et je mourrais de peur de connaître le moment fatidique de ma mort.

M'est d'avis que ces choses-là appartiennent aux cieux et aux dieux.

Dans un tout autre ordre d'idée, des correspondants de Jos Languille ont découvert une ressemblance frappante entre notre «quêteux» et un certain président américain.

Il s'agirait d' Abraham Lincoln. Il est né en 1809 au Kentucky. Il a lutté farouchement contre l'esclavagisme.

Nos correspondants du futur affirment qu'il a été, de 1860 à 1865, le 16^e président des États-Unis et qu'il a été tué par un fanatique en novembre 1865.

Curieusement ces informations ont réveillé en moi certains souvenirs.

Je suis allé directement à ma bibliothèque pour relire de vieilles feuilles du journal «Le Courier des États-Unis».

C'est un journal français imprimé à New York. J'y suis abonné depuis plusieurs années. C'est un journal fort intéressant qui me renseigne sur tous les aspects de la vie politique, économique et sociale des Américains.

J'ai retrouvé dans le numéro du 3 janvier 1850, un article dans lequel on écrit que la législature de la Géorgie a voté une série de résolutions dans lesquelles elle formule certains principes sur l'esclavage dans les termes suivants:

— «La constitution ne confère au Congrès aucun pouvoir pour défendre l'introduction de l'esclavage dans un territoire appartenant aux États-Unis.»

— «Les esclaves sont reconnus par la Constitution comme une propriété (...).»

— «Le Congrès n'a point faculté pour intervenir, soit directement soit indirectement, dans l'existence de l'esclavage dans le district de Colombie, etc.»

Les législateurs géorgiens ne s'en sont pas tenus là.

Un bill basé sur les principes qui précèdent autorise dorénavant le gouverneur à convoquer, le cas échéant, une convention, dont les membres, au lieu de prêter serment à la Constitution des États-Unis, jureront seulement «d'agir pour l'honneur et dans l'intérêt du peuple de Géorgie.»

Le journaliste conclut son article en ajoutant que tout cela laissait entrevoir jusqu'où l'on serait disposé à pousser les choses.

L'article se termine par un souhait pieux: «Espérons que le bon sens et le patriotisme des hommes politiques à Washington empêcheront le congrès de s'engager dans une voie au bout de laquelle ces

démonstrations intempestives et prématurées leur montre si clairement la possibilité d'un schisme fédéral.»

Pardi! Je pourrais vous donner maints exemples de la sorte. Pas étonnant que tout cela ait dégénéré en violence et ait eu une fin dramatique.

Certains d'entre vous savent peut-être que Jos Languille a eu de graves problèmes lors d'un voyage aux États-Unis.

À plus d'une occasion, les habitants ont pris pour Monsieur Abraham Lincoln. Des esclavagistes l'ont poursuivi et ont tenté de lui faire un mauvais parti.

Quant à Jos, il n'a jamais rencontré l'homme responsable de son humiliation.

Rassurez-vous, Jos Languille ne se rendra jamais à la présidence américaine que ce soit à... pied, à cheval... en diligence.

Héhé! Notre ami Languille n'est nullement attiré par la politique et la politique n'aime pas les vagabonds!

Quoi qu'il en soit, toute cette affaire porte à réfléchir.

Vous savez que nous sommes actuellement en 1853 à Prologue. Tout compte fait, il s'écoulera encore 12 ans avant que ce politicien ne soit assassiné.

Croyez-vous qu'il serait de notre devoir d'avertir cet homme de ce qui se trame contre lui?

Peut-on modifier le futur ? Hum!... Le passé... dans votre cas! Est-ce qu'il serait préférable de ne pas intervenir?

Si oui, comment vivre avec la mort de cet homme sur la conscience? Sinon, comment s'y prendre pour l'avertir... sans passer pour fous?

Ma foi! Tout cela soulève pour nous un véritable problème moral.

Augustin Lebeau, journaliste



Chapeau de paille sur la tête de la statue de Saint-Joseph

Prologue, lundi 6 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un soleil resplendissant a brillé toute la journée. Un vent léger et caressant s'est joint à nous vers le milieu du jour.

Hier, je n'avais pas le cœur à la fête, non plus que les habitants de Prologue.

Malgré tout, je crois bien qu'il ne manquait personne à l'office divin.

M'est d'avis que les gens étaient venus demander à leurs saints préférés d'intercéder auprès de Dieu pour que la maladie ne s'installe pas dans les familles de Prologue.

Le sermon de monsieur le curé a été salubre et vivifiant, car il parlait d'espoir et de charité.

Au moment où nous pensions que c'était terminé, il prit un feuillet qu'il avait soigneusement rangé. Avant de le lire, il regarda chacun de ses paroissiens dans les yeux et finalement, il dit :

— Mes bien chers parents, je vous demande de surveiller les enfants quand ils assistent aux offices divins.

Les habitants, qui jusque là avaient assisté pieusement à l'office et écouté avec respect la première partie du sermon, furent fort étonnés de cette digression.

Ce qui n'empêcha pas Monsieur le Curé Chandonnay de poursuivre :

— J'ai déjà dit que les parents sont obligés d'envoyer leurs enfants à la sainte messe dès qu'ils sont parvenus à l'âge de raison. Mais cela ne sert à rien s'ils ne veillent pas à ce qu'ils s'y comportent avec le respect et la modestie qui conviennent aux lieux saints.

Il fit une pause et regarda intensément Odile Lavoie qui s'était emparée du chapeau de paille du garçon qui, il y a de cela quelque temps, avait jeté son tire-pois dans le champ.

Certes! Ce geste était une forme de représailles. Sans aucune retenue, elle a lancé de toutes ses forces, ce modeste chapeau qui s'est retrouvé, bien malgré lui, sur la tête de...

Le chapeau de paille s'est retrouvé sur la tête de la statue de bois de Saint-Joseph.

Ce coup d'éclat en fit rire plusieurs. Le chapeau s'était logé sur la tête du saint, comme si Saint-Joseph l'y avait posé lui-même. Saint Joseph avait fière allure et, pour un peu, j'ai bien cru qu'il allait sourire.

— CETTE OBLIGATION, cria monsieur le curé, ramenant ainsi rapidement l'attention de ses brebis, CETTE OBLIGATION de veiller sur vos enfants pendant qu'ils sont dans les églises est urgente. Les parents manquent fréquemment à ce devoir et cela peut avoir des conséquences déplorables.

— Le mal est déjà répandu dans un bon nombre de paroisses à un degré qui fait gémir tous les bons catholiques.

— C'est un fait affligeant, pour tous ceux qui croient à la présence réelle de Jésus-Christ dans les saints tabernacles, que de voir comment un grand nombre de nos petits enfants canadiens se tiennent dans les églises, pendant les offices divins.

— Il est désolant de les voir rire, parler, folâtrer, changer de place, se «poussailler», regarder de côté et d'autre, se piquer avec des épingles, LANCER des chapeaux de paille, se battre même!

Il se tut et regarda intensément madame Anabelle Bergeron, la mère de la petite Odile. Madame Anabelle regardait Odile, monsieur Lavoie regardait tour à tour son épouse et sa fille.

Diantre! Ce va-et-vient de têtes fut étourdissant.

M'est d'avis qu'il y aura une petite fille en pénitence une fois la messe terminée.

Puis, Monsieur le Curé continua, heureux de son effet.

— Dirait-on que ces enfants savent qu'ils sont dans une église catholique? Peut-on supposer que leurs parents ne leur aient jamais dit un mot, pour leur expliquer la sainteté de ce lieu et le respect qu'il faut lui porter?

— COMMENT espérer ensuite que ces enfants, devenus grands, aient le respect convenable pour d'aussi saintes choses que nos églises et les augustes mystères qui s'y opèrent?

— Doit-on être surpris, après cela, de voir tant de grandes personnes se tenir dans les églises, sans respect, sans modestie, ASSOUPIE OU À LA VUE ÉGARÉE ? Comment pourrait-il en être autrement, lorsqu'on les a vues, dans leur bas âge, se tenir dans le lieu saint d'une manière aussi prodigieusement inconvenante?

— MALHEUREUX parents! Veillez-vous sur vos enfants ? Tranquilles dans un banc à prier Dieu, pensez-vous à ce que font vos enfants ? À quoi Dieu doit-il imputer un jour les insultes faites à son Fils bien-aimé, chez lui, dans sa propre maison? Pourriez-vous l'ignorer?

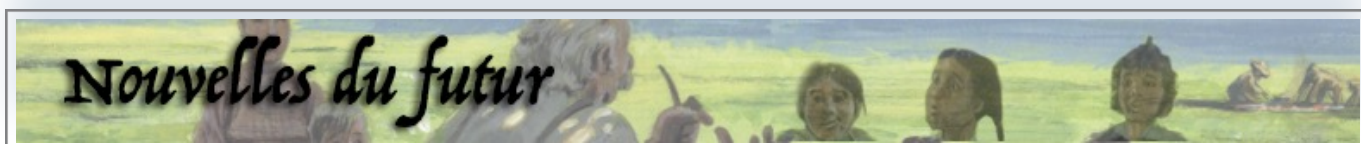
— Celui qui répond paie, vous savez! Vous avez la responsabilité de ces enfants qui profanent la maison de Dieu.

— C'est sur vous que retomberont les châtements dus, par la justice divine, à ces odieuses profanations de la part de vos enfants.

Il regardait la statue de Saint-Joseph et avait le visage boursoufflé, bouffi, gonflé tel un crapaud et je crois bien qu'il aurait pareillement coassé s'il avait pu...

À la sortie de la messe, les habitants n'ont pas flâné et sont vite retournés chez eux! Tout comme moi, ils n'avaient pas le cœur à la fête et je crois bien qu'ils se seraient passés de la dernière partie du sermon de monsieur le curé.

Rien ne va plus à Prologue!



Hilaire Borduas aime bien parler de pêche à ses correspondants du futur.

Comme chacun sait à Prologue, les histoires de pêche d'Hilaire sont des plus farfelues et il a beau prétendre que toutes ses histoires sont réelles, nul ne le croit.

Imaginez! Hilaire Borduas aurait déjà pris un brochet du nord pesant 26 livres et mesurant 48 pouces. Un vrai monstre, à l'entendre.

Voici son histoire telle qu'il me l'a raconté:

— «J'étais avec mon ami Louis-Philippe. Nous nous laissions dériver au gré de la brise. On se faisait plutôt dorer au soleil dans notre petit canot de 14 pieds. Les lignes traînaient derrière quand, tout à coup, vlan, ma ligne se plie en deux et le fil descend droit vers le fond.

— Immédiatement je ferre et je mets la pression sur le fil.

— Cela a bien pris 25 minutes de travail acharné avant que je réussisse à sortir le poisson de l'eau et à l'embarquer dans le canot.

— Une fois dans le canot, il s'est décroché et sa grosse queue fouettait l'air comme un démon dans l'eau bénite.

— Hé, Ste-Misère, on a bien failli chavirer. Louis-Philippe a eu la peur de sa vie.

— J’ai fini par l’attraper (le brochet et non Louis-Philippe) et je me suis assis dessus en lui tenant la tête solidement.

— Mais, c’est très gluant ces poissons-là. Imaginez ma situation!

— Les dents les plus longues mesuraient au moins 1 pouce. Ma foi, sa gueule, grande ouverte, pouvait engouffrer la tête d’un homme.

— Il a fini dans l’assiette comme repas principal.»

Voilà une histoire qui confirme mes propos et Hilaire, termine toujours par la même phrase:

— « Croyez-moi, ce n’est pas une histoire de pêche».

Ce n’est pas la première fois que mon ami Hilaire raconte cette histoire et invariablement elle provoque les rires dans son auditoire.

Je lui ai demandé, par dérision:

— «Pis ça vous a pris combien de jours pour le manger ce monstre-là?»

Par la barbe de mille dragons! Quel menteur, il fait, le bonhomme Hilaire!

J’espère que les gens du futur ne seront pas assez crédules pour croire aux histoires de pêche d’Hilaire Borduas!

Augustin Lebeau, journaliste



Colons français à la colonie de la Rivière Rouge

Prologue, mercredi 8 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, le soleil était encore là, fidèle au poste. Le ciel s'est couvert durant la journée.

Mademoiselle Elisabeth Harris a fait honneur à la demande que je lui exprimais en février dernier à savoir, établir l'origine de certains colons français à la colonie de la Rivière Rouge.

Elle a puisé dans ses souvenirs et m'a raconté l'histoire de l'un d'eux qui était venu la consulter pour une blessure causée par un coup de hache. Voici l'essentiel de ses propos.

— « Plusieurs habitants et leurs familles de la paroisse de Saint-Benoît de la seigneurie de la Chamaille sont partis au début du siècle à la colonie de la Rivière Rouge.

— Je pense plus particulièrement aux familles Racicot, Maheu, Fournier et Lalande dit Latreille. Il paraît qu'ils étaient tous passés devant un notaire de Montréal en avril, mai et juin 1819.

— À titre d'exemple, je vous raconte l'histoire de l'origine de l'engagement d'un dénommé Etienne Sauvé dit Laplante.

— Il paraît qu'il arrivait à peine à survivre et à nourrir sa famille dans la seigneurie de la Chamaille. Il n'avait pas de concession et son père avait pressenti un autre de ses frères pour lui léguer sa terre.

— Comme ouvrier agricole, il n'amassait pas suffisamment pour s'acheter une terre déjà développée qui lui aurait rapporté dès son installation.

— Il avait entendu parler de l'aventure de lord Selkirk qui avait fait venir des Highlanders d'Écosse pour peupler et coloniser une partie du territoire du Haut-Canada.

— L'idée de se joindre à ce premier noyau d'Écossais, d'Indiens et de Métis lui parut attrayante d'autant plus que l'emplacement choisi se trouvait être sur la route de l'Athabasca, lieu où les compagnies de fourrure telles la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la Baie d'Hudson faisaient des affaires florissantes.

— Puisqu'il désirait s'établir comme habitant dans la colonie à la Rivière Rouge, il avait fait application pour obtenir une terre de cent arpents.

— Il fut accepté par l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson moyennant les conditions suivantes à savoir qu'il devait fournir pour lui-même et sa famille, alors composée de son épouse et de ses six enfants, canot et agrès pour le voyage à la Rivière Rouge.

— Pour sa part la compagnie lui livrait à Montréal, les vivres ordinaires et nécessaires pour lui et sa famille pour se rendre de Montréal au Sault Ste-Marie, ou au lac de la Pluie ou à la Pointe à Meuron et lui livrait, dans un des postes susdits, les vivres ordinaires nécessaires pour se rendre à la Rivière Rouge.

— Etienne Sauvé dit Laplante s'obligeait par ce contrat à payer ou à rembourser, par le biais d'une obligation, toutes ces provisions.

— Cependant, si dans un canot de dix personnes se trouvaient deux filles d'âge à se marier et si elles étaient un mois résidentes à la rivière Rouge, avant de se marier, les provisions avancées pour toutes les personnes dudit canot étaient fournies gratuitement.

— C'est pourquoi, Etienne Sauvé dit Laplante avait également convaincu ses deux sœurs cadettes, célibataires, de se joindre à l'expédition.

— On lui donnait une terre de cent arpents de superficie, mais, la terre était grevée d'une rente annuelle de cinq minots de blé que le concessionnaire avait néanmoins le privilège de racheter pour le prix de deux cents piastres (\$200.00).

— Après ce rachat, la terre était tenue en franc aleu (free et common soccage) sans être assujettie aux lods et ventes ni aux autres droits féodaux.

— Le nouvel habitant et sa famille étaient également tenus par ce contrat d'observer les r  glementes établis pour le bon ordre de la colonie.

— Ils s'engageaient aussi à cultiver cette terre de la manière la plus avantageuse et de suivre les directions de la personne en charge de la colonie pendant deux années successives.

— Par ce contrat, Laplante et sa famille devaient résider à la colonie de la Riv  re Rouge pendant cinq ans sans pouvoir s'engager au service d'aucune autre personne sans avoir obtenu la permission écrite du comte Selkirk ou de la personne alors en charge de la colonie.

— Après ce temps, Laplante et sa famille pouvaient aller résider ailleurs, mais seulement après avoir remboursé le comte Selkirk ou la personne en charge de la colonie de tous les frais et dépenses qu'ils auront encourus à savoir, vivres et autres articles fournis depuis leur arrivée à la Riv  re Rouge.

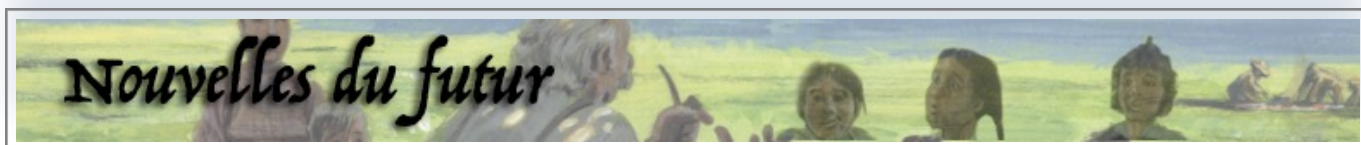
— Etienne Sauvé dit Laplante avait 33 ans lorsqu'il entreprit ce grand voyage.

— Il a maintenant 67 ans. Son épouse est décédée dans les premières années de leur installation.

— Il s'est remarié à une «sauvagesse» de qui il a eu quatre autres enfants.

— Toute la famille est installée à la Rivière Rouge. Les garçons cultivent de belles parcelles de terre qui donnent de bons rendements. Les uns et les autres se sont, à leur tour, mariés et ont choisi soit l'agriculture soit la traite des fourrures.

Ébindidon! mademoiselle Harris nous a fourni un bel aperçu de l'origine de la colonisation à la Rivière Rouge.



Ma Houquette a l'air quelque peu maussade depuis que je l'ai ramené à l'écurie. Pour la consoler et lui faire plaisir, je lui ai fait cadeau d'un magnifique ruban de couleur.

Ma vieille jument adore lorsque je colore sa belle crinière de toutes sortes de rubans.

Cela pour vous dire que depuis que Clothilde Marchand correspond avec des jeunes du futur, elle s'est mis en tête de développer son petit commerce de vêtements pour animaux.

C'est ma Houquette qui est contente... je la crois un peu frivole... en autant que les animaux puissent avoir ces sortes de comportements qui, comme chacun sait, sont avant tout l'affaire des dames.

Augustin Lebeau, journaliste



Conditions préalables pour un mariage dans la religion catholique

Prologue, vendredi 10 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La pluie qui tombe depuis hier aura un effet bénéfique sur les cultures. Certes, le ciel est gris et l'air est triste, mais le cœur des habitants se réjouit.

Monsieur le curé Chandonnay a quitté la paroisse pour une durée de plusieurs semaines. Il est allé régler des affaires de famille. Il paraît que l'un de ses frères est décédé. C'est l'abbé René Gadouas qui le remplace.

Ce n'est pas la première fois que ce prêtre nous honore de sa présence dans la paroisse.

Il est venu à maintes reprises prêcher et donner des conférences spirituelles. C'est ainsi qu'il s'est fait de nombreux amis dans la population. Sa seule ambition est l'apaisement des âmes.

Moi, je lui connais une ambition secrète.

Cette ambition est de convertir le mystérieux chaman du village iroquois de Kanesatake.

Il sait que c'est en ce temps-ci de l'année que le chaman revient sur les terres de ses ancêtres pour y prier Agreskoué, le maître de la vie qui veille sur les siens.

Personne à Prologue n'a encore vu ce mystérieux personnage sauf, l'abbé Gadouas. D'ailleurs, il paraît qu'il connaît le vieillard depuis fort longtemps.

Leur première rencontre remonterait à l'époque où il visitait régulièrement son grand ami, le sulpicien Charles-Louis Lefebvre de Bellefeuille, qui a été missionnaire à Kanesatake de 1824 à 1834.

Depuis le décès de ce sulpicien survenu en 1838, il semble que l'abbé Gadouas ait eu fort peu d'occasions de revoir le chaman.

Changements de propos! Charles et Anthony sont revenus tout penauds chez eux. Leur fugue n'a pas duré très longtemps. C'est la faim et la fatigue qui les a ramenés au bercail.

Les rumeurs veulent que le jeune Anthony craignait que ses parents ne l'envoient bientôt comme pensionnaire au Collège de Montréal.

Inutile de vous dire que cet exil ne l'intéresse pas. Il désire plutôt demeurer à Prologue avec ses amis, mais, il devra obéir à la volonté de ses parents.

Autre nouvelle! Le mariage de Jane-Édith Caldwell aura lieu dans les jours qui viennent.

La jeune domestique a fait tout ce qu'il faut pour se préparer à se marier dans la religion catholique.

Depuis son arrivée à Prologue, Thérèse Chiasson lui a permis d'assister aux instructions du catéchisme afin qu'elle puisse être baptisée parce que monsieur le curé Chandonnay lui a expliqué qu'il serait beaucoup plus aisé pour elle de se marier si elle était de religion catholique, car l'Église a plusieurs interdits en cette matière.

Il y a entre autres l'interdit de consanguinité, celui d'affinité, la disparité de culte et la clandestinité.

Tout cela est bien compliqué. Je vais quand tenter de vous expliquer ce dont il s'agit.

L'interdit de consanguinité et celui d'affinité prohibent le mariage entre un veuf ou une veuve et un parent du conjoint décédé.

Cet interdit peut s'appliquer jusqu'au quatrième degré.

Certaines conditions sont préalables à sa levée. Ainsi, les futurs mariés doivent présenter une requête à l'évêque ou au vicaire du diocèse et payer la componende (aumône d'importance variable exigée par l'Église en retour de la dispense).

C'est l'évêque qui doit s'adresser à Rome pour lever les empêchements concernant le second degré ou les niveaux plus rapprochés.

Il paraît que toutes ces démarches sont devenues difficiles et longues comparativement à la manière de faire au XVIII^e siècle alors que l'autorité diocésaine disposait d'un pouvoir étendu en la matière.

Aujourd'hui, elle doit s'en remettre à la chancellerie romaine qui est seule juge des circonstances entourant chaque affaire ou qui donne la permission à l'épiscopat de dispenser un nombre limité de cas.

Un peu partout, le cas échéant, dans les paroisses du Bas-Canada, le curé agit comme un intermédiaire entre les fidèles et l'évêque. Il se fait un devoir d'exposer la situation à son supérieur. Il en profite pour faire valoir les motifs susceptibles de favoriser l'octroi de la dispense.

Comme d'autres prêtres, le curé Chandonnay s'est parfois vu obligé d'insister fortement auprès des autorités diocésaines, les exhortant à lever un interdit ou à écrire à Rome, s'ils ne pouvaient permettre eux-mêmes le mariage de deux de ses paroissiens.

Il en avait été ainsi pour le mariage du veuf Desrosiers avec sa belle-sœur, Thérèse Tremblay.

Diverses raisons peuvent être invoquées pour demander la levée de l'interdit.

Ainsi, il est arrivé que monsieur le curé Chandonnay ait appuyé, dans plus d'une lettre, sur l'amour, l'intérêt matériel des familles, l'âge de la jeune fille et les dangers pour la «vertu».

D'autres prêtres mentionnent l'éventualité d'un scandale public.

À de nombreuses occasions, les curés doivent affronter le résultat d'un refus de la dispense.

Par exemple, certains promis en viennent à défier l'autorité de l'Église en vivant une union libre ou en s'épousant devant un ministre ou un magistrat américain.

Ces histoires circulent facilement à l'auberge l'Harfang des Neiges et Jane-Édith Caldwell connaît entre autres une histoire se rapportant à des individus demeurant dans la seigneurie de la Gâtine qui, devant un refus de dispense de consanguinité, se sont tout de même mariés devant le ministre protestant résidant dans la côte des Écossais de la seigneurie Prologue.

Malgré la réprimande de monsieur le curé Chandonnay, ils vivent ensemble depuis ce jour et ne projettent pas de faire valider leur mariage par un prêtre catholique.

Pis encore! Il paraîtrait qu'ils pensent abjurer la religion catholique et se faire protestants.

Pourtant, dans ce cas-ci, monsieur le curé Chandonnay avait fait état des bonnes dispositions de ces paroissiens.

Certains disent qu'il ne connaissait pas alors leur esprit d'indépendance et leurs mauvaises intentions.

Une autre histoire raconte qu'un homme qui avait voyagé aux États-Unis et qui n'avait pas une foi des plus robustes voulait épouser sa nièce.

Monsieur le curé avait expliqué, dans sa lettre à l'évêque, que ce veuf avait voyagé l'espace de six ans aux États-Unis et qu'il avait pris des airs de liberté américaine et qu'il serait bon de lui accorder une dispense afin de le garder dans la foi catholique.

Finalement le bonhomme était allé passer trois mois aux États-Unis, pour s'y marier avec sa nièce.

Depuis, le couple est allé s'établir sur une terre de colonisation dans les Cantons de l'Est et ils se sont intégrés à la communauté anglicane du comté.

Monsieur le curé Chandonnay a expliqué à Jane-Édith qu'aux yeux des autorités ecclésiastiques l'amour, même puissant n'est guère un motif pour lever un interdit.

Par contre, la réconciliation de deux familles ou la conservation d'un beau patrimoine foncier constituent des arguments plus recevables.

L'empêchement dirimant (qui met obstacle à la célébration d'un mariage) fondé sur la disparité de culte prohibe les mariages entre une personne baptisée et une autre qui ne l'est pas et annule le mariage s'il avait déjà été contracté.

De même, les mariages entre catholiques et protestants sont interdits par un empêchement prohibitif.

Le droit canon désigne ce dernier comme un empêchement de «religion mixte». Jane-Édith Caldwell et Luc Papineau se retrouvent dans ce dernier cas.

Monsieur le curé Chandonnay a fait valoir à Jane-Édith Caldwell que les évêques sont extrêmement réticents à permettre ce genre d'union.

Ils ne veulent pas multiplier les dispenses pour «religion mixte», car ils craignent que le conjoint catholique n'abjure sa religion et que leurs enfants soient élevés dans la foi protestante.

Il paraît que dans les premières décennies du XIXe siècle les autorités ecclésiastiques s'opposèrent systématiquement aux mariages entre catholiques et protestants.

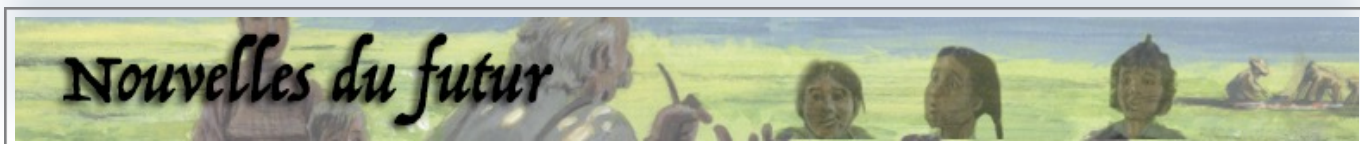
Puis, la situation changea, car pressées par les fidèles et par les curés d'assouplir leur position (au début des années 1840), les autorités permirent «de commencer à les introduire, toujours cependant avec le plus de discrétion possible».

Cependant, on a consenti à ces alliances à condition que les enfants soient baptisés par un prêtre et que les principes de la foi catholique leur soient enseignés.

C'est pourquoi Jane-Édith Caldwell s'est fait instruire dans la Religion pour recevoir le Saint Baptême.

Jane-Édith a acquiescé facilement à cette demande d'autant plus qu'elle désire véritablement s'établir à Prologue et fonder une famille avec Luc Papineau.

Pour elle, la religion ne sera jamais un obstacle à son amour et à son rêve.



Roger Lamarre m'a confié qu'il n'y avait pas beaucoup de jeunes du futur qui expliquent clairement comment ils pratiquent tous ces sports dont nous entendons parler.

Malgré tout, Marie-Claude, Mélissa et Galiane lui ont fait un résumé assez détaillé qui lui a permis d'en savoir davantage sur la nage synchronisée et le ballon-panier.

Il attend qu'il fasse encore plus chaud pour pratiquer la nage synchronisée et comme c'est un sport de filles, il désire en parler à Édith Larose, la sœur de Paulin, pour qu'elle lui fasse une démonstration de danse dans l'eau avec ses amies.

En ce qui concerne le ballon-panier, il croit pouvoir y jouer. Il ne lui reste qu'à former deux équipes et trouver une grange assez grande pour y installer les deux cageots à fruits à une bonne distance l'un de l'autre.

Il m'a dit, en comptant sur ses doigts:

— «Si j'ai bien compris et si j'ai bien calculé, je devrais avoir 51 ans quand ce cher monsieur Naismith découvrira ce sport... Après nous, bien sûr!

Ma foi! J'ai bien hâte d'assister à cette partie de ballon-panier.

Augustin Lebeau, journaliste



L'histoire de la famille de Jane-Édith Caldwell

Prologue, dimanche 12 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil a fait une timide percée en avant-midi. Les nuages ont rapidement caché l'astre rayonnant et la pluie a repris de plus belle en après-midi.

Hier matin, un homme bien curieux s'est présenté à l'auberge l'Harfang des Neiges. Madame Chiasson m'a raconté que cet homme était anglais et qu'il arrivait tout droit d'Édimbourg, en Écosse.

Il a demandé à parler à Jane-Édith Caldwell, la jeune domestique de madame Chiasson. Il paraît qu'il parlait, malgré son fort accent, un français impeccable.

Ce matin, Jane-Édith est venue me voir après la messe.

Diantre! Elle était blanche comme quelqu'un qui vient de voir un fantôme.

Elle m'a demandé d'intercéder en sa faveur auprès de l'étranger. Je lui ai promis de le faire à condition qu'elle m'explique les raisons de son désarroi.

Voici, en résumé, la nature de sa peine.

Cette histoire, elle la tient de sa mère qui le lui a révélé sur son lit de mort. Elle était bien petite, mais elle n'en a pas oublié un mot.

Son père, Peter Caldwell, suivant l'exemple de son propre père a fait ses études de médecine à l'Université d'Édimbourg. La ville d'Édimbourg est la capitale administrative, intellectuelle et artistique de l'Écosse.

Pour le plus grand malheur de son père, Peter, n'obtint pas son doctorat, car, il décida de mettre fin abruptement à ses études ; une houleuse histoire d'amour et une «chicane familiale» sont à l'origine de cette pénible décision.

En effet, Peter Caldwell épousa, en 1818, sans le consentement de son père, Lucinda Clark, une domestique d'origine irlandaise à l'emploi de la famille.

Les amoureux se sont mariés à l'insu de John Caldwell et de Rebecca Gibbs, père et mère de Peter.

John Caldwell désapprouvait fortement cette mésalliance et il déshérita aussitôt son fils. Il fit plus, il le bannit à tout jamais de la maison familiale.

Les parents de Jane-Édith sont allés s'établir dans la région de Roscrea, dans le comté de Queen's, en Irlande. Ils venaient à peine de s'installer, lorsque plusieurs paroissiens décidèrent de quitter la région pour tenter l'aventure de la colonie canadienne.

Trois frères furent les instigateurs de ce premier départ soient, John, Mathiew et Robert Standish. Ces derniers, après la mort de leur père, avaient vendu leurs biens et étaient partis à peu près en même temps que les colons de Talbot qui allaient s'établir dans le Haut-Canada.

Pendant ce temps, le père de Jane-Édith travailla dans la région de Roscrea comme auxiliaire médical et aide-chirurgien avec le seul médecin du comté de Queen's.

Quant aux deux des frères Standish, ils s'établirent à Rougemont, dans la paroisse de Saint-Césaire et le troisième se dirigea vers York et alla se joindre au groupe de Thomas Reed l'année suivante.

Toujours est-il que les deux frères Standish établis à Rougemont, tenaient une correspondance régulière avec des amis demeurés dans leur paroisse natale. Ils les invitèrent à venir s'établir auprès d'eux.

Au cours des années suivantes, plusieurs autres familles de la région de Roscrea suivirent leur exemple et partirent pour le Canada.

Certains, après avoir passé quelque temps à Montréal, décidèrent d'aller rejoindre les deux frères Standish à Rougemont.

C'est ainsi que Peter Caldwell vit partir, principalement en 1820, une dizaine de familles; c'est alors qu'il projeta son propre départ.

Ce projet ne s'est concrétisé que 20 ans plus tard. Finalement, en 1840, Peter Caldwell et Lucinda Clark, ainsi que leur fille Jane, alors âgée de 6 ans, voguaient sur l'Atlantique; ils étaient en route pour le Canada.

En aucun moment, au cours de cet épisode irlandais, les parents de Jane-Édith n'ont renoué avec la famille paternelle.

Jane était donc bien jeune lorsqu'elle quitta l'Irlande avec sa famille. La traversée fut difficile et Jane en a encore de tristes souvenirs.

Le bateau, comme c'était obligatoire à l'époque, fit escale à Grosse-Île.

Après l'escale de Grosse-Île, la petite famille s'installa temporairement à Québec. Puis, Peter Caldwell, à la suite des recommandations d'un confrère de Québec, décida d'aller s'établir à Montréal dans l'espoir de travailler à l'Hôpital Général de Montréal.

En 1847, une épidémie de typhus se déclare au Bas-Canada. L'on dit que la maladie fut introduite à la suite de l'arrivée de navires chargés d'immigrants irlandais atteints du microbe.

N'écoutant que son courage, Peter Caldwell travailla alors à soulager les pauvres Irlandais acheminés dans des tentes et des hangars aménagés pour les recevoir sur le terrain de l'Hôpital Général. Malgré les précautions qu'il prit, il ramena le microbe à la maison.

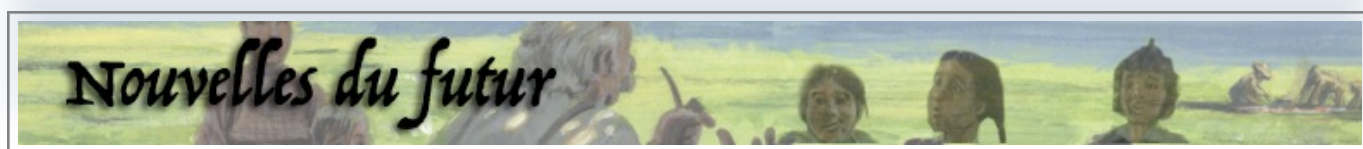
Cette année-là, des milliers de personnes furent emportés et de ce nombre, Peter Caldwell et Lucinda Clark, les parents de Jane-Édith. Peter Caldwell avait alors 53 ans et Lucinda Clark avait 51 ans.

Voilà que maintenant à Prologue, est arrivé un étranger qui se dit être exécuteur testamentaire des grands-parents paternels de Jane-Édith Caldwell.

Vous comprenez que cela est bien surprenant.

Ma foi! Il va falloir que j'aïlle aux nouvelles, car la jeune domestique n'a pu terminer son explication, car elle pleurait à chaudes larmes.

Je l'ai regardé repartir tristement, de gros sanglots l'accompagnant jusqu'à l'auberge.



Diantre! Les questions incessantes de nos correspondants du futur nous permettent d'en apprendre plus sur nos propres concitoyens.

Par exemple, j'ignorais totalement que le jeune Bernard Hamelin était allergique à la poussière de paille. Il lui est arrivé toute une mésaventure et il s'en est fallu de peu pour qu'il ne suffoque complètement étouffé.

Voici l'histoire qu'il a racontée à ses correspondants, Éric et Simon:

— «[...] je vais vous raconter ce qui m'est arrivé en fin de semaine passée. Samedi après-midi, Reine et moi ne savions que faire, alors nous sommes allés dans la grange, et nous avons grimpé à l'échelle accotée sur le bord. Merveilleusement évachés dans la paille, nous bavardions bien tranquillement jusqu'à ce que Paulin se montre le bout du nez. Il était accompagné d'Édith, Mathieu, Vitaline et Chloé. Le connaissant, je savais qu'il mijotait quelque chose, mais quoi ? Je me méfiais de lui. Mon instinct m'a donné raison...

— Paulin s’est mis à nous bombarder de mottes de paille. En bas, il y avait du foin entassé pour les chevaux. Alors, nous nous sommes tiraillés jusqu’à ce que je prenne le bord et me ramasse dans l’foin plus bas. Voyant que je ne m’étais pas fait mal, Édith, Paulin et Mathieu ont sauté, à leur tour, me rejoindre...

— Nous avons du foin jusqu’à la taille, il n’y avait pas de danger de nous blesser. Par contre, beaucoup de poussière s’est élevée suite à notre remue-ménage. Notre jeu s’est arrêté net, fret, sec, lorsque je fus pris d’une puissante quinte de toux. Les autres ont arrêté de se tirailler et m’ont regardé médusés, ne sachant quoi faire, presque en état de panique. Moi, j’étais en train de tourner au violet.

— Heureusement, Chloé a eu la rapidité d’esprit d’aller chercher maman. Elle m’a fait sortir de là et m’a fait respirer de grandes bouffées d’air. Ça m’a pris quelques minutes pour réussir à respirer normalement. Le reste de la journée s’est bien passé malgré quelques petits accès de toux. Le lendemain, plus rien n’y paraissait.

— Disons que nous avons eu droit à un petit sermon de la part de maman et surtout de Vincent et de Jérôme. Ils n’avaient pas besoin de se donner cette peine, j’avais appris ma leçon. Malgré quelques échardes, le jeu en valait la chandelle. Nous avons eu bien du plaisir jusqu’à ce que cette satanée toux me prenne.»

Voyez comme nos échanges sont riches d’informations de toutes sortes. Non seulement nous apprenons sur la vie dans le futur, mais aussi sur la vie des habitants de Prologue. J’imagine que l’inverse est aussi vrai pour nos correspondants.

Augustin Lebeau, journaliste



Règles et conventions relatives au mariage

Prologue, mardi 14 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le temps est au beau fixe.
Nous avons eu droit à une
belle journée ensoleillée.

Comme je l'ai déjà mentionné dans une chronique précédente, les parents du jeune Papineau sont formellement intervenus pour que le mariage des jeunes ne se fasse pas en mai, car la croyance populaire dit que cela porte malheur.

Quoique le futur marié doive avoir au moins 14 ans et la future mariée 12 ans pour contracter mariage, les jeunes gens de Prologue atteignent leur majorité à 21 ans comme en Angleterre.

Avant cet âge, le consentement des parents ou d'un tuteur est indispensable.

Ces conditions remplies, toute personne a droit au mariage. Que l'un des partenaires souffrit d'une infirmité ou que les deux fussent exposés à la misère, il ne s'agit pas là d'empêchements canoniques. Le prêtre doit leur signer, cependant, les inconvénients prévisibles et y il regarde à deux fois avec eux.

Devant un jeune homme qui ignore presque tout de sa religion, il apparaît nécessaire de l'en instruire, au moins pour qu'il confessât ses fautes et si possible, fit sa première communion avant le mariage.

Un immigrant doit présenter un témoignage écrit de sa liberté matrimoniale, mais ce n'est pas le cas pour Jane-Édith qui était à l'orphelinat avant de venir travailler à Prologue pour madame Chiasson.

Ici à Prologue les mariages se font, dans l'ensemble, à un âge avancé.

Quiconque est au courant doit révéler au curé les empêchements canoniques de la validité d'un mariage.

Par la publication de bans, les curés informent les paroissiens sur la provenance des partenaires de tout projet de mariage. Même si un couple peut être dispensé de la

publication d'un ou de deux bans, très rarement de trois, il demeure nécessaire de vérifier les possibilités de succès d'un tel engagement social.

Aucun mariage n'est valide sans la présence du curé ou d'un prêtre délégué.

De nos jours, le paiement des componendes sert de motif ou d'excuse à de nombreux couples pour ne pas se marier à l'église.

Toute dispense de bans et d'empêchements est accordée, excepté dans le cas de pauvres, en retour d'une taxe, correspondant aux frais de poste et de chancellerie, et d'une autre rétribution comme exigence inhérente à la faveur demandée.

J'ai parlé dans une chronique précédente des différents empêchements au mariage.

C'est dans ces cas-là qu'il devient nécessaire de payer cette sorte de taxe. Les montants d'argent demandés varient selon les dispenses, les motifs allégués et la capacité financière des personnes.

En général, la componende s'élève à six piastres d'Espagne pour une dispense de quatrième degré, à huit pour le troisième degré, à 25 pour le troisième, mêlé au deuxième et à 100 piastres d'Espagne pour un double deuxième degré. À partir de 1805 les curés ont exigé un minimum de deux piastres pour toute dispense.

D'autres frais entourent la préparation au mariage. L'habitude d'appeler un notaire à la maison pour la rédaction du contrat de mariage est assez répandue parmi nos concitoyens.

Ces conventions signées le samedi ou le dimanche précédant le mariage, en présence de parents et d'amis, comportent généralement la mise en commun des biens meubles et conquets immeubles, ainsi que leur transfert au survivant, à moins d'un partage avec des enfants vivants.

Le contrat de mariage vaut pour autant que le mariage est célébré religieusement.

Les mariages n'ont lieu ni en période pénitentielle ni durant les grandes fêtes chrétiennes, c'est-à-dire de l'Avent jusqu'à l'Épiphanie ainsi que du mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de la Quasimodo, à moins d'une dispense, d'ailleurs rarement accordée.

Plusieurs facteurs interviennent dans le choix de la date d'un mariage, par exemple, les anciens de Prologue disent qu'une bonne ou mauvaise récolte favorisait ou retardait beaucoup de projets matrimoniaux.

Le jour le plus généralement choisi est passé lentement du lundi au mardi, après que Mgr. Hubert eut indiqué cette voie en 1790. Cela devint coutume vers 1815-1820 surtout dans la région de Québec, car, à Montréal, les Sulpiciens conservèrent plus longtemps la routine du lundi.

Le mardi l'a emporté, parce qu'il se passe ainsi plus de 24 heures entre les événements du dimanche: signature du contrat de mariage et dernière publication des bans.

Les autres jours de la semaine sont rarement choisis ou permis, surtout pas le dimanche.

Le rituel propose fermement que le mariage ait lieu le matin plutôt que le soir, car cela favorise la célébration de la messe, la communion eucharistique requérant le jeûne depuis la veille à minuit.

Le jour du mariage venu, le futur époux se rend de grand matin, rejoindre à la maison de sa future épouse, les parents et amis des deux partis qui font à leur façon le compliment à la future épouse sur son mariage.

Vers sept heures, les voitures se dirigent vers l'église paroissiale de l'épouse. L'intérieur de l'église a peut-être été décoré, particulièrement si les familles sont à l'aise.

Par exemple, Roger Lamarre a préparé, à la demande de madame Chiasson, un tapis sous les pieds avec deux fauteuils, deux chandeliers d'argent et cierge au bout. Le matin même il fera un beau bouquet de fleurs des champs à la mariée.

Les futurs sont à jeun et vêtus modestement. La cérémonie débute par une exhortation sur la grandeur du sacrement qui transforme les époux quand chacun s'y présente «purifié de tout péché mortel, par une bonne et sincère confession».

Le célébrant proclame que Saint-Paul «recommande aux maris d'aimer leur femme comme Jésus-Christ a aimé son Église». Les épouses sont invitées à «témoigner à leur mari la même soumission et la même tendresse que l'Église a eue pour Jésus-Christ».

Le célébrant énumère les «obligations» réciproques des conjoints. Le devoir d'aimer, de fidélité mutuelle est la première responsabilité énoncée devant les mariés.

Les époux sont exhortés à se «secourir mutuellement» afin de mieux traverser «les peines et les inconvénients de la vie».

Vous êtes encore obligés, poursuit le prêtre, «de supporter avec patience vos défauts, vos imperfections et vos infirmités réciproques.»

Pour sûr, l'obligation de donner la vie ferme la série des devoirs et des finalités du mariage.

Cette exhortation a été imprimée en 1836 et marque une nette différence par rapport au discours prescrit par Mgr de Saint-Vallier dans son rituel paru au début du XVIII^e siècle. Tous les vieillards du village s'en souviennent.

À cette époque, les époux se faisaient alors dire devant l'autel que le mariage avait été institué 1) pour procréer, 2) pour le soutien mutuel «dans les peines et les besoins de la vie», 3) pour «modérer la concupiscence et y servir de remède».

L'échange de consentements succède à l'exhortation.

La question adressée à chaque époux est directe: «prenez-vous pour époux, pour épouse, etc.»

Ici, le curé doit être fort attentif à ce que les deux contractants, et surtout l'épouse, si elle est encore jeune, expriment un «oui monsieur» bien audible «de manière à ne laisser aucun doute sur la liberté de leur consentement: s'il y avait la moindre apparence que l'un ou l'autre des contractants ne consentît pas pleinement, il faudrait tout suspendre».

Puis, les mariés se conjoignent par un oui. Le célébrant n'ayant aucun lieu de douter du consentement des époux, bénit «l'anneau nuptial». L'épouse ayant reçu l'anneau, les mariés se donnent la main droite l'un à l'autre pour recevoir du prêtre le «conjugio vos in matrimonium».

Le témoin de la mariée, toujours majeur, habituellement son père, quoiqu'il puisse être une femme, conduit la fiancée par la main à la balustrade, puis le garçon suit avec son témoin et s'agenouille près d'elle.

En résumé, le mariage comporte le consentement mutuel et l'échange des anneaux comme signe d'un engagement indissoluble. Le prêtre tient des propos sur la paix et la tranquillité, sur les relations sexuelles et l'éducation religieuse des enfants.

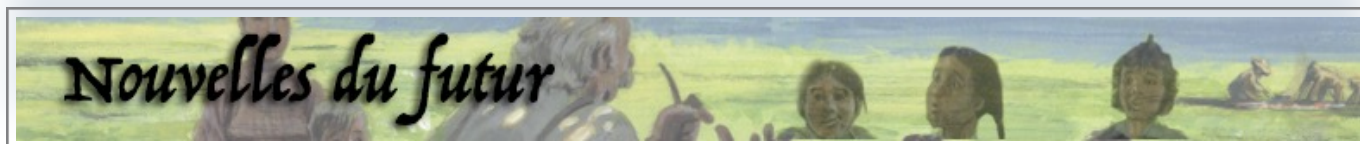
Comme les nouveaux mariés se sont confessés et ont communie le dimanche précédent, ils participent à la messe avec piété.

Après le Pater Noster s'insère la bénédiction nuptiale. Suivent, souvent au presbytère, la lecture et la signature des registres civil et ecclésiastique.

La noce, parfois commencée depuis le dimanche précédent, se déroule à la maison paternelle de la nouvelle mariée. Après les souhaits d'usage aux nouveaux époux et un coup d'eau-de-vie pris en commun, tout le monde se met à table; on sert la mariée la première.

La danse, ouverte par le nouveau couple, se poursuit jusqu'au soir; après un autre repas, on recommence à danser.

Arrivent alors les survenants, de jeunes gens de la paroisse non encore mariés, qui se joignent aux festivités. Le lendemain, les convives accompagnent le nouveau couple à la demeure qu'ils occuperont désormais; là, repas et danses alternent pendant toute la journée.



La correspondance avec les gens du futur excite toujours autant nos concitoyens.

Imaginez, madame Pétronille Papineau est venue me voir tenant très haut une lettre que deux de ses correspondantes, mesdemoiselles Joannie et Véronique, lui ont expédiée il y a de cela quelques jours.

Madame Pétronille m'a avoué qu'elle avait peine à imaginer le monde dans lequel vivent ces jeunes filles. À preuve, la description d'une invention appelée «motoneige».

Voici donc la définition d'une motoneige: «petit véhicule à une ou deux places, muni de skis à l'avant et de chenilles à l'arrière servant à circuler sur la neige».

— Diantre, lui dis-je, je ne savais que les chenilles étaient devenues résistantes à l'hiver.

— Vous saurez, monsieur Lebeau, que je fus aussi grandement étonnée et, je crois bon de vous mettre au courant de ma réponse afin que tous sachent, à Prologue, que je ne suis pas dupe.

Voici donc la réponse que j'ai fait parvenir à mes deux correspondantes:

— «Mademoiselle Véronique, pouvez-vous bien m'expliquer à quoi peut vous servir un véhicule avec des skis devant et des chenilles derrière. Je ne comprends pas comment il se fait que des chenilles puissent survivre à l'hiver. Vous êtes bien cruels, dans le futur, de vous servir de ces pauvres petites bêtes pour faire avancer votre carriole du futur. J'essaie de m'imaginer, mais je n'y arrive pas. Je pense que de voyager à pied va beaucoup plus vite que la vitesse à laquelle peuvent aller les chenilles! Je pense que je déteste les motoneiges»!

Ma foi! dis-je, je ne peux croire que de pauvres petites chenilles puissent faire avancer un quelconque véhicule.

Il doit s'agir d'un même mot qui a une signification fort différente dans le futur.

M'est d'avis, chère dame, qu'il serait préférable d'éclaircir tout cela avec vos deux correspondantes, car il ne faudrait pas les condamner avant qu'elles ne vous aient expliqué ce qu'il en est exactement.

— «Pauvre petit bonhomme, me lança-t-elle spontanément! Vous n'allez pas croire que je n'y avais pas pensé... tout de même, m'sieur l'écriveux... je ne suis pas une sotte!»

Puis, elle est partie en gloussant très fort telle une poule qui appelle ses petits.

Imaginez mon indignation! Je commence à être de l'avis de monsieur le curé Chandonnay à savoir que la correspondance avec les gens du futur dérange certainement quelques pauvres esprits.

Augustin Lebeau, journaliste



Le seigneur Prologue va mieux

Prologue, lundi 20 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

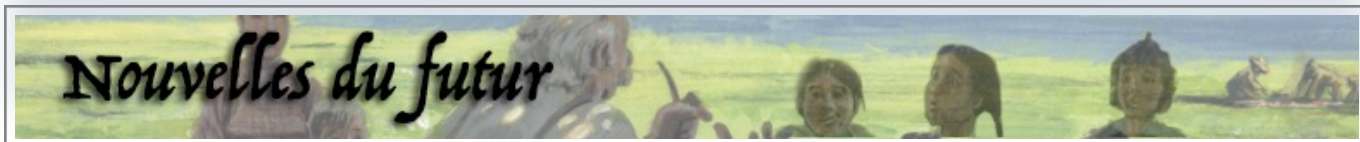
La pluie a cessé. Le ciel est encore gris et l'humidité accumulée ces derniers jours est encore présente. Ne manque plus que le retour du soleil.

Après son célèbre sermon de dimanche dernier, monsieur le curé a quitté la paroisse pour une durée de plusieurs semaines. Il est allé régler des affaires de famille en Europe. Il paraît que l'un de ses frères est décédé. C'est l'abbé René Gadouas qui le remplace. Ce n'est pas la première fois que ce prêtre nous honore de sa présence dans la paroisse. Il est venu à maintes reprises prêcher et donner des conférences spirituelles. C'est ainsi qu'il s'est fait de nombreux amis dans la population. Sa seule ambition, prétend-il, est l'apaisement des âmes.

Moi, je lui connais une ambition secrète. Il veut convertir le mystérieux chaman du village iroquois de Kanesatake qui revient, en ce temps-ci de l'année, sur les terres de ses ancêtres pour y prier Agreskoué, le maître de la vie qui veille sur les siens.

Personne à Prologue n'a encore vu ce mystérieux personnage sauf l'abbé Gadouas. D'ailleurs, il paraît qu'il connaît le vieillard depuis fort longtemps. Leur première rencontre remonte à l'époque où il visitait régulièrement son grand ami, le sulpicien Charles-Louis Lefebvre de Bellefeuille, qui a été missionnaire à Kanesatake de 1824 à 1834. Depuis le décès de monsieur de Bellefeuille survenu en 1838, il semble que l'abbé Gadouas ait eu fort peu d'occasions de revoir le chaman.

Les jeunes Charles et Anthony sont portés disparus depuis le 17 juin. Ils n'ont laissé aucun indice qui permettrait d'expliquer leur absence. Le seigneur Prologue qui reprend du mieux n'a pas voulu ébruiter l'affaire. Il a chargé ses employés d'effectuer plusieurs battues mais rien, voilà 3 jours que nous sommes sans nouvelles d'eux! Le pire est à craindre.



Finalement, il va bien falloir que je vous explique pourquoi j'étais si heureux de «rouler» le Léon Simard avec mon pari sur le départ des glaces. Malgré le défi que je vous ai lancé, personne du futur n'a découvert ce qui s'est vraiment passé. Faut croire que je suis futé...

En gros, l'histoire a débuté à l'occasion de la course de raquettes. Vous vous souvenez peut-être des deux fins finauds qui ont attaqué Ovide Polansky et lui ont fait perdre la course? Bien des gens avaient gagé sur lui: il était tellement meilleur que les autres concurrents.

Ben voilà! Les deux niais étaient de connivence avec Léon Simard. Leur action était préméditée et avait pour but de partager l'argent des paris avec le malfrat de Léon Simard.

Augustin Lebeau, journaliste



Le mariage de Jane-Édith Caldwell a été reporté

Prologue, mercredi 22 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, l'ardeur du soleil
a été quelque peu atténuée
par la vigueur du vent.

Coup de théâtre à Prologue: le mariage de Jane-Édith Caldwell a été remis.

Vous vous souvenez sans nul doute de l'homme bien curieux qui s'est présenté à l'auberge l'Harfang des Neiges, il y a de cela plusieurs jours. Il avait demandé à rencontrer la jeune domestique.

Depuis, j'ai appris que cet homme était l'exécuteur testamentaire du grand-oncle de mademoiselle Caldwell.

Il paraît qu'elle serait l'héritière d'une immense fortune. Elle doit repartir avec ce monsieur en Écosse afin de régler cette affaire.

Ici, à Prologue, les rumeurs circulent à une vitesse effarante. Certains disent que la jeune fille partira pour ne jamais revenir. D'autres prétendent que sa fortune l'éloignera pour toujours de son fiancé, Luc Papineau.

M'est d'avis que cette jeune fille a plus de cœur que les habitants de Prologue ne l'entendent.

Je sais, par monsieur Bellerive, que ces jeunes gens sont très amoureux. Certes! Elle devra quitter Prologue et traverser l'Atlantique, mais elle reviendra; de cela, j'en suis certain.

Dans quelques jours ce sera la fête de la Saint-Jean-Baptiste. Comme à «l'accoutumée», la journée débutera par une messe solennelle.

Tous les chantiers seront au repos, y compris celui du presbytère.

À propos! la construction de l'édifice avance à grands pas et m'est d'avis que les travaux seront terminés à l'automne.

Malheureusement, cette année, nous n'aurons pas droit à un défilé comme ce fut le cas l'année dernière.

Non, les habitants ont bien d'autres chats à fouetter avec la maladie qui sévit dans plusieurs familles.

D'aucuns ont fait la suggestion de confier, dans les années à venir, la parade de la Saint-Jean à Robert Bergeron, car il nous a démontré tout au cours de l'année qu'en fait de mascarades il s'y connaissait.

À propos du bonhomme Bergeron, monsieur le curé Chandonnay nous a fait savoir que le récalcitrant s'était engagé à faire des excuses publiques à la sortie de la messe dominicale.

Histoire, m'a-t-il dit, de mettre un point final à toutes ces folies et de montrer à la population qu'il n'y avait rien de diabolique là-dessous.

Contrairement à la tradition, les enfants ne se baigneront pas dans l'eau froide de la rivière. Leurs parents craignent trop un «coup de froid» d'autant plus, que la maladie contraint plusieurs habitants et leur famille à ne pas participer aux festivités de la Saint-Jean.

Cependant nous aurons droit à un beau pique-nique sur la devanture de la terre de la veuve Blackburn, juste au sud du chemin Bordelo.

Cette parcelle de terre est joliment ombragée par de gros et grands arbres qui étaient là du temps de nos ancêtres.

Quelle belle toile le peintre Jean-Léonce d'Estampille pourrait encore réaliser s'il nous faisait l'honneur d'une visite cette journée-là.

Les gens sont, d'habitude, éparpillés çà et là, telles des grappes de petits fruits. Les enfants courent et se balancent aux balançoires aménagées pour l'occasion par le bedeau et monsieur Trefflé Bellerive à la demande de monsieur l'abbé Gadouas. Les nappes quadrillées de carreaux rouges ou bleus seront couvertes de victuailles. Les gens auront mis leur costume du dimanche pour l'occasion, histoire d'exorciser le malheur qui frappe la seigneurie.

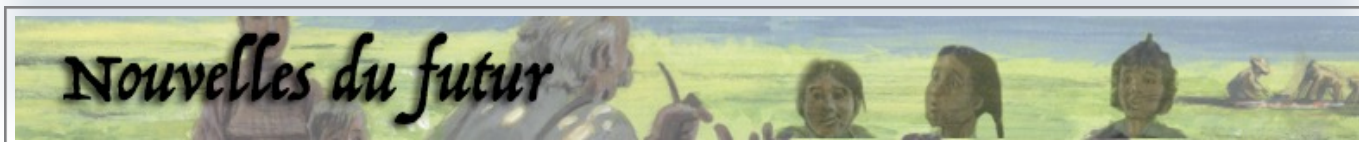
Le forgeron est inquiet pour Clothilde Marchand parce qu'il sait qu'elle est allée visiter Henry-Firmin McLean il y a deux jours et que les demi-frères de ce dernier sont malades et contagieux!

Revenons-en à nos moutons et à la fête prochaine de la Saint-Jean-Baptiste.

Comme à l'accoutumée, en soirée, Henri Lambert, le meilleur «violoneux» à des lieues à la ronde, fera danser et chanter les gens présents.

Dans un coin, les enfants entoureront un conteur, le reflet des flammes dansera sur la Serpentine. Au milieu des enfants, le corps noueux et la langue bien pendue, il commencera son récit par la formule suivante :

— Sac-à-tabi, sac-à-tabac, parli, parlo, parlons. Ceux qui veulent en savoir le court et le long, passez l'crachoir à Jos Violon!



Tous ces petits fruits dont nous nous régalons existent encore dans le futur. On les retrouve dans des marchés. Les gens les préparent alors en confiture, un peu comme on le fait nous-mêmes.

La culture des fraises et des framboises se fait en juin et juillet. Il paraît que d'immenses champs de fraises sont envahis par des cueilleurs dès l'apparition des premiers fruits mûrs.

Ce sont de grosses fraises contrairement à nos petites fraises des champs qui dépassent rarement la grosseur d'une framboise.

Augustin Lebeau, journaliste



Une Saint-Jean-Baptiste sans extravagance

Prologue, vendredi 24 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Enfin, le soleil nous honore de sa présence. Le temps est chaud et un vent léger transporte les doux parfums de la terre encore humide des pluies qui l'ont régénérée.

Aujourd'hui, c'est la fête de la Saint-Jean-Baptiste. La journée a débuté par une messe solennelle célébrée par l'abbé René Gadouas. Tous les chantiers sont au repos, y compris celui du presbytère. À propos, la construction de l'édifice avance à grands pas et m'est d'avis que les travaux seront terminés à l'automne.

Malheureusement, cette année, nous n'avons pas eu droit à un défilé comme ce fut le cas l'année dernière. Non, les habitants avaient bien d'autres chats à fouetter avec la maladie qui sévit dans plusieurs familles et l'affaire de la disparition des enfants. D'aucuns ont fait la suggestion de confier, dans les années à venir, la parade de la Saint-Jean à Robert Bergeron, car il nous a démontré tout au cours de l'année qu'en fait de mascarades il s'y connaissait.

À propos du bonhomme Bergeron, monsieur le curé Chandonnay nous a fait savoir que dès son retour d'Europe, le récalcitrant s'était engagé à faire des excuses publiques à la sortie de la messe dominicale. Histoire, m'a-t-il dit, de mettre un point final à toutes ces folies et de montrer à la population de la paroisse qu'il n'y avait rien de diabolique là-dessous.

Contrairement à la tradition, les enfants ne se sont pas baignés dans l'eau froide de la rivière. Leurs parents ont craint un «coup de froid» et la maladie a contraint plusieurs habitants et leur famille à ne pas participer aux festivités de la Saint-Jean.

Cependant nous avons eu droit à un beau pique-nique sur la devanture de la terre de la veuve Blackburn, juste au sud du chemin Bordelo. Cette parcelle de terre est joliment ombragée par de gros et grands arbres qui étaient sûrement là du temps de nos ancêtres.

Quelle belle toile le peintre Jean-Léonce d'Estampille aurait pu réaliser s'il nous avait fait l'honneur d'une visite. Les gens étaient éparpillés çà et là, telles des grappes de petits fruits. Les enfants couraient et se balançaient aux balançoires qu'avaient aménagées pour l'occasion, le bedeau et monsieur Trefflé Bellerive à la demande de monsieur l'abbé

Gadouas. Les nappes quadrillées de carreaux rouges ou bleus étaient couvertes de victuailles. Pour l'occasion, les gens avaient mis leur costume du dimanche, histoire d'exorciser le malheur qui frappe la seigneurie. Les conversations allaient «bon train» et m'est d'avis que la disparition des jeunes Anthony et Charles fut sur toutes les lèvres.

J'ai eu une conversation étonnante avec le joueur de tours Marc Borduas! Nous avons parlé d'écoles tenues par les prêtres du Séminaire de Saint-Sulpice et de celles tenues par les prêtres du Séminaire de Québec. En fait, je dis que nous avons eu une conversation, je devrais plutôt dire que j'ai été soumis à un véritable interrogatoire de la part de ce monsieur fort curieux. Il désirait connaître ce que pouvait être le quotidien d'un pensionnaire dans ces grandes écoles. Lorsque je lui ai demandé la raison de toutes ces questions, il a d'abord été nébuleux puis il a fini par me confier que les jeunes Anthony et Charles allaient probablement y être pensionnaires pour les prochaines années et qu'ils étaient très réfractaires à cette idée qui venait de leurs parents.

— Encore faut-il les retrouver vivants, dis-je, quelque peu troublé par cette révélation.

L'abbé Robert Gadouas est venu s'enquérir de la situation. Il avait visiblement des choses à me dire. Le forgeron venait de filer comme une flèche à la poursuite de je ne sais quoi! Prenant fortement mon bras pour me tirer loin des oreilles indiscretes de Marc Borduas, il dit :

— L'histoire se complique. Non seulement les deux petits n'ont donné aucun signe de vie depuis une semaine, mais en plus, Clothilde Marchand a disparu depuis hier sans laisser de billets expliquant son départ! Le forgeron est inquiet parce qu'il sait qu'elle est allée visiter Henry-Firmin McLean il y a deux jours et que les demi-frères de ce dernier étaient malades et contagieux!

— Est-ce que le jeune gabetier est parti avec le capitaine Lavoie chercher le shérif du comté, Jean-Baptiste Séguin dit Ladéroute, demandais-je? Il paraît que cet homme est un fin limier.

— Justement non! Monsieur Lavoie avait peur qu'Henry-Firmin ne soit malade et qu'il transmette la maladie à tout son équipage. Je suis très inquiet, dit-il, et j'imagine le pire. Est-ce qu'il y a un lien entre la disparition des enfants et celle de la petite Marchand?

Nous en étions rendus à manifester notre impuissance devant le mystère de ces disparitions lorsque le seigneur Gonzague Prologue, rétabli depuis peu, me fit signe de la main. Ce geste signifiait qu'il était temps que je fasse office de crieur public. Je pris donc place sur la petite tribune qui avait été aménagée pour l'occasion et fis l'annonce suivante :

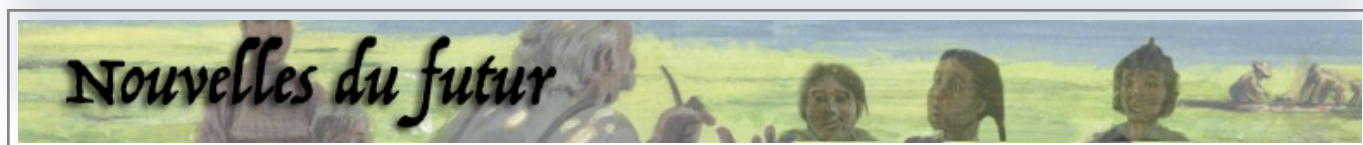
— Oyez! Oyez! Le seigneur Gonzague Prologue offre une récompense à quiconque ramènera, sains et saufs, les enfants disparus depuis le 17 juin dernier. L'offre est de 20 piastres.

Après mon annonce, monsieur le curé Gadouas a procédé à la bénédiction des radeaux et des chaloupes. À la tombée du jour, un grand feu de joie fut béni par le prêtre. À

l'apparition des premières flammes, il y eut quelques cris d'excitations, mais rien de comparable à la magnifique fête de l'année passée. Décidément le cœur n'y était pas.

Puis comme à l'accoutumée, Henri Lambert, le meilleur «violoneux» à des lieues à la ronde, fit danser et chanter les gens présents. Dans un coin, les enfants ont entouré un conteur, le reflet des flammes dansaient sur la Serpentine. Au milieu des enfants, le corps noueux et la langue bien pendue, il commença son récit par la formule suivante:

— Sac-à-tabi, sac-à-tabac, parli, parlo, parlons. Ceux qui veulent en savoir le court et le long, passez l'crachoir à Jos Violon!



Le futur a des répercussions sur certains animaux de Prologue. Est-ce que les LIGNES troubleraient ces pauvres bêtes? Ce matin, j'ai vu un équipage pour le moins hétéroclite. Imaginez, un cheval monté par un coq, un cochon monté par une grenouille et deux chiens accompagnés par une chatte. Pire encore, j'ai vu une vache montée par le canard Tancrède!

Il va falloir que les habitants de Prologue se réunissent pour discuter de l'affaire, car tout cela ressemble bien à une révolte.

Augustin Lebeau, journaliste



L'anabelle ramène Chlotilde à Prologue

Prologue, mardi 28 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Soleil en avant-midi suivi d'un ciel ennuagé en fin de journée. Il est fort probable que la nuit prochaine laisse tomber quelques gouttes d'eau sur Prologue.

La jeune Clothilde Marchand est arrivée hier avec la goélette et son équipage.

Comme j'étais au quai de bonne heure, tel un navire somnolant, je les vis arriver dans la brume du matin.

Monsieur Lavoie me fit signe et je l'aperçus qui discutait avec Clothilde. La discussion était animée et je fus étonné de surprendre quelques rires s'évader de cette conversation qui me paraissait pourtant fort sérieuse.

Clothilde est descendue, escortée par monsieur Lavoie alors que le jeune Luc Papineau s'occupait de bien amarrer le navire.

Arrivée à ma hauteur, elle me fit un grand sourire, leva le menton et tourna la tête.

Incapable d'émettre un son, de poser une question, j'avais l'air niais.

Le capitaine me fit un clin d'œil à la «Houpette»! Le tableau était irréel et j'imaginais ne pas être éveillé et voir tout cela dans un rêve.

J'ai su depuis que Clothilde avait fait une fugue et s'était cachée dans un recoin de la goélette espérant faire un voyage jusqu'à Montréal, Québec ou bien encore le Saguenay.

Mal lui en prit parce que la goélette accosta à Saint-Hyacinthe, un bien petit patelin pour de si grandes ambitions.

Il paraît que le forgeron et sa femme l'ont tout de même reçu à bras ouverts et qu'ils ont versé toutes les larmes de leur corps tellement ils étaient heureux de son retour.

Monsieur Lavoie m'a dit que la jeune Clothilde avait été très émue de ces retrouvailles.

— Je crois bien, m'a-t-il dit, que la petite a compris toute la tristesse que son geste irréfléchi a causé à ses bienfaiteurs.

— M'est d'avis qu'elle n'est pas prête de recommencer!

Il y avait, ce matin aux petites heures, devant le manoir seigneurial, un essai de ballon.... de gros ballon, s'entend!

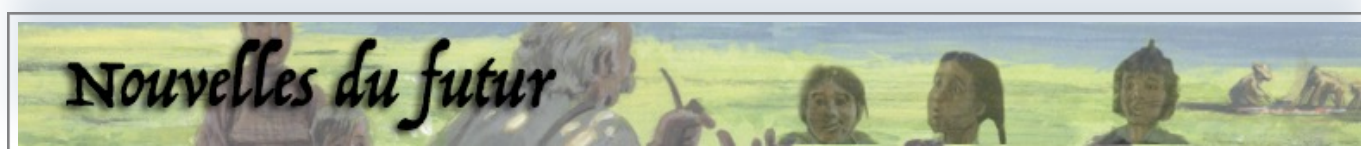
J'étais là, sceptique, attendant que les deux hommes échouent.

Mais non, la montgolfière s'est élevée doucement vers le ciel, laissant finalement paraître deux petites taches d'homme qui saluaient un sceptique de la main.

Le vent les mena du côté de la montagne du Solitaire où je les perdis de vue.

Diantre! La culotte de Jérôme ne flotterait plus longtemps au clocher de l'église, car je devais remplir ma promesse et aller décrocher le drapeau insolite. Je me suis toutefois promis de faire cela sans témoin.

À suivre



Saperlotte! selon les dires d'Aurigène Lemieux, il nous est apparu que vous n'aviez pas le même système des poids et mesure dans le futur. Il paraît que vous utilisez le système métrique français, mais, à mon époque, tel n'est pas le cas ni pour le Canada ni pour la Grande-Bretagne.

Je crois utile de vous faire connaître un peu d'histoire... c'est François Petitout qui me l'a exposé pour vous.

Avant la révolution, il existait en France plus de sept cents unités de mesure différentes.

Les noms donnés aux mesures s'inspiraient de la morphologie humaine comme par exemple : le doigt, la palme, l'empan, le pied, la coudée, le pas, la brasse, ou encore la toise. Les mesures se référaient aussi aux activités quotidiennes comme le journal ou le picotin.

Des mesures de même nom avaient des valeurs différentes selon les villes, ou d'une corporation à l'autre, ou selon l'objet mesuré ; ainsi, la superficie des planchers s'exprimait en pieds carrés et celle des tapis en aunes carrés. En plus, les systèmes de multiples et sous-multiples étaient souvent compliqués, peu cohérents et variaient d'une région à l'autre.

Voilà pourquoi en 1789, de nombreux cahiers de doléances requièrent une simplification des mesures. Cette simplification est demandée par les paysans qui souhaitent en finir avec les abus, par les commerçants qui veulent faciliter le commerce, et par les savants qui se plaignent du temps perdu dans les conversions d'unités.

Une uniformité des poids et mesures dans tout le royaume fut donc réclamée. Dans l'esprit de la révolution, on demandait une unité naturelle et égale pour tous.

Le 8 mai 1790, sur proposition de Talleyrand, l'Assemblée nationale décida de la création d'un système de mesures décimal aux caractéristiques stables, uniformes et simples. La première unité de base choisie fut le pendule battant la seconde. Finalement, le 30 mars 1791, l'Assemblée, d'après la proposition de l'Académie des sciences (Borda, Lagrange, Laplace, Monge et Condorcet), fixa la mesure du mètre au 10 000 000e de la distance comprise entre le Pôle Nord et l'Équateur.

Le 7 avril 1795 (18 germinal An III) un décret de la Convention fit des nouvelles «mesures républicaines» les mesures légales et obligatoires en France.

Ce système de mesure comprenait :

— le mètre (longueur), l'are (superficie), le litre (volume), le gramme (masse), le bar (pression); utilisation des préfixes grecs pour les multiples : déca- (x 10), hecto- (x 100), kilo- (x 1 000), myria- (x 10 000) et des préfixes latins pour les fractions : déci- (1/10), centi- (1/100), milli- (1/1 000).

C'était le système décimal de mesures, ou système métrique décimal, d'utilisation logique et sûre, conférant aux mesures impliquant des transitions entre dimensions, l'atout d'une simplicité sans comparaison avec la complexité de l'ancien système. En raison de sa simplicité et de son universalité, le système métrique décimal s'est rapidement diffusé hors de France. Le développement des voies ferrées, de l'industrie, et l'importance croissante des échanges économiques et sociaux, demandaient des unités de mesure exactes et fiables. Adopté au début du 19^e siècle dans plusieurs provinces d'Italie, le système métrique devint obligatoire aux Pays-Bas en 1816, et fut adopté par l'Espagne en 1849. En France, le système métrique décimal fut déclaré obligatoire par la loi du 4 juillet 1837.

Après cela, je me demande pourquoi l'Angleterre et ses colonies n'ont pas suivi le même chemin!

Quoi qu'il en soit, voici une petite description des systèmes avec lesquels nous, habitants du Canada, avons dû et devons encore composer.

La Nouvelle-France a utilisé la coutume de Paris de 1608 jusqu'en 1763 ; les mesures étaient donc les mêmes qu'en Île-de-France. Les mesures anglo-saxonnes ont été utilisées de 1763 jusqu'à nos jours, en 1853 et, j'imagine, bien plus tard. Nos mesures anglo-saxonnes ont certaines divergences par rapport aux mesures américaines, notamment en ce qui concerne les mesures de capacité (le gallon américain et le gallon impérial sont différents).

Toutefois, le notaire et juge de paix, Monsieur Donald Laprise m'a affirmé que les mesures françaises ont continué à subsister dans de nombreux contrats notariés jusque vers 1830.

Valeur de la monnaie en Nouvelle France vers 1650-1660

- Bœuf de labour : 150 à 200 livres
- Vache : 120 livres
- Cochon : 45 à 50 livres
- Eau-de-vie (barrique) : 208 livres
- Lard : 40 livres le baril
- Fusil : 22 livres
- Habit neuf (homme) : 35 livres
- Camisole : 4 livres
- Caleçon : 4 livres
- Manteau de bure : 9 livres
- Traversée de l'Atlantique : 75 livres

Il est bon de savoir que jusqu'en 1717, on distinguait argent de France ou livre tournois et argent du Canada, car l'argent du Canada ne valait que les 3/4 de celui de France: 1 livre = 20 sols ; 1 sol = 12 deniers.

Augustin Lebeau, journaliste



La culotte de Jérôme Lagibotière récupérée

Prologue, jeudi 30 juin 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un vent insouciant a apporté
des nuages dès le jour levé.
La pluie tombe sans arrêt
depuis.

Ce matin, après ma promenade matinale, je m'en retournais chez moi, léger comme la plume d'un oiseau, le cœur heureux, quand soudain, l'envie folle d'aller décrocher la culotte de Jérôme au clocher de l'église m'assaillit littéralement.

Quelle belle idée que je me suis dit, les habitants sont tous occupés aux champs, personne ne s'apercevra de mon entreprise. Et puis, il me fallait bien tenir ma folle promesse.

J'ai attendu que le chemin soit libre et suis allé vers l'église muni d'une corde et d'un crochet.

Je suis monté sur le toit en utilisant l'échelle étendue sur le sol. Puis, l'autre échelle couchée sur le toit me permit de me rendre jusqu'au clocher autour duquel j'attachai la corde.

Tout allait bien et l'entreprise ne m'apparut pas trop dangereuse. La culotte était bien accrochée et je dus m'étirer pour réussir à l'arracher.

J'allais redescendre en toute tranquillité, me croyant à l'abri des regards, qu'un toussotement parvint à mon oreille.

Mon cœur se mit à battre au galop. Quelqu'un m'avait vu faire.

Me retournant, j'aperçus une trentaine de personnes qui observaient tous mes faits et gestes!

Pardi! Depuis combien de temps étaient-ils là à m'épier, me dis-je?

Il me fallait redescendre au plus vite. Un sentiment de ridicule m'oppressait: ma légèreté avait totalement disparu. C'est alors que je perdis pied et glissai du toit de l'église!

J'ai fait une chute terrible du clocher de l'église.

Je vous rassure tout de suite. Votre chroniqueur préféré n'a subi que de légères contusions suite à sa chute.

Heureusement, ma course s'est terminée dans une charrette remplie de paillasses de plumes.

Dieu seul sait pourquoi j'ai échappé ainsi à une mort certaine. Toujours est-il que plusieurs habitants de Prologue m'ont depuis, manifesté sympathie et amitié.

Quelques mauvaises langues disent que je me terre chez moi par honte de ne pas m'être montré à la hauteur de la situation.

Pourtant, la première chose que les habitants ont vu, cette journée-là, lorsqu'ils se sont approchés de la charrette, c'est la culotte de Jérôme Lagibotière que je tenais fièrement à bout de bras, tel un étendard.

Laissons-là ces vilénies et ces prouesses vertigineuses.

À Prologue, le temps des récoltes se pointe à l'horizon et comme partout ailleurs, les récoltes, dernière étape du cycle rural, amèneront une accélération du rythme des travaux dans les exploitations paysannes.

Comme à l'accoutumée, la nature des grains semés, la température et la nature de l'outillage agricole commanderont la collaboration de tous les bras disponibles pour la moisson.

Dans les plus grandes exploitations, comme celles de Léon Simard, on embauchera une main-d'œuvre occasionnelle (les journaliers agricoles), car il faudra procéder sans retard le moment venu.

Si les grains mûrissent trop et si le mauvais temps s'acharne, le paysan risque une bonne partie de son labeur.

Bientôt, à Prologue, commenceront les travaux de fenaison.

La fenaison exige moins de bras que la moisson, mais, là où il y a des prairies plus productives, comme sur plusieurs parcelles échelonnées le long de la Serpentine, du côté de la baie du Tremblay, elles peuvent requérir un surplus de main-d'œuvre.

Un peu partout dans les champs, nous verrons l'habitant faucher son foin. Il sera sur sa terre à la première heure et n'entrera qu'avec le coucher du soleil.

Puis, à la fin de l'été et au début de l'automne, les moissons se succéderont rapidement selon le type de cultures.

Si on fauche les prés, on scie plutôt à la faucille la plupart des céréales, surtout le blé.

Les journaux d'agriculture recommandent l'emploi de la faucille de préférence à la faux pour les récoltes céréalières sur les terres où la moisson peut être entièrement effectuée par les membres de la famille comme c'est le cas pour la majorité des habitants de Prologue.

Le moissonnage à la faucille augmente la durée de travail, mais elle permet un rendement supérieur tant pour les grains que pour la paille. De plus, la faucille, même si elle est moins rapide que la faux, est très avantageuse.

Le labour en billons, en provoquant une forte inégalité du terrain, se prête mal au moissonnage à la faux, plus rapide et moins dispendieuse en main-d'œuvre.

La faux coupe la tige des céréales à son plus bas niveau dans la partie supérieure de la planche alors qu'elle n'atteint que le sommet de l'épi dans la partie inférieure du labour.

Le moissonnage à la faux risque donc d'endommager une bonne partie des récoltes.

L'usage de la faucille, plus précise et plus maniable, évite l'égrènement des épis. De plus elle donne la possibilité au moissonneur d'opérer une sélection entre les bonnes tiges et les mauvaises herbes si fréquentes dans les champs céréaliers.

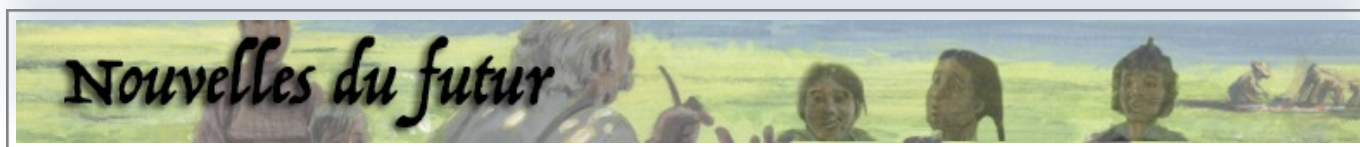
Un homme armé de sa faucille coupe en moyenne, trois quarts d'arpents par jour alors qu'un faucheur en « javelier » abat un arpent et demi à deux arpents par jour et quelquefois plus.

Le javelier est un instrument aratoire qui est répandu dans nos campagnes depuis quelques années seulement.

À Saint-Hyacinthe, par exemple, j'ai remarqué que plusieurs habitants utilisaient de plus en plus cet outil.

Il s'agit d'une faux perfectionnée, munie d'un râtelier qui reçoit les épis à mesure qu'ils sont coupés et les laisse tomber en javelles sur le sol.

J'ai également visité le chantier de la construction du presbytère et, comme dirait le Candide de Voltaire, «tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes»!



Le marchand général, Eustache Lavoie ne comprend pas toujours les raisons qui sont à l'origine de certains comportements de ses correspondants.

Par exemple, il demeure très sceptique à l'idée que des enfants s'amuse avec des souris qui sont porteuses de nombreuses maladies à ce que le docteur Harris lui a dit, y compris la peste.

Voyez ce qu'il a écrit à ce propos : «Mes chats font bonne garde dans le magasin, ma maison, ma ferme et sur ma goélette. Ils en raffolent des souris et des gros rats... Spécialement mon gros matou Pirate qui garde la cale de l'Anabelle bien propre de toutes les vermines possibles et il fait même bon ménage avec mon chien Brasdor».

Diantre! C'était la réponse à faire. Il est vraiment inquiétant que des jeunes du futur jouent avec des souris.

Le docteur Harris m'a parlé d'une épidémie de peste qui a sévi à Marseille dans les années 1720.

En 1720, sur un navire venant de Syrie, plusieurs cas de peste se déclarent au cours de la traversée. Les autorités du port en sont informées, mais comme la cargaison est destinée à de puissants commerçants de la ville, qui ne veulent pas manquer la foire de Beaucaire, la quarantaine est supprimée.

Quelques jours après, l'épidémie se déclare et ses ravages sont foudroyants. Les hôpitaux sont pleins, les malades, souvent chassés de chez eux, meurent dans la rue par milliers, et les galériens ne suffisent pas à transporter les corps aux fosses communes.

Le Parlement d'Aix a interdit, sous peine de mort, toutes communications de Marseille avec le reste de la Provence. Mais cela n'empêche pas le fléau de gagner Aix, Arles et Toulon. En deux ans, 100 000 personnes périssent dont 50 000 à Marseille.

Voilà, chers correspondants du futur, la raison pour laquelle il ne faut pas jouer avec les souris.

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Juillet 1853



TABLE DES MATIÈRES

Danse à la manière des gens de Prologue	485
Annonce de la visite d'un inspecteur des chemins.....	488
On a retrouvé les enfants disparus	491
Paulin Larose et sa bande affrontent des pirates... ..	493
Faire de l'électricité, un véritable casse-tête... ..	497
Conversation sur la médecine et les années au séminaire	501
La formation et la pratique de la médecine	505
Les industries du Canada	509
François Petitout et la fabrication de l'électricité et de la télévision.....	512
Du côté de chez Marie-Louise Beaulieu	518
La laine et l'âge des moutons	521
Description des brebis qui portent un agneau	525
Jovite Lambert dit le «californien» se confie au journaliste.....	528



Danse à la manière des gens de Prologue

Prologue, vendredi 1^{er} juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le beau temps a marqué ce premier jour de juillet. Espérons que c'est de bon augure pour les semaines qui vont suivre.

Aujourd'hui je délaisse le drame des enfants disparus pour parler d'un sujet plus gai. En effet, certains jeunes du futur ont manifesté le désir d'en savoir un peu plus sur les danses que les habitants de Prologue pratiquent lors des veillées à la maison ou à l'auberge. Je vous demande donc d'entrer dans la danse avec moi!

Un petit retour historique vous permettra de bien comprendre la situation. Au temps de nos ancêtres au XVII^e siècle, les habitants étaient plutôt occupés à survivre qu'à se préoccuper d'activités sociales comme la danse. Il paraît que le premier bal a eu lieu à Québec en 1667. Il semble que très peu de gens dansaient dans les villes autres que Québec.

Chez les nobles et les bourgeois, on organisait des réunions galantes où on dansait. Certes! Le goût de la danse s'est répandu dans les autres villes. Aussi, vers 1740, de plus en plus de gens désiraient participer aux bals. Il paraît que les maîtres à danser ne suffisaient pas à la demande. À Québec et à Montréal, on continua d'offrir beaucoup de bals jusqu'à la fin du Régime français.

Les ancêtres du seigneur Prologue ont également assisté à certains de ces bals. Il paraît même que le manoir du seigneur Aristide était parfois animé par la musique des violons, par les danseurs d'un bal. Le menuet continuait d'ouvrir ces bals en 1770. En 1792, on y dansait, paraît-il, le Moneymusk et le jupon rouge qui sont deux danses progressives ce qui veut dire que le couple qui est en haut de la danse descend graduellement vers le bas de la danse en exécutant un nombre spécifique de figures.

Mais, il n'y a pas que les seigneurs qui savent s'amuser. Les habitants de Prologue sont aussi pleins de gaieté et de vivacité. Ils dansent et chantent. Dans cette première moitié du XIX^e siècle, les habitants de Prologue exécutent des reels, des giges et des cotillons ainsi que des quadrilles, des gavottes et des anglaises. Les soirées de danses se succèdent à un rythme qui ne ralentit pas avant l'arrivée du carême... n'en déplaise à monsieur le curé Chandonnay. Ici, au Bas-Canada, les hivers sont longs et on les meuble avec de belles veillées... mais, il ne faut pas exagérer, car le diable aime bien aussi danser! Alors gare aux danseurs et danseuses qui ne savent pas s'arrêter!

Ainsi donc, le portrait de la danse à Prologue se dessine comme suit: menuet d'avant la Conquête, danses tournantes; valse, polka, scottisch, mazurka, danse-jeux en passant par le quadrille, la contredanse, le cotillon et les reels.

La ronde n'appartient pas seulement au domaine de l'enfance. C'est une chanson composée d'un solo et d'un refrain repris par tous, en tournant en rond et en se tenant par la main. La ronde peut être également une chanson dans laquelle chacun chante à tour de rôle. Dans ce groupe qui n'appartient pas aux seuls enfants de Prologue, il y a les autres formes de danse comme la danse du barbier, la ronde-chantée, la ronde-jeu, la danse du balai. J'ose croire que, dans le futur, les enfants font encore des rondes.

Le menuet était une danse de la cour au temps de Louis XIV. Il ouvrait le grand bal. C'est donc une danse de cérémonie. Le premier seigneur de Prologue a certainement dû danser le menuet lors de ses visites chez ses amis à Québec et à Montréal. Mais, il n'en reste aucun souvenir... ici!

Les contredanses sont une forme de danse qui s'exécute sur deux fronts et elles sont souvent giguées et comportent des pas plus sophistiqués que la simple marche. Nos contredanses proviennent d'Écosse et d'Irlande. Certains habitants de la côte des Écossais connaissent aussi les contredanses de Nouvelle-Angleterre, qui tirent leurs origines des vieilles «Country Dances» du XVIIe siècle.

Je disais donc que la contredanse anglaise se danse sur deux fronts: une ligne de femmes faisant face à une ligne d'hommes. Son appellation «d'anglaise» n'est pas fortuite. C'est vraiment l'Angleterre du XVIIe siècle qui lui a donné ses lettres de noblesse. Appelée Country Dance dans son pays d'origine, la France l'a adopté dès la fin du XVIIe siècle en francisant son appellation en «Contredanse».

Les Français ont composé quantité de contredanses qui ont été diffusées parallèlement aux Anglaises.

À Prologue, lors des veillées de danse à l'auberge, le premier couple exécute généralement une série de figures qui se termine par le déplacement de ce premier couple vers le bas de la danse, chacun des autres couples ayant remonté d'une place. Les contredanses des XVIIe et XVIIIe siècles faisaient plutôt remonter tous les couples pairs de place en place vers le haut de la danse, tandis que les impairs descendaient vers le bas.

À Prologue, nos contredanses sont plutôt des adaptations écossaises (ou irlandaises) de la contredanse anglaise.

Le cotillon est l'ancêtre du quadrille et de la danse carrée. C'est en quelque sorte la réaction française à la contredanse d'Angleterre. En 1706, Raoul-Auger Feuillet publie, à Paris, un «branle à quatre», qu'il intitule «Le cotillon», et qui se danse sur une chanson à la mode : Ma commère quand je danse / mon cotillon va-t-il bien ?... Le succès remporté par cette nouvelle danse a fait en sorte que le mot «cotillon» désigne un genre de danse, et non plus une danse en particulier.

Ce premier cotillon se dansait à deux couples se faisant face. Le cotillon a évolué vers le carré de quatre couples et a conservé sa structure en rondeau, qui fait alterner chaque figure avec un refrain. La suite de figures du cotillon que les habitants de Prologue dansent est généralement de ce type : Refrain + Étoile des Dames (ou moulinet)Refrain + Étoile des HommesRefrain + Ronde des DamesRefrain + Ronde des HommesRefrain + Chaîne ou Chaîne du cotillon double.

Je dois avouer que le cotillon ne se danse pas beaucoup à Prologue sinon dans les familles des habitants originaires de Charlevoix, du Saguenay et de la Gaspésie. Dans certaines familles une nouvelle danse est apparue au début du XIXe siècle. Je l'ai vu danser chez le vieux Borduas.

Ma foi, je dirais que cette danse tient presque autant du jeu que de la danse, mais elle porte aussi le nom de cotillon. Elle n'est cependant aucunement reliée au cotillon du XVIIIe s. Dans cette danse, on utilise souvent des objets divers pour danser, que ce soit un miroir, un mouchoir, une canne, etc. L'article en question sert à désigner le meneur de la danse qui a le champ libre, ou presque. Par exemple, chez les Lavoie, on danse «La Danse du Capitaine». On s'y tient en ronde et celui qui porte la casquette va danser et gigner au centre, puis remet sa casquette à un autre qui ira aussi danser au centre du cercle.

Le quadrille, apparu en France au début du 19e siècle et repris par l'Angleterre, est formé de la réunion de cotillons populaires dansés à la fin du 18e siècle. Le quadrille est arrivé au Bas-Canada avec la fin des guerres napoléoniennes (en 1815). Les anciens disent que le pot-pourri de contredanses pouvait faire succéder jusqu'à neuf danses.

Aujourd'hui, on ne danse plus le quadrille de la même manière. On a fixé le nombre de contredanses à cinq ou six. Les 4 premières parties sont fixées dans l'ordre suivant: 1^{re}: Le Pantalon; 2^e: L'Été; 3^e: La Poule; 4^e: La Pastourelle. Les 5^e et 6^e parties s'intitulent La Galope ou La Finale.

Le quadrille se danse aussi bien en carré de quatre couples, qu'à huit couples, que sur deux fronts de couples se faisant face. Cette dernière disposition a évidemment comme effet d'éliminer les temps de pause des couples latéraux. Les cinq ou six parties se dansent généralement sur des mélodies différentes l'une de l'autre, avec arrêt musical entre chacune d'elles.

Le terme reel, reconnu pour désigner une forme musicale (2/4), fut d'abord associé à une forme de danse comportant des « figures de huit ». Originaire d'Écosse, cette danse s'est répandue dans les îles britanniques et chez nous au XIXe siècle. De là proviennent nos fameux reels à 4, à 9, ou même à 16!

La figure de base des reels est le "Hey", aussi appelée "Figure eight" ou "Reel". Du Reel of Tulloch écossais au Reel à neuf de Prologue on retrouve ce trajet en forme de «8» qui peut être exécuté par trois danseurs ou trois groupes de danseurs, ou même par quatre danseurs, dans ce dernier cas une boucle supplémentaire étant ajoutée au «8».

Voilà, je suis essoufflé de tant de danses... de tant de musique! Allez! Dansez à la manière des gens de Prologue... vous y trouverez un peu de notre gaieté.

Augustin Lebeau, journaliste



Annnonce de la visite d'un inspecteur des chemins

Prologue, samedi 2 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Une pluie fine est tombée sur la région durant toute la journée. Le soleil est enfin apparu vers les 7 heures. Un magnifique arc-en-ciel a posé le pied sur la montagne du Solitaire pour se perdre au loin dans les terres de la seigneurie de la Gâtine.

Vous savez, sans nul doute, que j'ai rempli ma promesse et que j'ai décroché la culotte de Jérôme Lagibotière du clocher de l'église.

Je dois dire qu'elle était presque en lambeaux à mon atterrissage dans la charrette de mon ami Magloire.

Hé oui! Sainte-Farine! C'est grâce au meunier si je n'ai pas tous les os du corps rompus par cette chute très spectaculaire.

Magloire m'a raconté qu'il revenait de la seigneurie de la Vadrouille où il était allé acheter, dans une vente aux enchères, tout un lot de poches de jutes, de capots d'étoffe, de paillasses de plumes et de paille ainsi, que des contenants de toutes sortes comme cassots, quarts à farine et tonneaux de bois cerclés de fer.

Une fois descendu du bac du passeur Trefflé Bellerive, il a bien vu qu'il y avait un attroupement devant le clocher de l'église.

— Oh! C'est pas que je suis curieux de nature, m'a-t-il dit, mais, je me suis précipité sur les lieux et là, qu'est-ce que j'ai aperçu?

— J'ai pas la «berlue» que je me suis dit, c'est mon ami Augustin qui est en train de décrocher la culotte de Jérôme!

— Sainte Meule, y va se casser le cou, que je me suis dit, et j'ai placé ma charrette près de l'église, en ligne avec le clocher et vlan, quelques secondes après, j'avais un bien drôle d'oiseau dans mes affaires.

Voilà, maintenant vous savez tout de mon sauvetage.

Diantre! Inutile de vous dire que mon ami Magloire m’a littéralement sauvé la vie et, soyez assurés que je lui en serai redevable ma vie durant.

Je me porte mieux et je me suis remis de mes émotions. Malgré une blessure d’amour-propre, un froissement d’orgueil, je persiste dans cette lourde tâche d’informer les habitants du futur de la vie tranquille et paisible des gens de Prologue.

Ce matin, le capitaine de milice, accompagné du juge de paix, sont allés accrocher dans les lieux publics de Prologue certains points de «l’Acte Relatif à L’Agriculture du Bas-Canada».

Cela est fait dans le but, paraît-il, de bien renseigner les habitants de Prologue qui auront bientôt la visite d’un inspecteur des chemins.

Ce dernier aura également comme devoir d’agir comme inspecteur des clôtures, fossés et égouts dans sa division afin de régler les difficultés qui s’élèvent dans nos campagnes au sujet des clôtures, fossés pour l’égout des terres et des chemins.

Voici donc ces points de loi :

Acte relatif à l'agriculture du Bas-Canada :

— XVIII: Et attendu qu’il est expédient de mettre les propriétaires de terres cultivées en état de forcer les propriétaires ou occupants des terres voisines à faire un découvert sur lesdites terres, le long de la ligne qui sépare leurs terres respectives, d’au moins quarante-cinq pieds de largeur depuis ladite ligne...

— qu’il soit statué, qu’il sera du devoir de chaque inspecteur des chemins, chaque fois et aussi souvent qu’il en sera requis par un propriétaire de terres de sa division en un état convenable de culture, de visiter et examiner les dites terres et les terres adjacentes (en donnant un avis préalable du jour, heure et où cette inspection aura lieu (...) au moins huit jours avant de faire ladite inspection) et ledit inspecteur des chemins décidera si les terres de celui qui demande le découvert sont dans l’état de culture exigé par la loi, et si elles le sont, il ordonnera là-dessus au propriétaire ou occupant des dites terres adjacentes de faire le dit découvert dans un certain délai qui sera fixé par ledit inspecteur des chemins, lequel délai n’excédera pas deux mois et si ledit propriétaire ou occupant néglige de faire le découvert dans le délai fixé, il encourra une amende de deux chelins et six deniers courants, pour chaque arpent du dit découvert en longueur (toute fraction étant comptée comme un arpent entier): pourvu toujours que le découvert ne s’étendra pas aux vergers, aux arbres fruitiers ou aux érables.

— XX : Et qu’il soit statué, que le ou avant le quinzième jour de juillet de chaque année, tous ruisseaux, cours d’eau, fossés ou égouts seront ouverts et nettoyés convenablement pour donner passage aux eaux qui pourraient en aucun temps de l’année s’y décharger, et que toutes personnes qui négligeront d’ouvrir ou nettoyer toute partie d’un égout, fossé, cours d’eau ou ruisseau, qui pourra se trouver sur leur terre, ou auquel elles pourront être obligées en vertu de la loi, encourront et paieront une pénalité de deux chelins et six deniers courants, pour tout et chaque jour durant lequel tel fossé, égout, cours d’eau ou ruisseau demeurera sans avoir été ouverts et nettoyés.»

Ma foi! Je pourrais témoigner que depuis quelques années, certains habitants négligent de donner le découvert et de nettoyer les fossés et ruisseaux et que des querelles surviennent inévitablement à chaque saison entre ces habitants et leurs voisins.

C'est probablement pour mettre fin à tout cela que quelques-uns des voisins ainsi vexés veulent requérir à la présence de l'inspecteur des chemins.

Monsieur Donald Laprise, le juge de paix et percepteur seigneurial est un homme sage qui désire restreindre les difficultés entre les habitants de Prologue. Il a donc usé de ce stratagème avant que l'inévitable ne se produise.

Changement de propos! Nous nous préparons fébrilement à la partie de baseball.

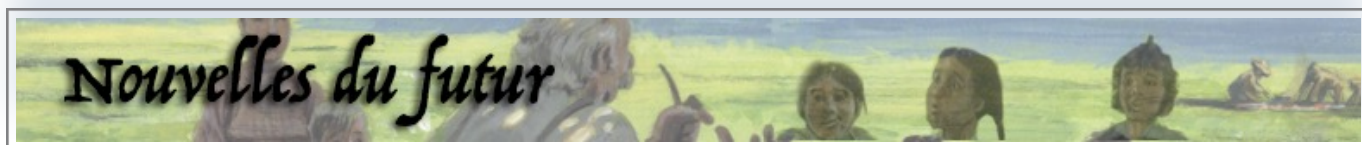
J'ai aperçu certains enfants se regrouper et partir à la recherche de bâtons.

On m'a demandé d'arbitrer la partie. Paraît-il qu'une équipe d'adultes et une autre composée de jeunes du village s'affronteront.

Plusieurs ont déjà fait savoir être intéressés à jouer. Il manque certaines règles comme la distance entre les buts et la grosseur des bâtons.

Quant à la balle, elle sera recouverte de cuir cousu sur une balle de fil de lin soigneusement enroulé pour former une sphère.

À suivre...



À propos du baseball, certains jeunes du futur auraient dit qu'il y avait des vaches dans le jeu.

On cherche encore leur utilité. Plusieurs pensent qu'ils ont mal compris. Faut dire que bien des exemples nous portent à être prudents sur la façon d'interpréter les directives en provenance du futur.

Augustin Lebeau, journaliste



On a retrouvé les enfants disparus

Prologue, dimanche 3 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

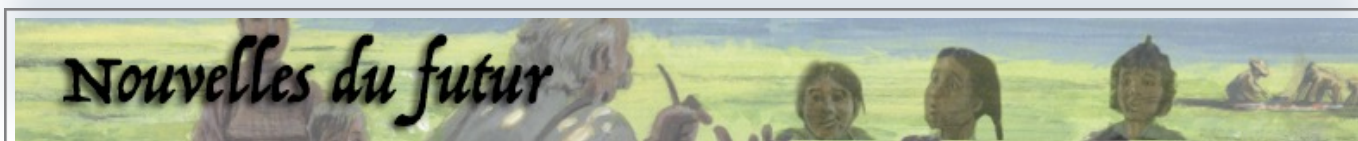
*Enfin, ce matin, le soleil
s'est montré le bout du nez.*

Vers 9 heures, les cloches de l'église ont retenti. Les doubles-croches, aiguës, ont annoncé un événement joyeux. Jamais elles n'avaient carillonné avec un tel plaisir pour les oreilles et le cœur. Elles chantaient un refrain merveilleux que tous entendirent de la même façon :

- On a retrouvé les enfants, ils sont vivants!
- On a retrouvé les enfants, ils sont vivants!
- On a retrouvé les enfants, ils sont vivants!

Jérôme Lagibotière et Jos Testament ont retrouvé les enfants. Ils se sont présentés au manoir avec les deux enfants sains et saufs. Les enfants ont sauté dans les bras de leurs parents, les larmes aux yeux. Pas de réprimande, juste le plaisir des retrouvailles. Inutile d'en dire plus, les enfants ont eu leur leçon. À la vitesse de l'éclair, toute la seigneurie se rassembla autour de l'église où le crieur public s'égosillait à répéter l'heureuse nouvelle que les cloches avaient déjà transmise.

Avec le shérif Séguin, j'ai été convoqué d'urgence au manoir. Les enfants pleuraient. Doucement le shérif s'approcha d'eux et réussit à leur «tirer les vers du nez»! Les phrases étaient sèches et entrecoupées de soubresauts.



Nos correspondants du futur gardent, depuis quelque temps, le silence concernant les mésaventures d'un certain Gaston-Marie, soi-disant en route pour le village Prologue.

M'est d'avis que tout cela n'était que rumeurs et bavardages.

Mademoiselle Elisabeth Harris a reçu une lettre de sœur Marie-L'Espérance qui était toujours, aux dernières nouvelles, à l'établissement de la Rivière Rouge. Il paraît qu'elle prévoit venir visiter mademoiselle Elisabeth à Prologue. Elle serait à préparer son voyage de retour.

Mademoiselle Harris trépigne de joie et d'impatience depuis qu'elle a reçu cette grande nouvelle.

Ma Houquette a l'air quelque peu maussade depuis que je l'ai ramené à l'écurie. Pour la consoler et lui faire plaisir, je lui ai fait cadeau d'un magnifique ruban de couleur. Ma vieille jument adore lorsque je colore sa belle crinière de toutes sortes de rubans de couleur.

Augustin Lebeau, journaliste



Paulin Larose et sa bande affrontent des pirates...

Prologue, lundi 4 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Vent du sud-ouest et ciel dégagé. Le beau temps est comme de la belle visite. Nul ne voudrait la voir partir.

Ce matin je suis allé du côté de la petite baie aux Canards avec mon ami Magloire et Trefflé Bellerive.

La rumeur circulait à l'effet que Paulin Larose et sa bande devaient affronter d'affreux pirates venus des Antilles et prêts à les couler sans pitié!

Nous nous sommes installés juste sur la pointe pour admirer le spectacle. À ma vue les enfants m'ont envoyé la main montrant bien par là, leur belle éducation.

D'un côté, sur deux radeaux, les défenseurs de Prologue à savoir, Paulin Larose et ses cousins Eusèbe Borduas et Pierre Lambert et sa petite sœur Édith tenant un étendard qui ressemblait à une paire de vieux chaussons de laine.

On m'a dit que ces vieux chaussons appartenaient au capitaine de milice Jean Laprise.

Chaconne, la chatte de madame Mathilde, aurait volé ces chaussons à l'insu du capitaine de milice et les aurait déposés aux pieds de Paulin Larose. L'animal a conclu l'affaire avec trois miaulements courts et secs.

Paulin a décidé d'accrocher le butin de la chatte à un bâton et de le promener dans les rues du village!

Il paraît que le capitaine de milice lui aurait promis une «cenne» s'il lui ramenait ses chaussettes.

Depuis l'affaire de la culotte de Jérôme, il est de bon ton à Prologue d'accrocher un vêtement quelconque et de le laisser flotter au bout d'une perche en guise de drapeau.

Ainsi, j'ai vu, chez notre bonne habitante, Marie-Louise Beaulieu, le jeune Nicolas occupé à accrocher un jupon de femme, à un bout de la clôture qui fait la devanture de la maison.

M'est d'avis que cet étendard ne flottera pas longtemps à l'insu de sa propriétaire.

Il faut que je vous dise que cela ressemblait à un bon tour que monsieur Alcide faisait à son épouse, car j'ai vu le bonhomme encouragé fortement son jeune garçon et, inutile de vous dire, que tous les deux riaient aux éclats.

Connaissant bien m'me Beaulieu, il y aura de l'orage dans l'air en fin de journée!

Trêve de tergiversations! Je continue la description du combat naval.

Sur un autre radeau, il y avait, un deuxième groupe de défenseurs de Prologue à savoir, les amis de Paulin Larose : Bernard Hamelin; Denis Tremblay et sa sœur Reine; les jumeaux François-Régis et Michel Martin dit Tudor.

L'étendard qui flottait semblait être une vieille paire de caleçons... à qui donc cela pouvait-il appartenir... voilà bien un autre mystère que je me dois d'éclaircir.

Je vous avoue que j'ai déjà une petite idée de la provenance du vêtement. M'est d'avis qu'elle doit être la même que celle des vieux bas puants de monsieur Laprise.

À moins que cette paire de caleçons appartienne Héhé! C'est le juge de paix qui ne serait pas content de voir ainsi flotter à tous les vents ce caleçon.

Revenons à nos moutons!

En face d'eux, portant le cache-œil du pirate légendaire, les corsaires antillais : Édith Desrosiers et sa sœur jumelle Hélène, Odile Lavoie et Guillaume Rasmussen.

Encore là, je fus étonné de la nature du drapeau de ces corsaires.

Faut croire qu'une certaine personne ignore ce que sa petite sœur fait dans son dos. Sachez que le drapeau de ce groupe était un jupon rouge, propriété sans nul doute de Vitaline Lavoie.

Hélène, la jumelle d'Édith, tenait fièrement ce drapeau et semblait même y prendre plaisir!

Faut croire que les pêcheurs de Prologue se reposent et que la petite profite de cette accalmie pour jouer comme tous les enfants!

Je dis cela, car nous savons tous que mademoiselle Hélène veut devenir une religieuse. Elle prie sans cesse pour racheter... comme on dit par ici, pour racheter, dis-je, les péchés des habitants de Prologue.

Vous allez croire que la partie n'était pas égale ! Détrompez-vous, le radeau de Paulin est demeuré à l'écart, tel un «bateau capitaine» attendant la fin de la bataille!

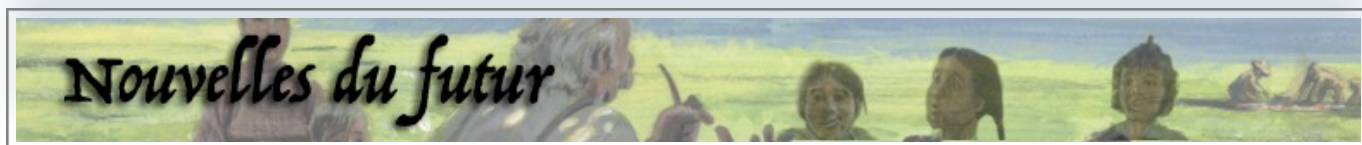
Le tout s'est terminé dans l'eau par quelques clapotis et des cris joyeux!

Nous sommes allés aider à ramener les radeaux.

C'est à ce moment-là que la petite Hélène Desrosiers m'a demandé si sa vache «Balade» pouvait faire partie d'une des deux équipes qui doivent jouer au baseball bientôt!

Pardi! Je me suis esclaffé de rire et cette offense m'a mérité la vengeance du tire-pois d'Odile Lavoie qui n'a pas apprécié que je me moque de la sœur de son amie.

Ma foi, le pois m'a piqué la joue telle une piqûre de guêpe! J'en ai eu des frissons! Cette petite ressemble bien à son père, le marchand général!



Mademoiselle Édith Desrosiers a demandé à trois de ses amies, mesdemoiselles Margaret, Naomi et Christine, si elles avaient réponse à cette question:

— Est-ce que les fourmis et les papillons ont une âme comme nous?

Elle m'a également posé la question et je lui ai dit que non. Elle ne m'a pas cru.

Voici sa réplique:

— «Si les animaux n'ont pas d'âme, m'sieur Lebeau, pourquoi donc est-ce que vous parlez à votre vieux cheval «Houpette»?

Et, avec fermeté, elle a ajouté:

— «Pourquoi est-ce que votre cheval fait des clins d'œil? HEIN!

Je lui ai souri et lui ai demandé ce qui avait bien pu l'amener à cette réflexion.

Voici ce qu'elle m'a raconté:

— Quand j'étais petite, j'ai passé beaucoup de beaux moments avec ma grand-mère. Ensemble nous passions beaucoup de temps à regarder les fourmilières. Je pouvais rester là pendant des heures.

— Je plongeais délicatement un bâton dedans pour voir comment étaient construits l'étage des chambres, les couloirs.

— Et puis, un beau jour, je me décidais à planter des fleurs dans la fourmilière. Grand-mère m'aidait. Je voulais que les fourmis aient un jardin.

— Envahies par des plantes qu'elles ne connaissaient pas, notamment par des pensées sauvages, elles projetaient leur formol (c'est grand-mère qui m'a expliqué cela) dessus. Alors, ces fleurs dans les

violet et les jaunes devenaient soudainement d'un rouge un peu lilas sous l'attaque du liquide des fourmis.

— À vrai dire, m'sieur Lebeau, j'étais stupéfiée. J'essayais surtout de comprendre cette forme de société. Ce mystère que je ne parvenais pas à percer m'effrayait, je ne sais pas pourquoi.

— Les papillons aussi m'ont toujours intéressé. Ils entrent dans les maisons et s'incrument dans une fente du plancher et vers le milieu de l'hiver, ils entament leur métamorphose. C'est absolument troublant de voir sortir les ailes humides d'une chrysalide. Maman disait que c'était comme assister à une naissance humaine.

— Non, m'sieur Lebeau, je n'ai jamais assisté à un accouchement, mais j'ai vu des papillons venir au monde.

— Aujourd'hui je pense que papillons et fourmis font partie du grand cycle de la nature. Comme disait ma mère, «ils sont aussi une manifestation du divin»!

— C'est pour cela, m'sieur Lebeau que je me demande s'ils ont une âme comme la nôtre.

— Est-ce que vous avez une réponse à cette question?

Diantre! J'avoue mon incapacité à répondre à cette question autrement que par la raison, mais la raison a aussi ses limites.

En outre, elle voile nos yeux et nous empêche souvent de voir les images que projette notre cœur, notre sensibilité.

Et vous, chers amis du futur, est-ce que vous avez une réponse à cette question?

Augustin Lebeau, journaliste



Faire de l'électricité, un véritable casse-tête...

Prologue, mercredi 6 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quelle belle journée:
espérons que ce temps
magnifique dure plusieurs
jours encore.

Malgré les demandes répétées de plusieurs de nos concitoyens qui écrivent aux habitants du futur, nos inventeurs n'ont pas encore isolé les composantes de l'électricité.

Voici les paroles de James MacPherson à ce sujet:

—«On sait qu'il faut un barrage. Nous ne pouvons pas construire un vrai barrage. De toute façon, l'eau sert seulement de force motrice. Elle a le même rôle qu'au moulin de Magloire. Elle fait tourner la roue à godets du meunier, laquelle est reliée à un système d'engrenages qui fait tourner la meule.

Dans le cas de l'électricité, c'est beaucoup plus compliqué. Grâce aux renseignements reçus, nous avons appris que pour faire de l'électricité nous devons nous servir de l'eau comme d'une force pour faire tourner une turbine.

C'est toute une saga que cette histoire d'électricité. Il y a d'abord les frasques de Roger Lamarre qui a fait tourner un seau d'eau autour de sa tête pensant ainsi faire de l'électricité. Et dernièrement, encore lui, avec une farce maintenant célèbre que plusieurs racontent à leurs correspondants.

Imaginez! Ce cher Roger a pris une boîte de bois et il a écrit «TURBINE» dessus. Et puis, il a regardé Magloire droit dans les yeux avec un petit air moqueur et il m'a dit: «attache l'essieu de ta roue à aube à ma TURBINE et pis tu vas voir qu'on va faire de l'électricité...».

Comme si le fait d'écrire le mot sur la boîte en faisait une turbine. On a bien ri. En fait, on se demande encore pourquoi personne n'a pris le temps d'expliquer le principe de la turbine. Est-ce si simple que cela ne vaut pas la peine d'en parler ?

À propos de turbine, notre moulin à scie utilise comme force motrice une nouveauté à Prologue. Il s'agit de la première turbine hydraulique construite par deux inventeurs de Prologue, messieurs Alcide Tremblay et François Petitout. Cette réalisation est basée sur

les travaux de monsieur Benoît Fourneyron, ingénieur français qui présenta en 1833, un mémoire donnant la description de trois turbines et une théorie générale de ces nouveaux types de moteurs. C'est le seigneur Gonzague Prologue qui ramena, lors de l'un de ses voyages en France, différents ouvrages traitant de la roue hydraulique et des turbines.

Nous pourrions peut-être demander à Alcide de nous aider à solutionner notre problème de fabrication d'électricité!

Changements de propos! Je crois bien que, cet été, nous serons gâtés par dame nature. Jusqu'à présent, elle nous a donné des petits fruits sauvages en quantité phénoménale.

D'abord les petites fraises à la fin juin puis, dans quelques jours, nous cueillerons les framboises et les myrtilles et, plus tard, les groseilles et les gadelles. Les enfants de Prologue font tour à tour ces cueillettes de petits fruits, certains avec enthousiasme d'autres, avec mauvaise humeur.

Les femmes, aidées la plupart du temps de leurs fillettes, préparent les confitures qui sont précieuses pour nombre de familles.

D'une certaine manière, elles prolongent l'été même jusqu'en hiver! Que ce soit pour un mariage, un anniversaire, une première communion, les habitants trouvent toujours une bonne raison pour ouvrir un pot de confiture.

Mais, comme les groseilles et gadelles sont des petits fruits aigres-doux, on les consomme le plus souvent comme condiment avec les viandes et les poissons.

Monsieur Hilaire Borduas m'a confié que madame Hélène McCormick, épouse de James McTavish dit «Tarapatapom», voisins du docteur Charles Harris faisait, depuis quelques années, un vin de gadelles qui a beaucoup de mérite et qui avec l'âge devient très capiteux! Il paraît que c'est un pur délice.

Monsieur Hilaire me demande de vous faire parvenir la recette de ce petit vin afin que les gens du futur puissent goûter à ce «délice des dieux»!

Voici donc comment on fabrique ce vin de gadelles : extirpez à froid le jus de gadelles et une fois cela fait, vous ajoutez à ce jus une demi-livre de sucre par chaque gallon de mélange puis vous refermez le tout dans un vase bien clos et puis vous devez patienter quatre à cinq mois avant d'en faire usage.

Vous aurez alors une boisson claire, transparente, d'une belle couleur de vin blanc.

Depuis quelques jours, on voit Monsieur le Curé Chandonnay arpenter de long en large le site du futur presbytère, le plus souvent les mains dans le dos et parfois même en lisant son bréviaire.

D'aucuns disent qu'il surveille d'un peu trop près les employés. D'autres disent qu'il fait ce qu'il faut pour que les ouvrages soient bien faits! Il arrive même qu'on l'aperçoive, marteau à la main, prêter main forte aux menuisiers.

Il paraît qu'il a engagé à ses propres frais un peintre en bâtiment qui aura pour tâche d'embellir l'intérieur du presbytère.

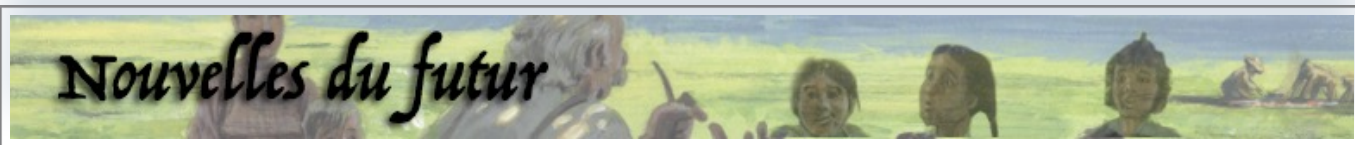
Nous avons de la visite de France. C'est un prêtre missionnaire qui a l'intention, paraît-il, de séjourner tout l'été à Prologue. Il faut savoir que depuis une dizaine d'années, outre les catéchismes, les prônes, les sermons, plusieurs curés de paroisses ajoutent comme moyens d'instruire leurs fidèles, les retraites, les missions et les jubilé qui donnent lieu dans plusieurs paroisses à des prédications extraordinaires.

Ce missionnaire est une connaissance de monsieur le curé Chandonnay et il se nomme Jean-Baptiste Laparlotte. Il est Jésuite et il veut organiser une mission d'une vingtaine de jours pour tous les habitants de Prologue et ceux des seigneuries voisines.

Aux dires de notre bon curé Chandonnay, ce prêtre est un prédicateur hors pair! Je ne sais s'il étonnera autant les paroissiens de Prologue que ne l'ont fait l'abbé Charles Chiniquy et Alexis Mailloux dans les années 1848, 1850 et 1851. Leurs sermons sur la tempérance résonnent encore à nos oreilles.

Monsieur le curé Chandonnay dit avoir été captivé par la théâtralité et les paroles flamboyantes de son ami.

M'est d'avis que nous aurons de «surprenantes surprises» dans les jours à venir.



Ce matin j'ai fait la conversation avec madame Angélique Hamelin. Elle m'a confié que ces temps-ci, elle était assez songeuse et tristounette. Plein de souvenirs d'enfance refont surface.

— Ça doit être le fait de voir votre cher Bernard grandir aussi vite, ai-je dit pour la reconforter.

J'ai été gratifié d'un très beau sourire et nous avons ensuite parlé de choses et d'autres.

— Savez-vous, monsieur Lebeau que mademoiselle Gabrielle, une correspondante du futur m'a raconté qu'elle écoutait une émission de télévision dans laquelle des jeunes gens étaient en danger de mort.

— Voyez par vous-mêmes:

— «Nous les gens du futur nous écoutons Star-Académie, c'est 14 jeunes donc 7 filles et 7 garçons. Chaque semaine, il y a un garçon ou une fille qui doit quitter. Cette semaine dans les filles c'est Marie-Ève, Meggie et Véronique qui étaient en danger. Le vote du public a été pour Meggie et le vote de l'Académie a été pour Véronique. C'est Marie-Ève qui est partie de l'Académie.»

Mademoiselle Angélique m'a demandé si j'y comprenais quelque chose.

Pardi! Je ne peux vous éclairer, chère dame!

— Hum! Si un homme savant comme vous ne sait quoi répondre, a-t-elle ajouté, imaginer mes difficultés à saisir ce dont il s'agit. Voyez ma réponse à Gabrielle:

— «[...] votre dernière lettre m'a laissée bien perplexe. Je n'ai absolument rien compris au sujet de l'Académie. Des personnes seraient en danger? En danger de mort? Il n'y a donc personne d'assez courageux pour leur porter secours? Je ne comprends vraiment rien à votre histoire. Vos propos semblent avoir ni queue ni tête. Pourriez-vous apporter quelques éclaircissements à ce sujet?»

— Vous seriez gentille de revenir me voir lorsque vous aurez réponse à cette curieuse affaire, dis-je humblement.

— Pour sûr, rien ne me ferait plus plaisir! À la «revoyure», m'sieur Lebeau!

Ah! Je l'ai regardé longtemps s'en retourner à son four à pain. Quelle jolie dame, quelle démarche gracieuse... hum!

Augustin Lebeau, journaliste



Conversation sur la médecine et les années au séminaire

Prologue, vendredi 8 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Chaleur intenable toute la journée. soleil, soleil, soleil, rien de plus, rien de moins!

Ce matin, ma promenade m'a mené tout droit chez le docteur Harris.

Pour une rare fois, j'ai vu l'homme tranquille, tout à ses rêveries. La conversation a glissé sur nos années passées au Séminaire.

Au terme de notre cursus, nous avons étudié le français, le latin et la religion, car c'étaient là les principales matières au programme des collèges-séminaires.

Nous avons également fait des mathématiques et reçu des leçons d'anglais, d'histoire, de géographie et de grec.

On nous avait aussi dispensé des cours de physique, de chimie, de musique, de dessin et de gymnastique.

Nous avons tous été initiés à la philosophie pendant les dernières années de nos études.

Cet enseignement fut marqué par le cartésianisme. Certes, au tournant des années 1830, les thèses de La Mennais avaient été professées à Québec et à Saint-Hyacinthe, mais l'innovation fut de courte durée.

Au collège maskoutain, là où l'enthousiasme pour la philosophie du «sens commun» était des plus vifs, l'enseignement des idées mennaisiennes fut abandonné à la suite de l'encyclique Singulari Nos de 1834 qui condamnait les «Paroles d'un Croyant».

On nous apprit alors une philosophie basée sur le principe de l'autorité et sur la primauté du spirituel.

Diantre! Même si notre apprentissage était, somme toute, assez superficiel, il était supérieur, et de loin, à celui de la majorité de nos contemporains qui commencent très tôt à travailler.

Tout au long de nos études, nous avons baigné dans un univers mental et culturel qui contrastait avec notre milieu familial.

Certes, nous avons acquis des connaissances, mais, surtout, nous avons appris un certain nombre de règles de bienséance et avons quotidiennement prié et accompli des gestes de piété.

Ma foi! Il est aisé de comprendre tout cela lorsque l'on sait que les collèges-séminaires visaient à former des hommes vertueux et religieux.

Pour réaliser ce but, leur personnel s'efforçait d'inculquer la piété, l'obéissance, la modestie et la pudeur à tous les élèves, qu'ils fussent pressentis pour devenir prêtre ou qu'ils dussent opter pour la vie laïque.

Ce règlement austère nous a éloignés, le docteur Harris et moi, de l'Église.

Combien, cependant, furent durablement influencés par ces années passées au collège-séminaire et conservèrent de solides convictions religieuses?

Combien sont devenus de puissants alliés des prêtres, auprès desquels ils avaient coulé leur jeunesse?

Après les années passées au Séminaire, le docteur Charles Harris a fait ses études médicales à Québec, chez un médecin approuvé, à titre de clerc pendant 5 ans.

Il a également suivi des cours à l'École de médecine incorporée de Québec fondée par le docteur Joseph Morin en 1848.

Il a passé ses examens en 1849, devant le Bureau Provincial de Médecine. Puis il a exercé à l'hôpital de la Marine pendant un an avant de revenir à Prologue.

À Québec, l'enseignement de la médecine s'est organisé après l'ouverture de l'hôpital de la Marine entre 1832 et 1834.

On y a assuré une certaine formation médicale dès 1834 (jusqu'en 1839). Les docteurs James Douglas, Joseph Pinchaud, Joseph Morin et Anthony von Iffland y ont donné leur enseignement.

Au mieux, les étudiants les plus fortunés se rendaient et se rendent encore à Paris, à Édimbourg, à Londres et aux États-Unis pour y suivre des cours d'art médical et pour acquérir une formation plus uniforme et qui tient compte de l'évolution récente de la science médicale.

Le docteur Harris prévoit se rendre un jour à Édimbourg pour parfaire sa formation médicale.

Ah! Quelle belle journée passée ainsi à discuter. Le temps portait aux confidences et aux discours.

Ainsi nous avons discoursu sur l'apprentissage de la médecine sous le régime français. Dans ce temps là, il ne semble pas qu'il fut besoin de diplômes ou de commissions officielles pour pratiquer la médecine au Canada.

La profession médicale n'était soumise à aucune réglementation particulière.

De même, après 1760, la profession resta dans le statu quo durant les premières années de la domination anglaise.

Ce n'est qu'en 1788, sous l'administration de Lord Dorchester, qu'on a jugé opportun de légiférer sur la pratique de la médecine.

L'ordonnance du 30 avril 1788 en délimitait le cadre de fonctionnement comme suit:

— «défend à qui que ce soit de pratiquer la médecine ou la chirurgie dans la province de Québec (ou la profession d'accoucheurs) dans les villes de Québec ou de Montréal sans une permission de son Excellence le Gouverneur sur présentation d'un certificat qu'il a examiné et approuvé par qui de droit qu'il possède connaissance et talents».

À cette époque, comme les licences étaient données par le gouverneur et les examinateurs nommés par lui, il y a eu beaucoup de partialité dont souffrirent les Canadiens français.

À preuve, pendant 40 ans, il n'y eut pas un seul examinateur canadien-français à Québec et à Montréal.

Toutes les tentatives en 1827, 1828 et 1830 pour corriger ces injustices échouèrent.

Enfin, en 1831, il y eut un résultat. À l'avenir:

— «Toute personne qui voulait étudier la médecine, afin d'obtenir une licence, devait subir un examen sur sa langue maternelle et montrer qu'il était sous tous les rapports, qualifié à entrer dans l'étude de la profession.»

Pour obtenir cette licence, il fallait être âgé d'au moins 21 ans et avoir fait un apprentissage d'au moins 4 ans chez un médecin pratiquant au Bas-Canada.

Le candidat devait passer l'examen d'admission à l'étude dans un bureau d'examineurs dont les membres étaient élus par les médecins licenciés.

C'est à cette époque qu'il y eut une lutte entre médecins anglais et médecins français.

Les méthodes utilisées par les confrères anglophones n'étaient pas toujours équitables.

Par exemple, en 1831, existait à Montréal, une école de médecine «Montreal Medical Institution» affiliée au collège McGill fondée sous lord Dalhousie.

Cette école exerçait un véritable monopole, car les professeurs, pour favoriser leur école, admettaient au bout de 15 à 16 mois de cléricature ceux qui avaient été leurs élèves et en

rejetaient ceux qui avaient étudié pendant plusieurs années chez d'autres médecins, de sorte que les candidats comprirent qu'ils n'avaient pas d'autres chances pour avoir leur licence que celle d'assister à leurs cours qu'ils fussent satisfaits ou non.

À Québec, les examens eurent lieu pour la première fois à l'Hôtel-Dieu le 3 octobre 1831, et cela devant public.

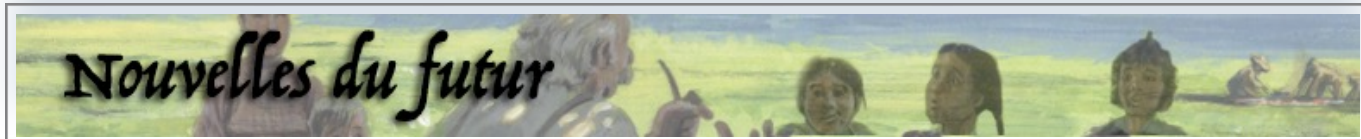
À Montréal ce fut au palais de justice, le 3 octobre 1831.

Le 2 janvier, le bureau médical de Montréal adopta plusieurs résolutions, dont voici les principales:

— Un certificat de bonnes mœurs signé par trois personnes; répondre avec satisfaction au Bureau médical à des questions sur la langue latine, maternelle, la rhétorique, la logique et la philosophie naturelle; la formule d'enregistrement devait comprendre son nom, ceux de ses parents, son âge, le lieu de résidence et le nom de la personne sous laquelle il se propose de poursuivre ses études médicales.

Le statut qui organise alors la profession médicale disait qu'elle resterait en vigueur jusqu'au premier mai 1837.

Puis, ce fut la rébellion (les patriotes comptaient dans leur rang, plusieurs médecins) et tout a été bloqué jusqu'en 1847.



Nos correspondants du futur ont parfois de bien curieuses questions. Prenez par exemple un jeune homme dénommé Dorian qui a demandé à Bernard Hamelin comment nous attachons nos vêtements.

— Voyez la réponse du «Renard»!

— «[...] Je ne comprends pas tout à fait ce que tu veux dire par attacher les vêtements, Dorian. Nous avons des boutons à deux trous qui nous permettent de fermer les pantalons, les vestes ou les chemises par exemple. Il y a aussi des bretelles et des ceintures.

— Les femmes qui portent des chapeaux mettent aussi un ruban autour de la tête pour ne pas qu'il parte au vent. Les chaussures ont des lacets de cuir.»

À la suite de cette curieuse question, Bernard se demande comment les gens du XXI^e siècle attachent leurs vêtements.

— Comment les chandails «bedaine» et les pantalons «à patte d'éléphant tiennent-ils», a-t-il demandé d'un air ingénu?

Augustin Lebeau, journaliste



La formation et la pratique de la médecine

Prologue, dimanche 10 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quelle belle journée!
Aujourd'hui, dame nature a fait
les choses avec équilibre:
soleil ardent, vent tempéré et
rafraîchissant, clarté de
l'horizon.

Je termine d'abord de relater l'essentiel des propos du docteur Harris sur l'évolution de l'apprentissage de la médecine en cette partie de l'Amérique.

Je concluais ma chronique précédente en vous disant que tout avait été bloqué, suite à la rébellion de 1837-1838, jusqu'en 1847.

En 1847, l'ordonnance de 1788 fut abrogée et remplacée par «L'Acte pour incorporer les membres de la profession médicale dans le Bas-Canada et régler l'étude et la pratique de la médecine et de la chirurgie en icelui».

Désormais les médecins du Bas-Canada sont désignés en corporation sous le nom «Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada».

L'ordonnance a créé un bureau de gouverneurs composé de 36 membres, désigné sous le nom de «Bureau provincial de médecins».

Le bureau doit être élu par le collège général. Il doit tenir pas moins de deux séances par année pour faire subir un examen aux candidats en tels temps et lieux jugés convenables.

Tout praticien licencié doit avoir au moins 21 ans.

Il doit avoir étudié pendant une période ininterrompue d'au moins 4 ans chez un praticien licencié et avoir étudié, dans une université ou dans une école de médecine, diverses matières fondamentales comme l'anatomie, la physiologie, l'anatomie pratique, la chirurgie, la materia medica, la jurisprudence médicale et la botanique pendant des périodes variant entre trois mois et un an.

Toute école de médecine est obligée de dispenser au moins 120 leçons par année.

Tout praticien licencié devra avoir pratiqué au moins un an dans un hôpital d'au moins 50 lits et tenue par au moins deux médecins ou chirurgiens.

Des cours de clinique médicale et chirurgicale sont également requis pour les candidats à la licence.

En 1843, il y eut la fondation de l'École de médecine de Victoria (incorporée en 1845) où , d'après monsieur Harris, ont étudié beaucoup de médecins qui pratiquent aujourd'hui dans les campagnes.

Les cours s'y donnent tous les jours de 8.00 heures à 12.00 heures et de 15.00 heures à 18:00 heures.

Le nombre de cours est de 12 et coûtent en moyenne, 12\$ chacun. Il y a aussi des congés: samedi, Noël et l'Épiphanie. Les cours commencent le premier lundi de novembre et se terminent le 1^{er} mai.

Ceux des médecins qui ont pratiqué leur art avant 1845 ont donc étudié la science médicale chez un médecin approuvé par le Bureau médical de Montréal (selon la résolution de 1832) et ont passé leurs examens avec succès devant les médecins membres de ce bureau.

D'autres ont certes étudié au Montreal Medical Institution, affilié au Collège McGill.

Comme je le mentionnais plus haut, après 1845, plusieurs médecins ont étudié à l'École de Médecine Victoria.

Voilà donc pour ce qui a trait à la formation des médecins qui parcourent nos campagnes et qui soulagent parfois bien malgré eux les personnes et les bêtes, les corps et les âmes.

Comme vous en doutez, la mort fait partie de leur aventure quotidienne, mais, la vie aussi et, selon le docteur Harris, les palpitations de la vie sont plus fortes que n'importe quelle détresse, que n'importe quel deuil.



Jos Languille a raconté l'une de ces journées à son ami Jean-Félix.

Voyez ce qu'il a raconté:

— «[...] Ici, le soleil réchauffe déjà sérieusement mes vieux os. Quel bonheur!

— J'ai envie dans cette lettre de te raconter une journée dans ma vie et, si tu en as envie, tu pourras faire de même dans ta prochaine lettre.

— Quelle journée devrais-je te raconter? Et en quelle saison? Tu sais, je ne fais pas la même chose en été et en hiver et c'est de même aussi pour les lundis et les dimanches. Bon, disons que je vais prendre une journée ben ordinaire de notre hiver. Mettons que je suis en plein mois de janvier ou de février, un jour de semaine, le lundi.

— Ma journée commence très tôt. D'abord, je me lève au moins quatre fois durant la nuit pour mettre des bûches dans le poêle à bois. Sinon, nous serions gelés Onésine et moi au petit matin. En fait, c'est surtout pour Onésine.

— Son lit est au bout de la maison et il est fermé (il a des portes). Vous avez encore de ce genre de lit dans le futur? Je te demande ça parce qu'ici c'est devenu une antiquité.

— Onésine tient à le garder, je ne sais pas pourquoi. Alors, forcément, quand elle ferme ses portes — elle a beau mettre un ou deux chauffe-pieds — et qu'il fait froid à rendre l'air qu'on respire cassant comme de la porcelaine, c'est pas long qu'elle gèle raide.

— Moi, j'ai ma paillasse tout près du poêle, c'est pas si pire.

Donc après m'être levé du lit, je mets ma tuque, mes mitasses et mon gros manteau pour me rendre à l'étable. Des fois, c'est bien difficile de sortir de la maison. Surtout quand il est tombé une bonne bordée de neige.

— Il faut que je me fasse un chemin avec la pelle en bois. Heureusement que la porte de la maison ouvre par en dedans. C'est bien pensé ces constructions-là. Si la porte ouvrait par dehors, je ne pourrais pas sortir parce que la neige tourbillonne et s'entasse devant la porte. Des fois, il y en a tellement, qu'on ne voit plus le trou. Dans ce temps-là, je sors par la fenêtre du grenier. Je saute en bas de la maison et me voilà dehors dans la neige jusqu'aux fesses. Est-ce que vos portes ouvrent toujours par en dedans dans le futur?

— Finalement, de peine et de misère, je réussis à me rendre jusqu'à l'étable. C'est pas qu'elle est loin, elle est à 20 pieds de la maison, mais quand elle est enterrée de neige, il faut que je déblaie encore pour pouvoir y entrer.

— Heureusement que ça n'arrive pas souvent.

— Je donne un peu de foin à Bavasse, notre vieille vache. Puis quelques graines aux deux poules, Cosse et Picosse. Évidemment, il ne faut pas que j'oublie notre niaiseux de coq. Il est tout mêlé cet animal. Il ne chante pas le matin. Ça lui prend vers midi. Je crois qu'il se prend pour un artiste. C'est ben juste si, dans le temps de Noël, il n'essaie pas de chanter « Il est né le Divin Enfant ». Ça doit impressionner les poules. Faut pas compter sur lui pour nous réveiller le matin.

— Je ramasse ensuite les œufs de Cosse et Picosse. Des fois, il n'y en a pas. Et puis d'autre fois, ils sont gelés bien durs. Je leur apporte aussi de l'eau. Là, c'est bien compliqué. Quand il fait un froid

épouvantable, il se forme une couche de glace à la surface du puits. Je mets alors une grosse pierre dans le seau et je le laisse tomber dans le fond. Ça casse la glace. Faut que je fasse ça tous les matins, sans quoi la glace deviendrait trop épaisse. Et puis je remonte le seau, j'enlève la pierre et je puise l'eau pour que les animaux puissent se rassasier. C'est moins d'ouvrage que de leur faire fondre de la neige.

— Parfois, quand il fait vraiment très très froid, il faut que je la fasse chauffer sur le poêle avant de la donner aux animaux parce qu'elle vire en glace trop vite et ils n'ont même pas le temps de la boire.

— D'autres fois, je leur donne de la neige et ils doivent s'en contenter. J'ai pour mon dire qu'il faut bien soigner nos animaux si on veut qu'ils nous nourrissent.

— Je dois aussi te dire que j'aime beaucoup la nature et les animaux, mais que j'apprécie moins l'hiver quand mes vieux os commencent à rechigner contre le froid.

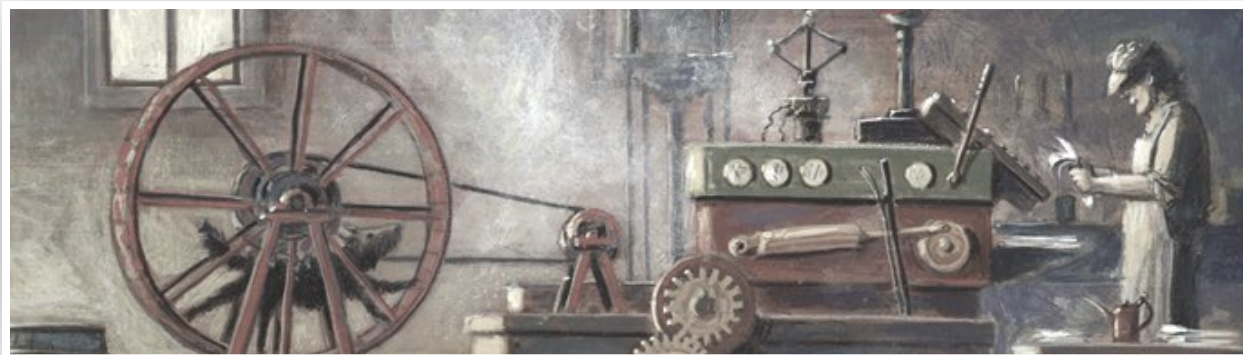
— Quand je reviens à la maison, Onésine est debout. Elle a allumé le feu dans l'âtre. Pendant que je rentre le bois pour la journée, elle nous prépare notre déjeuner. Les œufs de Cosse et de Picosse, des morceaux de lard, des morceaux de pain et un peu de lait de la veille.

— Elle est encore bien capable, la vieille Onésine. Puis son omelette du matin est bien bonne.

— Bon, comme tu vois, la journée est encore bien jeune et je vais manquer de papier. Il vaut donc mieux que je m'arrête là-dessus.»

Voilà une journée typique à Prologue... et une histoire bien rafraîchissante en cette chaude journée d'été!

Augustin Lebeau, journaliste



Les industries du Canada

Prologue, vendredi 15 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Nuageux, pluie continue.

La pluie a rendu toute promenade impensable. J'ai devant moi la lettre d'un ami, membre prochain d'un Comité exécutif qui sera chargé de préparer la prochaine Exposition canadienne à Paris en 1855. Je tiens à vous en faire part pour que vous ayez une meilleure idée de

l'industrie au Canada en 1853.

L'Exposition canadienne tenue à Londres en 1851 avait, de son avis, été aussi glorieuse qu'il était raisonnable pour le Canada de le désirer, eu égard à la jeunesse du pays, au chiffre peu imposant de la population et aux difficultés causées par l'éloignement du continent européen. Il a comptabilisé soixante prix et mentions honorables obtenus dans les différentes classes. Un rapport spécial du jury de la classe des minéraux plaça la collection canadienne en tête de toutes les autres et la désigna comme supérieure à l'exposition minérale de toutes les contrées. Cela représentait un succès au-delà de toutes les espérances.

L'art des mines est encore dans son enfance au Canada et l'exploitation des richesses minérales n'en est, à proprement parler, rendue qu'à des essais, et ce n'est que depuis peu que des industriels du pays font une concurrence réelle à l'importation étrangère dans les fers de seconde fusion. Il y a peu d'années que la commission géologique du Canada a commencé ses travaux, et des richesses immenses nous sont peu à peu révélées. C'est surtout le fer, le cuivre, les matières colorantes et les matériaux à bâtir qui s'offrent en quantité inépuisable et en qualité supérieure.

Il est facile de comprendre que ce n'est pas comme exploitant que le Canada se présentera à la prochaine exposition universelle de Paris dans la classe des minéraux, mais bien comme possédant les richesses naturelles dont l'industrie peut tirer parti.

Il en va tout autrement dans la deuxième classe des produits. Cette classe concerne l'art forestier, la chasse, la pêche et les récoltes de produits obtenus sans culture. Voici une petite idée des objets que l'on retrouvera sûrement dans cette deuxième classe si l'on se base sur notre participation à l'exposition de Londres en 1851.

Les bois au nombre d'une soixantaine de variétés: bois blanc, tilleul, sumac, érable commun, érable rouge, érable ondé, piqué, pleine, prunier sauvage, cerisier rouge, cerisier d'automne, cerisier à grappes, pommétier blanc, pommétier jaune, néflier, senelier, cormier, poirier sauvage, cornouillier, frêne blanc, frêne noir, frêne dur, frêne commun, carthame, orme, orme rouge, orme gris, orme dur, noyer tendre, noyer noir, noyer brun, noyer blanc, noyer doux, noyer gras, chêne blanc, chêne de savane, chêne rouge, chêne noir, châtaigner, hêtre, charme, platane du Nord, pin résineux, pin rouge, pin jaune, pin blanc, sapin, pruche, épinette blanche, épinette noire, épinette rouge, cèdre blanc et cèdre rouge, bois de fer, bouleau, bouleau blanc, bouleau rouge, merisier blanc, merisier rouge, aulne, aulne noir, tremble, tremble-peuplier, peuplier, liard.

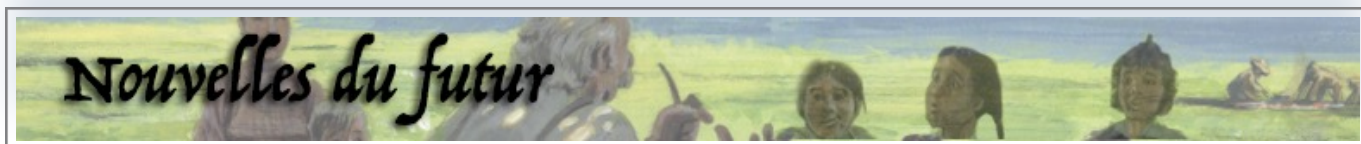
Je lis cette énumération des bois qui peuplent nos forêts et je me demande combien de ces variétés existent encore dans le futur de nos correspondants! Madame Marie-Louise Beaulieu m'a raconté que plusieurs de ses correspondants lui avaient parlé de pollution et de disparition de certaines espèces animales. Je m'interroge à savoir s'il en va de même pour les forêts!

Laissons là ces réflexions et poursuivons avec les produits rattachés à l'exploitation forestière. Dans cette section seront certainement sélectionnés les produits suivants: rames pour chaloupes, boissellerie, pelles de bois, charbon de bois, douves, cerceaux, manches de hache, manches d'outils.

Dans la section «Chasses des animaux terrestres et des amphibiens» nous retrouverons animaux et oiseaux empaillés, crin, huile de pourcie (nom donné au marsouin commun), produits de chasse et capots en peaux de caribou et de loups-marins, conserves de viandes de venaison, peau de caribou passée en blanc, castoréum (en médecine), fourrures d'ours, de loup-cervier, de renard, de loutre, de bison, de martre et de castor, huile de baleine, marsouin, et loups-marins clarifiées.

Dans la section «pêche» il y aura sûrement des lignes de pêche, mouches artificielles pour la pêche, huile de requin et de capelan clarifiée. Dans la section des «produits obtenus sans culture» nous parlons de plantes médicinales, gomme de sapin, gomme de pin, huile d'épinette.

Le bois sur le marché de Québec est soumis à l'inspection d'une administration connue sous le nom de «bureau du surintendant des colleurs». Les colleurs sont des mesureurs-inspecteurs de bois autorisés qui donnent, par l'intermédiaire du bureau du surintendant qui en tient registre, des certificats de la quantité et de la qualité des bois en vente, vendus ou achetés.



Certains correspondants ont parlé d'un phénomène lié à la forêt canadienne du futur: l'erreur boréale.

Paraît que l'on coupe les arbres en grande quantité pour en faire, entre autres choses, du papier. Le papier est fabriqué en quantité astronomique. Le nombre de livres et de revues publiés dans le monde du futur est effarant. C'est probablement pour cette raison que nos jeunes correspondants savent tant de choses... mais, les arbres disparaîtront-ils de la surface de la planète?

Quelques mots du Dictionnaire des Barbarismes et des Solécismes...

- Tête d'oreiller: pour «taie d'oreiller»;
- Tirans [Des]: pour «aurore boréale, aurore, australe, lumière zodiacale»;
- Tisserane [Une]: pour «femme qui fabrique des étoffes de fil, de laine»;
- Toast [Une]: mot anglais pour «rôtie»;
- Tomber d'un mal: pour «du haut mal, d'épilepsie»;
- Tomberée de fumier, de sable, etc.: pour «ce qui est contenu dans le tombereau».

Augustin Lebeau, journaliste



François Petitout et la fabrication de l'électricité et de la télévision

Prologue, jeudi 21 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Temps beau et sec toute la journée: petits vents et faible humidité. Les habitants de Prologue apprécient cette température chaude et douce.

Aujourd'hui, je laisse la parole à François Petitout, un des savants qui a mis au point la machine spatio-temporelle.

Cette fois-ci, il s'attaque au mystère d'une invention du futur: la télévision.

Je lui laisse la parole.

— «Me voilà, mes chers amis!

Les gens de Prologue m'ont fait parvenir vos descriptions de cet objet si mystérieux qui vous permet, vous, gens du futur, de voir défiler, dans une boîte, des images et d'entendre des gens qui parlent.

— Malheureusement, on ne m'a soumis que deux définitions pour ajouter à ce que je savais déjà sur cet objet bizarre qu'est la télévision.

— Quoi de mieux que d'identifier tout ce que je sais au sujet de la télévision. Ainsi, il vous sera plus facile de partir de mes réflexions et de nous expliquer ce qui manque ou ce que nous avons mal compris.

— Voilà ce que j'ai retenu.

— Je sais déjà que la télévision vous sert de divertissement, que vous la regardez et l'écoutez.

— C'est une boîte rectangulaire qui fonctionne à l'électricité. Cette boîte, d'après Amélie et Mélanie, est en plastique. Elle ne doit en aucun cas s'ouvrir et elle est garnie de fils en caoutchouc.

— J'ai cherché, dans le Dictionnaire de l'Académie française, la définition du mot plastique. Résultat ?

— C'est une forme d'art qu'on nomme les arts plastiques. Le dictionnaire ajoute qu'on s'en sert pour parler de puissance à former ou de force plastique.

— Partant de là, j'imagine que cette matière est à l'origine des images qui bougent, se modèlent et se sculptent pour nous paraître réelles.

— Quant au Dictionnaire Universel du Commerce, de la Banque, des Manufactures et des Marchandises (1840) , aux pages 442-443, il est dit :

— caoutchouc ou gomme élastique, substance d'une nature particulière, produite par l'épaississement du suc laiteux d'un assez grand nombre d'euphorbiacées et d'articiées, et qui se retire, principalement au Brésil et à la Guyane, par des incisions faites à un arbre nommé *jatropha elastica* ou *havea guyanensis* , et *siphonia cahuchu*.

— La gomme élastique est une substance solide, flexible, d'une grande élasticité; d'une ténacité très remarquable, plus légère que l'eau, insipide, demi-transparente quand elle est en feuilles minces, de couleur variant depuis le jaunâtre jusqu'au brun rougeâtre, insoluble dans l'eau et dans l'alcool, soluble dans les huiles fixes et les huiles volatiles.

— On s'en sert pour fabriquer des étoffes imperméables à l'eau et d'autres objets.

— Les singulières propriétés du caoutchouc ont depuis longtemps appelé l'attention du gouvernement anglais.

— Par l'ordre du conseil de l'amirauté, des expériences ont eu lieu à bord du vaisseau du roi l'Excellent, à l'effet d'examiner si l'emploi de cette substance pouvait contribuer au perfectionnement des affûts, et rendre l'assiette des canons plus sûre et plus régulière.

— Les essais tentés sur des pièces de 68 livres de balle et sur des caronades de 32 ont présenté des résultats satisfaisants. L'élasticité du caoutchouc a paru fournir un excellent moyen pour empêcher le recul des pièces.

— On s'en est également servi pour confectionner les câbles et prévenir le labourage des ancrs.

— L'importation du caoutchouc en Angleterre s'élève maintenant à plusieurs centaines de tonnes. Il est tellement recherché, que quelques planteurs des Indes occidentales ne cultivent plus que l'arbre d'où il s'écoule, le *havea guyanensis*.

— Le caoutchouc, ou la gomme élastique de l'Inde (qui sert à faire les sondes employées par les chirurgiens dans certaines maladies) nous vint de l'Amérique méridionale, au commencement du siècle dernier.

— L'Amérique elle-même l'avait reçu des Indes orientales, où on la tire de certains arbres, dans lesquels on fait des trous, d'où sort une sève laiteuse qui se combine avec l'oxygène et se durcit quand elle est exposée à l'air, comme s'en est assuré Fourcroy.

— La gomme connue dans le commerce est brune, parce qu'on l'étend par couches sur la fumée pour la faire sécher.

— Le moelleux, la flexibilité, l'élasticité de cette gomme, et la qualité qu'elle a d'être insoluble dans l'eau ont excité chez beaucoup d'hommes industriels le désir de l'employer à faire des manteaux, des chaussures, des chapeaux, etc.

— Il fallait d'abord trouver un moyen de dissoudre cette gomme sans lui enlever aucune de ses qualités, et d'en former un empois liquide, dans lequel on put plonger les matières qu'on aurait voulu en imprégner.

— L'éther sulfurique fut d'abord employé; mais comme il devait être pur, il fallut y renoncer parce qu'il était trop coûteux.

— On essaya ensuite l'essence de térébenthine; mais la grande difficulté de la dessécher fit encore abandonner ce moyen.

— Enfin on se servit d'une sorte de bitume nommé le naphte: ce bitume est un dissolvant plus puissant que les deux autres, et se drèche plus promptement, quoiqu'imparfaitement, ce qui donne à la gomme un caractère visqueux et gluant; d'ailleurs le naphte est privé de la solidité nécessaire dans tous les objets auxquels on l'aurait employé, et elle n'eût eu qu'une courte durée.

— La gomme est mise entre deux pièces d'étoffe qu'elle unit si complètement qu'on y aperçoit pas un pli et que personne ne pourrait imaginer qu'elles ne forment pas un seul et même tissu.

— On étend les étoffes sur une table pareille à celle dont on fait usage pour l'impression du calicot; on les couvre d'une légère couche de gomme dissoute dans la naphte, et on la laisse sécher. On recommence cette opération une, deux, et même jusqu'à trois et quatre fois.

— Pour terminer l'opération, on enduit de gomme une seule des étoffes, et l'on applique sur elle l'autre pièce, du côté de son vernis, en prenant soin qu'elles soient étendues si exactement qu'il ne s'y fasse aucun pli; on les met ensuite sécher dans une étuve, dont les chaleurs les purifient de toute espèce odeur de naphte; enfin on termine l'opération en passant les étoffes entre deux cylindres pour les rendre moelleuses.

— On donne ainsi aux étoffes, aux cuirs, aux toiles, etc., une très grande force sans altérer en rien leur qualité. On peut unir ensemble soit des tissus de la même nature, soit des tissus d'une nature différente; mais il faut toujours préférer les plus légers lorsqu'on les destine à faire des vêtements ou des manteaux.

— Nous allons essayer d'indiquer quelques-uns des avantages les plus importants qu'offre le procédé de M. Mackintosh (Charles Mackintosh, 1766-1843; inventeur et industriel écossais; inventeur du tissu imperméable 1823; Thomas Hancock, inventeur et industriel britannique, 1786-18... Inventeur du premier masticateur à caoutchouc, il découvrit la propriété qu'a le caoutchouc de se recoller à lui-même (1819); associé avec Mackintosh, tous deux mirent au point la fabrication de tissus imperméables (1823).

— Tous les hommes de mer, dont le sort est si misérable dans les gros temps, trouveront dans ces étoffes imperméables un abri assuré contre les lames de la mer; il serait inutile

de dire quelle forme il serait nécessaire de donner à leur vêtement pour se garantir en voyage du froid ou du mauvais temps.

— Pour échapper à cette humidité qui cause tant de douloureuses affections à certains individus, et qui rendent si communes les maladies de poitrine chez les ouvriers qui travaillent en plein air;

— pour suppléer à l'énorme poids des couvertures dont se chargent certaines personnes pour se maintenir chaudement au lit;

— pour empêcher la filtration des eaux dans l'entre-deux des couvertures des maisons;

— pour empêcher les murs humides de pourrir les tapisseries ou de vicier l'atmosphère des appartements;

— pour conserver dans des sacs les comestibles et les fruits;

— pour former des tentes à l'abri de toutes les intempéries de l'air;

— pour envelopper les étoffes et les garantir de l'influence humide de l'atmosphère ou des insectes qui les rongent;

— pour conserver, soit les papiers précieux au fond de l'eau ou dans le sein de la terre, soit les restes précieux des êtres chéris que la mort a frappés;

— pour transporter d'un hémisphère à l'autre des graines ou des plantes précieuses;

— pour avoir des chaussures et des chapeaux que l'on ne puisse pénétrer;

— pour conserver les instruments de musique, les bijoux, etc.

— Les étoffes imperméables offriront toutes les ressources que l'on pourrait désirer, et à un prix modéré, puisqu'on peut aussi bien coller l'un sur l'autre des tissus grossiers que des tissus très fins. Enfin, il faut dire que les étoffes conservent leur lustre et leur beauté, puisque c'est du côté de l'envers que se fait l'application de la gomme ce qui leur donne l'avantage d'être imperméables à l'eau, ainsi qu'à l'air.»

Voilà, les amis, l'exposé du Dictionnaire Universel du Commerce, de la Banque, des Manufactures et des Marchandises (1840) que j'ai fidèlement retranscrit pour vous. Il vous permet de connaître l'avancement de cette belle invention.

Revenons à nos moutons! Vous dites aussi que cette boîte (la télévision) a besoin de fils de caoutchouc et d'électricité. Dans mon dictionnaire, caoutchouc est synonyme de gomme. Il y a la gomme élastique et la gomme de cerisier, de prunier ou de sapin.

Je suis donc allé en forêt et je me suis ramassé assez de caoutchouc pour faire quatre fils. Pour ce qui est de l'électricité, je sais que la foudre produit cette forme d'énergie ou encore le frottement de deux matières l'une contre l'autre.

Voilà pour ce qui est des matériaux.

J'ai le caoutchouc, je vais utiliser la foudre, même si c'est très risqué, pour faire de l'électricité, mais pour ce qui est du plastique... Je ne sais vraiment pas où en trouver.

Je vais donc recouvrir une caisse en bois de bonne terre glaise, comme le font les potiers, par exemple le potier Belleau de la Baie des Ha Ha.

Monsieur Eustache Lavoie l'a déjà rencontré et il m'a parlé de cette technique. Je ne sais pas si la glaise teindra, mais on verra!

Ensuite, Julie et Vanessa m'ont expliqué que cette boîte doit être accompagnée d'une manette pour permettre de changer d'image.

À l'époque de Prologue, ce mot n'existe pas.

Alors, j'ai fait des déductions et j'ai pensé à une déformation de «MAIN» «NETTE». J'imagine que ça doit avoir un lien quelconque avec les mains et la propreté. Je me suis donc lavé les mains avant de tenter mon expérience.

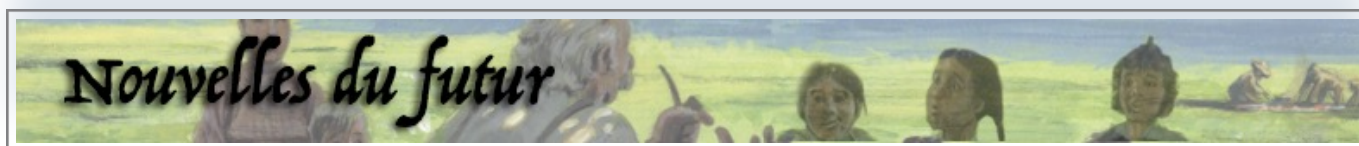
Une fois encore j'ai attendu et attendu la foudre. J'ai même fait la danse de la pluie, un rituel indien que Jos Testament, l'ami de Jérôme Lagibotière, m'a appris.

Malheureusement, la pluie est rare ces temps-ci. Après avoir dansé deux jours entiers, la pluie s'est mise à tomber.

Finalement, ça ne marche pas... J'ai décidé d'attendre votre aide.

J'espère que vous serez nombreux à écrire sur ce sujet à vos correspondants de Prologue qui, en dernier ressort, se feront un plaisir de me communiquer vos explications.

François Petitout, fils.



Madame Chiasson est songeuse depuis plusieurs jours.

Je me suis finalement décidé à lui demander ce qui la tracassait ainsi. Elle m'a alors remis une lettre en provenance du futur.

Une fois terminée la lecture de cette lettre je n'ai pu m'empêcher de m'informer auprès de mon amie de ce qui, dans cette lettre, pouvait lui causer tant d'émois.

— Torriabe de bean! M'sieur Lebeau, vous ne savez pas lire! Mademoiselle Sarah m'informe que dans le futur, ce sont surtout les vieux hommes qui fument la pipe. Et pis, il y en auraient beaucoup d'autres qui fument la cigarette.

Je ne vois toujours pas le problème, madame!

— Ebindidon! Qu'est-ce que vous dites de ce passage: «On vient de découvrir un médicament appelé Niccoderme pour aider les gens à arrêter de fumer. Avez-vous quelqu'un dans votre famille qui fume? Moi oui, il y a mon père et mon frère qui fument parfois, c'est vraiment pas agréable de respirer surtout pour les personnes qui souffrent de la maladie de l'asthme.»

— Vous pensez bien que je ne me laisse pas berner ainsi.

— Pfftt! Voyez ma réponse: «Je suis perplexe. Pourquoi vous faut-il prendre un médicament pour arrêter de fumer? Il n'y a qu'à ne pas fumer... Héhé! Je suis certaine qu'il y a une attrape là-dedans!

— Non, dans ma famille il n'y a personne qui fume et personne qui crache par terre. Nous sommes civilisés et la propreté et l'hygiène sont des choses très importantes lorsqu'on tient un commerce comme le mien.»

La bonne dame est repartie sans attendre ma riposte.

M'est d'avis que cette réponse étonnera mademoiselle Sarah!

Augustin Lebeau, journaliste



Du côté de chez Marie-Louise Beaulieu

Prologue, samedi 23 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà qu'une pluie bienfaitrice s'est présentée au village vers les deux heures de l'après-midi. Elle a été bien reçue par la plupart des habitants.

Hier, j'ai passé la soirée à causer avec monsieur le juge de paix, Donald Laprise. Nous avons de nombreux amis en commun et, lorsque ses enquêtes l'amènent près de chez l'un d'eux, il ne manque jamais de lui rendre visite et de prendre de ses nouvelles.

Je disais donc que nous avons passé la soirée à causer des uns et des autres, de mille petites choses de la vie à Prologue et d'ailleurs. Les nouvelles des amis font toujours

plaisir et je les écoute avec plus d'intérêt que celles du monde et de l'ennuyeuse politique.

Ma foi! Je me questionne, car, depuis quelque temps, rien ne me fait autant bâiller qu'un journal. Il n'en était pas de même la semaine dernière, mais, comme le dit si bien ma mère, «le cœur se déprend chaque jour de quelque chose».

M'est d'avis que le temps et l'expérience qui désabusent y sont pour quelque chose dans cette désaffection... que sont donc devenus mes intérêts, mes rêves?

Diantre! Il n'est pas de bon aloi de faire ma confession dans cette chronique et je me dois de me ressaisir.

Je regarde présentement par la fenêtre et je me laisse envahir par le plus doux calme de Prologue. Le bonheur de la matinée me pénètre. Il s'écoule en mon âme quelque chose d'indescriptible.

Ce matin, je suis allé du côté de l'exploitation agricole de madame Marie-Louise Beaulieu. Comme à l'accoutumée, elle s'est informée de la nature des propos que je tiendrais dans ma prochaine chronique. Voyant mon hésitation, elle s'est empressée de faire une suggestion.

— Crotte! dit-elle, sans aucune gêne, et si nous parlions, moutons!

Bêêêê! dis-je, un sourire en coin, je ne sais trop si cela peut intéresser les gens du futur!

— Coudonc, m'sieur le fainéant, vous êtes pas supposé écrire sur les us et coutumes des habitants de Prologue... j'avais jamais entendu dire qu'il fallait que cela soit intéressant! Pis... môsieur, ce qui est intéressant pour les uns ne l'est peut-être pas pour les autres... ça c'est mon Alcide qui le dit. Bigre! Vous pensez ben que je le crois... Pis! Les moutons, c'est du monde comme les autres... non!

Voilà, j'ai baissé les bras, levé les yeux au ciel et ouvert mon cahier de notes.

— Je vous écoute m'me Beaulieu, dis-je, sans grand enthousiasme.

— Ben v'la... je vous raconte. Tous y savent que j'ai un ben beau cheptel. J'ai 30 mères moutonnes, 2 béliers...pis, quelques agneaux.... beaux comme des jeunes hommes et belles comme des jeunes filles!

— C'est pas pour être vantarde, mais j'pourrais ben dire qu'y a pas meilleure que moi pour diviner l'âge des bêtes à laine. Chu moins bonne pour diviner l'âge du monde, dit-elle, en me gratifiant d'une bonne tape dans le dos qui me jeta par terre.

Voyant mon énervement, elle m'a empoigné par le collet et m'a vite remis sur patte... hum... sur pied. Elle ajouta à la rigolade:

— C'est-y que vous zêtes un peu précio, m'sieur l'écriveux?

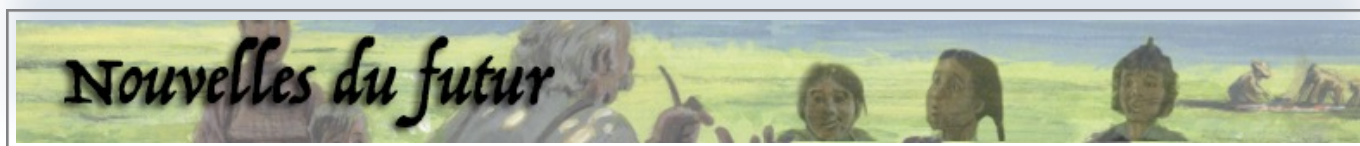
— Sûrement pas, ma bonne dame, ajoutais-je, quelque peu vexé.

Puis, elle reprit de plus belle...

— J'connais l'âge des bêtes à laine par les dents du devant de la mâchoire du dessous. Ces dents, pointues et peu larges, sont au nombre de huit. L'animal les a toutes dès la première année de sa vie, alors que mâle ou femelle, on le nomme agneau.... l'animal, bien sûr!

Je vous ferais part de la totalité de cette conversation dans une prochaine chronique...

Pfft! c'est qu'elle a de la parlotte, la dame!



Clothilde Marchand est venue me voir ce matin. Elle avait un air narquois qui tenait de l'attitude victorieuse. Elle m'a fièrement montré une lettre en provenance du futur. Sylvain, Émilson et Sofian de l'école Félix-Leclerc ont écrit: «Dans notre temps les animaux portent des vêtements ou même des chapeaux.»

Inutile de vous dire que mademoiselle Clothilde a discuté de la question avec son ami, Henry-Firmin McLean. Ce dernier pense également que c'est une bonne idée.

Pardi! Faut dire que j'ai moi-même acheté des chapeaux confectionnés par Clothilde pour mes deux chevaux, Houpette et Gascon. Il est vrai qu'ils ont tous deux, fière allure... un rien les habille.

D'autres habitants ont fait de même, mais, penser qu'elle fera fortune en fabriquant des vêtements pour les animaux, il y a... loin de la coupe aux lèvres!

M'est d'avis que la correspondance avec le futur fait trop rêver les jeunes hommes et les jeunes femmes de Prologue. Ce n'est pas que je crois qu'il est inutile de rêver... c'est plutôt que je crois qu'il est important de garder les deux pieds sur terre... bien enracinés dans notre siècle... après tout, le futur ne nous appartient pas... alors que le passé appartient aux gens du futur!

Ma foi! Je suis d'avis que ces jeunes gens ne sont pas vraiment conscients que le passé fait partie d'eux-mêmes et qu'à ce titre, il leur appartient... il leur appartient de mieux le connaître!

Augustin Lebeau, journaliste



La laine et l'âge des moutons

Prologue, lundi 25 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Voilà qu'une autre journée
ensoleillée s'est attardée à
Prologue. Dame nature a de
ces obsessions...

Dans ma chronique précédente, j'ai relaté en partie une conversation tenue avec madame Marie-Louise Beaulieu. Nous en étions à la manière de trouver l'âge des moutons. Madame Marie-Louise disait:

— J'connais l'âge des bêtes à laine par les dents du devant de la mâchoire du dessous. Ces dents, pointues et peu larges, sont au nombre de huit. L'animal les a toutes dès la première année de sa vie, alors que mâle ou femelle, on le

nomme agneau.... l'animal, bien sûr!

Voici donc la suite de cette belle conversation.

— Pis, la seconde année, deux nouvelles dents remplacent les deux du milieu: c'est par leur largeur que je les distingue des six autres. Pis ça continue; dans la troisième année, de chaque côté des deux dents dont je viens de parler, s'établit une dent de même dimension.

— Vous suivez toujours, m'sieur Lebeau, s'enquit-elle le plus sérieusement du monde! Si vous zetes perdus, faut l'dire!

— Bon, où j'en étais... ah oui! La quatrième année, l'animal a six dents larges; la cinquième il ne lui en reste plus de pointues. Plus tard, on juge de son âge par l'état de ses dents mâchelières: plus elles sont usées et rares, plus l'animal est vieux.

— Montrez donc vos dents, m'sieur l'écriveux..., dit-elle, pince-sans-rire!

— Vous saurez, dis-je, que je suis dans la fleur de l'âge et que vos sarcasmes ne m'atteignent guère. Tenez-vous-en donc à vos enseignements pour l'avantage des jeunes du futur.

— Ben sûr! Ben sûr! Faut pas vous bouquer (montrer de l'humeur) et pis, vous savez ben que chu pas avaricieuse de renseignements.

Elle reprit là où elle avait laissé.

— Il n’y a que la laine blanche qui reçoive des couleurs vives par la teinture. Les laines jaunes, rousses, brunes, noirâtres ou noires, ne sont employées dans les manufactures qu’à des ouvrages grossiers. Celles qui sont fines servent à faire des étoffes, mais il faut qu’elles conservent leur couleur naturelle. C’est comme ça que ça se passe dans les factures établies dans les Europe. Icitte, sur ma terre je me badre pas toujours de diviser mes laines, car je n’ai pas tant de qualités comme laines super fines, laines fines, laines moyennes, laines grosses et laines super grosses.

— Pour sûr que j’habillerai pas les bourgeoises de Prologue avec la laine de mes moutons. Quand je veux savoir qu’elle est la qualité de la laine d’un mouton, j’en prends une mèche sur son garrot. C’est là que se trouve toujours la plus belle laine de la toison; ensuite, je sépare un peu les filaments d’un boutte les uns des autres.

— J’ai une astuce pour mieux voir: je mets les filaments sur une étoffe noire à côté de petits morceaux de différentes qualités de laine. Y’a rien de mieux que la comparaison pour juger!

— Les laines sont douces ou rudes, fortes ou faibles, nerveuses ou molles. C’est encore à la main que je reconnais si les laines sont douces ou rudes. Y a rien de mieux que le toucher... pour cela! Pour savoir leur force ou leur faiblesse, j’en prends quelques filaments, que je tends en les tenant des deux mains par les deux bouttes. S’ils cassent aisément, c’est une preuve que la laine est faible. Plus ils résistent, plus la laine a de la force. Pis, pour distinguer la laine nerveuse de la laine molle, j’en prends une poignée que je serre. Puis, j’ouvre la main. La laine nerveuse se renfle à l’instant, autant qu’elle l’était avant d’avoir été comprimée dans ma main. La laine molle reste affaissée ou se renfle peu.

— J’vous dirais que les laines les plus mauvaises sont celles dans lesquelles on trouve beaucoup de jarre.

— Pis! M’sieur Lebeau, est-ce que je vous impressionne avec mon scabulaire si savant?

La dame avait dit tout cela, les deux mains bien plantées sur les hanches, pose qui la distingue entre toutes. Il est bien vrai que son langage est à la fois bon et mauvais. Je suis toujours étonné de l’entendre utiliser un vocabulaire aussi riche... du moins, tellement plus précis et savant que celui qui sort de la bouche de la plupart des paysans de Prologue.

M’est d’avis que l’enseignement de son époux Alcide y est pour quelque chose.

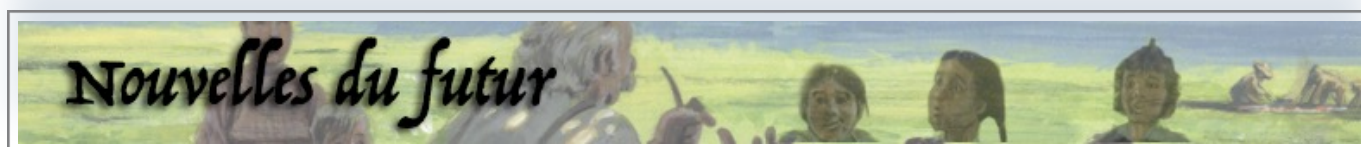
Toujours est-il que sans attendre de réponse, après avoir constaté que j’étais prêt à écrire la suite de son histoire, elle s’est remise à son monologue.

— Un bon béliet a la tête grosse.... un peu comme vous, m’sieur l’écrivain. Héhé! Il a aussi le nez camus, les naseaux courts et étroits, le front large, élevé et arrondi, les yeux noirs, grands et vifs, les oreilles grandes et couvertes de laine, l’encolure large, le corps élevé, gros et allongé, le râble large, le ventre grand, les testicules grosses, la queue longue et forte à sa racine. À huit ans, les béliets ne sont plus bons qu’à tuer. Mais, vous me connaissez, m’sieur Lebeau, je garde mes bêtes le plus longtemps possible.

Puis, elle s’arrêta net, me regarda droit dans les yeux et, l’air radieux elle poursuivit sur sa lancée.

— Quand on veut châtrer le bélier, afin de le manger un peu plus tard, on empoigne...

À suivre.



Cette fois-ci, les élèves de la classe de mademoiselle Raymonde n'ont pas relevé les derniers défis de Vitaline. Espérons qu'ils reviendront pour les prochains défis. Heureusement nous avons eu de nombreuses réponses. Les élèves de la classe de madame Brigitte Coulombe ont répondu avec brio aux défis de Vitaline. Non seulement ont-ils trouvé les bonnes réponses, mais, ils nous ont charmés par la vivacité de leur intelligence et leur humour.

Voici donc leurs solutions au deuxième défi de Vitaline:

a) 28 hommes font une moisson en 36 jours.

Donc en 9 jours, c'est 4 fois plus rapide ! Il faut donc 4 fois plus d'hommes 28×4

La réponse est: 112 hommes feront une moisson en 9 jours.

b) Combien la bergère avait de moutons?

Autant, la moitié et le quart j'en ai donc maintenant 88. Pour résoudre ce problème, nous avons fonctionné par essai et erreur en sachant qu'on devrait utiliser un multiple de 4 à cause du quart. Voici la solution :

Elle en avait 32 moutons.

Si elle en avait autant: $32+32$

plus la moitié: 16

plus le quart : 8

Grand total : $32+32+16+8 = 88$

Ces élèves ont été les seuls à répondre correctement aux deux problèmes proposés par Vitaline. Alors, nos félicitations à chaque élève de la classe de mademoiselle Brigitte.

D'autres écoliers ont correctement répondu au premier défi de Vitaline et à une partie du second défi. L'équipe Triple X en fait partie. Voici leurs bonnes réponses:

1-Si 28 hommes font une moisson en 36 jours, combien faut-il d'ouvriers agricoles pour le faire en 9 jours; $36 \text{ jours} \div 9 \text{ jours} = 4 \text{ fois plus d'hommes}$; $28 \text{ hommes} \times 4 \text{ hommes} = 112 \text{ ouvriers agricoles}$.

Malheureusement, ils n'ont pas répondu correctement à la question concernant les moutons... mais, ils étaient près de la solution... peut-être devront-ils revoir leur démarche?

L'équipe des «Redblue» est dans le même cas à savoir, une bonne réponse sur une possibilité de deux et une démarche tout à fait semblable. Nos félicitations pour votre bon travail.

Monsieur Walid de l'équipe des «Wizards» a bien solutionné le problème concernant les ouvriers agricoles, mais il s'est également buté aux difficultés du problème concernant le nombre de moutons.

Malheureusement, les élèves de l'équipe «Quatuor» et ceux de l'équipe des «Ange» ont également été confrontés aux difficultés du problème du nombre de moutons de la jeune bergère.

Nous tenons donc à féliciter non pas seulement ceux et celles qui ont bien solutionné les problèmes du premier et du deuxième défi, mais également ceux qui ont cherché les solutions. J'espère que toutes et tous vous travaillerez à résoudre les problèmes du troisième défi de Vitaline.

Voici un nouveau défi de Vitaline:

Un gentilhomme a acheté une maison, un verger, un cheval et une étable, pour 500 (livres anglaises); il a payé quatre fois le prix du cheval pour le verger, et cinq fois le prix du verger pour la maison: quelle est la valeur de la maison, du verger et du cheval, séparément?

La réponse suit. Essayez de résoudre le problème sans regarder la solution...

$$4 \times \text{cheval} = \text{verger}$$

$$5 \times \text{verger} = \text{maison}$$

$$\text{verger} + \text{cheval} + \text{maison} = 500$$

$$4 \times \text{cheval} + \text{cheval} + 5 \times \text{verger} = 500$$

$$5 \times \text{cheval} + 5 \times \text{verger} = 500 \text{ «est identique en divisant tout par 5 à» } \text{cheval} + \text{verger} = 100$$

$$\text{verger} + \text{cheval} + \text{maison} = 500 \text{ alors } 100 + \text{maison} = 500 \text{ donc « maison} = 400 \text{»}$$

$$\text{Donc verger} = 400/5 = 80$$

$$\text{cheval} = 80/4 = 20 \text{ Donc le cheval coûte 20 livres, le verger 80 livres et la maison 400 livres}$$

Augustin Lebeau, journaliste



Description des brebis qui portent un agneau

Prologue, mercredi 27 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un vent insouciant a apporté des nuages dès le jour levé. Heureusement il les a également chassés. Le soleil a brillé toute la journée et brûlé la terre, mais, le vent a rendu cette chaleur soutenable.

Dans ma chronique précédente, je vous informais, par le biais de madame Marie-Louise Beaulieu, des soins à donner à la bergerie. Nous en étions à l'explication de l'opération de castration des moutons lorsque, sans avertissement, je me suis évanoui.

Inutile de vous dire que lorsque je suis revenu de mes émotions j'ai été la «risée» de l'entourage. Encore heureux que cet entourage consistait en la seule présence de m^{me} Beaulieu, de son canard Tancrede et de quelques brebis.

— Crotte! dit-elle, j pense que je vais changer de sujet. Je ne vous savais pas si... sensible à la condition des animaux!

Cet évanouissement a eu son petit effet. Elle est allée me chercher une chaise, un chapeau de paille et une liqueur de gingembre fort ravigotante.

— Pis! dit-elle, l'air narquois, est-ce que je continue de vous parler de mes moutons?

— Faites donc, dis-je, quelque peu gêné à l'idée que cette histoire fasse bien rire les habitants de Prologue. Certes! je sais madame Beaulieu capable de discrétion et, j'ai espoir qu'elle n'ébruite pas trop l'affaire.

Toujours est-il qu'elle s'est remise rapidement à ses explications.

— Les bonnes brebis ont le corps grand, les épaules larges, les yeux gros, clairs et vifs, le col gros et droit, le dos large, le ventre grand, les tétines longues, les jambes menues et courtes, et la queue épaisse. Il faut prendre les brebis, comme les béliers, à l'âge de deux ans. À sept ou huit ans, elles s'affaiblissent. On peut donner trente ou quarante brebis à chaque bélier.

— Quand les brebis sont pleines, j'en ai le plus grand soin. Il faut empêcher qu'on les effraie, il faut bien les nourrir, les conduire doucement, ne pas les mettre dans l'occasion

de sauter des fossés, des rochers, des haies, de se serrer les unes contre les autres, ou de se heurter contre des portes, des pierres, des murs ou des arbres.

Les mains sur les hanches, la dame discourait avec passion de ses petits animaux et, lorsqu'elle disait en prendre soin, nul doute ne traversait mon esprit.

À Prologue, plusieurs habitants disent que madame Beaulieu fait bien trop de manières avec ses animaux. Il faut que ces mauvaises langues soient des paysans sans scrupules pour qui la vie et le bien-être d'un animal est sans importance. Heureusement ces gens sont peu nombreux, car, pour le paysan, la vie d'une vache, d'un cochon ou d'un quelconque autre animal est liée à sa survie et à celle de sa famille.

— Bigre! lança madame Beaulieu en voyant que j'étais perdu dans mes pensées et que j'avais cessé d'écrire... est-ce que vous allez encore «tomber dans les pommes»?

Je sursautai et lui demandai de poursuivre.... ce qu'elle fit avec enthousiasme!

— Une brebis porte environ cent cinquante jours; je sais qu'elle est prête à mettre bas par le gonflement des parties naturelles, par celui du pis qui se remplit de lait, et par un écoulement de sérosité et de glaires qui sortent des parties naturelles que nous appelons «les mouillures».

Lorsqu'une brebis souffre trop longtemps sans pouvoir mettre bas, il faut voir si cela ne vient pas de ce qu'elle est trop échauffée et trop agitée. Je le reconnais par les oreilles plus chaudes, et le pouls plus prompt que pour les autres brebis. Je le reconnais aussi par la langue et les lèvres sèches, le battement des flancs. Certains prétendent qu'il est bon alors de la saigner. Moi, au contraire, si je m'aperçois que ce retard est l'effet de sa faiblesse, je lui verse, illico, deux verres de piquette, ou de bière, ou de cidre.

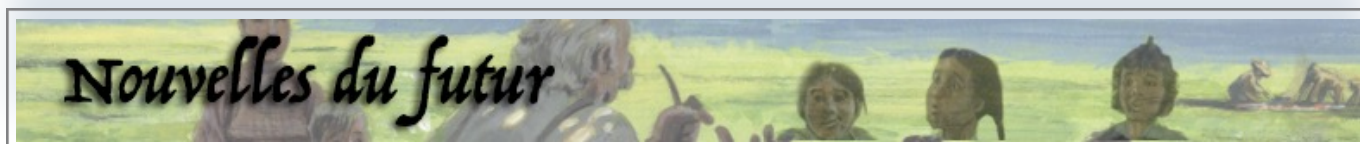
— J'vous dis, mon bon m'sieur, que ça ravigote les plus faibles. Lorsque l'agneau se présente bien et sort sans difficulté, je laisse la nature opérer sinon, il faut l'aider, en le tirant peu à peu et doucement aux mêmes moments où la brebis fait elle-même des efforts pour le pousser au-dehors. S'il se présente mal, il faut tâcher de le retourner. Pour être bien il doit présenter le bout du museau à l'ouverture de la matrice ou portière et, qu'il ait les deux pieds de devant au-dessous du museau et un peu en avant; il faut que ses deux jambes de derrière soient repliées sous son ventre, et s'étendent en arrière à mesure qu'il sort de la matrice.

— Couc donc! m'sieur l'écrivain, ça pas l'air que la souffrance des pauvres brebis lors de l'accouchement vous importune autant que le castration des moutons. Me semble que vous avez de bien belles joues rouges contrairement à la blancheur cadavérique que vous aviez lorsque je vous disais qu'il fallait empoigner les bourses du bélier au-dessus des testicules pour les tordre et....

Il paraît que je me suis à nouveau évanoui à la description de l'opération. J'en suis honteux, je l'avoue, mais ces manières de faire ont un effet bien pernicieux sur mon imagination. Imaginez le pauvre animal...

— J’veux ben que vous soyez compatissant pour ces pauvres bêtes m’sieur l’avocassier, mais, c’est-y vous qu’on châtre, dit-elle, en prenant une bonne pipée? Crotte, j’veux pas vous rendre pareil à un fantôme c’qui fait que je vais poursuivre avec la brebis. Mais, dit-elle, un sourire en coin, faites-vous soigner, z’êtes ben trop sensibles!

À suivre.



Nous sommes à préparer la partie de baseball. Les femmes préparent les costumes et les hommes s’occupent du terrain et de l’équipement. Deux équipes ont été formées; l’une est sous la direction du marchand général, Eustache Lavoie, et l’autre sous celle de monsieur Roger Lamarre.

Monsieur Donald Laprise sera l’arbitre au marbre et messieurs Jean et Pierre Laprise seront respectivement aux premiers et deuxième but alors que mademoiselle Vitaline Lavoie s’occupera du troisième but.

Dans une prochaine chronique, je révélerai le nom des joueurs faisant partie de chacune des équipes. J’expliquerai également comment nous avons résolu certains problèmes de compréhension des règlements que vous nous avez si gentiment fournis.

L’excitation est à son paroxysme et les habitants qui n’ont pas coutume d’assister à ces sortes d’événements y vont de prédictions plus hardies les unes que les autres.

La partie sera jouée sur une partie du domaine du seigneur Gonzague Prologue, juste devant l’enclos des chevaux. Il est prévu que monsieur le curé Chandonnay lancera la balle qui annoncera le début du match. Il paraît qu’il pratique son élan avec le bedeau, Roger Lamarre.

Madame Marie-Louise Beaulieu est chargée des rafraîchissements et mademoiselle Harris sera à l’affût et soignera les joueurs blessés. C’est notre maire, le docteur Charles Harris qui veillera au bon déroulement de la partie... histoire de décourager les tricheurs. Bref, nous avons bien hâte je serai là pour prendre en note tous les événements qui ne manqueront certainement pas de rendre cette joute mémorable... il n’y a qu’à se rappeler la partie de hockey...

Augustin Lebeau, journaliste



Jovite Lambert dit le «californien» se confie au journaliste

Prologue, dimanche 31 juillet 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, nous avons eu une merveilleuse journée ensoleillée. Un vent léger et rafraîchissant a adouci les effets brûlants des rayons du soleil sur les visages déjà basanés des paysans.

Comme je disais, dans ma chronique précédente, la vie à Prologue suit son cours. Elle est faite de cascades, de chutes et de douces pentes.

Jovite Lambert, le «californien»... c'est de même que les habitants de Prologue dénomment maintenant l'oncle de Mathieu Martin dit Tudor, donc il est venu me voir, le cœur vaillant, une liasse de papiers dans les mains.

— C'est le récit de mon aventure, m'a-t-il signifié, quelque peu à la gêne. Je ne suis pas un écrivain comme vous, m'sieur Lebeau, c'est pourquoi je suis venu demander votre aide. J'aimerais que les jeunes du futur connaissent mon histoire pour qu'ils en tirent, comme moi, une leçon.

Nous avons travaillé ensemble pendant des heures jusqu'à la tombée de la nuit et j'avoue n'avoir jamais eu affaire à un homme aussi loquace. Il avait les yeux remplis d'étincelles, d'étoiles et ma foi, les chandelles n'ont pas été nécessaires.

C'est en novembre que l'idée lui était venue d'aller faire fortune en Californie. L'affaire ne fut pas simple à faire accepter à son épouse. Il avait entendu alors parler des grandes richesses de l'Amérique et plus particulièrement de l'or de la Californie. Un voyageur, de passage à l'auberge de madame Chiasson, lui avait raconté qu'en 1848, on avait trouvé de l'or en Californie, ce lointain pays qu'on n'atteignait qu'après une très longue traversée maritime.

Il est parti avec quelques amis, habitants de la seigneurie de la Vadrouille. Ils sont partis vers New York en espérant, une fois sur place, trouver une façon de s'embarquer sur un vaisseau en partance pour San Francisco.

New York était le point de départ et San Francisco, le port d'accueil d'une armée bigarrée de chercheurs de fortune ne connaissant à peu près rien des techniques d'extraction de l'or, mais, tous avaient la conviction qu'ils deviendraient riches.

Là-bas, il avait entendu dire que certains marchands ne faisaient pas fortune «dans l'or», mais dans la vente des marchandises de toutes sortes. Ils profitaient de l'excitation voisine du délire qui avait également gagné tout le pays des États-Unis; depuis les fermes de la Nouvelle-Angleterre jusqu'aux mines de charbon de la Pennsylvanie.

Avant même de partir, les rumeurs disaient que la ville de San Francisco était noyée sous une légion d'individus qui étaient partis sur le champ, sans penser plus loin.

Ces marchands avaient vite compris qu'on pouvait gagner beaucoup d'argent en transportant du fret, de la côte est jusqu'en Californie, en même temps que des hommes.

La cargaison des clippers qu'ils affrétaient pouvait valoir \$80,000 à New York et en valait le triple et parfois le quadruple à son arrivée à San Francisco. L'on disait qu'en Californie, les prix ne connaissaient plus de limites. Par exemple, un baril de farine de \$5.00 coûtait tout à coup \$50.00. Un journal de l'est, d'un penny, se vendait \$1.00, même prix pour un œuf; un paquet de cartes valait \$5.00.

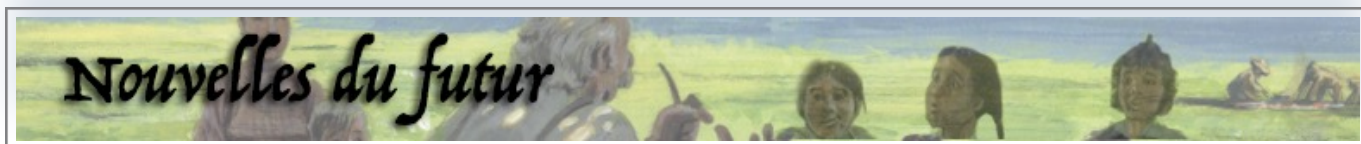
Jovite et son ami, Portelance, n'avaient pas d'argent pour prendre un bateau en partance pour San Francisco. Ils ont alors usé d'un subterfuge qui leur a permis de se tirer d'embarras. Ils sont allés voir le marchand qui affrétrait un vaisseau appelé «Empire City» et, lui ont proposé leurs services pour monter la marchandise à bord. Fort heureusement deux ouvriers venaient de faire défection et il fallait les remplacer.

Les deux hommes ont ainsi marchandé leur passage sur le vaisseau et, après plusieurs journées de durs labeurs, ils ont pu s'embarquer en toute légalité. Toutefois, vous imaginez bien que leurs places n'étaient pas des plus enviables. Ils ont dormi dans une cale où la marchandise de monsieur Godefroy avait été entreposée. Comme seule compagnie, il y avait une multitude de rats, de chats et d'insectes de toutes sortes.

L'«Empire City» a pris le large par une belle matinée ensoleillée. Le vaisseau les a conduits à Chagres. La traversée a duré 11 jours et s'est faite par un beau temps tout du long du voyage excepté la quatrième journée où une forte tempête de vent et de neige a bouleversé les natures les plus fortes.

Jovite et son ami ont alors connu ce que c'était une tempête sur l'Atlantique. Le mal de mer s'est fait sentir et les 3/4 des 500 passagers en ont bien souffert. Pis encore, l'un d'eux est mort alors que Chagres était en vue. Il a été enveloppé dans un vieux morceau de toile à voile, dans lequel on avait mis un sac de roches. Et, sans plus de cérémonie, il fut jeté à la mer.

À suivre.



Ce matin, Chloé Lavoie est venue me voir. Elle tenait précieusement une lettre de ses correspondants, Philippe, Marie, François et Annie, élèves de l'école secondaire Félix-Leclerc.

Ma foi! J'ai pu y lire des informations très intéressantes concernant la musique du futur. Je l'ai montrée à madame Pétronille qui m'a avoué avoir entendu parler de ces genres musicaux par quelques-uns de ses correspondants. Voici donc les propos qui nous ont tant impressionnés. Je vous en laisse juge:

«Premièrement, la musique [...] nous influence grandement et c'est pourquoi nous nous permettons de t'en parler. Le rap est une musique rythmée dont Marie est très avide, mais dont François et Philippe ne sont pas particulièrement friands. Le rap est principalement constitué de paroles qui se chantent au rythme des instruments qui sont joués. Le punk quant à lui est constitué de paroles, de guitares électriques et de batteries. Les thèmes abordés lors des chansons sont très variés, mais permettent souvent d'exprimer les pensées du chanteur ou du groupe face aux événements qui gravitent autour d'eux. La guitare électrique est une guitare classique modifiée qui se branche dans un amplificateur, un instrument qui augmente ou diminue le niveau sonore de l'instrument en question. La batterie est un ensemble de tambours, des cylindres de bois recouverts d'un certain tissu, et de cymbales, des ronds de fer mince produisant un bruit spécifique aux cymbales. Le tout est disposé de telle manière que le batteur, celui qui joue de la batterie, peut facilement accéder à tous les instruments de la batterie avec des bâtons de bois.»

— M'est d'avis que ces jeunes gens connaissent bien le sujet... mais ce qui importe, c'est qu'ils ont su nous faire partager leurs connaissances d'une manière intelligente et claire.

Augustin Lebeau, journaliste



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Août 1853



TABLE DES MATIÈRES

La grande aventure de Jovite Lambert (1)	533
Un engagé de Léon Simard a pris la «poudre d’escampette»	536
La grande aventure de Jovite Lambert (2)	540
La grande aventure de Jovite Lambert (3)	543
La grande aventure de Jovite Lambert (4)	545
La grande aventure de Jovite Lambert (5)	547
La grande aventure de Jovite Lambert (6)	550
La grande aventure de Jovite Lambert (7)	553
La grande aventure de Jovite Lambert (8)	556
La grande aventure de Jovite Lambert (9)	559
Madame Pétronille Papineau et le docteur Harris... ..	563
Information cruciale au sujet de la partie de baseball.....	566
Les Simard affrontent les Lavoie	568
Pitries et pagaille au baseball.....	571



La grande aventure de Jovite Lambert (1)

Prologue, mardi 2 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Enfin, une pluie est venue arroser les terres de Prologue. Le temps, ces derniers jours, a été trop chaud de sorte que cette petite pluie bienveillante est partie en fumée dès son contact avec le sol.

Ma foi! La visite de Jovite Lambert a été fabuleuse et je vous avoue que rien d'autre ne pouvait arriver de plus satisfaisant. Je me suis fait la promesse d'offrir la rédaction de cette aventure à Paulin Larose qui voue une grande admiration à son oncle Jovite.

Pour Paulin, oncle Jovite est le plus grand voyageur et explorateur de tous les temps. Malgré son absence de la seigneurie pendant plusieurs années, Paulin n'a jamais cessé de l'aimer et de l'espérer. Contrairement à certains, il n'a jamais cessé de croire en son retour.

J'ai terminé la chronique précédente en décrivant la sépulture de l'un des passagers de «L'Empire City», navire sur lequel voguait notre héros.

Jovite m'a confié que cette sépulture l'avait effrayé à tel point que si on lui avait offert une place de retour, il aurait accepté l'offre sur le champ.

Une fois parvenu à Chagres, il a pris un canot avec quatre autres compagnons de voyage. Ils étaient six par canot pour monter la rivière Chagres en payant aux payeurs \$10.00 par tête y compris les bagages. Jovite et Portelance profitaient d'une avance qu'un compagnon plus fortuné leur avait consentie.

C'était le temps des pluies et il plut assez pour faire monter l'eau de la rivière de trente pieds de sorte que la troupe ne pouvait plus avancer, car ni rame ni perche ne pouvaient avoir raison du courant.

L'équipée s'est reposée dans la tête des arbres en attendant que l'eau baisse. Il a bien fallu deux jours avant que la rivière ne redevienne hospitalière. Plusieurs canots s'étaient ainsi mis à l'abri et Jovite a été témoin d'un grand malheur. Un jeune Anglais a glissé dans l'eau de la rivière et a été mangé par des crocodiles qui attendaient patiemment de faire un bon repas.

Puis, la canoté s'est rendue jusqu'au bout de la rivière Chagres, mais non sans courir d'autres dangers. Par exemple, quelques compagnons eurent la frousse, car ils échappèrent de justesse à la morsure de serpents et de lézards penchés à la tête des arbres sous lesquels le canot passait. Les payeurs les avaient bien avertis de faire attention, car la morsure de ces serpents et de ces reptiles pouvait être mortelle.

Dans le canot de Jovite, il y avait un dénommé Primevert, un habitant de la seigneurie de la Chamaille dont Jovite n'avait jamais entendu parler. Il était d'un grand courage. Jovite l'a vu tuer sept lézards qui étaient montés dans les arbres.

Au bout de la rivière Chagres les attendaient un grand nombre d'hommes qui s'occupaient à porter les bagages et autres effets jusqu'à Panama.

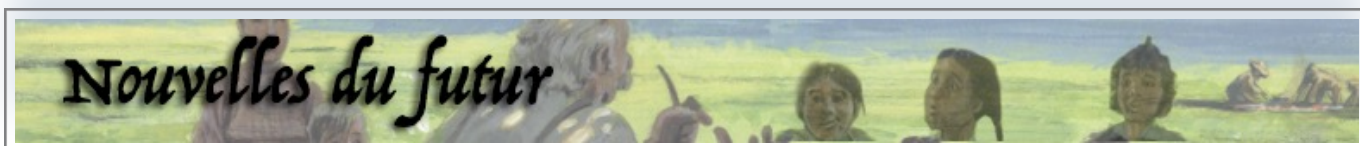
La distance était de 21 milles à travers les montagnes. Il en coûtait \$10.00 pour avoir un porteur, car entreprendre de porter ses valises dans un pays aussi chaud était très hasardeux.

Certains ont cru pouvoir porter leurs effets pour ménager quelques piastres. Au lieu de ménager, ça leur a coûté la vie. Un homme, dénommé Trouillard, est ainsi tombé malade au bout de trois jours de route et il est mort le lendemain. Il a été enterré pour que les bêtes ne viennent dévorer sa pauvre carcasse.

Ce pauvre homme devait avoir dans la cinquantaine. C'était l'un de ceux qui avaient laissé sa famille, composée de sa femme et de quatre enfants, pour essayer de faire fortune. Malheureusement, il n'a laissé que ses os à Panama et une lettre d'adieu que Jovite était chargé d'expédier à sa veuve dès qu'il le pourrait.

Il y avait, à Panama, deux grands hôtels, dont l'un tenu par un Américain et l'autre par un Espagnol. Le prix de la pension était de deux piastres par jour. C'était un prix trop élevé pour Jovite et ses nouveaux compagnons. Il a résolu son problème en se joignant à une vingtaine d'hommes qui louaient une maison à raison de dix cents chacun par jour.

À suivre.



Mon cher ami James MacPherson est venu me rencontrer en catimini. Je croyais bien qu'il avait entre les mains, le fameux rapport des élèves de l'institutrice, mademoiselle Sophie. Ce sera pour une autre fois. Il m'a plutôt fait lire une lettre écrite par ses amies Jenny, Sofia et Marianne, élèves de l'école Armand-Racicot.

Diantre! J'avoue que j'ai été très intrigué par les révélations que les jeunes filles faisaient sur l'avenir du Bas et du Haut-Canada. Voyez par vous-mêmes:

«C'est moi Sofia [...]. Aujourd'hui, je vais vous parler de notre pays le Canada. Je vais commencer par vous parler de la confédération. Premièrement, c'est le premier juillet 1867 que le Canada a été créé. À ce moment, le Canada n'était composé que du Québec, de l'Ontario, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick. Et il a continué à se construire peu à peu [...] ce qui donne maintenant [...] 10 provinces et 3 territoires. Notre pays est le deuxième plus grand pays du monde. Le premier ministre du Canada est Jean Chrétien, mais il va bientôt se retirer. Nous vivons dans le Québec. Maintenant, le premier ministre du Québec est Jean Charest et non Bernard Landry».

— Si je demandais aux enfants du village qui est le premier ministre du Canada-Uni, bien peu seraient en mesure de répondre à ma question. Pourtant, cela ne semble pas le cas pour les élèves du futur. Est-ce que je me trompe? Je serais curieux de savoir s'ils connaissent l'histoire politique de cette première moitié de XIXe siècle.

— Cette même jeune fille nous a également informés sur la ville de Longueuil. Ce qu'elle nous décrit est très surprenant et monsieur MacPherson a dû faire une petite enquête pour expliquer où en est cette ville en 1853. Voici donc les propos de Sofia sur la ville de Longueuil:

«Il y a environ 1 an et demi, Longueuil était une ville normale. Mais à cause des fusions forcées, je pense [...] que c'est la troisième plus grande ville du Québec. Maintenant, Longueuil est composée de plusieurs villes, je pense, de huit villes. Mais Longueuil reste quand même une ville très confortable et assez accueillante».

— Ma foi, j'espère bien qu'une aussi grosse ville est accueillante.

Voici le résultat des recherches de monsieur MacPherson concernant la ville de Longueuil à notre époque.

— «Ma chère Sofia, Longueuil existe à mon époque et je dois te dire que c'est un très grand village. [...] Longueuil est en fait un territoire très vaste qui est divisé en deux paroisses. Il y a le village de Longueuil et également la paroisse de Saint-Antoine de Longueuil. Un nouveau maire vient d'être élu, il se nomme Pierre Davignon. C'est un homme fort sympathique. Nous allons bientôt entamer la construction d'un pont qui traversera la rivière pour se rendre à Montréal, à votre époque, ce pont se nomme Victoria? Si je me souviens bien de ce que vous m'avez déjà raconté dans une précédente lettre.... Ce pont facilitera le transport des marchandises».

— Certes! Monsieur MacPherson, je suis de votre avis. Un pont facilitera les déplacements des hommes et le transport des marchandises... en attendant, qu'en est-il du pont que l'on veut construire sur la rivière La Serpentine?

Augustin Lebeau, journaliste



Un engagé de Léon Simard a pris la «poudre d'escampette»

Prologue, jeudi 4 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quel temps magnifique, quel
temps idéal pour la
promenade; vent sec et doux,
ciel bleu sans nuage; veillée
troublante de sérénité!

Un des engagés de Léon Simard a pris la «poudre d'escampette».

Ma foi, c'est bien bon pour le bonhomme Simard qui abuse de ses engagés.

Il leur réserve les travaux les plus exigeants comme les labours, le creusage et le récurage des fossés, le charriage des pierres, l'essouchement, le battage du blé.

Il agit de même principalement avec les jeunes ouvriers agricoles qui ne viennent pas de la paroisse.

Faut croire qu'il craint les réprimandes!

Heureusement, il évite d'engager de jeunes enfants de sept ou huit ans que certains parents louent à de gros fermiers pour des périodes allant parfois jusqu'à ce que les enfants atteignent l'âge de quatorze ans!

Il n'est cependant pas le seul à refuser ce genre de marché.

Ici à Prologue, la plupart des habitants emploient les membres de la famille ou bien encore de jeunes agriculteurs âgés d'au moins 16 ans!

Léon Simard a avoué à son épouse que jamais il ne ferait comme son père qui engageait ainsi plusieurs garçons en bas âge.

L'un de ces jeunes engagés, Joseph Boutonne, était devenu le principal ami du jeune Léon.

Il paraît que Léon Simard, alors enfant, a beaucoup souffert du traitement que son père infligeait à Joseph.

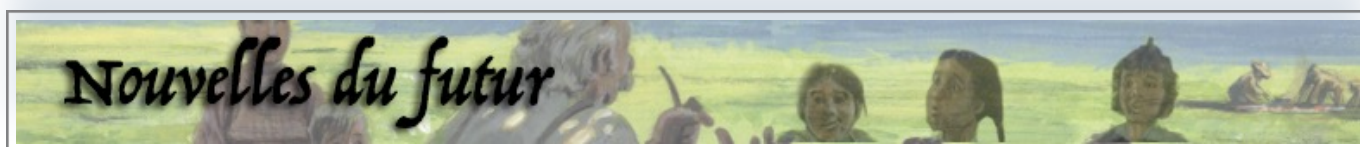
Tout cela est, de mémoire d'homme, une bien triste histoire. Les parents de ce dernier ayant abandonné Joseph à son sort, au bout de quelques années, il devint le «souffre-douleur» du bonhomme Simard, père!

Boutonne est parti un beau matin de septembre et personne ne l'a jamais revu depuis.

Léon Simard en a toujours voulu à son père de lui avoir ainsi enlevé son meilleur ami!

Passons! La construction du presbytère est presque achevée. Ma foi, c'est un bien bel édifice!

Les habitants de Prologue sont à leurs récoltes. Tout comme pour l'an passé, il paraît qu'elles seront bonnes, la température ayant été fort clémente depuis le mois de mai!



Steven et Pascal, deux correspondants du docteur Harris, ont demandé à être éclairés sur les soins médicaux apportés aux habitants de Prologue. Voyez comme la réponse à une simple question peut contenir des trésors d'histoire et de connaissance:

— «Dans une lettre précédente, je vous ai avoué très humblement que j'ai parfois recours aux potions et aux tisanes de la veuve Bernier pour soigner plusieurs maladies.

— Cette dame est une encyclopédie vivante. Elle connaît la botanique, le bois, la pharmacologie, les symboles et la mythologie de presque tous les arbres et plantes qui nous entourent.

— Prenez par exemple, le frêne. Il y a de beaux frênes sur le mont Bleu, localisé dans le territoire de la seigneurie de la Chamaille. Il y a aussi toute une colonie de frênes sur le versant nord de la montagne du Solitaire.

— Le FRÊNE est un arbre de pleine lumière aimant les sols frais et profonds. Présent jusqu'à une altitude de 1500 mètres, il résiste aux grands froids, mais ses fleurs craignent les gelées printanières. Son fruit est une samare, appelée parfois «langue d'oiseau». Sa fructification est très irrégulière. Il peut vivre jusqu'à 250 ans.

— LE BOIS est dur, élastique et tenace. Il est utilisé pour les manches d'outils, les avirons, les échelles et d'une façon générale tout ce qui doit être résistant pour supporter des fléchissements ou des torsions.

— Monsieur Roger Lamarre utilise beaucoup ce bois. C'est par excellence le bois des lances, des javalots, des harpons, des flèches.

— En PHARMACOLOGIE, l'écorce est fébrifuge. Les feuilles sont connues pour leur pouvoir diurétique, antigoutteux et antirhumatismal.

— Madame Bernier fait une tisane qui est très bonne pour ceux et celles qui souffrent de rhumatisme, de goutte et d'arthrite.

- La vieille dame m'a confié que c'était l'un des arbres le plus chargé de Mythes et de symboles.
- Par exemple, pour les Grecs, c'est le Frêne qui engendre la race de bronze, fille des Frênes, terrible et puissante. Les Méliades étaient les nymphes du Frêne, elles accompagnaient les Géants.
- Pour l'Islam Taslent, le Frêne, est l'arbre de la femme par excellence ; elle doit l'escalader pour cueillir les feuilles qui nourriront le bétail. C'est au Frêne qu'elles suspendent des amulettes «qui font battre le cœur des hommes». Il est interdit aux hommes sauf aux forgerons qui pratiquent l'art de la trempe, c'est-à-dire ceux qui sont maîtres du feu et de l'eau.
- Mais c'est surtout chez les peuples du Nord que les mythologies s'y réfèrent. Pour les Germains c'est l'Arbre du monde ; le gardien de la pérennité de la Vie.
- Pour les Scandinaves, c'est Yggdrasyl, le grand Frêne, l'Arbre du coursier d'Odin. Ce monde est l'enjeu de luttes continues entre les forces de la vie et celles de l'anéantissement.
- Voici ce que la veuve Bernier m'a raconté à propos du MONDE D'YGGDRASYL:
- «Ses branches couvrent tous les mondes et atteignent le ciel».
- Sa première racine traverse les trois mondes souterrains et plonge dans l'Aésir, le monde inférieur des Ases (les dieux). Bilfrost, l'arc-en-ciel, réunit l'Aésir à l'Asgard, leur domaine céleste.
- Près de cette racine, il y a la fontaine d'Urd, la plus vieille des trois nornes sur laquelle elle veille en gouvernant la destinée des dieux et des hommes.
- C'est une fontaine de jouvence où se fomentent la Vie avec ses germes, ses ferments, ses semences.
- L'humus et l'eau en gardent les secrets. Un couple de cygnes y a élu domicile. Les dieux s'y réunissent pour tenir conseil.
- La deuxième racine atteint le niveau médian, celui des Thurses de givre, les Géants de glace. Elle abrite la source Mimir, interdite, mais qui donne science et sagesse.
- La troisième racine s'arrête au Niflheimr, le séjour des morts. C'est là qu'est la fontaine Hvergelmir qui alimente tous les fleuves de la Terre.
- C'est aussi le repaire de Nioggrh, le gigantesque serpent qui attaque le Frêne en rongant sa racine.
- Les frondaisons sont peuplées d'animaux.
- L'aigle vit à la cime et tous les jours il attaque Nioggrh. C'est l'écureuil Ratatosk qui porte les messages de défis que l'aigle et le serpent s'adressent.
- Les jeunes pousses du Frêne sont broutées par quatre cerfs et la chèvre Heidrun ; elle alimente de son lait les guerriers d'Odin. Un coq d'or aide l'aigle pour surveiller l'horizon. Il préviendra les dieux à l'arrivée des Géants qui viennent pour détruire le monde.
- Les légendes disent aussi que si un serpent avait à choisir entre se jeter dans un feu ou traverser l'ombre d'un Frêne, il choisirait le feu.

— Serpent veut dire par extension, maléfices, sortilèges, trahisures, etc. En héraldique Le Frêne est la marque de l'amitié fidèle (il repousse les serpents).

— Le Frêne attire les cantharides (insecte coléoptère) dont la poudre séchée est un aphrodisiaque avéré.

— Le Frêne hérite souvent de cette caractéristique. Faire passer trois fois, avant le lever du soleil, un enfant malingre ou atteint de hernie au travers d'un Frêne fendu en long le guérira.

— Ici, à Prologue, j'ai vu, l'Irlandais, Sean McLean, faire ainsi avec l'un de ses enfants qui était malade.

— À mon avis ce ne sont que superstitions dangereuses.

— Fort heureusement, son petit garçon fut guéri par je ne sais quel miracle. L'histoire aurait pu être toute autre et se conclure par le décès du pauvre garçon.

— Monsieur McLean m'a raconté que lors de la famine de la pomme de terre (1846 à 1851) en Irlande, les émigrants en partance pour l'Amérique emportèrent chacun, comme talisman contre la noyade, un petit bout du Frêne sacré de Creevno. Voilà pour le frêne.»

Bougre! Comme tout cela est intéressant. Je m'interroge à savoir si nos correspondants du futur connaissent une légende, un conte dont l'histoire est l'enjeu de luttes continues entre les forces de la vie et celles de l'anéantissement.

Chers amis, connaissez-vous un monde semblable au MONDE D'YGGDRASYL?

Augustin Lebeau, journaliste



La grande aventure de Jovite Lambert (2)

Prologue, samedi 6 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Depuis plusieurs jours, je suis le spectateur constant de l'aube qui, au cours des mois d'été, pénètre au lever du jour parmi les buissons serrés et touffus des boisés de Prologue. L'humidité a rendu les tâches des habitants plus lourdes alors que la peau se couvre de légères sueurs et que les vêtements transpirent leur couleur.

Voici la suite de la grande aventure Jovite Lambert.

Jovite et Portelance n'eurent pas à choisir une destination. Aussitôt qu'ils furent débarqués du vaisseau, plusieurs personnes les approchèrent pour leur offrir un travail. On leur offrait une piastre par heure.

Comme Jovite et Portelance ne savaient pas de quel côté aller, ils acceptèrent l'offre qui leur avait été faite. Ils travaillèrent pendant plus de treize heures sans jamais se reposer. Puis, une fois les gages payés, ils quittèrent l'endroit pour suivre le cours de la rivière américaine à destination de Nigger Bar. À cet endroit, il y avait des noirs qui tenaient un commerce et travaillaient l'or.

Jovite et Portelance ne connaissaient pas encore la manière de chercher et d'extraire l'or. Ils acceptèrent alors de suivre les conseils de ces commerçants.

Ces derniers les mirent rapidement à l'ouvrage. Jovite et Portelance travaillaient ensemble, en société. On leur a fourni le lavoir, un pic, une pelle de fer et deux seaux. L'entente prévoyait que la petite société devait payer une piastre et cinquante, par jour, pour la location des outils. En échange, on devait leur enseigner tout ce qu'il fallait savoir sur l'extraction de l'or. C'est ainsi que Jovite et Portelance firent l'apprentissage du métier.

Quoique, dans le temps des pluies et que l'eau fut très haute pour travailler à l'aise, la petite société fit, dans le temps de le dire, une dizaine de piastres. Il fallait des gens comme eux, fatigués de ne rien faire depuis plus de trois mois, pour chercher l'or dans cette boue, où les natifs mêmes ne travaillaient pas. Chaque jour le travail rapportait un peu plus. Une fois les pluies terminées, la petite société avait accumulé jusqu'à 25 piastres.

Comme les choses allaient bon train, Jovite et son associé, ainsi que de nombreux autres mineurs partirent, par un beau dimanche matin, à destination d'une île appelée «île des Mormons» où beaucoup de gens travaillaient. Ceux de la place qui désiraient poursuivre leur exploration, profitaient du dimanche pour vendre leurs effets car, le coût du transport était trop élevé.

Jovite acheta, à cet encan, un sac de fleur (farine) pour treize cents et autres effets. L'économie était de taille en comparaison aux commerçants de Nigger Bar qui vendaient un même sac de farine, plus de quarante cents. L'économie était dans les mêmes proportions pour la plupart des autres effets. Ainsi Jovite, en plus de la farine, en profita pour acheter divers outils pour les mines et des agrès de cuisine. L'objectif visé était d'assurer son indépendance vis-à-vis des marchands locaux.

Ainsi, Jovite et Portelance firent près de 2000 piastres dans les douze ou quinze semaines qu'ils travaillèrent à cette place et, quoique la chaleur fut accablante (c'était dans le sud) ils auraient continué d'y travailler si ce n'avait été d'une maladie appelée «fièvre noire». Malheureusement, cette maladie emporta de nombreux hommes dans la mort.

Alors, craignant la mort, Jovite et Portelance partirent, avec quatre autres compagnons, pour Sacramento où, ils firent l'acquisition de mulets, utiles tant pour porter les effets que pour leur permettre de se reposer dans leurs déplacements.

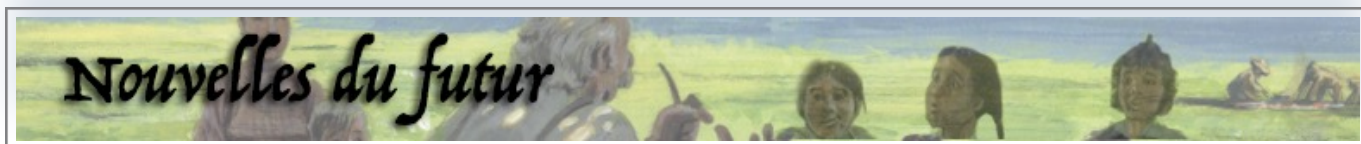
Après l'achat des mulets, l'équipée est repartie pour le nord de la Californie en direction d'un endroit appelé Slawters Bar, sur la rivière Yuba. Il y avait environ cent cinquante milles à parcourir. La première moitié de cette route était presque entièrement en prairies. L'autre moitié de la route était bien boisée en bois de toutes sortes, mais, particulièrement en pins et cèdres. Ces arbres étaient d'une hauteur comme Jovite n'en a jamais vu au Bas-Canada.

Ils montèrent et descendirent chacune de ces montagnes et, entre chacune d'elles coulait une petite rivière que les hommes traversèrent sur des arbres abattus à cet effet. Les mulets furent traversés sur des chalands entretenus par un vieil homme. Ce dernier chargea jusqu'à une piastre et plus par mulet.

Ils marchèrent ainsi sept jours pour atteindre l'endroit qu'on leur avait décrit. En descendant la dernière montagne, la plus haute de la région, ils aperçurent de nombreuses autres montagnes couvertes de neige, ainsi que la Yuba même, sur laquelle des mineurs arrivés avant eux s'étaient frayé un passage dans la neige. Il paraît qu'il y avait, à quelques endroits, jusqu'à 10 à 12 pieds de neige.

À cet endroit du récit de son aventure, Jovite m'a confié qu'il avait pleuré toute une nuit en pensant à son épouse et à ses enfants qu'il avait abandonnés à Prologue afin de chercher fortune en Californie. Il avait repris courage en pensant à sa promesse de leur offrir une vie meilleure.

À suivre.



Voici d'autres croyances des gens de Prologue concernant certains animaux:

CHATS: — Quand le chat est nerveux dans la maison, c'est un signe de vent. S'il gratte les arbres et les pieux, le vent approche. Quand il mange de l'herbe ou qu'il marche sur la clôture, c'est un signe de mauvais temps.

CHEVAL:— Signe de pluie ou de vent ou de mauvais temps quand un cheval bâille. Le vent s'annonce quand le cheval hennit beaucoup. S'il a le poil dur, il va pleuvoir. L'hiver sera difficile si les chevaux ont le poil épais à l'automne.

CHÈVRE:— Quand les chèvres choisissent les lieux abrités ou se battent entre elles, c'est un signe de pluie ou de mauvais temps.

Quelques mots:

— Tuer le feu, une chandelle: pour «l'éteindre»;

— Tuque: pour «bonnet de laine»;

— Turbenthine: pour «térébenthine»;

— Tutayer: pour «tutoyer».

Augustin Lebeau, journaliste



La grande aventure de Jovite Lambert (3)

Prologue, lundi 8 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Soleil en avant-midi suivi d'un ciel ennuagé en fin de journée. Il est fort probable que la nuit prochaine laisse tomber quelques gouttes d'eau sur Prologue.

Au bas de la montagne, les hommes suivirent la rivière sur une distance de quatre milles. Peu de personnes s'y étaient établies. Puis, à un endroit qui leur sembla propice, Jovite et Portelance plantèrent leur tente près de celle de deux Canadiens dénommés, Dufour et Simard.

Il paraît que les deux hommes étaient partis d'aussi loin que La Malbaie. En conversant avec eux, Jovite comprit qu'ils connaissaient quelques cousins du marchand général de Prologue, monsieur Eustache Lavoie.

À l'époque de cet établissement, il était difficile de travailler, vu que l'eau était à un niveau élevé. Conséquemment, aussitôt que Jovite creusait un trou pour avoir la terre mêlée d'or et la laver, le trou se remplissait d'eau. Il en fut de même presque tout l'été, car, la neige qui fondait sur les hauteurs des montagnes, gardait les eaux de la rivière très hautes.

La plupart des hommes étaient inactifs, attendant que le niveau d'eau baisse. Jovite et Portelance descendaient un mille et plus, presque tous les jours, chargés de leurs outils, provisions et de leurs couvertes, advenant qu'ils soient obligés de passer la nuit dans leur nouveau lieu de travail, car, il faisait très froid après le coucher du soleil. Ce dur labeur leur rapporta entre 15 et 20 piastres.

Puis, Jovite et Portelance décidèrent, malgré les eaux trop hautes, de voir si le «claim» qu'ils s'étaient approprié était riche ou non. Quoique l'eau venait en abondance dans les trous qu'ils faisaient, ils travaillèrent avec acharnement. De peine et de misère ils remplirent des seaux de cette terre mêlée d'eau et de gravois et, après avoir lavé quelques seaux, ils s'aperçurent qu'il y avait beaucoup d'or. Ils travaillèrent ainsi, jusqu'à la brunante. Une fois la journée terminée, ils pesèrent l'or et, à leur grande surprise, ils comptèrent cinquante piastres d'or.

Les deux hommes étaient au comble de la joie de constater qu'ils avaient un lot aussi riche. Déjà Jovite préparait son retour, car il ne voulait pas séjourner longtemps en Californie.

Les deux associés engagèrent alors un homme dénommé, Toussaint Céré. Il était payé 200 piastres par mois. Il ne rapportait pas toujours l'équivalent de son salaire, mais, Jovite persistait à le garder parce qu'il croyait que tôt ou tard, il tomberait sur une place où il ferait 100 piastres par jour. Après tout, ça ne lui avait pris que trois heures pour faire 50 piastres et il était persuadé qu'il se ferait une bonne bourse durant l'été. Il prévoyait même être de retour à Prologue au commencement de l'hiver.

Hélas! la joie des deux hommes fut de courte durée. Un certain dimanche, sur les 10 heures du matin, une quarantaine d'Américains arrivèrent à l'établissement et s'accaparèrent tous les lots appartenant aux Canadiens alléguant que les Canadiens n'avaient pas le privilège de travailler l'or sur un territoire américain.

Pourtant, Jovite et Portelance avaient pris leurs papiers d'émancipation à New York et ils se croyaient légitimés de travailler l'or en Californie. Avec quelques autres Canadiens qui étaient dans le même cas, ils prirent un avocat et poursuivirent chacun de ceux qui s'étaient ainsi emparés de leurs lots.

Ils perdirent, dans l'aventure, jusqu'à leur chemise. La vie est parfois bien triste. Ils auraient pu avoir gain de cause si seulement ils avaient eu un témoin ou deux pour prouver un marché passé entre les Américains et deux autres Canadiens qui complotèrent avec les Américains.

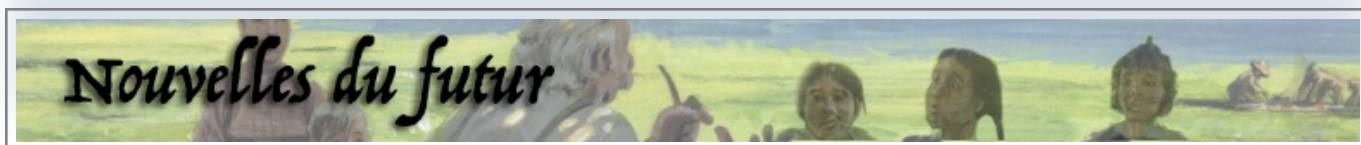
Certes! Jamais Jovite n'oubliera ces deux traîtres. Les deux hommes étaient tous deux originaires de la paroisse de Verchères. Pis encore! Les juges américains acceptèrent, dare-dare, leurs témoignages au détriment de Jovite et Portelance.

Jovite, qui n'avait jusqu'alors versé que quelques larmes, pleura toutes les larmes de son corps. Puis, il retourna à sa tente pour faire ses préparatifs afin de partir le lendemain, à la recherche de quelque place isolée où ils pourraient travailler avantageusement.

Nos deux amis et associés s'éloignèrent de l'établissement où ils avaient pensé faire fortune. Ils quittèrent ce lieu, de grand matin, empruntant une route inconnue, la tête remplie d'incertitudes.

Les deux premiers jours de marche, ils ne rencontrèrent personne. La troisième journée, ils croisèrent six Canadiens qu'ils connaissaient. Parmi eux, il y avait des amis d'enfance de Portelance. Ils campèrent avec ces hommes durant la nuit et, avec eux, firent le projet de repartir le lendemain en suivant, au hasard, une des fourches de la rivière Yuba.

À suivre.



Encore des paroles sur les animaux:

CHIEN:— Les chiens paraissent engourdis, signe de pluie. Les chiens qui se roulent par terre annoncent du vent; en hiver, c'est un signe de tempête. Un chien qui mange de l'herbe ou qui bâille annonce de la pluie.

COCHON:— Lorsque le cochon est joyeux et vif ou qu'il se gratte, c'est qu'il va pleuvoir. Si les cochons transportent de la paille dans leur gueule, crient et secouent la tête, il y aura vent et parfois vent violent.

COQ:— Lorsque le coq bat des ailes le matin et caquette à des heures inhabituelles, cela signifie un changement dans la température. S'ils chantent le soir alors la pluie s'annonce. Le beau temps revient s'il chante pendant la pluie.

Augustin Lebeau, journaliste



La grande aventure de Jovite Lambert (4)

Prologue, mercredi 10 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Impossible de voir le soleil, il a joué à cache-cache toute la journée.

Je reprends là où j'en étais dans l'aventure de Jovite Lambert en Californie. Ils partirent tôt le matin et ont marché toute la journée en prospectant diverses places, mais, sans succès. Un peu partout il y avait des trous creusés par des mineurs qui étaient passés bien avant eux. À la fin de la journée, la troupe s'est retrouvée dans un endroit vierge de toute action humaine. Ils campèrent pour la nuit. Puis, pendant des jours et des jours, ils se

déplacèrent ainsi sans jamais trouver un endroit propice.

Il y avait de l'or partout, mais, pas en quantité suffisante, pour que ce soit payant. Après de nombreux jours, Jovite, Portelance et leurs compagnons prirent la décision de retourner là où des Américains leur avaient volé leurs lots.

Il avait été beaucoup parler du procès pendant leur absence. Certains regrettaient de s'être trouvés absents le jour du procès, parce que, disaient-ils, Jovite et Portelance n'auraient pas perdu leur cause. Ils auraient prouvé que les deux traîtres avaient fait de faux serments et qu'ils avaient comploté avec les Américains dans le but de s'approprier les lots de Jovite et Portelance. Certaines conversations avaient révélé le marché ainsi passé entre ces hommes.

Voici donc la stratégie que les fraudeurs employèrent: les deux Canadiens firent annuler les papiers de Jovite et Portelance et, en retour, ils purent exploiter la moitié des claims ainsi dérobés.

Un certain monsieur Slawters, un gentilhomme, avait trouvé l'affaire tellement odieuse qu'il avait pris à parti les deux traîtres, responsables de cette vilenie.

Tout cela s'était passé en l'absence de Jovite et de Portelance. À leur retour, monsieur Slawters leur offrit une part dans une société qu'il avait avec neuf autres personnes dans une île, située au milieu de la rivière, entourée de rapides, et qui, selon lui, promettait beaucoup.

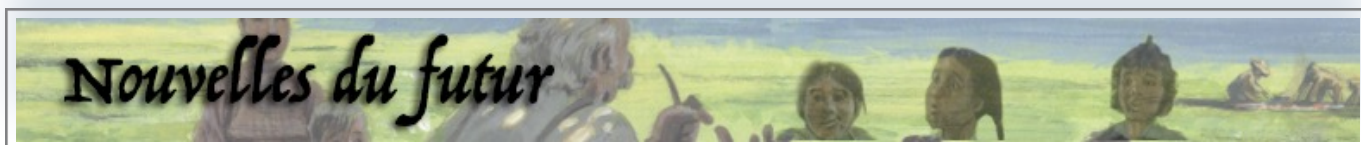
Dans ce marché, Jovite et Portelance payèrent \$400 piastres pour leur part à condition que l'endroit rapporte, mais, en cas contraire, ils avaient un retour de \$200 piastres, sur leur investissement initial. Les travaux commencèrent malgré la hauteur de l'eau. Les nouveaux associés construisirent une chaussée sur un côté de l'île afin de pouvoir

travailler le fond de la rivière lorsqu'elle serait à sec. La rivière était profonde à cet endroit de sorte que les hommes prirent 25 jours à terminer la chaussée composée d'arbres, de pierres et terre.

Puis, la hâte de savoir s'ils y trouveraient beaucoup ou peu d'or s'empara de chacun des compagnons. À leur grande surprise et découragement, ils n'y trouvèrent que du sable. Certains associés prétendirent alors que la chaussée avait été faite du mauvais côté et, d'un commun accord, ils défirent celle-ci pour la construire sur l'autre côté. L'ouvrage prit 28 jours à compléter et les résultats ne furent pas meilleurs.

À ce moment précis de son récit, Jovite m'a avoué avoir alors amèrement regretté d'être allé en Californie, car il avait rencontré bien plus de misères que de chances. Il s'ennuyait terriblement de sa famille, de ses frères et sœurs, de son épouse et de ses enfants. Il ne lui restait presque plus rien de l'argent gagné à Nigger Bar.

La saison achevait et ils n'étaient plus que 17 hommes à travailler dans une place éloignée de plus de quatre mille des voisins les plus proches. Une affreuse rumeur circulait à savoir que des «Sauvages» rôdaient et assassinaient les mineurs, restés derrière. C'est à ce moment que Jovite prit la décision de revenir... seul s'il le fallait! À suivre...



Il paraît que Jérôme Lagibotière a trouvé une balle pour la partie de baseball. Il s'agit d'une balle de crosse que Séraphin Marquis lui aurait donné il y a de cela quelques années. Roger Lamarre, pour sa part, offre de faire quelques bâtons avec du bon bois d'érable. Nous avons bien ri lorsque Madame Pauline Lemieux s'est offerte pour faire des biscuits. Hihhi! Madame Anabelle a offert de confectionner des gants et de l'équipement pour le receveur. Elle a de bien curieuses d'idées! Nous verrons si toutes ces propositions seront retenues par les deux capitaines.

N'oublions pas qu'ils sont nombreux à vouloir faire partie de l'une des deux équipes. Paraît que les salaires sont extraordinaires! Pour l'instant, les offres sont nombreuses et chacun place ses pions...

Il est encore question d'animaux:

CORBEAU:— C'est un signe de mauvais temps quand les corbeaux croassent bruyamment et se chamaillent. Par contre, s'ils croassent normalement au petit matin, c'est signe de beau temps.

CORNEILLE:— Lorsque les corneilles se perchent sur les clôtures, la pluie n'est pas loin. Si elles croassent, il pleuvra le lendemain matin.

CRAPAUD:— Lorsque les crapauds sont sur la terre, il faut prévoir du mauvais temps. S'ils sortent en grand nombre le soir, il y aura de la pluie

Augustin Lebeau, journaliste



La grande aventure de Jovite Lambert (5)

Prologue, vendredi 12 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil est revenu. Nous avons eu une journée chaude et très ensoleillée. Un petit vent du nord-est venu nous rafraîchir en début d'après-midi.

Jovite est donc parti dans la semaine suivante, après avoir pesé son or. Les amis qu'il laissait lui exprimèrent leurs regrets de le voir partir avec si peu, après avoir fait de si grands sacrifices.

Jovite leur exposa sa crainte des attaques des Sauvages, son ennui de sa famille, sa peur de la maladie. Il leur expliqua qu'il croyait que s'il employait son temps sur sa ferme comme il l'avait fait dans les rivières de ce pays inconnu, il ferait autant d'argent, et ce, sans risque, et sans

crainte et misère.

Il expliqua que ce voyage ne lui avait jamais été favorable. En l'entreprenant, il avait confiance en lui. Il croyait qu'aucun homme ne pouvait faire mieux que lui attendu qu'il avait la santé, la force, qu'il savait tout faire, ayant travaillé comme cultivateur, comme bûcheron dans les chantiers et comme homme à tout faire sur les vaisseaux qui l'ont mené à Sacramento.

Pourtant, des gens qui n'avaient pas la moitié de sa capacité étaient tombés sur un lot riche et en conséquence étaient devenus plus fortunés que lui.

Jovite partit seul malgré les efforts que Portelance fit pour le garder. Sur la route des montagnes qui forment, dans cette contrée, un parcours de 75 milles, il fit la rencontre d'un jeune Anglais malade qui désirait se rendre à Sacramento.

Les deux hommes firent route ensemble et, arrivés aux prairies, ils eurent la chance de profiter de la voiture double d'un charretier qui allait à Sacramento. Le coût du passage était de quatre piastres chacun: prix dérisoire en cette partie du monde. En arrivant à Sacramento, Jovite alla directement se loger chez un nommé Ti-Phrème, un homme qu'il connaissait un peu, car il l'avait déjà rencontré à Montréal. Il tenait un hôtel à Sacramento et Jovite décida d'y passer la nuit.

Le lendemain, dans la salle à manger de l'hôtel, plusieurs voyageurs venaient d'arriver et plusieurs se proposaient d'aller hiverner dans les mines du sud. C'était le mois de novembre et, encore une fois, les tourments assaillirent notre ami Jovite. Allait-il encore tenter sa chance. Finalement, vers les 10 heures du matin, il prit un petit vaisseau qui faisait route vers San Francisco où il arriva un dimanche matin, au commencement de la grand-messe.

Sans trop savoir pourquoi, il se dirigea de suite à la chapelle pour prier. Après quoi il rendit visite au prêtre directeur qui l'invita à dîner afin d'avoir l'avantage d'écouter son aventure. Jovite lui raconta son infortune et son désir de retourner dans sa famille, si Dieu lui en faisait la grâce.

Il y avait cinq autres prêtres à la table et chacun lui conseilla de rester à San Francisco jusqu'au mois de mars ou d'avril avant de prendre son passage, car, le choléra et le typhus faisaient des ravages à Panama et à Chagres.

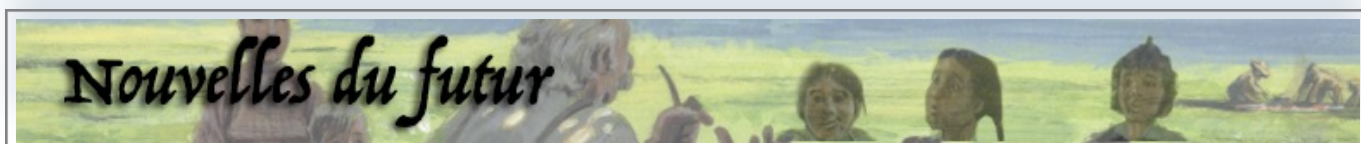
Après le dîner les prêtres se séparèrent pour aller chanter les vêpres et comme ils n'avaient pas de chantre Jovite offrit de les aider. Il y avait longtemps que Jovite n'avait chanté. Après les vêpres il fut complimenté et comme il y avait un enterrement le lendemain matin, il fut invité à chanter pour l'occasion. Après le service le prêtre lui donna 10 piastres.

Comme le prêtre voulait le garder, il expliqua la situation de Jovite à un ami marchand et, ensemble, ils décidèrent de lui offrir \$300 piastres par mois; les prêtres auraient ses services l'avant-midi et le marchand, l'après-midi comme commis, car Jovite savait lire, écrire et compter.

Jovite refusa. Son ennui de sa famille était le plus fort et après deux jours il prit un passage à bord d'un voilier qui devait accoster à Panama ou à Raelejo. Ce dernier est sorti de la baie de San Francisco en compagnie de neuf autres voiliers qui allaient presque tous dans la même direction.

Le vent fut favorable pendant la première partie du trajet à tel point que pendant les six premiers jours le navire avait presque fait la moitié de la route. Puis, ce fut le calme plat pendant 26 jours. Il n'y avait pas assez d'eau sur le navire et l'équipage et les passagers furent mis à la rançon d'une bouteille d'eau. Jovite était heureux de ne pas avoir d'appétit et, par précaution, il gardait dans la bouche, un morceau de fer. Il paraît que cela enlève la soif. Les jours suivants allaient être épiques et jamais Jovite ne pourra les oublier.

À suivre.



C'est Chloé Lavoie qui insiste. Il paraît que quelques-uns de ses correspondants aiment bien apprendre les dictons des gens de Prologue sur les animaux.

GRENOUILLE:— Au printemps, quand les grenouilles coassent, c'est le temps de semer. Si les grenouilles sautillent plus que d'habitude ou qu'elles ne restent qu'en partie hors de l'eau, c'est un signe de pluie. Le beau temps sera au rendez-vous si des rainettes gardées dans un bocal s'élèvent sur de petites échelles.

GUÊPE:— Si les nids de guêpes sont placés près de la terre, il y aura peu de neige; par contre s'ils sont placés haut dans les arbres, la neige sera abondante.

HIRONDELLE:— Les hirondelles volant à ras de terre ou d'eau annoncent la pluie. Il va faire beau quand les hirondelles mangent de la terre. Il va y avoir du vent si les hirondelles se tiennent d'un seul côté des arbres afin de se nourrir des insectes qui, eux, s'abritent du côté opposé au vent. Un orage s'annonce si les hirondelles de mer quittent la côte pour pénétrer dans les rivières ou s'approcher des côtes.

Quelques mots:

— Usurier: pour «qui use beaucoup d'habit». Usurier signifie, «qui prête à usure»;

— Vache [Betterave à]: pour «betterave champêtre»;

— Vaillantise: «valeur, courage, bravoure»;

— Valeur [C'est bien de]: pour «c'est bien dommage»;

— Valte: pour «velte», mesure de liquide.

Augustin Lebeau, journaliste



La grande aventure de Jovite Lambert (6)

Prologue, dimanche 14 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Depuis le début de l'été, la température a été propice aux travaux agricoles et aux jeux des enfants. Encore aujourd'hui, dame nature nous gratifie d'un temps doux, si doux...

Jovite ne prit presque pas de nourriture d'autant plus qu'elle était très mauvaise. Il usa son morceau de fer qui n'était autre, qu'un morceau de clou. Après quelques jours de disette d'eau, la fièvre se déclara. Cette fièvre commençait par une faiblesse qui persistait pendant deux ou trois heures. Puis, elle se transformait en une sorte de gaieté qui durait le même laps de temps et se terminait par une montée de rage.

Les passagers devaient, durant cette période de rage, attacher l'homme malade. Jovite a vu certains malades qui, croyant avoir un ennemi sur le bateau, ont profité de cette période de rage pour le poursuivre avec un grand couteau tout en le menaçant de mort. D'autres ont tenté de jeter à la mer tout ce qui leur tombait sous la main. Dans un cas, comme dans l'autre, la rage durait jusqu'au soir et seule la mort mettait fin au supplice.

Jovite se souvient que le dernier homme qui a souffert de cette fièvre était un homme d'une grande stature. Lorsque la rage s'est emparée de lui, il a poursuivi avec son grand couteau un homme avec lequel il avait eu des difficultés à bord. Cette poursuite a duré des heures. Les autres passagers étaient spectateurs et, comme Jovite, ils n'osaient faire quelque chose pour mettre fin à cette poursuite.

Jovite m'a raconté qu'il s'est alors levé pour parler au reste des passagers. Il leur a dit les paroles suivantes: «Messieurs, voulez-vous que, lorsque j'aurai mis cet homme à terre, le saisir de suite avec moi et nous l'attacherons, mais soyez vifs, car avec la force qu'il a et son couteau il peut me donner la mort.»

Les passagers firent la promesse de l'aider le moment venu et Jovite alla rapidement vers l'homme malade. Il le jeta à terre et avec l'aide des autres, il l'attacha. Le pauvre homme est mort la nuit même de l'incident.

Il n'y avait nul vent et il y avait une mortalité par jour. Puis, les passagers s'en prirent à l'équipage en les menaçant de les mettre à mort s'il n'y avait pas de changement le

lendemain. Ces passagers rebelles s'étaient déjà réunis et avaient décidé la manière de tuer les hommes d'équipage. Ils en étaient venus à la conclusion de les pendre. Un gros paquet de cordes fut apporté et les enragés s'apprêtèrent à mettre leur projet à exécution.

Jovite qui connaissait mal la langue anglaise s'est alors adressé aux quelques hommes respectables qui ne prenaient pas part à cette rébellion. Ensemble, ils décidèrent de s'adresser aux rebelles pour essayer de leur faire entendre raison. Voyant que l'affaire ne s'améliorait pas, Jovite, qui était respecté de tous, décida de prendre la parole.

Il dit: «Messieurs, je viens vous demander le pardon pour ces malheureux qui sont certainement des hommes de cœur. Il faut considérer Messieurs, que les hommes d'équipage éprouvent autant de peine que vous, qu'ils pensaient avoir pris suffisamment d'eau pour le voyage, mais, ils ont été trompés par ce calme continu de 26 jours qui est chose très rare. Considérez aussi que vous allez exécuter le capitaine et le docteur du vaisseau ainsi que quelques matelots qui ont femmes et enfants; ainsi, mettez-vous à leur place, vous qui avez aussi des femmes et des enfants que vous désirez tant revoir; de quels malheureux sorts vont être frappés ces familles par votre faute? Ainsi, mes chers amis, faites grâce à ces malheureux et vous en serez récompensés plus tard, soyez-en certains. Puis, si ces gens disparaissent, qui nous conduira à destination? Il n'y a peut-être pas un de nous qui sache les routes qu'il faut suivre sur la mer; c'est courir à notre perte!»

Un grand silence fit suite aux sages paroles de Jovite. Ses paroles, quoique mal exprimées en anglais, avaient produit un bon effet sur eux et, à sa grande stupéfaction et à celle des autres passagers, les rebelles laissèrent les cordes et se dispersèrent.

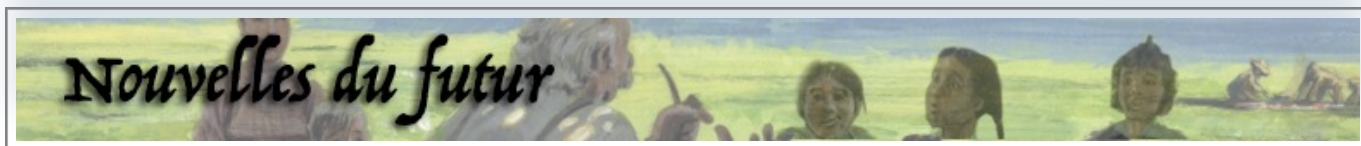
Comme par magie, le temps changea dès la fin de la journée. Il devint noir et presque aussitôt la pluie se mit à tomber par torrent. Alors, chacun s'est occupé à ramasser de l'eau.

Pendant que les passagers s'occupaient ainsi à ramasser de l'eau, il survint un coup de vent tellement fort que le navire faillit chavirer. Le vent dura toute la nuit et au jour, certains passagers remarquèrent qu'un petit vaisseau qui était près d'eux depuis le départ de San Francisco avait disparu.

Le vent n'a cessé de souffler au cours de l'avant-midi et, vers les 11 heures, le capitaine fit appel à tous les passagers. Il les réunit sur le pont et dit: «Messieurs, nous avons souffert et souffrons encore tous de la soif et, comme je ne veux plus rien faire sans votre approbation, je dois vous dire d'abord que nous n'avons plus que la moitié de la dernière tonne d'eau: c'est bien peu. Je dois vous dire aussi que nous pouvons nous rendre à cette barre qu'on aperçoit devant nous, qui est à la distance d'une cinquantaine de milles et où nous trouverons de l'eau après avoir franchi la montagne. Cependant nous ne pourrions en faire provision, car nous n'avons pas ce qu'il faut pour la transporter à notre vaisseau. Je dois vous dire aussi que si le vent, quoique moins favorable depuis une heure, continue, nous toucherons à Realejo dans environ sept heures.

Realejo ou Panama était le port où les passagers devaient être débarqués. Après une courte délibération, les passagers décidèrent de se rendre à Realejo. Comme promis par le capitaine, le navire prit sept heures pour atteindre le port.

À suivre...



Plusieurs habitants de Prologue sont extrêmement déçus. Les équipes sont déjà formées et la plupart d'entre eux en sont exclus. Adieu «veaux, vaches, cochons», la fortune leur passe ainsi sous le nez puisqu'il paraît que les joueurs de baseball du futur gagnent des salaires extraordinaires.

On sait qu'un joueur lance une balle et qu'une personne de l'autre équipe doit «frapper à l'aide d'un bâton pour ensuite courir pour toucher les buts». Il paraît que pour marquer des points il faut atteindre les quatre buts. Alors, ce matin, les membres des deux équipes étaient tous à l'entraînement. Ce que je n'ai pas compris c'est que dans le champ d'Eustache Lavoie, il n'y avait aucune vache alors que chez Léon Simard il y avait bien trois vaches au champ!

M'est d'avis qu'il y a anguille sous roche! Au village, les gens ne parlent que de cela. Inutile de vous dire que je n'étais pas le seul à observer ces pratiques et à essayer de comprendre les stratégies des deux capitaines.

Les enfants du futur ont manifesté de l'intérêt pour les vieilles recettes encore utilisées par certains guérisseurs de la paroisse et des environs. Il est certain que le docteur Harris me réprimanderait s'il savait que je vous communique ces recettes. Alors, motus et bouche cousue... chers amis... et ce ne sont pas des exemples à suivre:

GUÉRISSEURS DE MAL DE DENT: Pour guérir une rage de dents, il faut avoir reçu un «don». Les guérisseurs enlèvent le mal par leur seule volonté; mais, ils doivent le passer à d'autres. À moins d'avoir un mauvais caractère, on ne passe pas le mal de dents à d'autres personnes, mais plutôt à des animaux, par exemple, le premier chien ou le premier cheval rencontré. On peut aussi —ce qui est plus élégant,— jeter le mal de dents dans le poêle et le brûler.

Quelques mots:

- Vaut [Cet homme] dix mille louis: pour «est riche de dix mille louis»;
- Veilloche: pour «veillotte», petite meule de foin;
- Velimeux: pour «venimeux»;
- Vernaiiller: pour «s'occuper à des riens»;
- Verreuse: pour «vareuse», espèce de blouse de matelots

Augustin Lebeau, journaliste



La grande aventure de Jovite Lambert (7)

Prologue, mardi 16 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un soleil resplendissant a brillé toute la journée. Un vent léger et caressant s'est joint à nous vers le milieu du jour.

Le capitaine ne s'était donc pas trompé. Sur les six heures, les passagers aperçurent une première chaloupe qui venait à leur rencontre pour guider le vaisseau et lui faire éviter les rochers. C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans une petite baie où déjà il y avait un gros navire à l'ancre. Le capitaine expliqua à ces gens leur détresse. L'officier en chef du gros navire ordonna qu'on leur livrât une tonne d'eau.

Outre cela, il y avait là, bon nombre de chaloupiers qui attendaient de transporter les passagers à la petite ville de Realejo, distancée de 4 milles de l'ancre des bateaux. La route ne pouvait se faire autrement qu'en chaloupe parce que la grève était marécageuse; l'eau était à la hauteur de la souche des arbres et entourée de grandes herbes.

La plupart des passagers prirent ces chaloupes et se rendirent à terre. Jovite et quelques autres hommes qui avaient sauvé l'équipage de la corde restèrent encore quelque temps sur le vaisseau à la demande du capitaine. Inutile de vous dire qu'ils passèrent une bonne nuit à fêter avec ces gens qui les considéraient comme leurs sauveurs.

Cependant, au matin, le reste des passagers embarquèrent dans une chaloupe, malgré les nombreux membres de l'équipage qui auraient aimé continuer la fête. Après avoir mis pied à terre, Jovite trouva mort un autre homme qui avait été malade des fièvres durant la traversée. Il était venu en Californie avec son fils de 15 ans. Jovite a appris alors que le petit navire qui les suivait avait péri durant le coup de vent.

À bord, il y avait 53 passagers dont seulement 3 personnes purent s'accrocher à des vergues détachées du vaisseau, et être rescapées par l'équipage d'un steamer qui, les ayant aperçus, était venu les quérir les sauvant ainsi d'une mort certaine.

Jovite et quelques autres compagnons engagèrent, pour une somme de \$15 chacun, des porteurs pour transporter leurs effets jusqu'à la ville de Granada, située à plus de 140 milles du lieu de débarquement. Quatre petits bœufs attelés sur une espèce de charrette, construite avec deux grandes perches servant de timon et d'un essieu avec de grandes roulettes sciées, transportèrent l'essentiel des effets des voyageurs.

Ces petits bœufs furent très efficaces; en moins de cinq jours, l'équipée avait parcouru, par des chemins très mauvais, une distance de 140 milles. Puis, Jovite demeura huit jours à Granada, attendant les bateaux qui étaient allés mener des passagers à San Juan. San Juan est l'un des ports de l'Atlantique dont la distance à parcourir est de 70 milles sur le lac Nicaragua, et 70 milles par la descente de la rivière San Juan.

Aussitôt que les bateaux furent de retour, Jovite et ses compagnons embarquèrent et partirent pour faire le même trajet. Pendant six jours il plut constamment sans que les 50 passagers puissent se mettre à couvert. Jovite attrapa les fièvres tremblantes.

Il paraît que les habitations sont rares sur les bords du lac Nicaragua, de même que sur la petite rivière San Juan. Les habitants sont des Noirs pratiquant la religion catholique. En descendant la rivière San Juan se trouve un petit village nommé San Carlos. Il est également peuplé de Noirs métissés avec des Espagnols.

En descendant cette rivière, Jovite vit des crocodiles d'une grosseur prodigieuse. Le lieu est un endroit propice pour ces bêtes, car toutes les grèves sont bordées, tant sur le lac que sur la rivière, d'arbres de diverses espèces dont l'eau va jusqu'à la souche, et le reste, de grandes herbes où les crocodiles se cachent. Outre les crocodiles, les lieux sont fréquentés par de nombreux canards et perroquets et il paraît qu'en certains endroits, des milliers de singes ont fait tellement de bruit dans leurs jeux que les passagers avaient peine à s'entendre parler.

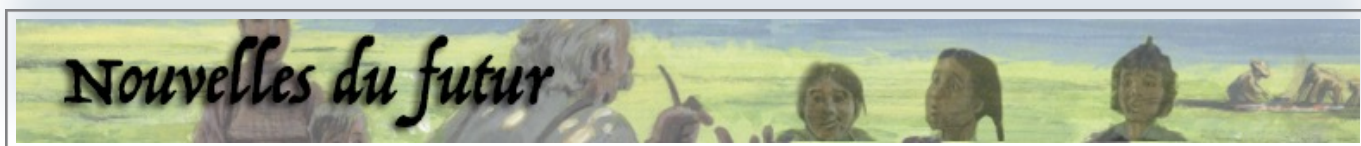
La venue de tout ce monde à San Juan sema la panique dans la population. Les gens étaient découragés, attendu qu'il était impossible de soutenir tant de monde; aussi, les notables de la place sont intervenus en demandant au capitaine d'une grosse frégate anglaise de transporter quelques centaines de passagers à Chagres.

Ce capitaine, quoiqu'il transgressait ses ordres, accepta, vu les circonstances. Le lendemain est arrivé un petit steamer qui embarqua également 800 hommes pour les mener à Chagres. Après ce départ, il restait peu d'étrangers à San Juan; Jovite était de ceux qui étaient demeurés dans la petite ville. Il aurait aimé se rendre à Chagres, mais les rumeurs disaient que le choléra et le typhus y exerçaient des ravages.

Le lendemain est arrivé un vaisseau à voiles chargé de provisions et qui retournait aussitôt à New York une fois sa cargaison débarquée. Jovite n'allait pas manquer cette occasion de revoir les siens.

À suivre.

Voici quelques exemples à ne pas suivre:



TRAITEMENT DES HÉMORROÏDES: Porter dans un petit sac suspendu au cou une racine séchée de «chardon» (chardon, *Cirsium arvense*). Ce remède n'agit que si l'on n'en connaît pas l'identité. Le guérisseur ne peut donc s'en servir pour lui-même.

TRAITEMENT DE LA COQUELUCHE: Placer une chenille dans un petit sac suspendu au cou. Quand la chenille est séchée, la coqueluche est guérie.

GUÉRISON DES CLOUS: Mélanger, en proportions égales, de l'arcanson, du cierge bénit et du saindoux. Pour les adultes, «on met plus d'arcanson parce qu'ils sont capables de toffer.» Ce remède doit être donné et n'être jamais vendu, car alors il perdrait son efficacité.

Quelques mots:

- Verveau: pour «verveux», sorte de filets;
- Vèze: pour «cornemuse», instrument de musique à vent;
- Visitation: pour «visite»;
- Vitement: pour «promptement»...

Augustin Lebeau, journaliste



La grande aventure de Jovite Lambert (8)

Prologue, jeudi 18 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Un vent insouciant a apporté
des nuages dès le jour levé.
La pluie tombe sans arrêt
depuis.

Les matelots mirent peu de temps à décharger les marchandises du vaisseau, mais il fallut beaucoup plus de temps pour monter à bord une charge de peaux et de bois à teinture. Plusieurs jours s'écoulèrent avant que le vaisseau ne fût prêt à partir. Jovite et une dizaine d'autres compagnons prirent un passage à bord du vaisseau. Le prix du passage fut de \$70 piastres pour chacun de ces hommes. Afin de hâter la partance, ils aidèrent les matelots à charger.

Le capitaine, voyant que Jovite et quelques autres aidaient les matelots, les invita de suite à bord leur offrant ainsi gîte et couvert. Une fois la cargaison à bord, il ne restait qu'à faire du bois pour le poêle de cuisine.

Pour ce faire, Jovite, accompagné de matelots, descendit du vaisseau et prit deux grandes chaloupes pour se rendre jusqu'à une grève où il y avait de gros corps d'arbres que la mer avait charroyés. Jovite proposa alors aux matelots de prendre le bois qui se trouvait le plus près. Sa suggestion ne fut pas retenue, car les matelots prétendirent que ces gros corps d'arbres, ayant séché longtemps au soleil, seraient trop durs à bûcher.

Ils conduisirent l'équipée au bois vert où l'eau montait jusqu'à la souche des arbres. Jovite commençait tout juste l'abattage d'un arbre lorsqu'il entendit, derrière lui, un bruit dans l'eau. C'était un crocodile qui venait sur lui. Il prit la poudre d'escampette et échappa, dans sa fuite, sa hache.

Inutile de vous dire qu'il cessa de bûcher à cette place et s'attaqua plutôt aux corps d'arbres durs dont je vous ai déjà parlé. Une fois la provision de bois embarquée sur le vaisseau, l'ancre fut enfin levée et le vaisseau partit en profitant d'une bonne brise.

Jovite avait acheté du tabac, moitié en feuilles, moitié en troquettes noires (feuilles de tabac filées, mises en rouleau). En voulant hacher ce tabac, il fut pris d'un mal au cœur. Un matelot prétendit que c'était le mal de mer et qu'il devait boire un peu d'eau de mer qui le ferait vomir le délivrant ainsi de son malaise.

Jovite savait que ce n'était pas le mal de mer vu qu'il avait déjà passé trois mois sur des mers parfois houleuses sans l'avoir jamais eu. Non, ce n'était pas le mal de mer, c'était la fièvre tremblante. Le lendemain, à 2 heures de l'après-midi, il se mit à trembler et, par la

suite, pendant trente-six jours à la même heure, il fut pris du même mal. Il était devenu tellement faible qu'il se traînait sur les genoux pour aller boire à la tonne. Étant un étranger pour tous, il n'eut l'aide d'aucun passager, car ceux-ci craignaient la maladie; une exception toutefois, le capitaine. Le capitaine était un gentilhomme, mais, ayant lui-même la dysenterie, il ne pouvait guère aider Jovite.

Enfin ils parvinrent à Key West où il y avait la quarantaine et où chaque vaisseau qui passait était tenu d'arrêter pour que les docteurs appointés à cet effet puissent faire la visite du vaisseau. S'ils y trouvaient quelqu'un atteint d'une maladie grave, ils le gardaient. Le capitaine fut gardé. Le reste des passagers et les membres de l'équipage passèrent trois jours à cet endroit. Pendant ces trois jours Jovite fut soigné par un médecin qui le guérit de sa fièvre tremblante.

Puis le navire repartit. Il faisait un vent très fort et Jovite était fortement incommodé d'une mauvaise diarrhée. Il n'y avait point de privé (toilettes) à bord. Par beau temps, les besoins se faisaient sur le devant du vaisseau où il y avait une place assez commode pour cela, mais, par gros vent, il n'y avait pas de moyen d'y aller. Jovite aurait pu se contenter d'un pot de cabine, comme faisaient les autres passagers, mais, il était trop gêné avec ces gens pour agir ainsi.

Trop gêné pour faire comme tout le monde, Jovite s'est risqué de se soutenir à une échelle de cordes que les matelots utilisaient pour monter dans les mâts du vaisseau. Aussitôt en place, une grosse vague le frappa avec une telle force qu'il échappa l'échelle à laquelle il se tenait. Jovite pensa d'abord que la vague l'avait jeté sur le pont du bateau... malheureusement non... il était dans l'eau.

Revenu à la surface de l'eau, les yeux embrouillés, il lui sembla que le vaisseau était maintenant à cinq ou six arpents de lui. Se croyant perdu, il n'appela pas au secours, car comme il pleuvait averse, il crut que tous les passagers étaient dans la cabine et qu'il ne pourrait être entendu.

En bon chrétien, il recommanda son âme à Dieu. Malgré tout il faisait tout ce qu'il pouvait pour se maintenir à la surface de l'eau, ce qui lui était très difficile à cause de ses pantalons et des grosses vagues.

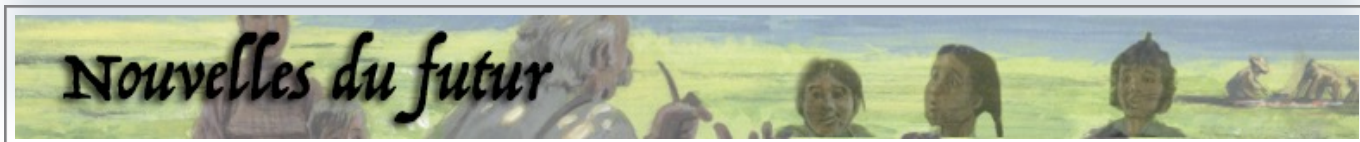
Puis Jovite se rendit compte que le vaisseau penchait par la force du vent, ce qui lui avait donné l'impression qu'il était déjà loin. Le bateau penchait maintenant de son côté et, par bonheur, il y avait un câble rattaché au mât qui pendait presque jusqu'à l'eau.

Ce câble avait un gros nœud à son extrémité, ce qui permit à Jovite de s'y accrocher plus facilement. Il empoigna ainsi le câble de manière à se tenir plus facilement à la surface de l'eau. Il appela alors au secours: l'appel fut entendu. Un homme prit une échelle de corde et la laissa pendante sur le flanc du vaisseau. Jovite s'agrippa à l'échelle et se hissa sur le pont.

Jovite expliqua l'origine de son aventure ce qui en fit rire plus d'un... mais ce qui occasionna aussi une grande sympathie de quelques passagers qui lui manifestèrent, par la suite, une grande amitié.

Arrivé à New York, Jovite dû attendre le lendemain pour prendre le chemin de fer et faire ainsi une partie du trajet qui le séparait dorénavant de sa famille et de Prologue.

À suivre.



Vraiment! La future partie de baseball sème l'émotion dans le village. Voici que monsieur le curé Chandonnay a dû ramener les esprits à l'ordre lors d'un sermon que tout un chacun se rappellera longtemps.

Écoutons-le quelques instants.

— Qui a fait cette terre que nous habitons; ce magnifique soleil qui nous éclaire, qui réchauffe la terre, qui mûrit les récoltes? Qui l'a suspendu si haut à la voûte du ciel? Qui a fait cette lune dont la lumière douce et tranquille tempère les ténèbres de la nuit et éclaire les pas du voyageur? Qui a formé cette multitude d'étoiles si variées, si brillantes, si belles? Qui les a placées à la voûte des cieux?

— Qui soutient la terre au milieu des airs, roulant avec une rapidité toujours uniforme depuis près de six mille ans? Qui a fixé des bornes à la mer, qui n'ose franchir un grain de sable contre lequel elle vient briser ses vagues, soulevées et poussées par la tempête?

— Qui fait qu'un grain de blé pourrit, pousse en herbe, et se change de nouveau en grains de blé? Qui a fait toutes ces fleurs dont les couleurs et la variété sont infinies et dont le nombre surpasse celui des cheveux de notre tête. Qui a formé ces poissons de grandeurs et de formes si variées pour en peupler les mers et cette multitude si étonnante d'oiseaux si brillants, si beaux, si légers, si prompts dans leur vol à travers les airs?

— Qui a fait ces animaux si différents de grandeur et de force et dont plusieurs servent à aider l'homme dans ses travaux? Quel est l'ouvrier qui a formé tous les organes de ces petites mouches, dont la perfection surpasse peut-être celle des organes des plus grands animaux?

— Qui a donné à l'œil la puissance de voir; à l'oreille celle d'entendre; à l'estomac celle de digérer? Qui a donné à l'herbe que mangent les animaux de se changer en lait, en chair, en poil, en sang...? Qui conduit le soleil, la lune et les étoiles à travers les airs, sans que jamais ils se dérangent de leur course?

— Qui a donné à l'eau la vertu d'étancher la soif; aux aliments celle d'apaiser la faim; à l'air celle de favoriser et d'entretenir la respiration et la vie; à la terre celle de produire une infinité de moissons, de plantes, de fleurs, toutes différentes, en grandeur, en couleur, en beauté.....Qui...?

Saperlotte... j'entends que l'on frappe à ma porte. Vous pourrez lire la suite de ce sermon dans ma prochaine chronique.

Augustin Lebeau, journaliste



La grande aventure de Jovite Lambert (9)

Prologue, samedi 20 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La nuit dernière, une aurore boréale a illuminé le ciel tel un phare qui trace son sillon sur la mer. Ce matin, le ciel était noir et laissait présager du mauvais temps. Grande fut notre surprise de voir le ciel se dégager en après-midi et la noirceur du matin faire place à la clarté du jour jusque vers les 8 heures du soir.

Jovite est enfin parvenu à Montréal où il a fait la rencontre d'un certain monsieur Joachim Lebreton, un gros négociant de la seigneurie de la Vadrouille. L'homme était seul dans sa voiture et lui offrit de prendre passage avec lui jusque dans le territoire de la seigneurie de la Vadrouille. Le négociant avait entendu parler du retour prochain de Jovite, car on lui avait raconté que le 24 décembre 1852 un étranger s'était présenté au manoir seigneurial de Prologue avec une lettre pour madame Antoinette Lambert.

Jovite avait écrit cette lettre à son épouse un soir de profonde détresse. Il promettait de revenir à Prologue dès que cela lui serait possible. Il avait confié cette lettre à un dénommé, Augustin Lacroix, un jeune habitant de l'Anse-à-la-Raquette qui était parti de chez lui en 1849 alors même qu'on claironnait, dans tous les journaux du monde, la découverte d'or en Californie. Lacroix avait promis à Jovite de

remettre cette lettre en main propre à madame Lambert.

Jovite était donc de retour à Montréal, le 18 février 1853, vers les 5 heures de l'après-midi. La rumeur de l'arrivée d'un Canadien de retour de la Californie avait fait le tour de la ville comme une traînée de poudre. Des parents inquiets sont venus le rencontrer afin d'avoir des nouvelles de leurs garçons partis également à l'aventure en terre américaine.

Il y avait plus de 3 ans que Jovite était parti chercher fortune en terre lointaine.... en terre américaine. Il était parti avec quelques amis, habitants de la seigneurie de la Vadrouille, vers New York en espérant, une fois sur place, trouver une façon de s'embarquer sur un vaisseau en partance pour San Francisco.

Malgré son retour à Montréal, le 18 février, il revenait à Prologue, un mercredi, le 2 deux mars 1853 alors que le froid glacial d'hiver semblait tirer à sa fin. Cette journée-là, l'astre du jour a joué des gambettes à travers la masse de nuages que le vent traînait dans son sillage. Ici et là, au hasard des ouvertures, il avait lancé sur la couche de neige glacée des faisceaux de lumière jaune: lucioles rieuses scintillant au ralenti.

Jovite est arrivé de bon matin en conduisant un traîneau tiré par des chiens. L'attelage s'est faufilé habilement à travers les congères accumulées durant les mois de janvier et février pour finalement s'arrêter devant une petite maison.

Jovite se rappelle s'être d'abord occupé de bien arrimer le traîneau à chiens puis il a pris de la nourriture dans un sac et l'a jeté à ses bêtes qui semblaient affamées. Il s'est ensuite engouffré dans la maison sans même frapper et, peu à peu, la lumière des chandelles et du fanal a éclairé la petite maison. Puis, une épaisse fumée est sortie de la cheminée et s'est élancée paresseusement dans l'air glacial.

Madame Antoinette, ses enfants: Pierre, Justine, Louise et Mathilde apparurent sur le seuil de la porte aux côtés de Jovite. Enlacés, ils regardèrent le soleil grandir jusqu'à ce qu'il prenne toute sa place dans le ciel de Prologue.

Jovite n'est pas revenu riche comme il l'aurait voulu, mais il a tout de même réussi à amasser une certaine somme d'argent qui le place, dans l'ordre social de Prologue, bien au-dessus du niveau de richesse de la plupart des habitants du lieu. Bien sûr, sa fortune est beaucoup moins grande que celle de Léon Simard, mais elle lui a permis d'obtenir, depuis son retour, une quittance pour l'achat de sa terre. Depuis, Jovite a fait beaucoup d'améliorations à son établissement tel, une bâtisse pour quelques chevaux, des remises, des crèches à foin, etc.

Diantre! Il est allé même jusqu'à proposer à madame Chiasson de s'associer à lui dans l'établissement, à l'auberge, d'un jeu de boules à deux allées et d'un jeu de billard. Mais, ce ne sont là que des projets et nul ne sait si, un jour, ils prendront forme.

Voilà donc pour l'histoire du périple de Jovite Lambert en terre d'Amérique. Dieu a permis son retour dans sa famille et, ma foi, je crois bien que c'est là un bon placement...

Voici la suite du sermon de monsieur le curé Chandonnay.

— [...] Qui...

Il va sans dire que cette interrogation ne m'aurait pas autant interpellée sans la présence du petit Justin Papineau, à peine âgé de 6 ans, fils d'Archibald et Perrette Lacoste. Lui et sa famille partagent, à l'église du village, le même banc que notre famille depuis près de trois ans. Il se tient toujours près de moi, à ma droite et, la plupart du temps, il s'endort tout contre mon épaule.

Mais, ce matin, je ne sais trop pourquoi, il buvait les paroles de monsieur le curé Chandonnay et à chacune de ses questions il regardait les uns et les autres. Je pouvais l'entendre réfléchir tellement sa réflexion me paraissait intense. Qu'est-ce que son intelligence pouvait bien dire en réponse à chacun de ces «QUI»?

Hum! Essayons de deviner! Non, ce ne pouvait être monsieur Léon Simard parce qu'il était chauve ni Jos Languille parce qu'il était trop pauvre. Encore moins Trefflé Bellerive parce qu'il ne sentait pas bon. Sûrement pas Ovide Polansky, c'était un étranger. Pas Jérôme Lagibotière non plus parce qu'il était toujours parti en forêt et qu'il n'avait pas le temps. Ce ne pouvait pas être madame Thérèse Chiasson parce qu'elle vendait de la boisson. Non, non, pas mon père ni même ma mère....

Notre bon pasteur poursuivait, les mains en l'air, la tête haute :

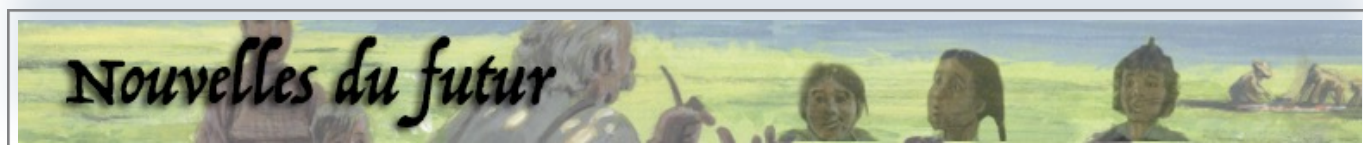
— Qui a donné à l'eau la vertu d'étancher la soif; aux aliments celle d'apaiser la faim; à l'air celle de favoriser et d'entretenir la respiration et la vie; à la terre celle de produire une infinité de moissons, de plantes, de fleurs, toutes différentes, en grandeur, en couleur, en beauté... Qui...?

Le petit Justin me regarda, tira sur ma manche de chemise et s'approcha tout près de mon oreille.

— Un seul homme a pu faire tout cela, c'est sûrement Jos Montferrand, chuchota-t-il.

Il avait le regard brillant. Cette trouvaille enfantine eut sur moi un tel effet que je fus pris, bien malgré moi, d'une irrésistible envie de rire. À tel point, que j'entrepris de sortir de l'église, feignant un malaise. Je marchais vers la sortie, plié en deux, me tenant le bas ventre et toussant fortement lorsque monsieur le curé laissa tomber, tel un couperet, la réponse à tous ces «qui a fait?».

— Héhé! Je vous laisse chercher! Vous aurez la réponse dans ma prochaine chronique.



Diantre! Ces jeunes du futur ont de l'imagination à revendre.

Voyez par vous-mêmes ce que le jeune Marc-Émile a écrit à Ovide Polansky!

«C'est par une belle journée d'hiver, je suis en train d'écrire mon envoi Prologue, j'écris le mot balade à l'ordinateur et soudain je suis aspiré par l'ordinateur.

Je tombe vraiment de haut, je vois plein de couleurs et soudain je tombe sur une couverture de gazon. Le voyage n'a pas été un très bon succès, j'ai bien failli vomir. Et tout à coup, j'entends une voix:

—« Bonjour, l'ami », c'est Ovide Polansky!

— Il ne me reconnaît pas. Je suis Marc-Émile ton correspondant.

Ovide est si content de me voir. Il décide de me montrer sa maison, il me prend par la main et il file comme un éclair. Ovide me montre sa maison ; elle est vraiment très grande, il me fait visiter, c'est très beau. Après il me montre sa ferme et ses animaux, on les flatte et on les caresse.

— Mais il y a une chose que je ne sais pas, répond Ovide.

— Quoi donc ?

— Comment tu es arrivé là dit Ovide?

— Je ne sais pas, j'ai écrit balade à l'ordinateur et je suis arrivé ici.

— Ce n'est pas grave, je sens qu'on va passer une très belle journée, dit Ovide.

Ensuite il m'emmène chez le marchand général. Là bas je vois plein de belles choses. Je rencontre aussi madame Chiasson, c'est très amusant. Maintenant il m'emmène au marais, il veut me montrer la cabane de Paulin Larose. C'est extraordinaire, la cabane est très bien faite.

C'est bientôt la nuit, soudain je m'avance et je tombe dans le noir et soudain, j'atterris sur ma chaise d'ordinateur, je suis retourné chez moi, j'ai adoré ma journée.»

Voilà pour l'histoire inventée de Marc-Émile.

Ovide était très content de me faire lire cette lettre, car il est très fier de correspondre avec un jeune homme aussi créatif.

— Je lui ai promis de transcrire une partie de sa réponse, car il craint que sa lettre ne se rende pas à destination en raison du décalage temporel entre nos deux mondes.

Voici sa réponse:

«[...] Si j'avais un ordinateur, moi aussi j'aimerais lui taper un mot magique pour aller te voir dans ton monde. Je pense que je serais plus perdu à Saint-Stanislas que toi à Prologue... C'est certain que j'aurais peur des autos qui circulent à vitesse folle, des avions qui vrombissent au-dessus de vos têtes, et de toutes ces machines qui vous entourent. Quand j'y pense, votre monde doit faire un bruit infernal!

Non, tout bien considéré, je préfère encore que ce soit toi qui viennes me voir. Quand j'ai lu ta lettre à ma famille, Côme, mon petit cousin, croyait que tu étais venu pour vrai et que je lui avais caché la vérité!

[...] Je suis étonné de voir que le futur est au mois de mai. C'est curieux que nous ne soyons pas dans la même saison, tu ne trouves pas? Vous faites les semences et nous en sommes à la fin des récoltes. C'est vraiment curieux. Tu ne m'as pas envoyé une vieille lettre, au moins! (Je blague!)

— Saperlotte! L'homme a bien raison, ce repli du temps est bien curieux. Je m'interroge à savoir si cela aura un effet sur nous.

Notre mémoire survivra-t-elle à la dégradation du temps. Existe-t-il une frontière invisible délimitant nos deux univers si différents?

Notre aventure des LIGNES DE COMMUNICATION m'apparaît parfois être comme un glissement dans le temps comme si nous avions pénétré dans une sorte de vaste repli temporel.

Est-ce qu'il serait possible que nous soyons tous, un jour, entraînés dans un gouffre énorme et que nous ne puissions jamais revenir chez nous?

Brrr! Cette aventure me donne parfois la chair de poule!

Augustin Lebeau, journaliste



Madame Pétronille Papineau et le docteur Harris...

Prologue, dimanche 21 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La nuit dernière une aurore boréale a illuminé le ciel tel un phare qui trace son sillon sur la mer. Ce matin, le ciel était noir et laissait présager du mauvais temps, mais grande fut notre surprise de voir le ciel se dégager en après-midi et la noirceur du matin faire place à la clarté du jour jusque vers les 8 heures du soir.

Après l'office divin, le crieur public a fait l'annonce suivante:

AUX ENTREPRENEURS:

— Des soumissions seront reçues d'ici au 3 septembre par les syndics nommés pour la confection d'un pont en pierre et en bois entre les rives de la seigneurie Prologue et de la seigneurie de la Vadrouille.

— Pour plans et devis, s'adresser à monsieur Jean Laprise, en sa demeure.

— Cette annonce sera également faite dans les paroisses des seigneuries de la Vadrouille, de la Gâtine et de la Chamaille.

Diantre! M'est d'avis que le passeur, Trefflé Bellerive, aura des inquiétudes dans les semaines qui vont suivre.

Changement de propos! Monsieur Donald Laprise a fait savoir au public en général, par la voie des journaux locaux, que l'un de ses associés de Sorel, monsieur F.T Cantara, entrepreneur, dispose maintenant de plus de 100,000 briques qui pourront servir à la construction de maisons ou d'édifices comme des écoles.

Y aura-t-il d'autres maisons construites en briques à Prologue? Telle est la question!

Il paraît que Joseph à Clophas a encore fait sortir le taureau de l'étable avec la malicieuse idée de voir son grand-père se mettre dans tous ses états et avoir un mal «de chien» à faire rentrer le taureau dans sa «stelle»!

Le petit a fait pire encore, il paraît qu'il a caché l'habit du dimanche de son grand frère parce que ce dernier refusait de l'amener pêcher, préférant faire le beau devant une belle jeune fille du voisinage.

Le pauvre jeune homme a été ainsi privé de ses visites pendant deux semaines, le temps qu'il découvre la cachette de son petit frère.

Cet après-midi, j'ai surpris madame Pétronille Papineau et le docteur Harris qui faisaient une promenade à cheval. Ils sont allés vers la montagne du Solitaire.

M'est d'avis qu'il y a une idylle là-dessous!

M'enfin, la prochaine fois je vais m'arranger pour les suivre et les surprendre!

Il paraît que de jeunes artistes peintres vont venir à Prologue pour faire de nouvelles aquarelles de nos maisons, de nos jardins et ainsi tenter de fixer par leurs images, la vie quotidienne des gens de Prologue.

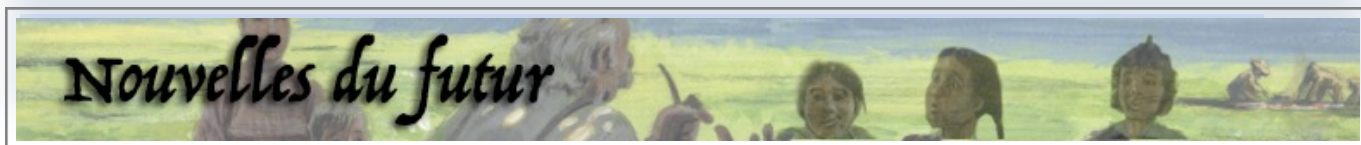
Je vois déjà certains habitants, parmi les plus orgueilleux, faire les jars et poser pour les artistes.

Hum! Je me demande si Jean-Léonce de L'Estampille qui a si magnifiquement réalisé le tableau de la seigneurie Prologue, sera de la visite.

Demain, il y aura une grande fête à Prologue. Le seigneur nous a tous invités au manoir pour nous faire une annonce de la plus grande importance.

Pour l'occasion il y aura des jeux, des chants, un pique-nique et de la danse en soirée.

Il me fera plaisir de relater l'événement dans le cadre de mes chroniques quotidiennes. Soyez-y !



Chloé Lavoie a reçu toute une nouvelle.

Joëlle, une correspondante, l'a informé qu'il existe des serres dans le futur qui permettent aux plantes de pousser l'hiver. Vous pensez bien que Chloé est très intéressée par cette nouvelle. Elle a donc demandé plus de détails.

Voici ce qu'elle a écrit à sa correspondante:

— «Je suis très étonnée et aussi très intéressée par les serres dans le futur.

— Tu me dis que vous pouvez faire pousser des fleurs en hiver... vraiment, j'en tombe sur le dos. Imagine que je puisse faire la même chose ici. Cela veut dire que je pourrais avoir sous la main toutes les simples dont nous avons besoin pour fabriquer les médicaments, les tisanes et les remèdes!

— Ainsi, je pourrais offrir à ma grand-mère toute la camomille, la mauve, la sauge, le thym, l'hysope, l'aigremoine, l'aspic ou l'artémise dont elle a besoin.

— Crois-tu que je pourrais me fabriquer une serre? Est-ce bien difficile? S'il te plaît, explique-moi comment faire.»

Hum! Cette jeune fille a l'enthousiasme facile!

J'ai expliqué à mademoiselle Chloé que l'existence de serres n'était pas étrangère à une certaine classe de gens bien nantis de Québec et de ses environs.

Ce sont messieurs Charles Harris et le juge de paix, Donald Laprise qui ont séjourné quelques années à Québec qui m'ont certifié ce fait.

C'est surtout, le docteur Harris qui, ayant fréquenté une jeune fille anglaise appartenant à la haute société de Québec, m'a le plus renseigné à ce propos. Diantre! Ces gens-là ne vivent pas en dehors des grands courants et des grandes idées européennes.

Le seigneur Gonzague Prologue m'a raconté que son père fréquentait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, autant, à Montréal et à Québec, une société aisée qui menait, malgré le changement de régime (du régime français au régime anglais) une vie galante.

À cette époque, les villas de Sillery étaient les lieux privilégiés pour les soirées mondaines.

Par exemple, le seigneur Aristide Prologue qui avait eu une éducation américaine et qui parlait un parfait anglais fut présenté au général Henry Watson Powell. Ce dernier avait acquis la partie nord de la châtellenie de Coulonge en 1780 et y avait construit une magnifique demeure, qui porta successivement les noms de « Powell Place » et de « Spencer Wood ».

Il paraît que c'est à la même époque que fut construite la « Maison Montmorency » ou « Kent House » sur les bords des chutes par le général Frédéric Haldimand, gouverneur de la colonie de 1778 à 1784.

Pour sa part, le seigneur Gonzague Prologue a constaté de visu, durant la première moitié du XIXe siècle, l'essor de villas, des résidences monumentales de la porte Saint-Louis au Cap Rouge. Il m'a décrit ces lieux magnifiques. Il paraît que leurs jardins suivent la falaise.

Ces maisons furent d'abord des résidences d'été, mais, avec le temps, ces villas sont devenues des habitations permanentes possédées par de riches Britanniques.

Elles sont un peu en retrait de la ville de Québec. On y a fait divers aménagements qui font honneur à la nature et aux arts, comme les jardins et les serres, salles de musique et salles de peinture.

Il y a de cela quatre ans (en 1849), Spencer Wood, ou Bois-de-Coulonges, est devenue la résidence officielle du gouverneur.

Le seigneur Prologue qui a visité le lieu à quelques reprises entre 1833 et 1849 (on y tenait de grands bals) m'a confié avoir bien connu l'ancien propriétaire, Henry Atkinson, un riche négociant et président de la société d'horticulture de Québec. Avant de se départir de sa magnifique résidence au profit du gouverneur, il avait aménagé de grands déploiements de fleurs, de fruits et de jets d'eau.

Il paraît que c'est de toute beauté.

Augustin Lebeau, journaliste



Information cruciale au sujet de la partie de baseball

Prologue, lundi 22 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Temps chaud et sec. Les chapeaux de paille ont été de mise une partie de la journée. Un orage subit nous a surpris. Heureusement, il s'en est allé aussi vite qu'il est apparu.

— Qui a fait tout cela ? C'est la puissance de Dieu!

Au même instant, le tonnerre gronda. Je réussis à me ressaisir et retournai à ma place aux côtés du petit Justin, rouge comme une pomme. Rouge de honte ou de peur? Je ne sais trop. Monsieur le curé avait entamé la deuxième partie de son sermon.

— Apprenez à craindre la puissance redoutable de Dieu qui peut nous perdre et nous anéantir à chaque instant, qui nous tient comme suspendus par un fil au-dessus d'un gouffre affreux, qui au même moment ou nous pécherons peut nous frapper de la foudre, ouvrir les abîmes de la terre pour nous engloutir; nous précipiter à jamais dans les enfers; ordonner à la mort de nous saisir, à l'air de nous étouffer; aux animaux féroces de nous dévorer, aux démons de nous étrangler, à notre cœur de cesser de battre, à notre âme de sortir de notre corps afin de comparaître à son redoutable tribunal pour y recevoir son jugement.

Cette fois-ci, ce fut au tour du jeune Bernard Hamelin de sortir de l'église en toute hâte. Vraisemblablement ce n'était pas pour les mêmes raisons que moi, car il avait le teint pâle et des larmes coulaient abondamment sur ses joues. Je profitai d'un moment d'inattention de notre prédicateur pour aller le retrouver. À ma vue, il se jeta dans mes bras et dit en pleurant:

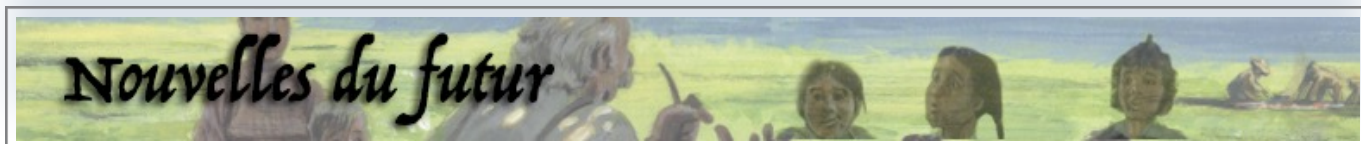
— Est-ce qu'il pleut à cause de moi? Est-ce que le tonnerre va tomber sur notre maison? Est-ce que le démon va venir me chercher?

Je ne comprenais pas pourquoi ce jeune garçon, d'habitude si raisonnable et si peu impressionnable, tombait dans une telle inquiétude! Une fois qu'il fut calmé, je lui demandai de me dire ce qui n'allait pas et l'avait ainsi jeté dans cette détresse.

Il m'expliqua qu'il avait caché une information cruciale au bon déroulement de la partie de baseball ou du moins qu'il n'en avait fait la révélation qu'à monsieur Eustache Lavoie qui en retour l'avait inclus dans son équipe. Était-ce un péché? Il avait peur d'être puni...

La pluie tombait, abondante et rieuse! Elle nous jouait un bon tour, il n'y aurait pas de partie de baseball... Du moins pas aujourd'hui!

Ce n'était que partie remise.



Mademoiselle Vitaline remercie tous les élèves des classes qui ont relevé ses défis. Certains ont eu plus de succès... d'autres moins! Mais, m'a-t-elle dit, la main sur le cœur, il est certain que tous et toutes ont travaillé du meilleur de leur connaissance.

— Cela montre seulement qu'il y a plus d'un chemin, plus d'une façon de faire pour résoudre un problème et, que lorsqu'on se trompe, il ne faut pas avoir peur d'emprunter un autre sentier qui permettra d'explorer de nouvelles solutions.

Je suis du même avis que cette charmante jeune fille et il me presse de féliciter tous les participants. Vous êtes fantastiques et votre courage vous honore.

Que Dieu vous garde!

Quelques mots: suite et fin.

— Voiler [Se]: en parlant du bois, pour «se tourmenter, se déjeter». En parlant du fer qui se dejète, on dit qu'il s'envoile;

— Voiturier: pour «charron». Un voiturier est celui qui conduit une voiture;

— Voilier d'oiseaux: pour «volée» ou bande d'oiseaux qui volent;

— Voyage de foin, de bois, etc.: pour «voie, charretée, charge»;

— Waiter: mot anglais pour «garçon d'hôtel»;

— Watchman: mot anglais pour «homme de guet».

Augustin Lebeau, journaliste



Les Simard affrontent les Lavoie

Prologue, mercredi 24 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quel temps magnifique, quel
temps idéal pour la
promenade; vent sec et doux,
ciel bleu sans nuage; veillée
troublante de sérénité!

Aujourd'hui est un grand jour. Nos deux équipes s'affrontent dans un duel qui marquera les annales de Prologue. Dans un futur inconnu, on parlera de cette première partie de baseball. On nommera les héros et on adulera les vainqueurs. Peut-être même certains traverseront ce siècle pour être reçus au temple de la renommée du base-ball dans le futur...

Il y a eu un changement important concernant les entraîneurs. Ce sont Eustache Lavoie et Léon Simard qui ont été mandés pour remplacer Roger Lamarre et compagnie.

La partie est prévue pour 3 heures de l'après-midi. Elle aura lieu devant le manoir sur le terrain qui longe le cimetière. On a décidé, après maints balbutiements, de placer le «marbre» dans le coin de l'enclos de Rebelle. Force est de constater que c'est l'emplacement le moins dangereux pour les fenêtres.

Voici la position de chaque membre des deux équipes. Derrière le marbre, pour les deux équipes, monsieur le curé Chandonnay.

Les Simard...

Léon Simard est entraîneur. Il est chargé de la stratégie. (1^{er} frappeur)

Étienne Simard sera le lanceur de la balle. (4^e frappeur)

Paul Simard jouera au premier but. (3^e frappeur)

Jérôme Simard au deuxième but. (2^e frappeur)

Claire Simard au troisième but. (9^e frappeur)

Joseph-Marie Lagaroche à l'arrêt-court. (8^e frappeur)

Louis Laporte au champ gauche. (7^e frappeur)

Michel Dutoît au champ centre. (6^e frappeur)

Désiré Lagrange au champ droit. (5^e frappeur)

Les Lavoie...

Eustache Lavoie, entraîneur responsable de la stratégie (4^e frappeur)

Henry-Firmin McLean, lanceur de balles. (5^e frappeur)

Charles Lavoie au premier but. (1^{er} frappeur)

François Lavoie au deuxième but. (2^e frappeur)

Alexis Lavoie au troisième but. (3^e frappeur)

Luc Papineau à l'arrêt-court. (6^e frappeur)

Vitaline Lavoie au champ centre. (7^e frappeur)

Bernard Hamelin au champ droit. (8^e frappeur)

Édith Desrosier au champ gauche. (9^e frappeur)

Le seigneur Gonzague Prologue est l'arbitre officiel au marbre. Monsieur Donald Laprise est au premier but; Jérôme Lagibotière au deuxième but et Désiré Lebeau au troisième but.

Monsieur le curé ne frappera pas. Nos deux entraîneurs ont décidé, sans même se consulter d'être frappeurs désignés. On les verra donc au bâton.

Le docteur Harris est le soigneur des deux équipes. Roger Lamarre est le marqueur officiel. Il comptera les points et les morts.

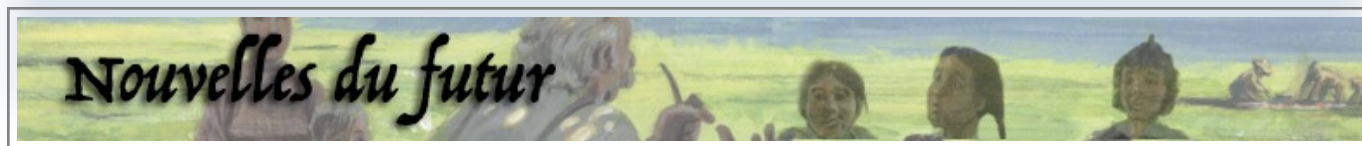
Marc Borduas est la mascotte des Simard. Il est déguisé en Backstreet Boys. Jos Languille est la mascotte des Lavoie. Il est déguisé en jeune du futur à la mode Yo.

Les joueurs sont à leur réchauffement. Les balles volent très haut, dans le ciel de Prologue. Ce que l'on voit est difficile à décrire tant il y a de va-et-vient. Les gens sont dispersés un peu partout. Certains se sont dit que les meilleures places étaient près de leurs favoris. Ainsi, Jane-Édith Caldwell tient Luc Papineau par le bras. Elle veut lui prodiguer ses conseils.

Plusieurs, parmi ceux qui écrivent à des jeunes du futur et qui ont transmis les informations glanées ici et là, se tiennent prêts à intervenir. Marie-Louise Beaulieu offre des chiques de tabac. Thérèse Chiasson a apporté de la tarte aux pommes. James MacPherson se promène sur le terrain avec sa cornemuse. Pauline Lemieux a encore fait des biscuits. Hilaire Borduas a sa provision de galettes de sarrasin. Paulin Larose a entraîné son chien Poildru à rapporter la balle. Angélique Hamelin a fait des brioches. Clothilde Marchand vend des casquettes de paille.

Et, tout un chacun prend des gageures. On parie sur la soutane de monsieur le curé. Combien de balles laissera-t-il passer? Qui gagnera ? Est-ce que Léon Simard et Eustache Lavoie en viendront aux coups? Qui frappera la balle le plus loin? Qui réussira le premier à voler un but? Faut dire que les buts sont placés sous haute surveillance, car il y a un seul ensemble de remplacement. Qui a le plus haut salaire ? Etc., etc. Charles Harris s'avance pour lancer la première balle...

(à suivre)



Le grand Maxime est venu me voir ce matin, en catimini. Il avait, selon lui, des informations urgentes à me faire parvenir. Elles étaient d'autant plus urgentes qu'elles provenaient du futur et qu'elles lui avaient été expédiées par le biais de la chronique réservée aux habitants de Prologue qui ne correspondent pas régulièrement avec le futur.

Diantre! Je ne savais même pas qu'une telle chronique existait. Il y a quelque chose de pas catholique là-dessous! Quoi qu'il en soit, il est de mon devoir de vous faire part de notre conversation.

— Fichtre! dit-il, admiratif. J'ai reçu peu de lettres en provenance du futur et je veux absolument que vous parliez de ces jeunes qui se sont donné la peine de me décrire un sport dénommé «soccer».

— Vous verrez, ajouta-t-il, tout est expliqué très clairement de telle manière que nous pourrions envisager d'organiser une partie de soccer pareille à la partie de baseball.

— Délaissant son verbiage du dimanche, il ajouta: «c'est full intéressant, c'est super cool»!

— Alors je laisse ces élèves de cinquième année de l'école Dollard du Cap-de-la-Madeleine nous expliquer les règlements du soccer. Espérons que nous en ferons usage un jour pas trop lointain.

Voici les règlements du soccer. «Il y a 2 équipes de 11 joueurs, 1 ballon et 2 buts. Il faut envoyer le ballon dans le but adverse en utilisant seulement les pieds. Parfois, on peut utiliser la tête ou la poitrine. On utilise les mains seulement quand le ballon sort des limites du terrain par le côté. Chaque équipe a un gardien qui peut utiliser ses mains dans sa zone de but. Le but mesure 8 pieds de large et 6 pieds de haut. Bonne partie et donne-nous des nouvelles.»

— M'est d'avis que ce sport doit être passionnant à jouer. Pardi! Je crois bien qu'il conviendrait parfaitement à quelques habitants têtus ou bien encore écervelés. Il est certain que recevoir un ballon sur la tête ne leur causerait pas trop de dommages.

Augustin Lebeau, journaliste



Pitreries et pagaille au baseball

Prologue, vendredi 26 août 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Il fait un temps de crapauds et de grenouilles. Les hommes et les bêtes de Prologue sont bien au sec, probablement à ressasser la partie de baseball.

Aujourd'hui, je suis moins certain que notre partie de baseball marquera les annales du futur, mais il est certain qu'elle marquera les annales de Prologue par l'immense confusion et les bouffonneries que nous y avons vues.

Maintenant, nous savons que la décision de placer le «marbre» dans le coin de l'enclos de Rebelle ne fut pas une bonne idée. On ne sait trop par quel subterfuge, Rebelle a pu sortir de sa stèle pour venir admirer le spectacle.

Pardi! lorsque la balle se retrouvait dans son enclos, il était extrêmement difficile de la récupérer. L'animal posait lourdement un sabot sur la balle et s'en faisait le gardien. Son regard semblait vouloir nous défier tous, pauvres mortels que nous sommes! Rebelle n'a accepté que la présence de Poildru dans l'enclos et seul le chien avait le droit de prendre la balle.

Encore heureux que la soutane de monsieur le curé ait laissé passer peu de balles, car nous en serions encore à la troisième manche tellement Rebelle faisait obstacle à la partie. La soutane de monsieur le curé fut tellement efficace que nous en sommes venus à la conclusion que ce vêtement devait faire partie de l'équipement des receveurs du futur.

Nous croyons cependant que vous y avez fait quelques modifications vu que monsieur le curé a piqué du nez à quelques reprises lorsqu'il «s'écartillait» trop pour attraper la balle. Il a perdu quelques boutons que madame Pauline Lemieux a sûrement déjà recousus! D'ailleurs, il a fallu toute la diplomatie du seigneur Gonzague Prologue pour que la ménagère ne procède à la réparation «illico presto» sur le terrain!

Pour ce qui est de la surveillance des buts, rien à dire sinon que Désiré Lebeau au troisième but passait plus de temps à rire qu'à faire son travail ce qui fait qu'un «finfinaud» a volé le troisième but juste après la quatrième manche et il nous a fallu plus d'une demi-heure pour le retrouver. Le «niais» à Marc Borduas était assis dessus. Il paraît que cela était plus confortable.

Jérôme Lagibotière était tellement à son affaire que les coureurs devaient en faire le tour pour pouvoir mettre le pied sur le but. Et puis, Donald Laprise, au premier but, a vu sa pipe se casser suite à une course effrénée de la jeune Vitaline Lavoie. Elle est arrivée vers le premier but à toute vitesse et n'a pu s'arrêter avant de heurter le pauvre homme qui, outre sa pipe cassée, s'est mis à saigner du nez abondamment.

Le docteur Charles Harris est vite intervenu, sans succès! Il a fallu la présence de Chloé Lavoie pour mettre fin à l'hémorragie du juge de paix. La petite l'a à peine touché et le sang a cessé de couler. Vous dire la stupéfaction du docteur Harris! Je crois bien qu'il en est encore ébranlé.

Roger Lamarre, le marqueur officiel, s'est trompé à quelques reprises dans le marquage des points et des morts. Faut croire que son système d'annotations constitué principalement de croix et de têtes de mort était déficient. Il est arrivé que dans une même manche il y ait eu cinq morts avant que monsieur Lamarre ne remarque l'erreur. Heureusement, mademoiselle Elisabeth Tremblay est venue lui prêter main-forte pour le reste de la partie.

Marc Borduas, la mascotte des Simard, outre son vilain tour, a fait un terrible tapage durant toute la partie. Il n'a cessé de chanter! Si on peut appeler ainsi les hurlements et les grognements qui sortaient de sa bouche ! Yéyéyéyéyé, dadadadada, couitcouitcouit, lalalalalala!

Près de lui, les frères Gadouas haranguaient la foule. J'ai même vu, à un certain moment, les partisans des Simard se mettre à genoux à la demande de leur mascotte et faire une espèce de mouvement que je pourrais décrire ainsi: les deux bras étaient d'abord levés au-dessus de la tête puis, en cadence, les uns après les autres, les habitants ramenaient leurs bras vers le sol. C'était comme un signe d'adoration.

Ma foi! je crois bien que monsieur le curé trouvait cela païen, car il a demandé que ça cesse. Notre mascotte disait «faire la vague» comme les jeunes du futur l'avaient décrit à Désiré Lebeau.

Jos Languille, la mascotte des Lavoie, avait fière allure dans ses vêtements trop grands. Il y avait de la place pour deux quêteux dans ses culottes. Il aurait pu également faire office de receveur, car avec un fond de culotte aussi bas, c'était comme s'il avait une soutane.

Disons que son action a été un peu plus discrète et de bon goût que celle de la mascotte adverse. Il avait cependant convenu avec les partisans des Lavoie d'une forme de parade. Lorsqu'il levait son bâton de quêteux au-dessus de sa tête, ce qui se passait à ces moments-là est... hum! Les enfants faisaient une roulade dans l'herbe alors que les plus vieux levaient le poing au ciel en criant «Youpipi»!

Inutile de vous dire que tous les enfants de la seigneurie étaient assis non loin de ces curieux personnages et semblaient s'amuser à les voir ainsi s'émoustiller.

Ainsi donc, j'ai terminé ma chronique précédente en écrivant: après le réchauffement des joueurs, le docteur Harris a lancé la première balle. Il en a laissé plus d'un sceptique sur ses qualités de lanceur! La balle est allée se perdre dans l'enclos de Rebelle et a atterri sur

une belle grosse bouse de cheval. Inutile de vous dire que ce n'est pas lui qui a nettoyé la balle, mais le petit Bernard Hamelin qui, ma foi, ne semblait pas éprouver de répugnance à faire tout cela.

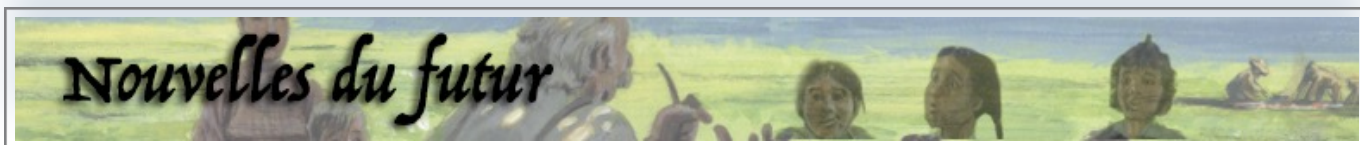
Les gens étaient dispersés un peu partout et n'eût été la présence de Jean Laprise, tout cela aurait bien mal tourné. Au début de la partie, les supporters des uns côtoyaient les supporters des autres et cela ne faisait pas bon ménage. Et je ne vous parle pas des tentatives de certains, d'espionner les stratégies des deux capitaines d'équipe.

Jane-Édith Caldwell s'est fait vertement rabrouer par Léon Simard qui trouvait qu'elle avait l'oreille trop grande et qu'elle était bien trop près du banc de ses joueurs.

Sans parler que mesdames Marie-Louise Beaulieu, Thérèse Chiasson, Pauline Lemieux, Angélique Hamelin et monsieur Hilaire Borduas dérangent les joueurs n'importe quand en leur offrant après chaque manche, chiques de tabac, tartes aux pommes, brioches, galettes de sarrasin.

Et là je ne vous parle pas de l'affreux son qui est sorti de la cornemuse de monsieur MacPherson. Nous avons frémi pendant au moins deux manches!

À suivre.



Aujourd'hui, je vais parler d'un certain jeune homme qui est arrivé dernièrement au village Prologue, en compagnie de sa mère, très malade. Il s'agit de Gaston-Marie Laboutonnière, un jeune français originaire d'une petite ville nommée Bretteville-L'Orgueilleuse. Il paraît que cette petite ville est située près de la ville de Caen.

Ils sont parvenus au village Prologue après une longue odyssée et, paraît-il, ce sont nos jeunes correspondants du futur qui les ont guidés, tout au long de leur périple, vers le village Prologue.

Madame Laboutonnière va beaucoup mieux depuis que le docteur Harris et sa sœur prennent soin d'elle. Ici, à Prologue, tous sont émus par cette histoire fantastique. Imaginez, le jeune Gaston-Marie recevait des lettres en provenance du futur par le biais d'un coffret magique. C'est dire que notre machine spatio-temporelle l'a fort peu impressionné.

Il m'a longuement parlé de la gentillesse et de l'intelligence de leurs correspondants. Il a préparé une lettre à leur intention et comme il veut s'assurer que tous la liront il m'a très poliment demandé de la produire également dans le cadre de cette chronique.

Ma foi! Je ne pouvais refuser une telle demande. Je vous fais donc part du dernier envoi de Gaston-Marie à tous ceux et celles qui l'ont si gentiment mené à bon port. Voici ce texte:

— «PARDI! C'EST ICI QUE JE VEUX VIVRE!»

«Le jour a été consacré à une promenade sur le territoire seigneurial. Le temps est merveilleusement beau. Je suis, tel un observateur attentif, sur le chemin faisant face au manoir. Je vois l'enclos des chevaux clôturé en pieux de cèdre et le mur de pierre du verger.

Mademoiselle Hortense m'a confié que cet endroit est magnifique lorsque les rosiers sauvages sont en fleur. Malheureusement la saison des roses est fanée... je verrai ce décor l'an prochain. Dans le mur de pierre, je remarque une ouverture en forme de voûte qui permet d'accéder au verger.

À dire vrai, j'admire ces lieux depuis mon arrivée à Prologue, c'est mon coin préféré, mon jardin secret où je vais lire et relire toutes vos lettres. Comme vous savez sans doute, le seigneur Gonzague Prologue est un homme à la fortune fort appréciable. Il a de nombreux arpents de terre en culture, en pâturage, en jardins et vergers et en bois debout. On retrouve plusieurs productions sur les deux fermes qu'il exploite principalement par baux de métayages soient: blé, orge, seigle, pois, avoine, sarrasin, blé d'Inde, patates, navets, trèfle, mil et autres fourrages.

Le cheptel des deux fermes comporte: taureaux, bœufs, vaches laitières, veaux et génisses: chevaux de tous âges; moutons; cochons qui donnent viande, beurre, fromage et lard. Le cheptel est axé principalement sur les animaux de travail pour la culture du sol et aussi pour le défrichement et l'exploitation forestière. J'ai compté 7 chevaux et huit paires de bœufs, avec leur harnais, traîne, et chaîne de pièce. Mon cheval préféré est Rebelle et le seigneur Gonzague Prologue m'a permis de le monter. À ma grande stupéfaction, l'animal n'a pas fait le difficile et nous avons fait une promenade que je n'oublierai jamais.

C'est le jeune Bernard Hamelin qui avait fièrement préparé la monture pour moi. Ce jeune garçon est fort gentil et, que dire des autres employés du seigneur. Monsieur Hilaire nous offre mets sur mets et j'avoue que je ne me suis jamais autant régalé. Ce traitement, cumulé aux bons soins du docteur Harris, a vite remis ma mère sur pied. J'ajoute que le pain de la boulangère, madame Angélique, a aussi contribué à notre pleine satisfaction.

Le seigneur Prologue possède également un moulin à scie et un moulin à farine. Le moulin à farine est imposant par son architecture massive construite en pierre des champs. Il trône sur une nature magnifique. J'ai fait la connaissance du meunier, un certain monsieur Martin Magloire dit Tudor. Lorsque je l'ai vu, il avait le nez tout enfariné et il m'a souhaité la bienvenue en me serrant très fort la main. Sainte-Farine, pour reprendre une de ses expressions favorites, il a une bonne poigne, le meunier.

Comme je disais plus haut, j'ai fait la connaissance de tous les occupants du manoir. Bien sûr, il y a le seigneur Gonzague Prologue et son épouse, dame Madeleine Delorme, leurs filles, et les

domestiques. J'imagine que vous connaissez tous ces gens depuis le temps de l'installation des LIGNES. Et oui! Je suis au fait de cette histoire fantastique. Votre boîte aux lettres est un peu comme mon coffret magique. Nous étions si proches et si loin à la fois!

Je fus fort étonné, à mon arrivée, de voir un bâtiment aussi imposant. Le manoir est un vaste bâtiment en pierre mesurant environ 100 pieds sur 35. Il est magnifiquement bien entretenu et chaque pavillon révèle la personnalité de ses occupants. Pour sûr, tous les habitants de Prologue nous voulaient sous leur toit. Madame Chiasson, l'aubergiste, nous a promptement offert une chambre dans son auberge, mais il allait de soi que nous devons donner préséance au seigneur du lieu. Cependant, nous avons eu le grand honneur de goûter à la tarte aux pommes de l'aubergiste et j'en suis encore époustouflé.... ce fut un pur délice.

J'ai vu aujourd'hui Monsieur Laprise, le percepteur seigneurial, le notaire et juge de paix de Prologue. Cet homme est fort occupé. Je disais donc que nous l'avions rencontré à propos du testament de mon père. C'est alors que ma mère m'a révélé que l'idée de venir s'établir à Prologue lui était venue suite à une lettre de ce dernier. Il avait, paraît-il, fait de nombreuses recherches pour retracer ma mère. Dans cette lettre, il lui demandait de venir s'établir à Prologue afin que nous puissions jouir de l'héritage laissé par John-Peter, le défunt frère du seigneur Gonzague Prologue. Et oui, mon père, est John-Peter Prologue, un frère du seigneur, Gonzague Prologue.

Monsieur Laprise est un homme aimable, spirituel et doux. Il est marié et sa femme, dame Mathilde, est très bien. Ils ont une chatte qui est, ma foi, toujours occupée à courir après je ne sais trop quoi! Quoi qu'il en soit, nous avons fait... ami-ami et, Chaconne me suit parfois pendant des heures.

Le seigneur Prologue nous a montré un tableau qu'un artiste a fait de mon père avant qu'il ne décède. Il est âgé et semble fatigué par la vie et malgré cela, il est facile de voir notre ressemblance. Cela se voit comme le nez au milieu de la figure.

Cet artiste et bien, croyez-le ou non, c'est Jean-Léonce de l'Estampille, mon ami disparu. Le seigneur Prologue lui a écrit lui faisant la requête de venir rapidement à Prologue, car une surprise l'y attendait. Nous nous sommes retrouvés et avons longuement pleuré. Moi et ma mère en sommes encore tout chavirés. Jean-Léonce nous a promis de ne plus jamais disparaître sans laisser d'adresse. Nous le verrons sûrement maintes fois à Prologue... c'est une promesse.

Ma mère m'a assuré que lorsqu'elle a rencontré mon père, il avait tout du gentilhomme romanesque. Elle l'a beaucoup aimé, mais, par un coup du destin, la vie les a séparés avant qu'elle ne lui apprenne son état».

À suivre.

Augustin Lebeau, journaliste



La préparation du terrain

Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Septembre 1853



La partie de baseball

TABLE DES MATIÈRES

La naissance des agneaux sur la ferme de Marie-Louise Beaulieu	578
Les perles fines	583
À propos de certaines expressions du futur	589
Musique, chansons et danses	593
La dernière chronique.....	603
Souvenirs de moments extraordinaires	605



La naissance des agneaux sur la ferme de Marie-Louise Beaulieu

Prologue, lundi 5 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La vie, à Prologue, est toujours aussi fabuleuse. Ce matin, je suis sorti dès l'aube, respirer un peu d'air frais. Quoi de plus vivifiant pour l'âme que ces premiers rayons de la lumière matinale qui blanchit l'horizon comme une immense mer d'argent.

Déjà, quelques habitants sont à l'ouvrage et je sais qu'ils ne s'arrêteront que la noirceur venue. C'est de même avec madame Marie-Louise: quels braves gens.

Il y'a quelques semaines Madame Beaulieu me parlait du sort réservé aux pauvres agneaux dont la mère était morte en agnelant.

Madame Marie-Louise m'a expliqué que lorsqu'on n'a ni brebis, ni chèvre pour allaiter un agneau qui n'a point de mère, on lui fait boire du lait tiède de brebis, de chèvre ou de vache, d'abord par cuillerée, ensuite par le moyen d'un biberon dont le bec est garni d'un linge, afin que l'agneau

puisse sucer ce linge à peu près comme le mamelon d'une brebis.

Il paraît que le jeune Nicolas adore nourrir les petits agneaux au biberon. Selon notre bonne habitante, il sait maintenant y faire et la p'tite Clarisse essaie de faire de même.

Il faut lui présenter (à l'agneau.... pas à Nicolas) le biberon aussi souvent qu'il aurait téter sa mère, et on a soin de le tenir dans un lieu un peu chaud, pour remplacer la chaleur qu'il aurait reçue de sa mère, s'il avait été couché contre elle.

La bonne dame m'a aussi confié qu'il lui est arrivée de retrouver Nicolas et Clarisse dans le parc des agneaux, bien collés aux derniers nés.

Il y a, paraît-il, des agneaux à qui ce biberon n'est nécessaire que pendant trois jours, et qui peuvent ensuite boire dans un vase.

Advenant qu'on ait point de lait, l'on peut donner à l'agneau de l'eau tiède mêlée de farine d'orge.

Aux dires de notre bonne paysanne, il paraît, que fort souvent il se forme dans la caillette des agneaux, de petites pelotes de laine, que les habitants appellent des «gobbes».

Les agneaux prennent cette laine au mamelon de leur mère, ou sur le dos de leurs frères, ou bien encore, en voulant manger la bourre de foin qui y est tombée du râtelier. Il faut veiller à éloigner ce danger, car ces pelotes de laine peuvent causer la mort de l'agneau.

Madame Beaulieu m'a affirmé qu'il n'est pas rare de voir des agneaux qui commencent à manger dans l'auge et au râtelier, à brouter l'herbe à l'âge de dix-huit jours.

Alors on peut leur donner, dans les auges: de la farine d'avoine, seule ou avec du son; des pois, de ceux qui sont plus tendres et plus nourrissants (pour cela, on fait crever les pois dans de l'eau bouillante et on les mélange dans du lait); on peut aussi mêler les pois avec de la farine d'avoine ou d'orge (la farine d'orge dégoûte les agneaux, parce qu'elle reste dans leurs dents); on peut leur donner aussi du foin le plus fin possible, de la paille battue deux fois pour la rendre plus douce, du trèfle sec, des gerbées d'avoine, du sainfoin, des herbes des prés bas.

Les moutonnes sont des brebis que l'on a châtrées pour les rendre aussi utiles que les moutons par le produit de la laine et par la qualité de la chair.

On châtre les brebis en leur ôtant les ovaires. Cela se fait à l'âge de six semaines environ.

Je vous fais grâce des détails de cette opération. M'est d'avis que certaines personnes sensibles y trouveraient matière à sueurs et à frissons.

Madame Beaulieu m'a expliqué que c'est dans les étables fermées que les moutons sont le plus mal logés.

La vapeur qui s'exhale de leur corps et du fumier, y répand une chaleur qui pousse à la transpiration. Quand vient le temps de sortir ces animaux, pour peu qu'il fasse froid, l'air du dehors les saisit et peut leur donner de grandes maladies.

Ils sont mieux logés, comme chez madame Beaulieu, dans les étables ouvertes ou bien ventilées.

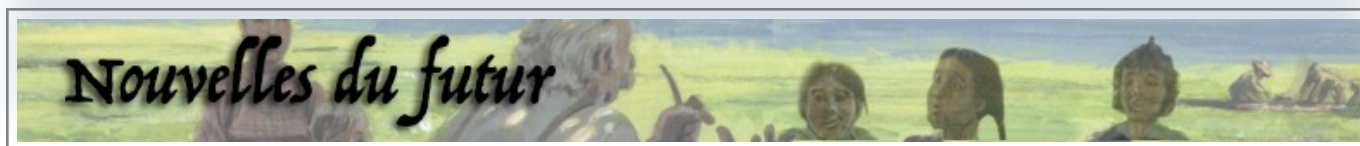
Nicolas, avec son chien et un autre garçonnet du coin, vont faire paître les moutons tous les jours. Ils savent qu'ils ne doivent pas les arrêter trop souvent et qu'ils doivent éviter les terrains humides et les herbes chargées de rosée ou de gelée blanche.

Ils doivent les mettre à l'ombre durant la plus grande ardeur du soleil, les conduire le matin sur des parcelles exposées au couchant et, le soir, sur des parcelles de terre exposées au levant.

Ils savent aussi qu'ils ne doivent jamais presser ces bêtes et c'est pourquoi, les deux garçonnetts ont appris à marcher lentement et cette habitude ne les quitte de la journée.

Vous imaginez aussi qu'ils ne sortent jamais le troupeau pendant l'orage ni lorsqu'il y a un épais brouillard.

Il paraît d'ailleurs que Nicolas a très peur des gros orages et, ma foi, j'en connais plus d'un qui est dans le même cas.



Les enfants du futur sont très curieux.

Ils s'intéressent entre autre à l'enseignement de mademoiselle Tremblay à l'école du village Prologue.

Justement, je discutais avec mademoiselle Élisabeth des derniers courants en matière d'éducation scolaire.

Elle s'intéresse beaucoup à tout ce qui se passe en Europe et aux États-Unis et m'a demandé de m'informer sur cette question.

Je suis allé au Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal afin de rencontrer mes anciens maîtres.

J'ai longuement discuté avec l'un d'eux qui revenait d'un voyage en France et en Angleterre au cours duquel il a visité plusieurs écoles et discuté longuement avec des philosophes et des pédagogues.

Il m'a raconté qu'en Europe, l'école était, en ce milieu de XIXe siècle, aux «leçons de choses».

— «Apprendre par les choses (objects teaching), m'a dit mon vieux maître, c'est apprendre à lire dans le monde visible qui nous entoure l'évidence des relations qui lient entre eux les objets et les phénomènes.

— C'est possible, dès l'école primaire, si l'on enseigne à l'enfant qu'il peut se servir de ses sens pour appréhender avec ordre et rigueur les qualités des objets qui sont autour de lui. Car, si l'on observe avec soin, il devient possible de voir, dans chacune des qualités de l'objet, la façon dont celui-ci s'inscrit dans le milieu où il vit (histoire naturelle), où il fonctionne (arts et techniques), où il se transforme (physique).»

— Mon jeune ami, il faut savoir que le maître mot est, dans la leçon de choses, celui d'usage qui n'est rien d'autre qu'une qualité de l'objet en action. La leçon peut alors suivre un ordre simple : partir des usages les plus ordinaires qui, en général, renvoient aux qualités les plus apparentes, trier avec soin parmi les usages plus complexes et les qualités moins apparentes celles qui peuvent être accessibles à l'enfant.

— Prenez par exemple, une leçon sur le chameau (mais qui est aussi une leçon sur le désert) commencera par l'examen de sa bosse et l'explication du rôle qu'elle joue chez un animal vivant dans des étendues privées d'eau, elle se poursuivra par l'examen de ses sabots adaptés au déplacement sur des sols peu stables, de son oeil dont la paupière permet de braver les tempêtes de sable, des articulations de ses pattes dont le revêtement épais favorise l'agenouillement et en font, malgré sa haute taille, un remarquable animal de bât.

— Plus encore, pour certains promoteurs de la méthode, l'observation des choses peut, à l'occasion, devenir action sur les choses, c'est à dire expérimentation. Il s'agit moins de faire naître dans l'esprit des élèves l'intuition des lois physique qui régissent, par exemple, l'action de la pression

atmosphérique s'appliquant à la surface d'un liquide que de faire vivre à l'enfant quelques «expériences» dont il pourra tirer d'abord un étonnement, ensuite, un savoir empirique (le liquide est à la même hauteur dans le corps et dans le goulot de la théière ; si l'on rajoute du liquide dans l'une des deux parties, le niveau s'équilibre dans l'une et l'autre ; lorsqu'on incline la théière, le liquide contenu à l'intérieur coule de la même manière que lorsqu'on verse de l'eau dans un tube en verre dont les branches sont recourbées en U, mais inégales, etc.).

— Comprenez, jeune homme que l'expérience ne sert pas ici à confirmer ou infirmer une hypothèse. Elle a seulement pour ambition de permettre à l'enfant d'observer des phénomènes qui n'auraient pas attiré son attention si une manipulation, venue au bon moment, n'avait arrêté son regard.

— La leçon de choses est, en ce sens, une accumulation d'observations pertinentes dont la récurrence forge progressivement, dans la mémoire de l'enfant, le matériau empirique dont pourra naître la claire conscience d'une relation de cause à effet ou d'une loi.»

Fichtre! J'avoue que cet énoncé m'a ébloui.

Au cours de ce voyage, mon vieux maître a également visité des salles d'asile. Voyez ce qu'il a à dire concernant la pédagogie de la «leçon des choses» qu'on y a introduite.

— «Assez naturellement, ce sont les salles d'asile — c'est-à-dire les écoles maternelles — qui ont été, à ce que l'on m'a dit, les premières sensibles aux perspectives ouvertes par la leçon de choses.

Il m'a confié avoir rencontré madame Marie Pape-Carpentier, directrice du cours normal pour les salles d'asile installées à Paris en 1847.

Il paraît qu'elle est une inlassable propagandiste de cette méthode.

Cependant, sa façon de faire a quelque originalité par rapport à la pédagogie initiale.

En ce sens, elle déplace l'accent mis jusque là sur l'explicitation des usages des choses, vers une approche plus sensorielle qui convient mieux à de jeunes enfants encore bien éloignés de l'âge de raison.

De l'avis de mon vieux maître, sous l'impulsion de Marie Pape-Carpentier, la France, en créant les Écoles Maternelles, a mis en place dès 1848, un enseignement de qualité pour les tout petits.

En écoutant le vieil homme parler avec admiration de cette femme intelligente et énergique, je me suis fait la réflexion suivante: mademoiselle Harris aimerait bien connaître cette femme qui est connue pour son combat contre la misère et l'injustice sociale et qui lutte aussi pour l'éducation des filles.

En effet, madame Carpentier ne considère dans chaque enfant, quel qu'il soit et à quelque famille qu'il appartienne, ni un futur marchand, ni un futur soldat, ni un futur bachelier, ni un futur artisan de telle ou telle spécialité. Elle voit un membre de l'humanité, un citoyen, un chrétien, un homme enfin ! Un homme, une femme, qu'il faut avant tout préparer à la vie.

Revenons à «la leçon des choses». D'après mon ancien professeur, cette éducation des sens s'inscrit dans une tradition qui, de Jean-Jacques Rousseau à Condillac, accepte que le jeune enfant apprenne par intuition plutôt que par principes.

De plus, la leçon de choses est toujours, en même temps, une leçon de mots.

Je m'explique: elle permet de corriger le langage jusqu'à ce qu'il désigne, sans risque d'erreur, la chose même, son exacte réalité, et ses principales qualités.

Il paraît qu'on en voit bien l'intérêt à l'école maternelle : l'enfant apprend à sentir en même temps qu'il apprend à parler, il s'inscrit donc d'emblée dans une appropriation rigoureuse du monde.

Mais, il n'y a pas de ces sortes d'écoles pour les petits enfants de Prologue ni ailleurs au Bas-Canada, à ce que je sache. Il faudrait peut-être s'y mettre.

Je vais en parler à mademoiselle Tremblay.

Pardi! Cette discussion avec mon ancien maître m'a rappelé les bancs d'école, l'odeur du bois et de la craie, l'école buissonnière . Les escapades et le plaisir de la découverte, d'une curiosité guidée vers la science qu'ont su m'inculquer certains instituteurs dans ma prime jeunesse.

Je me rappelle que cette fringale de savoir s'incarnait alors par des appareils de mesures aussi beaux qu'utiles, un aquarium où l'on suivait la métamorphose des têtards, la danse de goujons, et des vitrines où, au fil d'une carrière, l'instituteur accumulait et classait avec ses élèves des collections de coléoptères, cristaux et coquillage. Je me souviens des herbiers et nos jardins scolaires.

Tout cet attirail scientifique était pour nous une véritable encyclopédie.

Depuis ce temps, mes herbiers sont bien empoussiérés: finies ces jolies promenades à la découverte de la nature, de l'infiniment petit et de l'infiniment grand.

Je ne sais trop pourquoi, mais, j'ai l'intuition que dans le futur, les «leçons de choses» l'éveil des sens, l'attisement de la curiosité enfantine, sont restés au programme. «O tempora, o mores», les choses ont simplement changé.

Nos correspondants sont à l'ère de l'audiovisuel, des avions supersoniques, des voyages sur la lune, mais ils disent aussi apprendre devant une lucarne, sans que les jolies cartes et les cristaux brillants, les pois en germes et les poissons rouges aient abandonné leurs salles de classe.

Augustin Lebeau, journaliste



Les perles fines

Prologue mercredi 7 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, l'air a sifflé et fouetté les visages menaçant les habitants avec un bruit de tempête. Puis, le beau temps a rapidement chassé l'amertume de l'air. Ah! Le beau temps, le soleil et la lumière de septembre me donnent parfois des vertiges.

Diantre! Il y a d'abord eu madame Marie-Louise Beaulieu qui tenait à ce que j'utilise les chroniques «Au Quotidien» pour faire partager ses connaissances concernant l'alimentation et les soins à apporter aux animaux de son cheptel.

Maintenant, Madame Pétronille Papineau m'a demandé comme une faveur de discourir, par le biais de cette chronique, sur un sujet qui lui tient à cœur.

J'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait de quelque chose de très important, voire même de crucial, mais, voilà, il s'agit plutôt d'un sujet qui m'a paru d'abord bien anodin.

Cependant, je dois avouer, à la lecture complète du texte de madame Pétronille qu'il n'en est rien et que le sujet mérite qu'on en parle vu les grands problèmes sociaux qu'il permet d'aborder.

J'entends, par cela, l'exploitation de l'homme par l'homme.

Alors, je transcris ici le texte de madame Pétronille Papineau: «Les perles fines».

MESDEMOISELLES ET MESSIEURS!

— «Bien que la perle soit bien différente des pierres précieuses, elle est placée au premier rang de ces riches et merveilleuses productions de la nature.

— Son éclat, sa couleur agréable et douce, et sa forme, en ont fait en tout temps une des plus belles parures C'est un chef-d'œuvre de la nature.

— Les perles se trouvent dans quatre espèces de coquilles: les huîtres, les patelles, les moules et les oreilles de mer. Ce sont aussi ces coquilles qui fournissent la nacre.

— Il y a plusieurs opinions sur les motifs que la perle se rencontre sous diverses formes et grosseurs, tantôt parfaitement ronde, tantôt bicornue (appelé dans le commerce: baroque), tantôt allongée ou comme une petite poire, plus ou moins régulière, tantôt enfin de formes extrêmement variées.

— Il en est de même de la couleur, qui passe du blanc azuré ou argenté au blanc jaunâtre ou au jaune d'or plus ou moins prononcé, et enfin au noir bleuâtre de diverses nuances (perles bronzées ou plombées). Il y en a aussi de roses, de bleues et de lilas, mais en général, les perles de couleur n'ont de mérite que pour les collections de curiosité: leur valeur est purement de fantaisie.

— La couleur blanche, quelle qu'en soit la nuance, est la première condition; vient ensuite la forme, et il faut placer en première ligne, celle d'une petite boule, c'est-à-dire la perle ronde, et celle d'une petite poire; toutes deux doivent être lisses, unies, sans aspérités qui les rendent raboteuses, et sans un ou plusieurs cercles qui interrompent leur éclat; cette dernière imperfection les fait désigner sous le nom de perles enrubannées.

— On entend par «l'eau» d'une perle, sa couleur, et par «orient» son chatoyement nacré. On est généralement porté à croire que la couleur est due, soit à la qualité du liquide qui a produit la perle, soit au climat sous l'influence duquel la coquille est placée.

— Ce qui est certain c'est que lorsque la teinte est naturelle, elle se reproduit depuis la couche extérieure jusqu'au centre, tandis que si elle l'effet d'une cause accidentelle survenue, soit après que la perle atteint son degré de maturité, soit après son extraction de la coquille, il arrive souvent que la première couche seulement se trouve endommagée, et qu'en l'enlevant très légèrement, la seconde couche n'offre plus la même imperfection.

— Cela s'observe plus particulièrement sur certaines perles bronzées, dont on trouve d'assez gros morceaux, de formes irrégulières, raboteux, de couleur désagréable, mais bien orientée.

— Par une singularité de la nature dont on ne connaît la cause, ces morceaux de peu de valeur peuvent n'être que la coque, ou l'enveloppe grossière d'une autre perle plus belle et de meilleure forme.

— On raconte qu'un négociant français acheta, un jour, au Mexique, un de ces morceaux d'amateurs et d'un prix très minime; à la suite d'une discussion qu'il eut sur sa valeur, il le frappa d'un coup de marteau; l'enveloppe se fendit en deux parties, comme une noisette qu'on ouvre, et il en sortit une perle parfaitement ronde, d'un «orient» très vif, et d'une couleur blanche légèrement dorée; elle pesait 58 grains, et fut achetée, par un marchand de Paris, pour plus de 4,500 francs.

— Ce qui prouverait qu'une grande dose de chaleur est nécessaire au perfectionnement de la perle, c'est que celles qui viennent des mers les plus chaudes, de l'Asie méridionale, sont ordinairement les plus rondes et les plus vives; elles se pêchent à peu de profondeur, autour des îles et près des continents; ainsi, outre la chaleur du globe, celle du soleil paraît être propice à leur développement.

— Ce n'est pas seulement des mers chaudes du Japon, des îles Philippines et de Ceylan, du golfe Persique, des mers qui baignent les côtes de l'Arabie et la presqu'île occidentale de l'Inde, que nous viennent les perles fines; il en vient aussi des côtes de la Californie et des mers les plus chaudes de l'Amérique méridionale, particulièrement des côtes du Pérou et de l'isthme de Panama.

— C'est même de cette dernière contrée que sont tirées la plupart des perles qui se vendent en France; elles sont ou très blanches ou bronzées, toutes d'un «orient» vif. Celles qui s'expédient d'Alep, et qui portent ce nom, y ont été importées du golfe Persique.

— Quelques rivières de la Russie, de la Bohême, de la Silésie, de la Bavière, de la France, et particulièrement de l'Écosse, produisent des perles; elles sont ternes, d'un blanc rosé et sans «orient»; leur valeur n'est pas comparable à celle des autres; on les appelle généralement «perles d'Écosse».

— Les plus petites s'employaient jadis, à ce que l'on prétend, dans des préparations pharmaceutiques, ce qui fait qu'en Allemagne elles ont pris et conservé le nom de «perles d'apothicaire».

— La pêche des perles a lieu en Orient, au commencement d'avril, et dure six mois; et dans l'Occident, du mois de février au mois d'avril.

— Le mode est à peu près le même partout. Avant d'autoriser la pêche, le gouvernement s'assure de l'importance des bancs à exploiter, et de la qualité des coquilles, afin de ne pas les sortir de la mer avant que les perles qu'elles peuvent contenir n'aient eu le temps d'arriver à maturité, et il faut dit-on, sept années pour que la perle obtienne un développement complet.

— Cette exploration a aussi pour but d'égaler, autant que possible l'exploitation, de manière à maintenir un revenu annuel à peu près égal; il en est, à cet égard, comme de la coupe du bois.

— Lorsque les bancs ont été divisés et que la pêche a été reconnue faisable, si le gouvernement ne la fait pas faire pour son propre compte, il la met en adjudication au plus offrant.

— Au jour fixé, un coup de canon annonce, à six heures du soir que la pêche est ouverte.

— Les barques préparées à cet effet et contenant les rameurs et les plongeurs, prennent la mer, afin d'arriver à leur destination au point du jour, lorsque le soleil commence à se lever, les plongeurs s'élancent de leurs barques. Ils sont soutenus par une corde qui leur passe entre les doigts du pied droit, et au bout de laquelle est attachée une grosse pierre dont le poids sert à les précipiter rapidement.

— L'autre bout de la corde est attaché à la barque, et permet aux rameurs d'aider les plongeurs à remonter, lorsqu'ils en donnent le signal en tirant une autre corde également attachée, par un bout, à la barque, et par l'autre bout, à leur bras gauche.

— Les plongeurs ont devant eux un grand sac dans lequel ils placent les coquilles qu'ils peuvent ramasser. Il ne leur est pas possible de rester sous les eaux plus de 3 ou 4 minutes, mais ils recommencent ce pénible exercice 40 à 50 fois dans une matinée. Ce n'est que lorsque leurs forces les abandonnent qu'ils renoncent à plonger; aussi arrive-t-il souvent que le sang leur sorte par la bouche, par le nez et par les oreilles.

— Outre les horribles fatigues auxquelles ces malheureux sont exposés, ils ont encore à redouter d'énormes requins qui viennent parfois les attaquer; ce n'est jamais sans crainte de ce dernier danger qu'ils entreprennent la pêche.

— Pour stimuler leur courage en exploitant leur superstition, leurs maîtres font venir sur le rivage une foule de Bramines et de Dervis qui chantent des cantiques, récitent des prières en faisant des signes et des contorsions.

— Cette espèce de cérémonie religieuse remonte le moral de toute l'expédition, et lui fait braver les dangers auxquels elle s'expose.

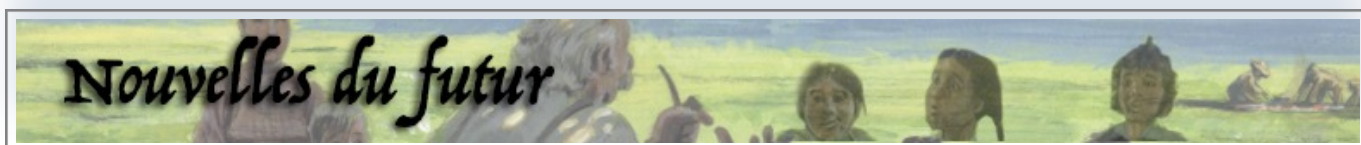
— À midi, un coup de canon annonce la retraite. Les barques retournent au rivage, et les coquilles qu'elles rapportent sont parquées pour les obliger à s'ouvrir elles-mêmes: car il serait à craindre qu'en forçant l'ouverture avec un instrument on n'atteignît et n'endommageât la perle.

— Les coquilles s'ouvrent d'ailleurs plus facilement lorsque l'animal est arrivé à l'état de putréfaction; on en retire alors la perle; on fait même bouillir l'huître, afin de s'assurer qu'elle ne renferme pas d'autres perles dans son intérieur.

— La putréfaction de cette masse d'animaux répand dans tout le pays une odeur infecte, et occasionne des fièvres contagieuses souvent mortelles.»

Voilà, madame Papineau n'a pas cru bon de poursuivre sur le sujet. Selon elle, un objet, aussi beau qu'il soit, ne devrait pas être le fait de l'exploitation humaine.

— Diantre! Il paraît que dans le futur, il y a des mammifères qui sont un peu plus intelligents que les humains.



C'est madame Marie-Louise Beaulieu qui m'a appris cela. Deux de ses correspondantes, mesdemoiselles Amélie et Véronique lui ont écrit:

— « [...] Les dauphins sont des mammifères un peu plus intelligents que les humains. Nous n'en voyons pas à St-Léon, car nous ne sommes pas près de l'océan [...] ».

Nous avons bien ri, car elle et moi savons très bien que les animaux sont intelligents et très surprenants. Il n'y a qu'à penser à Tancrede, le canard de Madame Marie-Louise. Il reconnaît, entre toutes, la commère du village et il court toujours vers elle pour lui mordiller les chevilles afin qu'elle

s'en retourne vite fait. Et que dire, de ma jument Houppette. Elle est à la veille de parler. Et la chatte de madame Mathilde a également des comportements étonnants et je ne parle pas de Porto, le cochon de Léon Simard, de Voltaire, le coq de mon frère. Par contre madame Beaulieu n'était pas au fait de l'étymologie du mot «dauphin». Je me suis fait un plaisir de le lui apprendre. En grec ancien, «delphinos», masculin singulier de «delphis», désigne le dauphin. Le latin, étymologie du mot français, est «delfinus».

Voyez sa réponse et son côté coquin!

— Ebindidon m'sieur l'écrivain, vous en savez des choses.... vous auriez pas un ancêtre dauphin pour être intelligent de même?

— Je n'ai pu que sourire à cette taquinerie.

— Nous avons ensuite parlé de mythologie et là, je crois bien que j'ai ébloui la bonne dame.

Voyez ce que j'ai appris dans mes dictionnaires, mes encyclopédies et mes livres d'histoire naturelle.

— «Peu d'animaux marins ont été, autant que les dauphins, liés à la vie des humains. Les Grecs anciens, peuples de la mer, furent, dès les temps les plus reculés, attirés par ces animaux singuliers qui jouaient et bondissaient hors de l'eau autour de leurs bateaux, et qui se faisaient aussi remarquer par l'aisance avec laquelle ils dépassaient les navires les plus rapides.»

— «Les mythes et les fables relatifs au dauphin sont fort nombreux : il est mentionné déjà par Homère comme étant le «roi de la mer et seigneur des poissons.»

— «Les auteurs anciens ont signalé l'affection qu'il porte à l'homme en toute occasion, allant jusqu'à sauver la vie de naufragés en les ramenant à terre. Par ailleurs, nombreuses sont les citations qui montrent le dauphin se laissant volontiers chevaucher par des jeunes garçons. Thétis elle-même utilisait l'un de ces Cétacés comme monture.» Vous savez qui est Thésis, je n'en doute pas...! Poursuivons!

— «L'un des exemples le plus couramment cités est celui d'Arion le premier chanteur et joueur de cithare de son temps. Revenant de Sicile où il avait gagné, par son art, de grandes richesses, il s'embarqua à Tarente à bord d'un navire qui devait le conduire à Corinthe. Mais l'équipage décida, une fois en mer, d'assassiner le musicien pour s'emparer de sa fortune. Arion obtint cependant la faveur de chanter une dernière fois avant d'être jeté dans les flots, ce qui fut fait. Mais un dauphin, qui avait été attiré et charmé par les accents mélodieux du chanteur, le recueillit et le porta sain et sauf jusqu'au cap Matapan (le Ténare), où un monument immortalisa l'événement, que l'on situe dans la XXIX^e olympiade, soit vers 620 avant l'ère chrétienne.»

— «C'est aussi un dauphin qui a ménagé le mariage d'Amphitrite et de Poséidon, lequel, pour marquer sa gratitude, installa l'«intermédiaire» au firmament, sous forme de la constellation du Dauphin, proche de celle de l'Aigle.»

— «Et c'est encore un dauphin qui porta Apollon (Apollo Delphinus) et son fils Icadius jusqu'à la côte proche du Parnasse, où fut précisément érigé le temple de Delphes.»

— Pour toutes ces raisons, l'histoire raconte que la capture des dauphins «déplaisait aux dieux», et les pêcheurs grecs les laissaient en paix. Seuls les Thraces les chassaient, ce qui était en abomination aux peuples de l'Hellade.

— Le docteur Harris, à qui j'ai parlé du mammifère, m'a affirmé que les sous-produits des dauphins étaient utilisés, à une époque lointaine, en médecine: sa graisse, dans le traitement de l'hydropisie; ces cendres, contre certaines maladies de peau; son foie, pour combattre les fièvres.

— Le dauphin était tellement familier aux peuples anciens qu'il figurait sur de nombreuses monnaies d'Abydos, d'Egine, d'Argos, de Métaponte, de Posidonie, de Tarente et de Rome, où l'animal était, la plupart du temps, représenté accompagné d'une ancre, symbolisant ainsi la suprématie romaine sur le «mare nostrum».

Je me demande s'il y a encore, dans le futur, une monnaie qui maintient cette tradition et montre un dauphin!

— Les traités d'histoire naturelle enseignent que les anciens savaient parfaitement que le dauphin n'était pas un poisson, mais bien un Mammifère, qu'il était «proche des baleines», qu'il respirait l'air en nature au moyen d'un évent communiquant avec des poumons, qu'il se reproduisait par accouplement, etc.

— Toutefois, ils sont peu nombreux ceux qui savent que le dauphin est devenu l'emblème du Christ et le signe de ralliement des premiers chrétiens.

Je n'ai pas eu le temps de tout raconter à madame Marie-Louise. Elle m'a subitement empoigné le bras et m'a littéralement forcé à la suivre en répétant sans cesse...

— «....faut que vous contiez toutes ces histoires-là à mes petits. Ils vont en faire des grands yeux...».

— À la prochaiaiaiaiaiaiaiaiaia....nnnnne!

Augustin Lebeau, journaliste



À propos de certaines expressions du futur

Prologue vendredi 9 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, nous avons eu droit à la formation d'un gigantesque arc-en-ciel. Il était si magnifique qu'il invitait à la promenade. J'aurais voulu suivre la route qu'il traçait, mais je crois bien que je n'aurais pu être de retour avant la nuit tombante.

La vie à Prologue suit son cours. Elle est faite de cascades, de chutes et de douces pentes. Les habitants ont la mine basse... c'est le moins que je puisse dire.

Bientôt, ils devront rédiger leur dernière lettre et mettre fin à leur correspondance avec leurs nouveaux amis du futur.

Pire! Il paraît que par un phénomène de rebond temporel tout s'effacera de leur mémoire de sorte, qu'ils ne garderont aucun souvenir de cette grandiose expérience.

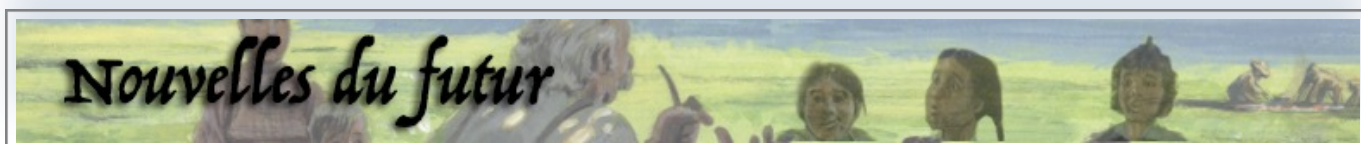
D'aucuns ont déjà décidé de cacher leurs lettres dans un lieu secret et de les mettre ainsi à l'abri de l'action de ce

fameux rebond temporel.

Madame Marie-Louise m'a chuchoté que c'est pas un bougre de «volte-face» qui va lui voler ses lettres. Elle les cache sous sa jupe et bien mal venu l'effronté qui osera... je vous laisse deviner la suite.

Jane-Édith Caldwell fait attendre son tuteur qui ne cesse de faire les cent pas à l'auberge. En effet, la jeune domestique lui a baragouiné une histoire des plus farfelues afin d'avoir le temps de répondre, d'ici la fin de cette belle aventure, à toutes ses lettres.

Cependant, son départ pour New York est prévu pour bientôt. Le pauvre Luc Papineau est déjà bien triste, car il sait qu'il ne reverra sa dulcinée que dans un temps fort éloigné... après tout, un océan sera désormais entre eux.



Le seigneur Gonzague Prologue est venu me faire une visite bien curieuse.

Il est perplexe concernant certaines expressions utilisées par ses correspondants du futur.

Messieurs Xavier et Jérôme lui ont écrit: «Pour les routes, il y a des personnes de la voirie qui veillent à ce que les chemins soient bien droits et sans nids-de-poule.»

— Moi qui croyais que les nids de poule se retrouvaient tous dans le poulailler...

— Diantre! Les animaux du futur sont-ils devenus fous pour ainsi mettre leur vie en péril?

— Cette lettre fut l'occasion pour le seigneur Prologue de discourir sur la mauvaise utilisation du langage et sur l'étymologie des mots.

— On sait, dit-il, qu'à l'époque des grandes découvertes, les navigateurs firent route vers l'ouest, persuadés qu'ils finiraient par aborder en Inde après avoir fait le tour de la terre, et lorsque, vers 1520, les Espagnols débarquèrent sur les côtes mexicaines, ils découvrirent, entre autres animaux inconnus, un grand volatile qu'ils baptisèrent « poule d'Inde », nom abrégé en «dinde» tout court.

— Et de même qu'un ourson est un petit ours, un chaton un petit chat ou un ânon un petit âne, on donna aux petits de la dinde le nom de «dindons». Un peu plus tard, ce nom devint celui du mâle de la dinde et, sur le modèle de diminutifs tels que renardeau, chevreau ou baleineau, on baptisa les petits de la dinde «dindonneaux».

— Voyez la curieuse logique, monsieur Lebeau. Cette terminaison «eau» se retrouve à la fin de nombreux mots qui ne constituent pas pour autant des diminutifs et n'ont le plus souvent rien à voir avec le règne animal.

— Par exemple, si un caveau peut être considéré comme une petite cave, un tableau n'est manifestement pas une petite table, pas plus qu'un poireau n'est une petite poire ou un bouleau une petite boule !

— Et si le moineau paraît n'avoir rien d'un petit moine, il se pourrait néanmoins qu'il tire son nom d'une certaine similitude de couleur entre son plumage et la bure dont se revêt le moine.

— Et là, dit-il, exaspéré, je ne parle pas des calembours que vous aimez tant faire.

— Je dirais que vos jeux de mots sont plus ou moins fins et plus ou moins subtils. Heureusement vous maniez bien la langue et l'intelligence. Ainsi, vos calembours sont-ils normalement fondés sur une similitude de sons recouvrant une différence de sens.

— Voici quelques calembours risqués de votre part et dont j'ai pris note: «Bon appartement chaud» et « Bonaparte manchot ». Vous aviez fait ce calembour devant le marchand général et j'avoue que j'ai craint un instant qu'il ne vous étampe une gifle sur le nez.

— Il y a eu aussi «on s'enlace, puis on s'en lasse» que vous avez été le seul à rire et que dire de ce dernier calembour que monsieur Donald Laprise a bien aimé à votre grand contentement d'ailleurs: « plutôt passer à la poste hériter que passer à la postérité»... et j'en passe ... et j'en passe, etc.

— Mais il en existe de plus habiles et plus intéressants, tel celui-ci, qui me semble un modèle du genre. La scène se passe dans un petit café de Paris que j'ai visité, il y a de cela plusieurs années.

— Un client commande un café-crème, le boit et fait mine de s'en aller. Le garçon l'interpelle :

— «Hé, Monsieur, vous avez oublié de payer votre café !

— Quoi ? Vous appelez ça du café ?

— Mais, monsieur, vous savez bien qu'aujourd'hui le vrai café est presque introuvable : c'est de l'orge grillé.

— Et avec, c'était vraiment de la crème ?

— C'est-à-dire... non, c'était du lait.

— Ah, bon, conclut le client, vous admettez donc qu'au lieu d'un café-crème vous m'avez servi un orge-lait, et vous devriez savoir qu'un «orge-lait», on l'a toujours à l'œil ! ! »

— J'avoue, monsieur Lebeau que ce calembour m'a fait sourire. Comme j'ai dit plus haut, c'était un modèle du genre.

— Laissons là les calembours, cher ami! Que dire des mots comme «maisonnette», «fillette» ou «clochette» appelés «diminutifs» !!!

— Diantre... diminutifs des mots «maison», «fille» et «cloche». Vous n'êtes pas sans savoir que la terminaison – «ETTE» est l'une de celles qui permettent en effet de «diminuer» des noms, c'est-à-dire d'y ajouter une idée de petitesse. Et l'examen de nombreux exemples que comporte notre langue nous révèle plusieurs cas particuliers intéressants autant qu'inattendus.

— J'ai constaté que de nombreux diminutifs proviennent de noms qui n'existent pas ou plus. Par exemple, on se demande de quels étranges «raque», «lue» ou «aloue» les mots «raquette», «luette» ou «alouette» sont les diminutifs !

— Je me pose la même question avec des mots comme «houlette» et «sornette». Dans ces cas-là, l'étymologie nous apprend qu'il s'agit presque toujours de mots d'origine étrangère ou dialectale.

— Parfois on rencontre des mots tombés en désuétude : la «jaque» par exemple, avant de devenir «jaquette» était une sorte de tunique, la «choue» était un oiseau nocturne plus grand que la «chouette», la «gourme», avant de devenir «gourquette», était une petite chaîne fixant le mors du cheval.

— Ici ou là, le rapport entre le nom original et son diminutif demeure un mystère la « clarine » étant une cloche de vache, on se demande comment on en est arrivé à « clarinette » !

Et sait-on que si le mot «vignette» signifie une petite vigne, c'est qu'il désignait autrefois un petit dessin ornemental qui représentait des branches de vigne avec leurs feuilles et leurs grappes ?

— J'ajouterais, juste en passant, qu'une baguette n'est pas une petite bague, pas plus qu'une carpe n'est une petite carpe, et terminons avec ces diminutifs que nous utilisons sans plus penser à leur origine : qui voit dans des pommettes deux petites pommes ou dans des lunettes deux petites lunes ?

— Saperlotte! pour reprendre une expression qui vous est chère, cher ami... héhé... je deviens comme vous, je fais de ridicules calembours!

— Laissons cela. Je vous parlerai plutôt des mots et des histoires bêtes. Constamment nous utilisons, sans en avoir vraiment conscience, des expressions faisant référence au règne animal.

— C'est pour en apporter la preuve et la démonstration que je vous propose ce récit tel que raconté par mon défunt frère John-Peter:

— «Quel ennui ! Malgré une fièvre de cheval et un froid de canard, je suis obligé de ressortir. Bien que j'aie de la peine à conduire à cause d'un œil-de-perdrix qui me fait un mal de chien, je décide de prendre mes deux chevaux. Je roule en carriole entre chien et loup sur une mauvaise route quand, sur un dos d'âne, une diligence conduite par un inconnu me fait une queue de poisson et accroche ma carriole. On s'arrête. De la diligence descend un couple : lui, blouson de daim, nœud papillon, pantalon pied-de-poule, pattes d'oie et nez en bec d'aigle, il a l'air d'une vraie peau de vache. Elle, grande sauterelle à veste de renard et bottes de chevreau, œil de biche et taille de guêpe, elle me fait un effet bœuf. Malgré un bec-de-lièvre, elle a du chien, mais dans la discussion elle se révèle à la fois une tête de mule et langue de vipère ! Le type monte sur ses grands chevaux et cherche à me payer en monnaie de singe. Tout à coup, ce vieux chameau démarre en trombe avec sa souris, et moi, dindon de la farce, je me sens fait comme un rat !

Mon histoire paraîtra-t-elle dans le canard local ? Possible, si on arrive à déchiffrer mes pattes de mouche ! »

— Entendre ce dernier récit merveilleusement raconté par le seigneur Prologue me parut délicieux. Je n'ai pu m'empêcher de m'esclaffer et de me frotter la panse. Elle est bien bonne, cher ami... elle est bien bonne.

— Voyant l'effet heureux que son récit avait eu sur moi, le seigneur Prologue se mit également à rire et à tonner bien fort. Nous avons ainsi fait un bon bout de chemin, mais nulle part les poules de Prologue n'avaient fait de nids.

Augustin Lebeau, journaliste



Musique, chansons et danses

Prologue, 11 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, une petite pluie fine, bienfaisante, a ruisselé sur les terres de Prologue. Une fois le soleil revenu, en début d'après-midi, les enfants sont sortis pour profiter des trous de boue tels les canetons barboteurs dans la mare.

Comme je disais dans ma chronique précédente, la vie à Prologue suit son cours. J'ai assisté à un petit concert privé donné par madame Pétronille Papineau. Ce fut un régal.

Ah! Une chanson, un air d'opéra, une pièce musicale.... comme la musique est beau, quels que soient ses atours.

J'imagine que vous aimeriez en savoir plus sur la musique de notre époque. Pour sûr, il y a les chansons non écrites que les familles se transmettent de génération en génération.

Il y a aussi les chansons religieuses et celles moins pieuses. Il y a les chansons inventées; il y a les chansons inscrites dans les chansonniers des Collèges.

Je vous en donne une liste alphabétique en espérant que certaines d'entre elles ont franchi les siècles pour être encore fredonnées par vous, chers correspondants du futur:

- Ah! c'était une biche
- Ah! le joli moulinet!
- Ah! si mon moine voulait danser
- À Saint-Malo, beau port de mer
- Boiteuse (la)
- Boule (ma) roulant
- Boulé (bal chez)
- Départ pour la Californie
- Derrière' chez nous y-a-t-un étang
- En revenant du Canada
- Foin, paille, refrain
- Frère Jacques, canon
- Grand nez (le)
- Guediguedindin, ou Mic-Mic
- Haow! yes, qu'estc'qui povait me dire
- Il était, un'bergère
- Il était un p'tit homme

- J'ai du bon tabac
- Juif-errant (complainte du)
- La bibournoise
- La gingue me prit
- La moutonne est dans un fossé
- Le premier jour de mai labouré
- Madame m'envoyait au marché
- Malbrough s'en va-t-en guerre
- Marie Punicon
- Meunier (le)
- Mon mari est ben malade
- Mon père a fait bâtir maison
- Nous irons sur l'eau, refrain
- Où' c'qu'est l'bon temps
- Par un dimanche au soir
- Petit jean Tête-dure
- Quand j'étais chez mon père
- Quand le meunier revint du marché
- Ron-ron-ron, petit patapon
- Sur le coin d'un coin, refrain
- Trépas du chat
- Un tour du diable
- Vogue, beau marinier, vogue, refrain».

Je me suis aussi renseigné auprès de madame Pétronille Papineau.

Elle m'a confié faire collection de musique en feuilles touchant le Canada. Plusieurs ont été publiés à Londres vers la fin XVIIIe siècle. Elle m'a conté que des nouvelles obtenues de voyageurs traversant les provinces britanniques avaient alors alimenté la fascination que les nouveaux territoires exerçaient sur les Européens.

Leurs récits parlent de chants, de musique de violoneux et de danse, surtout au Bas-Canada, et les chansons rythmées des voyageurs n'ont pas tardé à devenir légendaires grâce aux versions romantiques parvenues à l'Ancien Monde.

C'est après un de ces voyages que Thomas Moore a écrit la célèbre chanson Canadian Boat Song et l'a publiée à Londres en 1805. Il paraît que cette chanson a été tellement populaire qu'elle fut, au cours de quatre décennies suivantes, maintes fois reprise à Boston, à New York et à Philadelphie.

Madame Papineau m'a expliqué que l'édition musicale est, depuis longtemps, une industrie florissante en Europe. Ce n'est pas le cas ici, au Bas-Canada. Elle n'a véritablement commencé au Canada qu'en 1800.

Le Graduel Romain (Québec, John Neilson, 1800) a été suivi rapidement par d'autres publications liturgiques et cahiers de musique sacrée pour répondre aux besoins des communautés ecclésiales en plein essor partout au Canada.

Quant aux chansons et danses traditionnelles, comme celles que les habitants se transmettent oralement d'une génération à l'autre, d'un village à l'autre, le besoin ne s'est pas fait sentir de les transcrire ni de les publier.

Par contre, l'histoire n'est pas la même pour toutes les sortes de musique: cela dépend à qui l'on s'adresse. Ainsi, la musique imprimée se révèle nécessaire pour les enseignants

de musique et leurs élèves, issus d'un milieu privilégié où le talent musical est considéré comme une marque de distinction sociale.

L'engouement pour la musique se trouve aiguisé par les concerts, les récitals et les bals animés souvent par des musiciens amateurs et des membres d'harmonies militaires.

Les grands-parents de madame Pétronille faisaient partie d'une certaine bourgeoisie qui réclamait des pièces relativement simples. Je vous dirais que dans cette classe de gens, la musique est encore nécessaire pour les jeunes femmes dont le statut social et les chances de mariage sont largement confortés par leur aptitude à jouer d'un instrument ou à bien chanter.

Pour répondre à cette demande croissante, les marchands d'instruments de musique emmagasinent une vaste gamme de partitions importées.

Et puis, de 1840 à 1850, l'immigration en masse, particulièrement en provenance d'Irlande, d'Angleterre et d'Écosse, a considérablement élargi le marché des biens de consommation de toutes sortes.

Comme bon nombre de ces immigrants vivent relativement isolés, la musique, obtenue parfois grâce à l'abonnement aux journaux et aux magazines, constitue non seulement une source de divertissement, mais un lien à la civilisation.

Les périodiques canadiens de notre époque offrent dans leurs colonnes des nouvelles locales et européennes, des articles sur la mode, des nouvelles de l'édition et des produits de divertissement sous forme de feuillets, de poésie et—occasionnellement—de musique.

The Literary Garland (1838-1851) figure parmi les premiers périodiques à grand succès. Publié à Montréal par John Lovell, ce périodique diffuse, dans chaque numéro mensuel de 45 à 50 pages, une partition simple.

Plusieurs pièces de la main de J.W. Dunbar Moodie, le mari de Susanna, sont publiées ainsi. Le 19 septembre 1831, La Minerve, journal bihebdomadaire montréalais, a fait paraître la toute première partition musicale que j'ai pu voir imprimée dans un journal ou magazine.

Hebdomadaire de langue française publié à Québec par Marc-Aurèle Plamondon et imprimé par Stanislas Drapeau, Le Ménestrel propose, en plus des vingt pages par numéro, quatre pages de musique séparées en vue d'en faciliter l'emploi, et éventuellement, la reliure. Cette entreprise ambitieuse n'a pas fait long feu (juin 1844 - janvier 1845), mais à cette époque que l'édition des partitions individuelles s'est généralisée dans les deux parties de la Province du Canada.

Voici une annonce parue bien avant dans Quebec Mercury du 11 août 1818:

— «[...] [NOUVELLE PUBLICATION MUSICALE M. FREDERIC HUND fait respectueusement savoir au public qu'il s'est établi dans cette ville comme GRAVEUR DE MUSIQUE et FACTEUR DE PIANO-FORTE. Vient de paraître et en vente libre chez Frederic Hund, de la rue John, à quelques pâtés de maisons de l'hôtel Malhiot, La VALSE DE BERLIN (en deux pages folios). À paraître très bientôt une collection de NOUVELLES VALSES ALLEMANDES en série de douze chacune. Piano-forte réparé, échangé et accordé à court préavis.— Québec, 1^{er} août 1818.]»

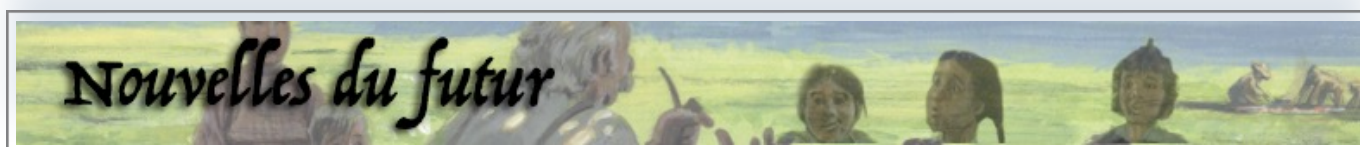
Voici une autre annonce en date du 15 octobre 1818 dans La Gazette de Québec :

— «[...] [A. KYLE, MAÎTRE MUSICIEN, 68^e ORCHESTRE se permet d'informer la Noblesse et la Petite noblesse de Québec et des alentours qu'il vient de composer une marche et l'a arrangée pour piano-forte. Ladite marche est humblement dédiée par consentement à Monsieur le Duc de Richmond, etc. N.B. Les copies de cette marche sont en vente libre chez M. Kyle à Hope Gate Barracks.]]»

Certes! Il y a eu des partitions individuelles qui ont été publiées au Canada dans les années 1820 et 1830, mais les plus anciennes dont dispose madame Pétronille remontent à 1840.

La première s'intitule *The Merry Bells of England*, une transposition nostalgique et patriotique du poème de J.E. Carpenter. Imprimée par John Lovell dans son établissement (*The Literary Garland*) et entièrement composée dans le style simple auquel ses lecteurs sont habitués, cette pièce est une œuvre charmante et accessible qui aurait bien plu aux Canadiens britanniques dans toutes les colonies. Évoquant l'amour perdu, la deuxième pièce, *Le dépit amoureux*, est une ballade mélancolique du Suisse Napoléon Aubin, éditeur du Canadien.

Il y aurait tant à dire, mais, «TEMPUS FUGIT VELUT UMBRA» (Le temps s'enfuit comme l'ombre.



Je vous ai déjà parlé de l'imagination débordante des jeunes du futur. Et bien! Il y a aussi à Prologue, des habitants qui vont au-delà d'une simple description de leur vie quotidienne.

Prenez l'exemple de madame Marie-Louise Beaulieu.

Et oui! Encore elle, me direz-vous!

Mais, c'est que cette dame a du caractère, de la passion et de l'imagination pour tous ceux qui n'en ont pas.

Je disais donc qu'elle est venue me voir ce matin pour me faire lire une lettre écrite il y a de cela quelques mois et dans laquelle, elle décrit à mademoiselle Geneviève, une aventure semblable à celle d'un jeune correspondant d'Ovide Polansky.

Voici donc ce récit:

— «Ouais...quelle aventure, m'zelle Geneviève! Alors je vais essayer de faire comme vous le dites. Comme les ordinateurs n'existent pas en 1853, j'ai demandé à Alcide de me fabriquer une boîte avec un écran. Il m'a fait une belle boîte de bois et y a mis un petit miroir. Nicolas m'a fait un clavier comme un clavier de piano, sauf que ce ne sont pas des notes, mais bien les lettres de l'Alphabet que je retrouve sur ce clavier.

— Ravie que vous ne puissiez me voir, chère amie! Vous trouveriez que j'ai un peu l'air ridicule. Bon voilà, je suis assise devant mon ordinateur. J'ai un papier devant moi et ma plume d'oie que je trempe dans l'encrier au fur et à mesure que je vous écris ces mots. Pour plaire à mon p'tit Nicolas, je fais semblant, avec ma plume, de toucher aux lettres qu'il a dessiné sur son clavier.

— Je pense bien que les enfants s'attendent à ce que je disparaisse, à ce que la boîte en bois construite par mon Alcide, m'aspire, tel un tourbillon de vent et me projette dans le futur!

— Crotte de bouc! Là, je suis indécise! Sur quelle touche devrais-je peser. Les enfants voudraient que je pèse sur une touche qui vous amènerait ici et nous permettrait de vous rencontrer et de vous faire visiter notre merveilleux monde. Quant à moi, je préfère visiter votre extraordinaire époque.

— Bon je vais peser sur une touche au hasard. Lalalalala! J'ai pointé ma plume sur ... Ouf! J'ai peur, tout à coup que Oh! Tout tourne, tout tourne... je me sens emportée... par la boîte! Les enfants me retiennent et tirent sur mes jupons! Alcide a la bouche grande ouverte... il en a cassé sa pipe de plâtre..... je.... ne vois plus ma maison, les enfants, ma terre.... je suis dans un non-lieu... un non-dit! Je vais mourir... je tombe.... je tombe... je flotte... je flotte!!! Au secouououourrrrrs, m'zelle Geneviève! Rattrapez-moi vite!

— Puis, tout cesse de tourner, je suis quelque part dans le temps. Je ne suis ni à Prologue ni chez mon amie Geneviève. Enfin, je devrais dire que j'y suis, mais elle ne me voit pas! Je la regarde et je le trouve belle et mignonne comme tout avec ses yeux pers et ses cheveux frisés!

— Elle est assise devant une boîte comme celle que m'a fabriquée mon Alcide. C'est sûrement ce fameux ordinateur avec lequel elle m'écrit! Ses doigts vont d'une lettre à l'autre, tel Mathieu Martin, dit Tudor, notre jeune prodige. J'entends une musique, c'est sans doute celle que font les mots lorsqu'ils apparaissent bien alignés sur le miroir... je devrais dire l'écran!

— On dirait des notes placées sur une portée. Je voudrais savoir si m'zelle Geneviève entend elle aussi une musique lorsqu'elle m'écrit ses lettres! Comme c'est beau... j'en ai le cœur serré.... douce, douce musique!

— Mademoiselle Geneviève boit quelque chose, sûrement pas un thé. Cela ressemble à du chocolat! Hum! J'aimerais y goûter. Mais mon amie ne me voit pas. Je crois que je n'ai pas complètement traversé les LIGNES.

— Je suis accrochée dans l'espace et le temps et je me sens impuissante. Je suis peut-être trop forte, trop corpulente pour traverser les LIGNES? Je frappe sur son ordinateur, je lui fais des «blablablabla», «broummmmm», «patatatatat», «rrrrrr»! Elle fait la sourde oreille!

— Je lui mets la main sur l'épaule, mais elle n'a aucune sensation et ma main traverse son épaule! J'ai l'impression d'être un fantôme!

— Rien n'y fait, elle est absorbée par son travail. J'aimerais l'embrasser, cette chère amie!

— Je vois bien qu'elle m'écrit.j'aimerais pouvoir lui dire combien ses lettres me touchent et nous rendent tous heureux dans la famille! Elle a l'air sérieuse, elle sort la langue et fait quelques grimaces.... je pense qu'elle s'est trompée... elle tapoche sur un signe et quelques mots disparaissent.

— Tout comme moi, elle ne doit pas aimer lorsque le filtre à fautes remplace ses mots par des étoiles. Les étoiles c'est fait pour vivre dans le ciel, pas dans une lettre.

— Je vois bien qu'elle s'applique... oh.hihihi, elle vient de se gratter les oreilles, le menton, le nez! Elle a les cheveux ébouriffés, on dirait m'sieur Firmin!

— Je n'ai pas le temps de faire le tour de la salle qu'une sensation de vitesse et de vertige m'envahit. Enfin, je vais lui apparaître que je me dis! Mais non... nous sommes toutes les deux transportées par une force terrible.

— Voilà, maintenant, elle est à son pupitre, dans sa classe. L'institutrice... enfin je pense bien ce que c'est, elle va d'un écolier à l'autre comme une abeille qui butine toutes les fleurs des champs à la recherche du nectar tant convoité!

— Elle doit bien faire des réserves de quelque chose à se démener ainsi! Je vois, m'zelle Geneviève qui est entourée de ses amies Joannie, Marie-Laurence, Patricia , Valérie Marie- Pier, Lydia , Sarah , Katy, Maude , Alexandra , Roxane , Clara . Elles rient tellement que leurs épaules sautent telles des sauterelles! Que peut-il y avoir de si amusant?

— Oh! je vois m'zelle Geneviève qui pèse sur une touche du clavier. Je me sens bousculée... quelque chose vient de passer près de moi. OH!....Mais c'est mon OMBRE!

— Elle me fait une vilaine grimace et me pile sur un pied. Je ne ressens aucune douleur, mais, que se passe-t-il? Elle traverse les LIGNES et apparaît au côté de ma chère amie Geneviève!

— La «bougre», la «v'limeuse», elle se fait passer pour moi. Elle embrasse tout le monde, la «tête folle»! Je lis le contentement sur son visage... elle me fait un pied de nez!

— Crotte de bouc! Genevièveèèèèèè! Ce n'est pas moi, ce n'est qu'une ombre.... ce n'est qu'une image!

— La poltronne, elle fait la «fine» et Geneviève s'y laisse prendre! Comment pourrait-il en être autrement? Après tout c'est la première fois qu'elle croit me voir! L'effrontée demande pour visiter l'école et la ville. L'école est une construction immense. Ce bâtiment est bien une dizaine de fois plus gros que notre petite école de village. Et puis, ça grouille de monde partout. Les p'tits chenapans sont bien excités, je me demande bien ce qu'ils ont ainsi à courir en tout sens.

— La sournoise visite la salle d'éducation physique de l'école. Elle dit: «nous à Prologue il n'y a pas de salle comme ça pour faire de l'éducation physique, nous jouons dehors».

— Moi je n'aurais pas agi avec tant d'impolitesse. J'aurais demandé à Geneviève de me faire assister à un cours d'éducation physique pour connaître les jeux des enfants du futur. Comme cela j'aurais au moins eu quelque chose à apprendre à mes enfants à mon retour.

— J'ai beau me mettre entre-elles et essayer d'avertir m'zelle Geneviève, rien n'y fait! L'ombre triomphe, elle est traitée comme Sa Majesté la reine Victoria par mon amie et ses amies!

— Pfftt! J'espère que le soleil la fera fondre à un moment quelconque de la journée.

— Nous sortons de l'école...! Dehors...

— Pouaffff! ça pue... ça pue... je ne saurais dire quoi! Mais chose certaine, ça pue.... c'est peut-être l'odeur de la pollution comme me l'ont déjà expliqué certaines correspondantes. Et pis la neige est ben malpropre... les voitures roulent vite, si vite! Coudonc! Le printemps n'est pas encore arrivé dans le futur!

— Mon ombre se promène dans tout cela sans faire la moindre réflexion. C'est pas moi qui aurais agi de même, après tout, quelle différence d'avec le monde tranquille de Prologue. La circulation est très dense! Les gens marchent vite, la tête basse et, les polissons, ils ne nous saluent même pas!

— Puis nous prenons l'autobus avec m'zelle Geneviève pour aller à l'aréna! M'zelle Geneviève m'a dit qu'il était nécessaire pour mon éducation que je voie l'aréna et le jeu de hockey! Pourtant elle ne m'avait pas parlé de cela dans ses lettres!

— C'est pour Nicolas, à ce qu'il semble! Elle veut lui apprendre que dans le futur il y a également des filles qui jouent au hockey! Héhé! Ici à Prologue les filles n'ont pas attendu qu'on les invite à jouer! Depuis qu'elles connaissent les règlements, elles se sont organisées en équipe et je les ai vues jouer au moins deux fois au cours de l'hiver.

— Mais de cela, le bougre de M'sieur Lebeau, il n'en a pas parlé! Faut croire qu'il n'y en a que pour les garçons!

— Ouais, quand je vais parler de cela à Alcide il n'en croira pas ses «esgourdes»! C'est incroyable, une carriole qui peut mener des dizaines de personnes partout dans la ville!!

— Mon ombre, la bougre d'idiote, n'a pas semblé étonner. Faut croire qu'elle a toujours vécu dans le futur pour être ainsi familière avec toutes ces choses étranges que je vois!

— Les gens autour d'elle la regardent avec curiosité! C'est qu'elle a fière allure avec son manteau, son chapeau, sa robe et ses jupons d'époque. Et puis, je crois bien qu'elle sent la crotte de poule et le crottin de cheval, car les gens se bouchent le nez à son passage. M'zelle Geneviève ne doit pas avoir le nez bien fin parce qu'elle ne semble pas du tout incommodée par les odeurs de l'ombre! Faut croire qu'elle fera une bonne vétérinaire, car elle n'a pas dédain de l'odeur des animaux! Et pis! Elle connaît ça les vaches et les poules!

— Nous arrivons à l'aréna et m'zelle Geneviève demande à mon ombre de l'attendre dans les gradins! Mais mon ombre n'écoute pas.

— Je l'ai discrètement suivi, car je voulais savoir comment était fait l'équipement! Ma surprise fut grande de voir toutes ces jeunes filles s'affubler de culottes courtes bizarres retenues par des bretelles

et pis, mettre des épaulettes presque deux fois plus grosses que leurs propres épaules... Ma surprise fut tout aussi grande de les voir mettre des jambières faites d'un matériel solide et très léger. Leurs chandails sont bien tricotés et agrémentés de joyeuses couleurs et de très beaux dessins.

— Les patins, les gants, le casque et le hockey sont très curieux. Rien de comparable à ce que nous avons réussi à fabriquer pour les enfants de Prologue. Je comprends bien que les enfants du futur patinent vite avec de tels souliers!

— J'ai vu une jeune fille, le gardien de but à ce qu'il paraît, qui avait un équipement fort différent des autres joueurs. Les jambières, épaulettes, culottes étaient tellement grosses que j'avais peine à voir la pauvre petite qui était à l'intérieur.

— Crotte de bouc! La pauvre fille! À propos, j'ai bien vu son biscuit et cela ne doit pas se digérer très bien.

— Je laisse la chambre des joueurs car l'instructeur est là qui vocifère des paroles incompréhensibles aux jeunes filles! J'ai bien envie de l'attendre à la sortie de la chambre pour lui faire un croc-en-jambe, histoire de le voir s'affaler sur sa bêtise! Je pourrais profiter du fait que je suis invisible! Hum... faudrait pas que m'zelle Geneviève m'aperçoive juste à ce moment-là, elle aurait sûrement honte!

— Bon, je décide de rejoindre «l'engeance» de faussaire qui est bien assise dans les gredins! Encore là, les gens la regardent avec mépris. Je suis tout à coup prise d'une certaine pitié pour cette sotte. Faut croire que je n'aime pas la façon dont certaines personnes du futur regardent les gens qui sont différents d'eux! Pis à part ça, y a rien de bizarre dans la façon que nous avons de nous habiller en 1853, ils n'ont rien qu'à se regarder... y en a qui ont l'air du quêteux, Jos , avec tous ces vêtements trop grands pour eux et rapiécés comme s'ils n'avaient rien d'autre à se mettre.

— Puis la partie commence. Je suis tout excitée. Je crie très fort, mais m'zelle Geneviève n'entend rien. Parfois, elle cherche des yeux «mon ombre» pour voir si elle s'amuse! Elle est là à regarder fixement une espèce de tableau qui clignote, s'allume et s'éteint et laisse apparaître toutes sortes de lettres et de chiffres. Je vous avoue que cela m'intrigue aussi.

— Et puis la lumière des plafonds n'est pas le fait de chandelles ou bien encore de lanternes au gaz, comme j'ai vu l'année dernière à Montréal! Je crois ben qu'il y a de l'électricité là-dessous!

— Après la partie de hockey, mademoiselle Geneviève m'amène rencontrer ses parents. Je fais d'abord connaissance... enfin! Je devrais plutôt dire que mon ombre fait connaissance avec Véronique, la sœur de Geneviève. Elle n'était pas au CEGEP cette journée-là. Elle semble bien gentille, mais elle a vite laissé la place et est allée s'enfermer dans sa chambre pour téléphoner! J'ai rencontré son père, Monsieur Marcel et sa mère, Madame Louise.

— Ils sont très gentils et pour une fois, mon «ombre» se comporte en dame qui a de bonnes manières. Mais, elle est peu loquace, je crois bien qu'elle est impressionnée par la manière dont sont vêtus les parents de Geneviève!

— Je la surprends à ricaner dans son coin lorsque m'zelle Geneviève ne regarde pas! Moi j'aurais eu tellement de choses à dire! Pour sûr que je leur aurais fait mes recommandations et que je leur aurais

demandé de bien s'occuper de leur fille. J'en aurais sûrement eu pour des heures à parler d'éducation, mais, j'imagine que m'zelle Geneviève n'aurait pas aimé nous entendre jacasser ainsi sur elle!

— Pendant ce temps-là, mon ombre déguste goulûment des lasagnes, le mets préféré de m'zelle Geneviève que sa mère avait cuisiné ce soir-là en mon honneur! Les seuls mots qu'elle a trouvé à dire c'est: « c'est très bon. Je vais donner à l'aubergiste, Mme Thérèse Chiasson, la recette de la lasagne du futur.»

— Elle s'est tellement goinfrée qu'elle a peine à se déplacer. Mademoiselle Geneviève qui prétend être gourmande n'a pas mangé avec autant de fébrilité. Je me suis dit: les LIGNES vont la reprendre et la ramener dans le passé et la vraie Marie-Louise va enfin apparaître!

— Crotte de bouc! Et ben non! Rien de tel n'est arrivé. J'ai été obligé de suivre mon ombre et mon amie pour le reste de la journée.

— Nous sommes allées au centre d'achat. Lorsque je vais décrire cela aux habitants de Prologue, ils ne me croiront pas! Imaginez, des gens qui traînent ça et là dans un grand bâtiment rempli de petites et de grosses boutiques dans lesquelles ils peuvent acheter toutes sortes de vêtements fait dans les plus beaux tissus, les plus belles couleurs, toutes sortes d'objets plus impressionnants les uns que les autres. Imaginez, tous les anciens du village, assis là, à fumer...non pas la pipe, mais la cigarette! C'est pas m'sieur le curé qui endurerait cela sur le parvis de son église! Imaginez tous ces gens allant traîner au magasin général!

— Mon ombre a raconté un bobard à m'zelle Geneviève. Elle lui a dit: «à Prologue il n'y a pas de centre d'achat, mais Eustache Lavoie a un magasin général qui a presque tout». Ma foi, elle rêve, le magasin général ne contient pas le dixième des choses que j'ai vu dans ce centre d'achat. Pauvre, m'zelle Geneviève, j'espère qu'elle ne croira pas que notre magasin général est pareil à un centre d'achat du futur!

— Nous retournons chez mademoiselle Geneviève! Je commence à me faire aux carrioles du futur... enfin, presque! Mon ombre s'est cogné le nez à une barre de métal lorsque le chauffeur a démarré trop vite! Avec nos attelages ce genre de choses n'arrive pas, car le conducteur crie Hue! ou Hé! au cheval, de sorte que l'on sait ce qui va se passer. Ce n'est pas le cas avec les chauffeurs d'autobus! Tout ce qu'ils disent ce sont des plaisanteries comme «AVANCEZ EN ARRIÈRE»!

— Mon ombre a eu droit à un souper préparé par une très bonne cuisinière. Moi, je n'avais pas d'appétit... la tristesse de ne pouvoir communiquer avec mon amie commençait à me troubler! Et pis je commençais à avoir peur de tous ces appareils qui font des bruits fort curieux et très peu rassurants. Je ne vous parle pas du poêle, du réfrigérateur! En tout cas je n'ai pas eu à aller puiser de l'eau et à faire la vaisselle.

— Et pis, ce que j'ai vu après m'a tout simplement choquée. Mon ombre a eu la très grande effronterie d'écouter la télévision avec m'zelle Geneviève dans son lit! Imaginez! cela est impensable.: quel manque de savoir-vivre! C'est pas moi qui aurais fait cela! La seule consolation.... la télévision!

— Je ne saurais décrire ce jouet fabuleux! Mais, je ne voudrais pas être à la place des gens qui y vivent et qui se laissent regarder comme si de rien n'était!

— Pfftt! Il faut rester digne et savoir garder son intimité.

— Toujours est-il que mademoiselle Geneviève s'est endormie et mon ombre s'est mise à fondre comme si le temps avait décidé de la ramener!

— Elle est partie comme elle était venue, en me bousculant. Mais moi, j'étais toujours là, accrochée dans un espace intemporel, irréel! Je commençais à m'ennuyer des enfants et j'avais peur de ne pouvoir retourner à Prologue: quelques larmes ont coulé sur mes joues!

— J'ai passé la nuit près de mon amie. Je l'ai bien abrillée et je me suis assise dans une chaise pour attendre le petit matin.

— Le lendemain, m'zelle Geneviève est vite allée à son ordinateur et en appuyant sur une touche, elle m'a propulsée dans le passé sans le savoir! Je me suis retrouvée, assise devant la boîte que mon époux avait fabriquée et devant ma lettre. Toutes mes réflexions sur mon voyage dans le futur y étaient couchées sans que je ne sache trop comment!

— Alcide et les enfants se sont jetés dans mes bras. Il paraît que cela faisait deux jours déjà que j'avais été aspirée par les LIGNES. Ils ont bien cru que je ne reviendrais jamais! Ils voulaient que je leur raconte mon aventure sans attendre, mais, moi, je ne pouvais pas!

— J'ajoutai sur ma feuille, avant que de descendre au bureau de poste pour la remettre à monsieur Casimir, quelques mots pour mon amie Geneviève!

— Merci pour ce voyage, je vous ai quand même rencontrée, chère amie! En étant ainsi invisible, j'ai pu voir votre monde avec d'autres yeux! J'ai pu voir votre gentillesse, votre intelligence, votre débrouillardise! Vous serez toujours dans mon cœur et, lorsque je ne penserai pas à vous, mon ombre.... me rappellera cette aventure!»

Diantre! J'aimerais vivre une telle aventure!

Augustin Lebeau, journaliste



La dernière chronique

Prologue 19 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, une petite pluie fine, bienfaisante, a ruisselé sur les terres de Prologue. Une fois le soleil revenu, en début d'après-midi, les enfants sont sortis pour profiter des trous de boue tels les canetons barboteurs dans la mare.

Aujourd'hui, je crois que ce sera ma dernière chronique, ou du moins la dernière fois qu'une lettre sera expédiée dans le futur..

Les habitants de Prologue ont vécu une expérience fascinante à plusieurs égards. Ils se sont fait de nouveaux amis. Ils ont appris bien des choses qu'ils ont tenté de comprendre au risque d'être la risée de tout le village. La télévision, faire de l'électricité, les avions, les Nintendo, les pattes d'éléphant et beaucoup d'autres inventions qui existent dans le futur.

Mais ce qui les a surtout fait réagir c'est le comportement de la fameuse machine temporelle... Notre Casimir s'est arraché les cheveux à plusieurs reprises surtout lorsque les Marie-Louise Beaulieu, Chloé Lavoie et bien d'autres ont voulu expédier des objets vers le futur tel des tartes aux pommes, des couleuvres, des grenouilles et autres trucs,,,

Cette machine a été soupçonnée de provoquer des éclairs, des bruits étranges, des vents violents,,, mais le pire, ce fut la croyance de plusieurs habitants qui sont convaincus d'avoir été victimes de diablerie: cochon et coq dans l'église durant un sermon du curé Chandonny, disparition du pupitre de la maîtresse d'école qu'on retrouve dans le moulin à scie, Lancette qui disparaît pour réapparaître dans la cuisine de l'aubergiste en train de dévorer les tartes aux pommes de Mme Chiasson... et j'en passe...

D'après eux, le coupable serait la machine et son filtre à fautes qui déraillent selon des règles que personne ne comprend.

Oh! Ah! que se passe-t-il? J'entends des voix dans ma tête.

— Ici Aurigène Lemieux.

— Veuillez prendre note qu'à partir de demain, la machine temporelle et le filtre à fautes seront débranchés le temps qu'il faudra pour assurer une certaine sécurité.

— La machine va faire disparaître des mémoires tout ce qu'elle a permis de faire. Les habitants n'auront plus aucun souvenir de cette machine, de leurs correspondants du futur et de ce qu'elle a pu provoquer. Et cela même pour les lettres que certains vont cacher... Pouf!

— Il faudra du temps, beaucoup de temps pour remettre la machine en ordre. Elle reviendra quand la spécialiste des communications avec le passé, Madame Suzanne Harvey, réussira à trouver le remède. La dame en question prévoit une dizaine d'années avant d'avoir en main des outils performants pour sécuriser la machine. Quelques jours de plus et selon elle, tout aurait pu exploser faisant disparaître Prologue et ses habitants.

Aurigène Lemieux qui tentera de faire de son mieux... Je reviendrai...

—Hé! monsieur Lebeau réveillez-vous, je viens de recevoir une lettre bizarre d'un dénommé Aurigène Lemieux.

Encore une voix dans ma tête, je suppose...

—Ah! mais non, c'est Casimir le maitre de poste.— C'est quoi cette lettre et qui est ce personnage?

—Il dit venir du futur, je n'ai pas osé ouvrir la lettre...

Augustin Lebeau, journaliste de Prologue



Souvenirs de moments extraordinaires

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, la pluie d'automne nous accompagne.

Finalement, je crois que cette chronique est encore vivante. J'en profite pour vous raconter une scène que j'avais notée sur un bout de papier et qui m'est revenu à la mémoire.

Le courrier qui vient du futur prend toute la place dans les conversations des gens. Chacun y va de sa remarque sur ses correspondants.

Le mien joue au base-ball, le mien aime la musique rock, et les miens sont déjà montés dans un avion

Ça n'en finit plus et, quand on demande ce qu'est un avion, on lève les épaules, on s'interroge et on répond: c'est un objet du futur. La belle affaire! Comme si cela allait de soi.

Assez parlé de toutes ces folies! Faudrait bien que je vous raconte un peu ce qui s'est passé à la fête organisée par le seigneur Gonzague Prologue dimanche dernier.

Il y avait foule. Les magnifiques érables de l'allée avaient commencé à prendre leurs couleurs d'automne. Des rouges flamboyants côtoyaient les jaunes de blé mûr. Les couleurs furent, sans contredit, les reines de la fête. Aucun des invités ne fit autant parler de lui, aucun costume d'apparat ne pouvait tenir la comparaison avec cet excès de la nature.

Des jeux avaient été organisés pour les plus jeunes: courses de poche, tournois de peggy, partie de jambette et de bras de fer, épreuve de force, etc.

Un autre jeu consista à empiler le plus gros tas de feuilles mortes. Certes, cela semble facile à première vue, mais attention, ce n'est pas si facile quand l'adversaire a le droit de voler ses feuilles dans votre tas.

Imaginez les bousculades amicales et le chahut que cela peut engendrer. Les enfants, mais pas seulement eux s'en sont donnés à coeur joie.

Quant à la fameuse toile, elle était là, trônant entre deux érables. Ils furent nombreux à l'examiner sous toutes ses coutures. Certains furent déçus de n'y pas retrouver un bâtiment, une maison, un hangar.

Le peintre se tenait tout près de son oeuvre et avait réponse à tout.

– Mais, votre spertive, lança Marie-Louise Beaulieu, elle a tout avalé Mûsieur. Y reste plus rien que des petits points.

– Pas la spertive, madame, la perspective, la per... spec... tive, reprit plus d'une fois le jeune d'Estampille en pesant bien chacune des syllabes.

– Chu pas sourde, mûsieur! Appelez ça comme vous voulez, ajouta finalement la dame, comment vous voulez que mes correspondants retrouvent ma terre là-dedans?

D'autres, dont Eustache Lavoie, semblaient fort heureux du résultat. Ce dernier a bien mis plus d'une demi-heure à contempler son quai, sa goélette, son hangar, sa maison, ses terres.

Puis, il y eut le dévoilement des portraits et des peintures réalisées par deux autres artistes engagés par le seigneur Prologue.

Quel magnifique travail! Chacun a son portrait et quelques images de sa maison et de ses bâtiments. C'est en observant ces toiles que madame Beaulieu a finalement compris comment l'une de ses correspondantes avait réussi à écornifler dans sa cour.

Le seigneur Prologue m'a confié que toutes ces images avaient été transmises aux gens du futur pour qu'ils voient à qui ils ont affaire.

Cela était nécessaire, car certains correspondants doutent encore de notre existence, conclut-il sans amertume!

Hum! Que dire de plus sinon qu'il existe des «THOMAS» à toutes les époques!

Que de souvenirs... Que de souvenirs... qui disparaîtront peut-être, oui, peut-être...

Nous vous reviendrons jeunes gens... Cette chronique en est la preuve...

Et parce que j'ai eu une vision dans laquelle j'ai vu une certaine dame, échangeant avec Aurigène Lemieux. Cette dame se nomme Suzanne Harvey et est une spécialiste du numérique. Elle a réussi à réinitialiser les lignes temporelles.

D'après ma vision, ça se passera en 2025.

Augustin Lebeau, journaliste